BnF Gallica

L'Étoile : revue mensuelle : religion, science, art / fondateur : Alber Jhouney ; directeur : René Caillié

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. L'Étoile : revue mensuelle : religion, science, art / fondateur : Alber Jhouney ; directeur : René Caillié. 1892-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

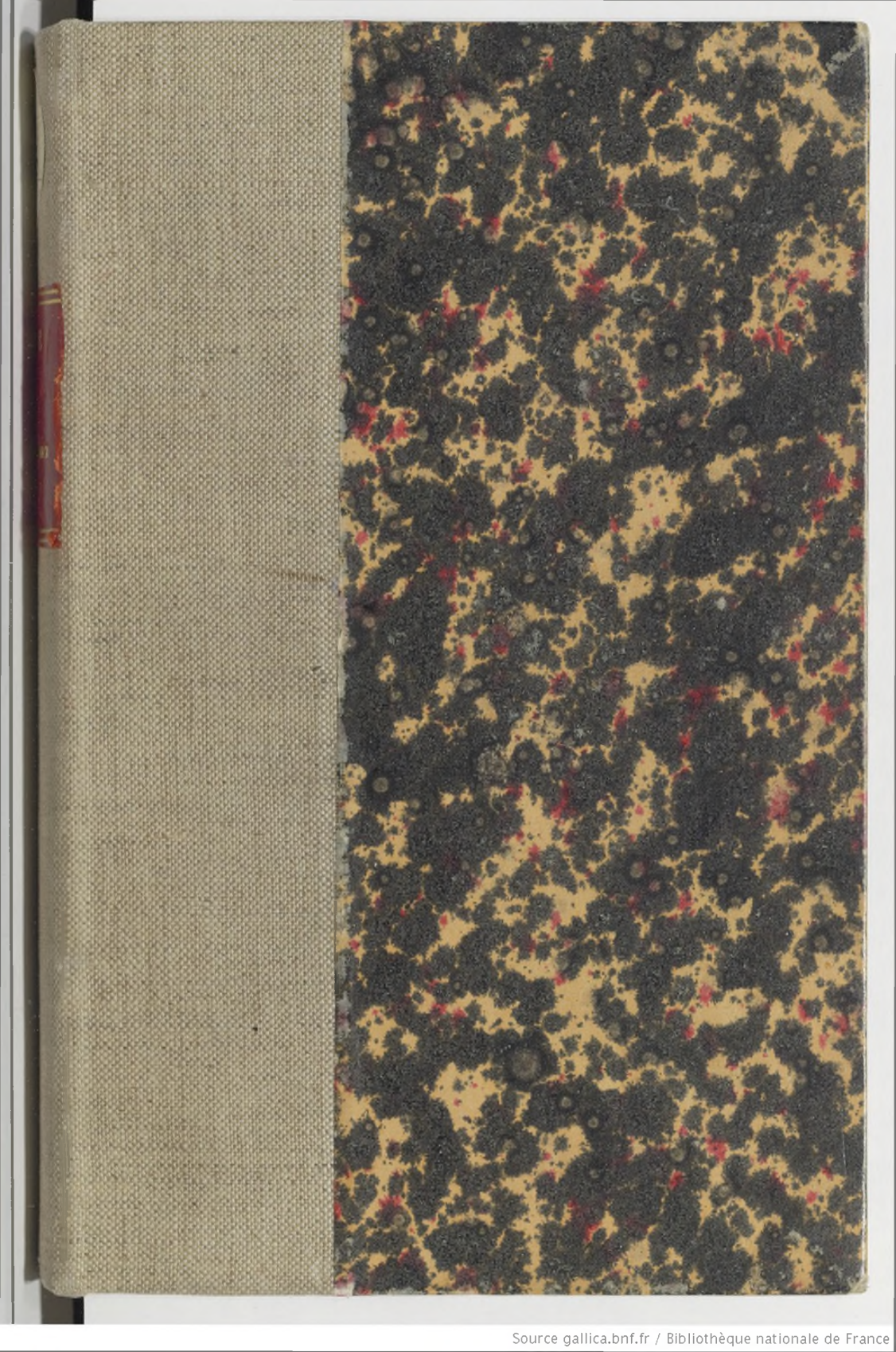
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

STEMPEL

Quatrième Année. N° 43. Juillet — 1892.

DÉPOT LÉGAL
Vaucluse
n° 391
1892

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique — Socialisme chrétien
Spiritualisme expérimental

✣✣✣

Fondateur ALBER JHOUNEY

✣✣✣

JULES BOIS
Secrétaire de la Rédaction

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

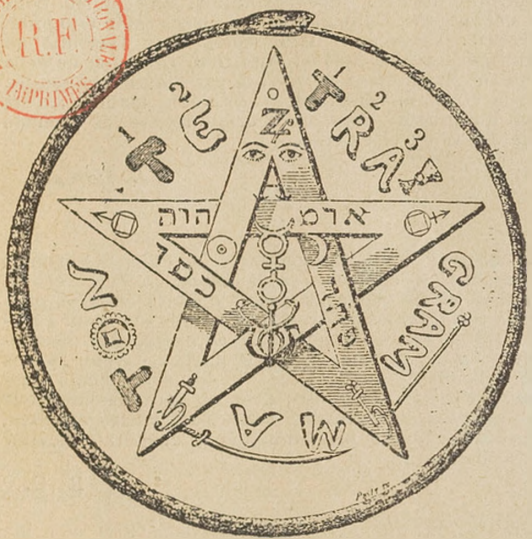
Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

4e ANNÉE. N° 43. JUILLET 1892.

L'ÉTOILE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS



PENSÉES

Je suis intimement convaincu pour ma part, que, si l'on ne se hâte d'élever le peuple, nous sommes à la veille d'une affreuse barbarie, car, si le peuple triomphe tel qu'il est, ce sera pis que les Francs et les Vandales. Il détruira lui-même l'instrument qui aurait pu servir à l'élever ; il faudra attendre que la civilisation sorte de nouveau du fond de la nature. La moralité comme la politique se résument donc en ce grand mot : Elevez le peuple !

RENAN.

∴

Toute vérité vient de l'inspiration.

Les Ecritures.

8° R 11585
9792
C.

∴

A la place de l'enfantement et de l'engloutissement éternel et sans but des doctrines matérialistes, la philosophie occulte montre, dans l'évolution, une épopée dont l'Ame est le héros. Cette guerre des choses est le triomphe de l'Esprit. Cette mort des choses c'est l'éternité de l'Esprit qui traverse tout et use tout, car rien ne peut le contenir. Sans cesse tourmenté par l'infini qui souffre dans son cœur, il brise autour de lui la matière ; c'est l'enfant qui grandit sans cesse et qui rejette les mondes comme ses vieux vêtements.

A. JHOUNEY.

∴

On peut par l'Occultisme prévenir les dangers auxquels les hommes sont exposés sur la Terre. La Terre est un être qui vit et est par conséquent sujette a certains phénomènes ineluctables pour elle et dangereux pour l'Humanité qui la couvre. Mais comme au moyen des psychomètres vivants on peut toujours prédire l'avenir, si les hommes souffrent de l'arrivée de ces événements destructeurs, c'est de leur faute; avec un peu de foi au cœur et un peu plus de confiance dans les sciences occultes, ils ne seraient jamais pris au dépourvu et sauraient éviter tous les malheurs.

R. C.

∴

La Vie n'a de sens que pour ceux qui croient et qui aiment.

R. C.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

Le 7 juillet 1892, *de midi au soir.*
Le 7 août 1892, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*).

A. TRADUCTION

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

9. — Mystère dans le mystère.

10. — Or, il fut conformé et préparé à la ressemblance d'un crâne plein de cristalline rosée.

11. — La membrane d'air est claire et bien close.

12. — Blancs comme de la laine pure, les cheveux pendent en équilibre.

13. — La bienveillance des bienveillances lesquelles se manifestent par les prières des inférieurs.

14. — La vue grande ouverte, qui ne dort jamais, observe sans fin. L'aspect de l'inférieur dépend de l'aspect de la lumière supérieure.

15. — En lui les deux narines, d'où est excité le souffle qui anime tout.

B. COMMENTAIRE

« Mystère dans le mystère ». Cette expression désigne l'Ancien des jours, mystérieux par essence et qui s'enveloppe d'un nouveau mystère afin de pouvoir se communiquer, sans les détruire, aux mondes qu'il a créés.

Comme le dit Isaac Loria, avec beaucoup de profondeur, l'*occultation est la même chose que*

la manifestation lorsqu'il s'agit de Dieu considéré dans son essence absolue.

En effet, c'est en se voilant par ses attributs qu'il entre en communion avec ses créatures et celles-ci ne peuvent le connaitre que grâce aux formes dont il se revêt, de même une lumière aveuglante ne peut être contemplée qu'à travers la nuée dont la vapeur la cache et, cependant, la reflète.

« Or, il fut conformé et préparé à la ressemblance d'un crâne plein de cristalline rosée. »

Le Siphra Dzenioutha commence maintenant l'énumération symbolique des attributs par lesquels Dieu adapte aux créatures l'inaccessible Infini de son essence.

Il décrit ces attributs sous la figure de formes humaines, le corps de l'homme étant l'image matérielle et réduite de son âme, et son âme étant l'abrégé de toutes les lois et de toutes les manifestations divines.

La première de ces formes symboliques est le crâne de l'Ancien des jours. Ce crâne correspond à Kéther et il représente l'initiative de Dieu dans la création, la racine volontaire et consciente des choses.

Le crâne est plein d'une rosée cristalline. Cette rosée en laquelle tout est contenu est une image de la grande lumière qu'un auteur alchimiste appelle la main immatérielle de Dieu, ce que les modernes identifieraient avec l'idée de *Force* ou de *Mouvement*, ce que les stoïciens dénommaient le « Feu artiste ». C'est l'origine de toutes les énergies, l'émanation d'où naîtront, en se diversifiant, les pensées, les instincts et les vibrations dont l'ensemble constitue les êtres.

La rosée est blanche lorsqu'elle sort du crâne de l'Ancien des Jours ; mais, lorsqu'elle parvient, en descendant, jusqu'à la tête du microprosope, qui représente le monde manifesté, elle laisse entrevoir une couleur rouge mêlée à sa blancheur, laquelle d'ailleurs, même à sa source, contenait diverses couleurs, absorbées, il est vrai, dans le

Blanc primitif tant que l'émanation n'était pas sortie des régions supérieures.

Le sens de ce lumineux symbolisme est que la Force, énergie et pensée, naît en Dieu dans un état synthétique, uniforme, indifférencié, où tout demeure dans la paix et la stabilité sereine et qu'à mesure que, par l'apparition des êtres particuliers, Humanités et mondes, la Force va se différenciant, les antagonismes et, par conséquent la justice et la rigueur [1] se dévoilent, de sorte que, pour cette théorie profonde, la loi rigoureuse est dans le monde inférieur l'équivalent de l'harmonie dans le monde supérieur et céleste.

On n'échappe à la fatalité des lois d'en bas qu'en se confondant à l'amour suprême, car la domination de l'harmonie est imprescriptible.

Il faut trouver la liberté la plus haute dans l'acceptation volontaire de la perfection ou la subir dans sa transformation rigoureuse et souffrir la loi quand on ne sait pas devenir son âme.

La membrane d'air est claire et bien close.

Cette membrane symbolique enveloppe le cerveau de l'Ancien des Jours.

Au contraire, le cerveau du Microprosope n'est pas complètement enveloppé d'une telle membrane et se divise en trente-deux voies.

Ce sont là d'étranges énigmes :

Le sens en est pourtant très rationnel et très philosophique.

L'Ancien des Jours représente les éléments supérieurs de la loi de Dieu, qui tiennent de plus près à l'absolu et à l'essence première.

La pensée et la science de l'Ancien des Jours, de la manifestation supérieure de Dieu, sont figurées par son *cerveau* ; or la pensée et la science dans ces régions supérieures demeurent à l'état d'unité et de synthèse constante ; c'est le monde des Principes où rien ne se subdivise, où les connaissances et les lois portent encore l'empreinte

1. Figurées par le Rouge. (A. J.)

de l'Absolu dont elles viennent de sortir et s'accordent dans une plénitude accomplie.

C'est cet accord, cette unité, *Louis Lucas* dirait cette *tonalisation* que le Sohar traduit par l'image d'une membrane transparente et cependant bien close qui enveloppe complètement le cerveau divin. Au contraire, dans les régions inférieures que régit le Microprosope, qu'on appelle aussi le Roi ou le Fils, les lois et les connaissances ne portent plus le caractère d'unité synthétique, elles se subdivisent et ne peuvent retrouver une relative unité que par l'alliance et l'organisation.

Nous avons vu tout à l'heure le même contraste entre l'unité des sphères supérieures et la subdivision des inférieures exprimé par l'opposition entre la lumière blanche et les couleurs qu'elle contient et qui se dégagent à mesure qu'elle descend.

Blancs comme de la laine pure, les cheveux pendent en équilibre.

Les cheveux dans lesquels émane la force magnétique du cerveau (d'où l'histoire de Samson et les cheveux longs des Nazaréens et des prophètes), les cheveux sont ici le symbole de l'efflux qui réunit l'Ancien des Jours au Microprosope.

Car, dit l'Idra Rabba, les cheveux de l'Ancien des Jours descendent jusqu'à la tête du microprosope, laquelle repose sur la poitrine de l'Ancien des Jours.

La blancheur pure et l'équilibre parfait de ces cheveux révèlent que cette influence d'en haut est toute de bonté, de pardon et d'harmonie douce. L'Idra Rabba dit aussi que dans l'Ancien des Jours il n'y a aucune rigueur, mais qu'il est tout entier de miséricorde.

C'est donc le méchant qui se châtie lui-même par une réaction du mal sur celui qui le commet, sans que Dieu intervienne et cesse de pardonner et d'aimer éternellement.

La Bienveillance des Bienveillances (Tournure hébraïque pour exprimer la Bienveillance

suprême) se rapporte au front de l'Ancien des Jours. Le front en Kabbale est l'emblême et l'organe tout ensemble de la Volonté. Cette volonté est, dans l'Ancien des Jours, toute bonté et miséricorde; c'est pourquoi on la nomme Bienveillance des Bienveillances. Le verset 13, contrairement aux autres, substitue donc le sens au symbole.

On voit, à cette occasion, quelle difficulté l'on rencontre à saisir l'intime signification des Arcanes Kabbalistiques.

La langue en est aussi spéciale que celle de l'Alchimie et, seule, une longue familiarité de pensée aplanit ces obstacles et redresse ces circuits étranges.

Le front divin *se manifeste par les prières des inférieurs.*

Cela veut dire que la prière nous communique les miséricordes suprêmes et dégage, pour nous, le front divin, image de ces miséricordes, des voiles que nos fautes ont tendus et qui nous séparent de sa clarté.

La Vue grande ouverte, qui ne dort jamais, observe sans fin.

Figure de la pensée, de la science et de la providence de Dieu toujours actives, toujours fixées au summum de leur pouvoir et de leur rayonnement. Au contraire, dans la sphère inférieure tout marche par alternances: veille et sommeil, travail et repos, croissance et déclin.

Aussi l'œil du Microprosope est-il sujet au sommeil et à la veille par opposition au regard infatigable de l'Ancien des Jours.

L'aspect de la lumière inférieure dépend de l'aspect de la lumière supérieure.

Ceci veut dire que le regard du Microprosope est attaché sur l'œil ouvert de l'Ancien des Jours afin d'en recevoir la lumière.

En termes philosophiques, les lois inférieures sujettes à l'alternance d'énergie et de repos reçoivent leur force de la loi supérieure perpétuellement active.

Il est évident que le plus ne peut dépendre du moins et que l'inverse constitue la vérité nécessaire.

Aux forces ondoyantes et intermittentes de l'univers il faut une source inépuisable et constante, un réservoir de Force absolue, comme les vagues montent et descendent sur la profondeur de l'Océan.

En lui les deux Narines d'où est excité le souffle qui anime tout.

Comme de la chevelure descend l'influence magnétique cérébrale, comme le front manifeste la volonté et le regard, la pensée toujours en éveil, ainsi les narines émanent plus spécialement le souffle de vie.

L'unité de l'homme se révèle par la variété de ses organes, et chacun des organes de la tête a son emploi spécialisé.

La description de la tête symbolique du Sohar signifie que l'Absolu pour se mettre à la portée des créatures spécialise ses attributs en lois et en forces particulières, que la Kabbale exprime par le nom des organes humains qui correspondent naturellement à ces attributs et à ces particulières puissances.

A. Jhouney.

Religion Messianique

II

L'INTELLIGENCE EST UNE OMBRE

1. — Le premier germe du salut est un principe *moral*, un sentiment de charité. Mais, pour que ce germe soit librement développé, il ne faut pas que des parasites *intellectuels*, dogmes ou négations, se greffent sur lui et le dévorent.

2. — La première condition *intellectuelle* du salut, c'est donc la conscience de notre ignorance

et le respect pour les sentiments qui naitra de cette conscience même.

3. — Descendons en l'humiliation de notre pensée, dans les ténèbres lasses et profondes que nous voile une surface d'affirmations et de négations également illusoires.

4. — Peu d'esprits ont le courage de contempler en face dans quelle misère se trouve l'esprit humain. L'horreur de se replier en soi et d'y voir sa déchéance a rejeté l'homme dans la poussière immense du monde où la pensée emportée cherche l'oubli en la variété des martyres et des fictions, plus douloureuses que les douleurs.

5. — Pascal a décrit ce halétement de l'âme en fuite hors d'elle-même, par le *divertissement* et l'extériorité.

Mais il ne sentait pas que sa propre violente foi, tendue par une sorte de contrainte passionnée, avait en elle un peu de la fièvre du *divertissement*, et, dans le dogme embrassé, rencontrait, en somme, une *extériorité*, un point d'appui fictif et prestigieux, un abri contre la réalité de l'âme, le doute qui est au fond, ce chaos saignant où Dieu subsiste, mais dans le trouble de l'aspiration libre et non dans la netteté solide et factice de l'Eglise et de l'artificiel.

6. — Or celui qui veut le salut doit oser les courages sans limite, ne reculer devant aucune lucidité. Les nobles progrès s'achètent par les désespoirs extrêmes. Il faut la croix pour mériter l'Ascension, il faut Gethsémani pour mériter la croix.

7. — La traversée des enfers s'impose, même au juste qui n'a point péché, et, nécessairement, prélude au retour à la droite du Seigneur. Toi donc qui marches au salut tu auras à vaincre une série d'enfers plus intimes et plus poignants que les visions dantesques et les cercles vraiment terribles seront ceux-là où tu n'auras point d'ennemis, pas de démons ni de stryges, où aucun spectacle de désolation et de lividité damnée, aucune rouge cité ne t'hallucinera, où, libre de

sensations, tu seras seul mais conscient de ton cœur et connaissant ta pensée, deux découvertes près de qui les tortures des légendaires Ugolins ne sont que d'étranges et consolantes féeries...

8. — Plus tard nous entrerons dans ton cœur, dans notre cœur. Il s'agit maintenant de la pensée.

9. — Ne crois pas que je me contredise, moi qui appuie toujours le salut au cœur en étudiant ici la pensée d'abord. Pour délivrer le sentiment, je dois examiner et juger les prétentions de la pensée, annihiler son orgueil.

10. — Voyons notre esprit tel qu'il est, dans sa pauvreté : toute conviction intellectuelle est incertaine pour l'homme comme vérité objective ; elle est certaine comme pensée subjective seulement.

11. — Voilà le fond. Nos sens n'atteignent rien de définitif, de sincèrement réel, d'incommutable, nos sciences ne sont que nos sens agrandis, modifiés l'un par l'autre, projetés sur les choses, et, de ce mirage en mouvement, extrayant l'assemblage de symboles facticement immobilisés que nous appelons des lois, nos dogmes ne sont que des routines historiques dont toute la vie est subjective et remonte du cœur : intellectuellement nous sommes seuls.

12. — Un jour, plus avancés dans la vraie voie peut-être reconnaîtrons-nous dans l'isolement la conséquence et le châtiment tout ensemble de notre égoïsme.

13. — La justice divine est d'une grande simplicité : cœur égoïste, être solitaire... et, maintenant, rêvez quand vous aurez bien compris ce que c'est que l'entier isolement.

* * *

1. — Nous marchons un soir, gravissant une côte plantée d'arbres élancés et verts. Des pierres sous nos pieds ; sur notre front les larges étoiles, ternes durées d'en bas, éclatantes durées d'en

haut qui nous verront disparaître, dont notre intelligence a le pouvoir de pressentir la mort future et dont, cependant, toutes les intelligences mortes et à mourir n'auront point pénétré le mystère essentiel.

2. — Cette pierre, usée par l'eau et la chaleur, que notre talon vient de rompre, nous pourrions la broyer, puis l'attaquer chimiquement dans son organisme, la dissoudre, la refaire, mais si loin que nous la tourmentions, elle restera inaccessible dans ce qui la constitue ; son être sans voile, la nudité de ses atomes nous glissent entre les doigts comme des serpents de silence.

3. — Nous détruirons le bois des arbres, la couleur des feuilles, nous analyserons la chair de l'animal qui rampe dans les broussailles, tout ce qui est à portée de nos cruelles hypothèses et de nos habiles instruments subira mille changements de figure ; notre domination apparente sera merveilleuse, notre connaissance sera nulle, toujours ce que nous croirons posséder ne nous parviendra qu'à travers nous.

Nos pratiques n'auront amené que des variations purement psychologiques de notre ignorance, liées, il est vrai, par des rapports qui semblent constants, à d'autres variations extérieures, mais la nature intime de ces dernières variations nous échappe et plus encore l'inconnu dont elles sont le voile mystique et le zaïmph coloré.

4. — Notre puissance a beau franchir la terre, envelopper les astres dans la chaîne de nos chiffres, hérisser leur lumière de ces grappes de parasites abstraits, nous avons beau capter leurs rayons au piège du prisme et démontrer que leur substance revêt les mêmes apparences que tels corps terrestres incandescents. Nous assimilons, avec raison, le mirage astral au mirage tellurique, mais à quoi bon, puisque c'est toujours mirage et quel profit pour notre ignorance que de se dilater ainsi et remplir le Ciel ?

5. — Un promeneur, des femmes passent là-

bas, au long des arbres. Nous connaîtrons d'eux telles paroles ou des airs de visages, le fond de leur pensée nous est fermé; s'ils l'ouvrent ce sera par un acte formel de Volonté, un sentiment infiniment rare de confiance pleine, mais là encore la certitude dernière échappera, car ils ne sauraient nous donner d'eux-mêmes ce qu'ils en ignorent et pas plus que nous ne tenons et voyons la racine de notre âme, pas plus, ils ne tiennent ni ne voient le mystère premier de la leur et tout ce que nous ferons sera de mettre en commun nos incertitudes. Oui, la condition intellectuelle des hommes est si misérable que l'excès sublime de l'abandon du cœur n'échange que des sentiments et que nous sommes bornés dans le sacrifice de nous-même, l'étant, hélas, dans la maîtrise et la conscience de nous !

6. — La cause dominante de notre ignorance est donc l'exil où nous sommes de l'essence des choses et du secret de notre âme. Nous ne fermons la main sur rien, nous ne plongeons notre vue dans la profondeur d'aucune nudité, si grossière et simple soit-elle, et notre pensée ne perce pas jusqu'à la pensée, et notre cœur ne contient pas tout le cœur.

7. — A cette cause dominante des causes secondaires s'ajoutent les distances de l'espace et de la durée, ce qui palpite au delà des nébuleuses de la voie lactée, ce qui nous fuit vers l'origine et la fin des choses, les grandes extrémités s'enténèbrent loin de nous et nous laissent dans un milieu coloré et inexpliqué, cette énigme aux cent lueurs, ce présent dont l'attrait hypnotise notre faible vie.

8. — Mais l'élément radical et affreux de la misère intellectuelle, c'est que nous restons chassés de l'essence, car, à réfléchir, nous ne sommes pas plus loin du ciel Empyrée et des Pharaons fabuleux que du grain de poussière collé à notre peau, et de l'obscurité d'où monte en nous ce que nous appelons une idée. Nous marchons hors de l'Eden à la lumière vacillante du glaive de feu.

9. — Ce qui se projette dans notre esprit est donc ombre, reflet, écho, retentissement, tout ce qu'on voudra, excepté les choses mêmes et nues. J'accorde qu'il y a un lien entre le corps et son ombre, mais ce lien est incertain lorsqu'on ne peut étudier simultanément l'ombre et le corps et déduire des rapports précis d'une comparaison complète. Nous ne voyons, nous, que l'ombre et c'est pourquoi les rapports qui constituent nos sciences offrent à côté d'harmonies visibles, de demi-révélations je ne sais quoi de toujours inachevé et mouvant.

10. — Habitants de la caverne de Platon, mais, de plus, peu confiants en la dialectique du grand philosophe, nous arrivons à cette conviction de découragement et d'espoir atterré : *l'intelligence est une ombre.*

ALBER JHOUNEY.

Études cosmologiques

Dieu, l'Homme et l'Univers.

La Naissance et la Mort sont les deux choses les plus importantes de la vie. Les âmes naissent pour venir sur la terre, soit afin d'expier les fautes passées et de se rédimer par la souffrance, soit pour acquérir de la Force et de l'Expérience par les luttes et les épreuves de l'existence. Je laisse de côté celles qui s'incarnent par Dévouement et viennent ici-bas en mission pour faire progresser l'Humanité terrienne.

Aussi la mort se présente-t-elle sous des aspects bien divers, suivant l'état de l'âme qui s'échappe de sa prison de chair. Il y en a, ce sont celles des justes, qui abandonnent le vieux vêtement usé sans sentir la séparation, pour ainsi dire. Ils ont entonné le cantique joyeux de la delivrance avant même que le froid n'ait envahi leur domicile corporel. Ceux-là ont traversé la vie en sentant continuellement les douces effluves de l'Espérance caresser leur visage ; la Foi qui faisait leur force, les enveloppait et les soutenait. Le terme de leur épreuve arrivé, il partent si vivement que leur Esprit ne sent rien du moment final, car ils voient

le rayon d'or qui les appelle et ils entendent déjà les chants de bienvenue qui vont les accueillir dans la nouvelle patrie [1].

Mais on rencontre tous *les degrés d'âmes* sur la terre. Nous y sommes à chaque instant coudoyés par des êtres tout récemment sortis des rangs de l'animalité, et qui, loin d'aspirer à s'en éloigner, semblent prendre à tâche d'y revenir encore.

Pour celui qui a mal vécu, qui s'est livré à toutes les passions bestiales, la mort est toujours un acte pénible et dur. La Kabbale, qui a si profondément étudié tout ce qui regarde la nature humaine, énumère tous les cas et tous les supplices des moribonds pervers. Voici ce qu'elle raconte à ce sujet.

L'AME PENDANT LA VIE ET APRÈS LA MORT.

D'après la sainte Kabbale [2].

Depuis les temps les plus reculés et depuis que l'esprit humain s'est occupé de philosophie, il n'y a pas eu de mot qui ait donné lieu à plus d'interprétations et de discussions que celui de l'AME. La doctrine qui, à ce sujet, serait la plus rapprochée de la vérité, est peut-être celle que préconise la sainte Kabbale ; en tous cas est-il au moins intéressant de la connaître. Cette doctrine est d'ailleurs la plus ancienne, car elle remonte au berceau même de l'espèce humaine ; elle fut transmise oralement de siècle en siècle, jusqu'au jour où elle fut livrée à l'écriture par suite du mauvais état des affaires de la nation juive décimée, soumise et dispersée. Elle est le produit de cet esprit pénétrant que possédait l'homme pour la Vérité, alors qu'il n'avait point encore noyé son intelligence dans la fange du matérialisme et des plaisirs sensuels.

La Kabbale admet dans l'homme trois parties bien distinctes : le CORPS, l'AME et l'ESPRIT. Elles sont unies entre elles de telle sorte que l'une est le reflet de l'autre. Chacune de ces trois parties d'ailleurs se

---

1. On pourrait donner pour exemples la vie et la mort de Claude de Saint-Martin, *le Philosophe inconnu*.

2. M. Barlet a traduit cet article de l'allemand, *Revue du Sphinx*, pour laquelle M. Leiningen l'a traduit lui-même de l'hébreux. Je n'en fais ici qu'un résumé laconique.

décompose et s'analyse elle-même en trois subdivisions, de manière que, au total, c'est 9 parties qui constituent notre Être. En Kabbale, 9 est le nombre sacré par excellence.

Le corps est appelé *Nephesch*[1] ; il porte en lui son principe vital et comprend les trois premières subdivisions inférieures de l'homme. L'Ame, qui vient ensuite, contient les trois subdivisions suivantes et s'appelle *Ruach* ; elle est le siège de la Volonté et constitue proprement la personnalité humaine. Enfin l'Esprit, avec ses trois degrés supérieurs, a reçu le nom de *Neschamah*.

Mais il ne faut pas s'imaginer que ces parties qui constituent l'homme soient distinctes entre elles et séparées ; elles se fondent insensiblement comme on voit dans le spectre solaire les couleurs se fondre les unes dans les autres pour passer de l'une à l'autre. C'est ainsi que depuis le Nephesch jusqu'au Neschamah on rencontre en montant toutes les gradations de la matière, comme fait encore au matin le lever du jour qui passe graduellement des ténèbres à la lumière. Le nombre 9 se trouve ainsi perdu dans l'unité pour produire l'*homme*, esprit corporel qui unit en soi les deux mondes, celui de la matière et celui de l'esprit.

Ainsi dans l'homme, trois parties, 1, 2, 3, représentent son Corps (*Nephesch*) ; trois autres, 4, 5, 6, représentent son Ame (*Ruach*) ; et trois autres, 7, 8, 9, représentent son Esprist (*Neschamah*). Le tout constitue l'UNITÉ, l'unité vivante humaine représentée par le nombre 10.

Le Corps. Dans le Nephesch c'est la sensibilité passive qui domine principalement ; c'est le domaine de la matière et des forces brutales ; par contre l'activité idéale y est nulle. Nephesch est directement en relation avec le monde extérieur concret, et ce n'est que par l'influence de celui-ci que se produit en lui la manifestation de la vie matérielle ; en même temps, grâce à sa puissance créatrice, il remplit lui-même le monde extérieur de nouvelles forces vitales. Il comprend en lui trois degrés qui sont entre eux

1. *Nephesch* n'est pas le corps matériel que nous voyons, mais plus particulièrement le corps formé du fluide lourd avec lequel nous nous élançons dans l'espace, après avoir rendu à la terre notre prison de chair.

comme le CONCRET, le PARTICULIER, et le GÉNÉRAL et par lesquels il se différencie. En tant que concret il est la *Matière effectuée*, en tant que particulier il est *Force effectuante*, en tant que général il est lui-même *Principe*.

L'Ame. Le second principe, Ruach, de l'être humain n'est point aussi sensible que le précédent aux influences du monde extérieur ; la passivité et l'activité s'y trouvent en proportions égales. Le Ruach est un être interne où commence et se constitue l'Idéal, et où s'emmagasine à l'état virtuel tout ce que la *vie corporelle* fournit par les manifestations extérieures de la matière. Le Ruach est comme un nuage qui flotte entre l'extériorité et l'intériorité. Il représente le trône de l'Esprit et lui sert d'organe. Il est comme l'image de l'homme entier. De même que Nephesch, le Ruach ou Ame se compose de trois degrés dynamiques qui sont l'un par rapport à l'autre comme le CONCRET, le PARTICULIER et le GÉNÉRAL, autrement dit : *Matière actionnée*, *Force agissante* et *Principe*. Le concret, ou élément inférieur du Ruach, agit directement sur le général ou élément supérieur du Nephesch, et c'est ainsi qu'ils sont reliés l'un à l'autre. Le 4e élément se fond avec le 5e. Les trois degrés dynamiques de l'Ame ont leurs trois correspondants dans le monde extérieur, car le microcosme (ou Homme) est en relation sympathique et constante avec le macrocosme (l'Univers). Chaque forme d'existence particulière dans l'homme vit de la vie qui lui est propre en la sphère à laquelle elle correspond dans le macrocosme et avec laquelle elle est en rapport d'échanges continuels. Ruach est à la fois le support et le siège de la personnalité humaine, et si la première impulsion de son activité vitale lui vient de l'excitation du corps concret qui lui est inférieur, d'un autre côté, par son union avec l'Esprit, elle est illuminée et inspirée par celui-ci.

L'Esprit. Dans le Neschamah n'existe plus aucune sensibilité passive envers la nature matérielle extérieure. En lui l'activité domine la réceptivité et l'Esprit vit de sa propre vie, mais seulement dans le GÉNÉRAL, c'est-à-dire dans le monde spirituel avec lequel il se trouve en rapport constant. Cependant il entretient encore quelques relations avec le PARTICULIER et le CONCRET qui sont au-dessous de lui et vers lesquels il se sent attiré. Il sort de lui un triple courant pareil à celui que nous avons remarqué

dans Ruach. Il y a donc aussi dans Neschamah trois degrés dynamiques. Le degré le plus inférieur est le *Neschamah proprement dit* qui conserve encore quelque parenté avec les éléments supérieurs du Ruach, parenté au moyen de laquelle il a la connaissance intérieure du qualificatif et du quantitatif qui sont au-dessous de lui. Le second degré de l'Esprit, ou 8e élément de notre être, est appelé *Chaijah* par la Kabbale ; son essence consiste dans la connaissance de la force interne supérieure qui sert de base à l'être objectif manifesté. Enfin la troisième puissance de Neschamah, ou le 9e élément de notre être et le plus élevé, est le *Jéchidah*, dont l'essence propre consiste dans la connaissance de l'UN ABSOLU originaire dont tous les êtres émanent et découlent.

L'AME ou *Ruach* a sans doute une existence propre, mais elle est cependant incapable d'un développement sans la participation de la vie corporelle de *Nephesch*, et il en est de même vis-à-vis de *Neschamah* dont l'influence lui est également indispensable. Mais tout en étant influencée par Nephesch elle est en même temps tournée en dehors vers le monde extérieur pour exercer une libre réaction, laquelle lui permet de se développer dans la conscience.

De même l'Esprit ou Neschamah se développe en même temps par ses rapports avec Ruach et, par l'intermédiaire de celle-ci, par ses rapports avec Nephesch. Cependant Neschamah possede dans sa propre constitution la source même de son activité, et, dans une certaine mesure, il se trouve en rapport avec la Divinité et est excité par elle. Ainsi donc l'Esprit, et par son intermédiaire Ruach et Nephesch, vont puiser à la SOURCE DIVINE ETERNELLE, et cela même involontairement.

Suivant la Kabbale, l'homme, au lieu de vivre dans la Divinité et de recevoir constamment d'ELLE la spiritualité dont il a besoin, s'est enfoncé de plus en plus dans l'amour du moi : *L'Egoïsme* et le *Sensualisme*. Par la chute (Genèse, III, v. 6 et 20) il a perdu ses relations avec son centre éternel pour aller s'exiler sur la périphérie. Cette chute et l'éloignement toujours plus grand du Centre où gît la grande Source Divine, ont eu pour conséquence une déchéance des pouvoirs de la nature humaine dans l'Humanité tout entière. Neschamah a perdu son union intime avec Dieu, Ruach son union avec Neschamah, et Nephesch

la sienne avec Ruach. Par cette déchéance générale et le relâchement partiel des liens entre les éléments, la partie inférieure de Nephesch, *lequel était originairement chez l'homme un corps lumineux et éthéré*, est devenu notre corps matériel; par là l'homme a été assujetti à la dissolution dans les trois parties principales de sa constitution.

*
*

L'AME APRÈS LA MORT

La Kabbale sait que l'Ame est éternelle et que sa vie sur la terre n'est qu'un intermédiaire d'épreuve entre sa pré-existence et sa post-existence. La mort n'est qu'un passage à un mode d'existence nouveau et moins matériel. Pour elle l'homme est un Dieu tombé qui est appelé à retourner finalement dans le sein de Dieu. Mais cette réunion à la source dont il est émané ne lui est pas possible dans son état actuel en raison de sa matérialité grossière; il faut qu'il s'épure et se spiritualise pour pouvoir se réintégrer dans sa puissance et ses pouvoirs originaires.

La Kabbale distingue deux espèces de morts : celle qui vient d'en Haut et celle qui vient d'en bas. La première consiste en ce que la Divinité diminue successivement, ou supprime brusquement, son influence sur Neschamah et Ruach; alors Nephesch ayant perdu ce qui l'animait est, par là même, abandonné. La seconde espèce de mort consiste en ce que le corps, forme d'existence inférieure et temporaire, se désorganise sous l'influence de quelque trouble ou de quelque lésion, et perd la double propriété de recevoir d'en Haut l'influence vitale qui lui est nécessaire et d'exciter Nephesch, Ruach et Neschamah pour les faire descendre à lui.

Mais la mort s'effectue pendant une période de temps beaucoup plus longue qu'on ne le croit communément, car le Nephesch, le Ruach et le Neschamah (*corps, âme et esprit*) se séparent et se dissocient l'un après l'autre. Neschamah qui a son siège dans le cerveau, et qui a été le dernier à s'unir au corps matériel, est le premier qui le quitte et s'en sépare, et cela, quand la mort est naturelle, même avant le moment que nous avons l'habitude d'appeler la mort. Il ne laisse dans *Merkabah* (mot-à-mot : *char*, c'est l'instrument ou véhicule par lequel l'Esprit agit dans

le corps) qu'une illumination. La personnalité peut subsister sans la présence de Neschamah. Mais en même temps le Ruach se développe et grandit et peut alors percevoir ce qui dans le courant de la vie restait caché pour lui; sa vue peut percer l'espace où il peut distinguer ses parents et ses amis défunts.

Quand vient le tour de Ruach de quitter la terre, il se répand dans tous les membres du corps pour en prendre congé, puis il se retire dans le cœur. C'est le moment de *l'agonie*, pendant lequel Ruach a à se défendre contre les *Masikims*, stryges ou mauvais Esprits qui se précipitent sur le cadavre. La séparation de Ruach du corps est plus ou moins pénible et douloureuse suivant l'état spirituel et moral du moribond. Elle peut être fort agitée et pénible, comme aussi très facile et sans douleur à la manière d'un flambeau qui s'éteint faute d'huile. C'est dans le cœur qu'est la racine de la vie pour Ruach, qui pendant l'existence terrestre se dilate dans tout le corps et se forme deux autres centres d'action dans le cerveau et dans le foie. C'est dans le foie que Ruach s'attache à la *vie matérielle* et dans le cœur qu'il la termine et s'en arrache. Les Voyants voient très bien l'Ame s'échapper de la bouche comme une flamme agitée; et comme elle n'est point encore assez mobile ni assez confiante pour pouvoir et savoir passer à travers les murailles, il faut toujours avoir soin d'ouvrir une fenêtre quand quelqu'un vient de mourir.

Le Talmud distingue 900 espèces de morts différentes, plus ou moins douloureuses. La plus douce de toutes est celle qu'on appelle le *baiser*. La plus pénible est celle dans laquelle le mourant éprouve comme la sensation d'une épaisse corde de cheveux s'arrachant du gosier.

Une fois Ruach parti, l'homme nous semble mort; il n'en est rien, car Nephesch, qui est l'âme de la vie élémentaire et matérielle, habite encore en lui. C'est Nephesch qui, arrivé le premier dans l'homme, en part le dernier. Il a son siège dans le foie et, à la mort, se répand aussi dans tout le corps; mais les *Masikims* (mauvais Esprits) faisant irruption, il est obligé de se retirer du corps. Cependant il ne peut se décider à abandonner complètement cette dépouille avec laquelle il a vécu; il reste là, auprès d'elle, et ne s'élève dans l'atmosphère que lorsqu'arrive la putréfaction. Même après qu'il s'est décidé à s'élever il reste encore dans le tombeau une partie de lui que

la Kabbale appelle le *Habal* de *Garmin* ou *Souffle des ossements, Esprit des ossements, Corps astral lumineux, Corps de la résurrection.*

Dans la tombe, le Habal de Garmin est dans un état de léthargie obscure qui, pour le juste, est un doux sommeil ; plusieurs passages de Daniel, des Psaumes et d'Isaïe y font allusion. Comme cet *Esprit des ossements* conserve dans la tombe une certaine sensibilité, le repos de ceux qui dorment de ce dernier sommeil peut être troublé de toutes sortes de manières. C'est pour cela qu'il était défendu chez les juifs d'enterrer l'une auprès de l'autre des personnes qui avaient été ennemies pendant leur vie, ou de placer un saint homme auprès d'un criminel. On prenait soin au contraire d'enterrer ensemble des personnes qui s'étaient aimées. Le plus grand trouble pour ceux qui dorment dans la tombe est l'évocation, car, alors même que Nephesch est parti, *l'Esprit des ossements* reste encore attaché au cadavre et peut être évoqué. Cette évocation atteint en même temps *Nephesch*, *Ruach* et *Neschamah*, qui, bien que chacun vive dans le séjour distinct où il est allé, n'en restent pas moins unis l'un à l'autre par un lien fluidique au moyen duquel l'un ressent ce que les autres éprouvent. C'est pour cette raison que Moïse défendait d'évoquer les morts.

Quand les différentes parties constituantes de l'homme ont été séparées par la mort, chacune d'elles se rend dans la sphère vers laquelle l'attirent sa nature et sa constitution, accompagnée par des êtres qui lui sont semblables et qui entouraient déjà son lit de mort, car, d'après la Kabbale, l'univers entier, qu'elle appelle *Aziluth*, comprend tous les degrés matériels depuis le plus grossier jusqu'au plus spiritualisé ; et il est divisé en trois mondes qui sont en les nommant en progression croissante de pureté : *Asiah*, *Jésirah* et *Briah*. C'est dans ces trois mondes que se rendent successivement et l'un après l'autre *Neschamah* (dans Briah) *Ruach* (dans Jésirah) et *Nephesch* (dans Asiah) ; car l'homme, le *Microcosme*, possède en lui les mêmes divisions fondamentales que le *Macrocosme*.

Asiah est donc le monde matériel dans lequel nous nous mouvons ; et ce que nous en percevons par nos sens n'en est que la partie tout à fait inférieure et la plus matérielle. C'est ainsi que de notre être nous ne pouvons voir que la partie la plus matérielle, le corps.

A la mort, le corps, dissout et décomposé, reste dans la partie tout à fait inférieure du monde d'Asiah mais, comme nous l'avons dit plus haut, le *Habal de Garmin* ou *Esprit des ossements*, reste uni a lui. Ce dernier n'est pas visible pour nous ; « si nos yeux pouvaient l'apercevoir, dit le Sohar, nous pourrions voir, la nuit, quand vient le Schabbath, ou à la lune nouvelle, ou aux jours de fêtes, les *Dinkinim* (spectres) se dresser dans les tombeaux pour louer et glorifier le Seigneur. »

Les sphères supérieures du monde *d'Asiah* servent de séjour à Nephesch. Ruach, lui, trouve dans le monde de *Jesirah* un séjour approprié à son degré de spiritualité ; nous avons dit qu'il était le siège de la Volonté, aussi est-il l'âme du mort qui souvent vient s'entretenir avec les vivants qu'il a laissés sur la terre. Au contraire, Nephesch est une espèce de *Larve*, abandonnée dans l'atmosphère, douée cependant d'instincts, quoique sans volonté bien précise, qui obéit aux évocations et peut encore se remplir de matière pour se rendre visible.

Enfin Neschamah répond au monde de *Briah*, que le Sohar nomme le *Monde du Trône divin.*

La Kabbale appelle *Zelem* le vêtement particulier sous lequel continuent à subsister le Nephesch, le Ruach et le Neschamah, et dont l'apparence répond à celle qu'avait l'homme de son vivant. Le Zelem est constitué de trois parties : une *lumière intérieure* spirituelle, et deux *Makiffm* ou lumières enveloppantes. Dans toute espèce d'apparition, que ce soit celle d'un ange, de l'âme d'un mort ou d'un Esprit inférieur, ce n'est pas le Zelem lui-même que nous voyons par nos yeux, ce n'en est qu'une image qui, construite avec la *vapeur subtile* de notre extérieur, prend une forme susceptible de se redissoudre immédiatement.

Autant la vie des hommes sur la terre offre de variétés, autant est varié leur sort dans les autres mondes qu'ils vont habiter. Plus on a commis ici-bas d'infractions à la Loi divine, plus il faut subir de châtiments et de purifications. Le *Zelem* aussi se ressent de la vie qu'on a menée. « La beauté du Zelem de l'homme pieux, dit le Sohar, dépend des bonnes œuvres qu'il a accomplies ici-bas. » Chez l'homme pieux les Zelem sont purs et clairs, chez le pécheur ils sont troubles et sombres. « Aussi, chacun des trois mondes : *Asiah*, *Jésirah* et *Briah* a son *Gan-Eden* (Paradis), son *Nahar-Dinar* (fleuve de feu pour la

purification) et son *Geï-Hinam*, (lieu de torture pour le châtiment). Ce sont ces trois lieux d'habitation pour les âmes des morts que notre catholicisme, né du Bouddhisme et du Sohar, a appelés *Ciel*, *Purgatoire* et *Enfer*.

Telles sont les doctrines de la Sainte Kabbale sur l'état de l'homme pendant sa vie sur notre globe et après la mort. Ces théories sont très belles et portent le cachet de la vérité. Il était important que nos lecteurs les connussent en leur absolue vérité.

René Caillié.

(*A suivre.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Voici venue l'Ère du Christ et de l'Évangile

Nous sommes à l'ouverture d'un cycle de lumière et de justice, où tout sera refait à neuf par l'application économique des principes du Saint-Évangile. Cet avènement, annoncé de loin par les prophètes antiques, par le Messie et par les premiers apôtres, est pressenti de très près aujourd'hui par les esprits les plus clairvoyants. Franklin disait, peu de temps avant la Révolution : « Celui qui transportera, de la sphère religieuse dans la sphère sociale, les principes du Christianisme primitif, changera la face de la terre. »

Le vieil édifice politique, à l'ombre duquel le prolétariat a tant souffert, menace ruine de toute part; il branle de la base au sommet. Toutes les institutions du passé, y compris la papauté temporelle, tombent les unes après les autres, et jonchent de leurs débris le sol où s'élevaient autrefois les monarchies et les empires.

Les peuples cherchent les voies de la justice; ils aspirent à des destinées plus saintes, plus

conformes à l'Evangile qui leur a été prêché pendant dix-neuf siècles et dont ils sont pénétrés, saturés et repus à leur insu. »

Ce qui se prépare, ce n'est pas une révolution violente et désastreuse : c'est une rénovation qui doit s'étendre pacifiquement à tout : *Et renovabitur facies terræ.*

Ce sera le triomphe du Christianisme social, autrement dit, du Socialisme chrétien. Ce triomphe se ferait rapidement, si les prêtres savaient seconder l'action libérale du Pontife Léon XIII, dans l'évolution qu'il provoque par ses encycliques et par ses exemples. Il y a des récalcitrants parmi les catholiques, les évêques, et même les cardinaux. Ils résistent au pape, après l'avoir eux-mêmes proclamé infaillible.

Ce malheur vient de ce que les princes des prêtres se sont alliés avec les princes de l'ancien régime féodal dont ils furent les organisateurs et dont ils sont restés les patrons intéressés et les bénéficiaires. Ce fait historique rend compte à lui seul des embarras que rencontre à droite l'action pontificale et justifie l'aversion des peuples à l'égard des cléricaux. Les peuples les tiennent pour les plus grands ennemis de la civilisation moderne.

*
* *

L'heure approche où les prêtres, s'ils s'obstinent, resteront seuls dans leur maison déserte, conformément aux menaces du Christ, *Relinquetur vobis domus vestra deserta.*

Les grandes masses populaires ne sont déjà plus avec nous ; elles sont contre nous. Nous poussons le monde en arrière vers les ténèbres et la servitude ; le monde va de l'avant vers la lumière et la liberté. On dirait un parti pris de nous rendre odieux et de nous détruire de nos propres mains. Le gouvernement des curés, tel qu'on le vit autrefois, est à jamais irréalisable. On nous repousse, on nous exècre, en dehors de

notre enceinte et de nos attributions. La soutane est devenue une sorte d'épouvantail. Toute candidature soutenue par nous est désormais sûre d'échouer, même dans les centres les plus inféodés, hier encore, à l'idée cléricale.

Dans la voie de justice pratique et de vérité positive où se sont résolument engagées les nations, sous l'impulsion des dynamiques vivantes du Saint-Evangile, et, de nos jours, sous la haute direction du pape heureusement converti à l'idée républicaine et socialiste, on ira loin, plus loin qu'on ne pense, et l'on aboutira certainement. On aboutira, car les peuples portent en eux-mêmes les forces occultes qui sont celles du *Christ-Esprit-Humanité*. L'âme humaine est essentiellement chrétienne. *Anima naturaliter Christiana*. Et les sociétés humaines qui sont des associations d'âmes se trouvent être par là-même naturellement et nécessairement chrétiennes, elles aussi.

* * *

La carrière à parcourir dans le stade ouvert à notre activité par le Messie-libérateur n'a pas d'autre terme que celui de la perfection divine : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » C'est l'ascension de la race et de la planète elle-même, avec ses divers règnes, tout son bagage et tout son mobilier. Le dogme de l'Ascension est, comme tous les autres dogmes, une des lois de la Nature. Cette loi porte, dans la science darwinienne, le nom d'*Evolution*. Tout ascensionne avec le Christ, tout s'élève, tout se perfectionne. *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, ad Deum meum et Deum vestrum... et omnia traham ad me ipsum*. Le levier qui soulève cette grande masse, c'est l'âme même du Christ, principe de toute chose, de toute vie et de tout mouvement. *Ego principium qui et loquor vobis*.

La révolution qui se fait est sainte, sinon encore dans tous ses effets, du moins dans sa

cause première et dans ses finalités à venir. Le travail de renversement et de répudiation qui s'accomplit sous nos yeux est providentiel. C'est le déblaiement, c'est la table rase qui précède nécessairement la fondation de tout nouvel ordre de choses. Comment bâtir en effet sur un terrain emcombré de débris et de platras, de ruines et d'obstacles, de difficultés et d'empêchements

Le Baptiste du Jourdain avait vu d'avance dans la main du Rédempteur le Van formidable qui devait balayer l'aire de l'ancien monde. Ce Van, le Christ l'a passé aux mains des peuples qui forment aujourd'hui son corps social et dont il est devenu l'âme. Ainsi régénérées, les nations modernes exécutent l'œuvre du Christ, et c'est par le suffrage universel que s'accomplit ce grand labeur de transformation générale.

Elle va vite de nos jours cette sainte besogne ; elle ira plus vite encore. Elle ne laissera rien debout de toutes les constructions de César : « Toute fondation, disait le Messie, qui n'a pas été faite par mon père céleste sur une base de justice, sera jetée à terre... et le vieux maitre du monde sera mis à la porte. » *Princeps hujus mundi ejicietur foras.*

C'est ainsi que le règne impersonnel de la Justice et de la Vérité, lequel n'est pas autre chose que « le Royaume de Dieu » dont parlait le Messie, prendra la place des gouvernements personnels, arbitraires et iniques de l'autocratie et de la tyrannie.

*
* *

L'infaillible et paisible instrument de cette substitution, ce sera, c'est déjà le suffrage universel ; car la voix du peuple, c'est bien la voix même de Dieu, comme on disait dans la primitive Eglise, et l'on sait que « le jour de la justice des peuples sera le jour de la Justice de Dieu », comme l'enseigne l'Evangile éternel.

C'est en vain que les cléricatures à qui furent

confiées l'éducation et la direction des nations chrétiennes pendant l'enfance de celles-ci, s'efforcent de prolonger au delà du terme légal la tutelle dont elles furent investies. Ces peuples, sentent bien qu'ils ont atteint l'âge de majorité, et que l'heure de leur émancipation, annoncée par saint Paul, a déjà sonné. Ils n'ont plus besoin de guides, de maitres et de pédagogues. Ils réclament ce qu'il leur revient de droit, le *Self Government*, la libre disposition de leurs destinées, la libre organisation de l'état social qui découle des principes mêmes du christianisme, devenus les principes de la civilisation moderne : *Justice*, *Vérité*, *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, *Solidarité*, *Mutualité*, etc. C'est sur cet Evangile que se fondera nécessairement la Société de l'Avenir, l'Eglise universelle et vraiment Catholique, le grand Temple de l'humanité où le Père sera adoré en esprit et en vérité, car tels sont, disait le Messie, les adorateurs que veut le Père. »

Ce que réclament les prolétaires unis, solidarisés de nos jours dans des grèves immenses, dans des associations, des fédérations et des corporations qui finiront par englober les travailleurs de la Chrétienté tout entière, c'est justement ce que l'Evangile avait mis en perspective à nos yeux pour l'avenir. On trouve dans Saint Paul des textes très précis à cet égard. Ce grand apôtre des nations annonce formellement que le jour où les peuples arriveront au pouvoir, le ministère des prêtres cessera, car il n'aura plus de raison d'être. Et cela s'explique : qu'auraient à faire les prêtres dans une société fondée sur les principes du Saint Evangile et régie par l'esprit même de Jésus-Christ ?

Ecoutez ce langage : *Puto quod Deus ostendit nos novissimos apostolos, tanquam morti destinatos.* Et ce grand docteur ajoute : « Peuples, vous régnerez sans nous, et plaise au ciel que vous régniez bientôt ! car votre triomphe sera notre triomphe, étant celui des principes mêmes, et des doctrines que nous vous prêchons au nom de Jésus-Christ. »

Dans son essence divine, le Christ est la Justice éternelle, la vérité absolue : « *Ego sum veritas.* » Lors donc que la justice et la vérité régneront ici-bas, ce sera bien le Christ lui-même qui régnera ! et voilà comment s'établira parmi nous le *Royaume de Dieu*, par les peuples et sans les prêtres.

*
* *

Il ne s'agit pas de savoir si les prêtres seront contents, s'ils trouveront leur compte dans les transformations politiques, sociales, économiques et gouvernementales qui se font de nos jours en vertu du suffrage universel, ni si leurs vues personnelles, si leurs intérêts matériels seront satisfaits. La question porte bien plus haut : c'est de l'Evangile qu'il s'agit, c'est de la Justice, c'est du *christianisme social* ou du *socialisme chrétien* ; en un mot, c'est de l'humanité tout entière et de ses intérêts les plus sacrés. Les peuples seuls en sont juges. Bien pénétrés comme ils sont de l'esprit même du saint Evangile qui les éclaire et les anime, ils ont, seuls, qualité pour résoudre le grand problème de l'humanité et toutes les questions sociales qu'il implique et qui le compliquent à l'infini. Il y faut pratiquement une règle simple, droite, commune et populaire, dont personne n'ignore et qui s'impose à tous, — un critère facile, évident, infaillible qui soit inscrit dans la conscience elle-même, et reconnu, respecté, obéi de tous, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants.

Ce critérium existe; il est formulé dans le saint Evangile : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas que les autres vous fassent. Faites pour autrui ce que vous voulez qu'on fasse à votre égard. » Tout est là. Et l'Evangile ajoute : « Cherchez avant tout le Royaume de Dieu et sa Justice »; tout le reste viendra de soi « et vous sera donné par surcroit. Alors votre justice abondera plus que n'abonda celle des scribes et des pharisiens,

votre soleil se lèvera sur les méchants comme sur les bons, et vous entrerez tous dans le royaume des cieux. »

C'est bien là ce que veulent, ce que recherchent les prolétaires à l'heure présente. Ils réclament, à cors et à cris, la justice pour tous et en toute chose, dans les rapports du travail avec le capital et de la main-d'œuvre avec l'industrie, le commerce, l'agriculture, etc.

C'est bien là, je le répète, ce que veulent les pauvres, les travailleurs, tous les prolétaires criant et réclamant justice conformément aux aspirations de la conscience humaine, et d'accord avec les principes du christianisme, avec cet esprit nouveau qui est le Saint-Esprit dont les oracles avaient annoncé bien avant la Pentecôte la diffusion générale dans tous les cœurs et dans toute chair.

Les arrêts de la conscience publique, rendus par le suffrage universel, se trouvent donc être les arrêts même de la justice divine et de la raison suprême, personnifiées l'une et l'autre dans le Christ. Qui peut les infirmer? Qui peut les rejeter sans se condamner soi-même?

L'abbé Roca.

A Néfiach, par Millas (Pyr.-Orient.).

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*)

COMMENT S'ALIMENTENT LES MONDES [1]

Les mondes matériels, spirituels et célestes, fonctionnent au moyen d'un recrutement con-

1. Cet article fait suite au n° de mai.

tinu qui découle de la loi générale en vertu de laquelle l'Omnivers entier se transforme toujours en progressant.

Les mondes spirituels et les mondes célestes sont dégagés de la matière grossière ; mais, composés d'arômes plus ou moins purs, on peut toujours les considérer comme constitués des trois principes fondamentaux : matière, vie et lumière.

Tous les mondes sont sans cesse alimentés de chaleur, de principe vital et de principe céleste de la même manière absolument que dans notre corps les mondicules sont alimentés de chaleur par le plexus solaire, de principe vital par le sang et de principe divin par les nerfs partant du cerveau.

Le grand plexus métallique incommensurable, composé des métaux les plus purs, est en communication directe avec tous les Soleils centraux et en relation indirecte et fluidique arômale [1] avec les chefs d'univers et de tourbillons ; il est d'ailleurs en relation avec tous les globes sans exception, qu'il alimente de fluide phosphorescent. Les voiries elles-mêmes en reçoivent la partie la plus grossière pour leur travail digestif.

Les mondes spirituels, principe vital de tout l'organisme, vivifient tous les autres au moyen d'un plexus immense. Lancés périodiquement de leur centre originel par une force d'impulsion toute-puissante émanée de Dieu, et dirigés par des Etres supérieurs, ils circulent en masse au milieu de leur voirie liquide et parcourent toutes les régions du corps de Dieu. Enfermés dans une gaîne à triple enveloppe, sous les ordres d'une infinité de Soleils aux mille couleurs, ils entraînent avec eux et distribuent tous les ali-

1. Nous appelons *arômes* les fluides impondérables les plus élevés constituant les voies de communication entre les grands corps, planètes et soleils, et aussi entre hommes et hominicules. Les fluidiques ou cordons arômaux sont lumineux, mais invisible, à notre œil grossier.

ments vitaux des mondes et approvisionnent dans leur course chaque Soleil central. La secousse imprimée au principe vital dans ce vaste Cœur de l'Omnivers est répétée par tous les globes de nature diverse pour lancer la vie partout, et c'est cette secousse vivifiante qui les fait tous tourner sur leur axe. Ces mondes spirituels en fonction vivifiante représentent un immense fleuve lumineux aux couleurs brillantes et purpurines dues à la substance alimentatrice liquide. Ils entraînent avec eux des blocs métalliques ferrugineux à l'état de chaleur rouge, sortis du grand creuset digestif et destinés à pourvoir les Comètes centrales et les Soleils centraux de leurs réserves métalliques matérielles. Ce sont des parties refroidies de ces blocs qui sont fortuitement rencontrées par notre Terre dans sa course et attirées par elle sous le nom d'*aérolithes*. Ces résidus sont représentés dans le corps humain par les petites particules matérielles qui donnent au sang sa couleur vermeille et qui, dans la femme, produisent la floraison féminine.

De chaque Soleil central, la communication des mondes spirituels est transmise aux mondes moins purs. Notre œil grossier ne peut pas voir ces cordons fluidiques.

L'alimentation des Soleils centraux en fluides divins se fait par des voies lumineuses métalliques, parties du centre des mondes célestes. Les Soleils centraux transmettent la *provende* divine aux Soleils chefs d'univers qui la communiquent aux Soleils chefs de tourbillons, lesquels en alimentent tout leur cortège de Planètes et de Satellites.

Ainsi chaque globe, si grand ou si petit soit-il, reçoit sa provision de chaleur phosphorescente, de principe vital et de principe divin.

Les nerfs métalliques lumineux des mondes sont chargés de faire communiquer les mondes matériels avec le Grand Être Infini. Ils se chargent des mauvais fluides éliminés des atmosphères des globes en voie d'amélioration, lesquels

sont relégués dans la grande géhenne des mondes pour des services ultérieurs. De leur côté, les mondes spirituels retournent au Cœur des mondes, pour en repartir sans s'arrêter jamais.

Chaque Planète reçoit ses alimentations de chaleur phosphorescente, de principe vital et de principe divin, par une gaîne arômale passant par le Soleil chef d'univers et par le Soleil chef de tourbillon, gaîne dont la tête est au Soleil central et qui contient une voie spéciale fluidique pour chacune de ces trois substances. La Planète, en vertu des lois de la vie, abandonne les résidus de ses digestions qui sont attirés dans des voies spéciales aboutissant au Soleil de tourbillon dont elle dépend.

Les résidus, ou rebuts fluidiques de chaque tourbillon, sont transmis au chef d'univers, puis enfin au Soleil central, où tout se condense en liquide pour être envoyé au Cœur du Grand Omnivers.

Toutes ces voies d'aller et de retour sont représentées dans le corps humain par les voies bleues des veines et par les voies jaunes des vaisseaux lymphatiques. Dans les cieux, elles ont ces mêmes couleurs bleue et jaune. Ce sont des gaînes transparentes, ayant des milliards d'embranchements, partants tous des soleils centraux. Elles passent par les nombreux milliards de poumons qui les vivifient et les renouvellent constamment par l'alimentation électrique aimantée, provenant de l'aspiration du Grand Homme Infini.

Chaque Soleil central a une atmosphère qu'il se confectionne lui-même et composée de tous les fluides dont il se nourrit. Il en alimente, par voie fluidique, tous ses enfants : les soleils chefs d'univers. Ces derniers alimentent de la même façon les soleils chefs de tourbillons, et enfin, ceux-ci, leur famille de planètes,

C'est absolument de la même manière que chaque être humain, à l'instant de sa naissance, se met en rapport avec l'atmosphère de sa pla-

nète et y puise, à l'aide du cordon arômal de sa respiration, son alimentation phosphorescente, vitale et divine, qui, dirigée par la volonté éternelle, s'effectue pendant le sommeil aussi bien que pendant la veille. Cette *volonté intérieure* de la vie humaine est tout à fait indépendante de sa *volonté extérieure* ; elle alimente les mondicules de toute nature organisés dans le corps de l'homme, et les quatre règnes qui, sous la direction des hominicules, doivent être conduits à maturité.

On voit qu'ainsi le contre-coup du battement imprimé au Cœur de Dieu, par les Etres supérieurs, ses ministres et ses intermédiaires, retentit dans le cœur de tous les soleils et de tous les mondes, dans celui de l'homme et dans celui même de chaque hominicule qui vit et se meut dans son corps. Le plexus de l'hominicule infinitésimal reçoit sa chaleur phosphorescente par le même moyen que l'homme lui-même.

Ainsi: *Tout est en rapport, tout se tient et tout se lie dans les mondes, depuis le plus petit hominicule caché à tous les yeux et vivant sur la croûte d'un mondicule enfermé dans le corps humain jusqu'à* Dieu.

Telle est la solidarité universelle admirable qui relie tous les êtres et tous les mondes dans le sein de Dieu. Tous les mondes montent vers l'harmonie divine. Si l'un d'eux, parmi les mondes grossiers, entravé par de mauvaises influences, manque à l'accomplissement des lois divines, la chaîne de solidarité se trouve entravée pour lui, et il ne peut plus s'y rattacher qu'en se réhabilitant, c'est-à-dire à la suite d'une épuration progressive qui lui permet de renouer alliance avec la lumière de Dieu.

Il faut se rappeler que tous ces mondes, quels qu'ils soient, avec leurs trois principes (*matériel, spirituel et divin*) subdivisés, chacun, en leurs trois natures, ne cessent jamais de reproduire la Trinité divine. Cette persistance de l'ordre trinaire se retrouve partout ; c'est ainsi que, dans notre

société, à sa base, se trouvent les agents matériels, tels que les ouvriers, les mécaniciens et les artistes en tous genres; à sa tête se voient les savants, les théologiens et les politiques; au milieu les financiers, les commerçants et les industriels qui font fonction d'intermédiaires. Et tous ces agents sont solidaires, tous remplissent tour à tour ces fonctions différentes en vertu du mécanisme de la mort et de la résurrection, qui sont les facteurs indispensables de la vie et du progrès.

(A suivre) RENÉ CAILLIÉ

Les Apparitions[1]

CAS DE PADOUE

Me trouvant dans le petit village de Ceresetto, près d'Udine, je reçus une lettre de Mme Maria M..., datée de Padoue, 10 octobre 1891, où se trouvait le passage suivant :

« Je vous raconterai ce qui m'est arrivé ces jours-ci, un songe que j'ai fait, et comment hier matin j'ai salué, sur la place des Seigneurs, un ami de mon frère, dont j'ai, par un journal, appris la mort à Venise ce même jour. Je ne sais véritablement que penser d'une pareille chose. »

Mme Maria M..., étant partie, le même jour 10 octobre, pour Bassano, je lui adressai en cet endroit, en date du 12 octobre, une lettre où je disais :

« Le fait que vous me signalez est pour moi d'un immense intérêt, je vous prie de m'écrire tout ce qui le concerne avec tous les détails possibles. Veuillez surtout préciser scrupuleusement et vous garder de vous laisser aller à la fantaisie pour donner plus de couleur aux choses. Quant à la rencontre dont vous parlez, il faut me dire si vous êtes bien sûre que vous ne pou-

1. Extraits de la très intéressante et sérieuse Revue du Dr DARIEX, *Annales des Sciences Psychiques.* (A. J.)

vez avoir été trompée par une ressemblance, s'il vous a reconnue, s'il vous a parlé, ce qu'il a dit, etc , etc. Si possible, il faudrait vous procurer le journal où la mort est annoncée. »

La réponse que je reçus de Maria M..., en date du 14 octobre, contenait les renseignements suivants :

« Quant à l'ami de mon frère, vous pouvez tenir pour tout à fait certain que je ne me suis pas méprise en le reconnaissant. Je le connais très bien parce que j'ai travaillé six mois, en compagnie de mon frère, à la maison du Ponte Molino, c'est là que je l'ai connu. Je l'ai véritablement rencontré lundi matin devant le n° 9 de la place des Seigneurs. Il m'a regardée ; je lui ai dit : « Bonjour, Vittorio. » Il m'a répondu : « Bonjour, madame Maria. » Mais comme depuis un an il était allé travailler à Venise, avec sa femme et trois enfants, parce qu'il était dans la misère, me rappelant cela, je me suis retournée pour lui demander comment allaient ses enfants; mais j'ai eu beau chercher, je ne l'ai plus vu. Dans l'*Adriatico* de vendredi, que je vous expédierai, s'il m'est possible de le retrouver, j'ai vu, dans le bulletin de l'état civil, inscrit parmi les décès: « Vittorio Salvadori, 30 ans, sculpteur à Padoue. » Nous avons su par un autre ami de mon frère que ce pauvre Vittorio, étant depuis quelque temps sans travail, se trouvait dans une extrême misère et que depuis un mois il était à l'hôpital de Venise, où il est mort, et je crois bien que sa femme sera retournée à Padoue avec les enfants. Veuillez me dire comment cela s'est fait. Je ne sais que penser, mais je suis sûre, *tout à fait sûre*, de ce que je dis. »

Dans une autre lettre datée de Bassano, 17 octobre, je reçus l'article découpé du journal l'*Adriatique* du 9 octobre annonçant la mort de Vittorio Salvadori comme arrivée le 8.

Mme Maria M... dit être médium écrivain, bien que d'une santé un peu débile. Dans sa dernière lettre, elle me fait part d'une très courte commu-

nication reçue sous le nom de Vittorio Salvadori, le 17 octobre, dans les circonstances suivantes. Tandis qu'elle attendait que sa main fût dirigée par une autre influence qu'elle connaissait et qui lui était habituelle, et alors qu'elle ne pensait pas du tout à l'apparition, sa main traça des signes d'un caractère inconnu. Voici comment elle s'exprime à ce sujet dans sa lettre : « Je vous assure que je ne fus pas peu surprise et que j'eus même un peu peur. Après quelques signes sans importance, voici la très courte communication que j'obtins : « Qui es-tu ? — Vittorio Salvadori. — Tu te trouves bien où tu es ? — Pas trop ? — As-tu besoin de quelque chose ? — Pour moi, non, mais pour mes enfants, spécialement pour Amélie. — Il te faudrait pour cela communiquer avec G. Ermacora, peux-tu aller où il est ? — Je n'en ai pas la force »

Puis je reçus successivement deux autres courtes communications portant le même nom, mais sans importance. Deux points pourtant méritent l'attention : 1° ces communications non seulement ne sont pas de l'écriture de Maria M., mais elles diffèrent aussi des précédentes écritures automatiques portant d'autres signatures ; 2° la mémoire consciente de Maria M. ignorait le nom d'Amélie, la petite fille de Salvadori.

Je la priai, pour ma curiosité personnelle, de provoquer en ma présence une écriture présentant les mêmes caractères individuels. Je copie les demandes et les réponses obtenues qui présentent quelque point digne de remarque.

Vittorio. — Que voulez-vous ?

— Je te prie de me dire ce que tu as fait la veille de ta mort, vers les 9 heures du matin?

—A ce moment précis, je ne me rappelle pas.

Observation. — On doit remarquer cette ignorance, pour l'intelligence produisant le phénomène, d'une notion qui existait très vive dans l'intelligence de la personne survivante, le médium.

Ce fait semblerait plus contraire que favorable à la théorie du pur automatisme.

D : Te souviens-tu au moins de m'avoir vue à ce moment?

R : Oui, je vous ai vue un moment.

D : Te rappelles-tu où ?

R : Je ne sais si c'est à Padoue ou à Turin.

Observation analogue. — Dans notre intelligence consciente, il ne pouvait avoir eu lieu à Turin, où Maria n'avait jamais été de sa vie.

D : Crois-tu m'avoir vue par hasard, ou bien penses-tu être venu me chercher?

R : Je pensais beaucoup à vous.

D : Sachant que j'habite Padoue, pourquoi te semble-t-il avoir pu me voir à Turin?

R : Parce que je suis allé aussi à Turin.

D : Pourquoi étais-tu allé à Turin?

R : Pour voir mon père et ma sœur, mais ils étaient à Pinevolo.

D : Et les as-tu trouvés à Pinevolo ?

R : Non, je n'ai pas pu. Je vous salue.

Observation. — Le médium ignorait absolument que le père et la sœur fussent à Pinevolo. A ma prière, elle alla prendre des renseignements auprès de la veuve de Salvadori, qui confirma le fait et lui donna même leurs adresses exactes. Moi, j'ignorais jusqu'à leur existence.

* * *

Cas Lœfener et Mennelskirch.

Dans une soirée où se trouvaient le major Mennelskirch, commandant de la 4e brigade d'artillerie magdebourgeoise, le lieutenant général actuel et le professeur Otto Lœfener, ce dernier raconta le fait suivant :

« Je suis célibataire et habite avec ma sœur dans la rue Prezlau ; notre servante dort dans une grange, et, faute de place, elle a dû mettre sa malle dans la chambre à coucher de ma sœur. Cette servante tomba dangereusement malade et se trouva pendant un jour en proie à un accès de fièvre ; la nuit, ma sœur fit irruption dans ma chambre, l'air complètement bouleversé, et s'écria : « Otto, je viens de voir Frédérique sortir

de sa malle qui est dans ma chambre. » Nous allâmes tous deux auprès de notre servante et nous la trouvâmes en proie à une crise annoncée par le médecin. Lorsqu'elle fut rétablie, elle nous raconta que cette nuit-là, se croyant perdue, elle avait surtout songé à ses économies qui se trouvaient enfermées dans la malle. »

Alors le commandant Mennelskirch nous raconta le fait suivant, qui lui était arrivé en compagnie du général commandant actuel : « Nous étions tous les deux dans ma chambre, assis auprès d'une table à thé, en train de parler de nos travaux (nous étions alors à l'Ecole de guerre). Tout à coup, la porte s'ouvrit, mon frère cadet entra et s'assit près de nous. Ses habits ruisselaient d'eau. Nous savions qu'il s'était embarqué pour l'Amérique où il voulait prendre du service. (Il était aussi officier prussien) Nous nous écriâmes en même temps : « D'où viens-tu donc, Georges? » Aussitôt il disparut. Nous fûmes alors fort étonnés de ne trouver aucune trace d'humidité à la place qu'il occupait, alors que nous avions vu et entendu l'eau ruisseler et dégoutter de ses habits. Nous notâmes soigneusement le jour et l'heure, et, plus tard, nous apprîmes qu'au même moment le bateau qui portait mon frère avait sombré et que ce dernier s'était noyé. »

***

Cas Radberg.

Le sujet que je considère comme doué de la lucidité la plus remarquable s'appelle Alma Radberg. C'est une servante qui a maintenant environ 26 ans. Elle eut une enfance et une jeunesse maladives et délicates ; mais maintenant, après avoir été traitée par l'hypnotisme, elle est pleine de santé, forte et vigoureuse. Elle a bien voulu me permettre, à moi et à quelques autres, de faire d'innombrables expériences avec elle, et elle est extrêmement suggestible, à l'état de veille aussi bien qu'endormie.

Les expériences telles que la stigmatisation et

bien d'autres ont été faites sur elle avec succès, dans l'état de veille ou de sommeil. Je puis, en passant, en citer un exemple qui me semble remarquable. Au milieu d'une expérience, je mis une goutte d'eau sur son bras en lui suggérant que c'était une goutte de cire à cacheter brûlante, et qu'il se produirait une ampoule qui cependant serait guérie au bout de trois jours. Pendant le cours de l'expérience, je répandis par mégarde un peu d'eau sur sa peau et m'empressai de l'essuyer. L'ampoule apparut le lendemain ; elle s'étendait aussi loin que l'eau s'était répandue, absolument comme si c'eût été un acide corrosif, et le mal se guérit pendant la nuit du troisième jour.

Le but de la plupart des expériences faites avec Alma a été de décrire aux assistants l'appartement de telle ou telle personne : or les cas où elle a décrit la situation des pièces du mobilier, des peintures, etc., avec une exactitude parfaite, sont si nombreux que je ne puis en donner que quelques exemples, car je ne puis les raconter tous.

En octobre 1888, le capitaine O... et sa femme, qui se trouvaient à Kalmar, chez le maître d'Alma, le baron von Rosen, capitaine du pilotage, demandèrent la permission d'assister à une séance de ce genre. On la leur accorda. Alma fut hypnotisée et on lui dit d'aller à Stockholm, à l'endroit où vivait la belle mère du capitaine O.., d'entrer dans son appartement et de dire ce qu'elle pouvait voir. Elle décrivit très exactement — comme on le constata par la suite — les chambres, et quelques objets remarquables se trouvant dans les chambres, objets inconnus à tous les assistants, excepté au capitaine et à Mme O... Entre autres choses, elle décrivit minutieusement une ancienne armoire avec de remarquables sculptures sur les portes et du métal brillant en dessous (il y avait en réalité une glace sous les sculptures), un buste dans une fenêtre, un groupe de fleurs près d'une

porte, des portraits, etc., chaque chose en détail et avec une exactitude parfaite. Interrogée sur ce que faisait la belle-mère du capitaine O..., elle dit qu'elle était assise dans une des chambres, parlant à une jeune fille qui cependant n'était ni sa fille ni sa petite-fille, comme nous le supposions tous, mais une toute autre personne. Nous apprîmes, quelques jours après, que cette dame s'était trouvée en effet dans la chambre et parlait à sa femme de chambre. Sur le désir du capitaine O..., on demanda à Alma si la belle-mère du capitaine avait reçu une lettre ce jour-là. « Oui, répondit-elle, la lettre contenait une clef et parlait de vêtements. » Le capitaine O... nous dit qu'il avait en effet envoyé une malle contenant des vêtements à sa fille qui demeurait chez sa belle-mère, et qu'il avait écrit à sa belle-mère, au sujet de cette malle, une lettre où il avait mis la clef. En s'éveillant, Alma donna au capitaine O..., sur l'appartement, une quantité de détails qu'elle n'avait pas mentionnés tout d'abord et qui étaient en général corrects.

Une autre fois elle fut hypnotisée par mon honorable ami le baron von Rosen. Voici comment il raconte ce qui arriva :

« Un jour, en septembre 1888, l'après-midi, Alma Kadberg fut hypnotisée par moi sur mon bateau le *Kalmar*, à Krakelund, sur la côte est de la Suède, où nous étions à l'ancre pour passer la nuit. Etaient présents le directeur général du pilotage Ankarcrona (qui a bien voulu que son nom fût publié , le capitaine Smith, commandant le pilotage à Norrkoping, ma femme et moi. Je dis à Alma de trouver la maison du directeur général à Stockholm et de décrire son appartement, où ni elle, ni ma femme, ni moi n'avions jamais été. Elle décrivit alors l'antichambre : très sombre, oblongue, avec une table près du mur, un tapis sur le parquet; — le salon : une très grande pièce avec les tables, les sofas, les chaises comme elles étaient, une quantité de bibelots partout ; dans un coin, plusieurs plantes,

dont elle remarqua que quelques-unes étaient artificielles, un magnifique chandelier, et, sur un mur, quelque chose d'étrange, qu'elle trouva difficile à décrire ; c'était comme des tables, depuis le plancher jusqu'au plafond, recouvertes de peluche, et sur ces tablettes se trouvaient des plaques où il y avait quelque chose d'écrit (des témoignages et des inscriptions). Elle fit aussi correctement la description d'une grande peinture, un paysage, et d'un grand portrait du roi Oscar, placé sur un chevalet orné d'une draperie rouge. La salle à manger était sombre, avec un haut buffet et une cheminée de couleur foncée ; il y avait des objets anciens sur le buffet ; près d'une porte quelque chose de très singulier fait en bois, et pointu par en haut (cet objet dont elle ne pouvait trouver le nom, c'était une paire de souliers pour la neige, en bois sculpté, placés près de la porte) ; enfin un chandelier de couleur foncée et deux grandes vieilles chaises. Dans le cabinet du directeur général, elle décrivit le tapis sur le parquet, le sofa, deux tables, et un grand bouquet dans un coin, et dit qu'il y avait beaucoup de peintures. Comme on lui demandait où était la femme du directeur général, elle répondit : « Dans une petite chambre, dans le cabinet ; elle est assise et lit un journal. — Quel journal ? » lui dit-on. Après de très grands efforts elle répondit « *Svenska Day-bla-det.* » Elle dit que la dame portait une robe de brocart noir et épais. A cette question : « Mme A... a-t-elle été chez elle toute la journée ? Alma répondit : « Non » et continua en disant que Mme A... avait fait une visite, tout près, chez un jeune ménage, et elle décrivit une de leurs chambres et dit comment la jeune femme, qui portait une matinée bleu foncé, jouait avec un bébé de quelques mois ; elle donna aussi une description de son mari et d'une servante. « Reconnaissez-vous la jeune dame, Alma? » « Non. » « Si. » « Ah ! oui, je me rappelle ! C'est Mme R... » et elle dit le nom d'une jeune dame qu'elle n'avait vu qu'un moment, une

année auparavant, quand elle passa par Kalmar. A la demande du capitaine Smith, je dis à Alma de visiter sa maison à Norrkoping. Elle obéit, quoique avec peine, et décrivit correctement la salle à manger et la chambre à coucher, où Mme Smith se trouvait, donnant une médecine à une petite fille qui toussait et dont elle était inquiète ; il y avait aussi dans la chambre une servante d'un certain âge.

« Je réveillai alors Alma ; elle avait l'air très bien, et très gaie. Elle découvrit encore plus nettement les deux maisons du directeur général et du capitaine Smith. D'après un renseignement donné plus tard verbalement, et aussi par écrit, par le directeur général, la description qu'Alma fit de sa maison était merveilleusement exacte ; même exactitude pour la robe de sa femme, la visite qu'elle fit, le jeune ménage, et même, contrairement à ce que nous supposions, le journal qu'elle lisait.

« Le capitaine Smith affirma aussi que tout ce qu'elle avait dit de sa maison était exact. La petite fille était tombée très gravement malade ce même jour : ce qui l'avait fait arriver un peu tard à Krakelund, avec son bateau pilote, mais il n'en avait dit la raison à aucune des personnes présentes.

« Je soussigné certifie que tout cela est vrai et correspond bien aux faits.

« Baron Robert von Rosen, »

Capitaine du pilotage, Kalmar.

Le magnétisme et la loi.

SUPPLIQUE DES MEMBRES DU BUREAU

DU CONGRÈS MAGNÉTIQUE

A MESSIEURS LES SÉNATEURS ET DÉPUTÉS

L'article 17 du titre V de la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine, déjà adopté en deuxième lecture

par le Sénat, classe parmi les personnes exerçant illégalement la médecine, toutes celles qui, sans titre ou sans mandat spécial « prennent part habituellement ou par une direction suivie au traitement des maladies ou des affections chirurgicales ». Ces termes vagues inviteraient les tribunaux et peut-être les obligeraient à condamner les gens de bien qui, mus par une compassion ardente pour les membres souffrants de l'humanité, cherchent à soulager ou à guérir leur maux par le magnétisme humain.

Ces pratiques TRÈS DIFFÉRENTES DE CELLES DES HYPNOTISEURS, furent celles des premiers chrétiens, de qui le Christ avait dit : *Super ægros manus imponent et bene habebunt.* Elles sont encore celles d'une foule d'hommes convaincus de leur efficacité, soit parce qu'ils ont dû maintes et maintes fois la consolation si douce aux nobles cœurs de rendre la santé à des malades, ou de calmer leurs souffrances.

Le Congrès international tenu à Paris, en 1889, pour l'étude du Magnétisme humain appliqué au soulagement ou à la guérison des malades, adoptait à l'unanimité la conclusion suivante :

« Le Magnétisme humain possède véritablement les vertus curatives affirmées par Mesmer et ses successeurs, depuis plus d'un siècle. » (p. 545) du Rapport général [1].

» L'influence de l'homme sur son semblable est suffisamment démontrée pour qu'il ne subsiste aucun doute sur la réalité des phénomènes magnétiques observés » (Page 550, *ibid.*)

« Le Magnétisme humain est un agent curatif d'une merveilleuse puissance, et son application n'offre aucun danger pour qui se soumet à son action. » (Page 551, *ibid.*)

Après ces affirmations, le Congrès demandait, également à l'unanimité, que la pratique du magnetisme curatif, dit mesmérien, fût absolument libre (même page et suivantes.)

Sans doute, les vérités dont ce dernier vœu n'est que la conséquence logique, ne sont pas encore passées dans l'enseignement de nos écoles de médecine, mais l'histoire des progrès de l'esprit humain ne constate-t-elle pas un écart constant entre la science

---

1. *Le Magnétisme humain appliqué au soulagement et à la guérison des malades.* Paris, Georges Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts, 1890.

officielle de chaque époque et la science intégrale? La vérité nouvelle n'est-t-elle pas toujours condamnée à des stages douloureux dans la science d'avant-garde, avant de forcer la porte des Académies ou des Écoles de l'Etat? Et ! s'il fallait des exemples, en aurions-nous à chercher ailleurs que dans l'histoire même du magnétisme? Les phénomènes de léthargie, de catalepsie, de somnambulisme, de suggestion, de télépathie, etc., dont on fait aujourd'hui tant de bruit, et dont la plupart sont universellement admis depuis quelques années, n'étaient-ils pas naguère connus et produits par les seuls magnétiseurs, à qui la science officielle opposait les mêmes mépris, nous dirions volontiers les mêmes colères qu'elle leur oppose encore dès qu'il s'agit des effets curatifs de leur rayonnement vital?

Ah ! si, pour prononcer entre le magnétisme et la science officielle, on pouvait nous donner d'autres juges que la science officielle elle-même; si l'opinion publique, si les Chambres pouvaient suivre le débat sur le terrain de l'expérience et des faits, l'issue du procès ne serait pas douteuse, et, loin de se voir menacés d'être traités en malfaiteurs, les magnétistes qui se dévouent au soulagement et à la guérison des malades seraient honorés et récompensés comme bienfaiteurs insignes de l'humanité.

Mais nous ne pouvons demander aux Chambres de se former une conviction à cet égard ; cette conviction ne peut naître que de la pratique du magnétisme curatif et de l'étude de son histoire ; c'est seulement en constatant les faits qu'on découvre les causes de l'opposition acharnée faite par l'école officielle à Mesmer et à ses successeurs. On pourrait presque y trouver la préoccupation d'intérêts tout autres que ceux de la santé publique, et cette longue série de mépris et de dénigrations qu'on voudrait couronner aujourd'hui par l'écrasement des magnétiseurs sous les pénalités les plus dures, apparaît avec un caractère d'injustice et de déloyauté révoltant.

Mais si nous ne pouvons demander aux législateurs de s'instruire sur la valeur du magnétisme curatif, nous pouvons au moins les supplier de considérer que des hommes dont le nom, la position sociale garantissent les caractères sérieux, les lumières, le désintéressement, affirment hautement que l'étude et l'expérience leur ont démontré cette valeur.

Si ces hommes sont dans le vrai, les Chambres

voudront-elles, en supprimant leur liberté d'action, assumer la responsabilité de tous les maux que leur intervention aurait soulagés ou guéris ? A supposer même qu'ils se trompent, croiront-elles juste de leur ravir, par des dispositions draconiennes, le droit de se soigner eux-mêmes comme ils l'entendent, ou de donner leurs soins à ceux qui partagent leurs convictions?

Mais ils ne se trompent pas, la cause qu'ils défendent ici, c'est celle de la justice, de la vérité. Or, la vérité, la justice ne sont jamais écrasées que pour un temps. Une heure arrive toujours où l'humanité les reconnait et les salue. L'indignation publique se retourne alors contre ceux dont les préjugés ou l'égoïsme les tenaient en échec. Peut-être le vote définitif de l'article 17, son application prochaine par les tribunaux, la publicité donnée à la condamnation des hommes les plus honorables, les plus philanthropes, le rappel retentissant qui pourrait être fait dans ces occasions de notre protestation méprisée, provoquant les révoltes de la conscience publique, hâteraient-ils enfin pour le magnétisme curatif cet heureux moment de pleine lumière.

Nous estimons pourtant meilleur qu'il en soit autrement.

En conséquence, appuyés par de nombreux pétitionnaires, nous supplions les Chambres d'intercaler au moins dans leur texte de loi sur l'exercice de la médecine l'article suivant :

« Art... L'ACTION MAGNÉTIQUE ET LE MASSAGE, ÉTANT ŒUVRE EXCLUSIVEMENT MANUELLES, RESTENT DANS LE DOMAINE DE LA THÉRAPEUTIQUE NATURELLE, AU MÊME TITRE QUE LES BAINS, L'AIR OU LA LUMIÈRE. LEURS PARTISANS NE TOMBERONT PAS SOUS LE COUP DES LOIS CI-DESSUS, TANT QU'ILS RESTERONT DANS LEURS ATTRIBUTIONS.

Le Président d'honneur du Congrès : A. de Meissas, du clergé de Paris, Docteur en théologie, chanoine honoraire, 66, rue Condorcet. — *Le Président :* Comte de Constantin, 4, rue Pasquier. — *Les Vice-Présidents :* Docteur Huguet (de Vars), ex-interne des hôpitaux, 27, rue de Londres ; Docteur Gérard, Docteur en médecine de la Faculté de Paris, 14, rue d'Amsterdam ; Docteur Foveau de Courmelles, lauréat de l'Académie de médecine, licencié en droit, licencié ès-sciences physiques et naturelles (approuve avec prohibition des séances

publiques) ; Fabart, homme de lettres à Fignières par Montdidier (Somme) ; Saintarailie, trésorier, 5, rue des Beaux-Arts, Paris ; Millien, secrétaire Général, 13, place de la Nation, Paris.

N. B. — Cette supplique est appuyée par 3417 signatures dont 2402 réunies à Lyon. Nos amis sont instamment priés de retourner au plus tôt leurs feuilles de pétition, pour les joindre à celles déjà déposées et assurer le succès de cette démarche.

Ce document a été adressé aux Chambres par M. le comte de Constantin, accompagné de la lettre suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« J'ai l'honneur de déposer à la questure de la Chambre une pétition du Bureau du Congrès international du Magnétisme curatif de 1889.

« Elle est accompagnée de pétitions signées de plusieurs milliers de signatures ; un grand nombre m'est encore annoncé, je m'empresserai de vous les transmettre.

« Les Membres du Bureau du Congrès international du Magnétisme seraient désireux d'être entendus par la Commission de l'exercice de la médecine. Si cette faveur nous est accordée, je vous serai reconnaissant de m'en faire donner avis.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments de haute considération.

« *Le Président du Congrès international du magnétisme de 1889.* « COMTE DE CONSTANTIN. »

(*La Paix Universelle.*) 4, rue Pasquier.

CORRESPONDANCE

Les Faits

Les faits sont des choses opiniâtres.
(*Alfr. Russel Wallace.*)
On me le prouverait que je ne le croirais pas.
(*Les imbéciles.*)

Nous sommes loin de l'époque où l'on traitait de « fous » ceux qui s'occupaient des faits dits « spirites ». La science nouvelle a fait des progrès, grâce à ses courageux apôtres, et l'on peut dire aujour-

d'hui qu'elle a gagné son droit de cité. Le spiritisme est une science nouvelle dont tout positiviste est obligé de s'occuper sous peine de perdre son nom. Les domaines de cette science sont sans limites, on peut dire, car elle comprend l'étude du monde occulte, auprès duquel les phénomènes de notre monde matériel tiennent une bien petite place,

Le réel est étroit, le possible est immense.

Les faits spirites présentant une très grande diversité, demandent une classification méthodique et rationnelle qui n'a point encore été faite. C'est ainsi qu'il y a les manifestations d'une force semi-intelligente qui nous entoure, ou gît à l'intérieur même de notre corps, à côté de celles provenant des *Esprits*, ou Ames de ceux qui ont abandonné à la matière terrestre le corps opaque et lourd qu'elles n'avaient fait que lui emprunter pour un temps. Et, parmi ces Esprits ou Ames en liberté, il y a encore à faire une classification qui n'est pas non plus des plus faciles.

Ce préambule a pour but de préparer le lecteur à quelques récits de faits qui vont peut-être lui paraître des contes de *Mille et une Nuits*, et qui pourtant sont vrais. J'ai, depuis plus de vingt ans que je m'occupe de ces études, reçu la visite de bien des gens, venus un peu de tous les pays, et me racontant les faits extraordinaires dont ils étaient ou avaient été témoins ou victimes, certains qu'ils étaient de trouver toujours en moi un cœur prêt à sympathiser avec eux, et une ouïe toute disposée à les écouter religieusement.

Tout dernièrement, un ami inconnu venait passer avec moi toute une aimable journée. Tous les malheurs étaient venus frapper à sa porte, comme si Dieu venait lui demander s'il était digne d'affronter les grandes épreuves. A vingt-six ans, il avait perdu sa femme et trois enfants qu'il adorait. Tombé presque dans la misère, il va frapper de porte en porte pour avoir du travail, et chacun de lui fermer la sienne au nez, sous le prétexte aimable qu'il était spirite et par conséquent fou; car il était bien connu dans sa ville, quant à ses opinions, qu'il tenait à honneur de ne point cacher.

Rentré chez lui, certain soir, plus fatigué et désespéré que jamais, il entend une voix qui lui dit : « Ils n'ont pas voulu de toi comme ouvrier, tu seras

patron. » C'est par le haut de la tête qu'il entend ces voix du monde invisible, quand elles lui parlent. Ses Esprits firent *ex abrupto* de lui un fabricant de jouets. Cet ami voit en photographie devant lui le jouet qu'il doit fabriquer; on le lui décompose pièce par pièce ; ou lui fait même construire à part la machine qui doit lui permettre de fabriquer lui-même chaque pièce *vite* et *facilement*. De sorte que notre ami est maintenant à la tête d'une petite position fort convenable, et, lui qui n'avait jamais tenu un outil dans sa main, est devenu d'emblée un excellent ouvrier mécanicien. Que de faits semblables n'aurais-je point à raconter ! Mais ce dont je veux entretenir mes lecteurs est d'une autre nature. Voici la lettre que je reçois :

« Lecteur assidu de l'*Étoile*, je viens, cher Monsieur, vous demander quelques conseils au sujet d'événements tristes qui viennent de m'arriver. Depuis plus de quatre ans, à la suite d'une insolation, je suis jour et nuit tourmenté par de mauvais Esprits plus à certains moments qu'à d'autres, et plus en général lorsque le temps est à l'orage. Leur langage est ordurier, incohérent et cynique. J'ai à subir de leur part des insultes de toutes sortes : ils contrefont ma pensée, me suggèrent de mauvaises idées, ou me forcent à rire dans des circonstances où je devrais être sérieux, et *vice versa*. La nuit, ils sont beaucoup plus obsesseurs que pendant le jour. Ils essaient, lorsque je suis couché, d'exercer une certaine action sur mon corps. Pendant trois mois, j'ai dû interrompre mon travail, et si pendant ce laps de temps, je n'avais pas été protégé par Dieu, je ne sais vraiment pas ce que je serais devenu. A cette époque je ne connaissais pas encore le spiritisme, aussi j'étais de plus en plus obsédé, en ajoutant foi à toutes les balivernes que j'entendais. Je ne pouvais plus dormir, mon lit était soulevé ou mis en trépidation ; j'entendais des bruits gênants, et j'avais des hallucinations et des rêves terrifiants. D'ailleurs, en faisant un retour vers mon enfance, je vois bien que de tous temps j'ai subi l'influence des mauvais Esprits, mais je ne les entends parler que depuis mon insolation. Quoiqu'il en soit, je suis content d'avoir subi toutes ces épreuves, car elles m'ont rapproché de Dieu, dont je m'étais éloigné. Depuis que je prie, je me sens plus fort et je réussis à vaincre l'obsession. Ces voix se font entendre dans mon for inté-

rieur et dans le vague de l'air. En approchant la main d'une de mes oreilles je les entends très distinctement. N'y aurait-il pas cohabitation, contrairement à ce qu'enseigne Allan Kardec ? La pointe d'un canif, introduite dans une oreille ou placée à une certaine distance, réussit à les faire taire. Quelques passes automagnétiques exercent aussi une certaine influence sur eux.

« Le magnétisme exercé par une personne animée de bons sentiments pourrait-il me guérir ? Pourrait-on savoir quels sont ces Esprits qui me tourmentent ? Je vous serais reconnaissant, cher monsieur, de faire ce que vous pourrez pour moi. »

A cet ami inconnu, je répondrai le peu que je sais en essayant de remplir le mieux possible mon devoir d'apôtre et de serviteur du Dieu-vivant. — Il est difficile de se faire une opinion péremptoire au milieu de tant de faits divers et si nouveaux qui nous inondent de toute part ; voici celle à laquelle je me suis actuellement arrêté, quitte à la modifier plus tard, s'il y a lieu. Je crois à la véracité de la révélation faite par la baronne de Vay au sujet de la constitution de l'homme (*Etoile* de mai 1892, page 349, et *Etoile* d'avril page 273). Etant laissée de côté toute définition de l'âme, la vie matérielle (mécanique, physique et chimique) a été confiée par la Providence à sept Elémentaux qui vivent à l'intérieur de chacun de nous, y représentant chaque élément de la nature et y dirigeant les phénomènes de vie qui lui incombent suivant la loi divine de la Création. Notre éducation déplorable ne nous ayant point appris dès notre jeunesse à nous rendre maîtres de ces Elémentaux, c'est nous qui sommes leurs esclaves ; ils nous subjuguent dès notre plus tendre enfance, et, si l'éducation n'a pas su développer en nous la *Volonté*, ils nous entraînent à la satisfaction de tous leurs désirs bestiaux dont nous devenons les instruments. Ajoutez à cela les mauvais instincts qu'apporte en se réincarnant notre âme, et l'on verra bien vite le difficile combat, la dure épreuve qu'est pour chacun de nous la vie. M. V... qui m'écrit, est la victime de ses élémentaux qu'il n'a pas su subjuguer, et qu'il doit maintenant soumettre à l'obéissance en les obligeant à obéir à sa volonté. L'insolation a dû déterminer dans le cerveau une modification des fluides psychiques qui a facilité à ces Elémentaux leur manifestation par les organes de l'ouïe, à laquelle d'ailleurs notre ami a su

judicieusement appliquer le pouvoir des pointes.

On peut également expliquer par la sorcellerie cette obsession, mais ici, le cas ne me paraît pas applicable. Mais il est bien certain que, par la magie noire, on peut créer de semblables obsessions. Ce pourrait être aussi des Esprits libres, qui, dans une existence antérieure, auraient été les ennemis de notre ami, et qui, dans celle-ci, exercent leur vengeance en l'obsédant. Mais je préfère m'en tenir à la supposition des sept Elémentaux déchaînés par suite de pénurie de volonté dans le sujet.

Eh bien ! dans ce cas, il n'y a qu'une ressource : la Prière, qui est si puissante. Celui qui parle ici et nombre de ses amis ont acquis des preuves certaines de la toute-puissance de la Prière. Enfin, le conseil suprême doit être celui-ci : soumettre journellement son âme à un entraînement magique qui la rende *pure* et par là même *forte*. Au surplus, je vais dire à mon ami comment j'ai moi-même organisé ma vie, j'aurai ainsi accompli jusqu'au bout mon devoir.

Aussitôt réveillé, je fais la prière que voici, car je considère Dieu comme ayant son cerveau et son Esprit dans le Grand Soleil d'essence pure placé au centre de l'Univers :

Abîme! O mer immense où se meut la substance! Mystère de Silence, d'Amour et de Beauté! Salut!

Je crois que tu es la Puissance infinie, l'Amour sans bornes et la Justice irréfragable sans laquelle ta créature, créée libre, ne pourrait jamais sortir des fanges du vice et regagner sa Patrie perdue. Je crois l'Epreuve et la Souffrance saintes.

Salut, salut, Royaume d'éternelle clarté!

Salut, salut, plérôme[1] *de la Divinité!*

Je crois à la splendide hiérarchie des globes répandus dans ton immense Univers, épousant tous les degrés de la matière, depuis le plus bas comme on voit notre Terre, jusqu'au plus quintessencié, comme sont les soleils purs qui gravitent autour de ton trône divin ; globes dirigés par tes puissants Messagers, ministres de ton Amour et de ta Volonté. Je crois aux Messies chargés d'apporter ta Loi sur tous ces globes, et particulièrement à Celui qui est venu sur notre

1. *Plérôme* veut dire Plénitude, ce qui contient Dieu et tous ses Attributs.

Terre nous montrer la Voie, *et nous expliquer la* Vérité *et la* Vie.

Je crois à la hiérarchie des Etres répandus dans l'Univers : aux Esprits Purs, *qui n'ont jamais failli ; aux* Esprits Parfaits, *qui, après avoir failli, se sont réhabilités ; aux* Esprits-Guides *qui, remplis d'Amour, veillent sur ceux qui, comme nous, peinent et souffrent sur le bagne de la Terre, enfermés dans leurs prisons de chair, et regagnent par le Devouement les Parvis sacrés.*

Je crois au Couple androgyne, dissocié par la chute, et qui doit réintégrer sa synthèse première par l'Amour vrai et la Pureté. En particulier, je te prie pour mon âme-sœur et te supplie de me rendre cette moitié de moi-même, afin de m'arracher à l'aveugle attraction des sexes et aux misérables bestialités de l'ignoble fornication. Bénis-la, comble-la de tes bontés et de tes miséricordes.

A la suite de cette éjaculation, je prie pour tous ceux que j'aime qui sont passés dans le monde spirituel ; puis pour tous mes amis incarnés comme moi sur la terre.

Enfin je fais mes *exercices de Volonté.* Je sais, j'en suis sûr, que l'âme obéit à l'esprit, que la volonté commande au corps. Je commence ainsi en guise de préambule :

Que toutes les cellules vivantes qui constituent mon corps obéissent à mes ordres! Cellules, travaillez *toutes avec science, sagesse et art, et que tout redevienne en moi Calme, Energie, Harmonie et Pureté.*

Je veux que les sept Elémentaux qui sont en moi obéissent à mes ordres : Elémental de la lumière, obéissez ; Elémental de l'air, obéissez ; Elémental de la terre, obéissez ; Elémental de l'eau, obéissez ; Elémental du feu, obéissez ; Elémental végétal, obéissez ; Elémental domestique, obéissez ; travaillez tous avec science, sagesse et art, et que tout redevienne en moi Calme, Energie, Harmonie et Pureté. Je l'ordonne.

Je passe alors toutes les parties de mon corps en revue, en les nommant chacune par leur nom, et en leur ordonnant d'être saine ! Je prendrai pour exemple le système nerveux à qui je donne mes ordres comme ci-dessous :

Je veux *que tout mon système nerveux soit sain : mon cerveau, soyez sain,* je le veux ; *mon cervelet,*

soyez sain, JE LE VEUX ; *nerfs optiques, soyez sains.* JE LE VEUX ; *nerfs acoustiques, soyez sains*, JE LE VEUX ; *nerfs olfactifs, soyez sains*, JE LE VEUX ; *ma moelle allongée, soyez saine*, JE LE VEUX. *Je veux que toute la masse nerveuse encéphalique enfermée dans ma boîte osseuse soit saine, qu'elle soit lucide et qu'elle soit calme ; je veux qu'aucune mauvaise pensée* [1] *n'y pénètre, qu'aucune mauvaise pensée n'y prenne naissance ni n'en sorte ; je veux que tout y soit chaste et pur.* JE VEUX *que ma moelle épinière soit saine ainsi que les trente-deux paires de nerfs qui s'échappent d'elle pour se répandre dans tout mon corps. Système nerveux sensitif, soyez sain*, JE LE VEUX ; *système nerveux locomoteur, soyez sain*, JE LE VEUX ; *système nerveux grand sympathique soyez sain*, JE LE VEUX ; *système nerveux grand rachidien, soyez sain*, JE LE VEUX ; *je veux que tous les plexus nerveux répandus dans mon corps soient sains*, JE LE VEUX, JE L'ORDONNE ; *par la vertu du nom sacré* D'IOD-È-VAU-HÈ *qu'il en soit ainsi !*

Et ainsi pour toutes les parties de mon corps. Enfin j'ajoute l'évocation suivante:

Esprit Saint ! descendez en moi, embrasez tout mon cœur de vos feux les plus doux, afin que mon âme soit calme, forte et courageuse ; afin qu'elle soit patiente et résignée ; afin qu'elle soit humble et sans orgueil ; afin qu'elle soit chaste, pure et dévouée.

Je termine enfin ces exercices du Mage en me soumettant à des effets de respiration. Je respire aussi lentement et régulièrement que possible en comptant mentalement jusqu'à 50, jusqu'à 100, jusqu'à 200. Et j'exhale mon souffle ensuite de la même manière. La raison en est que l'air contient une substance inconnue de nos savants, appelée *akasa*, *od*, qui est la *nourriture de l'Ame* et qui met beaucoup de temps à s'assimiler. D'ailleurs les poumons ainsi complètement remplis et nettoyés deviennent très sains et très forts.

Depuis trois ans que je me soumets à ces exercices sans jamais y manquer, je sens ma santé rentrer dans sa voie normale, les forces revenir en moi, et le calme envahir mon être. Rien ne résiste à la Volonté. Nous sommes des dieux ; c'est le Christ qui l'a dit.

---

1. *Surveille tes pensées, si tu veux commander tes actes*, disaient les anciens, plus sages que nous.

Mon ami inconnu trouvera, j'espère, en cette réponse, les éléments suffisants pour se guérir lui-même par la force de sa Volonté. Moi, je lui promets de l'aider en priant pour lui chaque matin. Que Dieu lui donne la force et le bénisse.

René Caillié.

Dictées médianimiques

Par le médium : Baronne Adelma de Vay

Le Christ et la Vierge Marie

Question : Où était l'Esprit Dual de Jésus pendant sa mission sur la Terre ?

Réponse : A. L'Esprit Dual de Jésus est la Vierge Marie elle-même, celle qui fut sa mère. Ce n'est certes pas dans ce corps immaculé que Jésus pouvait s'incarner par le mode ordinaire de la génération. La manière dont cette incarnation eut lieu est un mystère divin [1]. Un cordon fluidique, une atmosphère de lumière unit entre eux les Esprits Duals. Ce cordon fluidique fut élargi, tendu, lors de l'incarnation de Marie dans le sein de sa mère Anne, sans qu'il ait été rompu, ce qui eût été un acte tout à fait contre la Loi. L'Eglise catholique romaine croit à l'immaculée conception de Marie dans sa mère Anne, Marie s'incarnant elle-même en vertu de la connaissance qu'elle avait des lois divines, *les fluides duals contenant en eux des lois créatrices* [2]. Ce ne fut qu'après cette première incarnation miraculeuse que Jésus put s'incarner lui-même dans le corps

---

1. Il se pourrait que ce mystère fut complètement expliqué dans l'œuvre médianimique des *Quatre Evangiles* de l'avocat Roustaing, dont un résumé est fait dans l'*Etoile*.
2. C'est moi qui souligne. (R. C.)

immaculé de Marie. On ne sait absolument rien de la mort de Marie, mais on fête son ascension au ciel, et l'on a encore raison, car les mêmes lois qui lui avaient prêté un corps humain pouvaient aussi le dissoudre ou le transformer après la consommation de sa mission terrestre [1]. La résurrection de Jésus se fit d'après ces mêmes lois. Si Dieu envoyait encore sur la Terre un de ses Fils immaculés, il naitrait encore dans les mêmes conditions, par une incarnation *duale fluidique* dans son Dual qui deviendrait sa mère.

Après leur mission de dévouement accomplie, Marie et Jésus redevinrent comme avant des Esprits-Duals Premiers-nés, qui portent au Ciel le nom de Fils de Dieu.

La partie féminine d'un Esprit-Dual est l'instrument créateur.

***

Ici se terminent ces belles *Dictées médianimiques* qui sont tout à fait suggestives et révélatrices. Ma bien-aimée sœur, la baronne de Vay de Vaga, est un médium d'une valeur hors ligne, à cause de la pureté de son âme et de l'élévation de ses sentiments religieux, aussi toutes les révélations qu'elle obtient des Esprits portent-elles le cachet divin, pourrais-je dire. Je dois avouer ici devant tous, que ces splendides révélations célestes, m'arrivant après de longues et persévérantes études spirites, ont singulièrement éclairé pour moi la question, et j'ai maintenant ma foi presqu'arrêtée sur Dieu et la Création. Tout me semble maintenant lumineux, ou tout au moins satisfaisant pour l'intelligence.

J'espère voir mes lecteurs et bien-aimés frères arriver à de consolantes convictions

1. Ceci est à méditer profondément. (R. C.)

lorsqu'ils auront lu la seconde série des Dictées célestes, intitulée : *Esprit, Force et Matière*, dont je vais maintenant commencer la publication dans l'*Etoile*. C'est une belle Révélation, et l'on sent, en la méditant, qu'elle pourrait bien être une Initiation aux secrets de Dieu. «Ce livre est une véritable Révélation, m'écrit la baronne de Vay, je l'écrivis tout à fait mécaniquement, comme une machine. » La Foi adombre votre âme, et comme une Paix divine descend en vous. Quand donc enfin pourrai-je dire, après tant de recherches et de longues études :

EURÈKA !

Une de mes plus grandes satisfactions a été de voir que toutes les petites révélations spirites faites un peu de tous les côtés, dans tous les pays, se trouvaient corroborées par cette révélation maîtresse de la baronne de Vay. En particulier celles des *Vies mystérieuses*, des *Quatre Évangiles* de Roustaing, de la *Vie Universelle* de Louis Michel de Figanières, et d'autres, trouvent là une certaine garantie de leur véracité et de leur haute valeur. Il faut seulement tenir compte de ce fait, que les Esprits qui se communiquent ainsi n'ont pas tous la même valeur intellectuelle et scientifique. Il importe donc de savoir faire soi-même les éliminations convenables et trouver la synthèse qui satisfait le mieux la conscience de chacun, son jugement propre.

Il faut admirer la puissance du spiritisme, qui a donné à une jeune femme de 26 ans, n'ayant aucune idée ni de philosophie, ni de théosophie, ni d'astronomie, ni d'aucune de nos sciences modernes, qui a donné, dis-je, à cette jeune femme la force d'écrire un livre aussi merveilleux que celui de *Esprit, Force, Matière*. La baronne de Vay m'adresse la traduction française d'un résumé de ce livre écrit en allemand. Je vais commencer dès le prochain numéro à la reproduire dans notre religieuse *Etoile*, et je ne doute pas

que nos lecteurs ne soient reconnaissants à notre sœur de Styrie, qui aime la France, de la faveur qu'elle a bien voulu nous faire en nous procurant le plaisir de lire et de connaître cette Initiation descendue des sphères célestes à l'usage de nos méditations.

Je terminerai en disant que l'instruction que l'on vient de lire sur Jésus et Marie, considérés comme étant le même Esprit-Dual, trouvera son affirmation dans la partie de ce livre *Esprit, Force, Matière*, qui traite de la création des Fils immaculés de Dieu, les Esprits Duals premiers-nés.

Après lecture faite de cette remarquable révélation, nos amis feront bien de relire La Philosophie mystique en France, *Saint-Martin et son maître Martinez Pasqualis*, par Ad. Franck de l'Institut, et tout particulièrement dans cet excellent ouvrage l'appendice ayant pour titre : *Traité sur la Réintégration des êtres* [1].

Enfin, je dirai que, si l'on ne peut accepter toutes ces conceptions théogoniques, on trouvera toujours un grand intérêt à les lire et du profit aussi, car elles auront certainement pour résultat infaillible d'élever les idées, et de donner un vaste développement à l'imagination, la plus merveilleuse et la plus utile des facultés qui nous ont été données par le Créateur.

René Caillié.

1. Que nous avons d'ailleurs l'intention de reproduire dans l'*Etoile*.

LITTÉRATURE, ART

Le Mouvement des Livres

Les poésies d'André Walter.

(Librairie de l'Art indépendant.)

Après les *cahiers* voici les *poésies*. Elles ont ceci de particulier qu'elles sont duales, que chacune reflète l'état de deux âmes fraternelles, conjugales mais nuancées. Un charme allemand s'en dégage, un goût de lied d'outre-Rhin, traduit par Jules Laforgue, Mièvreries sentimentales et cérébrales à rhythmes amorphes, un peu décevants, à la conduite qui ose être prosaïque pour mieux captiver de simplicité. De ce bref opuscule je veux citer une pièce qui me paraît symptôme décisif.

Un soir nous avons levé la tête
De dessus nos braves bouquins.
Dans les pins soufflait un vent de tempête,
Le clair de lune faisait comme un étrange matin.

Tu m'as dis : C'est l'heure de nous mettre en route,
Voilà assez longtemps que nous sommes enfermés.
Dehors le vent bruit comme la mer — écoute !
Fausse aurore, encore nous auras-tu charmés ?

Il est temps pourtant de savoir ce que nous sommes,
Avant de nous endormir encor.
Marchons tous deux où nous mènera la route
Dans le clair de lune, dehors.

Je m'étais penché de nouveau sur le livre :
A cause de la lune on y voyait un peu ;
Et mes yeux extasiés essayaient de lire
Les signes inconnus qui s'éclairaient un peu.

Alternative
Mais toi tu t'écrias : Assez
De cette dogmatique abstraite !
O de toujours lire, tu sais
J'en ai vraiment mal à la tête.

Pourquoi donc attendre une aurore
Voilà assez longtemps que nous sommes enfermés.
Dehors, la nuit sanglotte...
Nous n'allons pas nous mettre à lire encore !

. . . . . .

... Et nous avons posé nos fronts contre la vitre
Où la nuit sanglotait...

Lassitude, lassitude ; les esprits de cette génération indécise entre l'acte et le rêve s'épuisent de désirs

et s'anémient d'intentions. Les proses d'André Walter s'achevaient dans la folie, les poèmes se terminent dans une invocation à l'inconscience, — à la vaine et vraiment mensongère inconscience.

« Je crois que ce que nous avons de mieux à faire
Ce serait de tacher de nous endormir. »

Bichette, par Auguste Germain.
Ernest Kolb, éditeur.

M. Auguste Germain est franchement un écrivain parisien. Son gracieux roman le prouve avec des illustrations de Bac. L'humble, brillante et triste vie de la future actrice y est relatée avec brio et, ce qui est mieux, simplicité. M. Auguste Germain a ceci de remarquable que son talent, penché sur des nuances sensuelles, ne s'y compromet pas Il n'est point pervers, il est spirituel et plaisant, sans lourdeur ni complaisance. Cet art de primesaut et de grâce charme véritablement. Cette Bichette, une succédanée de la Bérénice de Maurice Barrès, nous captive par une humanité proche des défaillances, mais nullement chargée de hontes. Par exemple, l'observation de ces mœurs hétéroclites ne saurait s'armer de plus d'acuité, le monde du Conservatoire, des théâtres, des concerts et même la critique, rien n'échappe à cette critique qui ne blesse jamais, mais n'omet rien.

L'Adolescent confidentiel; vers de M. Michel Féline.
(Librairie de l'Art indépendant.)

Le titre de cette série de poèmes est parfaitement choisi. Il est gracieux et juvénile avec une petite allure de psychologie. M. Michel Féline s'est abreuvé aux sources modernes de poésies : Paul Verlaine, Jules Laforgue particulièrement. C'est dire qu'il se montre avant tout primesautier et sentimental. Une pompe affectée n'est pas de mon goût, quoique la gravité véritable possède le définitif attrait. Aussi j'applaudis aux hardiesses lyriques de ce jeune homme à intelligence aiguë, à curiosité enthousiaste, et je trouve un excellent augure de poésie en ces morceaux de brillant virtuose qui a conquis le secret de ses aînés. La dédicace à notre cher Laforgue me touche ; quant à l'exergue : *voir, aimer, ne point*

sacoir, je ne la crois durable et logique, car celui qui aime sait toujours, et quant à voir, ce mot a tant de sens !

Montmartre; histoire simple.
Par Camille Chaigneau.

« Ainsi ne cherchez pas dans l'homme solitaire cette miniature de l'univers dont parlait le philosophe antique : elle n'y est pas. C'est dans le couple androgynique et non dans l'individu que se trouve ce divin abrégé, car les antinomies ne se résument et ne s'accordent que dans une telle dualité ; et c'est donc par la dualité et non par la simplicité que l'on s'élève à la plénitude de la vie. Tel est le fond du mystère de l'androgynie qui ne fait que poindre sur la terre... » Ces phrases, extraites de *Terre et Ciel* de Jean Reynaud, jettent une clarté complète sur ce récit à la fois symbolique, philosophique et scientifique. Je suis persuadé de la réalité profonde et puissante de l'androgynat, c'est-à-dire de la reconstitution par l'amour du couple primitif par la chute désuni. L'Adam Kadmon souffre chaque fois qu'il existe un solitaire. Néanmoins, je ne crois pas comme M. Chaigneau qu'il soit bon d'élever sur les hauteurs de Montmartre un couple procréateur figé par la statuaire. Paris ne verrait là à coup sûr qu'une exaltation de pires concupiscences. Comme s'il était besoin de pousser davantage aux communions charnelles une ville d'érotomanes et de forcenés ! Prêchons l'amour, mais qu'il ne s'étale pas en sa physique fureur. Prêchons l'amour, sinon pur, du moins chaste, et que la volupté, si elle a beaucoup de prêtres, n'ait du moins pas d'autels !

De ce que je dis ici, M. Camille Chaigneau est entièrement sauf. Lui va dans son poétique rêve, persuadé qu'il n'y a point de malice en ce monde et qu'il suffit de vouloir et d'aimer pour que les capitales soient rachetées par un baiser. Il a raison en principe, il a raison idéalement, mais le mal autour de nous se dresse et hurle. Hydre de Néant, il ne faut pas dans cette gueule sans fond la proie vivante dont il se nourrirait au point d'exister peut-être.

J'ai été frappé encore de la dissertation fort ingénieuse de l'auteur sur l'unité des différents organes des sens, et je crois que les lecteurs de l'*Etoile* seront heureux de participer à cette hypothèse physiologique, confirmée par bien des faits, et qui prouverait

éloquemment l'existence du moi antérieur aux phénomènes.

« Il ne suffisait pas à Victor Charme de se révéler comme pathologiste, comme praticien, comme anatomiste de premier ordre ; il y avait en lui un philosophe qui perçait irrésistiblement à travers l'homme de science, un poète dans la plus haute acceptation du terme, c'est-à-dire un voyant d'analogies. C'est en cela qu'il se distinguait de tant de micrographes estimés. Ceux-ci avaient analysé avec patience les « éléments anatomiques » des tissus, suivi leur genèse, ils étaient d'autorité souveraine pour en définir les caractères, pour les discerner sous les lentilles puissantes et leur appliquer la pierre de touche des réactifs. Mais, lorsqu'il s'agissait de relier leurs minutieux travaux, d'établir des rapports, de conclure à une vue d'ensemble, leurs observations les plus sagaces n'aboutissaient guère qu'à un demi-résultat, faute de vue synthétique, et parfois même demeuraient désespérément timides. Ils avaient bien remarqué, par exemple, certaines ressemblances entre les terminaisons nerveuses des divers organes des sens ; ils avaient signalé, en passant, une comparaison possible entre les « cônes » de la couche profonde de la rétine et les éléments analogues auxquels aboutissent, par leurs extrêmes ramifications, les nerfs de l'ouïe et de l'odorat ; mais ils n'avaient pas insisté davantage, ils n'avaient pas approfondi le sujet ; ils n'en avaient déduit aucune grande conclusion scientifique, à plus forte raison philosophique. Tandis que lui, avec son esprit doué d'embrassements, il avait creusé, observé, rapproché, longuement réfléchi, et il en arrivait à établir, à faire toucher du doigt l'unité perceptive de l'âme dans la diversité des sens corporels : tel un rayon de lumière blanche se diversifie par la réfraction du prisme. Il montrait une sorte de hiérarchie dans ce fractionnement de l'unité sensorielle : l'œil d'abord, l'organe sans rival, le plus haut du visage humain, à peine détaché du cerveau ; l'œil complexe et puissant, avec son admirable rétine, — tissée de myélocytes et de cellules multipolaires, comme l'encéphale lui-même, munie profondément de ses éléments propres, ces bataillons serrés de « cônes » et de « bâtonnets » qui font vibrer en nous la splendeur des horizons vastes et jusqu'à la lumière des inaccessibles constellations ; ô puissance de l'infiniment petit, qui, par des

agents de quelques centièmes de millimètre, va s'unir dans le ciel avec les astres éperdument lointains, que des milliards et des milliards de lieues séparent de notre chair ! De l'œil, il descendait à l'appareil auditif, très compliqué encore, mais plus mécanique, d'un atouchement nerveux moins raffiné ; c'est que l'œil est l'organe percepteur des immensités, l'éther universel est à son service ; le monde de l'ouïe humaine est combien plus restreint, l'atmosphère terrestre étant sa limite. Ensuite il considérait l'organe de l'odorat, dont les narines s'ouvrent en avant, à peine un peu plus bas ; instrument d'une perfection moins complexe, mais avec terminaisons nerveuses analogues, comme si les corps odorants n'agissaient pas seulement par leurs émanations volatiles, mais aussi par quelque vibration rudimentaire. Enfin, par ordre descendant, il rangeait les organes du goût et du toucher, dont le rayon de puissance est nul, et qui ne fonctionnent que par le rapport direct des éléments percepteurs avec les objets perçus, — rapport de contact, à l'épaisseur près d'un épithélium ou d'un épiderme : là encore, les tubes nerveux terminaux se réduisent à des filaments amincis, dont l'extrémité libre s'aboute à une petite touche sensorielle, le « corpuscule du tact »

Il passait tous ces appareils en revue, tenant compte des analogies et des différences, insistant sur les trois sens les plus subtils, ceux qui perçoivent à distance ; il remarquait après les maîtres, mais en s'y attachant et approfondissant, que les organes des sens supérieurs présentent, les uns et les autres, ces petits cônes merveilleux, (lesquels se renforcent de bâtonnets spéciaux au fond de la membrane incomparable : la retine de l'œil, qui verse dans le cerveau humain la révélation de l'univers.)

La gradation des sens lui avait tracé l'économie de son travail. Parmi leurs divers organes, l'œil, et, dans l'œil, la rétine s'imposait à lui par un intérêt culminant. Voilà pourquoi il avait choisi pour sujet pathologique de sa thèse certaines lésions importantes de cette tunique interne du globe oculaire où s'épanouit le nerf optique ; il y trouvait une occasion de mettre en saillie la valeur sensorielle des éléments propres dont l'espèce se retrouve en partie dans les autres fractionnements supérieurs de l'unité percevante. Il soulignait cette observation : que les troubles fonctionnels de la vue dans les « rétines » ne sont

guère en rapport avec les altérations anatomiques, tant que les lésions de la rétine siègent dans les couches antérieures et n'intéressent pas les « cônes » et les « bâtonnets ». Ceux-ci apparaissant dès lors bien nettement comme les éléments caractéristiques du sens de la vue, et se retrouvant en partie à l'extrémité des nerfs de l'ouïe et de l'odorat, la similitude de ces trois sens devenait manifeste ; il ne restait plus qu'à établir un rapprochement avec les corpuscules du tact, et toute l'unité sensorielle se dégageait de la diversité des appareils. Il n'y a qu'un sens, concluait-il, réfracté en plusieurs organes de portées décroissantes et de modalités diverses.

En somme, le but visé était celui ci: faire voir l'unité réelle de l'être par l'unité de procédé de l'organisme, dans son travail d'extériorisation ; montrer dans l'être une action animique irradiante, centrifuge, et non une simple résultante. En un mot, il prouvait l'animique par la méthode de l'organicisme et il le réconciliait dans une synthèse. »

Les Vergers illusoires, par M. André Fontainas.
(Librairie de l'Art Indépendant.)

Le livre de M. Fontainas requiert, par la vérité éternelle qu'il renferme, la toute puissance et la vanité de la tentation. Ce poète s'est souvenu des beaux vers d'Ephraïm Mikhael :

D'invisibles clairons dans l'Occident de cuivre
M'appellent vers la vigne et les impurs vergers.

Et voilà le départ de l'Argonaute vers les pôles, à travers les flots de perversité et d'oubli, vers le hâvre aux fruits d'or.

Je fus le banneret banal, sans rêve et sans espoir,
Que rien ne tente, que rien n'aime, que rien ne charme,
Sans joie et sans orgueil et sans gloire.
Je dénais à la pompe d'un triomphe illusoire
Tout faste et toute pourpre de victoire,
Et les fugaces amours auxquelles l'âme veut boire,
J'en dédaignais le frêle charme :

Je fus le banneret banal sans rêve et sans espoir.
Je suis le banneret banni de son manoir natal
Par l'ennui même de son sceptre
Et par le rire, toujours le rire d'un si pareil
Eternel soleil !
J'ai fui la gaîté des mers, des bois et de nos champs de méteil

Pour l'éternelle nuit et l'angoisse dans le sommeil
Aux glaçons du Nord que je hante, -- tel un spectre,
Je suis le banneret banni de son manoir natal.

Et le banneret réintègre le manoir des ancêtres qui est aussi le manoir de l'épouse. Celle-ci le harangue et le reçoit apportant la pâle opale de l'exil, et se ferme le volume sur ce vers d'Henri de Régnier.

Mourez, ô visions dont l'horreur se dénude!

Dirai-je le charme Lamartinien des strophes de M. Fontainas? Le rêve en lui brille de lumières tendres. Dirai-je cependant que son rythme très gracieux est encore trop flottant, draperie indécise et envolée? Dirai-je qu'elle m'attriste malgré tout son appareil d'art cette école de jeunes hommes qui a appris la résignation dans la défaite des volontés et des idéals ?

JULES BOIS.

Soirs.

A ANDRÉ LANCI.

Le retour des champs sur le chemin de halage,
Les lointains d'or baignant l'or roux des chevelures,
L'air sans orage où des gazons furent mouillés.

Cependant qu'un baiser dans l'atmosphère nage,
— Vois-tu sous les pieds lourds des travailleurs de terre
Le heurt des rocs sur le chemin de halage ?

Pastoure, c'est tes haillons dans le paysage,
Elle a pieds nus ses pieds frêles celle qui chante,
La lune éclaire leur chair sur le chemin de halage.

Car, quand résonne l'heure des vautours
Dorment à l'abri des loups les bêlantes brebis maigres
Et les vaches indolentes sur le chemin de halage.

C'est pourquoi gambade la gardeuse maline
Villageoise, — malines les petites cousines
Qui la suivent sur le chemin de halage.

J'ai longtemps tristement rêvé
D'un troupeau le long d'un cours d'eau dans le soir calme
Et d'un baiser de cet enfant sur le chemin de halage.

MICHEL-FÉLINE

Bibliographie

Jeunesse, par C. Wagner, Paris.

Un livre qui devrait être entre les mains de tous ceux qu'intéresse le mouvement vers l'idéal et ne se contentent pas d'observer cette évolution mais veulent la vivre.

Après avoir décrit le milieu intellectuel et moral de la Jeunesse d'aujourd'hui et les nombreuses influences qui agissent sur elle, après avoir montré les résultats souvent néfastes de ces causes multiples et complexes, l'auteur fait entrevoir les *Sentiers de demain* dans des pages vivantes d'enthousiasme, mais où jamais le rêveur ne vient prendre la place de l'observateur et de l'homme pratique, il nous emmène avec lui vers les sources et les sommets :

« La Vie, l'Idéal, l'Action, la Joie, la Solidarité, la Foi. »

La question de l'amour et de la pureté y est traitée en quelques pages qui sont les plus belles de l'ouvrage.

« A ceux qui observent la chasteté virile appartient au plus haut point le secret de la vertu. La vertu n'est autre chose que le résumé de toutes ces mâles qualités qui fleurissent dans ce monde de beauté et de fidélité ! C'est là que sont les cœurs fermes, indomptables, les yeux clairvoyants, les bras capables de frapper de grands coups. A mon avis, cette concentration de vigueur, cette fière conscience de sa dignité et de sa force sont la plus haute des récompenses. »

D'ailleurs : « Une jeunesse sans amour est comme une nature sans soleil. Si notre jeunesse est si morose, c'est que beaucoup sont devenus sceptiques en amour. » H. de C.

PENSÉES

Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a

pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne vous a pas été faite, on se console de ses actes en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu. . . . .

. . . . La débauche n'est qu'un épouvantable égoïsme qui tue en nous tout ce qu'il a de tendre et d'élevé. . . . . .

LACORDAIRE.

(Ligue Française de la *Croix Blanche.*)

Le Centime Quotidien.— Permet à tous d'obtenir une rente viagère en 15 ans, par un versement de 0, 30, par mois au minimun, lequel versement peut s'élever jusqu'à 9 fr.

Nous ne connaissons pas de société qui offre des conditions aussi faciles et aussi avantageuses. On est reçu dans l'association à n'importe quel âge et les enfants sont admis. Le *Centime Quotidien* est assuré de faire rapporter 5 0 0 à son capital, ce qui lui permet de donner à ses adhérents une retraite relativement importante dans un délai d'un tiers plus court que celui exigé par les sociétés similaires pour une rente équivalente.

Les fonctions de cette association purement philanthropique sont gratuites.

Une notice explicative est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande par le simple envoi de sa carte de visite avec son adresse, sans autres indications, au siége social, 9, rue Guy-de-la Brosse, à Paris.

La Sécurité des familles. — Société existant depuis deux ans à Lapugnoy (Pas-de-Calais), se propose d'accorder une pension à ceux de ses membres qui, après deux ans de présence dans l'Association, seraient atteints d'une infirmité les mettant dans l'impossibilité de se livrer à un travail suffisamment rémunérateur.

La sécurité des familles, représentée dans tous les départements, compte près de 3. 000 membres. Elle fait paraître un journal mensuel, *le Philanthrope*, qui sera l'écho des institutions de prévoyance et des Sociétés charitables.

Anatomie de l'esprit humain. Science exacte des sens, des facultés affectives et morales, et de l'intelligence, par Arthur D'Anglemont. 1 vol. in-8 de 350 pages, avec grands tableaux sériaires ; prix : 3 fr. En vente à la Librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris.

L'ancienne philosophie, parfois si bruyante dans ses controverses, avait à peine étudié les éléments de la pensée. Elle renfermait en quelques termes vagues les facultés de l'esprit humain.

Aujourd'hui, avec l'ouvrage que nous annonçons, l'étude de ces facultés fait naître une science que l'on peut dire *exacte*, ayant pour point d'appui le classement méthodique des différents termes qui la constituent d'après les trois lois d'*analogie*, de *solidarité* et de *série*, se contrôlant l'une par l'autre.

Dans l'**Anatomie de l'Esprit humain**, titre bizare et cependant justifié, on trouve tout un enseignement sur la direction qui peut être imprimée à la morale et à l'intelligence, d'après les formules précises qui les condensent en autant de sciences en quelque sorte mathématiques.

La Voie Sacrée. Poésies, avec frontispice de Paul Sérusier, par Jules Méry, Librairie de « l'Art Indépendant. »

Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris. **Spiritisme et Occultisme.** Par Rouxel. Prix : 0 fr. 50.

Depuis que les savants, les demi-savants et même les faux savants se sont mis en devoir d'étudier les phénomenes spirites, les idées les plus singulières ont été émises sur la nature et les causes de ces phénomènes et diverses écoles se sont formées ; les deux principales sont le spiritisme et l'occultisme.

Dans ce petit volume de 72 pages, concis, mais très documenté, l'auteur expose, avec raison et faits à l'appui, ce que ces deux écoles ont de commun et ce en quoi elles diffèrent. Les lecteurs curieux pourront ainsi, sans grande perte de temps, se mettre au courant de la question qui préoccupe si vivement l'opinion publique.

Les Occultistes contemporains, par G. Palazzi. Traduit de l'italien par A. Dufilhol.

Ces deux brochures sont faites par des personnes qui tombent à bras raccourcis sur l'Occultisme, mais

qui, bien certainement, ne connaissent pas le plus traître mot d'Occultisme.

Moi qui suis un spirite de vieille roche et très convaincu, je déplore ces haines et ces coups d'épées frappés dans l'eau. Je me permettrai de dire à mes amis et frères en croyances, qu'il est sage de ne point parler de ce qu'on ne connaît pas. R. C.

Traduction inédite du **Sepher Jesirah**, les trente-deux voix de la sagesse, les cinquante portes de l'intelligence, par Papus.

La traduction du Sepher Jesirah, si important à connaître pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude de la Science occulte, vient de paraître en une grande brochure in-8.

Cette publication est accompagnée d'une très belle planche hors texte, résumant les rapports des vingt-deux lettres, des dix Sephiroth, des Noms Divins, des Trois Mondes et des sept Planètes; c'est une véritable clef de la doctrine des Kabbalistes à la portée de tous. Cette planche n'a jamais paru dans aucun des livres modernes; aussi ne doutons-nous pas que tous les occultistes sérieux voudront la posséder.

Prix de la brochure grand in-8 avec une planche hors texte, 1 fr.

Du même auteur : **Traité élémentaire de Science Occulte** mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, les alchimistes, les francs-maçons, etc. 1 beau volume in-18, avec six planches et nombreuses figures, 3 fr. 50. G. Carré, éditeur.

La Paix *partout et toujours*, par P. F. Courtépée. Librairie de *La Religion Universelle*, rue Mercœur, 3, Nantes.

Paris-Jeune. Revue mensuelle, littéraire, artistique et satirique. Directeur : Clément Rosset. Prix : 5 fr. Rue Milton, 19, Paris.

Sommaire de Juin : *Aux Jeunes* (René Caillié). — *Imprudence*, poésie (Eugène Balzac). — *Les Fins de Rêve*, étude (Albert Patron). — *Messe de Mariage*, sonnet (Clément Rosset). — *Sonnet* (Edouard Gressin). — *Pirouettes* (Dixion). — *A une Mère*, poésie (Mme Delassus). — *Nous verrons qui paiera*

les frais, chanson (François Badran). — *Le Déserteur*, nouvelle (Albert Lejay). — *Au Poète*, poésie (Felix Calvelli). — *Emoi*, poésie (E. Saint-Edme). — *Echos*. — *Revue des Revues*. — *Bibliographie*.

L'ABBÉ GABRIEL ET HENRIETTE

SA FIANCÉE (*suite*)

(*Œuvre inédite*) [1]

Pauvre enfant! elle ne reconnut ni sa tante ni ses cousines. Elle ne me reconnut pas non plus, moi sa petite mère comme elle m'avait tant de fois appelée, à l'exemple de Gabriel, et de plus sa sœur aujourd'hui. Pas une plainte, pas un mot ne sortit de sa bouche, pas une larme ne coula de ses yeux!—même le lendemain quand les honneurs funèbres furent rendus à Gabriel.

Mais elle poussa des gémissements inexprimables, quand on essaya de la faire sortir de la demeure des trépassés, pour en fermer la porte. Déjà, la nuit précédente, elle avait dormi près de Gabriel dans la chapelle ardente.

Le docteur Hébrard intervint :

— Ne la tourmentez pas, dit-il : Comme s'est écoulée cette nuit qu'a mesurée l'absence du soleil, ainsi s'écoulera pour elle cette autre nuit qu'a faite dans son esprit l'absence complète de la raison, ce soleil de l'esprit éclipsé dans sa tête. Elle ne sortira plus de ce double sépulcre, si ce n'est sous la forme astrale où elle retrouvera son époux et sa raison.

Le Docteur avait dit vrai.

1. La reproduction en est interdite.

*
* *

L'histoire nous montre une autre femme, devenue comme celle-ci familière de la tombe où l'on avait enseveli l'objet de ses adorations.

J'ai dit adorations... Pour la Madeleine de l'Evangile — car c'est d'elle que je veux parler — le mot est juste. L'amour chez elle pouvait sans idolâtrie prendre cette forme suprême, car le bien-aimé que la mort lui a ravi était le Dieu qui l'avait absoute et relevée.

La vue de Henriette, silencieuse dans ce caveau, me rappelait la scène incomparable du jardin de Joseph d'Arimathie près du sépulcre de Jésus! Je ne sais laquelle de ces deux femmes fut la plus belle et la plus touchante: blondes toutes les deux, jeunes et blanches, mais l'une, Henriette, de sa candeur baptismale; l'autre, Madeleine, de cette innocence que restitue le repentir.

Je ne sais pas non plus quelle douleur fut la plus grande, de celle de Henriette qui ne versait plus de larmes pour en avoir trop répandu, ou de celle de Madeleine qui pleure à se désespérer, parce qu'elle ne sait pas ce qu'on a fait de son Dieu.

— Ils ont enlevé mon Seigner, disait-elle, et personne ne sait me dire où on l'a mis!

C'était l'heure où le crépuscule enveloppe encore la terre, observe l'Evangéliste. On le voit bien, car il fait nuit dans l'âme de Madeleine. Quel ineffable mélange d'églogue et d'élégie se trouve dans ce récit, avec les clairs-obscurs et les demi-teintes dont saint Jean l'a parsemé.

— Je couvrirai son corps d'aromates, s'était-elle dit, je veux encore une fois baiser ses pieds, les arroser des pleurs de mon amour et les essuyer avec mes cheveux, comme je fis à Bethanie, peu d'heures avant sa mort. J'y vais de ce pas, s'écria-t-elle en se levant à l'heure où se lève l'hirondelle.

Et, dès la pointe de l'aube, on la vit en effet, courant à perdre haleine, se diriger comme un enfant vers le tombeau où reposait Jésus, là haut sur la col-

line. Elle s'en va seule ainsi avec sa foi, son amour et ses parfums, seule parmi les fleurs et la rosée des jardins qu'elle traverse en y mouillant ses pieds, seule au milieu des oiseaux qu'elle réveille et qui, sur son passage, chantent l'*Alleluia* de la Résurrection.

On sait le reste : elle eut beau chercher, elle eut beau pleurer sur la montagne. Elle ne trouva pas le bien-aimé. Le tombeau était vide.

Un inconnu qu'elle prend pour le jardinier d'Arimathie se présente à elle :

— Femme, que pleurez-vous ainsi ? lui dit-il.

— Ah ! répond-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé, montrez-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

Le désespoir égare sa raison. *Je l'emporterai*, dit elle. Pauvre amante ! elle oublie donc qu'elle n'est qu'une femme jeune, délicate et brisée par la douleur. L'amour ne doute de rien.

Consumée de tristesse, elle finit par s'appuyer sur le rebord extérieur de la grotte funèbre, lorsqu'une voix d'un timbre mélodieux, bien connu de son oreille, vient la faire tressaillir.

— Marie ! avait dit la voix.

— Rabboni ! répond-elle avec transport, vive et joyeuse comme l'amour et déjà retournée pour se jeter dans les bras du Ressuscité.

Ce mouvement est plutôt indiqué que rendu dans le texte sacré, tant sont chastes et pures les paroles qui l'expriment.

— « Ne me touche pas, Marie, *Noli me tangere !* » fait Jésus en s'effaçant. Ce mot dit tout.

* * *

Oh ! oui, j'en conviens, le spectacle de cet amour, chez la Madeleine, est d'une navrante tristesse ; mais il s'y mêle des reflets d'aurore. On y voit passer des anges vêtus de blanc. Les premières lueurs de la *résurrection* y traversent à chaque instant les ombres de la nuit et de la mort. Il n'y a pas que des pleurs dans les yeux de cette amante mystique ; il y a aussi des sourires — pleurs et sourires qui se confondent chez elle, comme ils se mêlaient chez cette

princesse troyenne que la muse antique d'Homère nous montre pleurant et riant en même temps : δακρύοε γελασασα.

Mais ici, chez ma pauvre Henriette, où sont les éclaircies et les sourires?

O ma fille bien-aimée! Ces mystères d'amour, ces joies célestes, nous les surprîmes un jour, dans l'azur de tes beaux yeux, quand sonna l'heure de ta délivrance. Ils vinrent d'outre-tombe se poser sur ton front virginal, comme un rayon perçant la nue, illumine la face de la nature.

Personne ne fut témoin de sa désincarnation. Nous la trouvâmes, un matin, dans l'attitude de la prière et de l'extase, genoux à terre, les mains jointes sur le cercueil de son époux, le visage serein, les yeux ouverts, la bouche mi-close comme pour avoir livré passage à un soupir d'amour, à un cri de délivrance, de triomphe et de joie.

Elle était morte quand naissait l'aurore. Peut-être, comme Madeleine, avait-elle entendu la voix du Bien-aimé l'appelant par son nom. Dans tous les cas, Gabriel n'eut pas besoin de dire à sa fiancée, quand celle-ci l'aborda sur l'autre rive, la parole de Jésus à son amante : « *Noli me tangere !* »

— *Ne me touche pas, Henriette !*

Car dans le ciel l'union se consomme sous des formes autrement vraies, autrement pures que celles d'ici-bas.

Ni l'époux n'y projette d'ombre sur l'épouse, ni l'épouse n'y est adombrée comme chez nous : *neque nubent neque nubentur* (1); mais ils sont tous les deux pareils aux anges de Dieu: *sicut angeli Dei in cœlo*, a dit Jésus dans son doux Evangile.

*
* *

Henriette mourut trois semaines après son retour au Chalet. Mme Craüsen et ses filles s'y trouvaient encore, attendant le rétablissement de la santé de Marthe qui devait les accompagner à Saint-Julien.

(1) *Matth.*, XXII, 30.

Marthe était donc malade? Eh! oui, elle aussi! Le surlendemain des funérailles de Gabriel, une nouvelle catastrophe s'était produite, celle-ci la plus cruelle pour le pasteur: il était frappé, cette fois, dans son cœur de père. Tous les malheurs à la fois!

Sa femme échoua dans sa maternité. L'enfant qu'ils avaient tous les deux caressé en rêve, venait, avant d'aborder aux rives de la vie terrestre, expirer sur la grève stérile où s'évanouissent à nos yeux ceux qui meurent avant d'avoir vécu. Une étoile, en route vers nos horizons, s'éteignait dans la période nébuleuse de sa formation, avant d'avoir pris place au firmament de l'Adam-Eve.

La convalescence de la mère fut longue et difficile.

ÉPILOGUE

Ils sont tous partis, mes bien aimés, les uns pour le ciel, les autres pour rentrer dans leur foyer en deuil.

« Et je reste seule?» écrivait Hortense, sur la dernière feuille de son manuscrit. « Cinq tombeaux d'un côté, — de l'autre cinq existences de brisées... Voilà mon œuvre! Le pasteur a beau dire, ces désastres c'est bien moi qui les ai provoqués à l'aide de la fatale discipline qu'impose aux prêtres l'inflexible rigueur du célibat forcé.

A ces coups, jugez de la valeur de cette institution contre nature et des ravages qu'elle a faits dans l'humanité!

*
* *

Et maintenant que j'ai versé sur vos cendres toutes les larmes de mon cœur en écrivant ces pages, laissez-moi vous évoquer ombres chéries de ma famille dévastée.

Vous rayonnez à mes yeux plus belles que jamais, nobles et pures figures, chastes victimes de la plus touchante des vertus.

Je sens que ma douleur s'est adoucie : « Comme

l'onde de la mer, elle a perdu son amertume en s'élevant vers les cieux. » (1)

Je crois à votre félicité dans la paix divine où vous êtes entrés. C'est là ce qui me console.

Il est consacré là haut, cet hymen dont les flambeaux ne s'allumèrent ici-bas, que pour mêler leur éclat à celui des torches funéraires.

Si vos formes célestes sont unies dans les embrassements du pur amour, vos deux corps le sont aussi sous le suaire d'un même sépulcre. Vous reposez par mes soins, à côté l'un de l'autre, comme Eloïse et Abélard au cimetière du Père-Lachaise.

Votre souvenir est devenu le culte de ma vie. Il en sera aussi la meilleure joie sur le déclin de mes jours, en attendant l'heure du revoir que j'appelle de tous mes vœux.

FIN.

(1) Madame de Swetchine.

Souscription ouverte

POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame*

(Poème initiatique)

Un ami de collège	60 fr.
Lady Caithness, duchesse de Pomar .	50 fr.

Le Poème est divisé en six grandes parties : I. *Premières Amours.* — II. *Souvenirs et Rêves.* — III. *Les Douleurs.* — IV. *Le Triomphe.* — V. *La Grande Epreuve.* — VI. *Apothéose du Couple Androgyne.* — *Ego sum resurrectio.*

Pour l'œuvre de l'Etoile

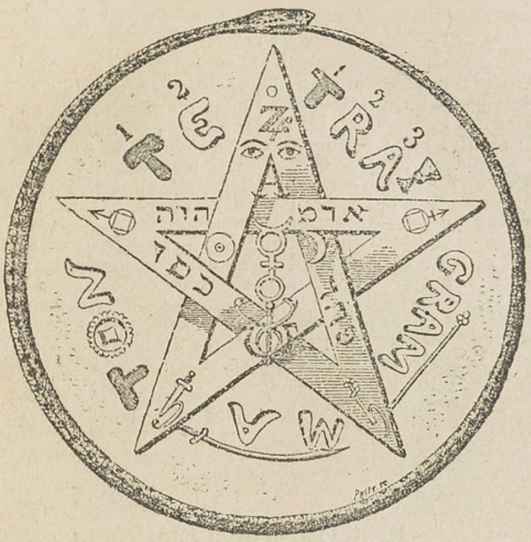
Compte de la baronne Adelma de Vay pour la publication de son manuscrit.—*En caisse :* 35 fr.—*Note du mois de juin :* 22 fr. — *Reste en caisse :* 13 fr.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

4° ANNÉE. N° 44. AOUT 1892.

L'ÉTOILE



PENSÉES

Il est quelque chose d'aussi grave que la Mort : c'est la Naissance.

La Vie est le sourire de la *Nature*; la Naissance, c'est le baiser qu'elle donne à l'âme humaine.

Respect à la Femme : la présence réelle de la *Nature* est en elle.

Jonah, la vertu plastique de la *Nature*, l'habite et s'y plaît.

Rouah, l'Esprit, l'Amour, descend du Ciel se reposer et se jouer dans son cœur ; le grand secret de la Création lui sourit dans un enfant, lorsqu'une âme descendue en elle la regarde à travers des yeux.

Immortelle après la Mort, l'Ame l'est avant la Naissance.

Par la Femme, dans l'Etat Social, les Ancêtres rentrent dans les Créations.

La Naissance est donc grave ; l'Amour et les Sexes sont choses religieuses ; et rien n'est banal dans la *Nature* pas plus qu'en *Dieu*.

DE SAINT-YVES.

***

L'homme dans son état d'innocence se suffisait à lui-même comme son Créateur ; toutes les facultés qui appartiennent à sa nature étaient renfermées en lui d'une manière indivisible ; il pouvait se reproduire ou s'engendrer lui-même par la seule contemplation de son divin modèle. Il était un hermaphrodite spirituel. Sa faute lui valut d'être divisé en deux moitiés qui se distinguent, non seulement par leur enveloppe extérieure, mais par les dispositions de leur âme, par les dons de leur esprit, et dont la faiblesse ne peut trouver de remède que dans le mariage, parce que le mariage, ramené à sa véritable destination, a pour but de *rediviniser* la nature humaine en réunissant les facultés réparties entre les deux sexes, l'intelligence et l'admiration étant surtout le partage de l'homme, l'adoration et l'amour celui de la femme.

SAINT-MARTIN.

(Ministère de l'Homme-Esprit.)

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 août 1892, *de midi au soir.*
Le 7 septembre 1892, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*).

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

A. TRADUCTION

16. — En principe, Dieu créa le ciel et la terre, cela veut dire : Dieu créa six membres ; toutes les choses inférieures s'appuient à ces six éléments.

17. — La dignité des dignités dépend des sept formes du crâne.

18. — Et la terre seconde n'entre pas en compte, et cela a été dit.

19. — Et elle sort de la terre qui a subi la malédiction, de la terre qu'a maudite le Seigneur.

20. — Et elle était vaine et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abime, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Les treize dépendent des treize formes de la dignité des dignités.

21. — Six mille ans dépendent des six premiers.

22. — Et le septième millenaire se rapporte à ce qui est uniquement véhémence. Et il fut désolé tout entier pendant douze heures, selon ce qui est écrit : Et elle était vaine et vide.

23. — Le treizième relèvera les deux sanctuaires par la miséricorde, et ils seront renouvelés comme à l'origine. Car les six membres persistent, puisqu'il est écrit : Il créa et ensuite : Elle était ; telle est en effet la vérité.

B. Commentaire

Dieu créa six membres. Toutes les choses inférieures s'appuient à ces six éléments.

Le monde créé consiste, d'après la kabbale en six éléments généraux, six Séphiroth : *Chésed*, *Géburah*, *Tiphéreth*, *Netzah*, *Hod* et *Jésod*. La septième Séphire, *Malchut*, forme la complémentaire commune des six Séphiroth qui la précèdent.

Les sept ensemble constituent ce qu'on appelle les *Séphiroth de la construction*, en les opposants aux trois Séphiroth supérieures, *Kéther*, *Chocmah* et *Binah*, réservées à la splendeur divine.

Les Séphiroth de la *construction* sont aussi désignées mythiquement par les sept rois d'Edom, chacun des rois correspondant à une séphire.

Pour représenter la chute de l'univers créé, la Kabbale se sert indifféremment de l'un ou l'autre symbolisme, exprimant cette chute, tantôt par la *mort des sept rois d'Edom*, tantôt par la *fracture des sept vases* où sont enfermées les sept lumières des Séphiroth inférieures.

Si l'on veut bien saisir l'esprit de tous ces Arcanes, voici ce qu'il faut méditer :

Dans l'inconnu subsiste Aïn-Souph, l'Infini, l'Absolu, l'Abîme, l'Etre qu'on ne peut nommer, car un nom est une limite, la source des perfections, supérieure à toutes mais non pas contradictoire à aucune, l'Amour plus profond que tout amour, la pensée incompréhensible à toute pensée, la puissance éternellement réalisée au delà de toute action.

L'Absolu ne saurait se communiquer directement aux êtres finis dont les germes naissent de ses entrailles, car son étreinte les détruirait en les ramenant à lui.

Il se communique donc par ses attributs que la Kabbale ramène à dix conceptions primordiales, les Dix Séphiroth.

Les Séphiroth, je viens de le dire à l'instant,

se divisent en deux grandes catégories, l'une qui embrasse les trois premières, les plus rapprochées de l'Absolu et ses organes directs, l'autre embrassant les sept dernières, dévolues au monde.

A l'origine des choses, les Séphiroth émanent de l'Absolu dans un état de liberté violente et instinctive, nécessaire à l'existence du libre arbitre, mais susceptible d'engendrer le Mal, par l'excès.

La Kabbale compare cette Emanation primitive aux étincelles jaillissant d'une forge. Elle ajoute que, dans la période initiale, les Séphiroth étaient formées de points, d'éléments Sphériques, incapables de s'ordonner en lignes, et demeurant, à cause de ce désordre, sans lien de sympathie et d'organisation, car des points sphériques juxtaposés peuvent se toucher, mais ils ne peuvent se pénétrer ni tracer, comme des lignes, des enlacements mélodieux.

La Kabbale rapporte aussi que, dans leur état primitif et, pour ainsi parler, atomique, les Séphiroth étaient exposées trop directement, trop crûment à la lumière divine et que les Séphiroth d'en bas, depuis Chesed jusqu'à Malchut, ne pouvant tolérer la splendeur, se rompirent devant elle.

Ce fut la fracture des vases sacrés, la déchéance des rois d'Edom.

Les Séphiroth d'en haut supportèrent la splendeur, elles changèrent cependant de forme, après la catastrophe de leurs sœurs inférieures, afin de secourir leur misère et de créer à nouveau l'univers bouleversé.

Les Séphiroth d'en haut revêtirent donc la *Forme humaine*, symbole et concentration de toute harmonie équilibrée, et, par forme humaine, le Sohar entend le couple, homme et femme, mystiquement accomplis en l'unité de l'idéal.

Kéther, la première Séphire, devint l'Ancien des jours, le long visage, l'Etre unique et Androgyne cependant, racine des couples proprement dits, Chocmah fut le père, et Binah la mère,

et cette grande Trinité se pencha sur le gouffre écroulé pour susciter à son image un nouveau monde, harmonieux et durable. Alors les six Séphiroth suivantes, de Chésed à Jésod, s'organisant à leur tour en forme humaine, devinrent les membres du dieu manifesté, le court visage ou Microprosope, le fils et le roi, reflet de l'ancien des jours, et surtout de son élément mâle, pendant que la dernière Séphire, Malchut, revêtant l'apparence féminine, et devenant l'épouse du dieu manifesté et la reine achevait, par un couple suprême, la chaîne d'amour de l'émanation. Ainsi l'organisation des éléments séphirothiques en cinq personnes humaines est, pour le Sohar, le commencement du salut et de la réintégration universelle.

Comme je l'ai expliqué, à l'occasion des premiers versets du Siphra Dzénioutha, le couple humain parfait est l'abrégé, le symbole et l'élément central de toutes les harmonies.

Il ne faut donc pas s'imaginer que les lois de l'univers, dans la période de salut, deviennent des hommes en chair et en os, mais il faut comprendre qu'elles s'enlacent et concordent, ainsi que les membres de l'homme dans son organisme, ainsi que les organismes complémentaires de l'homme et de la femme dans le couple parfait.

L'on doit maintenant saisir ce que signifie le verset 16 : Les six membres qu'on y rencontre sont les six Séphiroth qui, de Chesed à Jésod forment le corps du Microprosope, du dieu manifesté, et auxquelles s'appuient toutes les choses inférieures, entre autres Malchut, séphire ultime et complémentaire du Microprosope.

A. Jhouney.

Religion Messianique

III

Concordances

1. — Je ne suis certes pas le premier à dire ces choses, à montrer la pensée humaine vouée aux étouffements du cachot et en même temps aux angoisses de l'errance éternelle, plus cruellement suppliciée par ce loisir de porter dans le monde les tentatives de son impuissance, aveugle toujours en course, vagabonde au visage captif dont le masque de métal magique se plie à tous les sourires, se nielle des larmes invisibles qu'il recouvre, mais ne laisse passer aucun rayon vers le regard et aucun regard vers la lumière...

2. — Parmi les modernes, Spencer et l'*Inconnaissable* Kant, avec sa distinction du Noumène et du Phénomène, et son aveu que le Noumène, seul essentiel, reste inaccessible, ont bien reconnu le vice natal de notre intelligence, et la philosophie d'Auguste Comte, au moins dans sa phase initiale, c'est de constater les limites de l'esprit humain.

3. — Or, il n'est pas de vues modernes, lorsqu'elles ont quelque profondeur, qui ne se réduisent à pénétrer, au travers des siècles jusqu'aux vérités depuis longtemps contemplées par la Tradition et par la sagesse initiatique.

4. — La Maya hindoue, c'est le Phénomène de Kant et le Connaissable de Spencer, la Sphère accessible à la science de Comte, pendant que Brahm constitue le Supra-scientifique, l'Inconnaissable et le Noumène.

5. — Dans la kabbale, Aïn-Souph, l'impénétrable Absolu, ne se manifeste que par les voiles de plus en plus opaques de l'émanation séphirotique.

6. — Le sage, éclairé par la purification, fondu à Brahm ou résorbé dans Aïn-Souph par l'extase,

peut seul avoir l'étreinte d'une vérité intime : L'homme naturel, l'homme tel qn'il est entré en ce monde, demeure enveloppé dans le mirage symbolique des choses, il est halluciné par la Maya, il tournoie dans les roues prodigieuses des Séphiroth.

7. — D'après la doctrine ésotérique, celui qui prétend, sans se transformer jusqu'aux moelles par un miracle, chercher la vérité, celui qui se figure avec la pensée telle que l'homme l'a reçue après sa naissance terrestre, conquérir une réalité quelconque, celui-là se condamne à la plus stérile fatigue, à tourner perpétuellement en cercle dans la poussière de la désillusion.

8. — Avant toute recherche, il faut se demander quelle est la valeur de l'instrument de recherche. Mais les instruments secondaires dépendent tous de l'esprit humain qui est pour l'homme l'unique voie de connaissance. Or la moindre réflexion un peu sérieuse découvre que cet esprit est nativement séparé de la certitude, qu'il se meut et se ronge en lui-même comme un Maëlstrom solitaire dans l'océan de l'infini.

9. — Il est assurément inutile, pour chercher la vérité, d'appliquer à des objets de plus en plus variés et vastes un instrument défectueux.

10. — C'est comme si, armé d'une longue-vue dont le verre est trouble, on s'obstinait à viser des points toujours nouveaux dans l'espoir d'y voir plus clair, à force de recommencer !

11. — Non, la raison aussi bien que la tradition initiatique l'exige, c'est l'instrument qui est à changer : Nettoyez la longue-vue plutôt que d'étendre le champ d'observation, clarifiez l'esprit avant d'essayer la connaissance, attaquez-vous à l'homme et qu'il se fasse digne de la vérité avant d'oser y prétendre !

12. — Comprenez les paroles de Jésus à Nicodème, dans l'Evangile selon saint Jean : En vérité, en vérité, je te dis que si *un homme ne naît à nouveau*, il ne peut voir le Royaume de Dieu.

13. — Car l'Évangile, où l'expression des vérités est plus morale que philosophique, n'en concentre que mieux, pour qui sait le lire, sur ce point comme dans toutes les questions essentielles, la sève et l'énergie de la Tradition initiatique pure.

14. — Ces allusions à l'incapacité du vrai profond où se trouve l'homme non spécialement illuminé et à la régénération nécessaire pour devenir susceptible de ces lumières spéciales se rencontrent souvent, dans les paroles de Jésus :

15. — *Il vous est donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux, mais à eux cela ne leur est point donné.*

Je vous le dis en vérité que si vous ne changez et ne devenez comme des enfants vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.

Je te loue, ô Père, Seigneur du Ciel de la Terre, de ce que tu as caché ces choses aux Sages et aux intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants.

16. — Ainsi, pour atteindre au Royaume de Dieu, région du Bien et de la Vérité absolue, il faut un renouveau de l'être entier, un retour à la simplicité de cœur des enfants. Les Sages, les intelligents ne s'élèvent point au secret céleste.

17. — Comte, Spencer ni même Kant n'iraient jusque là dans leur aveu de l'impuissance intellectuelle. Mais, s'ils poussaient à bout leurs principes et leur théorie de la connaissance, ils y parviendraient, logiquement.

*
* *

1. — Je viens de confirmer, par la Tradition initiatique et l'Évangile, l'examen direct et personnel que j'avais fait de notre misère intellectuelle.

2. — Dans les philosophes modernes nous avons aussi retrouvé la conscience de cette misère.

3. — J'estime que, tout en gardant le vif sen-

timent de notre solitude mentale, il est excellent d'affermir nos pensées par l'appui des hautes pensées humaines, quelle que soit l'origine, religieuse ou scientifique, traditionnelle ou actuelle, des grandeurs qui communiquent leur force à nos personnelles intuitions.

4. — Il y aurait insincérité et servilité à se soumettre au Passé ou à l'Extérieur, sans avoir vécu à nouveau ce que cet enseignement étranger nous offre. Mais il y aurait orgueil à mépriser les splendeurs qui, du dehors, ensoleillent, échauffent, font éclater en épanouissement la végétation de nos cerveaux.

ALBER JHOUNEY.

Études cosmologiques

Dieu, l'Homme et l'Univers

Cette théorie de la Vie, donnée par la Kabbale sacrée, semble porter avec elle tous les caractères de la Vérité. Elle satisfait l'intelligence, elle donne de la force à l'âme et fait naître au cœur une énergique volonté de ne se point laisser tomber sous l'esclavage des forces aveugles qui nous entourent, ou des Esprits mauvais acharnés à notre perte.

On dit que cette superbe Initiation qu'on appele la Kabbale nous vient de l'Inde; d'autres disent de l'Egypte; et d'autres enfin qu'elle est kaldéenne. Dans le doute abstenons-nous donc, et que les ténèbres qui couvrent son origine ne nous empêchent pas d'en admirer la puissante autorité près des chercheurs sérieux qui ont soif de lumière.

L'Inde admet en effet tous les principes qui font la substance de la Kabbale, et peut-être peut-on dire que les hymnes védiques égalent en grandeur, en élévation morale et en science divine tout ce que le sentiment poétique a engendré de plus beau dans la suite des temps. En tous les cas les Védas affirmaient aussi l'immortalité de l'Ame et la réincarnation. Voici ce

qu'on lit, dans le *Baghavadgita*, enseigné par Krishna à ses disciples :

« Le corps, enveloppe de l'Ame, qui y a sa demeure, est une chose finie, mais l'Ame qui l'habite est une chose invisible, impondérable et éternelle.

« Le sort de l'Ame après la mort constitue le mystère des renaissances. Comme les profondeurs du ciel s'ouvrent aux rayons des étoiles, ainsi les profondeurs de la vie s'éclairent à la lumière de cette vérité.

« Quand le corps est dissous, lorsque la sagesse a le dessus, l'Ame s'envole dans les régions de ces êtres purs qui ont la connaissance du Très-Haut. Lorsque c'est la passion qui domine, l'Ame vient de nouveau habiter parmi ceux qui se sont attachés aux choses de la terre. De même, l'Ame obscurcie par la matière et l'ignorance est de nouveau attirée par le corps d'êtres irraisonnables.

« Toute renaissance, heureuse ou malheureuse, est la conséquence des œuvres pratiquées dans les vies antérieures. C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer les distinctions qu'on observe parmi les hommes ; les uns sont riches, les autres pauvres ; les uns sont malades, les autres en bonne santé ; les uns de basse condition, les autres d'un rang élevé ; les uns heureux, les autres malheureux. Rien de tout cela n'est l'effet du hasard, mais le résultat des vertus et des vices qui ont précédé la renaissance.

« Mais il est un mystère plus grand encore. Pour parvenir à la perfection, il faut conquérir la science de l'Unité, qui est au-dessus de la sagesse ; il faut s'élever à l'Être divin qui est au-dessus de l'Ame et de l'intelligence. Cet être divin est aussi en chacun de nous :

« *Tu portes en toi-même un ami sublime que tu ne connais pas, car Dieu réside dans l'intérieur de tout homme, mais peu savent le trouver. L'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et de ses œuvres à l'Être d'où procèdent les principes de toutes choses et par qui l'Univers a été formé, obtient par ce sacrifice la perfection, car celui qui trouve en lui-même son bonheur, sa joie, et en lui-même aussi sa lumière, est un avec Dieu. Or, sache-le, l'Ame qui a trouvé Dieu est délivrée de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur, et boit l'eau de l'éternité.* »

Cette doctrine de Krishna est bien celle de la Kabbale.

Une chose m'a profondément frappé, ce sont les renaissances volontaires successives de Krishna, affirmées par lui-même à cette époque. J'en ai fait un rapprochement logique et naturel avec l'affirmation qu'on trouve dans les *Quatre Evangiles de Roustaing* que Jésus-Christ était le Messie divin chargé de veiller aux destinées de la terre. Krishna et Jésus ne seraient alors que la même individualité.

Voilà ce que Krishna disait, en ces temps reculés, parlant de sa propre nature :

« Moi et vous, nous avons eu plusieurs naissances. *Les miennes ne sont connues que de moi, mais vous ne connaissez même pas les vôtres. Quoique je ne sois plus, par ma nature, sujet à naître ou à mourir, toutes les fois que la vertu décline dans le monde et que le vice et l'injustice l'emportent, alors je me rends visible, et ainsi je me montre d'âge en âge, pour le salut du juste, le châtiment du méchant et le rétablissement de la vertu.* »

On lit encore dans le *Bagharadgita* la consécration de la doctrine spirite de nos jours dans ces paroles de Krishna :

« Longtemps avant qu'elles se dépouillent de leur enveloppe mortelle, les âmes qui n'ont pratiqué que le bien acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées dans la vie spirituelle (*Swarga*). »

Poussons-nous nos investigations du côté de l'Egypte, on y retrouve encore tous les principes de la Kabbale. Dans le *Livre des Morts*, on trouve cet enseignement donné par l'hiérophante au néophyte qui voulait entreprendre la rude tâche de monter tous les différents degrés de l'*Initiation* :

« O âme aveugle, arme-toi du flambeau des mystères et, dans la nuit terrestre, tu découvriras ton double lumineux, ton âme céleste ; suis ce guide divin, et qu'il soit ton génie, car il tient la clef de tes existences futures. »

Et, à la fin de ses épreuves, bravement et triomphalement supportées, une femme représentant son âme lui tendait un papyrus et lui disait :

« Je suis ta sœur invisible, je suis ton âme divine, et ceci est le livre de ta vie. Il renferme les pages pleines de tes existences passées et les pages blanches de tes vies futures. Un jour, je les déroulerai toutes devant toi. Tu me connais maintenant. Appelle-moi et je viendrai. »

Enfin, lorsque, le jour du triomphe venu, le néophyte recevait l'investiture de l'Adeptat, le voile du Temple se déchirait et devant la statue d'Isis dévoilée et resplendissante de lumière, l'Hiérophante lui racontait la vision d'Hermès, qui, dans une extase, vit l'Univers tout rempli de lumière et de mondes gravitant dans l'éther. Et la voix de la Lumière lui révèle le divin mystère.

Hermès, au milieu d'une nuit solitaire, subissait les angoisses d'une torpeur pleine de trouble. Il lui semble que son âme erre dans un cercle sans issue, et que sa pensée oppressée ne peut plus s'élever par la prière vers l'Auteur de tout ce qui est. Au plus fort de cette détresse morale, il voit, tout à coup, poindre et grandir, dans l'obscurité, une figure qui devient de plus en plus lumineuse, en prenant les proportions d'un homme colossal et de toute beauté. L'apparition le regarde avec des yeux pleins de douceur.

« — Tu souffres, ô fils de la terre, lui dit-elle, je viens te fortifier, toi qui aimes la justice et cherches la vérité. Je suis *Pimander,* la pensée du Tout-Puissant. Forme un vœu, et tu seras exaucé.

« — Seigneur, répond Hermès-Thoth, donnez-moi, un rayon de votre science divine.

« — Tu as bien choisi, répond Pimander, que ton vœu soit satisfait !... »

Aussitôt Hermès, ravi en extase, se voit environné d'un spectacle qu'aucune langue au monde ne pourrait rendre. Toutes les formes, toutes les magnificences que peut rêver la plus ardente imagination se développent autour de lui dans une sphère de lumière qui l'inonde et l'enveloppe, et, devant lui, évolue, dans l'harmonie d'une musique enchanteresse, la succession merveilleuse de tableaux changeants, tous plus splendides les uns que les autres.

Pendant qu'Hermès se livre au charme de cette contemplation, la lumière pâlit, les visions s'effacent par degrés dans une ombre chaotique, et cette ombre, devenant de plus en plus épaisse et ténébreuse, le remplit d'effroi. Et de cette ombre sort un bruit discordant, comme des éclats de tonnerre, et une voix plus haute et plus forte que le tonnerre, éclate au milieu de cette fantastique tempête.

« Il me sembla, dit Hermès, que cette grande voix était la voix de la Lumière disparue, et la Parole de Dieu en sortit. Cette Parole était comme portée sur un courant d'eau céleste dont il sentait la fraîcheur, et

il en jaillit un feu pur et léger, qui se dispersa dans l'air.

« Cet air, subtil comme l'Esprit, flotte entre l'eau et le feu ; et, dans les ondes de cet air ambiant, notre monde se balançait en équilibre, comme une masse en substance encore informe, qui attend l'œuvre créatrice.

« Et la Parole de Dieu agita ce monde, et, à mesure qu'il s'agitait, la lumière se refaisait, et les innombrables manifestations de la forme apparaissaient de nouveau l'une après l'autre.

« Et il me sembla que je voyais toutes ces choses dans le miroir de ma pensée, et alors la voix divine de Pimander se fit encore entendre avec douceur et me parla ainsi :

« La Pensée et la Parole créent les actes de la Toute-Puissance.

« De cette Toute-Puissance émanent sept Esprits qui agissent dans sept cercles ; et dans ces cercles sont contenus tous les êtres dont se compose l'Univers ; et l'action des sept Esprits dans les cercles se nomme le Destin, et ces cercles eux-mêmes sont enfermés dans la Pensée divine qui les pénètre éternellement.

« Dieu a commis aux sept Esprits l'empire des éléments et la création de leurs composés. Mais il a procréé l'homme à son image, et s'étant complu dans cette image, il lui a concédé le pouvoir d'agir sur la nature terrestre.

« Or, l'homme ayant eu son père dans le suprême Créateur, conçut une fois l'ambition de s'égaler à Sa Toute-Puissance, et voulut pénétrer dans les cercles dont l'Empire ne lui était point accordé. En troublant ainsi la divine harmonie, il se rendit coupable, et son châtiment fut de devenir l'esclave de son corps. Immortel par son âme qui est l'image de Dieu, il s'est fait mortel par l'amour des choses changeantes et périssables.

« Toutefois, la liberté lui a été laissée, afin qu'il pût, par un courageux effort, se relever jusqu'à sa hauteur originelle, en s'affranchissant de la servitude du corps, et reconquérir son immortalité.

« L'homme qui triomphe des tentations sensuelles agrandit ses facultés mentales ; Dieu lui mesure la lumière en proportion de ses mérites, et l'admet progressivement à pénétrer, dès cette vie, les plus profonds mystères de la nature.

« Celui, au contraire, qui succombe aux séductions

de la chair, tombe, peu à peu, sous l'empire des lois fatales qui régissent les éléments, et, en devenant leur proie, il se voue à l'ignorance perpétuelle, qui est la mort de l'esprit.

« Bienheureux le fils de la terre qui a conservé pure l'image de Dieu et qui ne l'a point assombrie sous le voile des infimes concupiscences. Lorsque vient pour lui l'heure de quitter ce bas-monde, son corps est rendu au domaine de la matière ; mais l'esprit, dégagé de cette écorce usée par le temps, s'élève dans les sept cercles concentriques qui enveloppent le système terrestre. »

Et de ce jour, Hermès-Thoth, prêcha aux hommes le grand mystère de la vocation des âmes :

« La destinée de l'esprit, suivant la doctrine des Egyptiens a deux faces: captivité dans la matière, ascension dans la lumière. Les âmes sont filles du ciel, et leur voyage est une épreuve ; dans l'incarnation, elles perdent le souvenir de leur origine céleste. Captivées par la matière, enivrées par la vie, elles se précipitent comme une pluie de feu avec des frissons de volupté, à travers les régions de la souffrance, de l'amour et de la mort jusque dans la prison terrestre où tu gémis toi-même, et où la vie divine te paraît un vain rêve. Les âmes basses et méchantes restent enchaînées à la Terre par de multiples renaissances, mais les âmes vertueuses remontent à coups d'ailes vers les sphères supérieures, où elles recouvrent la vue des choses divines. Elles s'en imprègnent avec la lucidité de la conscience éclairée par la douleur, avec l'énergie de la volonté acquise dans la lutte. Elles deviennent lumineuses, car elles possèdent le divin en elles-mêmes et le rayonnent dans leurs actes.

« Raffermis donc ton cœur, ô Néophyte, et rassérène ton esprit obscurci en contemplant ces vols d'âmes, remontant l'échelle des sphères qui conduit au Père, là où tout s'achève, où tout commence éternellement. »

Et les sept sphères dirent ensemble : « Sagesse ! Amour ! Justice ! Beauté ! Splendeur ! Science ! Immortalité ! »

(*A suivre.*) René Caillié.

L'heure des enfants

Le but de la Société « *l'Heure des Enfants* », qui a été instituée sous les auspices de la Ligue pour les œuvres théosophiques sur la côte du Pacifique, n'est pas d'enseigner une croyance ou une doctrine spéciale, mais d'accoutumer les jeunes esprits à chercher les grandes vérités qui sont communes à toutes les religions, de façon à poser ainsi une base sûre de tolérance pratique sur laquelle pourra s'élever le temple de la Fraternité universelle. Elle se propose de développer les idées de tolérance et d'universalité. On enseigne aux enfants à observer le travail des lois naturelles ; on leur montre les correspondances entre le physique, le moral et le spirituel ; les principes éternels qui sont au-dessus de toutes les phases de l'être ; la continuité de la vie et sa manifestation périodique ; la Loi de la Cause et de l'Effet : nous moissonnons ce que nous avons semé ; le rapport qui existe entre la pensée et l'acte, et de là l'importance de la domination sur les pensées et les désirs ; le respect pour les autres et pour leur propre moi supérieur. Les principes exposés devant les enfants et leurs directeurs sont la CONNAISSANCE, la FORCE et l'AMOUR ; on leur enseigne que Dieu, le ciel et le progrès sont au dedans de l'homme.

Les leçons ont pour but de faire remarquer à l'enfant l'action de l'esprit dans la nature ; de lui faire suivre le processus naturel qui va du plan matériel au plan moral et spirituel ; et, avant tout, de lui faire comprendre qu'il est un univers en petit qui correspond au grand Univers et qu'il peut se mettre en rapport avec tous ses plans de conscience et de pouvoir.

On se sert, pour donner de l'intérêt à ces leçons, de fleurs, de coquillages, d'insectes, d'oiseaux, de différents cristaux et minéraux et d'expériences faites avec le son et la couleur. Pour toutes les leçons et pour toutes les classes on devrait employer des objets comme démonstration. Cela aide à fixer l'attention et habitue l'esprit à observer.

Nous allons à travers la vie comme des sourds et des aveugles. Lorsque les correspondances morales, intellectuelles et spirituelles sont démontrées, tout objet dans la nature sert à développer l'idée de notre unité avec toutes les formes de l'être.

Le dialogue suivant que les enfants de San Francisco récitent, en comprenant parfaitement sa portée morale, servira à illustrer les méthodes employées pour inculquer une idée spéciale. Il a pour but d'éloigner de leurs jeunes intelligences l'esprit d'intolérance et de bigoterie qui ne sait voir le bien que dans son propre point de vue étroit et trop souvent faussé.

La religion Sagesse ou la Théosophie appelle ses divers enfants et la pièce suivante se joue :

LA VÉRITÉ UNE SOUS DIVERS VÊTEMENTS

Dans le dialogue les personnages portent quelques symboles appropriés à la forme du culte et personnifiés ainsi :

La Sagesse : — *Les triangles entrelacés au dedans du cercle formé par le serpent, ou une bannière portant le sceau de la Société théosophique.*

Egypte : — *Le Sphinx et la Croix-Tau.*

Brahma : — *Une bannière sous forme de bouclier portant le Svartica et le* Aum.

Perse : — *Le Soleil.*

Chine : — *Un dragon.*

Juda : — *Bouclier avec cette devise :* Fille de Sion.

Grèce : — *Un Hibou.*

Bouddha : — *Le Lotus, Image de Bouddha ou bannière avec le mot :* Karma.

Christ : — *La Croix.*

Mahomet : — *Le Croissant.*

Les costumes ne sont pas de rigueur, bien qu'ils ajoutent beaucoup à la beauté de la scène. Le dialogue et le jeu de scène peuvent être modifiés suivant les circonstances.

PROLOGUE

Nos maîtres nous enseignent que de même que le soleil répand sur toutes choses sa lumière, qui se fractionne en beaucoup de rayons pour pénétrer dans tous les replis de la terre, mais est un seul soleil, ainsi le soleil spirituel, Père-Mère de toutes choses créées, brille sur nous et envoie un rayon dans chaque cœur. Ce rayon est l'âme. Comme tous les rayons font partie du soleil un, ainsi toutes les âmes font partie du

Dieu un. C'est pour cette raison que tous les hommes sont vraiment frères. Comme la lumière peut être colorée par un verre teint et paraître rouge, jaune, ou bleu, suivant le médium à travers lequel elle passe, ainsi en est-il de la lumière de la Sagesse.

Nous sommes les verres c oloriés et dans cette pièce toute simple nous allons vous montrer quelques-unes des belles manifestations de la Sagesse à des époques diverses.

DIALOGUE

(Chaque personne récite des passages tirés de Livres Sacrés du peuple qu'il représente.)

Sagesse. — J'étais avant que les fondations de la terre fussent posées. Lorsque les étoiles matinales chantaient entre elles, déjà alors je célébrais les gloires de l'Etre infini. Moi, la Sagesse, mère de la véritable connaissance, je parlais à l'humanité des mystères de la vie, de l'âme; mais les enfants des hommes ne pouvaient pas saisir la signification complète de mes paroles. Chacun prenait un peu de ce qu'il pouvait comprendre selon son penchant, et cependant pour garder ce peu, les gens construisaient des temples. Hélas! ils tombèrent dans cette erreur de croire que ce seul rayon de vérité enchâssé au dedans de chaque temple était toute la Lumière véritable ; et les Nations se firent la guerre les unes aux autres pour maintenir la souveraineté de leurs temples respectifs. Je voudrais dissiper cette erreur. Que mes enfants s'avancent tous ensemble et chacun apporte sa connaissance; ainsi, ils apprendront à se connaître et à s'aimer, ainsi sera posé le fondement d'une Fraternité Universelle. Egypte, mère du sphinx et des pyramides, qu'as-tu à offrir? *(L'Egypte s'avance et salue comme tous le font à leur tour.)*

Egypte. — Sur moi est le voile d'Isis. Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et nul n'a encore soulevé le voile qui me recouvre. Me connaître est le Silence Divin ; le repos de tous les sens. Je rayonne constamment sur l'esprit et autour de lui; j'éclaire toute l'âme et la transforme en l'essence de Dieu. L'homme est un Dieu mortel. Il demeure en-haut et cependant ne quitte pas la terre, si grande est la grandeur de sa nature [1]. »

1. Fragments d'Hermès.

(*L'Egypte salue et se retire comme tous le font à leur tour*).

SAGESSE. — Brahma, toi qui est mon enfant mystique, quel trésor apportes-tu ?

BRAHMA. — Adorons cette splendeur excellente du Soleil divin, créateur et rénovateur, afin qu'il inspire nos dévotions. Puisse mon âme, qui est un rayon de sagesse parfaite, de pur intellect et d'existence permanente, la lumière inextinguible placée dans les corps mortels, sans laquelle aucun acte bon n'est accompli, être mue par une dévote méditation avec l'Esprit suprêmement béni et suprêmement intelligent. Puisse mon âme dans l'essence éternelle de laquelle est compris tout ce qui a passé, tout ce qui est présent, ou tout ce qui sera après, être unie par une médiation dévote avec l'Esprit suprêmement béni et suprêmement intelligent [1].

SAGESSE. — « Mon enfant de la Perse, veux-tu parler ?

PERSE. — Une fois, il y a bien longtemps, les poissons d'une certaine rivière se consultèrent entre eux et dirent: « On nous dit que notre vie et notre être viennent de l'eau, et nous ne savons pas ce qu'est l'eau. » Alors, les plus sages dirent aux autres: « Nous avons entendu dire que dans la mer, demeure un poisson très sage et très savant qui sait toutes choses ; allons vers lui et demandons-lui de nous montrer l'eau ou de nous expliquer ce qu'elle est. » Alors plusieurs d'entre eux se mirent en route et finirent par arriver à la mer, où demeurait ce sage poisson. En entendant leur requête, il répondit:

« O vous qui cherchez à résoudre l'énigme, vous vivez en Dieu et cependant vous ne le connaissez pas. — Vous êtes assis au bord des rivières, et cependant vous demandez en vain une goutte à boire. — Vous habitez à côté de magasins pleins de richesses, et cependant vous mourez de faim à la porte [2]. »

SAGESSE. — Fille de Juda, prophétesse et voyante, que connais-tu de mes vérités ?

JUDA. — Ceux qui se confient en l'Eternel sont comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée, mais qui subsistera toujours. Pour ce qui est

1. Samaveda.
2. Parabole des Suffi Firdausi.

de Jérusalem, elle est environnée de montagnes, et l'Eternel est autour de son peuple, dès maintenant et à toujours. Car la verge des méchants ne reposera pas sur le lot des justes, de peur que les justes ne mettent leur main à l'iniquité. L'Eternel fait du bien aux bons et à ceux qui ont le cœur droit, mais, pour ceux qui se détournent vers des sentiers obliques, l'Eternel les fera marcher avec les ouvriers d'iniquité. Que la paix soit sur Israël [1].

Sagesse. — Pallas-Athène, descends de la hauteur de ton Parthenon et parle-nous aux doux accents de ta Grèce bien-aimée.

Grèce. — La Grèce a toujours aimé la terre fleurie, avec ses nobles fils et filles, et elle a toujours cherché à l'embellir encore plus. Au lieu d'aller chercher les dieux dans les cieux lointains, la Grèce les a fait descendre sur la terre.

« Vers nos danses, dieux, descendez de l'Olympe. — Descendez jusqu'ici. — Gloire sur Athène, et joie immense.—Oh! vivez, comme autrefois, sur le Forum — où la foule et les chœurs et les sacrifices s'unissent. — Salut, ils viennent. Les mains pleines de guirlandes de violettes, — sur lesquelles scintillent les fraîches gouttes de rosée du printemps [2].

Sagesse. — Confucius, sage maître de Cathay, nous attendons maintenant tes maximes.

Confucius. — Pour arriver à Dieu, le cœur doit être humble. Les arbres sont emportés par le flot, tandis que les joncs restent; l'homme sage sait qu'il fait partie de l'Universel, qu'il est un avec le tout. Par conséquent, il ne se place pas le premier; il s'abandonne, et cependant il est préservé. Il est grand parce qu'il n'a pas d'égoïsme. Il ne cherche pas à se faire valoir, par conséquent il rayonne. Il ne se loue pas lui-même, par conséquent il a du mérite. Dans la mesure où il ne lutte pas, personne dans le monde ne lutte contre lui. Cet ancien dicton : Celui qui se perd dans le Tout sera entièrement préservé, n'est pas une vaine parole [3].

Sagesse. — Bouddha, instructeur du peuple, quelles perles as-tu choisies dans mes trésors?

Bouddha. — Moi, Bouddha, qui ai pleuré avec toutes les larmes de mes frères, dont le cœur a été

1. Bible.
2. Pindare.
3. Lao Tze.

brisé par la douleur de tout un monde, je souris et je suis content, car la liberté est. — Oh ! vous qui souffrez, sachez. Voyez, je vous montre la vérité.

Tout ce que nous sommes est le résultat de ce que nous avons pensé. Cela est fondé sur nos pensées, cela est fait de nos pensées. Si un homme parle et agit d'après une pensée pure, le bonheur le suit comme une ombre. La haine n'a jamais été apaisée par la haine; la haine n'est vaincue que par l'amour. Comme la pluie passe à travers une maison mal couverte la passion passe à travers un esprit peu réfléchi. Par la réflexion, par la retenue, par la domination sur soi-même, l'homme se fait une île qu'aucun orage ne peut ravager. L'homme revient moissonner les choses qu'il a semées. Ceci est la doctrine du Karma [1].

Sagesse. — Bel enfant de la Croix, quel trésor de vérité as-tu trouvé à Bethléem ou sur le Calvaire ?

Christianisme. — Je donne au monde un nouveau commandement : que vous vous aimiez les uns les autres. Quand même je parlerais toutes les langues des hommes, et même des anges, si je n'ai point l'amour, je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui retentit. Et quand même j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et la science de toutes choses, et quand même j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes ; si je n'ai point l'amour, je ne suis rien. Et quand même je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, et que même je livrerais mon corps pour être brûlé ; si je n'ai point l'amour, cela ne me sert de rien. L'amour est patient, il n'est point envieux ! l'amour n'est point insolent, il ne s'enfle point d'orgueil. L'amour n'est point malhonnête ; il ne cherche point son intérêt ; il ne s'aigrit point; il ne soupçonne point le mal ; il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ; il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. Maintenant donc ces trois vertus demeurent : la Foi, l'Espérance et l'Amour ; mais la plus grande est l'Amour [2].

Sagesse. — C'est bien !

Mahomet, qui a été oublié, s'avance et dit :

M'avez-vous oublié, moi, Mahomet?

---

1. Dharmapada.
2. Epître de saint Paul aux Corinthiens.

(*Les autres se détournent en fronçant le sourcil et avec des gestes de déplaisir; la Sagesse leur fait des reproches.*)

Sagesse. — Ne froncez pas le sourcil; car là où règne la Sagesse, l'Amour est suprême. L'Amour trouve du bien et de la vérité en toutes choses. Mon enfant du désert a peut-être été trop guerrier, cependant il a quelque chose de bon à nous enseigner. Mahomet, ne sois pas irrité.

Mahomet. — Je n'ai aucune rancune. Que vous dit l'Ange Gabriel? Cherchez encore celui qui vous chasse; donnez à celui qui prend de vous; pardonnez à celui qui vous dit des injures, ne pensez qu'à ce qui est bon dans chacun et ne considérez pas le mal qui vous a été fait; faites du bien à tous. Belle est la demeure de ceux qui ont dominé la colère et pardonné à leurs ennemis. Rendez le bien pour le mal. Soyez comme les arbres qui donnent leurs fruits à ceux qui leur jettent des pierres[1].

Sagesse. — J'ai construit mes temples, j'ai taillé mes piliers; j'ai envoyé mes serviteurs qui ont parlé des lieux élevés. Maintenant écoutez-moi, ô vous, enfants, car bien heureux sont ceux qui suivent ma voie. Ecoutez mon instruction et soyez sages. Bienheureux est l'homme qui m'entend et qui veille chaque jour à mes portes. Car celui qui me trouve, trouve la vie. Rejouissez-vous dans la Sagesse, un en tout; tout en un[2]. »

(*Extrait de l'Aurore.*) Marie A. Walsh.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Fin des Sacerdoces officiels

ET

DES ÉGLISES CONSTITUÉES

Libre pensée, libre examen, libre arbitre : liberté de la parole, de la tribune et de la presse;

1. Kashf'al Asfras.
2. Proverbes.

liberté d'enseignement, liberté de conscience et liberté des cultes : telles sont les revendications puissantes et les tendances générales, irrésistibles de la société présente, plus chrétienne que les prêtres ne le croient et que ne se le figurent les peuples, trompés qu'ils sont, les uns et les autres, par la fausse notion qu'on leur a donnée ou qu'ils se sont faite de la religion.

Qui peut dire en effet ce qu'est le christianisme, ce qu'est le Christ, ce qu'est son dogme, ce qu'est sa religion ? Sait-on que le christianisme pur, c'est le pur socialisme ? que le Christ est la personnification de la Vérité, de la Justice et de la Raison ? qu'il est une Parabole vivante, le Symbole animé, le Principe éternel et l'Essence divine de l'espèce humaine tout entière ? Sait-on enfin qu'il est la plus haute, la plus pure, la toute divine représentation de l'humanité, et que le drame de son existence temporelle est le drame même de l'histoire du monde ?

Pour en venir à ce qui se passe sous nos yeux, sait-on que l'Esprit qui souffle présentement dans le monde et qui produit cette effervescence extraordinaire d'où proviennent tous les phénomènes religieux et sociaux signalés au premier paragraphe de cet article, est l'Esprit même de Dieu, ce *Saint-Esprit* dont la diffusion générale fut annoncée par les prophètes antiques, prédite par le Messie lui-même et symbolisée, présagée, dans le Cénacle le jour de la Pentecôte ? De locale et particulière qu'elle fut à Jérusalem, la Pentecôte s'est faite universelle et générale de nos jours, comme c'était prévu dans nos saintes Ecritures.

*
* *

Il ne faut pas croire que la libre pensée soit la pensée affranchie des saintes lois de la Justice divine et de la Raison suprême. Elle est la pensée émancipée de la tutelle des prêtres, du joug des sacerdoces et des entraves du dogmatisme clérical.

Les libres penseurs sont des esprits indépendants qui ont pris au sérieux cette parole du Rédempteur-Libérateur de notre race : « Ne donnez à personne ici-bas le nom de maître, car votre seul Maître, c'est le Christ : MAGISTER *vester* UNUS *est* CHRISTUS. Ils ne jurent par aucun docteur, titré de main d'homme ; ils ne veulent relever dans leur conscience que de ce Maître unique, de ce Dieu qui pour eux, comme pour toute créature raisonnable, est la suprême Sagesse, la souveraine Justice et l'absolue Vérité, le *Logos* de Platon, le *Verbe* de Saint Jean, la *Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.*

Le cléricalisme considère les libres penseurs comme les ennemis jurés de la religion chrétienne. Les prêtres disent : Si les dieux s'en vont, si les dogmes passent et s'éteignent, si le crédit des sacerdoces est ruiné, si la foi disparaît, si le culte est délaissé, négligé, si le vide se fait dans les églises autour des chaires et des autels, et si le principe d'autorité est partout ébranlé, la faute en est à la libre pensée, seule responsable de tous ces ravages. — Cela, c'est une erreur, c'est une calomnie !

*
* *

La libre pensée est si peu la cause de ces ruines qu'elle est elle-même un effet nécessaire et providentiel de la loi générale qui a produit ces désastres, et qui en produira bien d'autres encore jusqu'à l'entière destruction du vieux système clérical et de toutes les institutions de l'ancien monde césarien. Cette loi générale, c'est la loi d'évolution et de rénovation, à laquelle tout est soumis : sacerdoces, églises, rituels, dogmes et sacrements, empires et royautés.

Vous ne trouverez pas un homme de sens rassis, pas un ouvrier, pas un paysan, serait-ce dans le dernier des villages, à qui vous n'entendiez dire : Si la religion se perd, c'est la faute des prêtres, entre les mains desquels elle est devenue une

routine de *farnienie*, un objet de spéculation, une affaire d'argent, un instrument de domination. Et cela est vrai! Je suis en mesure de l'attester en mon âme et conscience, moi, vieux prêtre dont la vie s'est passée à vérifier ce fait lamentable, à le démontrer dans les livres et les journaux, et qui, pour ce seul motif, ai été frappé de toutes les censures et de tous les interdits, jusqu'à me voir arracher mon camail et ma soutane.

*
* *

Si les renversements qui s'opèrent à notre époque, dans l'ordre religieux comme dans l'ordre social, étaient l'œuvre de la libre pensée, le Christ ne les eût pas annoncés comme devant être la conséquence de la politique dont il prévoyait l'irruption et l'intronisation dans son Eglise. Il n'eût pas dit en parlant aux pharisiens de son temps, qui furent les prédécesseurs et le modèle de tous les pharisiens de l'avenir, que le jour où reparaîtront dans le lieu saint, *in loco sancto*, les *abominations de la désolation*, qui ravagèrent l'église aaronite, ce jour-là se reproduiront dans l'Eglise Chrétienne les mêmes catastrophes : le sacerdoce sera rabaissé, discrédité, le culte périra, les dogmes des prêtres, leurs rituels, leurs sacrements seront frappés de stérilité, « le royaume leur sera ôté pour passer à d'autres mains qui lui feront produire des fruits de justice et de vérité, et ils resteront seuls, abandonnés, dans leur maison déserte. *Et relinquetur vobis domus vestra deserta.* »

*
* *

Juste ciel ! Seigneur, l'oracle s'accomplit à la lettre, sous les yeux des politiciens du cléricalisme, et les prêtres, frappés de cécité, ne voient pas, ne comprennent pas qu'ils sont eux-mêmes les artisans de toutes les ruines dont ils accusent les libres penseurs. Vraiment ! *Quos Jupiter vult perdere, obcœcat et dementat !*

Loin d'être les ennemis systématiques de la

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. RÉSERVÉS

religion, les libres penseurs en préparent au contraire la restauration et le relèvement, peut-être à leur insu ; car ils l'arrachent aux mains des sectes, aux abus, aux excès, aux adultères, à toutes les exploitations qui en ont été faites par les cléricaux.

*
* *

La religion, la sainte Religion du Christ n'est pas ce que les prêtres ont fait d'elle, à leur profit et aux dépens des peuples. « Les hommes, disait le Christ, ne sont pas faits pour les sacrements ou pour les prêtres ; mais les sacrements et les prêtres sont faits pour les hommes. »

Ce qu'on peut admettre de plus charitable en faveur des sacerdoces officiels, c'est qu'ils se sont trompés grandement sur la religion et qu'ils ont trompé les croyants sans le savoir. Tous les dogmes qu'ils prêchent sont vrais au fond, mais tous ont été faussés ou, du moins, mal compris, mal interprétés, mal appliqués, par ignorance ou par toute autre cause.

*
* *

Le plus beau côté de la Rédemption, le côté social, parfaitement connu de saint Paul, des apôtres et de tous les chrétiens de la primitive Eglise, et qui fut dissimulé à partir de Constantin, vient d'être découvert de nouveau et remis en lumière. Cette face sociale du Christianisme se montre radieuse, pleine de promesses ineffables, séduisante et victorieuse. Rendons gloire à qui de droit. C'est à la libre pensée qu'est due cette providentielle révélation, et c'est à cause de cela que les prêtres la repoussent. Mais patience ! Voici la ressource que le Christ tenait en réserve depuis 1870 dans le vatican et dans la personne de son vicaire, proclamé infaillible, en vue de l'œuvre qu'il aurait à faire plus tard et qu'il accomplit en ce moment : cette œuvre est la conversion des prêtres, des évêques et des cardinaux, que le Pape doit *confirmer* dans la Vérité sociale du Saint Evangile, selon la

promesse faite à Pierre, il y a dix-neuf siècles.

Pierre s'est retourné ; disons le mot de l'Evangile, il s'est *converti* à la civilisation moderne, la plus chrétienne qui se soit jamais vue dans le monde. Il lui imcombe maintenant de convertir ses frères et de les confirmer dans les principes sociaux du Saint Evangile. *Et tu, Petre, aliquando conversus, confirma fratres tuos.* Il ne faillira pas à ce devoir : lisez ses dernières encycliques et comparez-les au *Syllabus.*

Ce n'est pas aux seuls principes de la civilisation présente que le Pape s'est converti ; il acclame la République, il y pousse tous les prêtres, tous les fidèles, et il prépare l'avènement du Socialisme, dont il recherche le triomphe, parce qu'il sait que le vrai socialisme est le vrai christianisme, et que le christianisme pur, c'est le pur socialisme. Il a compris que l'heure est venue de déclarer ouvertement ce qu'il comprenait peut-être depuis longtemps, sans pouvoir le dire encore, à savoir : que les principes de la démocratie moderne et du prolétariat, principes qui se formulent par les mots *Justice*, *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, *Solidarité*, sont les principes mêmes de l'Evangile de Jésus, et que saint Paul les énonçait absolument comme les énoncent aujourd'hui les peuples et les sociologistes scientifiques. Le pape a dû même remarquer la conformité de langage qui se rencontre entre les revendications des socialistes les plus avancés et les plus hardis qui parlent de *comparticipation* du capital et du travail dans les produits communs du travail et du capital, ces deux facteurs de la fortune publique, comme en parlait l'Apôtre des nations quand il écrivait aux Ephésiens *Vos estis fratres* et par conséquent *cohæredes*, COMPARTICIPES *et concosporale in Christo-Jésu.*

Si les prêtres ne comprennent pas encore l'Evolution qui est en voie de se faire et la transformation religieuse et sociale qui s'opère de nos jours ; s'ils ne voient pas que les principes du Christianisme passent en ce moment de la sphère

cléricale dans la sphère civile et laïque, que par conséquent le royaume est sur le point de leur échapper et que le temps est venu pour eux de se démettre en faveur des pupilles sur lesquels ils ont exercé la tutelle durant la minorité des peuples, et de s'effacer maintenant que les nations initiées ont atteint l'âge de majorité, de l'émancipation et du *self-government* de leurs propres destinées ; s'ils ne conviennent pas de tout cela, c'est qu'ils n'ont encore rien compris ni au sens social de l'Evangile, ni à la grande et prophétique leçon de saint Paul, contenue dans le quatrième chapitre de sa première Épitre aux Corinthiens dont voici la paraphrase « Peuples, vous vous passerez un jour de nous ; vous régnerez sans nous. Et plaise à Dieu que vous régniez au plus tôt, afin que nous régnions nous aussi avec vous, car ce sera grâce aux principes de notre prédication, grâce aux idées de *Justice*, de *Liberté*, d'*Egalité*, de *Fraternité* et de *solidarité* que nous aurons répandues et vulgarisées dans le monde, que votre règne s'établira. »

Pour ce qui nous regarde, nous, derniers représentants de l'apostolat chrétien, « je crois que nous sommes destinés à mourir et à disparaître ». C'est le sens exact et fidèle, mais pas le mot à mot du magnifique texte de l'apôtre, que les prêtres feraient bien de lire, de relire et de méditer, pour mieux saisir la pensée du Pape et pour se résigner de bonne grâce, comme le fit saint Paul, au sacrifice qu'ils ont à faire en se conformant à la volonté du Christ-Esprit-Humanité et de son représentant, le successeur de saint Pierre, le vicaire même et l'organe de Dieu. La fin est venue pour les sacerdoces constitués, pour les Eglises officielles, les royautés et les empires. Ce qui régnera, c'est cette race dont saint Pierre saluait en ces termes l'avènement, lointain alors, très proche aujourd'hui : *gens sancta*, *populus acquisitionis*, *regale sacerdotium* (1, *Petr.*, II. 9).

L'abbé Roca.

Congrès général

DES SOCIÉTÉS FÉMINISTES.

Vœu de Mme Louise Koppe :

« Considérant que dans une société qui se dit civilisée, la misère de l'enfant est une injustice, le Congrès des Sociétés féministes émet le vœu que l'initiative individuelle, que les pouvoirs publics aident au développement des Maisons Maternelles. »

Adopté :

Vœu de Mme Sain :

« Le Congrès émet le vœu que la loi sur la recherche de la paternité (votée en Italie par le Parlement, en Février 1892), application de la loi Rousselle, déchéance des parents indignes, protection de l'Etat aux enfants martyrisés par leurs parents, surveillance sévère du trafic des enfants pour la mendicité, éducation professionnelle et municipale des jeunes filles, soit adoptée en France. »

Adopté.

Vœu de M. J.-B. Schacre (présenté par les délégués de la Fédération de la Libre Pensée) :

« Le Congrès émet un vœu en faveur de l'adoption par la nation des enfants abandonnés, et en faveur de la protection sociale à toutes les mères. »

Vœu de Mme Maria Martin :

« Considérant que la coopération de la femme et de l'homme est nécessaire au progrès de l'humanité, le Congrès déclare adhérer au principe de l'égalité complète des deux sexes et émet le vœu que la femme participe au gouvernement du pays. »

Adopté.

Vœu de M. Davigny:

« Considérant que le Congrès général des Sociétés féministes, usant du pouvoir absolu qu'il a actuellement et qui ne peut lui être contesté, invite l'*Union universelle des Femmes*, la *Fédération française des Sociétés féministes* et chacune des Sociétés qui composent cette Fédération à poursuivre dans le monde, par tous les moyens dont ces collectivités disposent la vulgarisation de cette vérité évidente pour la majorité des penseurs ici présents :

« Au nom de la souveraine justice, la femme doit être considérée l'égale de l'homme. »

Adopté.

Vœu de Mlle Stéphanie Feinkind :

« Le Congrès, jugeant que l'accès des femmes aux carrières libérales n'est qu'un pas dans la voie de l'émancipation de la femme, attache une importance réelle au mouvement des syndicats d'ouvrières qui vient de se déclarer dans ces derniers temps ; il prend la résolution de convoquer par ses délégués le plus grand nombre de femmes ouvrières au prochain Congrès. Cette opinion est basée sur la conviction que la question féminine n'est qu'une partie de la grande question sociale vers la résolution de laquelle s'achemine l'humanité. »

Adopté.

Vœu de Mme Vincent :

« 1° Il sera créé un ou plusieurs bureaux à l'Assistance publique dirigés par des femmes ;

« 2° Il sera créé, dans chaque mairie de Paris, dans les départements, villes et communes qui le comportent, un bureau de bienfaisance dirigé par des femmes.

« 3° Les emplois de chefs, sous-chefs, enquêteurs, visiteurs, seront mis au concours ; un règlement d'administration publique réglera les conditions d'admission ;

« 4° Les emplois d'enquêteurs, visiteurs près des filles-mères, des nourrices, des femmes, mères de famille qui sollicitent des secours, seront remplis exclusivement par des femmes ;

« 5° Il sera adjoint au bureau de bienfaisance des mairies une ou plusieurs doctoresses ;

« 6° Le service d'inspection médicale dans les lycées, collèges, écoles de filles sera fait par des doctoresses ;

« 7° Des femmes feront partie des commissions d'examen aux demandes d'admission dans les hospices, hopitaux, maisons de retraite pour la vieillesse ;

« 8° La limite d'âge aux fonctions d'inspectrices, visiteuses et enquêteuses est fixée de 35 à 55 ans. »

Adopté.

Vœu de M. Léon Richer ;

« Le Congrès Considérant que tout enfant a droit à son père comme il a droit à sa mère.

« Emet le vœu que la recherche de la paternité soit permise comme la recherche de la maternité,

« Et, attendu que le mode de naissance ne peut créer ni supériorité ni infériorité,

« Demande que les enfants naturels reconnus, ou

dont la filiation est régulièrement établie, soient assimilés aux enfants légitimes et jouissent, sans aucune restriction ni réserve, des mêmes droits successoraux. Cette dernière disposition est d'autant plus indispensable que beaucoup d'enfants, qui passent pour légitimes, ne sont en réalité que des bâtards. »

Adopté

(Extrait du *Journal des Femmes*.)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Le Témoignage des Faits

HISTOIRE DU MOUVEMENT SPIRITE (*suite*).

La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*)

XII

PROGRÉATION DES MONDES

On a vu toutes les natures du corps humain composées d'une voirie, relativement grossière, et, de plus, animées et renouvelées par un organisme mondiculaire conforme, en infiniment petit, à celui qui fontionne dans les voiries de toute nature du grand Omnivers, pour entretenir la vie dans ces voiries et les renouveler. Ainsi vivent et se renouvellent la roche, la terre végétale, les métaux, au moyen de leurs mondicules disposés comme ceux du corps de l'homme, constitués d'éléments conformes, mais plus grossiers, suivant le même plan, régis par la même loi, créés, vivant, progressant, communiquant entre eux, se transformant d'une manière semblable, mûrissant par les mêmes voies, aboutissant aux mêmes fins.

Le règne végétal a ses mondicules liés à ceux

de la terre. Le règne animal a les siens aussi. L'eau a ses mondicules et ses voiries liquides, et l'atmosphère, comme l'eau, n'a de vie que par son organisme mondiculaire, animant et renouvelant ses voiries fluidiques.

Maintenant, nous allons voir comment sont créés tous ces mondes par l'effet de la volonté du Créateur, gouvernant l'univers au moyen de lois immuables, grandioses, majestueuses, dignes enfin de sa Toute-Puissance.

Les globules cométaires-solaires-centraux de l'homme, embryons de ses globules *solaires-centraux*, prennent naissance dans son estomac. Partis de là, ils se répandent dans tout le corps et vont présider au soutien de la vie dans toutes les voiries, en mettant à profit tous les produits de la digestion. Ils forment les globules qui constituent les soleils chefs d'univers, puis les globules chefs de tourbillons, et enfin tous les mondicules transparents ou compactes qui doivent composer les familles de tous ces soleils.

Tout se passe identiquement de la même manière dans le Grand Omnivers. Dans l'homme, ce sont les merveilles de l'infiniment petit ; dans le corps de Dieu, ce sont les merveilles de l'infiniment grand. Mais, pour expliquer tous ces phénomènes de vie, les mots nous manquent et nous sommes obligés d'employer les seuls qui puissent exprimer le mieux possible ce que nous voulons dire. En tout ceci, le lecteur devra prendre l'esprit et pas la lettre.

Le Grand Omnivers n'est autre chose que l'ensemble infini des domaines de Dieu, et les soleils centraux sont les grands messagers de Dieu, les fermiers habiles de ses propriétés. Là, tout végète et se transforme à la manière, par exemple, d'un pommier dans nos jardins, lequel, de transformations en transformations, produit ses bourgeons, ses feuilles et ses fleurs, enfin ses fruits. Ainsi toutes les planètes du Grand Omnivers mûrissent en harmonie dans le corps de Dieu, sous l'œil vigilant de leurs gardiens so-

laires, puis, sévèrement triées, elles sont conduites par eux à la bouche immense, pour descendre enfin dans l'estomac, qui est l'alambic divin, l'appareil digestif omniversel. Là, la digestion, autrement dit *le choix,* s'opère. Et ce sont toujours les êtres supérieurs qui veillent à tout.

L'immense Plexus du corps divin distribue des courants gigantesques de fluide phosphorescent dans ce laboratoire incommensurable. Les matières cosmiques dont il est rempli y sont échauffées, broyées, dissoutes et fondues, puis elles sortent de là, incandescentes. Leur ébullition, surveillée par les grands messagers d'amour, produit des quantités sans fin de globes liquéfiés à l'état de chaleur blanche. Ces globes éclatants renferment l'essence des métaux les plus fins, de tous les autres métaux et de tous les fluides des mondes. Auprès de ces globes lumineux immenses, notre soleil ne serait qu'un atôme, car c'est de leur sein générateur, que naissent tous les soleils secondaires ou tertiaires. En même temps se trouve entraînée une masse de résidus inférieurs métalliques qui ne sont autre chose que les parties grossières désagrégées des planètes et soleils jetés dans le divin creuset. Tous ces divers produits cosmiques s'échappent en circulant dans des conduits rouges, jaunes ou bleus, analogues aux artères, aux veines et aux vaisseaux lymphatiques qui remplissent le corps de l'homme.

Un organe particulier, appelé le *Royaume des Grâces*, projette sur ces globes, au moment de leur sortie, les germes de tout ce qui doit former la vie, et toutes les facultés intellectuelles de chaque Soleil chef d'univers central. C'est *l'état embryonnaire* des soleils centraux avec toute leur lignée matérielle.

Le globe lumineux, destiné à devenir Soleil central, se rend, en qualité de comète solaire centrale, dans les mondes spirituels au milieu desquels il parcourt toutes les régions du Grand

Omnivers, en ne s'arrêtant qu'aux soleils centraux. Pendant ces courses, cette comète se charge, par attraction, de tous les germes des globes inférieurs.

Arrivées aux Soleils centraux, les innombrables Comètes solaires centrales s'y approvisionnent du superflu solaire, puis, prenant différents chemins suivant leur nature, passent dans les poumons vivifiants du Grand Omnivers.

Dans ces courses, la comète solaire centrale, abondamment pourvue de fluide attractif, se charge de tous les germes de soleils secondaires et autres. Elle aspire les substances destinées à former la base embryogénique des globes compactes ou transparents, ainsi que d'une quantité considérable des matières métalliques grossières rejetées par les mondes spirituels en voie de transfiguration. Dans ces courses d'un Soleil central à l'autre, la comète complète son bagage matériel en puisant largement dans les produits du grand Laboratoire Vierge de l'Omnivers. D'autre part, si les mondes spirituels métalloferrugineux contiennent quelques restes de fluides douteux, les comètes centrales les en débarrassent à leur profit, en même temps que les mondes des grâces dégagent sur elles leurs essences phosphorescentes fluidiques d'une pureté équivoque et qui pourraient être capables d'altérer la perfection spirituelle qui est nécessaire à leurs relations avec les mondes célestes. Les forces qui agissent dans tous ces phénomènes de sélection sont l'affinité et l'attraction, et la comète n'est qu'un simple véhicule servant d'agent aveugle à tout ce travail d'échanges et de purification, tout en opérant pour elle-même le travail nécessaire au développement de sa vie embryonnaire.

Mais les mondes phosphorescents célestes se perfectionnent aussi et ont, par conséquent, des résidus. Ces résidus sont déversés dans la voirie des mondes spirituels qui, en ayant fait leur profit, les repassent aux comètes solaires pour

leur donner de puissants moyens de progrès.

Les résidus des mondes tout à fait supérieurs vont au grand Estomac vierge, où ils sont utilisés pour la formation du principe céleste des comètes solaires centrales, après avoir servi de levain au grand travail de fermentaion cosmique qui constitue l'acte originaire de la création.

Rien de plus beau, de plus admirable que cette sévère économie dans la riche alimentation de ces comètes, qui ne sont autres que des soleils à l'état d'embryon. Partout la loi d'épuration, partout la loi de progrès et de perfectionnement. Rien ne se perd, tout se transforme.

La Comète solaire centrale accomplit ses courses par mille chemins divers. Elle va se renforcer en arômes et en fluides essentiels de toute nature dans l'atmosphère de tous les membres du grand tourbillon divin, et reçoit dans sa route les germes des soleils et des planètes qui formeront son futur empire. Enfin, au moment où la Comète est parvenue au poste qu'elle doit occuper comme Soleil central dans l'immense désert d'une voirie encore non peuplée, un Être supérieur, Grand Ministre divin, lui est envoyé pour lui servir de principe vital directeur. Alors le nouvel astre commence sa vie de grand Soleil central d'Univers. Il se crée une atmosphère lumineuse, venue directement du grand foyer lumineux divin. La présence de cette atmosphère rappelle successivement les quatre règnes qui constituent le mobilier de l'astre. Ce Soleil de premier ordre devient alors l'associé de Dieu ; c'est un Messager supérieur d'amour et de production. Il connaît les devoirs qu'il a à remplir et toute la responsabilité qui lui incombe au milieu de ce vaste empire de soleils et de planètes qu'il doit entraîner avec lui dans la voie d'ascension.

Son premier soin est de remplacer tous les soleils secondaires, chefs d'univers, qui sont partis avec son prédécesseur pour une vie plus élevée. Les nouveaux chefs d'univers font de même dans leur domaine.

Pour donner la vie à un soleil de deuxième ordre, le soleil central lance dans son chantier lumineux un germe de soleil originairement sorti, en forme et en substance, du Grand Laboratoire des mondes. Puis, il le féconde. Cet astre futur, d'abord comète solaire, fait ses évolutions autour des Soleils chefs d'univers appartenant aux domaines du Soleil central qui lui a donné l'être. Ce sont ses frères aînés qui lui fournissent tous les arômes et fluides de toutes natures nécessaires à l'œuvre de création qu'il sera chargé de diriger plus tard. Après ces courses nombreuses, il se fixe à la matrice lumineuse où il doit s'alimenter. Là il se nourrit au moyen d'un cordon arômal, comme le fœtus humain au sein de sa mère, et en extrait, à l'aide de ce cordon nourricier, tout ce qui convient à l'organisation matérielle et fluidique de son vaste corps lumineux. Son père, le Soleil central, a reçu, comme nous l'avons vu, un riche approvisionnement en germes des quatre règnes de même nature que lui. Le complément, il le prend dans la voirie lumineuse, au milieu de laquelle il vit et se meut.

Mais ce soleil secondaire sera chargé plus tard de procréer lui-même les soleils moins purs qui doivent devenir des chefs de tourbillons. C'est à cet effet qu'il est muni par son père de germes solaires de troisième ordre et de germes de planètes opaques ou transparentes. Il possède aussi les germes des quatre règnes de natures diverses indispensables au peuplement de tous les grands corps procédant de lui. Enfin, il a reçu de son père tout ce qui lui a été nécessaire pour l'œuvre de création qui doit lui incomber à son tour.

Bientôt le nouvel astre sort de sa phase embryonnaire. Devenu viable, il reçoit sa *Vie* d'astre solaire et est lancé dans sa voirie, au milieu des soleils de deuxième ordre, ses frères. Dès lors, il se crée une atmosphère, donne la vie à son mobilier des quatres règnes et se préoccupe immédiatement de pourvoir aux lacunes qu'il est

chargé de remplir en remplaçant les soleils de tourbillons qui se sont élevés à une vie supérieure.

La génération et les actes de ces derniers soleils chefs de tourbillons suivent les mêmes lois qu'ont suivies les autres. Ils sont d'abord comètes, errant au milieu des nombreux tourbillons de leur univers, soutirent aux différents chefs solaires de second ordre tous les aromes et fluides dont ils ont besoin en les allégeant d'autant, reçoivent leur *Vie* et prennent leur place. Puis ils lancent et fécondent les œufs ou graines de leurs planètes. Celles-ci, simples comètes opaques d'abord, évolutionnent invisibles dans leur voirie, où elles puisent tous les éléments qui leur sont nécessaires. Elles reçoivent des planètes, leurs sœurs, les aromes et fluides destinés à leur alimentation, en les débarrassant des résidus inférieurs qui les gênaient dans leur progrès.

Tel est le mode de procréation, toujours le même, de tous les globes du Grand Omnivers. Et nous devons admirer les actes de Dieu dans leur superbe unité de plan et de loi. Le but est toujours le progrès et la perfection de tout ce qui a reçu de Lui l'être et l'existence. Quand il lance dans l'immensité des cieux de nouveaux soleils, par l'intermédiaire de ses grands Ministres, il leur envoie continuellement des renforts, les soutient, les relève et les aide à se maintenir toujours dans la voie ascendante. C'est par la création d'un éclatant Soleil central immense qu'il procède à ces actes générateurs et de bienveillance divine.

Les Êtres supérieurs, messagers solaires de divers ordres, sont chargés de l'œuvre progressive de Dieu. Ils sont pourvus en surabondance de substances vierges renouvelées au Grand-Creuset des mondes et destinées à s'épurer en constituant de grands corps célestes, tout en faisant avancer avec elles dans la voie d'ascension les matières plus grossières qu'elles rencontrent

dans les différents chantiers qu'elles parcourent.

Ainsi Dieu offre à la matière de tout ordre, *et à la substance intelligente qui l'anime*, des moyens puissants de s'épurer en s'approchant de Lui. Et c'est ainsi que progresse le corps fluidique lumineux de Dieu et que s'épure, par son intervention indirecte, la matière brute des voiries.

Le Cœur du Grand Omnivers est le centre des mondes spirituels toujours en rapport matériel et direct avec chaque Soleil central; le plexus métallique est lié à lui par une communication matérielle lumineuse, et le Grand Homme Fluidique Infini est sans cesse en rapport fluidique avec lui par les voies lumineuses de sa volonté. Un Soleil central est le premier lieutenant de Dieu. C'est à lui que finissent les communications matérielles et que commencent les communications fluidiques. Les soleils de deuxième ordre servent d'intermédiaires. Leur domaine est représenté à nos yeux par ces amas lumineux connus sous le nom de nébuleuses, lesquelles sont d'immenses agglomérations solaires formées d'une réunion incalculable de grands corps transparents et lumineux nageant dans un fluide de même nature, sous la direction d'êtres supérieurs chargés de les administrer. Ce qu'il faut surtout se bien imaginer, c'est que là, comme partout, tout est intelligence : chaque astre poursuit une carrière d'épuration, de transformation et d'ascension. On sent donc que dans tous ces phénomènes de vie il existe un Moteur Supérieur Intelligent qui pousse la matière et la vie vers le progrès et la perfection. Ce moteur est le seul être *capable de toutes les combinaisons de la pensée.*

C'est par suite de cette Immense Intelligence que tous les petits corps infinitésimaux de la création, aussi bien que les corps les plus incommensurablement grands, *ont une existence*, c'est-à-dire la vie, le mouvement et l'être.

Pour ce qui est de nous qui écrivons ces lignes,

nous aimons nous imaginer toute cette immensité des cieux remplie d'intelligence et de vie jusqu'en son plus petit atome, et c'est seulement ainsi que nous pouvons comprendre la puissance infinie du Créateur. L'étude de l'astronomie nous conduit d'ailleurs très facilement à accepter tous ces mouvements des astres dans l'espace, obéissant aux lois de l'attraction universelle si majestueusement analysées par Newton, quand, d'un autre côté, la vraie science positive, théorique et expérimentale nous démontre la réalité de l'existence des êtres collaborateurs de Dieu dans ses œuvres. Il ne nous est d'ailleurs pas plus difficile d'admettre un être veillant aux transformations successives de la vie sur un globe, que d'en admettre un veillant sur tous les phénomènes de vie qui se passent à l'intérieur de notre corps.

René Caillié.

(*A suivre*).

Les Quatre Évangiles de l'avocat Roustaing

Mathieu, xiii (v. 31-35) ; Marc, iv (v. 26-34); Luc, xiii (v. 18-22).

Grain de sénevé. — Levain de la pâte. Semence jetée en terre.

Par ce grain de sénevé, Jésus faisait comprendre à ceux qui l'écoutaient que, si petit que fût le point de départ, on pouvait toujours arriver aux Cieux. On peut aussi considérer ce grain de sénevé comme point de départ, à l'origine, de notre Planète et de son Humanité. Cette Humanité sort de terre et son apparition, son développement et sa transformation sont représentés par l'arbre où

viennent nicher les oiseaux du Ciel et où ils trouvent la paix et le bonheur.

Ainsi notre Planète, quand elle aura atteint le terme de son développement, sera devenue un séjour de paix et de bonheur, où les Esprits épurés habiteront pour suivre avec elle une voie nouvelle de progrès et d'ascension.

Par le levain qui faisait lever la pâte dans les mesures de farines, Jésus avait pour but de faire comprendre aux hommes le travail secret, mais continu, de la semence régénératrice qu'il jetait dans les cœurs. Les siècles ont évidemment développé cette semence, mais que nous sommes loin encore de cette époque où cette semence étant comme le grain de sénevé, devenue un arbre touffu, n'abritera plus que les cœurs purs et des Esprits dociles !

« Cependant il ne faut pas se hâter de croire au renouvellement de votre Planète, dit la Révélation. Travaillez avec zèle à l'amélioration intellectuelle et morale des hommes, ô vous qui êtes les nouveaux apôtres et les nouveaux disciples, et, quand le travail *moral* avancera (et vous êtes à peine au début, non pas de l'œuvre, mais même de la pensée), vous verrez *alors* le physique de votre Planète changer d'aspect. Mais, avant de reconstruire l'habitation sous de nouveaux plans, il faut que les habitants soient en état d'y entrer. Tout s'enchaîne dans l'œuvre divine. La matière convient à la matière ; mais, lorsque votre progrès *moral* vous aura mis en état de vivre plus de la vie spirituelle que de la vie animale, vous verrez alors l'aspect de votre Planète changer graduellement ; sa constitution matérielle s'épurera dans les mêmes proportions et, les besoins de l'Humanité changeant de nature, les produits du sol changeront réellement de destination. La matière n'a pas été créée pour l'Esprit, mais pour le corps. Moins la chair aura d'empire sur vous, plus les besoins matériels s'amoindriront et plus par conséquent, votre planète se modifiera pour s'assimiler aux changements de votre nature. Votre Planète

et votre Humanité sont appelées, en s'épurant, à progresser sans cesse vers des conditions fluidiques : c'est le but universel. »

Que l'homme *dorme ou qu'il se lève, jour et nuit la semence germe et croît* sans qu'il sache comment. Ainsi l'Esprit de l'homme doit passer forcément par les phases de la germination, de la croissance et de la transformation : forcément il doit parvenir à la maturité intellectuelle et morale. Et jusqu'à nos jours la semence divine a germé et a crû sans que l'homme sache comment sans qu'il pût comprendre, jusqu'à ce jour les *voies secrètes* de ce progrès *dû* à l'influence occulte des Esprits du Seigneur secondés par les Esprits en mission sur notre Terre. C'est seulement aujourd'hui que la lumière du Spiritisme nous fait tout comprendre ; mais, *que l'homme naisse ou meure, qu'il dorme ou qu'il veille*, le progrès suivra toujours sa marche, et malheur à ceux qui resteront volontairement aveugles !

En dépouillant *l'esprit* de la *lettre*, cette parabole de la semence est *l'emblème* des périodes que notre Humanité a parcourues et franchies, dans la voie du progrès, depuis l'apparition de l'homme sur notre globe, et des périodes qu'elle doit parcourir et franchir pour sa régénération.

Jésus expliquait à ses disciples, quand ils étaient *loin de la multitude*, le sens propre qu'ils devaient attacher à ses paroles, mais il ne leur donnait cependant que *ce qu'ils pouvaient porter* à l'état d'incarnés et par rapport au milieu dans lequel ils vivaient. Il laissait pour eux *sous voile* tout ce qui devait rester *secret et caché*, pour n'être connu et découvert que plus tard, à l'époque de la Révélation nouvelle, à l'époque de la Révélation Spirite.

(A suivre.) RENÉ CAILLIÉ.

L'Hypnotisme

Le vent est à l'hypnotisme, aux suggestions, au *pikmanisme*, à tel point que bon nombre de personnes à la constitution faible, au cerveau délicat et impressionnable, sont loin d'être rassurées.

Dame! le péril est constamment suspendu sur leur tête. Ne risquent-elles pas, à chaque instant, de se sentir soumises fatalement et inconsciemment à des volontés étrangères?

Des expériences récentes ont démontré quel trouble pouvaient amener dans l'ordre social les procédés nouveaux d'hypnotisme. C'est la destruction complète du libre arbitre, de l'initiative. C'est la proclamation de l'esclavage corporel. Celui-ci du moins n'enchaîne que la liberté individuelle, mais l'autre fait de l'hypnotisé un être d'autant plus malheureux, qu'il peut fatalement se trouver conduit à commettre des actions en désaccord avec ses habitudes ou ses sentiments.

Comment se soustraire à une domination aussi tyrannique? Comment paralyser les effets de cette volonté de fer qui s'impose malgré tout?

Telle est la question que se posent une infinité de gens.

Il paraît cependant qu'il existe et que l'on peut opposer à l'hypnotisme un contre-hypnotisme qui a fait ses preuves. C'est dans un compte rendu d'une séance de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher que nous le trouvons. Il a été communiqué à cette Société par M. le commandant de Rochas, après de nombreuses observations faites par lui depuis plus d'un an et demi.

D'après lui, on peut enlever les suggestions en rétablissant la circulation sanguine dans la périphérie du cerveau, ce qui s'obtient en *se frictionnant énergiquement le sommet de la tête.*

M. de Rochas raconte en détail plusieurs expériences où il s'est attaché à varier les conditions de production des phénomènes. Dans l'une d'elles, un jeune homme a reçu, pendant son sommeil naturel, transformé en sommeil somnambulique par une action de polarité, la suggestion de voler un encrier huit jours après; le jeune homme s'est emparé subrepticement de l'encrier au jour dit, après avoir longtemps lutté contre la tentation; mais, au moment

de le mettre dans sa poche, il s'est rappelé le procédé que lui avait indiqué M. de Rochas; il a vivement porté la main à sa tête, s'est frictionné et a remis l'encrier sur la table avec un soupir de soulagement : la tentation avait subitement disparu !

Le procédé est simple, comme on le voit, et à la portée de toutes les mains. Il ne tient qu'à tous les sujets de l'expérimenter par eux-mêmes. Ce serait temps, au reste, que la lumière se fît et qu'on sût enfin s'il est possible d'atténuer, dans une certaine mesure, les effets si caractéristiques et si redoutables de l'hypnotisme. P.

L'Alchimie

L'alchimie est la science qui étudie l'action de la vie sur les corps dits simples et sur leurs composés, tandis que la chimie étudie les combinaisons des corps entre eux. Il y a entre ces deux sciences la même différence qu'entre la médecine et l'anatomie. Le médecin étudie sur des corps vivants, l'anatomiste n'étudie que des cadavres, et ils sont aussi peu fondés l'un que l'autre à se croire le pouvoir de marcher isolément. De même l'alchimiste doit être avant tout chimiste ; la réciproque devrait être vraie. Malheureusement, le chimiste d'aujourd'hui, fier de son importance, regarde sa science comme immuable, et partout se considère lui-même comme infaillible. Et partout les théories de l'alchimie tendent de plus en plus à se substituer aux actuelles théories chimiques. Ces théories, dont l'origine se retrouve en Egypte, ont traversé les siècles toujours identiques à elles-mêmes ; telles on les retrouve formulées dans les livres d'Hermès et dans les alchimistes grecs des premiers siècles de l'ère chrétienne, et telles on les retrouve chez les alchimistes du XVIIIe et du XIXe siècle.

L'alchimie pose en principe l'unité de la matière ; la matière est une et indestructible, elle se compose d'atomes tous semblables les uns aux autres, ces atomes se groupent de diverses façons pour former des molécules (ou agrégats d'atomes) qui jouiront de propriétés différentes selon la forme géométrique qu'elles affecteront.

L'alchimie distingue deux états secondaires généraux auxquels elle a donné le nom de soufre et de mercure. L'état soufre correspond à la matière solide, ne présentant aucun mouvement moléculaire, la mort en un mot selon l'expression alchimique. L'état mercure correspond à la matière radiante, animée de vibrations infiniment rapides. Ce ne sont pas là des états réels de la matière, ce sont des états-types, dont l'alchimie se sert comme d'une hypothèse féconde pour étudier la constitution des corps. Il est inutile d'insister sur ce point que le soufre et le mercure alchimiques ne correspondent en rien au soufre et au mercure chimiques.

Enfin l'alchimie enseigne l'évolution dans le monde minéral ; la matière unique, l'Hylé, évolue depuis son état le plus fixe, soufre, jusqu'en son état le plus volatil, mercure, en passant par une série d'états, les uns stables, constituant les corps simples actuellement connus, les autres instables; ce sont les méta-éléments de Krüs et Nilson, ou corps métalliques en train d'évoluer, tel le scandium, l'holmium, le didyme et en général les pseudo-métaux des terres rares, cérite, gadolinite, etc. Quelques siècles avant Darwin, les alchimistes enseignaient donc la théorie de l'évolution, et, plus hardis que le naturaliste anglais, ils l'appliquaient au règne minéral, à cette matière qui, selon les philosophes, est inanimée, et qui, d'après l'hermétisme, possède une vie spéciale ; et l'hermétisme a raison, car la matière est toujours en mouvement ; et le mouvement c'est la vie.

Tout ceci semble fort clair, et quand on ouvre les vieux bouquins hermétiques, on est tout étonné de n'y rien comprendre d'abord ; c'est que les alchimistes étaient jaloux de leur science, qu'ils avaient peur de la voir profanée, et qu'enfin certaines de leurs théories frisaient l'hérésie, toutes choses qui tendaient à les rendre fort discrets ; aussi leurs ouvrages sont-ils remplis de symboles, d'énigmes, d'allégories, de pantacles, sous lesquels se cache la vérité. C'est ainsi qu'un roi revêtu de la pourpre représente le soufre, tandis qu'une femme blanche désigne le mercure ; un dragon qui se mord la queue, c'est la matière, un tombeau c'est un matras de verre, une montagne c'est un alambic, etc. Nous avons donné la clef générale de ces symboles dans un récent ouvrage.

Quant aux problèmes que se proposait l'alchimie, nous les énumérerons simplement, leur nom en dira

assez : la transmutation des métaux, la quintessence, l'élixir de vie, l'homunculus ou androïde, l'alkaëst ou dissolvant universel.

Terminons par ce vœu, qu'un littérateur fasse pour l'alchimie ce que Peladan, P. Adam, Huysmans ont fait pour la science des mages !

(*Le Voile d'Isis.*)

Les Apparitions

ET LEUR VALEUR SCIENTIFIQUE

Notre fin de siècle ressemble un peu à celle du siècle précédent, et l'esprit se sent fatigué des affirmations de la philosophie qui se qualifie de positive. On croit deviner qu'elle se trompe. Après Voltaire et l'école du XVIIIe siècle, on a écouté Mesmer, Lavater, Swedenborg, Saint-Martin (le philosophe inconnu), Dupont de Nemours, et plus d'un penseur d'allures mystiques, chacun d'eux ayant d'ailleurs une valeur scientifique réelle, beaucoup plus grande qu'on ne l'a cru en général. Mesmer, par exemple, était plus avancé que toute l'Académie des sciences sur la théorie des ondulations de l'ether, c'est à dire sur la base même de la physique moderne. Mais on se sentait surtout animé du désir de trouver du nouveau dans les forces de la nature, et autour du berceau du magnétisme animal flottaient mille rêves d'avenir et comme un espoir de transformation physique de l'humanité.

Il en est de même aujourd'hui. Auguste Comte et Littré ont paru tracer à la science sa voie définitive, sa voie « positive ». N'admettre que ce que l'on entend, ce qui tombe sous le témoignage direct des sens et ne pas chercher à connaître l'inconnaissable : depuis trente ou quarante ans, c'est la même règle de conduite de la science.

Mais voici. En analysant les témoignages de nos sens, on trouve qu'ils nous trompent absolument. Nous voyons le soleil, la lune et les étoiles tourner autour de nous, c'est faux. Nous sentons la terre immobile, c'est faux. Nous voyons le soleil se lever

au dessus de l'horizon : il est au-dessous. Nous touchons des corps solides : il n'y en a pas. Nous entendons des sons harmonieux : l'air ne transporte que des ondulations silencieuses en elles-mêmes. Nous admirons les effets de la lumière et des couleurs qui font vivre à nos yeux le splendide spectacle de la nature : en fait, il n'y a ni lumière ni couleurs, mais seulement des mouvements éthérés obscurs, qui, en flattant notre nerf optique, nous donnent les sensations lumineuses. Nous nous brûlons le pied au feu ; c'est, à notre insu, dans notre cerveau seulement que réside la sensation de brûlure. Nous parlons de chaleur et de froid : il n'y a dans l'univers ni chaleur ni froid, mais seulement du mouvement. Ainsi nos sens nous trompent sur la réalité. Sensation et réalité sont deux.

Ce n'est pas tout. De plus, nos cinq pauvres sens sont insuffisants. Ils ne nous font sentir qu'un très petit nombre des mouvements qui constituent la vie de l'univers. Depuis la dernière sensation acoustique perçue par notre oreille, due à 36,850 vibrations par seconde, jusqu'à la première sensation optique perçue par notre œil due à 458,000,000,000,000 de vibrations dans la même unité de temps, nous ne pouvons rien percevoir. Il y a là un intervalle énorme avec lequel aucun sens ne nous met en relation. Si nous avions d'autres cordes à notre lyre, dix, cent, mille, l'harmonie de la nature se traduirait plus complètement en les faisant entrer en vibrations. D'une part, nos sens nous trompent ; d'autre part, leur témoignage est tout à fait incomplet. Il n'y a pas là de quoi être fiers et poser en principe une prétendue philosophie positive.

Sans doute, il faut bien nous servir de ce que nous avons ; la foi religieuse dit à la raison : « Ma petite amie, tu n'as qu'une lanterne pour te conduire : souffle dessus et laisse-toi mener par moi. » Ce n'est pas notre avis. Nous n'avons qu'une lanterne, et même une assez mauvaise ; mais l'éteindre serait le comble de l'aveuglement. Reconnaissons, au contraire, en principe, que la raison ou, si l'on veut, le raisonnement doit toujours et en tout être notre guide. Hors de là, il n'y a plus rien du tout. Mais ne circonscrivons pas la science dans un cercle étroit. J'en reviens à Auguste Comte, parce qu'il est le fondateur de l'école moderne et qu'il représente l'un des plus grands esprits de notre siècle. Il

limite la sphère de l'astronomie à ce que l'on savait de son temps. C'est tout simplement absurde. « Nous concevons, dit-il, la possibilité d'étudier la forme des astres, leurs distances, leurs mouvements, tandis que nous ne saurons jamais étudier, par aucun moyen, leur composition chimique. » Ce célèbre philosophe est mort en 1857. Cinq ans plus tard, l'analyse spectrale faisait précisément connaître la composition chimique des astres et classait les étoiles dans l'ordre de leur nature chimique.

L'inconnu d'hier est la vérité de demain.

Voici, par exemple, un sujet, un seul, celui des apparitions de mourants à une personne plus ou moins éloignée. Les positivistes haussent les épaules lorsqu'ils entendent parler de billevesées pareilles ; s'en occuper même un instant, c'est perdre son temps, c'est, de plus, tomber dans la superstition des siècles disparus. Il est *impossible*, affirment-ils, qu'une personne apparaisse à une autre, ou lui témoigne, d'une manière quelconque, qu'elle passe de vie à trépas. Le mot impossible n'était déjà plus français du temps de Napoléon. Il n'est plus dans le dictionnaire philosophique depuis le développement aussi stupéfiant qu'inattendu de la physique moderne. Après la photographie, la vapeur, le télégraphe, le téléphone, l'analyse spectrale des astres, la suggestion mentale et l'hypnotisme, celui qui déclare pouvoir tracer aujourd'hui les limites du possible retarde, pour le moins, d'un demi-siècle sur le plus petit élève de l'école primaire.

On objecte : Comment nous expliquer de telles transmissions ? Nous ne devons admettre que ce que nous sommes en état d'expliquer.

Erreur non moindre. Expliquez-vous pourquoi une pierre tombe ? Non, n'est-ce pas. Vous ne connaissez pas l'essence de la pesanteur. Alors, soyez plus modestes et ne blâmez pas ceux qui désirent en savoir un peu plus long.

Les apparitions existent-elles ? Voilà la question. Si elles existent, il faut les admettre. Nous les expliquerons plus tard... si nous pouvons.

Oh ! elles ne datent pas d'hier ou, tout au moins, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on en parle. Le plus ancien livre connu, la Bible, est plein de récits de cet ordre, parmi lesquels l'apparition de Samuel à Saül, chez la pythonisse d'Endor, racontée

au chapitre XXVIII du livre des Rois, est certainement digne d'attention. Le Nouveau Testament et les vies des Saints continuent la série, et, malgré le caractère miraculeux et l'aspect légendaire du plus grand nombre de ces récits, il n'est pas démontré que plusieurs de ces apparitions ne soient véridiques. Vers la même époque de l'origine du christianisme, les auteurs profanes ont plus d'une fois traité la même question, et voici par exemple un fait assurément curieux cité par Cicéron lui-même dans son traité *de Divinatione* (I. 27) :

« Deux amis arrivent à Mégare et vont se loger séparément. A peine l'un des deux est-il endormi qu'il voit devant lui son compagnon de voyage lui annonçant d'un air triste que son hôte a formé le projet de l'assassiner, et le suppliant de venir le plus vite possible à son secours. L'autre se réveille ; mais, persuadé qu'il a été abusé par un songe, il ne tarde pas à se rendormir. Son ami lui apparaît de nouveau et le conjure de se hâter parce que les meurtriers vont entrer dans sa chambre. Plus troublé il s'étonne de la persistance de ce rêve et se dispose à aller trouver son ami. Mais le raisonnement, la fatigue finissant par triompher, il se recouche. Alors son ami se montre à lui pour la troisième fois, pâle, sanglant, défiguré. « Malheureux, lui dit-il, tu n'es point « venu lorsque je t'implorais ! C'en est fait ; maintenant « venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la « porte de la ville un chariot plein de fumier ; arrête-le « et ordonne qu'on le décharge ; tu trouveras mon « corps caché au milieu ; fais-moi rendre les honneurs « de la sépulture et poursuis mes meurtriers. » Une ténacité si grande, des détails si suivis ne permettent plus d'hésitation ; l'ami se lève, court à la porte indiquée, y trouve le char, arrête le conducteur, qui se trouble, et, dès les premières recherches, le corps de son ami est découvert. »

Tel est le récit de Cicéron. Sans doute les hypothèses ne manquent pas pour répondre aux points d'interrogation. On peut dire que l'histoire n'est peut-être pas arrivée telle que Cicéron la raconte ; qu'elle a été amplifiée, exagérée ; que deux amis arrivant dans une ville étrangère peuvent craindre un accident ; qu'en craignant pour la vie d'un ami, après les fatigues du voyage et pendant le silence de la nuit, on peut arriver à rêver qu'il est victime d'un assassinat. Quant à l'épisode du chariot, les voyageurs

peuvent en avoir vu un dans la cour de l'hôte, et le principe de l'association des idées vient le rattacher au songe. Oui, on peut faire toutes ces hypothèses explicatives ; mais ce ne sont que des hypothèses. Admettre qu'il y a eu vraiment communication entre le mort et le vivant est une autre hypothèse.

Cette autre hypothèse est peut-être la moins hypothétique de toutes, a en juger par le nombre de faits authentiques que l'on commence aujourd'hui à constater scientifiquement. Nous en avons plus d'un à soumettre ici à l'appréciation de nos lecteurs.

M. Camille Flammarion continue cette belle étude en citant plusieurs cas d'apparitions relatées par les *Annales des Sciences psychiques*, puis il continue :

Ce sont là des faits d'observation. Nous pourrions très facilement les multiplier, mais ce serait dépasser le cadre de cette étude, et puis leurs observations identiques aux précédentes n'y ajouteraient rien ou presque rien ; la seule question est de savoir si l'on doit admettre des faits de cet ordre. Mais quel est le moyen de s'y refuser ? Douter de la bonne foi, de la véracité des narrateurs ? Nous n'en avons pas le droit, étant donnée leur parfaite honorabilité, et les enquêtes que l'on a pu faire en un grand nombre de cas ayant confirmé de tous points les relations. Traiter ces coïncidences de fortuites et se contenter de les attribuer au hasard est un peu léger et assurément insuffisant. Il y en a trop. Le hasard est quelquefois extraordinaire, sans doute, mais s'en contenter n'est pas une solution. Il nous paraît plus sage, plus scientifique de chercher à nous rendre compte de ces phénomènes que de les nier sans examen.

Les expliquer est plus difficile.

Comme nous le disions en commençant, nos sens sont imparfaits et trompeurs, et peut-être ne nous révèlent-ils jamais la vraie réalité, ici encore moins qu'ailleurs. Tout ce que nous pouvons déjà penser, par la comparaison des différents faits du même genre, c'est que le mourant ou le mort ne se transporte pas du tout en présence de l'observateur (nous ne parlons pas du corps, cela va sans dire, mais de l'âme, de l'esprit, du principe psychique), et qu'il y a *action à distance d'un esprit sur un autre*. On peut admettre que chacune de nos pensées est accompagnée d'un mouvement atomique cérébral, et c'est du reste ce qui est admis par les physiologistes. Notre

force psychique donne naissance à un mouvement éthéré, qui se transmet au loin comme toutes les vibrations de l'éther et devient sensible pour les cerveaux en harmonie avec le nôtre. La transformation d'une action psychique en mouvement éthéré, et réciproquement, peut être analogue à celle qu'on observe dans le téléphone, où la plaque réceptive, identique à la plaque d'envoi, reconstitue le mouvement sonore. Cette action d'un esprit sur un autre se manifeste par des effets très variés, parfois par la vision complète de l'être, parfois par l'audition d'une voix connue, parfois aussi par des bruits insolites, des apparences de bouleversements de meubles, des phénomènes plus ou moins bizarres. L'esprit agit sur l'esprit comme dans le cas de la suggestion mentale à distance.

L'action d'un esprit sur un autre à distance, surtout en des circonstances aussi graves que celles de la mort et de la mort subite en particulier, n'est pas plus extraordinaire que celle de l'aimant sur le fer, que l'attraction de la lune sur la terre, que le transport de la voix humaine par l'électricité, que la révélation de la constitution chimique d'une étoile par l'analyse de sa lumière, et que toutes les merveilles de la science contemporaine ; seulement, elle est d'un ordre plus élevé et peut nous mettre sur la voie de la connaissance psychique de l'être humain.

L'explication ne sera pas la même, sans doute, pour une apparition de *mourant* ou pour une de *mort*. Mais nous ne savons rien là-dessus. Ne nions pas, observons, analysons, examinons.

CAMILLE FLAMMARION.

(*Annales des Sciences psychiques.*)

LITTÉRATURE, ART

Le Mouvement des Livres

La Fin des bourgeois, par Camille Lemonnier
Chez E. Dentu.

Le dernier livre de M. Camille Lemonnier est une œuvre de colère. C'est aux heures des désagrégations

sociales que les Juvénals apparaissent. M. Camille Lemonnier, pénétré lui-même de décadence, littérairement parlant, inflige à la décadence sociale de cette Société finissante le supplice d'un grossissant miroir. Je dis « grossissant », car M. Lemonnier en poète me paraît exagérer visiblement les putréfactions et les sanglantes sanies. Epique comme Zola, il n'a pas, comme celui-ci, un certain goût assez latin pour l'ordonnance, la netteté et la mesure même dans l'outrance. La manière du peintre de la *Fin des bourgeois*, c'est dépasser le but pour mieux l'atteindre. En cela, il y a parenté célébrale avec M. J. K. Huysmans, qui, miraculeux écrivain, a été jusqu'ici un œil formidablement pessimiste et une éloquence cinglante et furieuse. Mais il faut faire à M. Lemonnier une place à part, lui qui possède la luxuriance irrécusable d'un Rubens.

Je ne saurais analyser ce roman de ténèbres, de vices et de folies. Une famille de parias lentement jaillie d'une mine, Minotaure, qui dévora avec acharnement les ancêtres, s'épanouit en rejetons empestés de ploutocratie, d'égoïsme, de tyrannie obtuse et de concupiscences inavouables. On pourrait, en disséquant cet arbre généalogique empoisonné, retrouver la classification de toutes les lâchetés et de tous les crimes. M. Lemonnier fait ainsi le procès à notre bourgeoisie moderne que le scepticisme et l'or ont jetée dans le bas délire de la corruption. Seule l'Aïeule demeure et plane majestueuse et inviolable. Elle est à la fois le remords de cette famille de parvenus et leur seule excuse de vivre encore devant le ciel.

Les critiques de M. Lemonnier sont simples et fortes, jugez-en :

« Lombroso a raison : au bout de trois ou quatre générations, la famille aujourd'hui n'existe plus : la mère abdique tout de suite la direction de ses filles, le père n'a qu'une idée, lancer ses fils dans la carrière, comme on dit, leur faire gagner de l'argent, canaliser leur âge de jeune homme dans des positions sûres et fructueuses... Puis l'usure de la vie est bien plus rapide; à vingt-cinq ans, on est blasé, à quarante c'est le délabrement total. L'ambition, la fortune gagnée en coups de bourses, en tripotages véreux, en compromission louches, les nerfs tiraillés par tous les bouts, fouillés par une perpétuelle danse de Saint-Guy, comment diable voulez-vous qu'on résiste à tout cela ? Autrefois on restait vert jusqu'à des âges légendaires ; on sentait que la vie est un devoir. On

apprenait à vivre aux enfants, comme avaient vécu les pères... Une petite aisance alors suffisait, on n'y arrivait que laborieusement, en pratiquant la vertu des privations, en économisant ses forces, en pensant toujours au ruban de chemin qui restait à faire... Et cela, c'est la vraie vie ; il faut acheter par beaucoup de patience, de soumission, de bonne volonté, son droit à la vie... »

M. Lemonnier n'a pas tort. Tout aujourd'hui se désorganise, mais ce chaos où l'on retombe, espérons-le, sera fécond en germes nouveaux. L'évolution ne va pas sans une sorte d'involution parallèle ; avant de toucher à la montagne de paix et d'amour, que de vallons de progrès, il faudra gravir, et en combien de précipices, de décadences, hélas ! rouler !

Les *Grands Enterrements,* par Bazouge
Chez Simonis Empis.

M. Francis Chevassu est un des journalistes les plus ingénieux, et malgré ses heures de paresses, — la bonne paresse féconde tant chantée par les poètes, — c'est un véritable écrivain. Le volume de portraits qu'il fit paraître l'an passé, l'apparia à un des esprits les plus curieux (quoique des plus versatiles) de ce temps, je veux parler de M. Jules Lemaître. Le dernier volume de ce Parisien n'est, à vrai dire, qu'un recueil de boutades. Mais n'est-ce pas du meilleur goût français que ces petits morceaux de brève haleine, point prétentieux, mais incisif, et racontant sous une allure folle un brin de piquantes vérités. M. Chevassu a pris cette fois le pseudonyme de Bazouge, lequel incarne le type du croque-mort selon le plus célèbre romancier naturaliste. Vous pensez bien que ces grands enterrements sont plutôt de petits éreintements et que ces morts que l'on peut rencontrer tous les jours dans la cohue parisienne jouissent d'une excellente santé.

Cette fois Bazouge enterre M. Francisque Sarcey, de théatrale mémoire, M. Georges Ohnet, hélas ! trop illustre, M. Renan, trop détesté des uns, peut-être trop chéri des autres, et même le magistrat Toutée, et même un comédien, Le Bargy. Bazouge se plaît à faire prononcer des oraisons funèbres ou par des hommes peu familiers avec le prétendu défunt ou par ses ennemis, ce qui permet bien des ironies et aussi de jolies naïvetés bien littéraires.

Les Etats profonds de l'hypnose, par le lieutenant-colonel de Rochas d'Aiglun. — G. Carré, éditeur.

Le lieutenant-colonel de Rochas d'Aiglun, administrateur de l'Ecole polytechnique, passe à juste titre auprès des savants de toute école pour le mieux renseigné et le plus sincère parmi les expérimentateurs des forces occultes. Ses deux livres précédents, en particulier *les Forces non définies* et *le Fluide des magnétiseurs*, utilisèrent, éclaircirent, résumèrent et complétèrent les découvertes sur l'od de M. de Reichenbach. Dans les *Etats profonds de l'hypnose*, M. de Rochas semble s'être borné à relater ses expériences personnelles.

Il a classé ces mystérieux moments et s'est trouvé tomber d'accord avec les Yoghis de l'Inde sur l'extériorisation de la sensibilité ; il nous communique de précieux renseignements, et du coup par l'hyperesthésie des sens il explique scientifiquement le flair ! Mais pour l'extase M. de Rochas ne semble pas pour le moment s'être beaucoup préoccupé de celle qui n'était pas physiologique ; c'est qu'il préfère aller lentement, mais de façon sûre, n'affirmant que ce qui est dans la dépendance de l'expérience. Ce livre est tout entier à lire et à retenir. Mais, ne pouvant faire mieux, je veux en citer les dernières lignes d'une modestie lumineuse et d'une rare prévision du scientifique avenir, où l'auteur des *Etats profonds de l'hypnose* dominera de toute la sérénité de ses consciencieux efforts :

« Pour l'étude de la force nerveuse nous en sommes à la période qui correspond à l'alchimie ; nous manquons du fil conducteur, et les faits eux-mêmes ne sont ni assez nombreux ni assez bien établis pour permettre d'y asseoir le moindre de ces fragiles édifices qu'on appelle théories.

Il faut observer d'abord ; mais les observations ne deviennent réellement fécondes qu'en servant de point de départ à des expériences. Un phénomène se produit-il ? On le rattachera, si c'est possible, à d'autres phénomènes déjà connus et on en tirera des conséquences qu'on cherchera à vérifier en ayant soin de noter aussi bien les insuccès que les succès.

Quand des travaux de cette nature auront été effectués et publiés par un certain nombre d'hommes consciencieux, opérant par des procédés, et à l'aide d'instruments différents, les constantes apparaîtront,

les erreurs s'élimineront d'elles-mêmes, et alors sera réellement fondée cette science future que Reichenbach a nommée la *Science de l'od*.

La Kabbale, résumé méthodique par Papus
Chez Georges Carré.

Papus, qui vient de rédiger un petit résumé succinct et clair de l'occultisme, à su condenser bien des études sur la kabbale en un assez grand nombre de pages très nourries. Ce livre est excellent à consulter, et je pense qu'il peut rendre de véritables services à ceux que la kabbale inquiète et qui ne savent trop par quel bout la prendre.

M. Papus résume les travaux antérieurs et apporte ses propres lumières; le tout intéresse, méthodiquement et historiquement parlant. Ce que nous aurions voulu, c'est que, à part le Sepher Jésirah, qu'il nous donne en français, le jeune occultiste nous transmît quelques extraits de ces livres mystérieux dont il ne nous dévoile que les titres magnifiques ; le *Livre des Saintes Voies, le Livre des Portes du divin entendement* ou *le Livre de l'Angoisse* ou *le Livre des Ames*, ou *le Livre de la Rédemption*. Ceci nous reporte aux splendides interprétations dont notre frère Alber Jhouney embellit notre *Etoile*. Quelle subtilité ! quelle noblesse ! quelle profondeur! On ne sait qui louer davantage, l'Ancien ou le Nouveau, le commentateur-traducteur ou le commenté-traduit. C'est que la poésie et la science sont un don de Dieu qui se transmet à travers les âges, et Alber Jhouney sent battre un cœur fraternel dans ces vieilles pages sublimes.

Le livre excellent de M. Papus se recommande d'une lettre de M. Franck, le révélateur de la Kabbale en France.

La Vie sans lutte, par Jean Jullien
Bibliothèque de la *Plume*.

M. Jean Jullien écrit avec solidité et avec simplicité. Parmi ses confrères les critiques dramatiques, c'est un honnête homme et une intelligence avisée. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'est aucune conception d'art nouvelle qu'il n'étudié avec opiniâtreté et à qui il ne fasse faire sa trouée. Il est beau d'être une exception par le temps banal qui court; M. Jean Jullien est cette exception.

La Vie sans lutte, volume de trois nouvelles, a été composé sous l'influence des naturalistes. Le caractère des personnages y est toujours déterminé par une série de petits faits, et les incidents s'enchaînent selon ce train,— train médiocre, désillusionnant, de la vie. L'âme de l'écrivain tente de s'effacer de l'œuvre selon le précepte de Flaubert ; cependant une compassion immense pour les faibles, les humbles, ceux qu'on oublie, se trahit perpétuellement dans ces études de la vie moyenne, en fait une chose poignante dans le goût de l'auteur d'*un Cœur simple*.

M. Jean Jullien a le culte de la souffrance humaine. J'attends son *Théâtre vivant* pour parler de son œuvre moins sommairement. Il y a là de fortes pages qui font de ce critique consciencieux des artistes un artiste sobre et puissant.

Bruges la Morte, par Georges Rodenbach
Flammarion, éditeur.

M. Georges Rodenbach, qui chanta le silence, vient de rythmer un beau poème de mort. Je crois que ce nouveau livre sera un des points culminants de l'œuvre de M. Rodenbach. Il y a là l'aboutissement de bien des pensées, de bien des esthétiques, de bien des songes. La forme en est définitive, telle que l'auteur en a voulu la trame; en voici aujourd'hui la perfection. Trouvailles excessivement subtiles, non pas dans l'aventure, dans les hasards d'une déréglée imagination, non pas trouvailles en hauteur et en largeur, mais trouvailles en profondeur, si j'ose aussi mal dire. M. Rodenbach se replie sur ses idées; il s'y hallucine, et tout à coup, à un recoin ignoré, une image se lève toute rayonnante de sagesse et de nouveauté dolente.

Ce poète des villes mortes et des cœurs discrets a cette fois identifié le cœur et la ville. Il a animé la ville, et il a voulu que cette ville avec ses canaux, ses tours, sa paix de grand bibelot historique réalisât en éléments, en matière, l'infinie tristesse suggestive de son héros.

« Voilà ce que nous avons souhaité de suggérer, dit la Préface : la ville orientant une action ; ses paysages urbains non plus seulement comme toile de fond, comme des thèmes descriptifs un peu arbitrairement choisis, mais liés à l'événement même du livre. » Et plus loin il veut,l'évocateur,que « ceux qui

nous liront subissent aussi la présence et l'influence de la Ville, éprouvent la contagion des eaux mieux voisines, sentent à leur tour l'ombre des hautes tours allongées sur le texte. » Et voilà pourquoi M. Rodenbach a joint à son roman des simili-gravures reproduisant les divers quartiers de cette merveilleuse Bruges.

Hugues Viane pleure une morte dans *Bruges la morte* ; tout à coup dans une de ces rues paisibles, la morte lui réapparait sous les traits d'une identique jeune femme. L'inconsolable veuf s'éprend aussitôt de ce fantôme du passé, fantôme qu'il reconnaîtra trop vite d'os et de chair. Le cher fantôme est en effet une danseuse. Les deux amants se recueillent dans la silencieuse ville ; mais Hugues Viane n'a voulu que ressusciter la morte en une vivante, et celle-ci ne lui vaut que par celle-là. Le malheur c'est qu'il y a à ce raffinement quelque sacrilège. La vivante défiore la morte, la vivante la profane, si bien qu'un jour où cette profanation va s'affirmer dans un acte, le jour où la danseuse touche pour s'en jouer à la chevelure, relique de celle qui a disparu, Hugues voit rouge et en une minute vengeant sur sa complice son propre péché, il l'étrangle avec cette crinière de blonde, et la mort enfante la mort. La ville est un nouveau tombeau.

Expliquons par un exemple le style :

« Elle était morte pour n'avoir pas deviné le Mystère et qu'il y eût une chose à laquelle il ne fallait point toucher sous peine de sacrilège. Elle avait porté la main, elle, sur la chevelure vindicative, cette chevelure qui d'amblée — pour ceux dont l'âme est pure et communie avec le mystère — laissait entendre que, à la minute où elle serait profanée, elle-même deviendrait l'*instrument de mort*. »

Quel sens admirable des analogies !

Jules Bois.

Artiste ?

Artiste, vous l'êtes peut-être ; quelquefois au moins vous avez compris le beau et vous avez subi un état d'âme atroce et doux à la fois. L'harmonie de quelques sons ou de quelques

lignes vous a fait pendant des jours ou du moins des heures entrevoir tout un côté de la vie, dépouillé de la banalité courante; comme un amoureux erre instinctivement sous la même fenêtre, vous avez poursuivi votre rêve. Si vous étiez saoûl de musique, machinalement vous avez cherché à chanter, à jouer d'un instrument quelconque, si c'est de lumière que vous étiez grisé, vous avez voulu dessiner, peindre, esquisser quelque chose. Seulement, comme vous n'êtes ni musicien ni peintre, comme votre corps rebelle ne vibre pas des mêmes vibrations que votre âme, vous n'avez produit que des sons discordants ou des caricatures.

C'est que, voyez, la matière en elle-même est la négation du beau, elle ne peut que le refléter ; elle ne nous émeut que lorsque, sous la main de Dieu ou par celle de l'homme, elle prend des formes évoquant en nous l'idée de grandeur ou de grâce. Il faut pour l'idéaliser, broyer les couleurs, buriner le marbre, forcer les sons à se plier aux règles inflexibles de l'harmonie. L'artiste qui entreprend cette œuvre divine doit y former son corps, le rompre par le travail. Le corps de l'artiste, c'est un simple instrument qui doit transmettre à la pierre, au papier, à la toile, sans le défigurer, le beau idéal que perçoit son âme. Outil, il doit en aiguiser les facultés par le travail effréné qui ne va guère sans les privations et la veille, comme on meurtrit à la meule et l'on tord au feu le ciseau destiné à un ouvrage sortant du commun. C'est si dur d'animer la matière, de la remuer, lui donner la vie, elle est si essentiellement morte!

Le sculpteur a fait vingt statues, mais aucune ne le satisfait ; son corps avec ses instincts bêtes n'est pas encore assez annihilé, plié à tout, il met quelque chose de lui dans l'œuvre, quelque chose de sa lassitude, de sa paresse, de sa manie de couper au plus court et aussi de sa raideur et de sa faiblesse de vues. Il lui faut travailler encore, mais, s'il réussit, si ses doigts parviennent à

transmettre tout à fait à la chose l'expression de l'être... qu'importe qu'il meure, qu'importe que son corps se désagrège, que son crâne se dénude et se vide? son œuvre, elle, demeurera. Transportée à cent lieues dans l'espace et dans le temps de l'endroit où elle fut conçue, elle emporte avec elle la flamme qui avait jailli dans ce cerveau aujourd'hui anéanti.

L'idée née dans l'âme d'un artiste, l'idée qu'il a transmise à la pierre malgré les résistances de son corps, malgré les résistances de la pierre, va à travers le temps parler à l'âme des artistes d'autres âges. Tous peut-être n'ont pas suffisamment assoupli leurs corps pour leur faire transmettre aux choses les beautés idéales qu'entrevoit leur âme; ils les ont cependant assez affinés pour qu'ils perçoivent et sentent le beau, tout en étant incapables de le reproduire.

ADOLPHE.

SOUVENIR D'AUSTRALIE

Extrait d'une relation de voyage en préparation.

Pourquoi donc ce matin la pensée me vient-elle d'ouvrir le carton où sont empilés ces feuillets sur lesquels j'ai fixé les impressions des heures vécues par delà les mers. Serait-ce la nostalgie des beaux ciels bleus, des sables d'or et des grands horizons qui me reprend?

Vais-je, un jour ou l'autre, retrouver des ailes pour retourner au pays des champs d'or et de l'Eucalyptus. Sans souci des océans étendus entre nous, ni des immenses flots bleus de l'océan Indien qui nous séparent de la terre *of the golden fleece*. Chi lo sa!

La page où s'est ouvert le cahier sent bon; elle a conservé les parfums du vaste et coquet cottage où elle fut écrite.

Edifié en *red wood*, tout boisé de cèdre, tout embaumé par ses corniches en bois de santal, Rose-

dale a été campé dans un des plus jolis sites du Gypsland par sir Oliver Powell, son propriétaire. C'est le *family home* d'où les enfants se sont envolés, mais où chaque *holiday* ramène les fugitifs qui, jadis gais et heureux, laissaient dans leur office de Melbourne les préoccupations et le souci des affaires pour revenir au nid paternel goûter ces joies familiales que les Anglais et les Allemands comprennent beaucoup mieux que nous. Mon esprit un moment a évoqué les fantômes du passé . . . . . .

. . . . . .

Ce jour-là, il faisait bien chaud !

Christmas battait son plein ; à travers les entre-bâillements des rideaux, on apercevait les sapins enrubannés, et les effluves du logis exhalaient les parfums de l'oie rôtie, du Christmas pudding, dont le père Noël ne prive pas les plus pauvres dans les colonies anglaises, où son cortège de frimas est aussi inconnu que les blancs flocons de son neigeux manteau.

Pour la circonstance, il dardait ses ardents rayons, aussi nulle brise ne soufflait dans la campagne baignée par une suffocante atmosphère.

Pendant les heures dévorantes de la journée, pas un oiseau ne sautillait dans le feuillage des acajous ou des gommiers, et l'on apercevait sur les branches plates des bancksias les rondes têtes des gros cacatoès blancs, groupés par milliers et aussi immobiles que les arbres eux-mêmes.

Pas un perroquet n'avait le courage de pousser son cri aigu ; les insectes cessaient d'animer le *bush* de leurs bruissements ; les serpents, paresseusement enroulés dans les coins ombragés, n'osaient hazarder leur peau, si rude cependant, sur le sol brûlant des sentiers ; les iguanas, aux yeux brillants, étaient blottis dans leurs trous, et les scieurs d'acajou, que MM. Powell employaient alors en grand nombre, dormaient au fond des fossés creusés par eux, avides qu'ils se sentaient de fraîcheur et de repos. Les morsures des fourmis voyageuses ne les effrayaient même pas ; elles aussi du reste, les perpétuelles promeneuses, suspendaient leurs fantaisistes

voyages, pour s'abriter à l'ombre des ronces et des lianes.

Sous la large vérandah du cottage, une femme était étendue sur une chaise longue, en paille, placée sous une sorte de moustiquaire en mousseline, et semblait plongée dans une de ces rêveries qui, sans anéantir la pensée, closent à demi les yeux. Les siens ne l'étaient cependant pas à ce point qu'elle ne vit parfaitement apparaître, sur le seuil du cottage, d'abord la silhouette, puis la personne d'un grand et élégant gentleman, et que cette vue n'amenât sur ses joues, pâles d'ordinaire, une teinte plus rosée.

L'arrivant représentait dans toute sa pureté un type spécial à l'Australie et qui tient à la fois de l'Anglais et des autres nations qui ont peuplé cette colonie. Grand, brun, vigoureusement découplé, physionomie intelligente au suprême degré, illuminée par deux grands yeux bleus foncés, parfois perçants et durs comme l'acier, mais, en ce moment, qui exprimaient la plus vive tendresse.

D'un signe, William Powell, fils aîné de sir Oliver Powell, appela un petit moricaud et lui ordonna de mettre en mouvement la corde d'un immense éventail de percale, assujetti au plafond. Bientôt, la plus fraîche atmosphère régna sous la véranda. S'approchant alors de la dormeuse : *Dear Jane,* dit-il d'une voix grave, presque gutturale, celle de beaucoup d'habitants de ces régions, en lui prenant la main, j'avance l'heure de la brise, car celle que va nous donner le vent du sud m'emmènera loin de vous, et je voudrais, pendant que nous sommes seuls, vous adresser une prière.

— Elle est exaucée d'avance, *my dear Willie ;* car de vous rien que de bon ne peut me venir.

— J'abrège mon séjour au cottage pour des raisons d'affaires, et je vous demande de le faire aussi, venez me rejoindre après-demain à Melbourne, je désire vous faire assister à un lever de soleil dans la baie de Port-Philippe. Mon canot sera amarré au rivage de Saint-Kilda, à deux pas de chez vous, et nous ferons pour la première fois ensemble notre prière du matin à cette minute précise où la grande

âme de notre monde sort des brumes de la nuit, ce sera comme l'aurore du bonheur que nous espérons encore de la vie.

Une nuance d'hésitation se produisit sur la physionomie de la chère Jane.

— Vous ne voulez pas? demanda anxieusement William Powell.

Je ne dis pas cela, seulement, je songe que la baie de Port-Philippe est infestée de requins et que votre canot a les bords peu élevés.

— Et vous avez peur? Peur avec moi! Alors c'est que vous ne m'aimez pas : Car, au bras de l'homme qu'elle aime, une femme ne redoute rien ; vous n'avez donc plus confiance en moi?

— Certes si, mais les requins! ami, les requins!

Une expression douloureuse et triste envahit la physionomie de M. Powell, et sa compagne le remarqua ; aussi, changeant de note et redevenant sérieuse, accepta-t-elle avec d'affectueuses paroles la proposition qui lui était faite.

C'est que quinze jours seulement s'étaient écoulés depuis certain soir où, sur le balcon d'une villa terrasse de Saint-Kilda, par une belle soirée diamantée d'étoiles, tout embaumée par les étranges senteurs que les bois de magnolia, les multiples orchidées exhalaient, leurs mains s'étaient jointes, et, dans un de ces silences qui lient plus les âmes parfois que ne le ferait l'expansion la plus tendre, ils s'étaient fiancés dans toute la sincérité de leurs cœurs. Un prochain mariage devait les unir.

Ni l'un ni l'autre n'étaient des heureux de la vie; chacun avait son histoire, et les grandes lignes droites rayant leurs fronts, pour l'observateur, révélaient des êtres qui, ayant pensé, aimé, nécessairement avaient souffert. Des débris d'espérance échappés au naufrage, ils essayaient de reconstruire un bonheur.

Lui, à l'heure où la grande aile de la souffrance l'avait terrassé, il avait levé les yeux en haut et dit : Je vois! Je crois! J'espère! et son esprit s'ouvrant tout grand aux inspirations de la spiritualité

la plus exaltée, s'élevait dans les sphères éthérées à des hauteurs vertigineuses auxquelles n'atteignait pas alors sa compagne et qui l'effrayaient même.

Le surlendemain, ainsi qu'il avait été convenu, William et Jane montèrent dans le petit canot qui, conduit par les mains expertes de son propriétaire, rapidement eût gagné le large.

Il faisait presque sombre. En Australie, point d'aurore ne prépare le lever du soleil, il sort des ombres de la nuit tout à coup, comme les diablotins des boîtes à surprises, et son apparition n'est annoncée que par la disparition des étoiles qui semblent vouloir s'effacer pour faire place au souverain.

Tout à coup, un éclair fulgurant jaillit de l'horizon, éclairant tout de ses reflets d'or rouge, puis, lentement, se transforma en un large foyer incandescent, irradiant les flots de ses immenses rayons; les faisant miroiter du prisme de ses multicolores reflets, et la nature se réveilla ! Du fond de l'eau, des bruits montèrent à la surface; la rive répercuta l'écho du chant d'allégresse des oiseaux, comme un parfum plus pénétrant se dégagea des fleurs, des mousses de tout ce qui est.

Un alleluia général saluait le renouveau de la vie, pendant qu'un rayon emportait bien haut la pensée réunie, les âmes des deux êtres rois de la terre, qui, ravis, extasiés, laissèrent longtemps errer leur esprit dans ces régions supra-terrestres où l'on puise force et courage quand on sait aller s'y retremper. Illusions ! diront les sceptiques; soit, illusions. Mais qu'importe si elles soutiennent et consolent !

Bientôt, cependant, le soleil devint ardent, et, sous sa chaude caresse, Jane descendit sur terre.

Malgré sa réelle émotion, une appréhension hantait son esprit : les requins n'avaient pas cessé de lui inspirer un secret effroi. Aussi laissa-t-elle errer son regard investigateur sur les flots environnants et remarqua deux morceaux de bois qui, tout en flottant, s'avançaient vers le canot.

Rien d'étrange à ce que, si près de la terre, deux morceaux de bois flottassent, mais ceux-ci avaient de

drôles d'allures : un je ne sais quoi que, d'ordinaire, n'ont pas les épaves.

William, s'écria-t-elle d'une voix altérée, qu'est-ce ? A son tour William descendit des nuages et son regard suivit la direction indiquée.

Les deux morceaux de bois, bien évidemment, se rapprochaient du canot.

Rapide comme la pensée, le jeune homme assujettit ses avirons.

Du calme ! calme absolu, ordonna-t-il d'une voix brève à sa compagne qui tenait le gouvernail, puis, saisissant son fusil, ce fusil sans lequel un colonial ne va pas en expédition, il ajusta les dits morceaux de bois et fit feu. L'on ne vit plus rien qu'une tache de sang vite effacée à la place qu'ils avaient occupée. Sans s'émouvoir, William Powell replaça son fusil au fond du bateau, reprit les avirons, et, tout souriant, dit :

— *Darling*, avez-vous eu bien peur ?

Oui, *Darling* avait eu peur, seulement, dans son âme, un autre sentiment s'était imposé.

William, comme tous ceux qui sont réellement *quelqu'un*, la simplicité même, n'avait conscience ni de sa mâle beauté ni de la calme énergie qu'exprimaient ses traits.

Encore illuminé par l'extase de la prière, sous cette féerique magie du rayonnement d'un soleil de feu, dressé de toute sa hauteur, il avait paru à sa compagne un être plus qu'humain. Rapide comme l'éclair, le drame terrible qui avait ensanglanté les vingt ans de cet homme et lui avaient, en quelques années, donné la maturité de l'âge mûr, se déroula dans son cerveau ; les sublimes pensées, les enseignements profonds qu'il murmurait à ses oreilles lorsque le soir, la main dans la main, ils venaient respirer les fraîches brises du rivages, vibrèrent dans son entendement comme un voile se déchira de devant ses yeux ; elle comprit un instant ce qui se cache sous le mystère des orages humains, et remerciait Dieu de lui avoir permis d'être aimée aussi profondément qu'elle l'était par cet être devenu à ses yeux un envoyé d'en haut appelé à l'enlever un jour vers

les sphères éthérées dont il lui peignait les enchantements, comme si les paysages lui en eussent été familiers.

Comprit-il, *Lui*, ce qui se passait en *Elle* ; il ne parla plus. Mais son regard resta longtemps, bien longtemps noyé dans le sien, versant à plein dans cette âme le courant magnétique d'une infinie tendresse jusqu'au moment où Jane murmura comme inconsciente :

— Je souffre, ramenez-moi à terre.

Quelques minutes plus tard, on foulait le sol du rivage, et, par le chemin des écoliers, les promeneurs rentrèrent au logis devisant un peu des requins et beaucoup plus de l'installation qu'on allait faire prochainement sur les bords du *Swan river*, dans le Western Australia, dans le *busch*, encore si peu connu sur lequel circulent les mystérieuses légendes des mines d'or de la Vasse, légendes dont un de ces jours nous entreprendrons l'esquisse, et de bonnes heures de bonheur s'écoulèrent sans qu'on pût, heureusement, soupçonner l'existence du gouffre profond, où, peu de jours après, toutes ces espérances devaient à jamais disparaître, précipitées par la mystérieuse loi qui pousse l'être humain à toujours poursuivre le bonheur et à le voir se briser entre ses mains dès qu'il croit l'avoir saisi.

Mûr pour le ciel, il lui avait appris comment on doit souffrir ; sa tâche ici-bas était terminée !

Oh ! bonheur radieux de l'âme illuminée par le rayon divin, foi sublime qu'il entraîne avec lui, paix et recueillement qu'il comporte, pourquoi ne point donner satisfaction au rêve du poète, et, sur l'océan des âges, jeter l'ancre plus d'un jour.

Paule Janick.

M. F. E.

BIBLIOGRAPHIE

A la recherche des Destinées

Prix : 3 fr. 50. Librairie des Sciences psychologiques.

PAR EUGÈNE NUS

Le matérialisme que nous ont imposé et la religion officielle et la science officielle, travaillant ensemble, quoique par des voies opposées, à l'asservissement de l'âme humaine, fait naître chaque jour une œuvre nouvelle qui cherche à rallumer le flambeau de la vérité qu'on allait voir s'éteindre. L'auteur des *Grands Mystères*, le haut spiritualiste si bien connu ne pouvait manquer d'apporter sa note au milieu du désarroi général et son rayon de lumière aux yeux qui pleuraient dans les ténèbres. Dans son nouveau livre des *Destinées*, Eugène Nus passe en revue les principaux systèmes de philosophie religieuse qui prétendent apporter aux hommes la clé de la vie ; brahmisme, bouddhisme exotérique et ésotérique, bardisme, kabbale, ésotérisme chrétien, spiritisme, théorie de l'inconscient, etc., sont successivement analysés dans le style brillant et incisif qui caractérise l'auteur; c'est une vue d'ensemble des plus complètes qui aient été faites, où sont relatés tous les faits les plus importants du jour. La seconde partie du livre, intitulée *Déductions*, est une synthèse générale où Nus émet des idées personnelles.

Eugène Nus combat tout d'abord le positivisme qu'il appelle : *Une Société de tempérance contre les excès de l'esprit*. Il prend ensuite à partie la science officielle qui défend sans raison la recherche du *pourquoi* des choses, à l'encontre des Anciens qui, plus intelligents, admettaient au contraire que la science est la connaissance des choses par leurs causes. Nus se montre partout l'ennemi et de la religion aveugle qui prétend nous mener par le bout du nez et de la science matérialiste qui veut effrontément imposer ses hypothèses démoralisantes et gratuites. Bouddhisme et Néo-bouddhisme ne satisfont qu'à demi l'auteur des *Recherches*, et l'état *devakanique* où les principes inférieurs de l'être après la mort vont se livrer à toutes les rêveries du *dolce farniente* ont le privilège d'exciter sa verve. Mais Nus a des tendresses d'amant pour la théologie cel-

tique, cette vieille religion de nos pères actuellement en train de se réincarner dans le spiritisme, lequel n'est absolument que la résurrection du bardisme. Aussi le spiritisme est-il traité par l'auteur avec beaucoup de faveur. « A l'inverse de la théologie bouddhiste, qui sépare complètement des agissements de ce bas-monde, les entités humaines désincarnées, vivant leurs rêves dans le devakan, la théorie spirite les relie par une étroite solidarité aux choses et aux gens de la terre. » Mais Nus ne s'aventure que juste ce qu'il faut dans la théologie nouvelle qui est en train d'envahir le monde. Il aurait pu dire, avec bien d'autres savants, obligés de se rendre à l'évidence : *Que le spiritisme procède à la manière de nos sciences modernes, par l'expérience et l'observation ; que c'est à lui que l'on doit le beau mouvement qui s'accentue tous les jours davantage vers un spiritualisme rationnel et positif, qui résiste à toutes les insultes et triomphe magistralement de tous les obstacles.* Nus aurait pu dire aussi avec sir Alfred Russel Wallace, le grand savant anglais, *que les solutions fournies par le spiritisme au problème des Destinées sont plus satisfaisantes que celles proposées par toutes les autres religions connues.* Car, en même temps qu'une science, le spiritisme est une véritable religion qui *relie bien véritablement l'homme à l'univers et à ses semblables.* Mais Eugène Nus affirme à tout bout de champ qu'il ne veut s'inféoder à aucune secte, aussi l'éloge qu'il fait du spiritisme est par cela même aussi fondé qu'impartial ; il est bon à mettre en cause, étant donné la valeur hors ligne de celui qui le fait. Nus est complètement optimiste, et, dit-il, quoique nous fassions pour rendre la vie malheureuse, elle est certainement un bien. L'auteur de *Choses de l'autre Monde* aurait pu, ce nous semble, aller plus loin en parlant de la doctrine nouvelle, patronnée par Allan Kardec, c'est tout ce que nous reprochons à son œuvre ; mais alors ses amis les philosophes et les « *hommes sérieux* » ne l'auraient pas lu.

R. C.

En Allemagne

Les derniers numéros du *Sphinx* (texte allemand) publient quelques articles particulièrement intéressants. Cette revue prend une place à part parmi les publications ésotériques, par le caractère hautement scientifique qu'elle a su se donner. Dirigée par M. Huebbe-Schleiden, qui y inserre souvent de subtiles études théoriques, elle compte parmi ses collaborateurs réguliers M. Carl du Prel, le génial philosophe mystique, MM. R. de Kœber, C. Kiesewetter et d'autres. M. Edouard de Hartmann, quoique entièrement opposé à l'esprit de la revue, ne dédaigne pas d'y écrire, quand, à propos d'un obscur phénomène de spiritisme, il peut rompre une lance en faveur de sa théorie de l'*inconscient*.

Chaque fascicule se clôt par de *courtes remarques* donnant un reflet du mouvement occulte, ainsi que des correspondances de lecteurs sur des manifestations surnaturelles.

A citer parmi les derniers articles :

De M. Kiesewetter, l'auteur d'une si complète *Histoire de l'Occultisme* depuis Paracelse jusqu'à nos jours, des notes très documentées sur la vie et les œuvres de Mesmer (août, septembre) ; du même, la *Préhistoire du Somnambulisme*, une étude sur l'extase en Egypte et en Palestine (Octobre, Novembre)

De M. Huebbe-Schleiden, la *Préexistence comme condition de l'immortalité*, quelques pages très littéraires où nous cueillons cette citation de Jean Paul : « Si l'âme, le *spirituel* périssait avec le corps, elle aurait été créée en même temps que lui. » (Sélina.) De M. de Kœber, *le Système du Monisme individuelliste*, (*Octobre, Novembre*) , une analyse d'un volume de M. Huebbe-Scheilen. *L'Existence considérée comme Désir, Douleur, Amour*, volume dont le *Sphinx* donna des extraits il y a quelque mois. Il s'agit d'une modernisation des vieilles idées d'évolution de l'Inde et de la Kabbale mises en harmonie avec les théories darwinistes de la science moderne. Nous reviendrons prochainement sur cet intéressant travail.

*
* *

Contre le Matérialisme, sous ce titre, un groupe

de professeurs, de savants et de littérateurs allemands vient d'entreprendre la publication d'une série de brochures destinées à combattre sur un terrain strictement scientifique l'étroitesse des théories matérialistes. Ces brochures seront populaires et embrasseront les domaines les plus divers. La « science des Esprits » y trouvera une large place. M. Schmidkunz, professeur de philosophie à Munich, a pris la direction de l'entreprise.

Nous remarquons avec plaisir, parmi les collaborateurs, deux des principaux représentants de la moderne littérature scandinave, MM. Arne Garborg et Ola Hausson. Ce dernier parlera prochainement du matérialisme dans la littérature.

Henri Albert.

La science des Mages et ses applications théoriques et pratiques par Papus.

In-18 de 69 pages avec 4 figures gravées par Delfosse. Prix 0 fr. 50 franco. Chamuel, éditeur, 29, rue de Trévise, Paris.

Depuis quelque temps, on demandait un résumé de l'occultisme en même temps court, condensé et clair. La plupart des attaques faites contre l'occultisme dérivent en effet d'une compréhension insuffisante de la *Science des Mages* et de sa transmission jusqu'à nous.

Papus, dans sa dernière publication inédite, résume clairement les enseignements de la Science occulte sur l'Homme, sur l'Univers et sur Dieu, ainsi que sur l'Astral, la Mort, les phénomènes occultes et les pratiques de la Magie.

De plus l'auteur s'est livré à un travail de recherche très curieux et qui fait honneur à son érudition, en donnant, à propos de chacune des principales affirmations, une citation d'un auteur choisi parmi les 24 siècles qui constituent la période historique de la philosophie en Occident.

Ces citations très nombreuses prouvent l'immuabilité de la tradition ésotérique dans ses grandes lignes à travers les âges et répondent victorieusement aux objections faites à l'Occultisme par des auteurs peu au courant de la question.

Souhaitons à la nouvelle œuvre de Papus tout le

succès obtenu par les précédents ouvrages du même auteur.

Feuilles de Myrte. — Poésies par Eugène Dalzac. Prix : 1 fr. 50. Sauvaitre, éditeur.

C'est une nouvelle plaquette de l'auteur de *Nubila*, dont la *Gazette du Midi* disait :

Voir éclore un volume de poésies par ce temps de décadence c'est un rayon de soleil à travers un nuage. Le livre qui nous occupe a précisément pour titre **Nubila**. Le principal mérite de ces vers faciles et simples est d'être écrits sans prétention.

Ecoutons M. *Dalzac* évoquer le passé dans son prologue ;

Quand les ombres du soir
A nos âmes lassées
Font sentir leur pouvoir,

Des aurores passées
Nous voudrions revoir
Les lueurs effacées ;

Et, paupières baissées,
Nous cherchons, au coin noir
Des choses délaissées.

Tout au fond du tiroir,
Les strophes qu'ont bercées
La jeunesse et l'espoir.

Pour comprendre cette langue, il ne faut pas être assoiffé d'or ni dévoré par la fièvre des affaires.

Quoi de plus simple et de plus gracieux que ces vers adressés à l'oiseau et intitulés : *Dans les Airs*. Ne pouvant citer en entier cette pièce, nous en donnerons la dernière strophe :

Vivre sans connaître la vie !
Ignorer ce que coûte l'or !
Et, quand le destin nous convie,
Heureux oiseau que je t'envie !
Mourir, sans connaître la mort !

Le Portrait de Marthe, petit poème qui termine le livre, est un récit triste et touchant, dans lequel se reflètent toutes les qualités du poète.

(*Gazette du Midi.*)

Montmartre par J. - Camille Chaigneau. Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, Paris. — 1 volume in-18 jésus : 2 fr. 50.

Montmartre, en cet opuscule, est triple :

Montmartre est la montagne de Paris ;
Montmartre est un personnage ;
Montmartre est un symbole ;

les trois termes s'enchaînant : l'homme devenant l'intermédiaire entre l'expression matérielle de Montmartre et son expression idéale.

En 1er terme, Montmartre s'appelle aussi, vulgairement « La Butte ».

En 2me terme, Montmartre s'appelle ici, familialement, « Victor Charme ».

En 3me terme, c'est un sommet sur la cité des conquêtes humanitaires : c'est le piédestal de l'androgyne futur, ou — pour parler plus clairement — du « Couple-Citoyen » de l'avenir.

« Sous la triple virtualité de ce titre se développe, en prédominance de mode majeur, l'essai d'un roman d'amour, suivant une conception d'âge nouveau. Dans la contexture très simple de cet opuscule, se reflète, par une passante lueur (et ceci en souvenir du très regretté poète et histologiste Jules André), quelqu'une des plus imprévues tendances de la science positive moderne la plus minutieuse ; mais, par-dessus tout, l'auteur a tenté d'y mettre en action les merveilles naissantes des forces psychiques, ces forces qui, s'affranchissant enfin des souterrains occultes de l'ésotérisme, vont déployer au grand jour leur énergie rénovatrice. Cette énergie, puissance de l'être immortel qui est en nous (être immortel en force et en forme), se manifeste ici par la télépsychie des vivants et par l'influence évidente des prétendus morts — en un mot par la mise en valeur et par la mise en rapport des deux facteurs solidaires qui constituent l'intégrale Humanité.

Dans ces pages, les néo-pythagoriciens pourront trouver aussi, accordés en un sommet de coopération, les trois facteurs des événements terriens, suivant le grand philosophe de Samos : le destin (en son expression suprême — la prédestination de l'amour) ; la volonté humaine (en son expression suprême — la volonté de l'amour) ; la providence (en son expres-

sion suprême — la protection de l'amour, représentée ici par l'esprit de la mère) ; — le tout convergeant vers le principe par excellence : l'Amour. »

Dresser sur le plus haut sommet de la Ville de lumière le plus accessible et le plus fécond des symboles ; y faire resplendir, en réalité et en idéal, un signe figuratif de la primordiale manifestation d'amour ; — c'est un sujet dont l'exécution aurait demandé une plume autorisée; aussi l'auteur n'a-t-il d'autre prétention que de l'avoir indiqué. On trouvera sans doute téméraire à lui d'avoir voulu tant dire en si courtes pages et si imparfaites; mais on voudra bien considérer, à défaut d'autre mérite qu'il y a mis tout son élan vers les horizons nouveaux et toute sa foi en l'Humanité.

La Plume (numéro de juillet 1892). Numéro exceptionnel, consacré, sous la direction de Papus, à la *Magie*. (Rue Bonaparte, 31.)

Nous recommandons hautement ce numéro de cette revue artistique et littéraire, dont voici le sommaire :

Papus : *La Magie*. — Stanislas de Guaita : *Notes sur l'extase*. — F.-Ch. Barlet : *Qu'est-ce que l'occultisme?* — Emile Michelet : *Notes d'esthétique transcendante ; le Héros*. — Julien Lejay : *L'économie politique et la méthode synthétique*. — Alber Jhouney : ***. — Augustin Chaboseau : *La Chaine*. — A. Poisson : *L'Occultisme et les Occultistes*. — Jules Bois : *Cahiers de psychologie ésotérique ; La légende de l'Antéchrist*. — G. Vitoux : *L'Occultisme scientifique*. — Lucien Mauchel : *Balzac occultiste*. — Jules Lermina : *Durand et Victor Hugo*. — Charles Dubourg : *Incantation*.

Nous comptons reproduire dans l'*Etoile* une partie de ces splendides articles.

R. C.

La Femme, journal bi-mensuel. Directrice : Mlle Dejoux, rue Lemercier, 33, Paris. Prix : 4 fr. l'an.

Nous recommandons tout particulièrement ce petit journal d'éducation féminine.

Création par chant

Dans le numéro 11 de l'*Aurore* de novembre 1890, page 375, on voit Mme Watts Huganes créer des fleurs, marguerites et pensées, rien que par le son de sa voix. Les voyants et les psychomètres voient dans l'atmosphère astrale qui nous entoure, toutes les images créées par actes qui se réfléchissent en elle. Ils peuvent voir les cieux de tous les âges, tout le passé de notre planète et ses myriades de formes vivantes, et tout le passé de l'homme. Le grand royaume psychométrique nous donne ainsi un aperçu du procédé par lequel la nature enregistre sur le plan extra-matériel, hyper-physique, les plus petits incidents de son phénomène évolutionnaire.

R. C.

Souscription ouverte

POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame*

(Poème initiatique)

Un ami de collège	60 fr.
M. Buvry, au nom de la « *Solidarité Spirite* ».	6 fr.

Le Poème est divisé en six grandes parties : I. *Premières Amours.*—II. *Souvenirs et Rêves.*—III. *A travers les Cœurs.* — IV. *Le Triomphe.* — V. *La Grande Epreuve.* — VI. *Apothéose du Couple Androgyne.* — *Ego sum resurrectio.*

ERRATA

Page 95, corriger comme suit le 16e vers :

Nous rend braves et triomphants

Page 99, corriger ainsi le 4e vers :

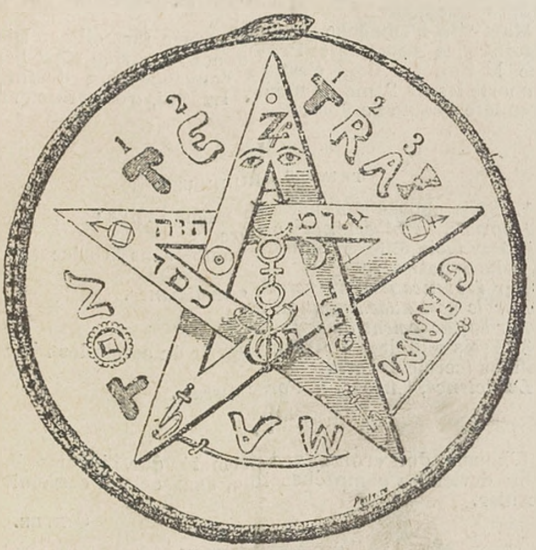
De l'Amour céleste et parfait

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

4e ANNÉE. N° 45. SEPTEMBRE 1892.

L'ÉTOILE



PENSÉES

LE DOUTE

Qu'a donc en lui le Doute qu'on puisse lui imputer comme un crime ?

L'homme est-il donc le maître de sentir autrement qu'il n'est affecté, et tous les humains ont-ils donc tous même degré d'intelligence et de moralité ?...

Si une vérité est palpable et d'une pratique importante, plaignons celui qui la méconnait : sa peine naîtra de son aveuglement.

D'un autre côté, si cette vérité est incertaine, équivoque, la croire sans qu'on l'ait rendue évidente, et sans démonstration, serait un acte d'ignorance et de sottise.

L'homme de bonne foi supportera toujours la contradiction, parce que c'est elle qui conduit à l'évidence. La violence est l'argument du mensonge ; elle n'appartient qu'aux tyrans. En religion, par exemple, c'est-à-dire dans la question la plus importante de la vie, nul ne peut arriver à la vérité avec la proscription du doute, avec l'interdiction de l'examen, avec l'abnégation de son propre jugement.

Mais cela n'empêche pas la croyance formelle en Dieu, Intelligence suprême et Providence ; car rien n'est beau que la Foi. La Foi, c'est la croyance aux destinées immortelles de l'âme humaine. La Foi, c'est vraiment la première beauté de l'âme.

∴

TRIADES DRUIDIQUES

1. Trois choses sont nées en même temps :
L'homme, la Liberté, la Lumière,
2. Par trois choses l'homme tombe sous la nécessité de la réincarnation :
Par l'absence d'efforts vers la connaissance.
Par le non-attachement au bien.
Par l'attachement au mal.
3. Trois victoires nous font sortir du cercle des réincarnations (cercle d'*Abred*) :
La Science, l'Amour, la Force morale.

∴

L'homme doit croire avec fermeté que l'incompréhensible deviendra compréhensible, sans cela il cesserait de scruter.

GŒTHE.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 septembre 1892, *de midi au soir.*
Le 7 octobre 1892, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

Religion Messianique

III

CONCORDANCES *(suite)*

1. — A cette règle générale qui nous commande d'équilibrer en nous le vrai intime et le vrai extérieur, celui qui naît de nos entrailles et celui que nous recevons d'autrui, j'ajouterai une remarque particulière : c'est que, de tous les secours réservés à notre courage par le Passé la Tradition initiatique pure est le plus efficace et le plus riche.

2. — Par Tradition initiatique pure, j'entends ce qu'il y a de vraiment noble et céleste dans la morale et dans la philosophie symbolique de toutes les religions et, plus spécialement, cet esprit qui, dans les grands Prophètes, la Kabbale, l'Évangile et ceux des mystiques chrétiens dont l'âme eut l'intelligence du Christ, a sublimé et comme délivré en Dieu l'Initiation sanctifiée.

3. — J'ai souvent éprouvé moi-même l'accord naturel qui étonne l'Intuition personnelle se retrouvant au profond miroir des Mystères et de l'Initiation.

4. — Amis inconnus, chasseurs d'infini, exploratrices d'occulte, jeunes gens à naître qui regarderez, dans l'avenir, blêmir au matin les vitres malades de vos chambres, l'âme dévorée telle que fut la mienne par les angoisses de la vérité, vous tous et vous toutes qui parcourrez fébrilement les contradictions des livres, les monstruosités et les calembredaines de la vie, et qui sentirez l'antipathie secrète des hommes pour

l'Idéaliste absolu lorsque vous descendrez dans le fourmillement des intérêts et des rues, la Tradition initiatique vous sera, comme elle fut pour moi, une Mère pleine de miséricorde et de puissance, vous l'entreverrez, pareille aux visions du Sohar, au fond des salles chargées de livres antiques ou majestueuse à l'horizon des cieux lourds d'étoiles, et son grave regard vous donnera cet idéal réel qui est la revanche du juste et qui abat la matière par la substance, le dogme par l'âme et la science par la pensée.

5. — Vous découvrirez une correspondance entre l'Intuition qui palpite dans les profondeurs de votre âme et la Tradition initiatique palpitante dans les profondeurs de l'Histoire et de l'Humanité.

6. — A force de creuser son Ame, on pénètre aux mêmes régions où s'abimèrent les Initiés anciens de sorte que l'Intuition est comme l'Esotérisme de l'Ame et que la Tradition initiatique est la grande Intuition séculaire des races, la voyance du genre humain.

7. — Mais gardez toujours l'équilibre entre la vie spirituelle qui est en vous et celle qui vous arrive du dehors.

8. — Ne croyez pas sur parole la Tradition sacrée ni ce que je vous aurai enseigné d'après elle ou d'après mon cœur.

9. — Ce vrai qui rayonne d'autrui, vous ne pouvez étreindre en lui une conviction aussi immédiate que celle où votre pensée, en elle-même, se crée et s'étreint.

10. — Eprouvez sans pitié ce qu'on vous offre, cherchez à votre guise et par des voies à vous, il faut qu'une vérité cesse de vous effleurer le front, qu'elle descende dans vos entrailles pour en remonter vivace, *transsubstantiée*, et qu'elle fasse corps et caractère avec vous.

* * *

IV

L'AFFRE INTELLECTUELLE

1. — Quand vous aurez, pour commencer le ré-enfantement personnel des Traditions auquel je vous encourage, refait, par vos propres labeurs, ce que vous venez de lire, et que, pour premier acte du grand ré-enfantement, vous aurez pris conscience de votre esprit, de sa solitude, de ce germe saignant et déshérité qui est la pensée, alors vous reconnaitrez que je n'exagérais rien dans les douleurs que je vous avais promises, et vous apprendrez ce qu'on peut souffrir par l'intelligence.

2. — J'aurai votre aveu que je ne déclamais pas en vous annonçant des Enfers intérieurs et abstraits plus redoutables que les Enfers du Dogme et de la légende, et vous ramperez dans un lac de détresse plus corrodant que le Cocyte glacé.

3. — Vous aviez déjà entendu et, peut-être, improvisé vous-même, quelques dissertations sur la vanité universelle et sur les apparences en déroute, vous aviez lu de rudes versets de l'Ecclésiaste ou savouré la mollesse triste de ses modernes commentateurs.

4. — Seulement toutes ces phrases, émouvant votre imagination, ne vous ébranlaient pas jusqu'aux racines de l'être. Vous aviez continué à vivre, d'instinct et dans vos habitudes quotidiennes d'après la croyance aux choses telles que nous les voyons, et, pendant que le doute vous amusait l'esprit, pleins de la tranquillité d'une plante ou d'un animal, vous reposiez vos sensations sur le monde.

5. — Mais si, comme je vous y exhorte, vous ne cherchez dans les phrases que des indications vers des expériences personnelles à tenter et si vous osez l'expérience du doute, si vous aspirez

par les moëlles de vos os l'effluve de clairvoyance et d'incertitude, alors, unis à l'horreur d'un réveil qui éteindra toute lumière, vous subirez une effrayante altération de votre vie.

6. — Vous serez suppliciés par *l'Affre intellectuelle*, l'agonie métaphysique vous couvrira de la sueur de mort.

7. — Jusqu'à cette heure la familiarité des choses, l'imprévu des passions, l'art et ses mirages vous avaient épargné le souci du vrai.

8. — Et, s'il y avait eu, dans vos préoccupations, une place pour la vérité, elle avait été remplie par quelque apaisante fiction, de légende ou de science.

9. — Un dogme vous abritait dans sa forteresse pittoresque et sa maternelle antiquité.

10. — Ou les formules scientifiques, par votre œil, votre oreille et toutes les crédulités de votre corps, enchainaient votre âme endormie.

11. — Vous étiez affranchis du besoin de vérité absolue par l'insouciance ou par une possession illusoire.

12. — Et voici que la vérité a fondu sur vous, comme une mort étrange qui anéantirait la vitalité tout autour de vous et en vous-même sans vous ôter la conscience ni ce qu'il faut d'existence pour souffrir après qu'on a cessé d'être un vivant.

13. — Les mouvements de votre esprit s'arrêtent, figés dans le vide. Passionné, vos passions manquent tout à coup de foi en leur réalité, elles errent en tourbillonnant comme une cavalerie devant un gouffre.

14. — Artiste, vous songez : qu'est-ce que la Beauté ? Et l'impossible d'une réponse détruit votre énergie et décompose vos convictions.

15. — Vous étiez confondu dans la fête ou dans la tragédie, le brouhaha des gloires ou des terreurs humaines vous soutenait par son enivrement. Maintenant une sorte de lueur pâle et puissante vous isole et rend les choses à la fois banales et innaccessibles, sans valeur dans ce

que vous en pouvez saisir et sans pitié dans le mystère qu'elle vous dérobent.

16. — Croyant, le Dogme se dénude : Erreurs scientifiques, confusions historiques, déraisons, cruautés, genèse par le temps, l'ignorance et le hasard de ce qui paraissait un si noble chef-d'œuvre tombé, tout accompli, des cieux révélateurs, ces désillusions, où il entre de l'excès, vous épouvantent. Comment fonder ses résolutions, désormais, sur tels livres de transmission vague, de sens troublé, de mille origines ?

17. — Et la science ne vous remplacerait pas le Dogme. Devant le spectre de la vérité profonde, elle descend au rang de combinaison d'apparences et d'utilité à les mouvoir.

O Science humaine, que tu sois la rêverie des formules ou le prodige des machines, tu es une façon d'imaginer et d'agir, mais non pas une façon de connaître !

18. — Oui, frères, qui oserez avoir besoin du vrai, telles seront vos tortures, et dans les tristesses, dépassant le but, des premiers désastres de votre douleur, peut-être l'amitié et l'amour et toute grâce de confiance seront-ils emportés par le tourbillon, et l'incertitude infinie dispersera-t-elle avec l'univers, les cœurs, pour vous perdus, et votre morne cœur en un vol, immense et dormant, de cendres.

19. — Ah !... Je vous vois, jetés à terre d'angoisse, la face creusée de larmes, écrasés comme des vers et blêmes comme des Ames...

20. — Il fallait cela, j'y ai passé, la grandeur humaine est au prix de ces agonies, et c'est pour que la dignité de pareilles souffrances devînt possible que l'homme et le monde ont été créés.

21. — Mais, croyez-moi, si ce tournoiement du doute et de la douleur doit être affronté, du moins faut-il trouver en soi la vaillance de reprendre sa lucidité dans la tempête et d'obliger le doute à exprimer une certitude comme un orage à qui l'on arracherait l'éclair.

22. — Deux dangers vous menaceraient, si

vous restiez dans l'abandon à l'incertitude informe : Ardent, vous pourriez ne point sortir du spasme aigu de détresse, vous traîneriez jusqu'à la mort dans une sorte de râle intellectuel continu.

23. — Froid et habile, vous finiriez par changer le doute en dilettantisme.

24. — L'épreuve que nous avons traversée n'est point, dans mon esprit, destinée à ces conséquences d'avortement.

25. — Frères, *de la netteté de notre désespoir dépend celle de notre espérance.*

26. — Regardez sans peur l'incertitude et, lentement, des forces s'y dégageront entre lesquelles vous saurez inventer une harmonie.

27. — Mais, avant même que vous soyez capables de ce regard lumineux, dans le chaos et le bouleversement de l'affre intellectuelle vous rencontrerez déjà un point fixe, et une sérénité.

28. — Vous vous en souvenez, lorsque j'ai nié la certitude objective, scientifique, j'ai affirmé en même temps la certitude subjective : et c'est là que nous allons aboutir.

29. — Lancez-vous hardiment à l'extrême du doute, et vous arriverez à la certitude entière de ce doute, *comme pensée subjective.* Dire, ainsi que Descartes : *Je pense, donc je suis*, serait peut-être trop hâté, car ce serait proclamer le *Moi* qui est au delà de notre savoir actuel, mais dire : Voilà, en moi, que ce *moi*, dans sa réalité intime, soit tel qu'il m'apparaît ou différent, voilà une pensée de doute, et cette pensée, *comme état de conscience*, est une certitude absolue, c'est constater une vérité irréfutable et indestructible.

30. — Evoquons un esprit omniscient : Pour lui cette pauvre pensée, *telle exactement que nous la connaissons*, fera partie de la science éternelle et de la certitude universelle, car une seule pensée d'un seul être est un élément indispensable de la connaissance infinie et de l'éternité. Donc, en un point, en une pensée nous

sommes maîtres d'une certitude, et, de plus, nécessairement d'accord avec la connaissance infinie.

31. — Exaspérons en nous le sentiment et l'intelligence de cette victoire : ce sera notre première récompense d'avoir bravé la torture et la ténèbre, et la première immortalité rejaillissant de notre agonie.

ALBER JHOUNEY.

Notes sur l'Extase[1]

La méditation des ouvrages d'Occulte absorbe exclusivement la plupart des chercheurs que préoccupe le problème mystique ; — je dis des plus sérieux (les plus futiles, véritables badauds en foire, se trainant volontiers d'une baraque à l'autre, en quête de phénomènes). Comme si le labeur de s'initier se bornait à des efforts d'assimilation doctrinale ! L'œuvre écrite des maîtres n'est pas impunément négligeable — qui en doute ? — et je fais peu de cas de tel présomptueux novateur qui se targue de suppléer, par l'exubérance de sa propre imagination, à l'étude approfondie des classiques de l'Ésotérisme.

Mais cette étude ne saurait suffire. Il faut encore payer de sa personne et s'aventurer résolument à la conquête du Vrai, à travers les ténèbres d'un monde inconnu. C'est par là que, se distinguant du simple érudit, qui n'est soucieux d'intervenir que dans les

1. A PAPUS, directeur de l'*Initiation*.

Nancy, ce 17 février 1892.

Tu me mandes, mon cher Ami, de t'adresser quelques pages de mon prochain livre, pour le numéro spécial de *La Plume*. Ne trouvant rien qui se puisse aisément détacher du contexte, je m'avise de transcrire, à ton intention, quelques notes brèves et hâtives, griffonnées naguère sur un cahier de brouillons.

J'ai confiance que les lecteurs de *La Plume* voudront bien excuser, — en faveur des profitables notions que peuvent offrir éparses ces fragments dénués d'apprêts — le sans-gêne dont témoigne l'auteur, témérairement peut-être, à produire ainsi sa pensée en robe de chambre.

Bien cordialement à toi.

GUAITA.

batailles d'opinions, l'occultiste tend à pénétrer l'essence des choses et va déchiffrer à même la grande stèle de la Nature, qui est écrite au dedans comme au dehors.

Imaginez une feuille de parchemin, couverte d'hiéroglyphes sur ses deux faces, mais adhérente à un tableau par l'une d'elles. Les caractères du recto — qu'on les sache ou non interpréter — apparaîtront visibles aux yeux de chair; tandis que les signes tracés au verso ne seront perceptibles qu'à l'organe visuel de l'âme, ce qui revient à dire qu'un bon lucide pourra seul les distinguer.

Ceci n'est qu'une métaphore, — et le néophyte ferait fausse route s'il allait en conclure que la lucidité magnétique est la suprême prérogative de l'adeptat. Il y a plusieurs degrés de voyance, comme plusieurs zones de vision. Que d'illustres voyants n'ont été aucunement lucides sur le plan physique! Tel, d'ailleurs, peut être un merveilleux lucide, au sens vulgaire du mot, qui n'en est pas moins un imbécile accompli: ces deux qualités n'ont rien qui s'excluent, et l'expérience l'a maintes fois prouvé.

Qu'importe-t-il enfin, pour tout dire, si l'on veut parfaire son initiation? — Il importe de se réintégrer, dès ici-bas, dans l'Unité divine (autant que le souffrent les barrières hyliques), afin d'être co-participant, avec tous les Initiés et les Elus du monde, aux mystères de l'Absolu.

* * *

L'homme de génie n'est autre, en dernière analyse, qu'un adepte intuitif et spontané, magnifiquement incomplet, mais riche de ces dons si rares, et qui ne manquent que trop souvent aux plus sublimes mystiques: les facultés de transposition esthétique de l'intelligible au sensible et de convertibilité du Verbe divin au Verbe humain.

De pareilles facultés d'expression ne s'acquièrent point: elles sacreront toujours l'homme de génie, de droit divin; tandis que l'adepte est de droit humain, les efforts de sa libre volonté l'ayant élaboré tel. — Cette distinction fondamentale une fois établie, l'analogie peut et doit se poursuivre.

Le génie consiste dans la faculté de réintégration spontanée (plus ou moins consciente et sujette à intermittence) du sous-multiple humain dans la patri

céleste de l'unité, Adamah. Aussi les poètes, peintres, musiciens, sculpteurs et en général tous les artistes qui se croient — à tort ou à raison, du reste — des *génies*, emploient-ils la même locution que les mystiques, pour caractériser les périodes de facilité à produire. Ils ont, ou non, l'*inspiration*. Ceci est remarquable.

L'œuvre capitale de l'Initiation se résume donc, si l'on veut, dans l'art de devenir artificiellement un génie; à cette différence près, toutefois, que le génie naturel donne l'inspiration à de certaines heures, plus ou moins souvent, lorsque l'Esprit veut bien descendre; tandis que le génie acquis est, à son plus haut stade, la faculté de forcer l'inspiration et de communiquer avec le Grand inconnu toutes et quantes fois on le désire.

Il est, à cette différence, une raison vraiment assez simple : c'est que le Dieu descend vers l'homme de génie, tandis que le Mage monte jusqu'au Dieu.

L'homme de génie est une sorte d'aimant, attractif par intermittences. — L'adepte est une puissance convertible, un lien conscient de la terre au ciel; un être qui peut, à volonté, rester sur terre, jouir de ses avantages et cueillir ses fruits — ou monter au ciel, s'identifier à la nature divine et boire à longs traits la céleste ambroisie.

Le *Génie*, force naturelle d'attraction, établit par moments avec l'Unité une corrélation éphémère. — L'*Adeptat*, passeport illimité pour l'infini, implique un droit de réintégration *ad libitum*. Aussi l'adepte prend-il dans l'Inde le nom de *Yoghi* — uni en Dieu.

*
* *

Réintégration du sous-multiple humain dans l'Unité divine : voilà donc l'œuvre majeure de l'adeptat. — En quoi consiste cette réintégration?

Nous en connaissons deux : la *Passive* et l'*Active*. L'une et l'autre ont plusieurs degrés.

L'on parvient à la première par la Sainteté ou l'austère épuration de son essence animique unie d'amour à l'Esprit pur des cieux; — à la seconde par la volonté libre et consciente ou la réalisation du pentagramme mystique.

La première (réintégration en mode passif) nécessite une abdication du Moi, qui se fond, sans réserve ni espoir de retour, dans le Soi divin. On n'agit plus

par soi-même; c'est Dieu qui agit par vous. Ce qui a fait dire à l'Apôtre : « Et déjà ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. »

La seconde (réintégration en mode actif) équivaut à une conquête positive du Ciel, à un viol de l'élément céleste et de son Esprit collectif, Roûah Haschamaim.

Toutes deux, à leur plus haut degré, rendent à l'âme l'état primordial d'Eden, la jouissance de l'Aôr ain-soph. Mais la passive implique une renonciation des volontés individuelles et le dédain de toute science profane : « Heureux, a dit Christ, les pauvres en esprit : à eux le royaume du Ciel. » — L'Active, au contraire, permet, dans certains cas ici-bas même, l'exercice d'une toute-puissance relative, délégation de la puissance de Dieu. Elle met en main l'Æsch, glaive flamboyant de Iahôah Æloh̃im. C'est la prise de possession, par droit de conquête, du Ciel mystique, dont le Christ a dit que les Esprits violents le prennent de force : « Violenti rapiunt illud. »

L'ineffable charité de N.-S. Jésus-Christ l'a induit à ne revendiquer que la Réintégration passive, et il est mort sur la croix, en doutant de Lui-même et de son Père : — « Eli, Eli, lamma sabachtani ! » (Assurément n'était-ce que le cri de la chair défaillante au cours d'une suprême épreuve; mais l'évocation de ce cri de doute m'a toujours épouvanté !)

L'audace de Moïse lui a fait préférer les privilèges de la réintégration active : aussi, après avoir exercé sur terre la toute-puissance céleste, en maniant d'une main ferme le glaive igné du Kéroub, Moïse est-il monté vers Dieu (comme après lui devait faire Elie), vierge du baiser de la mort; laissant à son peuple le nom de peuple du Seigneur et la libre entrée de la terre de Chanahan, dont les Juifs ne sont sortis qu'en apparence, mais où ils règnent plus que jamais[1].

La réintégration passive est plus divine peut-être, plus absolument méritoire ; c'est celle des Saints et des Messies. — La réintégration active est à coup sûr plus avantageuse, plus riche en prérogatives ; c'est celle des Mages et des Titans.

C'est la seule à quoi doivent prétendre les hommes qui, n'ayant pas dit un définitif adieu à la vie et aux

1. *Chanahan*, au sens le plus matériel, veut dire homme de spéculation et de négoce : la terre de Chanahan des Juifs modernes, c'est l'Usure, c'est la Hausse et la Baisse.

joies de ce monde, se sentent encore le désir de récolter ce qu'il peut y avoir de bon dans ses illusions et ses mirages.

La vie éternelle est si longue !... Même décidés à toujours ascendre, sans dévier de la route qui ramène au Père, il ne nous serait pas permis de faire des stations ? Dieu, qui est si bon, n'a créé (ou plutôt laissé créer) que pour cela, — dans cette nature même de la déchéance et sur cette terre de l'épreuve — l'herbe moelleuse et l'ombre propice des illusions...

Le plaisir bien compris, et accepté dans l'expansion normale d'un cœur honnête, est-il autre chose, en somme, que la modalisation et l'adaptation au milieu terrestre et transitoire, de la joie éternelle des Elus ?... Puisque nous sommes descendus en ce monde inférieur, n'est-il pas naturel et conforme à la logique que nos consolations, nos satisfactions et nos joies temporelles, s'adressant forcément à notre nature déchue (c'est-à-dire moins parfaite) soient elles-mêmes moins parfaites et moins angéliques ? *Homo sum* (disait Caton, l'un des saints du paganisme stoïque) *et humani nil à me alienum puto* [1].

* * *

L'on ne peut mieux dire, et Pascal semblait lui-même commenter la belle parole de Caton, quand il écrivait dans ses *Pensées* que l'homme n'est ni ange, ni bête — et le reste... Il est probable que Caton et Pascal, s'ils eûssent été des Initiés et qu'il eût été dans leur destin de choisir entre la Réintégration passive des Saints et la Réintégration active des Titans, auraient préféré cette dernière.

D'ailleurs, il n'y a même pas le choix, dès lors qu'on aspire à la royauté kabbalistique du G.·. A.·. ou seulement à la pénétration des mystères de l'Au-delà, sans vouloir quitter le monde pour s'enfermer dans un cloître, au physique ou au moral... la Réintégration en mode actif est la seule qui souffre le relatif.

Là est la raison profonde du péril des cloîtres, pour certaines âmes qui ne sont pas prêtes au sacrifice intégral, sans restriction ni limites, d'elles-mêmes et de leur volonté. — Elles se sont données *en mode passif* : tâchent-elles de biaiser ? font-elles quelque

1. Le vers est de Térence, mais la pensée est de Caton.

effort pour se reprendre ? L'Epoux les lâche (car, en mode passif, elles se laissent posséder, mais ne possèdent point), et elles tombent au pouvoir de l'Adversaire. La perdition est au terme de leur vocation réticente.

Aussi ne faut-il jamais hésiter — sous prétexte de respect du libre arbitre — à traverser de mondaines épreuves la vocation des religieux en général, mais surtout des jeunes filles qui croient se sentir appelées à la vie contemplative. Si leur Vocation est véritable, elle se révèlera infrangible, et la fiancée du Ciel sortira victorieuse desdites épreuves, indemne desdites traverses ; toute difficulté suscitée n'aboutira qu'à une confirmation nouvelle de son premier vouloir.

S'agit-il de jeunes filles du monde, par exemple ? — J'estime criminel pour leurs parents de leur laisser prendre le voile, sans les avoir conduites d'autorité dans le monde, et pas en soirée seulement — au bal !... Si l'appel de ces âmes se fait entendre après cette diversion, si leur goût de la vie religieuse résiste à ce dissolvant, c'est qu'elles sont d'un métal incorruptible aux acides temporels, et nul autre *Alkahest* — fût-ce celui de Paracelse et de Van Helmont — nul autre dissolvant, si corrosif soit-il, n'y pourra rien. Si au contraire, quelque levain terrestre, quelque ferment mondain est latent aux profondeurs les plus inavouées de leur Moi inconscient, elles seront *entamées*, et nul doute que l'espiègle Erôs ne les chatouille de sa flèche, virtuellement, — en possibilité — si tant est qu'il ne les pique pas en fait.

Revenons aux modes de Réintégration.

*
* *

J'appelle *réintégré* (Yoghi de l'Ecole mystique orthodoxe, aux Indes) celui qui peut, toutes les fois qu'il le désire, maîtriser entièrement son Moi sensible extérieur, pour s'abstraire en esprit, et plonger, par l'orifice du Moi intelligible interne, dans l'océan du Soi collectif divin où il reprend conscience des arcanes complémentaires de l'Eternel Nature et de la Divinité.

J'appelle *deux fois né* (Dwidja de l'Ecole mystique, des Indes) celui qui peut quitter son effigie terrestre, en corps astral ou éthéré pour aller puiser dans l'océan astral la solution des mystères qu'il recèle.

La réintégration spirituelle interne peut prendre le nom d'Extase active. — On est convenu de donner, à la projection de la forme sidérale celui de Sortie en corps fluidique (ou astral)...

L'extase active a deux degrés. — Au premier, l'Adepte pénètre l'essence même de la Nature éternelle, qui lui communique en mode direct, sans symbole, la Vérité-lumière. — Au deuxième degré, il peut communiquer même avec l'Esprit pur, qui la ravit au Ciel ineffable des archétypes divins ; dans ce cas, il y a transfusion de la Divinité-pensée qui se fait humanité pensante en son intelligence, par l'effet d'une alchimie intime, d'une transmutation formidable et inexpliquée.

La sortie en corps astral diffère de l'Extase active ; car le corps physique semble alors en catalepsie, actionné seulement par une vitalité en quelque sorte végétative ; cependant que le corps astral ou médiateur plastique (enveloppe ambulante de l'âme spirituelle) flotte dans l'immensité de l'éther sidéral ou lumière universelle, et se dirige où il veut, rattaché qu'il est au corps matériel par une manière d'ombilication fluidique.

Ainsi la personnalité consciente vogue en forme astrale où bon lui semble, et va d'elle-même prendre connaissance des réalités lointaines qui peuvent l'intéresser. Mais alors — si ce sont des notions d'ordre intelligible qu'elle veut acquérir — ces notions ne lui sont transmises que symboliquement, par l'intermédiaire de la lumière astrale, qui est avant tout configurative, et ne parle donc qu'en offrant à la sagacité de l'Esprit une série d'images, que celle-ci doit traduire ensuite, comme des hiéroglyphes de l'Invisible. Le mode concret et emblématique est donc le seul dont la Vérité puisse faire usage, pour s'exprimer par intermédiaire de l'Astral.

* * *

En *mode passif*, la haute extase a également deux degrés : 1° communication avec la Nature-essence, dans la lumière de gloire ; 2° avec l'Esprit pur.

Quand à l'extase passive astrale ou inférieure, elle n'est autre que l'état de lucidité, soit naturelle, soit magnétique. La plupart des visions béatifiques lui sont expressément attribuables.

∴

... Ce qui importe avant tout à l'adepte, c'est de parvenir à se mettre en communication spirituelle avec l'Unité divine ; c'est de cultiver l'un des degrés de l'Extase active et d'apprendre à faire parler au dedans de soi, vil atôme, la Voie révélatrice de l'universel, de l'Absolu.

Est-il donc possible au Relatif de *comprendre* l'Absolu ? — Non sans doute, mais de l'assentir — oui — en s'unissant à Lui. Un fragment de miroir convexe ne reflète-t-il point tout le Ciel ? Toute la grande voix de l'Océan ne chante-t-elle pas au creux du plus humble coquillage, qui a eu la fortune (dit la legende), d'essuyer, fût-ce une heure, son immense et sonore baiser ?

Ainsi l'Extase laisse à l'âme extasiée (ne fût-ce qu'une heure) l'Imprégnation de l'Infini, la notion vécue de l'Absolu — le murmure intarissable du Soi révélateur, qui contient tous ses Moi, sans être contenu d'aucun. Quelles jouissances ? Retremper sa vie individuelle à l'océan collectif de la vie conditionnée, ou pomper la sève spirituelle à même l'Esprit pur — et s'en nourrir ! C'est une décisive initiation : une fenêtre ouverte sur l'immensité de la Lumière intelligible et de l'Amour divin, de la Vérité céleste et du Beau typique.

Retrouver le chemin du primitif Eden !... Beaucoup passent à côté de la porte qui s'ouvre sur ce sentier, sans même l'apercevoir ou, la voyant, dédaignent d'y frapper. Peut-être même tel curieux y frappe-t-il, qui ne sait point faire résonner le seuil des trois coups mystiques : il heurte en profane — ne sera pas ouvert.

Le Christ a dit : *Petite et accepietis, pulsate et aperietur vobis*, mais il a dit aussi : *Multi vocati, pauci vero electi*. Comment concilier ces deux textes ? — Ah ! c'est que ce sont parfois ceux qui ne sont pas appelés qui frappent à la porte : souvent ceux qui seraient appelés n'y frappent point, ou plus souvent y frappent mal...

∴

Si donc tu aspires à devenir un Adepte, évoque le Maitre qui parle au dedans de ton être ; impose au Moi le plus religieux silence, pour que le Soi puisse

se faire entendre — et alors, plongeant au plus profond de ton intelligence, écoute parler l'Universel, l'Impersonnel, Ce que les gnostiques appellent l'Abîme.

Mais il faut être préparé, — c'est le rôle du *gourou* de surveiller cette préparation — à défaut de quoi l'Abîme n'a qu'une voix pour celui qui l'évoque étourdiment, voix terrible qui a nom le Vertige.

* * *

C'est donc un grand et sublime Arcane que celui-ci : *Nul ne peut parfaire son initiation que par la révélation directe de l'Esprit universel, collectif, qui est la Voix qui parle à l'intérieur.*

C'est le Maître unique, l'inévitable Gourou des suprêmes initiations. Nous connaisons les diverses manière d'entrer en rapport avec Lui : de l'aller chercher, — de le faire venir, — de le laisser venir, — de se donner à Lui, — ou de prendre part à sa souveraineté...[1]

* * *

On sait de quelle sorte ambiguë certains ouvrages de haute science déguisent les mystères, — à tels enseignes que ces ouvrages, souvent très profonds, semblent à première lecture des libelles de honteuse superstition. Sous quel voile donc les auteurs ont-ils enseigné ce grand arcane, dont nous avons entr'ouvert ci-dessus le tabernacle mystique ?

Sous quel voile ? — Voilà qui est supérieurement curieux. Car c'est précisément pour avoir pris « la lettre qui tue » pour « l'esprit qui vivifie » que tant d'étudiants en Occultisme donnent à cette heure dans le Spiritisme pur et simple.

D'une plume unanime, les hiérographes notifient qu'il faut évoquer les Intelligences célestes, comme seules susceptibles d'enseigner au théosophe les derniers mystères. Moïse sur le Sinaï, N.-Sr Jésus-Christ au jardin des Oliviers, visités par les anges ; —Socrate et Plotin consultant leur génie ; — Paracelse et son Esprit enfermé dans le pommeau d'une épée ; —

1. A un point de vue, les Rose-Croix ont classé les divers modes de l'Extase en quatre catégories, selon les caractères, qu'elle affecte et les résultats qu'elle donne : 1° l'Extase musicale; 2° l'Extase mystique ; 3° l'Extase sybilline; 4° l'Extase d'amour.

Zanoni interrogeant Adonaï, etc... Toutes ces légendes, selon leur haute signification, symbolisent ce qui présentement nous est connu.

Non pas que nous contestions la possibilité de se mettre en rapport avec les Intelligences d'en haut, avec les âmes glorifiées : mais tout cela, n'est que Magie secondaire, initiation au deuxième degré.

Au troisième degré, les esprits disparaissent... l'Esprit demeure seul, irradiant, impersonnel, bouillonnant à travers les éternelles profondeurs d'un Infini qui n'est pas l'Espace ; débordant d'Amour divin, de Vie, de Lumière, d'Espérance et de Beauté divines; dégorgeant l'âme d'une ineffable omni-science qui l'enivre, sans qu'elle s'en puisse jamais saoûler.

La personnalité égoïste se fond, disparaît, s'éteint à l'horizon du Fini qu'elle a déserté. En Dieu, comme dans la Nature-essence (l'éternelle Nature de Bœhme), tout est beau, doux, évident, sublime — et formidable comme un baiser dont on se sentirait mourir, noyé dans la vie !...

Oyez comment *Abrabram-le-Juif* décrit, sous l'emblème que j'ai dénoncé captieux, l'accomplissement de ce mystère : — Tu verras alors que tu as bien « employé les mois passés ; car, si tu as cherché la « véritable Sagesse du Seigneur, ton Ange gardien, « l'Elu du Seigneur, paraitra *en toy*, et te parlera « des paroles si douces et si amicales que nulle « langue humaine n'en pourra jamais exprimer la « douceur...» (*La Sagesse divine d'Abraham-le-Juif, dédiée à son fils Lamech*, mss, traduit de l'Allemand (1432), 2 vol. petit in-8°, tome II, page 76.)

. . . . . .

STANISLAS DE GUAITA.

(*La Plume.*)

Études cosmologiques

Dieu, l'Homme et l'Univers (suite)

Nous avons vu l'Inde et l'Egypte reproduire dans les enseignements de leurs Temples les mêmes principes et les mêmes théories que nous retrouvons dans la mystérieuse et sainte Kabbale. Chez tous les peuples même concordance et même science religieuse se découvrent à travers les hiéroglyphes, les

pantacles et les symboles imaginés par les Initiés chargés de transmettre aux Humanités successives la Science Divine.

En Grèce on voit aux temps d'Orphée, se dérouler la Science secrète de Dieu, de l'Homme et de l'Univers, sous le manteau de la Poésie et de l'Art les plus merveilleux qu'on ait jamais vus. A Delphes, à Eleusis, à Olympie étaient religieusement conservés les mystères sacrés de la doctrine secrète, et les Initiés les révélaient à ceux dont l'âme aimait à s'élever vers la Beauté Eternelle, dans la célébration des Mystères.

« Venez vous réjouir, clamait-on aux néophytes, vous qui avez souffert; venez vous reposer, vous qui avez lutté. Par vos souffrances passées, par l'effort qui vous amène, vous vaincrez, et, si vous croyez aux paroles divines, vous avez déjà vaincu. Car, après le long circuit des existences ténébreuses, vous sortirez enfin du cercle douloureux des générations et vous vous retrouverez tous comme une seule âme dans la lumière de Dionysos. Aimez, car tout aime ; mais aimez la lumière, et non les ténèbres. Souvenez-vous du but pendant le voyage. Quand les âmes retournent dans la lumière, elles portent, comme des taches hideuses sur leur corps éthéré toutes les fautes de leur vie... Et pour les effacer, il faut qu'elles expient et qu'elles reviennent sur la Terre... Mais les purs, mais les forts s'en vont dans le Soleil de Dionysos. »

De la Grèce si nous passons en Gaule, nous retrouvons encore tous les enseignements de la Kabbale. On trouve dans l'institution des Druides la plus haute expression du génie de la Gaule. Nos pères possédaient toutes les belles qualités qui honorent l'Humanité et mettent l'homme au-dessus de la bête. Ils étaient chastes, hospitaliers, fidèles à la foi jurée. Les sacrifices humains qui leur furent tant reprochés n'étaient en général que des exécutions de justice. Ils offraient les criminels en holocauste à la puissance suprême ; ceux-ci avaient d'ailleurs cinq années, pour se repentir, avant l'exécution de la sentance. Impatients de rejoindre leurs aînés dans les mondes heureux, les Gaulois montaient gaiement sur la pierre du sacrifice et recevaient la mort au milieu d'un chant d'allégresse.

Suivant eux, l'âme se forme au sein de l'abîme, *Anoufn*, où elle revêt les formes rudimentaires de la

vie et n'acquiert la conscience qu'après des milliers de pérégrinations dans les bas degrés de l'instinct. Taliésinn, un des Bardes les plus renommés de la Celtide, chante ainsi les degrés de la transformation et des épreuves de Psyché :

« Existant de toute ancienneté au sein du vaste Océan de la vie, je ne suis point né d'un père et d'une mère, mais des formes élémentaires de la Nature, des rameaux verts des bouleaux, des fruits de la forêt, des fleurs de la montagne. J'ai joué dans la nuit, j'ai dormi dans l'aurore ; j'ai été vipère dans le lac, aigle sur les cimes neigeuses, loup-cervier dans les forêts touffues. Puis, marqué par Gwyon (Esprit divin), par le Sage des sages, j'ai acquis l'immortalité. Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'ai été pasteur. J'ai longtemps erré sur la terre avant de devenir habile dans la science. Enfin, j'ai brillé parmi les chefs supérieurs. Revêtu des habits sacrés, j'ai tenu la coupe des sacrifices ; j'ai vécu dans cent mondes. Je me suis agité dans cent cercles. »

Suivant les Druides, l'Ame, en des évolutions créatrices, parcourt trois cercles auxquels correspondent trois degrés successifs d'élévation et de mérite. Dans *Anoufn*, elle subit le joug de la matière ; c'est la période embryonnaire et animale. En en sortant, elle pénètre dans *Abred*, que peuplent les mondes d'expiations et d'épreuves, pareils à la Terre, sur lesquels elle s'incarne et se réincarne autant qu'il lui faut pour progresser et pour se dégager des influences corporelles. Devenue forte et pure, elle atteint alors *Gwynfid*, le cercle des mondes heureux et de la félicité. Plus haut encore, elle entre dans les profondeurs de *Ceugant*, cercle de l'Infini qui enserre tous les autres et n'appartient qu'à Dieu.

C'est exactement la théorie de la Kabbale, comme nous l'avons vu, qui admet que la triade humaine, *Nephesch-Ruach-Neschamah*, monte à travers les trois mondes d'*Asiah*, de *Jézirah* et de *Briah*, lesquels sont renfermés dans le macrocosme entier qu'elle appelle *Aziluth*.

Dans tous ces systèmes, ayant évidemment tous la même origine, l'être édifie lui-même son enfer ou son paradis ; le but n'est pas la satisfaction de plaisirs grossiers et éphémères, mais la continuelle élévation par le sacrifice, le dévouement et le devoir. C'est ce qu'a si bien exprimé Jésus en ces paroles : « Aimez

vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? » (Matthieu, vers. 44 et suivant.)

Le Christianisme, et avec lui le Catholicisme, est entièrement sorti de la Kabbale.

Tout le monde sait que la véritable Bible est le *Sepher*, livre entièrement écrit en caractères sacrés, et dont le sens est aujourd'hui complètement perdu. C'est la Kabbale elle-même. Une seule secte juive, au sein de laquelle naquit Jésus, conserva la clef secrète du Sepher ou Kabbale, celle des Esséniens, seuls dépositaires de la tradition ésotérique. Car toutes les Religions se composent de trois parties : 1° d'une partie *ésotérique* ; 2° d'une partie *exotérique* et en général mythologique ; 3° d'un *culte* formant le lien qui cimente ces deux parties.

A la mort de Jésus, on voit la Tradition partagée en trois courants bien nets :

I. Le courant Essénien, ou ésotérisme Kabbalistique, venant d'Egypte par Moïse ; c'est le *Christianisme*.

II. Le courant Egyptien, ou ésotérisme primitif, venant directement des mystères sacrés et faisant l essai d'une nouvelle révélation ; c'est le *Gnosticisme*.

III. Le courant polythéiste, exotérisme apparent, reste de l'ancienne révélation égyptienne apportée par Orphée ; c'est le *Néo-Platonisme* de l'école d'Alexandrie.

Ainsi, dans tous les temps, chez tous les peuples, on retrouve la mystérieuse Kabbale et ses enseignements. Malgré la haute opinion de M. Franck, il faut admettre pour elle une origine qui se perd, pourrait-on dire, dans la nuit des temps. En tous cas, on retrouve les principes fondamentaux de la Kabbale, et particulièrement les *Séphiroths*, dans l'ésotérisme indien. Papus, dans son monumental *Traité méthodique de Science Occulte*, le démontre surabondamment. « Toutes les traditions, celles des *Bohémiens*, des *Francs-Maçons*, des *Egyptiens* et des *Kabbalistes*, dit Papus, corroborées par la science officielle elle-même, sont d'accord pour considérer l'Inde comme

l'origine de nos connaissances philosophiques et religieuses. Le mythe d'*Abraham* indique, ainsi que l'a montré Saint-Yves d'Alveydre, le passage de la tradition indoue ou orientale en Occident; et, comme la *Kabbale* que nous possédons aujourd'hui n'est autre chose que cette tradition adaptée à l'esprit occidental, on comprend pourquoi le plus vieux livre kabbalistique connu, le *Sepher Jesirah*, porte en tête la notice suivante:

LE LIVRE KABBALISTIQUE DE LA CRÉATION

en hébreu: Sepher Jesirah

Par ABRAHAM

Transmis successivement, isolément, à ses fils; puis, vu le mauvais état des affaires d'Israël, confié par les sages de Jérusalem à des arcanes et à des lettres du sens le plus caché. »

On voit donc à quel point est importante l'étude de la Kabbale. Aussi notre frère Alber Jhouney, très versé dans cette étude, et possédant à fond la langue hébraïque, s'est-il proposé de la faire connaître aux lecteurs de l'*Etoile*. Sa traduction du *Siphra Dzénioutha* et les commentaires qu'il en fera seront des documents très précieux. Petit à petit, nos lecteurs posséderont bientôt cette science complètement.

Quant à nous, nous laisserons de côté maintenant la Kabbale, et, pour que nos lecteurs n'ignorent aucune de ces grandes théories religieuses qui passionnaient autrefois nos pères, nous leur parlerons de la *Gnose*.

*
* *

La Gnose, comme la Kabbale, est un ensemble de connaissances acquises par des voies mystérieuses. Cet important courant religieux est mieux connu dans ses origines; il a pris naissance vers le commencement du second siècle. Il paraît être la révélation d'enseignements ésotériques, jalousement tenus renfermés jusqu'alors dans les sanctuaires, et vient en quelque sorte corroborer les mystères les plus profonds révélés par le Christianisme. On considère Simon le Mage, celui qui fut le redoutable adversaire de Saint Pierre, comme étant le révé-

lateur de la Gnose. Simon était un grand Initié, et la doctrine dévoilée par lui renferme toutes les données de l'Esotérisme.

Plusieurs grands mages ont professé la Gnose. Un des plus savants fut Valentin, chrétien, qui possédait l'Esotérisme dans toute son intégralité. C'est la Gnose de Valentin que nous allons faire connaître[1]. C'est notre frère Jules Doinel, évêque gnostique, dont nos lecteurs ont lu le beau *Cantique au Saint-Plérôme* dans le numéro de mai 1891 de l'*Etoile*[2], qui va prendre la parole dans les lignes qui suivent.

R. C.

La Gnose de Valentin

A mes frères et mes sœurs
de l'Eglise Gnostique répandus dans les ténèbres
de ce monde Hylique.

I

J'aborde la Gnose de Valentin.

C'est la Gnose complète. Je l'aborde avec foi, enthousiasme et tremblement, car je sens que l'heure est venue où la Doctrine, longtemps muette, longtemps cachée, longtemps persécutée, va jeter sur les hommes de cette fin de siècle sa clarté salutaire et libératrice.

Je remercie Papus de m'avoir ouvert l'*Initiation* pour cet apostolat gnostique. Le jour n'est pas loin où je pourrai avec l'aide des Saints Eons exposer en public, devant les hommes de bonne volonté du grand et noble Paris, l'Evangile pour lequel ont vécu, lutté, souffert, pleuré, versé leur sang, les martyrs, les apôtres, les docteurs et les initiés, depuis Simon le Mage jusqu'aux glorieux Albigeois.

Notre âge est vraiment privilégié. Il voit refleurir la Kabbale, la Théosophie, l'Initiation, l'Astrologie, la Science Occulte. Il assiste à un réveil prodigieux. Toute une constellation d'esprits éminents resplendit dans son ciel psychique. Des revues, des journaux, des livres, répandent la lumière de l'Orient sur notre

1. Ces enseignements sont pris dans le *Traité méthodique de Science Occulte*.

2. J'exprime à notre frère Doinel, au nom d'un grand nombre de mes abonnés et au mien, le regret que nous avons eu de le voir interrompre ses beaux articles dans l'*Etoile*.

terre occidentale. L'absolu se manifeste : n'est-il pas juste que la Gnose, qui a rayonné pendant plusieurs siècles, et qui s'est presque éteinte, reparaisse à son tour dans le firmament des âmes ? Je ne suis qu'une voix qui la proclame ; cette voix ne résonnera pas dans le désert. Mais que tout profane s'écarte. Nous ne jetons pas les perles d'Ophir devant les hyliques ignorants.

II

Le principe de la Gnose est celui-ci :

L'Absolu émane des forces divines qui sont ses hypostases. Ces émanations sont projetées par couples (*syzygies*) de séries décroissantes ; ce sont les Eons.

Διὸς καὶ Αἰῶνας ἐποιήσε, dit Apollos dans l'épître aux Hébreux (t. II).

Au commencement était le Silence, Eon éternel, source des Eons, l'invisible Silence, l'innommé, l'ineffable, l'abime (βυθός) ; la langue vulgaire l'appelle Dieu.

Principe et cause, infini, enveloppé de soi-même, il n'agissait pas. Mais, dans son silence inviolé, deux « générateurs », le principe mâle et le principe femelle, l'un, le mâle, illuminateur d'en Haut, l'autre, le femelle, illuminateur d'en Bas, contenaient la racine, la source de l'Etre, ou plutôt étaient eux-mêmes la racine et la source.

L'Abime (*Buthos*) s'enveloppant ainsi soi-même, se contemplait avec sa coéternelle épouse la Pensée (*Ennoia*). Silencieuse comme Lui, Ennoia recevait dans cet inexprimable embrassement le germe fécond, le germe divin des Emanations. C'est par Ennoia que l'Abime allait engendrer. Car il était Amour, et l'Amour aspire à se répandre. Et il n'y a pas d'Amour qui ne veuille quelque chose à aimer.

Jules Doinel.

(*A suivre.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Socialisme catholique

Son insuffisance

Son complément nécessaire

Ce titre, que je ne trouve pas heureux, est celui d'une brochure que M. P. F. Courtépée, avocat à la cour d'appel de Paris, vient de lancer dans le public, touchant l'Encyclique *Novarum Rerum*, du 15 mai 1891 (1). Je ne trouve pas ce titre heureux, car il témoigne d'une confusion qui s'est faite dans l'esprit de l'auteur. M. Courtépée a pris le socialisme de Léon XIII, qui est celui de l'Eglise romaine, pour le socialisme du Christ, qui est le seul absolument catholique et véritablement universel.

Je devais relever cette méprise tout de suite. Je n'y insiste pas ici, me promettant d'y revenir plus loin, pour mieux montrer l'importance et la nécessité de cette distinction.

L'étude publiée par M. Courtépée n'en commande pas moins l'attention des sociologistes scientifiques et des penseurs sérieux. On sait que cet écrivain est un des meilleurs initiés à la nouvelle révélation qui se fait à notre époque — révélation qui fut annoncée par le Messie lui-même comme complément de la Révélation évangélique, et qu'ont pressentie de très près des hommes comme Joseph de Maistre, Franklin, Chateaubriand, Ballanche, Lamartine, etc. etc., sans compter les spiritualistes nouveaux qui, en nombre considérable, écrivent dans plusieurs revues ésotériques.

(1) Cette brochure est en vente à la librairie Verdad, 3, rue Mercœur, Nantes (Loire-Inférieure).

Cette révélation s'opère hors du sanctuaire, à ciel ouvert, ostensiblement et librement, car « l'Esprit souffle où il veut » dans les parages laïques mieux que dans les parages ecclésiastiques, dans tous les cœurs assoiffés de Justice et, partout, de mille manières, *multifariam multisque modis*, comme Joël l'avait prévu.

L'initiation ne se fait plus en secret dans la crypte des temples et des pyramides, sous les formes sacramentelles et dogmatiques consignées dans les rituels. Elle se fait *coram populo*, laïquement, en langue vulgaire, sous des formes profanes, προφαίνω ἐπιφαίνω, d'une manière expérimentale, en termes scientifiques et rationnels.

Tous les hommes sont rachetés, tous les peuples sont appelés à la connaissance des mystères. Et les pauvres, les petits, les humbles, les prolétaires, tous les déshérités, tous les rebutés entreront dans le royaume de Dieu avant les riches, avant les grands et les superbes du Pharisaïsme, du Césarisme et du Cléricalisme. C'est, pour tous, l'heure de la Justice distributive, et non plus l'heure des privilèges et des faveurs. C'est l'heure des peuples jusqu'ici martyrisés, l'heure des foules jusqu'ici rejetées, et non plus celle des cléricatures, des monarchies, des empires, des aristocraties et des oligarchies.

La religion sera démocratique, républicaine, universelle dans tous les sens et vraiment catholique, ou elle ne sera pas. L'Eglise romaine n'est plus possible, et la chrétienté se précipite vers sa fin dernière, qui est le socialisme évangélique des premiers apôtres dont l'ébauche et le présage se trouvent aux chapitres II et IV des *Actes* canoniques.

Léon XIII l'a compris et s'incline ; c'est bien ! Disons, pour parler comme l'Evangile, que Pierre « se retourne et se convertit ». C'est parfait ! Prêtres, évêques, cardinaux, monarques d'ancien régime, princes de toute couleur, politiciens de toute robe, prenez garde ! Votre soleil, qui ne fut jamais celui du Royaume de Dieu, se couche,

tandis que les peuples saluent le soleil de justice qui se lève pour éclairer un nouveau monde. Imitez l'exemple du Pontife ; convertissez-vous à votre tour. Virez de bord, changez le cap ; laissez l'Esprit nouveau enfler votre voile ; car l'Esprit qui souffle, c'est le Saint-Esprit de l'Evangile, c'est l'Esprit du Christ, c'est l'âme même de la Rédemption générale, du salut social et de la délivrance universelle.

Déjà le socialisme coule à pleines rives, il déborde ; il inondera, il submergera la terre. La religion du Christ, c'était en principe et en *puissance de devenir*, la sainte *Justice*, la sainte *Liberté*, la sainte *Egalité*, la sainte *Fraternité* des peuples ; c'était l'émancipation à venir, déjà faite aux trois quarts, et le christianime pur, c'était le socialisme dans sa plus pure essence et dans ses virtualités les plus puissantes. On le verra bien prochainement.

L'heure des peuples devait venir ; elle sonne, et le réveil est général, d'un bout à l'autre de la chrétienté. Nous sommes au temps annoncé par les prophètes, à la période la plus forte de l'histoire. « Le jugement a déjà commencé par la maison de Dieu, comme le prévoyait saint Pierre : *Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei.* (I, *Petr.* IV, 17.) Tout sera corrigé, toutes choses seront restituées et remises dans l'ordre voulu par la justice : *Tempora restitutionis omnium.*» (*Act.* III, 21.)

*
* *

Les grandes transformations religieuses, écomiques et sociales qui se préparent, M. Courtépée les voit venir. Il est initié au très profond ésotérisme qui se cache sous la lettre de notre dogme, lettre morte aujourd'hui et desséchée, comme se dessèche l'écorce quand un flot de sève nouvelle vient rajeunir l'arbre et le couvrir de fleurs, de fruits et de bénédictions plus abondantes. Spiritualiste scientifique, il sait de quelle manière se fait la Rénovation générale qui est

en train de changer la face du ciel et de la terre, conformément à l'oracle : *Renovabitur facies terræ, et erit cœlum novum et terra nova.*

C'est assez dire que sa brochure est sérieuse et grave, bien qu'entachée de la méprise signalée plus haut. Son œuvre est hardie, courageuse et encougeante, exempte de passions et de haines sectaires, sans parti pris d'école et d'église, comme il convient à toute étude critique où l'on n'a en vue que le triomphe impersonnel de l'Humanité par le triomphe plus impersonnel encore de l'éternelle Vérité, de la Justice divine et du Droit absolu.

En principe, tout prêtre catholique peut et doit approuver les réserves que fait M. Courtépée sur certains points de la doctrine socialiste exposée dans l'Encyclique *Rerum novarum*, dont il montre l'insuffisance et dont il indique le complément nécessaire. En théorie, M. Courtépée a raison ; mais en pratique et dans les applications économiques qu'il faut en faire au gouvernement des sociétés humaines, il a tort et c'est le Pontife qui a raison, avec ses réticences calculées d'après les besoins de l'heure présente. « Ne soyez pas plus sages qu'il ne convient d'être sage, dit saint Paul, mais soyez-le dans la juste mesure voulue par les circonstances, *ad sobrietatem.* »

Pour apprécier avec justesse la sage doctrine de l'encyclique, il convient de se mettre à la place du Pape, au milieu des difficultés sans nombre et des embarras inextricables avec lesquels il est obligé de compter. M. Courtépée a beau jeu, lui ; il parle à son aise, en philosophe contemplatif qui n'a pas à se préoccuper des conséquences que peut avoir l'application de son enseignement. Dans ces conditions, il est libre d'aller jusqu'au bout de sa logique et de la justice. Il peut tout dire.

Mais le Pape ? Croyez-vous qu'il soit libre et qu'il puisse tout débiter ? Un ancien philosophe affirmait que, s'il avait dans sa main toutes les Vérités, il se garderait bien de l'ouvrir sur le

monde, crainte de le mettre en feu. Et le Messie lui-même s'imposa silence relativement aux questions de justice sociale : — « Il me reste bien des choses à vous faire connaître, disait-il, à la fin de sa révélation ; mais vous ne pouvez pas les porter encore. Dans le cours des âges à venir, l'esprit que je vous enverrai vous les *suggérera* à mesure que vous serez capables de les entendre sans péril. » (*Joan.*, XIV, 26.) *Suggérer !* c'est le mot, et ce mot est dans l'Évangile, en toutes lettres, tel qu'on le répète dans les centres savants où l'on pratique officiellement la nouvelle science : à la Salpétrière, à la Charité, dans toutes les cliniques de l'hypnose. La *suggestion* se fait en grand de nos jours.

Qu'ils parlent donc librement, ceux que l'Esprit nouveau *suggestionne*, tous les *médiums* qui lui servent d'organes et dont il emprunte ou la voix ou la plume. Ils se comptent par milliers dans la catholicité moderne, et plus encore dans la libre et chrétienne Amérique, que dans la vieille et pharisaïque Europe. Parlez hautement et sans gêne, vous, M. Courtépée. Le pape ne le peut pas.

Le pape écoute et se contente d'enregistrer. Il est le *censorium* central et catholique où viennent retentir tous les oracles que rend l'Esprit moderne dans la conscience générale qui sert de phonographe à Dieu, et de transmetteur à la chaire apostolique, dont l'office est de les rapporter au monde et de les promulguer *urbi* et *orbi*. Encore n'est-elle pas libre de tout répéter. Il faut que le pape fasse son triage et son choix. Il a des précautions à prendre et des ménagements à garder envers César, dont il est devenu le compère, ou plutôt le compétiteur politique, et envers son triste monde, dont il brigue l'héritage, et dont il convoite la conquête pour le compte de Jésus-Christ, son Maître.

Le Pape prenait pied sur ces possessions le jour où, succédant à Constantin, il accepta d'occuper dans Rome la place qu'avait occupée César

au Capitole, où il officiait comme *Souverain Pontife*, coiffé de la pompeuse tiare étrusque, qui était le symbole de la toute-puissance païenne et de la pleine autorité de la force matérielle : *Ave Cœsar summus Pontifex Imperator Romanus. Tu regere populos, Romane, momento.*

Une fois affublé de ces mêmes titres et de ces mêmes attributs, Pierre, de vicaire du Christ et de Pontif spirituel qu'il était et qu'il n'a pas cessé d'être, se fit aussi Vicaire de César, Pape temporel et politique, Empereur clérical, Roi du Vatican et Sire, comme Bismarck saluait naguère Léon XIII, par dérision peut-être.

Qu'avait donc Pierre à s'immiscer là dedans ? Qu'avait-il à voir dans cette galère ? Ecoutez, peuples : De même que le Christ avait assumé les misères de l'humanité et s'était fait homme pour sauver tous les hommes, ses frères, de même Pierre assuma les crimes du Césarisme et se fit César pour sauver tous ses frères, les Césariens. Telle est l'Economie de la Rédemption sociale et du Rachat aussi bien des maitres que des esclaves.

Grand et rude labeur! Il coûtera cher à Pierre. Depuis lors, il expie ; il expie pour le compte des rois et des prêtres, comme le Christ expia pour les prolétaires, dont le salut est plus facile à opérer que celui des autoritaires, des prêtres et des rois.

Le Pape est une hostie vouée à la croix et couronnée pour le sacrifice, gardée à vue sous les lambris du plus riche palais qui soit au monde. Il se dit prisonnier; il l'est en effet, pas sur la paille, mais sur l'hermine et le velours, tenu là garotté par des liens de soie qui sont les chaînes que le Christ avait annoncées à Pierre pour la fin de son Pontificat. En cet état, il gémit, il souffre. Entendez-le : « Je me sens lié de partout; je ne puis bouger ni pieds ni mains, » disait-il, par la voix de Pie IX, à son premier ministre, le comte Rossi. Tel est aussi le sens de tous les *non possumus* dont la Rome Pontificale a tant de fois retenti. Tel est encore le sens des premiers mots

de l'encyclique qui inaugura le règne de LéonXIII, ce *crux de cruce* de la Papauté : *siamo ligati pei juramenti dei nostri predecessori*. Réduit à l'extrémité où les siens le voient en ce moment, quelques-uns lui marchandent l'obéissance et la soumission, bien qu'ils l'aient déclaré infaillible, et les porte-couronne se joignent à certain porte-mître et à des porte-tonsure, pour le traiter d'infidèle à son mandat, et de révolutionnaire dans l'Eglise, dont il doit transfigurer le Dogme, changer la discipline et transformer la constitution.

Et vous trouvez, vous, M. Courtépée et vos amis, vous trouvez que Léon XIII ne va ni assez vite ni assez loin ?

De grâce, laissez-lui le temps de respirer, d'évoluer et de se dégager. C'est à lui de choisir l'heure favorable et les moyens propices à la délivrance d'Israël. C'est un triste monde que celui avec lequel il a affaire ; c'est un âpre et rude monde que celui des Cassagnac, des Goutthe-Soulard, des intransigeants du césarisme, du cléricalisme, et du pharisaïsme.

L'encyclique *Rerum novarum* ne dit pas tout, c'est vrai ; le complément doctrinal qu'on propose est nécessaire, d'accord ! mais est-ce le moment opportun ? A chaque jour suffit sa tâche et son labeur, à chaque jour suffit son mal, — *sufficit diei malitia sua*. Patientez !

L'essentiel, c'est d'aboutir, et d'aboutir sans catastrophe. Le terme de la Rédemption, les finalités sociales du très saint Evangile sont assez connues. M. de Saint-Yves nous les a dites, et la science lui donne raison ; les découvertes historiques, ou plutôt préhistoriques confirment son dire : il s'agit de revenir à la Synarchie de l'origine à l'Age d'or, au Royaume de Dieu, c'est-à-dire, au Règne impersonnel et trinitaire de la *Vérité* divine, de la *Justice* éternelle et de l'*Economie* sociale qui en découlera sur la terre pour le bonheur et la prospérité de tous les peuples. Y parvenir d'emblée et d'un seul coup, c'est impossible. La ligne droite, qui est celle de

M. Courtépée est la plus courte sans doute ; mais elle est impraticable dans ce mauvais monde. Il y faut la ligne courbe, l'oblique et les zigzags du Pape, pour prendre une à une toutes les positions de César et pour déloger d'ici-bas ce maudit garnisaire.

Laissons dire et laissons faire le Pape, et secondons-le tous, chacun à notre manière, — vous à la vôtre, chers écrivains de *la Religion universelle* qui prenez les *devants* pour frayer la voie en éclaireurs, car vous êtes des pionniers et des précurseurs, formant ainsi l'avant-garde du Pape rénovateur.

L'abbé Roca.

Prophétie

UNE VISION DE L'AVENIR [1]

Les plus grands facteurs qui contribuent à faire l'histoire des nations sont leurs systèmes de Religion et de gouvernement civil. Seules les personnes qui ont étudié sérieusement et complètement ces systèmes, soit anciens soit modernes, dans toutes leurs phases variées, sont compétentes pour juger des forces *maintenant* à l'œuvre dans l'évolution de l'histoire nationale ou internationale. Aucun de ceux qui ont étudié impartialement et sans préjugé le cours des religions et de la politique civile n'a pu éviter d'arriver à cette conclusion que: une fois, bien loin en arrière, depuis l'aurore de la civilisation et jus-

1. Le manuscrit de cette prophétie a été écrit le 27 août 1890 et je l'ai reçu le 3 septembre 1890 de ***, qui désire, pour le moment, ne pas être connu comme son auteur ; mais il m'a prié en même temps d'attester la date et d'en faire imprimer quelques exemplaires pour la circulation privée. C'est ce que je fais ici pour complaire au désir d'un ami, et sans prendre aucune responsabilité au sujet du contenu.

1726. N.
street. Washington. D. C. 9 septembre 1890

Elliot Cours.

qu'au zénith de sa splendeur et de sa gloire, de monde ancien était gouverné par une confédération d'individus, dont chacun unissait en lui les caractères et les pouvoirs du prêtre et du roi. A cette époque, appelée « l'Age d'Or », il y avait une religion universelle : le culte de la Nature ; et une forme de Gouvernement universel : la forme patriarcale. Les deux systèmes étaient enseignés et administrés par des hommes sages qui prétendaient recevoir leur instruction d'une hiérarchie d'intelligences spirituelles. Les ruines de leurs temples et les traces de leurs ordonnances et de leurs habitudes préhistoriques se voient encore aujourd'hui parmi les monuments du Yucatan et du Pérou, de la Bretagne et de la Scandinavie, de l'Egypte et de l'Inde, et ces restes attestent une identité contemporaine de croyance et de politique, de règles absolument autonomes, de corruption graduelle, de détérioration, de chute et de disparition de la surface de la terre. Leur merveilleuse sagesse et leur grand pouvoir ne sont plus aujourd'hui que l'ombre d'un souvenir, leurs temples et leurs cours l'échafaudage sans base d'un rêve. Mais l'histoire est un drame cyclique qui se déroule toujours le même, quoique avec de nouveaux accessoires et des décors différents, sur le théâtre de la vie humaine. Les mêmes acteurs reviennent incessamment sur la scène pour résoudre à nouveau les problèmes et manifester les puissances qui existaient avant; seulement ils agissent sur un plan de plus en plus élevé de l'évolution cyclique, avec des conditions plus complètes, et produisent des résultats plus grands.

Le temps est revenu, et le fruit du temps est mûr. Une fois encore les destinées du monde doivent être dirigées— d'une manière manifeste ou invisible —par les pouvoirs spirituels qui soutenaient les mains des Seigneurs, des Rois et des Prêtres de l'Age d'Or. L'humanité tout entière doit reconnaître UN Dieu, professer UNE Religion et se soumettre avec joie à UN Gouvernement juste qui embrasse le tout.

Aujourd'hui, dans le monde, les systèmes religieux et civils sont aussi divers, contradictoires et incompatibles les uns avec les autres que leurs principes fondamentaux sont corrompus, cruels, tyranniques et injustes. Il semble impossible de croire que cette terre puisse jamais être soumise à aucun système de croyance universelle, à une action concertée en politique civile, à moins que quelque convulsion ter-

rible des nations n'amène des changements que l'on ne peut presque pas concevoir. Cependant les puissances qui font les révolutions, dans les institutions religieuses et politiques, agissent si merveilleusement de concert, qu'elles pourraient amener un cataclysme historique et des changements plus grands que l'on ne peut le prévoir à vues humaines.

Aujourd'hui, il y a une pause, une accalmie effrayante, avant que l'orage éclate sur nous. Mais bientôt le monde entier plongera en avant avec un mouvement accéléré, vers le point culminant de son glorieux drame historique. Les individus et les nations se mêleront dans des guerres sanglantes, dans les scènes effrayantes des révolutions impériales et royales, de la tyrannie des prêtres, de la superstition laïque, de la famine, de la peste, des déluges, du feu, des tremblements de terre, de l'obscurcissement des cieux ; et tout cela, comme la nuit précède le jour, présagera l'aurore d'une nouvelle civilisation et d'une ère de bonheur, de paix et de bonne volonté universelle, lorsque tous les peuples obéiront à une seule loi d'amour et adoreront un seul Dieu de justice.

« Va, mon peuple, entre dans tes cabinets, et ferme la porte sur toi, cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée, car voici, l'Eternel va sortir de son lieu, pour visiter l'iniquité que les habitants de la terre ont commise contre lui ; alors la terre découvrira le sang qu'elle aura reçu et elle ne cachera plus ceux qu'on a mis à mort! »

Les Voyants et les Prophètes de toutes les Ecoles de la pensée ont prédit que des changements extraordinaires seraient accomplis dans l'Église et dans l'Etat durant la dernière partie du XIXe siècle. Quelque grandement qu'il aient pu différer dans leurs croyances et leurs théories, et malgré les variations de leur foi en l'avenir, par rapport aux détails des évènements qui devaient se passer, ils ont été unanimes pour dire que l'époque de ces merveilleux changements serait entre les années 1850 et 1925. Toutes les dates phophétiques tombent dans cette période, la dernière moitié du siècle actuel et le premier quartier du prochain. C'est là que le Bouddhiste Indien met la fin de sa quatrième Ronde ou Age Animal, et commence la cinquième, l'ère de l'Esprit. Les Mahométans prédisent qu'un grand jugement viendra sur le monde à la fin de ce siècle,

Martin Luther, Jacob Bœhme et Emmanuel Swedenborg projettent leurs visions prophétiques jusque sur le siècle qui vient. Une horde de prédicateurs prophètes, visionnaires, clairvoyants modernes — qu'ils soient des Millesites, des Adventistes ou des Médiums spiritualistes — ne s'accordent en rien aussi bien que pour prédire que cette période sera une époque de vicissitudes sans exemple pour le soi-disant ordre établi des événements humains, dans ce qui touche à la religion, à la politique, à la race, à l'industrie, aux mondes social et sexuel. Des centaines parmi les ministres de l'Evangile, les plus savants, les plus pieux ou orthodoxes, et des laïques sans nombre, dans les Eglises évangéliques d'Europe et d'Amérique, ont interprété les allusions Bibliques à la consommation des Ages comme des prophéties de choses devant se passer dans ces mêmes quelques années qui doivent voir le second Avénement du Christ.

Bien que je fonde plusieurs de mes croyances sur la connaissance de l'histoire religieuse et politique, cependant la plupart de mes convictions sont aussi basées sur l'étude sérieuse, et faite avec prière, des Ecritures Sacrées. Je prends les passages symboliques et prophétiques de la Bible dans leur sens le plus large, comme se rapportant à tous les peuples, toutes les nations et toutes les sectes, et non pas exclusivement aux hébreux, aux catholiques, ou aux protestants, ainsi qu'on l'entend généralement. Toutes les expressions Bibliques qui ont trait à « l'Eglise », aux « élus », aux « rachetés », etc., s'appliquent d'une façon universelle aux sages, aux justes, aux personnes droites de toutes croyances et de toutes couleurs. Babylone, Jérusalem, le Gentil, le Juif, l'ange, le dragon, chaque parole symbolique a sa signification mystique aussi bien que littérale pour ceux qui savent découvrir l'Esprit sous la lettre de la Loi. La Bible a été écrite par des mystiques inspirés, et seuls, les mystiques qui comprennent son symbolisme occulte peuvent se rendre compte de sa signification, résoudre ses métaphores et interpréter ses prophéties.

Toutes les grandes prédictions développées dans les feuilles mystiques de la Bible présentent deux signes. Tous les prophètes, depuis Moïse et Esaïe jusqu'à saint Paul et saint Jean ont donné clairement l'un ou l'autre de ces signes, se rapportant à la fin

de l'ère actuelle et au commencement de la suivante, considérée comme un nouveau cycle en religion. Ces deux signes sont: Premièrement la dissolution de l'Empire Turc; et secondement le retour des Juifs en Palestine. Il est évident, pour tout observateur des affaires politiques courantes, que ces deux grands événements devront se produire d'ici à quelques années. La presse en parle même comme d'un fait probable et très prochain. La chute de la Sublime Porte, alors que le Croissant s'évanouira — soit à la suite des intrigues russes, ou par la désintégration naturelle de l'Empire Turc hétérogène — sera le signal d'une guerre en Europe, la plus grande et, par ses conséquences, la plus terrible de toutes les luttes que le monde a jamais vues. La carte entière de ce continent sera dissoute et réorganisée. Son gouvernement actuel sera renversé d'ici à dix ans. Il est possible et même probable que cette guerre commencera avant deux ans par quelque trahison, ou quelque agression de la part de la Russie, et qu'elle s'étendra à travers l'Europe dans un espace de cinq années. Pendant ce conflit colossal et sanguinaire, l'Angleterre perdra l'Irlande au cours d'une agitation qui sera augmentée par la famine dans ce dernier pays et le mauvais gouvernement dans le premier. Soit par suite des conquêtes de la Russie, soit à cause de la révolte des indigènes, au plus fort des difficultés intérieures de l'Angleterre, l'Inde échappera pour toujours à la domination britannique. L'explosion de la guerre générale européenne sera favorisée et hâtée par les éléments socialistes des différentes nations. L'organisation de la guerre se trouvera compliquée par le conflit entre le Travail et le Capital et accompagnée partout des horreurs des rixes sanglantes parmi les grévistes, non seulement des pays européens mais dans toutes les nations civilisées du globe où les masses se lèveront contre les classes supérieures. Des conflits de ce genre entre les Organisation du Travail et le Capital organisé augmenteront en fréquence et en gravité au nord et au sud de l'Amérique ainsi qu'en Australie, à partir de l'année actuelle jusqu'aux années 1901-1902, et alors les gouvernements de ces pays deviendront socialistes et despotiques.

Au cours des intrigues et des opérations militaires, la France vaincra l'Allemagne, regagnera ses provinces perdues, étendra ses frontières et deviendra

de nouveau la première puissance en Europe. L'Allemagne perdra son prestige militaire actuel et sera déchirée par des dissentions intérieures causées par ses classes socialistes et par les féroces hostilités entre l'élément Catholique dans ses provinces du sud et l'élément Protestant dans celles du nord. Pendant le progrès de ces guerres, la famine et la peste ajouteront leurs terreurs au grand drame, et des crises financières décideront du sort des Empires. La richesse et le pouvoir des banquiers Juifs augmenteront dans toute l'Europe ; mais le fanatisme religieux poursuivra et persécutera à tel point cette race que, même les plus riches parmi les Juifs, chercheront la Palestine pour y trouver la paix et la sécurité. La France verra surgir un héros militaire aussitôt qu'il lui faudra un chef pour la guerre, et des membres du parti royaliste la porteront vers la suprématie. Le premier Napoléon tenta de faire revivre les titres, les pompes et les gloires de l'Empire Romain ; mais le dernier Napoléon verra l'étoile de cette dynastie invincible luire en Syrie et en Egypte sur une coalition de la Gaule et des Juifs. Les prophéties du livre de Daniel et de l'Apocalypse s'accompliront à la lettre par la combinaison de tous les gouvernements actuels (tout ce qui fut une fois sous le sceptre romain), en une vaste confédération gouvernée par un despote qui aura été porté au pouvoir par le suffrage universel. Ce soulèvement en Europe amènera les expériences les plus sauvages et les plus fanatiques en fait de gouvernement socialiste et communiste, soit au point de vue politique, soit au point de vue industriel ; et le cri de *vox populi, vox Dei* sera constant et finalement triomphant. Une démocratie radicale demandera et accomplira des changements fondamentaux dans l'Eglise, l'Etat et la Société. Les masses, et non pas les classes, gouverneront. Le pouvoir sera placé dans le *pied* de l'image en fonte de Nabuchadnezzar jusqu'à ce que les royautés et les aristocraties soient balayées par la chute de toutes les maisons qui détiennent des droits et des privilèges héréditaires. Pendant quelques années les plus bigots parmi les Catholiques et les Protestants, soit en Europe, soit en Amérique, grandiront en richesse et en pouvoir. Mais, lorsque la démocratie radicale et le socialisme seront arrivés au pouvoir, ils détruiront l'influence du Pape, dégraderont tout

système de Religion et rendront partout les prêtres et leurs Eglises sujets de l'Etat ; ils ne seront plus que des satellites du corps officiel, des démocraties confédérées.

L'ignorance et l'arrogance joueront en vérité « de tels tours devant les hauts cieux que les anges en pleureront. » Pendant ces années de tourments incessants et de vicissitudes, la seule consolation et le seul refuge qui seront laissés aux personnes d'un esprit cultivé et juste et aux âmes tendres, sera le renouveau d'intérêt pour toutes les choses qui appartiennent au développement spirituel et au véritable sentiment religieux. Le cri de « l'époux vient » éveillera les vierges endormies parmi les âmes humaines. Elles se lèveront, prépareront leur lampes et chercheront de l'huile pour les alimenter. Des millions de personnes qui n'attendent pas la seconde venue du Christ en personne, commenceront à veiller et à prier pour la venue du Christ Mystique dans les cœurs des hommes ; et les églises orthodoxes s'éveilleront pour le travail comme les chrétiens primitifs. « Et ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice luiront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité ».

Depuis cette année 1890 jusqu'à la fin de la dispensation actuelle, je prévois une augmentation étonnante et constante des pouvoirs spirituels invisibles, soit pour le bien, soit pour le mal, qui travailleront à leur but respectif parmi les mortels, sur le plan matériel, et qui pousseront aux conflits que je n'ai que vaguement esquissés. Je crois que les forces pour le mal sembleront longtemps les plus puissantes, parce qu'elles seront plus manifestes et plus agressives que les pouvoirs pour le bien. Je prévois de terribles famines et des commotions en Asie, aussi bien qu'en Europe, parmi les Chinois et les Japonais. Des milliers de Chinois, amenés pour construire le canal de Nicaragua et pour d'autres travaux, deviendront un élément de trouble parmi nous. Il est probable que cette nation arrivera à posséder les îles Sandwich, et, par suite, il pourrait se produire une invasion de quelques parties de l'Amérique. Rien ne réussira à arrêter les ravages du choléra, ni en Occident ni en Orient. Des difficultés politiques et financières surgiront dans les républiques de l'Amérique du Sud et se compliqueront de dissentions religieuses comme celles qui se pro-

duiront bientôt dans le Nord de l'Amérique. Des plans politiques, des constructions de chemins de fer et d'autres immenses entreprises commerciales avanceront à pas de géant en Afrique, ainsi que dans d'autres parties du monde. Pendant la dernière moitié de ce siècle, un Stanley, ou un autre chef, acquérera un pouvoir despotique sur le Continent Noir. Dans ses convulsions, la Russie étendra largement ses possessions en Asie. Depuis l'année actuelle, et pendant celles qui vont venir, des entreprises matérielles gigantesques se feront avec une rapidité croissante. La construction de chemins de fer et d'autres signes d'un réveil de prospérité en Syrie, en Palestine et en Egypte attireront de nouveau l'attention des gens sérieux sur l'étude des Prophéties Bibliques par rapport à ces pays. Plus tôt ou plus tard, il se formera une ligue des pires éléments dans les Eglises Grecque, Romaine, Mahométane et Protestante, dans un but de domination et d'agression ; et cette combinaison réalisera le « Mystère de Babylone » de l'Apocalypse.

Le trait le plus marquant et le plus étonnant de cette époques sera l'activité et l'influence des femmes dans tous les domaines et dans tous les pays. Ainsi, *trois* des membres du corps politique les plus méprisés et insignifiants en apparence s'élèveront au sommet du pouvoir et manifesteront les plus véhémentes passions et les plus grands héroïsmes. Ce sont la Femme, l'Ouvrier et le Juif.

Pendant les quinze années qui vont venir, la race nègre, soit en Afrique, soit en Amérique, avancera plus rapidement que toute autre dans les choses essentielles de la civilisation, mais ce progrès sera marqué par beaucoup de pertes de vies humaines. Les noirs deviendront décisifs et plus agressifs dans leur demande d'une reconnaissance juste et d'une égalité de droits parmi les blancs des Etats-Unis; ils se vengeront sans doute, en profitant de nos discordes, du mal qui leur a été fait pendant des siècles.

Je crois à la mission divine de la maison positive de Jacob et de la maison spirituelle et mystique d'Israël. C'est à cette dernière qu'appartiennent *toutes* les âmes régénérées, les « circoncis » de toutes les Eglises, de toutes les nations, de toutes les langues et de tous les peuples de la terre, le Juif et le Gentil devenant élus et *un* dans le développement de l'âme. La meilleure classe, dans la maison positive de Jacob dont l'histoire est sans parallèle parmi les nations,

et qui a supporté des souffrances qui ont développé l'élément féminin le plus élevé en elle — la Shechina divin — à un suprême degré, sera spécialement qualifiée pour enseigner de nouveau au monde les arts de la paix et l'organisation de l'industrie d'après le juste principe de la coopération. C'est à ceux qui resteront en Palestine, après les terribles guerres, que sera confiée — je le prévois — la direction de ce noble et honorable office. Mais le privilège et le devoir plus sublime d'enseigner aux peuples la véritable Religion et la véritable Moralité seront dévolus à la Maison Mystique d'Israël, à tout le corps de ceux qui sont remplis de l'Esprit-Christ, qu'il soient Juifs ou Gentils.

Pendant le siècle qui va venir, Jérusalem deviendra le centre de la pensée et du sentiment du monde. Il paraîtra de grands instructeurs pour enseigner les principes les plus purs de gouvernement religieux et civil, et, grâce à eux, la terre entrera dans un Nouvel Age d'Or où l'humanité adorera UN Dieu dans une seule foi d'amour. A ces « rachetés » des nations seront révélées les choses cachées du passé et les secrets les plus profonds de la Nature. Ils enseigneront au peuple l'identité de toute religion véritable, l'unité de la Vérité, la beauté de la Sainteté, le mystère même du Christ.

« Car, pour l'amour de Sion, je ne me tairai point, et pour l'amour de Jérusalem je ne serai point en repos, jusqu'à ce que sa justice sorte comme une splendeur et que sa délivrance s'allume comme une lampe. Et les gentils verront ta justice, et tous les rois ta gloire; et on t'appellera d'un nouveau nom que la bouche de l'Eternel aura expressément déclaré. Tu seras une couronne d'ornement en la main de l'Eternel et une tiare royale dans la paume de ton Dieu. Et je ferai sortir de la postérité de Jacob et de Juda celui qui possédera mes montagnes, et mes élus seront les héritiers du pays : mes serviteurs y habiteront.»

S. E. H.

(*L'Aurore.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Le Témoignage des Faits

HISTOIRE DU MOUVEMENT SPIRITE (*suite*)

La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*)

XIII

TRANSFORMATION DES GLOBES

Dans notre corps humain, la génération des mondicules qui le constituent s'accomplit d'une manière tout à fait conforme à la génération des soleils et de leur lignée. Les lois qui régissent le monde des infiniment petits sont absolument les mêmes que celles qui régissent le monde des infiniment grands, et le plan du Grand Architecte est partout le même.

Quand un Soleil central part pour fournir sa carrière fécondante et productive, il emporte avec lui son mobilier et celui de tous les globes qui formeront plus tard sa lignée. Tous ces mobiliers proviennent de la matière retardataire des mobiliers ayant peuplé jadis de grands corps de leur nature. Tous ces retardataires seront remis dans la voie ascendante par les vies des différents globes sur lesquels ils seront distribués.

D'autre part, quand un Soleil central lance dans la voirie lumineuse matérielle un germe de soleil de deuxième ordre, les Soleils de troisième ordre arrivés à maturité — c'est-à-dire au point voulu de progrès et de perfection — peuvent être appelés à en faire partie. Cette opération, qui n'est interminable pour nous qu'à cause de l'exiguïté

de notre existence, est ce qui donne lieu au phénomène astronomique connu des Etoiles doubles, triples et quadruples, phénomène qui n'est autre chose qu'un fait de sélection. C'est là la vie, *la Vie universelle* répandue partout; seulement, la vie astrale est une vie *muette, sensitive et intuitive*. C'est la Vie de Dieu, à laquelle nous assistons ainsi, car les mondes sont chargés de fournir au Corps du Grand Homme Infini ses aliments matériels, comme les trois règnes inférieurs de notre globe nourrissent et entretiennent nos corps. Et tout se transforme et se meut dans le Corps Divin.

Une Planète est liée à son Soleil par un système général de communications matérielles et fluidiques, puis, par celui-ci, aux Soleils secondaires, puis, par ceux-ci, aux Soleils-centraux, et enfin par l'intermédiaire de ces derniers à tous les grands organes fournisseurs des mondes. Ainsi, l'immense Omnivers ou Corps de Dieu ne fait qu'un tout harmonieux, dont toutes les parties sont solidaires. Des cordons aromaux s'établissent à travers les masses des voiries matérielles, absolument comme parmi les mondicules infinitésimaux qui composent les muscles de l'homme. La vie de chaque Planète reçoit, au moyen d'organes appropriés, sa portion de chaleur phosphorescente de principe vivifiant vital et de principe divin. C'est elle qui alimente alors son atmosphère, où son mobilier (minéraux, plantes, animaux et hommes) est contraint de puiser pour ses besoins. Ainsi la Planète, en se mouvant, vit et s'alimente à son Soleil, pendant que l'homme reçoit d'elle, au moyen d'un cordon aromal particulier, en même temps que sa vie, sa portion de l'alimentation des mondes. L'on voit ainsi que le Grand Omnivers vivant ne renferme pas plus de vide que le corps animé si petit de l'homme. Et l'on voit aussi que la Vie Universelle n'est autre chose qu'une grande chaîne attachée par une extrémité à l'hominicule infiniment petit, et aboutissant à Dieu par tous les points de

l'Omnivers. Ainsi, il suffit à l'homme d'être en rapport avec la vie de sa Planète pour se trouver à même de communiquer, — d'une manière d'autant plus sûre que sa Planète est plus avancée, — avec tous les mondes de toute nature et avec Dieu.

La Planète a donc à jouer dans l'Omnivers son rôle propre, intelligent et solidaire. Elle améliore sa condition à l'aide de son mobilier et, comme un bourgeon qui devient fleur et devient fruit, mûrit et monte vers la perfection. Ses intérêts sont liés à ceux de son Humanité et de ses trois règnes inférieurs, de la même manière que les nôtres sont liés à l'existence et à la condition des hominicules qui entretiennent la vie dans l'intérieur de notre corps. C'est ainsi que tous les mondes travaillent au bénéfice de Dieu, et Dieu au bénéfice des mondes et de chacun des êtres qui les peuplent.

Le travail d'une Planète, pour arriver à maturité, n'est pas toujours facile, et l'est d'autant moins qu'elle appartient plus à la catégorie des mondes grossiers. Lorsque la Vie de la Planète n'est pas assez puissante pour dominer le mal, elle demande et obtient du Soleil chef de tourbillon les secours dont elle a besoin. Souvent même, si par faiblesse elle déchoit, on lui impose ces secours sans qu'elle les demande.

Enfin, après mille épreuves, la Planète parvient à l'harmonie. Alors, si sa présence est utile à sa famille astrale, elle reste à son poste et attend ses sœurs, tout en leur prêtant secours. Si ces secours ne sont pas nécessaires, elle se transforme toute seule.

Il peut arriver que toute la famille dans son ensemble arrive à maturité. Alors il y a mariage de toutes les Planètes en harmonie et transformation générale de toute la famille en dehors du Soleil paternel. Un nouveau tourbillon tout prêt, composé des derniers enfants restés en arrière, vient remplacer celui dont s'est accompli le mariage ascensionnel.

Les Planètes, transformées par une opération de chimie divine, se groupent sous la direction de l'une d'elles et constituent un nouveau Soleil, qui va occuper sa place et devient chef de tourbillon.

Mais la vie d'un Soleil chef de tourbillon est si incommensurablement longue qu'il peut voir se transformer ainsi plusieurs de ses familles successives avant d'arriver lui-même à l'époque de sa maturité et de sa transfiguration astrale.

Une Planète amenée à maturité, privée de la vie qui vient de la quitter, va, soit entière ou soit divisée, à l'élément qui lui est propre. L'opération se fait sous la direction des Etres supérieurs, délégués à cet effet.

La partie harmonieuse de la Planète se dégage de la partie stérile, devient lumineuse et s'enlève, emportant ceux des membres de ses quatre règnes qui sont entrés comme elle en harmonie. C'est alors que se produit sans doute le jugement dernier dont parle la Bible. La partie grossière et retardataire de la Planète transformée, chargée des membres des quatre règnes qui se sont montrés réfractaires au progrès et qui sont hors d'état de prendre part à la glorieuse transformation, tombe dans la voirie du tourbillon. Cette partie réfractaire au bien est destinée à concourir plus tard, quand le moment de grâce sera venu, à la formation de grands corps nouveaux. Ces résidus n'ont plus de vie et n'obéissent même plus à l'attraction matérielle. Ce qui reste sur eux des quatre règnes, séparé de tout principe vital parti avec l'atmosphère de la partie qui s'est luméfiée, demeure inerte et privé de vie. Tout est tombé en *catalepsie*, en *léthargie* complète, et ne retient plus la vie qu'en puissance virtuelle. C'est dans cet état, par exemple, que sont les insectes en hiver, dans le sein de la terre; c'est dans ce même état que se trouvent certains animaux, après des milliers d'années, dans le sein d'une roche que fait éclater un coup de mine, et qui reviennent à la vie par le seul contact de l'atmosphère et de la lumière solaire.

Le cadavre de la Planète transformée est rejeté dans le grand chantier solaire. Quant aux sujets des quatre règnes qui n'ont pu prendre part à l'ascension, ils sont classés par les Esprits supérieurs pour être plus tard déposés comme germes sur les mondes nouvellement procréés

Pour ce qui est de la transfiguration de Planètes par voie de mariage, c'est une transformation solennelle d'une grande importance. Les vies des Planètes, ravies d'amour divin, s'incrustent tout entières pour ne faire qu'un avec celle qui doit les diriger dans leur nouvelle carrière matérielle lumineuse. Le nouveau globe se couvre d'une atmosphère phosphorescente d'amour divin et de fluides superfins, qu'elle prend au Soleil qui lui sert de chef, et va occuper son nouveau poste pour y accomplir sa nouvelle mission, mission utile et nécessaire à la marche des mondes. Telle est la voie de formation d'un *globe incrustatif*.

Mais il y a aussi les *globes natifs* qui se forment sans incrustation. Ce sont les Soleils chefs de tourbillon qui, obéissant à la loi naturelle ascendante, arrivent à maturité en même temps qu'un certain nombre de Planètes qui l'entourent. Le nouveau Soleil natif emmène avec lui, seulement unis à lui mais non pas incrustés, tous les enfants de sa famille capables de le suivre et de s'élever sous son aile. Il va se mettre à la disposition de son Soleil central pour concourir à la composition d'un chef d'univers ou *Soleil de second ordre*. Il peut, par exemple, faire partie d'une Nébuleuse en voie de formation.

Nous venons de décrire la transformation des Planètes opaques et de leurs Soleils. Des phénomènes absolument semblables ont lieu dans les mondes transparents de toute espèce.

Être supérieur de la plus haute valeur, grand Messager d'amour divin et membre de la famille universelle, le Soleil-central, chef d'une multitude d'Univers, astre immense, de dimensions

incalculables, voit petit à petit revenir à lui, à l'état de maturité, depuis le Soleil de deuxième ordre, membre de son tourbillon, jusqu'à la petite Planète originairement obscure et incrustée des extrémités de son vaste empire, tous les Univers sous ses ordres, ramenant avec eux les riches produits de leur récolte harmonieuse. Mûr lui-même alors, et chargé des résultats glorieux de son amour fécondant et productif, moisson supérieure en beauté et en richesse à toutes les peintures de la plus fertile imagination, il s'ébranle solennellement de son poste pour s'approcher de son divin Maître, après un règne aussi incompréhensible en durée que le sont en puissance ses trésors fluidiques d'amour, son volume et son éclat.

Chargé des produits supérieurs de la récolte des mondes, guidé par sa vie céleste formée du superfin de la substance divine, avec son mobilier ravi en extase de bonheur, lumineux, et, sous la loi d'attente, avec tout son riche cortège, il se rend vers le centre incommensurable du Grand Omnivers. Fluide divin, il passe comme la pensée, parmi les *mondes célestes*, dispensé qu'il est par sa pureté de l'élaboration de l'Estomac vierge. Les Soleils de divers ordres, enlevés avec lui, transformés et séparés comme lui de leurs corps matériels lumineux qui vont alimenter les natures matérielles de l'Omnivers, se rendent aux *mondes spirituels* pour revenir plus tard, eux aussi, mais par d'autres chemins, aux mondes célestes. Tous ces Soleils laissent, en se transformant, des résidus composés des quatre règnes lumineux retardataires de nature supérieure qui, par différentes voies, vont dans les diverses parties du Corps de Dieu, qu'ils alimentent selon leurs besoins. Riches de la quintessence des mondes matériels, chargés de provisions incalculables de fluides utiles, d'aromes vivifiants, alimentés constamment par les grands courants de chaleur phosphorescente, de vitalité et de lumière divine, ils sont pour les différents mondes

des mines fécondes de richesses utiles et de prospérité.

Des sentiers métalliques lumineux, correspondant aux nerfs dans le corps humain, partis des Cieux, aboutissent à tous les Soleils-centraux, relient entre eux tous les grands centres d'univers. Ils se coupent et s'entrelacent de manière à atteindre soit matériellement, soit fluidiquement, tous les mondes. Ce sont les voies lumineuses de la volonté de Dieu pour la suprême direction de tout le Système Omniversel Infini et pour la transmission constante du fluide d'Amour divin. Mais tout suit la voie hiérarchique des Soleils et des Êtres supérieurs, Messagers divins, formés du superfin de la substance divine. Ceux-ci s'emploient toujours à accomplir la volonté directe de l'Être universel dans toutes les régions qu'ils sont chargés d'administrer.

Les Satellites accompagnant les Planètes sont formés de substances matérielles de rebut. Quelquefois ils sont en entier composés de matières extraites des chantiers de la grande voirie. Ils sont plus grossiers et peuplés de germes plus lourds qui, en raison de l'imperfection de leur nature et de l'impureté des matériaux qui les composent, sont facilement sujets à dévier du droit chemin. Une nourriture directement reçue du Soleil serait trop forte pour eux, aussi sont-ils placés sous la tutelle des Planètes natives avancées, qui remplissent à leur égard les fonctions de vraies mères dévouées. Souvent celles-ci prolongent leur séjour dans les mondes matériels pour s'assimiler leurs enfants adoptifs pervertis dans la voie du mal, afin de les entraîner avec elles vers la perfection, incapables qu'ils sont de s'élever à l'harmonie par eux-mêmes.

René Caillié.

(*A suivre.*)

Les Quatre Évangiles de l'avocat Roustaing

MATTHIEU, XV (v. 1-20) ; MARC, VII (v. 1-23)

Mains non lavées. — Traditions humaines. — Scandale à mépriser. — Guides aveugles. — Vraie impureté. — C'est ce qui vient du cœur qui souille l'homme, le rend impur.

Les paroles du Christ aux Pharisiens trouvent encore leur application de nos jours, car la loi d'amour, de pardon, d'oubli des offenses et de concours mutuel prêchée par Jésus est encore aujourd'hui *dénaturée.*

« REVENEZ, REVENEZ avec simplicité, ô nos frères ! au christianisme *de Christ* ; suivez ses conseils fraternels ; marchez dans la voie qu'il a tracée, et laissez se scandaliser les Pharisiens orgueilleux de vos jours qui parlent et agissent à *votre égard*, spirites, ainsi que parlèrent et agirent les Pharisiens d'autrefois *à l'égard de Jésus*. Laissez-les se scandaliser, car eux aussi, seront obligés d'abandonner leurs traditions et d'en revenir à la loi mère de toutes les vertus. Et vous, gardez-vous de tout ce qui peut vous souiller ; ne prononcez aucune parole, ne commettez aucun acte que votre conscience puisse, si légèrement que ce soit, condamner ; marchez avec simplicité, faisant sortir de bonnes choses du trésor de votre cœur, afin que ce trésor se répande sur vos frères et fasse naître partout l'abondance dans les vertus et la paix dans les cœurs. »

Jésus voulait porter à réfléchir les Scribes et les Pharisiens ; il voulait les porter à rejeter tout ce que la *tradition des anciens* avait de contraire à la loi divine, telle qu'elle avait été révélée par l'intermédiaire de Moïse et des Prophètes. Car, de même que de nos jours les

hommes ont *altéré*, *dénaturé*, *faussé*, EN Y AJOUTANT, la loi divine révélée aux hommes par Jésus, à cette époque aussi la doctrine de Moïse se trouvait entièrement transformée chez les Hébreux par les interprétations des prêtres des synagogues.

« DE MÊME QUE Jésus est venu combattre et détruire la *tradition des anciens* pour les Hébreux et arracher ainsi toute plante que son Père céleste n'avait pas plantée; DE MÊME, de vos jours, par la Révélation nouvelle, *l'Esprit de vérité* que représente Christ, comme complément et sanction de la vérité, vient par les Esprits du Seigneur, ses envoyés, et à l'aide de manifestations spirites, combattre et détruire tout ce qui est *tradition des anciens* pour vous, et arracher ainsi toute plante que son Père céleste n'a pas plantée.

« Les paroles de Jésus aux Scribes et aux Pharisiens de l'époque, s'appliquent aux Scribes et aux Pharisiens de vos jours qui, repoussant et rejetant la Révélation nouvelle qu'apportent les Esprits du Seigneur, organes de l'Esprit de vérité, maintiennent, eux aussi, la *tradition des anciens*, honorent Dieu des lèvres, l'honorent en vain en enseignant les doctrines et les commandements des hommes. Dieu peut-il admettre la pureté extérieure quand le cœur est souillé? Dieu peut-il accepter le culte des lèvres, quand le cœur est froid? Dieu peut-il bénir et pardonner l'homme, quand il maudit et se venge? Hommes! honorez Dieu du fond de votre cœur; suivez avec simplicité la loi d'amour qu'il vous impose; ne soyez pas des sépulcres blanchis au dehors, mais que la pureté réside en votre cœur, quelle que soit l'enveloppe qui le recouvre. »

Oui, les temps sont venus où nous ne devons plus adorer le Père sur la montagne ni dans Jérusalem. L'Esprit de vérité vient nous dire qu'il faut désormais faire abstraction des cultes extérieurs qui nous divisent et nous séparent, en aimant Dieu par-dessus toute chose et notre

prochain comme nous-mêmes. *Là est toute la loi et les Prophètes.*

Oh! comme ils seront malheureux, ceux qui s'obstinent à marcher dans les ténèbres en y entraînant leurs frères! Quelles tribulations n'auront-ils pas à subir *jusqu'à ce que leurs yeux soient ouverts*? Mais, pour ceux qui *auront persisté* à se faire conducteurs d'aveugles, l'expiation sera plus longue et plus dure encore. *Que ceux qui ont des oreilles pour entendre entendent.*

Jésus a voulu faire comprendre à tous les hommes que toutes les pratiques matérielles sont contraires aux commandements de Dieu. Le jeûne matériel, les privations corporelles, qui sont *sans utilité et sans profit pour le prochain*, sont choses vaines et inutiles devant Dieu. Il n'y a qu'un seul jeûne qui soit agréable au Père c'est le jeûne *moral*, le jeûne *spirituel*, c'est-à-dire l'abstention de tout ce qui est mal, de tout ce qui est contraire à la loi, évangéliquement révélée, à la loi de justice, d'amour, de charité et de fraternité.

Ceux qui se sont attribué la succession des apôtres. qui se sont dits *infaillibles*, se sont engagés dans la voie des Pharisiens au point de vue du jeûne et des pratiques matérielles. *Et vous êtes si peu intelligents!* leur dirait encore le Maître, s'il était là.

L'Église que les hommes ont faite est une Eglise *humaine.* Pour leurs besoins, un petit nombre a courbé les fronts qui pouvaient gêner, dominant la matière par des lois matérielles et se souciant peu de développer des intelligences qui auraient pu comprendre un jour que l'Eglise du Christ avait dévié. La faute de l'Eglise romaine n'est pas d'avoir usé de son pouvoir matériel à une époque où les hommes avaient besoin d'un frein et où *elle seule* était en mesure de le leur imposer ; sa faute est dans son inertie, dans son esprit stationnaire ou rétrograde. Les siècles marchent, apportant chacun sa part de civilisa-

tion, de progrès, de lumière ; l'Eglise romaine *seule* veut garder sur les hommes le voile dont elle couvre leur intelligence; elle *seule* veut maintenir l'humanité dans l'enfance, alors que tout travaille en elle pour la faire entrer dans sa virilité. Mais elle aura beau faire. l'intelligence de l'homme se développe malgré elle, et elle se trouvera un beau jour répudiée par tout le monde. Elle sera devenue vieille et décrépie et ne pourra plus répondre aux aspirations des cœurs.

René Caillié.

Le Monde Spirituel

D'après Swedenborg

Swedenborg dans ses nombreux ouvrages, traitant des Arcanes célestes, du Ciel et de l'Enfer, s'est étendu longuement sur les différents états que l'homme subit après la mort.

Nous avons pensé donner à nos lecteurs connaissance de quelques extraits abrégés des révélations de ce grand voyant relatives au monde des Esprits. L'homme d'étude, que ne rebute pas des recherches aussi spécieuses que celles comprenant Dieu, les mystères de la foi, la raison morale de la vie et de la mort, se trouvera bien servi par la lecture des œuvres de Swedenborg ; puissent ces quelques extraits en éveiller le désir, c'est là notre seule ambition.

« Dans l'Univers, dit Swedenborg, il n'existe rien, sans qu'il ait rapport avec un opposé ; d'après l'opposé l'on connait la qualité d'une chose ; de là résulte toute perception et toute sensation; l'opposé du bien, qui est le Ciel, est l'Enfer ou le mal. » Le Ciel et l'Enfer sont deux images antagonistes servant à peindre deux états d'âmes, le premier comprend les aspirations élevées : ce qui est bien, ce qui est bon, le désintéressement, le dévouement, tout ce qui part du cœur, tandis que le second part de l'amour personnel ou de la matière absorbant tous les rayons en soi, sans transmettre aucune chaleur aux autres

êtres, — cet arrêt de la circulation de la vie morale est la cause du mal.

« L'homme tire sa liberté de sa position médiane entre le bien et le mal; le choix qu'il fait sur ces deux principes équilibrants est le fait de son mental. »

Evidemment, sans la liberté, il n'aurait aucune responsabilité de ses actes, et le mal serait œuvre divine, tandis qu'avec la liberté individuelle, avec la conscience placée en nous comme une sentinelle infaillible, nous choisissons délibéramment sur nos affections bonnes ou mauvaises.

— Le mal est conjoint avec sa peine, ils ne peuvent être séparés, parce qu'il résulte d'une infraction aux lois naturelles qui sont tout amour pour le prochain; dès lors, plus quelqu'un s'aime, plus il s'éloigne du plan divin.

La volonté de l'homme est l'Etre même de sa vie parce qu'elle est le réceptacle du sentiment du bien. La vie de l'intelligence en procède; il résulte de cela que l'homme n'est homme que par sa volonté et son entendement.

Ce qui n'entre point dans la volonté de l'homme ne devient pas sa propriété, car la pensée tire ce qui lui appartient de la mémoire, mais la volonté tire ce qui lui appartient de la vie même; jamais il n'est rien de libre qui ne vienne de la volonté ou de l'affection appartenant à un sentiment, de sorte que tout ce qui n'entre pas chez l'homme en liberté *ne reste pas*.

Tout ce que l'homme pense et veut lui vient par influx.

C'est d'après l'influx que l'homme peut considérer les choses, penser et conclure analytiquement. Ce qui influe dans la pensée n'est en rien nuisible, mais ce qui influe dans la volonté peut être nuisible, par ce que l'homme se l'approprie.

Il y a un influx commun aux trois règnes, dont la tendance est d'agir selon l'ordre harmonique, c'est aussi suivant cet influx que la pensée tombe dans le langage, et la volonté dans les actions chez l'homme.

— C'est l'âme qui pense dans le corps, car il est spirituel, et le spirituel reçoit le spirituel et vit spirituellement, ce qui est penser et vouloir. Toute vie rationnelle qui se manifeste dans le corps appartient donc à l'esprit: il n'y a rien dans l'homme depuis la tête jusqu'à la plante des pieds qui ne vive et ne sente; de là il résulte que, lorsque le corps est séparé

de son esprit, c'est ce que l'on appelle mourir.

Quand l'homme rentre dans le monde spirituel, il est revêtu d'un corps spirituel semblable à celui du corps matériel, et, comme tous les objets qui l'entourent sont de même nature, il s'ensuit qu'il ne se croit pas mort, puisqu'il fait usage de tous ses sens. Il possède toute sa mémoire naturelle, car tout ce que dans ce monde il a entendu, vu, lu, appris, pensé, depuis la première enfance jusqu'au dernier moment de sa vie, il le retient : c'est le livre de la vie. Mais il y a néanmoins une différence très grande dans la manière de sentir : les sens sont plus déliés. La lumière spirituelle étant plus pénétrante que celle matérielle du soleil, l'œil de l'esprit peut pénétrer les objets occultement, de sorte que la forme et les propriétés ou facultés sont immédiatement perçues. Le sens de la vue et de l'ouïe est celui qui acquiert le plus de finesse, car il correspond plus particulièrement à l'intelligence.

Le monde des Esprits n'est pas le Ciel et n'est pas non plus l'Enfer. C'est un lieu ou plutôt un état moyen entre l'un et l'autre ; c'est là en effet que l'homme vient d'abord après la mort, et ensuite, après y avoir passé un temps, selon sa vie dans le monde, il est élevé ou abaissé.

L'état du Ciel chez l'homme est la conjonction du bien et du vrai, le trouble ne vient que par le mal et le faux.

L'homme se réforme par le sens de la justice et de la vérité qui sont du ressort de l'entendement. Car l'homme, dans l'ignorance de sa condition future, distinct, est égoïste ; il naît dans le mal, sa faiblesse de raison l'amène à se réjouir des maux qui arrivent aux autres ; il ne rêve qu'entasser richesses, honneurs sans être jamais satisfait ; pour que ce volontaire soit corrigé et réformé, il lui a été donné de comprendre la vérité et de dompter par eux les affections du mal qui jaillissent de sa volonté.

— L'homme après la mort demeure dans l'état de pensée de son amour et de la foi qui en résulte, mais les choses qui n'appartenaient qu'à sa foi et non à ses affections, s'évanouissent, parce qu'elles ne sont pas dans l'homme. La volonté est l'âme même de l'action ; elle forme son corps dans les actions sincères et justes que l'homme fait, le corps de l'esprit de l'homme ne vient pas d'autre part, c'est-à-dire n'est formé que des choses que l'homme fait d'après son amour.

L'esprit de l'homme, quand il expire, est tenu dans sa pensée dernière, jusqu'à ce qu'il retourne aux pensées qui proviennent de son affection commune ou dominante dans le monde.

Aussitôt que l'homme entre dans le monde des Esprits, son Esprit a la même face et le même son de voix qu'il avait dans le monde ; il se dépouille ensuite de cette forme réflective de son corps, pour revêtir celle de son affection dominante ou amour régnant. Ainsi la figure du corps provient des parents, mais la face de l'esprit provient de son affection ; si les faces changent ainsi, c'est parce que dans l'autre vie il n'est permis à personne de simuler les affections qui ne lui sont propres.

Car il faut qu'on sache que, malgré toute son hypocrisie, l'homme est absolument tel qu'il est quant à ses intérieurs, et non tel que le présentent ses extérieurs. Les Esprits ne se trompent pas aux apparences comme nous. Aussi les œuvres des hommes sont jugées non d'après leurs formes extérieures, mais d'après la pensée et l'intention qui lui ont donné naissance ; ainsi mille hommes peuvent agir pareillement, c'est-à-dire faire une action semblable extérieurement au point qu'il serait difficile de voir une différence notable, tandis que considérée individuellement elle procède d'une volonté différente ; l'un agira simplement par obéissance, d'autres par conviction, par vanité, par duplicité, hypocrisie ou faiblesse, etc.

Il n'y a donc que le désintéressement qui donne de la valeur aux œuvres, la foi sans chaleur est un calcul qui porte à faux.

— Ce serait une erreur de croire que pour s'élever dans le monde spirituel il est indispensable de mener ici-bas une vie retirée. Ceux qui renoncent au monde se préparent au contraire une vie triste, qui n'est susceptible de recevoir aucune joie céleste. La vie est faite pour être vécue ; chacun doit remplir son rôle humain le mieux possible en s'exerçant à être juste et humain, ne désirant jamais le bien d'autrui ; par ce moyen il reste sous l'influx céleste qui lui inspire la sagesse.

— L'homme ne peut être formé pour les états supérieurs de l'Esprit, que par le secours du monde. Là sont les effets derniers, dans lesquels doit se déterminer le caractère particulier de chacun. Aussi

chaque homme conserve après la mort son amour dominant jusqu'à éternité.

— Tous ceux qui n'ont reconnu que la nature et un principe suprême ne peuvent rien voir ni recevoir de cette lumière, ils restent sensuels-corporels; c'est-à-dire qu'ils ne croient que ce qu'ils voient des yeux et touchent des mains, de là les illusions des sens, qui sont pour eux des vérités d'après lesquelles ils se disputent.

— Il y a trois états que l'homme subit après la mort avant d'être appelé dans sa sphère définitive; le premier est l'état de ses extérieurs, le second est l'état de ses intérieurs, et le troisième celui de sa préparation : l'homme subit ses états dans le monde des Esprits. Toutefois, il en est quelques-uns qui ne les subissent pas, ayant été régénérés et préparés de telle sorte qu'ils n'ont pas besoin de rejeter les souillures naturelles avec le corps, pour être élevés dans les mondes supérieurs de l'Esprit ou repoussés dans les abîmes des méchants.

Au sortir de la vie du monde, qui n'est qu'un passage à une autre vie, l'Esprit novice de l'homme est reconnu par ses parents ou ses amis, car les Esprits en ont la perception non seulement par sa face et par son langage, mais aussi par la sphère de sa vie, quand ils approchent; chacun dans l'autre vie quand il pense à un autre, se représente aussi sa face dans la pensée, et en même temps plusieurs choses qui appartiennent à sa vie, et, quand il fait cela, l'autre devient présent comme s'il eût été appelé, parce que les pensées sont communiquées et que les espaces n'y sont pas tels que dans le monde naturel, mais bien en *représentatif*.

— Les Esprits sont comme portés d'eux-mêmes vers ceux qui leur ressemblent; car ils sont avec leurs semblables, comme avec les leurs et comme chez eux. Ils sont ainsi dans leur liberté, et forment les myriades de sociétés supérieures ou inférieures du monde spirituel.

Quand les Esprits se tournent vers un homme, ils ne savent autre chose sinon que la langue de l'homme est leur propre langue, et qu'il n'en ont point d'autre, ils perdent le souvenir jusqu'à ce qu'ils se détournent de l'homme; si l'Esprit parlait avec l'homme d'après sa propre mémoire, l'homme ne pourrait considérer comme lui appartenant les choses qu'il penserait

alors. Lorsque cela a lieu, *elle crée comme une réminiscence de souvenirs d'une vie antérieure que l'homme prend à son actif comme s'il avait déjà vécu ici-bas.* (Nos lecteurs voudront bien s'arrêter un instant sur ces profondes paroles de Swedenborg.)

Le troisième état de l'homme après la mort, ou de son Esprit, est l'état d'instruction de ceux qui montent dans des états supérieurs, car pour les autres les affections tournées vers le mal ou ce qui est faux les rend impropres à recevoir l'influx divin qui est tout amour du prochain et de Dieu : sans la connaissance et la reconnaissance de ces vérités, l'homme ne peut penser spirituellement, et sans la pensée sur ces vérités, il ne les veut pas, car ce que l'homme ne sait pas il ne peut le penser, et ce qu'il ne pense pas il ne peut le vouloir : dès que l'homme a le désir du bien, le divin influe dans la volonté et par elle dans la pensée et par l'une et l'autre dans la vie ; et autant cela se fait, autant les intérieurs de l'homme sont ouverts aux vérités et à l'affection des sentiments supérieurs.

— L'Esprit ne peut s'élever qu'après s'être dépouillé des choses terrestres et mondaines qu'il avait contractées, quand il vivait dans le monde, car il faut que les erreurs soient repoussées de son mental pour laisser affluer la vérité ; différents états d'épuration sont disposés dans le monde spirituel pour amener cette transformation radicale.

— Les Esprits ont une mémoire de même que les hommes, aussi leur rationnel est continuellement cultivé, et cela à éternité ; de là vient aussi cette particularité que l'on est imbu de connaissance et par elle d'intelligence, jusqu'au degré de l'affection dans laquelle il était en ce monde, et cette affection est ensuite perfectionnée par implétion, éternellement, sans crainte d'être empli ; car toute chose peut être variée, enrichie par diverses choses, par conséquent pouvant fructifier et se multiplier, il n'y a donc pour le bien aucune limite, parce qu'elle procède de l'infini.

— Il y a la mémoire extérieure et intérieure ; dans l'autre vie, la mémoire se présente dans sa réalité vraie, dans des formes qui ne sont apparentes que là et ne seraient nullement perceptibles aux idées de l'homme. Car les pensées spirituelles ne sont ni bornées ni rétrécies par les idées tirées de l'espace et du temps, comme elles le sont ici-bas. Parce que

les espaces et les temps sont les groupes de la nature et la contre-partie des choses spirituelles.

Quiconque pense intérieuremet et a quelque connaissance de l'opération de son mental, peut voir et saisir quelle est la supériorité des Esprits sur les hommes ; l'homme, en effet, peut en une minute, par son mental, examiner, développer et conclure plus de choses qu'il n'en peut exprimer en une demi-heure par la parole ou par l'écriture ; on voit donc combien l'homme est supérieur quand il devient Esprit, et combien il peut penser des choses ineffables et inexprimables, qui ne peuvent entrer dans les pensées naturelles de l'homme.

Au même degré où s'élèvent la sagesse et l'intelligence chez les Esprits supérieurs s'élèvent aussi la malice et l'astuce chez les Esprits méchants, la chose est semblable, puisque l'Esprit de l'homme, quand il a été dégagé du corps, est dans son bien ou dans son mal et qu'il suit son inclination terrestre. Ce sont ces Esprits qui influent mal à l'homme et le tentent sans cesse, cherchant ainsi à satisfaire leurs passions en y associant les hommes qui ne savent leur résister, pour les précipiter ensuite dans leurs sociétés diaboliques ; — mais ils se trouvent maîtrisés dans leur ardeur lorsqu'elle devient trop intense et occasionnerait trop de mal, des lois compressibles sont là pour remédier et tempérer l'excès du mal.

— Si la vie de l'homme est considérée et examinée par une intuition rationnelle, on découvre qu'elle est triple, à savoir : vie spirituelle, vie morale et vie civile, et que ces vies sont distinctes, car il y a des hommes qui vivent de la vie civile, et non cependant de la vie morale ni de la vie spirituelle ; il y en a qui vivent de la vie morale et non toutefois de la vie spirituelle ; et il y en a qui vivent tant de la vie civile que de la vie morale, et en même temps de la vie spirituelle ; ceux-ci sont ceux qui mènent à la vie supérieure. Par là on peut voir que la vie spirituelle n'est pas séparée de la vie naturelle ou de la vie du monde, mais qu'elle est conjointe avec cette vie comme l'âme avec le corps.

— Chacun peut savoir que les pensées sont portées et dirigées selon les intentions, ou vers le but que l'homme se propose ; en effet, la pensée est la vue interne de l'homme, si donc la vue interne se tourne vers le monde et s'y arrête, il s'ensuit qu'elle

devient mondaine; si elle se tourne vers soi et vers l'honneur rapporté à soi, elle devient corporelle; mais, si elle se tourne vers le bien, elle devient céleste et s'élève : car l'amour céleste, c'est aimer le bien, le sincère et le juste et le pratiquer, c'est se rendre participant à la sagesse divine, c'est aimer par-dessus tout l'Être universel ainsi que son prochain qui est son œuvre, parce qu'il est lui-même le prochain ainsi que la société, la patrie, l'humanité et la nature entière qui procède de Lui. A. Allar.

(Revue des Étudiants Swedenborgiens.)

NOTE. — Nous recommandons aux personnes qui désireraient étudier la doctrine de Swédenborg de lire un livre très clair et fort bien fait sous tous les rapports; c'est la NOUVELLE JÉRUSALEM *d'après les enseignements de Swédenborg*, **par C. Humann, avocat au barreau de Paris. Rue Thouin, 12.**

LITTÉRATURE, ART

Le Mouvement des Livres

Tel qu'en songe, par Henri de Régnier.
(Librairie de l'Art indépendant)

M. Henri de Régnier s'inquiète de Walt Whitman. Les allégories romanesques de ses précédents livres ne lui suffisent plus; il tend vers un sens philosophique, vers quelque biologisme abstrait. Malgré ce qu'il y a encore d'hésitant dans ces projets, j'en suis fort touché. J'ai ici et ailleurs combattu toujours pour un Art pénétré de vie et de force pensive, non pas figé uniquement en de gracieuses imageries. M. Henri de Régnier, sur qui beaucoup de jeunes hommes ont les yeux fixés, donne l'exemple d'une conversion méritoire, dont il a senti la nécessité. L'avenir lui en sera reconnaissant, et il se fortifiera dans les suffrages de ses admirateurs de province.

Tel qu'en songe n'en reste pas moins selon la manière *des Poèmes anciens et romanesques*. Séries de décors emblématiques, il est vrai, mais vaguement. Plus de tristesse se dégage du récent livre, — cette

mélancolie grave de la trentaine qui n'est pas assise sur la foi, tout en gardant le culte de la beauté noble.

Les fleurs sont mortes une à une, en le vent rude.
Voici l'ombre et le temps, et j'ai touché du pied
La Terre du silence et de la solitude.
. . . . . .
L'ombre lourde a pesé sur mes épaules fortes,
Et le temps m'a conduit le long de son chemin
Sans m'arrêter au seuil et sans m'ouvrir les portes,

Ni la porte d'érable ou d'airain,
Ni le calme tombeau, ni la maison heureuse
Qu'annonce le cyprès ou qu'indique le pin !

Les poètes, tel que M. Henri de Régnier, ayant jusqu'à ce jour dédaigné la vie, finissent par se replier avec une volupté morose sur leurs songes. Là se calfeutra leur existence véritable,« l'intérieur destin qu'ils n'ont pas vécu ». Songes taciturnes dont l'ombre mouvante remplit ces eurythmiques pages.

Cependant quelques essais de paysage naturel.

A la fontaine,
Sous les hauts arbres en ramées
A la fontaine, parmi les roseaux,
Dans les calmes et claires eaux
Fraîches encore des récentes étoiles,
Les filles du vieux fermier de la plaine
A la fontaine
Lavent des pièces de toiles
Près de l'aïeule filant un fuseau de laine,
Et les grands linges purs sèchent déjà sur l'herbe.

Je me demande si M. Henri de Régnier a bien voulu aller jusqu'au bout de la dédicace de ses poèmes et lui donner raison.

« Ces divers épisodes, d'une technique compacte concourent tous à l'illustration d'une sorte d'apologie emblématique du soi qui est le but de l'ensemble de cet ouvrage. »

Si, par l'apologie du soi, le poète entend cette exaltation de la personnalité intime que toute œuvre lyrique nécessite, rien là de bien neuf, et tout le XIXe siècle depuis Chateaubriand, et, avant Chateaubriand le XVIIIe siècle avec Rousseau témoignent de cette méthode bien connue. Il y a bien l'*emblème,* mais qui n'a conçu ses héros préférés selon soi et Werther n'est-il pas Gœthe, et René, Chateaubriand, et Olympio, Victor Hugo ? Si maintenant ce mot *soi* signifie non pas le moi particulier, mais le moi général, ou du moins toute une série d'hommes, je ne vois pas

que l'adolescent hautain, porteur d'alérion veuille exprimer profondément le cœur intime du poète infini. Rien de ce vaste symbolisme en cette grâce chevaleresque. Du vague plutôt.

Je chicane le pur poète Henri de Régnier sur ces points controversifs, et il me le permet, car il sait bien l'estime véritable que j'ai de son attitude et de son œuvre ; en tout cas son évolution ne peut manquer de répondre à bien des inquiétudes que nous avions — ou pas — formulées.

La fin des Dieux, par Henri Mazel.
(Librairie de l'Art indépendant.)

Ce drame m'a plu entre tous. Les préoccupations qu'il décèle démontrent en M. Henri Mazel des facultés de concentration intellectuelle et des dons d'écrivain peu communs. Dans la *Fin des Dieux* nous assistons à la dernière lutte entre le paganisme renaissant pour tout à fait expirer, et la christianisme au décisif triomphe. C'est la querelle encore des races du Nord contre celles du Midi, la haine des esprits profonds et froids contre les intelligences avides et sonores. Autour de ce thème : la guerre mémorable des Albigeois, M. Henri Mazel a enroulé et déroulé en opposition lumineuse le culte et les mœurs du roi d'Arles et de Terpandre — immoralités et hérésies, — et la tradition du vrai Christ ascétique et sobre professée par Simon de Montfort et Norbert. Admirable antagonisme, binaire immortel qui divisera toujours le monde, tant que les hommes ne posséderont pas encore l'unique foi. L'ésotérisme seul pourrait résoudre cette dissension, qui, depuis le commencement des siècles, a revêtu tant de rites et tant de formes. Il est certain que, strictement, Norbert, au traditionalisme intransigeant a raison ; mais Terpandre, qui a renouvelé les anciens mythes grecs par l'afflux des pensées chrétiennes ne se trompe pas en se faisant pénétrer des religions qui, avec des visages de divinités diverses répètent l'adoration du même Dieu.

Aujourd'hui que le christianisme semble entrer dans des voies nouvelles, alors que l'ère du Paraclet est prophétisée comme advenue, il était bon de rééditer l'hérésie albigeoise qui, d'accord avec une certaine gnose, conçoit Jésus non pas sous son aspect

souffrant et crucifié, mais dans son attitude de résurrection et de gloire. Chronologiquement et du temps du bon roi d'Arles, ces vérités secrètes, énoncées et proclamées prématurément, devaient être vaincues et refoulées dans leurs manifestations humaines. L'Europe n'avait pas encore fait suffisamment son stage d'ignorance et de douleur esclave. Il fallait comme à des enfants l'atroce joug catholique à ces jeunes barbares qui s'étaient partagé les dépouilles du grand empire romain. Aujourd'hui de longues épreuves ont été subies, les yeux d'où les taies sont tombées peuvent fixer les lueurs brûlantes de l'ésotérique soleil. L'ère de Terpandre commence, et Norbert, le saint Norbert lui-même, s'il vivait de nos jours, je me demande s'il ne secouerait pas sa tête amaigrie en contemplant les ruines de ces dogmes qu'il pouvait croire alors immortels et le néant de cette autorité catholique qu'il s'était imaginé divine.

Que ceci ne soit point digression pour me faire oublier l'art avec lequel M. Henri Mazel a su évoquer ces troubles époques et cette radieuse Provence, où les Dieux de Sophocle et de Julien l'Apostat trouvaient tout naturel de reparaître. Rien n'est plus charmant que l'idylle de Chryséis et de Cléotas aux intermittences païennes ou chrétiennes. L'auteur de ce drame, malgré la victoire des pauvres, des souffrants et des ascètes, a voulu qu'il se terminât par un acte d'amour. Au risque de sa vie, le moine Norbert sauve les jours de ces deux jeunes gens faits pour vivre, tant ils s'aiment. C'était pressentir dans les entrailles endurcies du christianisme littéral cette immense aurore de pitié qui, depuis, devait inonder de lumière attendrie les horizons de notre Europe.

Ce qui m'a étonné un peu, quoique charmé beaucoup, c'est l'étrange entretien de Norbert et de Terpandre, les deux apôtres des antagonistes fois. L'évêque païen répond à la dialectique du moine par des subtilités d'exégèse à la Renan, et, après avoir nié l'accord et la réalisation des prophéties, la valeur historique de l'arrivée en Provence des saintes femmes et des disciples favoris et jusque même la nécessité d'un créateur, Terpandre pousse vers Minerve un hymne qui rappelle celui resté célèbre sous cette appellation : la Prière à l'Acropole.

Je dois citer M. Henri Mazel :

« A toi, amour et gloire à tout jamais, déesse qui

habites l'esprit de tout homme, toi que nous appelons Pallas-Athéna, étincelle de tout ce qui est divin en nous ! Reste à jamais sur terre, seule adorable, parce que seule intelligible, tu ne te caches pas sous des bandelettes ésotériques comme la grande Artémis d'Ephèse, ni sous de nuageux symboles, comme l'Isis égyptienne, tu n'es pas idéale, mais vivante, et tu viens à nous, nue comme Aphrodite, auguste comme Déméter. Ton élément est la lumière, ton royaume l'évidence, ton temple la règle, tu y sièges dans des flots de clarté, entourée de tes filles, les Muses et les Connaissances, et ton austère sourire y accueille tout homme qui vient à toi. Aux rayons qui émanent de toi reculent les Obscurités, les Terreurs, les Religions, les Maladies; tu guéris, Purificatrice; tu consoles, Educatrice, tu transportes, Exaltatrice ! Et c'est pourquoi, dédaigneux des Idoles, nous t'aimerons et t'adorerons jusqu'à l'obscurcissement de notre esprit, Divinité, Santé, Jeunesse, ô Pallas Athéna, ô Minerve, ô Raison. »

Et Norbert réplique :

« Orgueil, chape de plomb qui fit chuter le plus beau des anges, portique de la vallée de larmes où se désole l'humanité, bloc le plus lourd de ceux qui obstruent la route du Paradis, c'est bien toi que je retrouve encore ! Ah ! si tu pouvais le faire sans cesser d'être toi-même, tu avouerais pourtant ta défaite, et combien dans ton égoïsme silencieux qui ne peut rien pour l'humanité tu es inférieur à nos principes, Charité, Sacrifice, Vertu ! »

Voilà nettement exposées les deux doctrines, celle de la nature et celle de Dieu ; d'une part, les passions et les besoins, — les devoirs et les mortifications ; de l'autre, le doute raisonnable et la folie de la croix. Mais il y avait sous la doctrine albigeoise autre chose que du scepticisme renanien, et la gnose est autrement inquiétante et profonde que les dialogues philosophiques du célèbre conférencier du collège de France, qui n'est si infiniment charmant, que parce qu'il est infiniment superficiel.

Bois ton sang, par Pierre Devoluy
(Librairie de l'Art indépendant.)

Dans *Chimère* de mai 1892, où je répondais à une lettre ouverte de Pierre Devoluy, je terminais par ces lignes ;

« Vous, vous allez au fait, à l'action, à ce qui vous semble le Bien. Je vous tends ma main chancelante d'homme où la sagesse des initiés, mes maîtres, a mis une solidité de victoire.

« Ne perdons pas notre temps en discussions agréables mais oiseuses, œuvrons pour nos frères et pour l'idéal, que les bandelettes d'égoïsme se rompent sous notre élan apostolique d'artistes, et qu'un courage nouveau nous vienne de savoir qu'armés de bâtons de voyages différents, nous escaladons éperdument la même montagne de Beauté. »

Bois ton sang est en effet un vaillant effort vers les hauteurs d'une humanité triomphale. Je ne crois pas que M. Pierre Devoluy soit dupe de l'artificielle cohésion dont il a cherché à doter à son livre, mais il peut être sûr que ses poèmes s'enchaînent dans son âme qui les a pensés fraternels, dans un incessant amour des Paysages de la vie.

Un hourra phrophétique éclate à notre entour,
Consolateur de nos veuves adolescences,
Et des chœurs de vertu, de chauds relents d'amour
Chantent l'hymne fleuri des âpres renaissances.

Car, selon, hélas ! le jargon du positivisme, M. Pierre Devoluy marche vers un *meilleur devenir*. Enfin, les mots importent peu; ce qui est indispensable, c'est la bonne volonté, et le poète de *Bois ton sang* l'a entière avec toute la fouge de la jeunesse et la véhémence de son talent, — tout ce qui le conduit à l'aurore.

« Le poète a une mission à remplir préfacie M. Lantoine. Laissons aux bateleurs sans vrai talent comme sans âme les jongleries de la rime; il est indigne d'être un amuseur de foules quand on peut être un conducteur de peuples. Le poète est le vatès chargé tantôt de consoler les humbles de ses pacifiantes paroles, tantôt de flageller les vendeurs de son vers trempé comme un acier et de les chasser du Temple.

« De ce rôle utile du poète dans le corps social, Pierre Devoluy en eut la nette conception. Il comprit que vivre dans une tour d'ivoire, dans le dédain de contingences, est une lâcheté; que le poète ne doit pas s'attendrir au vol d'un papillon où à l'effeuillement d'une rose quand il a sous les yeux les pitoyantes hideurs et les misères des hommes, — mais que leur vie est sa vie et qu'il est l'éternel souffrant en qui peuvent se résorber toutes leurs souffrances.

Je louerais presque sans restriction ce discours substantiel, quoique sans élégance, si un mot ne s'y glissait, malheureux: le rôle *utile* du poète. Le poète n'est pas utile; il ne mérite pas ce qualificatif qu'accaparent exclusivement les ingénieurs galants de Georges Ohnet. Le poète appartient à un monde trop supérieur pour qu'il soit question d'utilité. Il est bienfaisant avec majesté, et sa mission est si haute qu'elle est dédaignée et incomprise à peu près par tous.

J'applaudis à *Bois ton sang,* livre généreux et « inutile », mais,— malgré tous les défauts des prématurités, — bon dans le double sens de ce mot qui donne à la fois un brevet d'éthique et d'esthétique.

JULES BOIS.

Le deuxième fascicule du POÈME DE L'AME **vient de paraître :** *Souvenirs et rêves*. **Délicate apparition de jeune fille, anoblie de pureté et illuminée de véridique amour.**

Les Gestes attendris

A JOACHIM GASQUET.

(FRAGMENT)

Mon Ame est blanche que tu vois
Comme ton Ame que je vois,
Et nulle ombre ne verse son offense
Au soleil sur leurs neiges.

Ma main est pure que tu touches,
Pure ma lèvre qui n'ose effleurer ta bouche,
Car un contact de chair amoindrit — s'il ne souille —
En douant d'existence
Les apparences que nous sommes,
Pauvres, si laides apparences !
Et en exprimant
L'Eternel que nous sommes
Par de si passagères apparences.

Mes yeux sont purs qui reflètent ta Grâce,
Mes yeux où les choses qui passent
Ne laissent qu'un imperceptible tremblement
Qu'une limpidité tôt revenue efface.
Mes yeux sont purs, mes lèvres et mon front.

Mes bras sont purs qui plus ne s'ouvriront
Pour le baiser de passantes femelles ;
Les passantes passeront
— Et les neiges sont éternelles —

Les Icônes d'imperfection seront flétries
Que nous avons de l'église bannies.
Les apparences passeront
Et les mensonges qu'elles recèlent ;
Tous les paysages mourront
— Et nos deux Esprits resteront —

MARIUS ANDRÉ.

Les Noces de Sathan

Monsieur Jules Bois a bien voulu extraire de son drame ésotérique : *les Noces de Sathan,* qui doit paraître en octobre, le passage suivant :

PSYCHÉ

Toute de gaze blanche piquée de vivantes primevères.

La nuit peut quelquefois être mère du jour,
Sathan, et mes yeux forts qu'habite la lumière
Détruiront ta ténèbre infâme et ton suaire.

Je te rachèterai de tes erreurs mortelles,
O frère, tu n'as pas connu l'unique ciel,
Tu n'es jamais venu, lourd d'angoisses réelles,
Choquer tes forts genoux au roc dur d'un autel.

Et maintenant, fauve hypocrite,
Tu ne marches vers les hauteurs
Avec ton front de rédempteur,
Que pour mieux pratiquer ton rite
D'impudeur, parmi les hauteurs.

Tu ne sais pas la joie auguste d'être un sage
Et simple de frapper son cœur à double poing,
De plaindre le méchant obscur qui nous outrage,
D'être doux, de bénir le glaive qui nous poind.

O fol ami, tu méconnus ta destinée.
Le bonheur te dégoûte, onctueux et banal ;
Ton fier cœur repoussa l'abjection damnée,
Comme un lion secoue une peau de chacal.

Tu rêves un enfer superbe et despotique,
Où s'illumine de beauté l'étrange mal,
Et la douleur, tu la chéris d'un cœur sadique,
La douleur sainte et le désespoir sidéral....

O Sathan, la douleur n'est bonne que soumise
A Dieu seul maître, et seul aimable et seul amour.
Ton éternel enfer éphémère te grise,
Ta noblesse cisèle une torture exquise
Qui t'égare loin du salut et de l'amour;
Tu ne seras sauvé que volontaire, au jour
De repentir et d'humilité sans feintise,
Quand ma frêle voix brisera ton grand cœur sourd !

SATHAN

Mon seul but c'est conquérir ta caresse austère,
Pauvre âme, et t'épouser mélancoliquement.
En allons-nous loin du ciel morne et de la Terre,
Je serai l'amant horrible et l'amant charmant.

Ton ventre douloureux voudra-t-il la naissance?
Trop de rêveurs et d'impuissants t'ont fait souffrir,
Ils ont martyrisé ta forme et ton essence
Et n'ont pas su réaliser ton devenir:

Méprise-les ! et vois mon bras indéfectible,
Vois mes yeux qui n'ont pas craint le soleil des morts
Et des vivants, et mon front las qui fut la cible
Rebelle des combats divins et des efforts.

Tu t'es anémiée en l'air lourd des Eglises,
C'est ton destin à toi qui n'est pas résolu ;
Ton intrépidité s'empêtre à des prêtrises,
C'est la monotonie et la mort, ton salut.

Moi j'ai poussé du pied les coupes insipides
Et le miel qui déborde en des hanaps d'or mou :
Mes reins et mon cerveau veulent des buts solides,
Mon cœur d'ange est indomptable et jaloux et fou.

HERMÈS-CORIPHÉE

La Volonté amoureuse de Psyché
vient d'appeler à son secours le ciel.
Dieu lui-même se dévoile
en la splendeur des Elohim.

LES ELOHIM

Se meuvent avec lenteur dans l'atmosphère du Péché. Sathan ne peut supporter l'éclat de ces flambeaux mélodieux. Son front étonné, mais non convaincu, se baisse. Leurs grandes ailes de colombe embaument d'un rythme d'encens la chevelure frissonnante du daïmon. Ils planent au-dessus de l'humanité, dans la tendresse divine immaculée.

La joie est harmonieuse et claire,
La joie où sont des mains de mère
Éparses en des cheveux d'enfant,
La joie à peine purpurine
Où glisse le long d'une poitrine
Un pleur modeste et triomphant.

Nous n'avons de souci qu'un grand amour limpide
Qui s'exhale comme un encens lent et magnifique.
Nous ignorons les débordements d'un cœur prodigue,
Qui bientôt perdra sa force et son abondance ;
Nous ignorons la tempête et les violences,
Car nous n'avons de souci qu'un grand amour limpide.

Nos adorations montent vers le ciel calme,
Toujours mêmes, toujours grandioses et dévotes
Et tendres. Fi de cette diversité perverse,
Qui ne laisse qu'un trouble épouvantable à l'âme.
Plus d'alarme ni d'avortements ni de larmes...
Toujours mêmes nos prières vont vers le ciel calme.

Telle une rosée innocente,
Nos ailes se posent sur le cœur des hommes.
Aussitôt s'apaisent tourments et tourmentes ;
Ces cœurs saccagés deviennent des jardins de douces plantes
Et de fleurs pieuses et bonnes.

Doux et glorieux comme une neige de flamme, ils s'évanouissent dans le firmament.

SATHAN

Le front enfin levé avec une rage inspirée.

Je ne puis supporter ces trop fades cantiques,
Et je méprise Dieu de vouloir les souffrir,
J'ai dans la profondeur de mes nerfs hermétiques
Cette extase apocalyptique du martyr.

La Blancheur me fatigue et m'accable en silence ;
J'ai besoin de ferveurs écarlates ou bien
De noirs blasphèmes, où quelque long cri s'élance.
Le mal bête m'écœure et j'ai l'horreur du Bien.

PSYCHÉ

Un jour comprendras-tu l'extase surhumaine
Qui fait qu'on ne peut plus haïr et qu'on se donne
Toujours et qu'on n'est plus qu'un être qui pardonne
Et qu'une coupe offerte à toute lèvre humaine ?

JULES BOIS

BIBLIOGRAPHIE

La Kabbale

Tradition secrète de l'Occident[1]

Au dire même de M. A. Franck de l'Institut, ce livre « est la publication la plus curieuse, la plus instructive et la plus savante qui ait paru jusqu'à ce jour sur cet obscur sujet ». Il se termine par un travail bibliographique très complet que l'on ne rencontrera nulle part, et qui permet d'étudier à fond la science si belle et en même temps si mystérieuse de la Kabbale. C'est une œuvre vraiment magistrale et qui mérite notre reconnaissance à son auteur, qui aura tant travaillé à déchirer le voile épais de ces sciences secrètes qui étaient l'unique apanage des grands Initiés de l'Antiquité. Cette œuvre nouvelle de l'infatiguable divulgateur met au grand jour la philosophie religieuse des Hébreux, d'où découle en grande partie notre religion catholique.

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage des éléments sérieux à l'effet de combattre les doctrines désespérantes, antiphilosophiques et antiscientifiques de ce matérialisme sans foi ni loi, qui, comme les moines fanatiques du moyen-âge, brûle en autodafé toutes les nobles et religieuses croyances de notre vieille Gaule, dont ils ne sont plus dignes de se dire les enfants. On dira de Papus, la postérité reconnaissante, qu'il leva courageusement et victorieusement le bouclier de la

révolte contre le chancre matérialiste qui rongeait le cœur de notre belle et héroïque France. O matérialistes ! vous n'êtes pas non plus les fils des Descartes et des Pascal. Vous n'avez dans vos veines pas une goutte du noble sang des Celtes, pas le moindre souffle de la splendide foi des Druides, nos pères. A la remorque des Buchner, des Moleschot, des Hœckel et des Schopenhauer, vous n'êtes que les tristes flatteurs des Teutons et des Huns.

Timeo Danaos, et dona ferentes,

auriez-vous dû crier de tous vos poumons à toutes ces lourdes théories d'outre-Rhin, à qui manquent les ailes de l'aigle. Laissez donc à l'Allemagne son terre à terre et son souffle sans âme, et laissez en paix la France dégager son génie sous l'égide d'or des sainte Geneviève, des sainte Clotilde, de Jeanne d'Arc et du grand saint Michel qui la protègent. Vos théories néfastes, gratuites et pestiférées ont étouffé l'âme de la France qui ne marche plus que d'un pied, *curvo pede*, depuis que vous tenez si audacieusement, pour le malheur de tous, le haut du pavé.

Comme la mouche qui se noie dans un verre d'eau, nos savants matérialistes, si puissants analystes d'ailleurs, se sont enlisés jusqu'au cou dans la boue de la matière. Quant à la belle Synthèse qui conduit inéluctablement à Dieu, ils la traitent en petite fille, indigne qu'on fasse attention à elle. D'ailleurs, *ils ont fait leur siège*, et disent avec le plus grand des matérialistes, Laplace, à qui l'on demandait ce qu'il faisait de Dieu : « Nous n'avons pas besoin de cette hypothèse. » Mais l'hypothèse absurde qui annihile toute espèce d'intelligence et toute Vie dans l'univers, celle-là, ils l'admettent, sans coup férir. C'est même la seule qu'ils admettent, parce qu'elle est aussi inintelligente — puisqu'elle ne contient pas l'élément *vie* — que l'est lui-même leur *Dieu-Formule*.

Ce qui dépasse toute prétention, c'est que ces messieurs viennent et veulent nous imposer leurs infirmités. « Nous ne voulons pas toucher à l'Inconnaissable, clament-ils. » Mais ce qui est inconnaissable pour les yeux des fourmis et des pingouins ne l'est pas pour ceux des aigles. O matérialistes claudes,

1. Par Papus. (Georges Carré, éditeur.)

vous n'avez donc jamais songé à cette vérité de Lapalisse? Ah ! ils sont beaux vos lycées et vos écoles ! Elle est remarquable aussi, votre Université ! c'est partout la force qui prime le droit, partout l'inintelligente matière et l'aveugle formule qui parlent et qui s'imposent. Bon gré mal gré, il faut que tout le monde passe par les fourches caudines de votre orgueil; *sic volo, sic jubeo, sic pro ratione volontas.* Autrement dit : hors l'Université point de salut.

Et la liberté donc, dont vous écrivez le vœu sur tous les murs, qu'en faites-vous? Grâce à vous, la France n'est plus qu'un vaste camp de perroquets, où personne n'a plus le droit de penser. Et vous ne vous apercevez même pas qu'avec votre domination de mauvais aloi, messieurs les nouveaux infaillibles, vous épousez exactement les mêmes erreurs, la même prétention autocratique et le même fanatisme que vous reprochez au catholicisme romain, que vous méprisez et combattez. Quel égoisme ! Quel aveuglement !

Nous, et Papus parmi les premiers, nous sommes les « Indépendants », et nous réclamons aussi notre droit de cité, le droit d'enseigner notre science et nos consolantes théories dans vos lycées. Nous sommes, dans le monde intellectuel et moral, les anarchistes et dynamiteurs; nous travaillerons à faire sauter la matérialiste Université, jusqu'à ce qu'elle nous rende notre place au soleil et nous permette d'enseigner la haute et noble science des Mesmer, des Saint-Martin (le philosophe inconnu), des Fabre d'Olivet, des Wronski, des Lacuri, des Louis Lucas et *tutti quanti.*

L'étude de la société donne au penseur une connaissance qui, certes, ne lui est pas avantageuse. Le monde n'a d'esprit que pour être méchant. Cela vient de ce que l'on a mis le développement intellectuel de l'homme au-dessus de son développement moral. On ne conçoit plus que l'on puisse être bon sans être bête. Quelle sottise intense, pourtant! L'intelligence a créé toutes les ambitions et toutes les jalousies, et les engins meurtriers, et l'infâme guerre, cause de tous les maux de l'Humanité. La bonté, honorée et mise au pinacle, elle, créerait la paix et le bonheur. O homme! tu es bien quand même le plus inintelligent et le plus méchant de tous les animaux, et rien n'égale ta nullité intellectuelle que ton orgueil. Ceci dit pour les prétendus savants qui s'imposent.

Honneur et reconnaissance sont dûs à tous ceux qui, comme Papus, emploient leur courage, leurs veilles et leur puissante volonté à briser les coquilles de noix qu'ont cimentées sur nos yeux d'étroites intelligences. Ils répondront par le travail, le dévouement, et par des œuvres aux ridicules et claudes attaques dont on les gratifie. « Toute œuvre de bonne foi, dit Papus, est destinée à subsister ; mais que reste-t-il, après quelques années, des calomnies les plus perfides? Un peu d'amertume et un peu de pitié au cœur des victimes, et de grands remords en l'âme des calomniateurs. » R. C.

Le **sphinx**. (*Revue pour la vie de l'âme et de l'esprit*, à Brunswick, chez Schwetschke et fils) depuis sa récente transformation, devient de plus en plus intéressant. L'élargissement de ses cadres en fait un organe complet de l'Idéalisme, où artistes et occultistes, savants et mystiques se coudoient, marchant sous la bannière du plus haut idéal, vers un but unique : le perfectionnement de l'Individualité, dans le vrai, le beau et le bien. La connaissance de ce degré d'évolution que chacun devra atteindre un jour manque tant à l'ancien idéalisme qu'au réalisme nouveau et forme la pierre angulaire de « *l'Idéal-naturalisme* » c'est-à-dire la lutte consciente vers la perfection (prolongée au-delà de la mort.)

Si nous parcourons les six premiers cahiers de cette nouvelle série, nous constatons que la revue est en voie de tenir largment les promesses que M. Hübbe Schleiden ébauchait dans son nouveau programme. D'importants articles historiques et philosophiques, des nouvelles, poèsies, études littéraires, et, dans chaque fascicule, un apperçu complet du mouvement mystique et spirite. Les récentes expériences médianimiques de M. Lombroso, les « tours de force » de Miss Abbott, qui inquiétèrent de nombreuses sommités médicales, y sont intelligemment commentés.

La revue offre un attrait tout spécial par d'étranges et symboliques dessins hors texte de Fidus, et des reproductions de tableaux de Gabriel Max.

Sommaire du numéro d'août :

Dr R. de Kvebner, Les opinions de Goethe sur l'immortalité. — Instinus Kerner, Du domaine obscur,

de la Nature. — Carl Busse, Astarté, une étrange histoire, — Huns de Mosck, Eternelle harmonie. — Hellenbach, Existe-t-il en nous un sujet, une âme ? — Hans Arnold, Combien de vérité dans le spiritisme ? — Dr Eugène Dreher, Généialité et Folie, l'inconscient dans la vie de l'âme. — Dr Carl du Prel, La vision à distance dans le temps et dans l'espace. — Carl Kiesewetter, Les essais alchymiques du docteur James Price — O Plumacher, Télépatie ou transmission d'Hallucination ? — W. de Saint-George, L'exposition de peintures de Munich, opinions non dogmatiques. — Franck Forster, Immortalité. — Richard Dehmel, « Ermite ou Compagnon » étude d'éthopsychologie (sur un volume de vers de M. Bumo-Ville.)
Initiations et réponses.
Remarques et critiques, etc. etc.

H. A.

Souscription ouverte

POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame*

(Poème initiatique)

Un ami de collège	60 fr.
dº dº	30 fr.
M. Cossat	2 fr.
Mme Van Notten	3 fr.

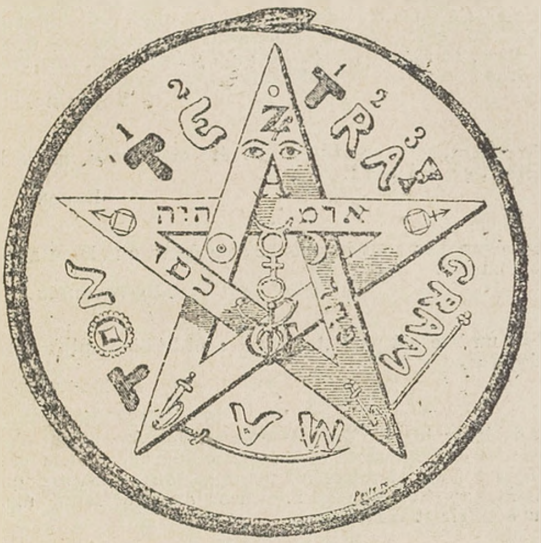
Le Poème est divisé en six grandes parties : I. *Premières Amours.*—II. *Souvenirs et Rêves.*—III. *A travers les Cœurs.* — IV. *Triomphe et Joies.* — V. *La Grande Epreuve.* —VI. *Apothéose du Couple Androgyne.*— *Ego sum resurrectio.*

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

4e ANNÉE. N° 46. OCTOBRE 1892.

L'ÉTOILE



PENSÉES

La souffrance accompagne toujours une intelligence large et un cœur profond.

∴

La médecine matérialiste est fausse. Elle soigne le corps sans se soucier de l'âme; elle veut guérir le mal physique sans rechercher le mal moral, lequel, pourtant, est la cause première de l'autre.

∴

La langue française est en même temps claire, logique ferme et souple ; un Allemand, Henri Heine, l'appelle « cette langue maternelle du bon sens et de l'intelligibilité universelle ».

∴

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble ; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint être acharnés contre leurs victimes. En un mot je ne souhaite pas plus ces athées au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres, la raison, (*c'est Dieu qu'il fallait dire*), vous tend les bras.

VOLTAIRE.

∴

Mon Dieu, vos créatures ont été mes livres, mais le meilleur, ç'a été vos Ecritures.

BACON.

∴

Les évangiles sont le plus beau présent que Dieu a fait aux hommes.

MONTESQUIEU.

∴

Plus un être est parfait, plus il sent le bien, plus aussi la douleur.

LE DANTE.

∴

Considérer les souffrances comme des épreuves, c'est et ce sera éternellement la théorie la plus belle et la plus profonde. Elle moralise et fortifie. Souvenez-vous que vous êtes appelés non pour causer et être oisifs, mais pour souffrir et travailler.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 octobre 1892, *de midi au soir.*
Le 7 novembre 1892, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*).

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. Commentaire

La dignité des dignités dépend des sept formes du crâne.

Le grand visage ou Macroprosope, dont nous avons étudié plus haut la description emblématique, est divisé par les Kabbalistes en sept formes essentielles.

La première de ces formes est le crâne proprement dit, la deuxième est la rosée cristalline qui le remplit, la troisième consiste dans cette *membrane d'air* claire et close qui enveloppe le cerveau divin, la cinquième forme c'est le front, la sixième les yeux, la septième les narines.

Je n'ai pas à revenir sur le sens métaphysique de ces formes, puisque je les ai expliquées déjà, l'une après l'autre.

Mais le XVIIe verset nous apprend que des sept formes du grand visage dépend la dignité des dignités.

Le Terme abstrait se substitue ici au Terme symbolique ; c'est le même mode d'expression

que nous avons vu appliqué récemment au front désigné par la périphrase :

Bienveillance des Bienveillances.

Le terme abstrait de Dignité des Dignités répond, dans les Symboles Kabbalistiques, à la barbe du Macroprosope.

J'ai parlé, tout à l'heure, de la force magnétique émanée du crâne dans les cheveux de l'homme ; la barbe, placée à l'autre pôle de la face humaine, est le signe physique des énergies fluides répandues autour de la partie inférieure du visage, qui a pour centre la bouche.

Le Principe et la réalisation, le rêve et le baiser, la pensée et la parole ont leurs domaines visibles dans le front et la bouche et leurs radiations se mêlent aux sécrétions pileuses, véritables végétaux humains qui recouvrent le crâne et le menton.

Les Kabbalistes, qui ne pouvaient ignorer ces faits de Science occulte, les ont mis en œuvre dans la langue figurée de leur philosophie.

Ils ont donc choisi la Barbe du Macroprosope comme un des Signes de l'émanation des forces divines vers le monde manifesté.

Chacune des Formes du Grand-Visage se rapporte, comme je l'ai précédemment remarqué, à l'une des puissances de cette Emanation.

La Barbe, placée la dernière, devient naturellement l'image du courant ultime de *réalisation*, qui, imprégné de toutes les puissances antérieures à lui, descend vers les âmes et les sphères.

Et la terre seconde ne vient pas en compte et cela a été dit.

La terre seconde signifie la Séphire de Royauté dans le monde restitué. Elle correspond à Malchut et elle n'est pas entrée en compte lorsqu'il a été question des Six Membres créés par Dieu. En effet ces six membres font allusion aux Six Séphiroth du Microprosope.

Malchut, dernière Séphire, est appelée symboliquement l'Epouse du Microprosope et la Reine.

Et elle sort de la terre qui a subi la malédiction, de la terre qu'a maudite le Seigneur.

La terre seconde naît de la terre déchue et brisée : Les rois d'Edom, c'est-à-dire les sept Séphiroth inférieurs, après avoir subi la fracture et la mort, en sont graduellement retirés et le Mal se transforme en Bien par simple substitution de l'harmonie au désordre, de l'organisation à l'égoïsme incohérent et violent.

La terre seconde a pour origine cette terre maudite qu'a châtiée le Seigneur.

De même que, dans l'ordre physique, pas un atome n'est perdu, pas une mort n'est réelle et définitive, mais que tout rentre, après une pourritute ou un effritement passagers, dans la circulation de la sève infinie, de même, dans l'ordre moral, aucune déchéance n'est incurable, mais les propres éléments de la révolte et du péché enfantent, après expiation, des sérénités tissues d'étoiles.

Une remarque dont s'éclairera profondément la consolante doctrine du Sohar, c'est que les Rois d'Edom, condamnés et tombés, et les membres du Microprosope et de son Epouse se réfèrent également aux sept Séphiroth d'en bas, aux sept Attributs divins de la Création manifestée.

Cette communauté de racine et de nature montre, avec plus de vigueur que toutes les déclamations, que le Mal, ne pouvant jamais constituer un Principe, puisqu'il a sa source dans un Bien déformé, ne produit que des abus superficiels, qu'une adultération de sentiments et d'énergies, bons par essence, mais faussement appliqués et qu'à la longue la Bonté intime des choses et des Ames doit dévorer leurs impuretés de surface.

Les dissonnances d'accords ne détruisent pas

la beauté de chaque note prise en elle-même. Il ne faut donc pas briser l'instrument mais apprendre l'harmonie au musicien. La foudre, calmée et dirigée, devient l'électricité bienfaisante, médicatrice des atonies, et les passions sanctifiées donnent la force pour l'Idéal, l'héroïsme actif qui secoue l'inertie des vertus pharisiennes, la stérilité des Sages sans cœur.

A. JHOUNEY.

Religion Messianique

V

LA DÉLIVRANCE PAR LE DOUTE

1. — Le raisonnement que nous venons de faire à propos d'une pensée de doute s'applique évidemment à toutes nos pensées et nous les rend certaines si on ne les considère que dans leur aspect subjectif et leur existence intérieure.

2. — Te voilà donc certain de ta pensée, mais combien pauvre et combien étroit ce domaine douloureux!..

3. — Car en dehors de ton esprit, limité strictement à ce que tu peux en percevoir, il n'y a que trouble, encombrance, inquiétude, mystère.

4. — Demande-toi à toi-même : Suis-je sûr de connaître, actuellement, dans leur réalité définitive, suprême et complète, l'univers, les autres âmes et ma propre essence? Et, à moins que la présomption ne t'affole, tu seras obligé de répondre : Non.

5. — Au contraire, pose-toi la même question à l'égard de ta pensée subjective et demande-toi : Suis-je certain de ce que je pense, dans la limite où je le pense? Suis-je assuré d'avoir l'idée que j'ai, que cette idée soit, d'ailleurs, vraie où fausse? Et tu seras contraint, par l'évidence, de te répondre : Oui, j'en suis assuré.

6. — Telle est la profonde disparité entre la conviction intérieure et le grand Problème extérieur.

7. — Ni Dieu, ni l'univers, ni les autres âmes ni ton âme ne font entièrement et clairement partie de ta pensée consciente et, par conséquent, tu ne peux en avoir une connaissance immédiate et décisive, tu ne peux en essayer qu'une approximation indirecte où la certitude ne tient pas au cœur de la connaissance et, par suite, n'a jamais un caractère résolument primitif et indomptable, indivisible d'avec la pensée.

8. — Il n'y a impossibilité de doute que là où l'esprit et ce qu'il connait se découvrent identiques : Hors de cette région intime rien n'est, pour l'homme, irrésistiblement certain.

9. — Mais une vérité absolue devrait tout embrasser et expliquer avec une certitude irrésistible ; tu vois donc, sans qu'il soit permis de le contester, que, réduits à notre pensée, nous sommes, ici-bas, les orphelins de la vérité absolue.

10. — Tu es enchaîné de court au pilier de ta prison. La longueur de ta chaîne mesure le rayon du cercle inachevé de ta marche. Autour de toi le cachot épaissit une nuit lourde comme la terre des tombes et qui parait moins obscurcir qu'ensevelir ; dans cette torpeur noire les yeux semblent opaques, plus inutiles que ceux d'un aveugle. Et ton talon, monotonement, creuse le pavé ; tu ne doutes pas de cette trace que tu sens s'approfondir sous ta marche désespérée, mais l'ornière ainsi formée est la frontière de ton initiative et de ta science : au-delà tu ne peux plus, tu ne connais pas.

11. — Oui, tel est bien le prisonnier que nous sommes : notre pensée subjective est la trace cruelle que nous creusons dans les ténèbres ; nous sommes certains de cette ornière, mais, au delà, nous ne savons rien, la nuit du sépulcre est fermée sur nous.

12. — Au moment où tu acquérais l'infaillibilité intérieure, tu t'avouais dépouillé du vrai absolu et

de la grande infaillibilité universelle, extérieure à toi, de sorte que notre première victoire, ô mon frère de douleur, reste mêlée à notre détresse comme l'enfant reste sanglant des tortures qui l'ont enfanté.

13. — Seulement nous devons à notre souffrance un don inestimable : l'humilité d'esprit.

14. — Car, observe-le : convaincu que tu es privé de la certitude objective et de la vérité suprême, tu as, par conséquent, répudié l'orgueil de t'en croire possesseur et rejeté de toi les vices et les erreurs que cet orgueil enveloppe.

15. — Tu as pris les chenilles encore roulées toutes ensemble dans les toiles de leur nid, tu les a lancées à terre, écrasées d'un seul coup.

16. — L'humilité d'esprit te préserve de tant de dangers et de fautes qu'il importe de l'étudier ici particulièrement.

17. — Après, nous chercherons les forces qui, je te le disais tout à l'heure, se dégagent de l'incertitude humaine quand on la regarde sans peur et entre lesquelles nous aurons à inventer une harmonie.

18. — Le doute respectueux qui t'incline devant la vérité voilée te délivre de toutes les pseudo-vérités et tous les faux dieux se renversent et se brisent sur leurs autels au moment où tu te prosternes devant le Dieu inconnu.

19. — Dogmes, sciences, écoles d'art, fanatismes politiques, subtilités ou grossièretés de l'intérêt, sophismes de la passion, adoration raffinée du Moi, la troupe entière des imposteurs où l'orgueil se multiplie rampe vaincue à tes genoux, pareille à ces riches coupables consternés d'un juge qu'ils n'ont pu corrompre.

20. — Ton abaissement volontaire t'a relevé bien au-dessus des grandeurs fictives, des illusions de sagesse et de puissance et des chimères d'autorité.

21. — Tu planes, ta liberté domine les lourds mensonges. Isolé, mais inasservi, ton esprit échappe aux esclavages des doctrines artificielles

et tu savoures désormais la *Délivrance par le Doute.*

22. — Ayant accepté le cachot mortifiant de l'ignorance, tu en as été tiré, on ne t'a plus laissé avec les autres prisonniers qui s'hallucinent de pouvoirs imaginaires ; on t'a conduit sur la plate-forme d'une Tour et, là, tressaillant, l'ombre t'environne, mais elle paraît plus délicate; une âme de fraîcheur la soulève et la résignation semble y dormir telle qu'un vaste pressentiment de lueur.

23. — Ou, pour prendre un symbole qui manifeste mieux comment ta déchéance voulue est la cause expresse de ton élévation, tu avais exploré des cavernes hideuses, tu t'étais enfoncé dans le puits de la désespérance; le doute t'engloutissait dans son gouffre et les entrailles noires et gluantes de ses abîmes se repaissaient de ta vie : tournoyant, éperdu, ne sachant plus si tu descendais ou si tu montais aux replis de ce labyrinthe, enfin évanoui d'angoisse et transporté, sans conscience de ta route, par les anges qui surveillaient ton épreuve, tu t'es ranimé dans une sombre impasse où tu heurtais en hésitant les pierres du fond, croyant toucher le bout de l'abîme.

24. — Et voici que les pierres s'écroulent et que tu tombes violemment dans l'air immense et l'âpre étendue, sur le sommet de la plus haute des montagnes.

25. — C'est là qu'à ton insu t'acheminait la route des ombres et les aberrations qui tyrannisent et dépravent l'homme sont à tes pieds maintenant.

26. — Tu reposes, vainqueur ou victorieuse, car il est des femmes qui ont le sens des nobles doutes et la vénération de l'Absolu, tu reposes sur la neige de la sincérité, la délivrance t'enivre comme le vent des espaces, et l'humble respect du vrai fait déjà luire pour toi comme une aurore lointaine.

27. — Soit que l'audace et la jeunesse, soit

que l'âge et la réflexion t'aient mené jusqu'à ces hauteurs, éphèbe aux larges yeux de voyant, penseur blanchi aux rides sereines, vierge méditative ou femme à la beauté diadémée de souvenirs, quelque apparence qu'ait empruntée en toi l'Ame éternelle, tu respires et tu contemples l'apaisement de la simplicité, le limpide azur et le silence.

ALBER JHOUNEY.

Qu'est-ce que l'Occultisme ?

Vous n'êtes pas sans avoir entendu nommer l'occultisme ; tout le monde en parle aujourd'hui. Vous avez, peut-être, été témoin de quelqu'un de ses irrécusables phénomènes, si même il ne s'en cache pas d'inavoué dans vos propres souvenirs.

Quelque chiromancien, quelque tireuse de cartes, quelque astrologue public ne vous a-t-il pas étonné de ses révélations, malgré la grossièreté de sa science ?

N'avez-vous pas assisté aux phases singulières de l'hypnotisme ou du magnétisme, réalisé les prédictions de quelque somnambule, été témoin des prodiges plus troublants encore du spiritisme ?

Ne connaissez-vous pas la clairvoyance, ou la psychométrie ? N'avez-vous pas eu connaissance de quelques cas authentiques de possessions, ou d'un de ces horribles méfaits de sorcellerie qu'on ne peut plus même nier complètement ?

Vous avez bien au moins dans vos souvenirs quelqu'une de ces cures miraculeuses qui, en tout temps, ont révélé l'occulte, ne fût-ce que de celles de Lourdes.

En ce cas, quelles déductions avez-vous tirées de ces étranges révélations de l'invisible ? Car les phénomènes ne sont rien en eux-mêmes qu'un

étonnement stérile ; toute leur importance est dans les réflexions qu'ils engendrent. Direz-vous que vous vous êtes empressé d'oublier le trouble où ceux-là vous ont jeté pour un instant ? Ne comptez pas être quitte avec eux à si bon compte ; ils ne tarderont pas à vous ressaisir pour vous poser à nouveau leur inquiétant problème ; autant vaut donc l'aborder résolument.

Avez-vous accepté l'une des interprétations diverses proposées pour expliquer ces prodiges ? prenez garde alors, avant de vous y arrêter, de la soumettre à l'épreuve des phénomènes voisins ; toute hypothèse est à rejeter qui n'en explique que quelques-uns : La suggestion des hypnotiseurs est confondue par les photographies des phénomènes ou tout appareil enregistreur ;

Le fluide du magnétiseur ne peut faire comprendre la psychométrie, la chiromancie ni la divination ;

L'*esprit* du spirite est inadmissible devant la production par la volonté seule des phénomènes les plus intelligents du spiritisme.

Éprouvez ainsi chaque hypothèse et vous n'en trouverez qu'une capable de fournir une clef générale ; c'est la doctrine antique de l'*occultisme* ; car tout cela est vieux comme le monde !

Quelle est donc cette doctrine ? Vous la dire en détail serait chose impossible : elle peut remplir d'énormes bibliothèques puisqu'elle embrasse, comme nos sciences, toute la nature ; j'essaierai seulement d'en indiquer quelques principes primordiaux propres à en donner l'esprit, en vous laissant le soin de les développr autant qu'il vous plaira, et, si vous vous y attachez, je puis vous promettre une mine à peu près inépuisable de joies morales et intellectuelles.

*
* *

Qu'attestent les divers phénomènes ?

Un fluide, plus subtil que toute matière de

nous connue, est répandu dans les espaces ; témoins : l'action magnétique qu'il transmet à toute distance ; la psychométrie qui retrace le fait passé ou éloigné.

Tous les corps, inertes ou vivants, en sont imprégnés, le condensent et l'émanent: les expériences de Reichenbach le démontrent.

S'il sort du corps humain, comme dans le phénomène des matérialisations spirites, il prend toute autre forme que celle du médium, lequel devient inerte. Ce fluide paraît donc lié à la force vitale.

Il obéit à la volonté ; le magnétisme en est la preuve, et il y en a d'autres avec lui.

Les bornes de la conscience et de la perception humaine peuvent être reculées de telle sorte que, l'espace et le temps disparaissant, des principes même, inabordables à l'homme normal, deviennent précis et clairs, sauf à s'évanouir plus ou moins lentement au réveil ; c'est ce que nous voyons par le magnétisme et les narcotiques.

Il apparaît ensuite que ce qu'il y a de plus subtil dans la nature est aussi ce qu'il y a de plus puissant ; la force propre, l'activité est en raison inverse de la densité ; nos sciences nous l'assurent aussi.

Si nous suivons cette chaîne de subtilité dans la Nature, nous voyons que la matière reçoit ses formes de la Volonté, en donnant à ce mot son sens le plus large : la physiognomonie, la chiromancie nous confirment cette assertion.

Mais au-dessus de cette volonté nous trouvons ces principes, aperçus dans l'état extatique, qui la dirigent et avec elle tout ce qu'elle domine.

Ainsi toute chose apparaît comme constituée de trois éléments hiérarchisés : l'élément physique, moule inerte et souple ; celui métaphysique, source toute puissante de la forme physique ; et, entre les deux, le fluide subtil qui les relie avec la force vitale, la sensibilité et la pensée.

L'univers entier, soumis à la même loi, se

montre, dans son mouvement perpétuel, comme un courant gigantesque dont le pôle positif (le métaphysique) attire les molécules du pôle négatif (le physique) à travers le fil conducteur qui est la série des êtres ; l'évolution de l'individu représente le courant lui-même.

Eclairées à ce jour, nos sciences modernes offrent une éclatante harmonie que quelques hommes de génie, du commencement de ce siècle, Wronski, Oken, Lucas, Lacuria, d'Olivet ont déjà fait ressortir dans des chefs-d'œuvre trop peu connus.

Leur synthèse se fait par deux principes suprêmes, proclamés d'autre part par les plus grands philosophes modernes : l'*Unité* et la *Trinité*, forme nécessaire de l'Absolu qui se rend manifeste, — avec l'*Analogie*.

Revenant à l'homme, vous trouverez en lui la Trinité d'*esprit*, d'*âme* et de *corps* : son but est dans l'identification avec l'Esprit universel ou Unité ; son moyen dans le parcours évolutif de la série des êtres ; il ne progresse qu'à la condition de tendre toute sa volonté, tous les efforts de son cœur et de son intelligence vers l'Unité suprême, synthèse du Beau, du Vrai et du Bien.

Il ne peut parvenir utilement aux régions ultra-terrestres de l'invisible qu'à la condition exclusive de sainteté. La possibilité saine et sérieuse n'en est donc permise qu'à quelques hommes d'élite, comme il n'est donné qu'à quelques intelligences choisies d'arriver au faite de nos sciences et de nos arts ; le génie est toujours rare, mais il ne doit pas décourager le talent.

Beaucoup peuvent s'approcher plus ou moins de ces hauteurs, de sorte que les degrés de sainteté, avec les pouvoirs transcendants qui l'accompagnent, permettent de constituer la société en une hiérarchie, grâce à laquelle le dernier des hommes serait relié par l'intermédiaire du premier à la source métaphysique de notre monde.

C'est réellement sur ce principe qu'est fondée la *Religion*, car tout culte non dégénéré n'est

autre chose que l'exercice des pouvoirs occultes par ceux qui en sont devenus capables au profit de la société entière.

L'examen des diverses religions qui se sont succédé montre qu'elles ont pour base commune les principes de la Trinité et de l'Unité ; leur succession retrace le progrès évolutif de la Religion comme développement de ces principes.

* * *

Il faut donc voir l'*Occultisme* dans la plénitude de sa définition bien au-dessus des phénomènes qui nous l'indiquent à peine aujourd'hui :

Au physique il est l'instrument aussi puissant que dangereux des plus hautes capacités humaines.

Au point de vue intellectuel il est la clef de toute science, et la synthèse de toutes les sciences naturelles, sociales ou morales.

Au point de vue spirituel, il est la clef des mystères religieux :

En somme, la Religion même en son entier, dogme, culte et sociologie, c'est-à-dire la synthèse théorique et pratique du Beau, du Bien et du Vrai.

Une définition si élevée pourrait passer pour une exagération ridicule, si elle ne pouvait s'appuyer sur l'autorité des plus grandes intelligences de tous les temps, reliées et cachées au sein de ces sociétés aussi puissantes que mystérieuses des Alchimistes, des Templiers, des Rose-Croix et des premiers Francs-maçons. Elle paraîtra bien insuffisante, cette définition, à quiconque consentira à la vérifier par la méditation des innombrables chefs-d'œuvre que l'*Occultisme* a inspirés et dont notre temps ne manque pas plus qu'aucun autre[1].

(La Plume.) F. Ch. Barlet.

1. *Le Groupe indépendant d'études ésotériques* (rue de Trévise, 29) et la revue *l'Initiation* ont été fondés dans le but de répandre et d'étudier ces chefs-d'œuvre, en adaptant particulièrement l'expression de l'occultisme à nos sciences modernes.

Études cosmologiques

Dieu, l'Homme et l'Univers (suite)

La Gnose (*suite*)

L'Abime voulut donc se répandre, et avec la *Pensée* il émane l'Intelligence, l'Eon *Noûs*, le premier-né (Monogènès), seul capable de comprendre la grandeur de son Rêve. C'est le premier des Eons, l'Ἀρχή; il est mâle et Dieu se révèle par lui. L'acte qui l'émane émane en même temps sa compagne, sa parente, l'absolue Vérité (Alètheia), Eon femelle à côté de Eon mâle, subjectivité à côté de l'objectivité. Cest ainsi que se constitue la première Tétrade.

1 — 2. Sigê-Ennoia (*Silence et Pensée*).
3 — 4. Noûs-Alètheia (*Intelligence-Vérité*).

Cette première Tétrade est la manifestation intérieure, *interne*, de l'Absolu.

Les Eons sortis de Dieu émanèrent à leur tour comme Dieu. Noûs, Alètheia engendrèrent la Parole et la Vie (Logos et Zoê). Logos et Zoê émanèrent l'Essence-Humaine (Anthropos) et l'Assemblée (Ecclèsia). On doit savoir qu'Anthropos est l'Homme-Type dont notre humanité n'est qu'une copie lointaine, et qu'Ecclesia est l'ensemble du Cosmos. De sorte que Anthropos, mâle, et Ecclèsia, femelle, sont les deux archétypes du monde de l'Intelligence et de celui de la matière.

C'est la seconde Tétrade.

5 — 6. Logos-Zoê (*Parole et Vie*).
7 — 8. Anthropos-Ecclèsia (*Essence-Humaine* et Assemblée).

Avec la première tétrade, cette deuxième tétrade constitue *l'Ogdoade* qui condense les ineffables beautés de l'Un, l'Absolu.

IV

Comme leur Père, les Eons allaient émaner, toujours par syzygies, par couples, par principe mâle et

par principe femelle. Logos et Zoé émanèrent donc et projetèrent:

1 — 2. Bythios et Mixis.
3 — 4. Agératos et Hénosis.
5 — 6. Antophiès et Hédoné.
7 — 8. Alkinétos et Synkrasis.
9 — 10. Monogenès et Makana.

Ces dix Eons forment la *Décade*.
Anthropos et Ecclèsia émanèrent et projetèrent :

1 — 2. Paraclutos et Pistis.
3 — 4. Patricos et Elpis.
5 — 6. Métricos et Agapé.
7 — 8 Aeinaes et Sunésis.
9 — 10. Ecclesiasticos et Makaridès.
11 — 12. Théléthos et Sophia.

Ces 12 Eons forment la *Dodécade*.

La réunion de l'Ogdoade, de la Décade et de la Dodécade, manifestant par degrés successifs et descendants l'Absolu, constituent la Plénitude, ou, pour parler le langage de Valentin, le Plérôme.

Chacun des Eons est une hypostase de la vie de l'Abime Divin, un type qui le reproduit, un échelon mystérieux pour monter jusqu'à lui. L'Ogdoade est plus élevée que la décade, et la dodécade moins élevée. Valentin disait avec Paul (*Colossiens*, 11, 9.) : « En elle habite le Plérôme de la Divinité. — Ἐν αυτῳ κατοικεῖ πᾶν τό πληρωμα τῆς Θεότητος. »

Ces notions contiennent l'essence de la Théologie du grand Valentin. Nous devons maintenant exposer avec la même clarté simple et sans emphase la cosmogonie de ce docteur de la Gnose.

V

Tous les Eons émanés de l'Abime ne connaissaient pas son essence, sa nature. Noûs (l'Intelligence) la connaissait, étant le principe mâle sorti de lui et d'Ennoia. « Personne, disent Mathieu et Luc, ne connaît le Père si ce n'est le Fils. » (Math., XI, 27; Luc., X, 22.)

Cette science parfaite cependant était ambitionnée

par tous les Eons. Ils émanaient de Dieu, ils tendaient à lui, ils l'aimaient, ils étaient dévorés du désir insatiable de le connaître. Noûs leur aurait communiqué cette science parfaite si le Silence éternel le lui eût permis. Mais il ne le permit pas.

Par suite de l'émanation, à mesure que les Eons émanés s'éloignaient de leur source, du foyer de l'Infini, leur ignorance de ce foyer ineffable allait croissant et leur langueur augmentait. Leur insatiable désir devenait une véritable souffrance. Cette souffrance, Sophia la ressentait à un degré incalculable. Elle était le dernier Eon de la Dodécade, le plus éloigné du Père, par suite le plus ignorant du secret de sa Nature. Unie à Thélèthos (Volonté) elle ne pouvait supporter son principe mâle. Elle avait soif de l'Abime. Elle désirait s'unir avec Lui. Elle aimait la source des émanations, le père des Eons, le premier Eon. Elle luttait ainsi contre l'impossible. Et dans la violence passionnée de cette lutte, elle se serait perdue, anéantie, si la Limite, l'Eon Horos, ne lui avait été envoyé par Sigè (le Père). Horos fit rentrer Sophia dans les limites de son être, dans les bornes de sa nature. Emané pour restaurer l'harmonie du Plérôme troublée par les langueurs de Sophia, Horos se sentit impuissant à remplir toute sa mission, car, dans sa passion d'amour indicible, Sophia avait déjà gravi les sublimes échelons de la Plénitude.

Il fallut aider Horos. C'est pourquoi Noûs émana un couple nouveau : Christ et Pneuma (l'Esprit). Ces deux Eons venaient pacifier le monde divin du Plérôme.

Christ, apparaissant aux Eons, leur expliqua le déploiement de l'Absolu, ses lois, ses règles, ses exigences, sa norme ; grâce à lui les Eons comprirent que l'Absolu, incompréhensible en soi, ne peut être perçu et saisi par ses manifestations, ses émanations, son avenir successif, et que son incommunicable essence reposait dans l'éternel Sigè (Silence).

Après Christ, Pneuma parla aux Eons et leur enseigna la sainte résignation et la sainte paix de l'acquiescence.

VI

Cependant les langueurs de Sophia n'avaient pas été stériles. Sans le secours de son parent Volonté,

elle avait enfanté d'elle-même, durant ses ardeurs inassouvies, un Eon femelle, émané de son désir de s'unir à l'Abime.

Cet Eon, Achamoth, ou Sophia-Terrestre, précipité en naissant du Plérôme, exilé dans le chaos, errait hors des limites du Monde divin que lui barrait impitoyablement Horos.

Achamoth, en tombant du Plérôme, avait eu la vision rapide de la Lumière ineffable qui lui était ravie. Le sentiment de sa chute, la pensée torturante de son isolement la poursuivaient dans son exil. On pourrait lui appliquer ces beaux vers du poète ésotérique, Lamartine :

> Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden,
> Lorsque Dieu l'eut banni du céleste Jardin;
> Mesurant d'un regard ses fatales *Limites*,
> Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
> Il entendit de loin, dans l'immortel Séjour,
> L'harmonieux soupir de l'éternel Amour.

Souvent l'infortunée s'élançait jusqu'aux confins de la Plénitude. Horos la repoussait, comme l'archange au glaive flamboyant de la Bible repoussait Adam et Ève des portes resplendissantes du Paradis.

Alors, Achamoth roulait dans le vide et pleurait :

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des Cieux.

De ces larmes sacrées naquit l'élément humide. De cette tristesse auguste sortit la matière.

Alors, Horos eut pitié d'Achamoth. Il émana pour la consoler l'Eon Jésus, dont elle devint la compagne et qui fit briller sur elle un reflet du Plérôme.

Ainsi rachetée et réhabilitée, Achamoth émana trois éléments: le Pneumatique, le Psychique, l'Hylique. De ces trois éléments, elle forma le Démiurge, ouvrier inconscient des mondes d'en Bas.

IVI

Démiurge, qui avait en lui tout à la fois le reflet du Plérôme et l'élément naturel, sépare le principe hylique du principe psychique, primitivement confondus dans le chaos, et en créa six mondes gouvernés par six Eons. Ces six mondes sont les sphères d'en haut, la zône sextuple du Firmament.

Avec le principe hylique, Démiurge organisa le monde matériel : « Ce monde subsiste en Dieu, dit Valentin comme une tache sur une tunique blanche. » L'Eon de ce monde matériel est Satan, appelé aussi l'Archôn de ce monde par saint Paul. Satan est né de la matière, en même temps que son escorte d'Esprits pervers.

Bientôt Démiurge voulut combattre la méchanceté de Satan. Il lui opposa un adversaire, l'Homme.

L'âme de l'homme est formée d'un rayon du principe psychique ; son corps, d'un fragment hylique de la matière. Achamoth insinua alors dans l'homme un germe pneumatique. De là la triple nature de l'homme.

Démiurge fut jaloux de son œuvre quand il vit qu'elle était ennoblie par le germe pneumatique, étincelle du Plérôme. Pour se venger, il imposa à l'homme l'obligation de s'abstenir du fruit savoureux de l'arbre de la science du Bien et du Mal.

L'homme désobéit à cette loi, se révolta contre Démiurge et fut chassé du Paradis. Une triple enveloppe hylique emprisonna son âme. Démiurge le soumit aux appétits des sens et lui donna le goût des voluptés, afin d'étouffer en lui le germe de la lumière, la clarté pneumatique que lui avait donnée Achamoth.

Achamoth, bienfaisante et douce, pitoyable et maternelle, Achamoth, « sel de la Terre » et « lumière du Monde », donna alors à l'homme la Grace, cet invisible secours qui lui permet de résister aux natives concupiscences.

Les hommes sont divisés en trois classes : les *Pneumatiques* ou *Gnostiques*, esprits supérieurs et initiés, qui suivent la lumière d'Achamoth ; les *Psychiques*, flottant entre la lumière et les ténèbres ; les *Hyliques*, sujets de Satan dont l'âme est matérielle et qui seront anéantis.

Seth, Abel, Caïn représentent ces trois catégories.

VIII

Il nous reste à expliquer la Rédemption, d'après Valentin :

Notre monde à nous, Hommes, a été racheté par l'Eon Jésus. Il est venu par le canal immaculé de l'Eon Miriam que nous nommons Marie. L'Eon Jésus n'a rien de matériel. Il est formé d'un principe psy-

chique emprunté à Démiurge et d'un corps astral. Il est animé par Christ, qui quitta le Plérôme et se reposa sur lui, en lui communiquant la puissance absolue sur le monde de Satan.

Son enseignement a racheté et rachète encore les Pneumatiques. Au moment de la Passion, Christos, Eon impassible, le soutint et le fortifia. La Croix (*Stauros*), devenue la limite qui sépare les Pneumatiques des autres hommes, est le symbole sacré de la Gnose.

Telle est, dans son ensemble, la doctine de Valentin ; elle répond à toutes les difficultés. Jamais l'Absolu ne s'est manifesté plus lumineusement que dans cette admirable épopée qui se passe successivement dans les trois mondes. Il resterait à parler de la morale gnostique. Qu'il suffise maintenant de dire qu'elle proclame Dieu innocent du mal, de la douleur et de l'injustice.

L'origine du Mal nous fournira la matière d'une autre étude.

Veuille l'Eon qui accompagne chacun de nous, nous éclairer, nous illuminer, nous purifier. Ἀμήν !

Jules Stany Doinel.

* * *

On sait comment l'Eglise romaine martyrisa tout ce qui ne voulait pas se soumettre à elle et passer par ses Fourches-Caudines. Les gnostiques y passèrent comme les autres, par la persécution et le martyre, car Rome voulait étouffer à sa renaissance la doctrine des Basilide, des Valentin et des Marcion.

La Gnose reparut en Occident vers la fin du xe siècle, époque à laquelle elle commença à se faire de nombreux adeptes, aussi bien dans les écoles que dans le peuple. La France des Capétiens leur servit d'asile et la cité d'Orléans devint leur centre principal. Au commencement du xie siècle, une femme d'une rare beauté et d'une haute intelligence, d'origine slave, chassée d'Italie où elle exerçait l'apostolat de la Gnose, vint à Orléans où son prestige réunit autour d'elle, dans des assemblées secrètes, les plus pieux et les plus instruits des membres du clergé épiscopal. Entre autres, un homme qui mourut en 1017 en odeur de sainteté et sur la tombe duquel se firent des miracles, l'illustre Théodat, adopta ses doctrines, et aussi Etienne, chancelier de l'évêque d'Or-

leans, qui fut chargé même de diriger la conscience de la reine Constance, femme du roi Robert. Mais les gnostiques ne pouvaient se réunir qu'en secret.

La belle femme Apôtre mourut après avoir crié sur tous les tons : « Voilà quelle est notre loi : quitter le monde, dompter la chair, vivre de travail, ne léser personne, aimer son prochain. Si nous observons cette loi, il n'est pas besoin de baptême. Si nous la violons, aucun baptême ne nous sauvera. »

Après sa mort et celle de Théodat, Etienne était devenu le chef incontesté de la gnose. Sa sainteté, sa science et sa bienfaisance étaient renommées dans tout le diocèse, et la doctrine, à laquelle les âmes éprises d'idéal venaient se désaltérer, se répandait comme un fleuve. Etienne fut trahi par un faux frère. Le roi Robert, esprit étroit et nature servile qui tremblait devant le soupçon d'hérésie, convoqua un synode à la suite duquel il fit arrêter tous les frères et sœurs gnostiques, qui, plus rudes que le fer, subirent courageusement tous les outrages. Le 28 décembre 1022, on choisit parmi eux les femmes et hommes les plus éminents et les plus dévoués et on les fit conduire à la mort épouvantable de la combustion. Ces saints et ces saintes montrèrent une joie céleste. Ils se disputaient à qui ferait partie de la phalange élue pour le trépas. Les uns furent condamnés à l'*in pace*, à la lente et douloureuse agonie du cachot; 14 furent condamnés aux flammes comme les trois Hébreux de la Bible. Ils y entrèrent en chantant et, du sein du brasier, Etienne cria qu'il ne ressentait aucune douleur; tous se voyaient sur un lit de rose. Leurs voix s'éteignirent dans les flammes les unes après les autres.

Mais la Gnose n'était pas morte, par la raison que la persécution ne tue jamais rien, l'Idée étant immortelle et la plus grande puissance qui soit au monde. En 1023, elle reparaissait à Limoges, en 1025 à Arras et plus tard à Liège. En 1200, elle fondait une Eglise. A notre époque, où tous les systèmes religieux montrent leur drapeau au soleil de la Liberté, la Gnose réapparaît encore et trouve à nouveau sa vitalité.

Qui donc viendra enfin nous dire où la Vérité cache son précieux trésor ?

(*A suivre.*) René Caillié.

Simples Notes

BEAUTÉ. — AMOUR. — PASSIONS. — ABERRATIONS. — PUISSANCES INVISIBLES. — MORALE

La *Beauté* chez tous les êtres, c'est le reflet de la perfection suprême.

C'est l'expression de la vie dans son épanouissement, dans sa splendeur.

La Beauté, c'est le bouton de la rose à peine éclose ; c'est la grenade entr'ouverte.

C'est la lumière de la lampe autour de laquelle le papillon vient voltiger et brûler ses ailes.

La Beauté, c'est la parure de la femme, c'est son ornement, son auxiliaire ; elle lui est aussi nécessaire que la monture d'or ou d'argent est nécessaire à la perle fine.

La Beauté, c'est l'enveloppe qui brille, qui nous frappe, nous plait, nous attire, nous retient.

C'est la reliure dorée qui fait désirer et acheter le livre.

C'est l'étiquette gracieuse, la forme charmante du flacon qui nous invitent à goûter sa liqueur.

La Beauté, c'est le complément du Vrai, du Bien ; c'est l'œuvre d'art de la nature poussée à sa perfection. Plus le travail de l'ouvrier suprême est compliqué, chargé de détails, plus il fait naître l'admiration.

Un bloc de marbre brut n'attire pas l'attention, mais on le trouve superbe quand le sculpteur en a fait une colonne.

La Beauté est l'apanage de la jeunesse ; on dit un beau cheval, un beau chien, quand ils sont jeunes ; on ne les trouve plus beaux quand ils sont vieux.

On dit un bel habit quand il sort de chez le tailleur ; quand il est usé, quand la robe est frippée, quand le chapeau est râpé, iis ne sont plus beaux parce qu'ils ne sont plus jeunes.

Ce n'est que lorsque la vie est dans toute son expansion chez l'homme et chez la femme que la Beauté exerce sa puissance.

La vieillesse fait fuir avec ses rides et ses cheveux blancs.

Les yeux éteints, les seins flétris, les membres amaigris nous repoussent parce qu'ils ne sont plus

l'expression de la vie, mais de la maladie, cet avant-coureur de la mort.

La femme qui nous a enchantés, quand elle avait vingt ans, n'exercera aucun charme sur nous, trente ans plus tard : c'est qu'elle est devenue vieille, qu'elle n'est plus belle. C'est bien toujours la même, mais, comme on dit, elle a changé. C'est la rose fanée qui n'attire plus. Cependant, dans sa vieillesse, nous lui resterons attachés si elle a su mériter notre affection par ses qualités, sa bonté, son dévouement : elle sera notre amie.

On dit bien un beau vieillard, c'est que, dans le visage que nous voyons, il reste encore quelque chose qui rappelle la régularité, la fraîcheur, la beauté des traits de la jeunesse. Ils éveilleront des souvenirs, ils inspireront le respect, mais non l'amour ! Quand nous sommes vieux, notre corps n'est plus qu'un vêtement usé que nous ne pouvons plus porter ; nous ne sommes plus qu'une ruine, qu'une masure qui va crouler et que l'hôte doit quitter.

Le visage qui se ride, les joues qui se creusent, le teint qui pâlit, les cheveux qui blanchissent, les dents qui branlent, les membres qui s'affaiblissent, les formes qui se dégradent, le regard qui s'éteint, nous annoncent que notre vie se retire ; nous ne dégageons plus de fluide vital, nos traits ne peuvent plus magnétiser. — Le cadavre inspire de l'horreur parce que la vie n'existe plus en lui.

Si bien faite, si achevée que soit une statue de marbre, elle sera toujours froide ; si parfaites que soient ces figures en cire que nous voyons dans les vitrines des coiffeurs, leurs fins contours, leurs joues roses, leurs lèvres fines, leur opulente chevelure ne produisent aucune impression parce qu'elles ne sont pas animées, parce que leurs beaux traits, leurs beaux yeux ne lancent sur nous aucun fluide. Mais ce fluide rayonne autour de la femme pleine de vie et de jeunesse ; il éclaire sa beauté qui se manifeste par l'harmonie, la pureté des lignes, les formes gracieuses, le coloris, la fraîcheur du teint, la blancheur des dents, la chevelure, la souplesse de la taille, la douceur de la voix, le feu du regard.

Le Rôle de la Beauté est d'attirer l'attention, de faire naître l'admiration, de retenir, de captiver ; sa mission est de rapprocher les différents sexes, de les séduire, de les tromper, car ce qui est beau fait passer ce qui est mauvais : le vice est toujours aimable.

Tout ce qui est matière est vivant : végétaux, minéraux, animaux. Tout ce qui existe, tout ce qui vit est enveloppé d'une atmosphère fluidique. De toute chose, de tout être se dégage une effluve comme de la fleur se dégage un arome.

Et de chaque trait du visage, de chaque partie du corps s'échappe un fluide subtil qui exerce une influence magnétique ; — si les femmes turques et nos religieuses se couvrent la figure d'un voile, c'est pour que leurs traits ne laissent aucune impression. On se laisse fasciner par le regard, le sourire, un teint de rose, une jolie bouche, des dents blanches, un nez bien fait, une belle chevelure, une petite main, un petit pied, de fines attaches, une taille souple, le son de la voix, le toucher ; c'est qu'on trouve tout cela beau et que la beauté exerce une puissance magique : elle se fait aimer, car, de même que toutes les forces se transforment en d'autres forces, la Beauté se transforme en amour.

Lorsque par accident ou par suite de vieillesse les organes s'altèrent, la beauté s'efface, et en même temps sa puissance disparait.

Une femme qui n'est pas belle peut avoir quelque chose de particulier qui plait ; sa splendide chevelure, sa superbe dentition suffisent pour nous captiver ; que ses cheveux ou ses dents viennent à tomber, leur charme s'évanouit, nous ne sommes plus pris par l'amour.

L'*Amour* est ce sentiment sublime qui nous porte à aimer ce qui est beau, à nous identifier avec lui, à rechercher son idéal. C'est ainsi que, dans les relations amoureuses, les yeux se cherchent, s'attirent, les haleines se confondent, les bras s'enlacent, les organes s'animent, les êtres se fusionnent, s'identifient, s'absorbent. Une combinaison chimique ne peut s'expliquer que par l'amour : c'est le mariage des atomes.

Une effluve se dégage de la femme aimée et vous saisit comme le parfum qui s'échappe d'un flacon de cristal. Tout ce qui recouvre la femme aimée, tout ce qui la touche, ses vêtements, ses bijoux, tout ce qui émane d'elle en est imprégné, agit sur nous, nous charme ; nous sommes magnétisés par le bouquet que la femme porte sur son sein, par le mouchoir que la marquise laisse tomber, par le petit soulier de Marie-Antoinette. Ces choses intimes ont un attrait pour nous et nous nous y attachons.

Nous aimons tout ce qui nous plaît, nous est agréable : les fleurs, leurs couleurs, leurs parfums ; tout ce qui nous procure de douces jouissances : la poésie, la peinture, la musique ; tout ce qui sert à notre nutrition : nous aimons et nous mangeons un raisin doré, une belle pêche, la chair des animaux. L'enfant dévore le sein de sa mère, l'égoïsme se glisse dans l'amour. L'animal aime les lieux qui l'ont vu naître, où il trouve sa nourriture, l'air, la chaleur qui lui conviennent. Les plantes aiment le terrain, le climat, l'eau, le soleil qui les font vivre. Les plantes étrangères n'aiment pas nos belles serres où nous les voyons languir et mourir.

Nous sympathisons avec celui qui partage nos goûts, nos plaisirs, qui compatit à nos peines, avec qui nous pouvons nous entretenir et gagner quelque chose en échangeant nos pensées.

Nous nous attachons à celui qui nous fait du bien, qui nous est dévoué, qui nous prête de l'argent ; quand nous ne pouvons plus rien en tirer, nous le laissons de côté.

On aime tout ce qui est utile, tout qui nous sert, nous profite ; l'habit neuf, le billet de banque.

L'intérêt entre jusque dans l'amour maternel : la mère mange son enfant de baisers, elle lui donne tous ses soins et elle est fière de le montrer, car elle espère qu'il réussira un jour, qu'il aura des talents, qu'elle profitera de ses succès, qu'il sera son soutien, son bâton de vieillesse.

L'amour maternel est même féroce, puisque chaque mère, pour nourrir son enfant, arrache la vie aux petits des autres mères !

Si nous aimons tout ce qui est beau et bon, tout ce qui nous plaît, nous profite, nous nous éloignons de tout ce qui est *laid*, *mauvais*, *nuisible*.

Nous ne disons jamais un beau crapaud, une belle araignée, une belle vipère, un beau scorpion, un beau ver, de beaux cafards, de belles punaises, bien que ces êtres soient pleins de jeunesse et de vie, parce que rien de ce qui émane d'eux ne peut nous profiter, que nous ne pouvons nous assimiler leurs souffles, leurs baves, leurs venins, leurs odeurs.

De même que nous avons à éliminer de notre alimentation végétale et animale les parties qui sont impropres à notre nutrition, que nous trouvons nuisibles, sales, nauséabondes : pulpes, noyaux, plumes, poils, peaux, os, intestins, de même il y a à prendre

et à laisser dans l'amour qui nous porte à nous reproduire, c'est-à-dire dans l'amour sexuel.

Comme le thermomètre, l'amour sexuel a son échelle, son point neutre ou zéro ; au-dessus il nous élève, au-dessous il nous abaisse, nous ravale. Plus nos aspirations sont délicates, plus nous nous rapprochons de l'*amour idéal*.

Plus nos pensées sont grossières, plus nous plongeons dans la matière, plus nous nous dégradons.

Quand on est fasciné, aveuglé par la beauté humaine, on ne s'aperçoit pas qu'elle a ses imperfections comme tout ce qui tient à la terre, car ici-bas le laid se mêle au beau, le mal au bien, le faux au vrai.

Il faut dépouiller l'or de son minerai, détacher le diamant de sa gangue. Il n'y a pas de roses sans épines, pas de vertus sans défauts. Le sage pèche sept fois.

H. Roulx.

A suivre.)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Fin du monde

ET JUGEMENT DERNIER

La *Fin du Monde* et le *Jugement dernier* sont des DOGMES, c'est-à-dire des Principes de vérités catholiques. Ces Principes, qui furent longtemps et qui sont de nos jours encore, pour les fidèles, des Principes de Foi chrétienne, seront demain pour tout le monde des principes de science positive. Il en est ainsi d'ailleurs de toutes les notions qui entrent petit à petit dans l'intellect humain : à l'école comme à l'église, à l'église comme à l'école, tout enseignement commence par la foi, — *magister dixit*, — tout enseignement finit par la

démonstration — *credidi, propter quod locutus sum.*

« La Foi, dit saint Paul, est la substance des réalités qui ne se montrent pas encore et qu'il faut espérer ; c'est l'énoncé ou l'argument sommaire des vérités à venir et qu'il faut croire en attendant qu'elles deviennent rationnellement compréhensibles. *Est Fides sperandarum substantia rerum, argumentum nondum apparentium.* (*Hæbr.*, XI, 1.)

Au fond, la religion ne trompe personne, mais beaucoup se trompent sur la religion. Tous les Dogmes sont vrais, mais on fait erreur sur les Dogmes : on les interprète à faux, on leur fait dire ce qu'ils ne disent pas, et souvent même le contraire de ce qu'ils disent. Aussi, « quand le Fils de l'Homme reviendra parmi nous, pensez-vous, demandait le Messie, qu'il trouvera de la Foi sur la terre ? » — Non, il n'en trouvera pas, car la plupart des hommes l'ont déjà perdue, tandis que les autres se sont forgé des croyances qui ne sont plus celles de la Foi catholique. Que de gens on rencontre partout qui prennent les vessies pour des lanternes, les symboles ou les figures pour des réalités, et l'ombre pour la proie ! Je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, dans le *Socialiste Chrétien*, de Paris, à propos du Dogme de la *Fin du Monde*, qui n'est pas, tant s'en faut, ce que les prêtres en disent et ce que les ignorants se figurent.

Je voudrais aujourd'hui faire la même constatation, au sujet du Dogme du *Jugement dernier*, lequel n'est pas mieux compris que celui de la *Fin du Monde*. Grande misère est la nôtre, en fait de science expérimentale ! On divague, on pérore, on déclame dans nos chaires, et pourquoi? — Pour rien ! Car ici, comme au théâtre où le singe montrait la lanterne magique, « on oublie d'allumer la chandelle » et tout reste dans les ténèbres : on entrevoit bien quelque chose, mais peu savent pour quelle cause on ne distingue pas très bien.

D'un bout à l'autre de notre théologie, l'obscurantisme s'est donné libre carrière. On a tout défiguré, tout dénaturé. Les ésotéristes auront de la besogne à décaper les dogmes et à rétablir partout la sainte vérité.

Les doctrines cléricales ne sont guère autre chose qu'un tissu d'équivoques, de bourdes et de coq-à-l'âne, débités avec l'imperturbable aplomb que la suffisance donne aux infatués de leur prétendue orthodoxie.

Autrefois ces faciles docteurs en imposaient aisément avec leurs grands mots incompris de *Révélation*, d'*Oracles*, de *Dogmes*, de *Sacrements*, d'*Arcanes*, de *Mystères* et de *Miracles*. Ce solennel *Oratorio* dispensait de toute explication scientifique, et, moins il était intelligible, plus il produisait d'effet. Cela faisait comme de la poudre jetée aux yeux, ou comme bruit de tam-tam autour des marchands d'orviétan : *Œs sonans, cymballum tinniens*, tonnerres de tôle, feux d'artifice, nuées sans eau, gousses vides et sonores, pâture vaine *Verba ac verba, prætereaque nihil !* Le moindre grain de mil, ou de science, eût fait bien mieux l'affaire des auditeurs toujours avides de vérités religieuses, toujours affamés de justice sociale.

Mais les notions claires et simples de Justice et de Vérité sont difficiles à acquérir et malaisées à prêcher. On y supplée par la routine des vieux clichés de séminaire. Qu'importe que personne n'y comprenne plus rien !

Il parait cependant que les *charbonniers* dont parle Pascal y comprennent encore quelque chose, puisqu'ils s'en contentent, et que, grâce à eux, on trouve toujours moyen d'alimenter la caisse.

Par malheur, cette bonne clientèle se fait rare. D'aveugle qu'elle était, la *foi du charbonnier* devient sourde et répond de moins en moins aux appels désespérés du cléricalisme aux abois. Le vide augmente dans nos églises autour des chaires, des confessionnaux et des troncs aux recettes.

La menace du Messie va se vérifiant ainsi de jour en jour. « Le Royaume de Dieu vous sera ôté, disait-il aux prêtres, et vous finirez par rester seuls dans votre maison déserte,— *et relinquetur vobis domus vestra deserta.* » (*Luc*, XIII, 35.)

Ce mot du Christ est bien remarquable : il dit clairement que le Temple d'où s'échappent les peuples n'est plus la *Maison de Dieu* : il est devenu la *maison des prêtres*, et c'est là que s'est introduite « l'abomination de la désolation » prévue de loin par Daniel, et de rechef annoncée par N.-S. Jésus-Christ. Cette *abomination* est-elle autre chose que la méconnaissance de la vraie Religion, autre chose surtout que l'odieuse et lucrative politique qui en a pris la place par le fait des trafiquants de choses saintes, de messes et d'indulgences ?

C'est tout un monde que ce monde de spéculateurs et d'aigrefins de toute robe et de tout poil, monde ignorant, sinon pharisaïque et rapace, dont le Messie n'adopta jamais ni les façons, ni la tenue, ni les pratiques financières. Vous imaginez-vous le Christ revêtu d'une soutane, tonsuré, rasé, affublé d'un rabat, d'un tricorne ou de l'antique éteignoir à houppe de soie, et, dans cet accoutrement, confessant les filles dévotes, les bonnes femmes, les veuves inconsolables, et les épouses délaissées, soutirant les écus des riches et les sous des pauvres, sous prétexte de prières et de dispenses ? — « Non ! jamais personne ne fut moins prêtre que Jésus », a dit un esprit très fin et très observateur.

Il n'aimait pas ce pharisaïsme. Les traits satiriques et mordants dont il laboura la peau des premiers vendeurs du Temple sont restés figés dans les plaies qui saignent encore au front des nouveaux exploiteurs.

Voilà le Monde dont le Christ annonça la ruine et contre lequel se vérifient une à une toutes les menaces des évangélistes et des premiers apôtres. C'est frappant d'actualité ! La crise que le Messie voyait venir, quand il disait prophétiquement :

Νυν κρισις κοσμου τουτου, c'est la crise aiguë que nous traversons dans nos sacristies, dans nos saintes boutiques discréditées, dans nos palais épiscopaux et jusque dans le Vatican royal où la détresse est extrême.

Notre règne est fini, notre système est ruiné, nous périssons. C'est visible et c'est triste !

Le Jugement dernier, qui ne manque jamais de se faire à la clôture de tout cycle révolu, commence toujours par la *Maison de Dieu*, dès qu'elle est devenue la *Maison des prêtres*. De là, cette parole de Pierre, chef terrestre de notre Eglise et vicaire temporel du Christ : *Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei.* (I, *Petr.*, IV, 17.) Les prêtres n'ont pas l'air de s'en douter encore. Ce jugement est pourtant plus avancé qu'on ne pense.

Les assises en sont ouvertes, et le Livre, le grand Livre des consciences, *in quo totum continetur*, se déroule page après page, aux chapitres les plus noirs de l'histoire.

Les sceaux de Daniel sont rompus : *Judicium sedit et Libri aperti sunt.* (Daniel, VII, 10.) Que de révélations se font à chaque instant au grand jour de la science critique, dans les annales secrètes de l'*Inquisition* et du *Saint-office Nihil opertum quod non revelabitur.* (*Mat.*, X, 26.)

Le Tribunal, devant lequel s'instruit le procès, est formé par les corps savants de toutes nos facultés, et le jury se constitue des grandes masses électorales qui rendent leur verdict par le suffrage universel. N'est-il pas écrit que « la voix du peuple, c'est la voix de Dieu » et que « l'heure de la Justice de l'histoire sera l'heure de la Justice de Dieu » ? Cette heure sonne.

Il n'y aura pas d'*appel* possible, ni de recours en *cassation* contre de pareilles sentences, et ce Jugement sera bien le *Jugement dernier*.

J'en ai *chair de poule !* Et vous donc, prêtres mes frères ?

Dites, mes amis, est-ce parce que les deux Dogmes de la *Fin du Monde* et du *Jugement der-*

nier nous regardent tout particulièrement, qu'ils n'ont pas été interprétés par notre Eglise dans leur véritable sens ? Est-ce pour ce même motif et pour imposer silence à ma voix importune, qu'un de nos évêques m'a coupé la parole et frappé d'interdit, en traitant mes écrits de scandaleux ?

Comment ! je donnais le sens ésotérique ou spirituel et divin des tropes sacrés, et des métaphores dont se servait le Verbe incarné pour nous instruire en *Paraboles*, toujours en *Paraboles* et jamais autrement qu'en *Paraboles — et sine Parabolis non loquebatur Jésus* (*Marc*, IV, 34), et l'on a qualifié de scandale ce dévoilement de la pensée du Maitre ! Il ne m'appartient pas de juger du mal qu'on a fait à la sainte Doctrine *Est qui curat*. On a préféré les ténèbres à la lumière, et la *lettre qui tue à l'esprit qui vivifie*.

Nous étions pourtant bien avertis par N.-S. Jésus-Christ lui-même. *Littera occidit, spiritus est qui vivificat. Verba mea spiritus et vita sunt* (*Joan.*, VI, 14.)

Nous voilà bien arrangés ! C'est à faire trembler d'épouvante. Georges Dandin, tu l'as voulu !

Tirons-nous de là, si c'est possible ; — ce ne l'est pas ! mais « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu », a dit le Rédempteur-Libérateur : *Quæ impossibilia sunt apud homines, possibilia sunt apud Deum*. (*Matth.*, XIX, 26.)

Notre cas est grave et très mauvais, sans doute ; mais en définitive il n'est pas plus désespéré que ne l'était naguère celui du Pape lui-même. Or le Pape s'en tire. Pourquoi ne nous en tirerions-nous pas à notre tour, en imitant son exemple :

Ecoutez, prêtres ; écoutez, peuples :

*
* *

Pour Pierre comme pour nous, le terrible oracle s'était vérifié : *Expetivit vos Satanas ut*

cribraret sicut triticum ... Satanas, le Satan de l'ignorance, de l'orgueil, de la politique et de l'ambition a réussi (*expetivit*) à vous cribler, à vous rouler, comme on crible et l'on roule le froment. Mais j'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta Foi ne défaille point dans ces tribulations. Tu te convertiras un jour, et c'est toi qui confirmeras tes frères dans les saintes voies de la Justice et de la Vérité. *Ego autem pro te rogavi, Petre, ut non deficiat fides tua. Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.*

Deux temps sont marqués pour deux revirements distincts : le revirement de Pierre ou du Pape, et le revirement des apôtres ou des évêques et des disciples.

En ce qui regarde Pierre, c'est déjà fait; grâce à Dieu, tout s'est accompli. On sait la volte-face ou la *conversion* qu'opère Léon XIII en ce moment pour son propre compte, et dont il donne l'exemple à la catholicité. Qui ne comprend que ses derniers actes publics, manifestés au monde entier par ses *lettres encycliques*, équivalent à la répudiation du Syllabus et à la condamnation de tout l'ancien régime clérical, en même temps qu'ils inaugurent un nouvel ordre d'idées, un nouvel enseignement religieux, un nouveau sacerdoce, une nouvelle civilisation ?

C'est la clôture et la fin d'un monde. C'est l'ouverture et le commencement d'un autre monde.

Sous les mêmes initiales J. C. un cycle se ferme, qui fut celui de J. César ; un autre cycle s'ouvre, qui sera celui de J. Christ. C'est la substitution du Régime de la Liberté et de la Fraternité au régime de la Force et de la Tyrannie. Pour parler comme saint Pierre, c'est la restitution de toutes choses dans la Justice de l'Egalité originelle, d'où le césarisme avait fait déchoir les peuples. *Tempora restitutionis omnium* (*Act.*, III, 21). C'est l'avènement promis du Royaume de Dieu, c'est-à-dire du Règne impersonnel des Principes divins, venant prendre la place du règne per-

sonnel des *princes des prêtres* et des *prêtres des princes.*

Une pareille supplantation ne pouvait aller de soi, sans obstacle. Il est naturel, très naturel, trop naturel, hélas ! que les bénéficiaires des vieux abus s'opposent de tous leurs pouvoirs à cette réorganisation religieuse et sociale, qui pour eux sera la mort. De là, cette ligue étrange de tous les réactionnaires qui, se sentant perdus, ont tous abandonné leurs bannières respectives pour grouper leurs débris sous un seul et même drapeau, celui du Cléricalisme. Tous sont cléricaux en ce moment.

Tant mieux ! C'est là que la miséricorde du Christ les attendait. Le drapeau du Cléricalisme n'est plus au pouvoir d'un empereur des Clercs, d'un César papal : Pierre s'est retourné, Pierre s'est converti. Le Pontife romain acclame le régime nouveau, la civilisation nouvelle, la Démocratie régnante, la République et le Socialisme.

Et ce Pontife est infaillible, *personnellement infaillible !* Ainsi l'a décrété le dernier Concile général, le Concile du Vatican.

Encore un Dogme dont la transcendance dépasse les idées et déjoue les calculs politiques de bien des évêques qui le forgèrent, et des césariens de toute robe qui en tressaillirent de bonheur.

Proclamé avec tant d'enthousiasme *avant* la conversion de Pierre, il n'eût certes pas été accueilli *après* coup avec la même faveur, du moins par les mêmes personnages ; et ce n'est pas sous l'étendard du Cléricalisme que seraient venus se grouper tous les partisans de l'ancien régime, s'ils avaient su en quelles mains passerait ce drapeau sous le successeur immédiat de Pie IX.

C'est trop tard aujourd'hui pour se raviser. Le tour est joué, vrai coup de Jarnac où la savante stratégie du Christ a pris tous ses ennemis à la fois dans un même coup de filet. Il n'y a pas d'échappatoire à ce traquenard divin. Ils se sont fermé eux-mêmes toute porte de sortie.

Ce serait par trop faire rire le monde à leurs dépens, si ces renards tentaient quoi que ce soit pour se tirer du piège. Jésus ! Quel guet-apens ! Quelle souricière !

Le dilemne posé par Gambetta à Mac-Mahon se dresse ici devant toute la réaction cléricale : ou se *soumettre* ou se *démettre* par la mort. Qui vivra verra : ils se soumettront tous au socialisme que prêche Léon XIII !

Ce socialisme qui, au fond, ne diffère en rien de celui que pressentent les peuples et que cherche la science expérimentale, triomphera sur toute la ligne, car le Christianisme vrai, le Christianisme pur, c'est le vrai, c'est le pur socialisme.

C'est ainsi que la Religion ne trompe personne, que tous les Dogmes sont vrais, que tous les oracles s'accomplissent et que le Christ, vivante personnification et type symbolique de l'humanité, a raison, toujours raison. *Christus vicit, Christus regnat, Christus imperat !*

L'abbé Roca.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Le Témoignage des Faits

HISTOIRE DU MOUVEMENT SPIRITE

La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*)

XIV

LA VIE DES MONDES

Les astres forment dans les cieux des familles semblables en tout à nos familles humaines ; seu-

lement, ce sont des familles d'ordre supérieur. L'homme est un messager divin de la petite espèce, voilà toute la différence. Incomplet par sa nature, qui le destine à vivre en société, à propager sa race et à chercher pour cela sa compagne, il se complète matériellement et spirituellement en s'unissant à celle-ci, de manière à ne faire qu'un avec elle. Unis et ne faisant plus qu'une même chair, ainsi que l'a dit Jésus-Christ, ils procréent des rejetons qu'ils élèvent et amènent à maturité amoureuse. Ils les unissent alors à leurs moitiés pour fonder de nouvelles familles au profit de la race humaine et de Dieu. Il en est absolument de même dans une famille d'astres. Les actes sont seulement d'un ordre supérieur.

Un Soleil est un astre lumineux complet dans l'unité de sa nature supérieure, et, comme tel, il est en même temps masculin et féminin. Il est d'ailleurs formé souvent de Planètes pubères, unies par les liens du mariage. Chaque Soleil crée lui-même le cortège des astres qui l'entourent. Il lance à cet effet dans la voirie qui lui sert de matrice un œuf, absolument comme un arbre produit sur sa branche un bourgeon que plus tard il amènera à maturité harmonieuse. Il le féconde lui-même d'une façon spéciale, mais analogue à la fécondation de l'œuf dans l'ovaire féminin humain. Ce germe, déposé par le Soleil dans son chantier, donne l'être à un nouvel astre embryonnaire : c'est une Comète qui, lancée dans le tourbillon, deviendra plus tard Planète et prendra rang parmi les membres de la famille solaire.

La Comète opaque, membre futur d'un tourbillon opaque, reste invisible tant qu'elle n'est pas Planète. Quant aux Comètes lumineuses à divers degrés qu'on aperçoit à certaines époques dans les environs de notre Soleil, ce sont des échantillons variés de Comètes solaires de troisième ordre, destinées à devenir plus tard des Soleils chefs de tourbillons.

Composée d'un nombre quelconque de membres, la famille d'astres formant un tourbillon vit et croit sous l'œil paternel de son Soleil. Elle est régie, dirigée, alimentée et choyée par lui, et s'élève graduellement en parcourant la série des âges, absolument comme le fait autour de son père une famille humaine. Tous les membres de la famille marchent solidairement dans la voie du progrès, s'épurent, se raffinent, s'approchent de l'harmonie, l'atteignent et conduisent au plus haut degré de pureté les quatre règnes qui composent le mobilier de chacun d'eux.

La science humaine ne peut pas se rendre compte de tous ces phénomènes de Vie céleste. Elle ne peut connaître ni les immenses dimensions de ces astres, ni la durée de leurs diverses phases, ni la réalité de toutes ces manifestations dont nous parlons. Toutes ces choses sont encore hors de la portée des habitants de notre globe. Impossible à aucun de nos savants d'estimer la durée de la vie de chaque Soleil. Nous savons juste assez du temps, de la durée et des distances, pour comprendre combien inutiles seraient nos efforts si nous voulions essayer d'apprécier des durées, auprès desquelles les plus grandes dont il nous soit permis d'avoir idée sont encore au-dessous de toute division infinitésimale que nous pourrions faire d'une seconde. Imaginons qu'un hominicule matériel, de ceux qui habitent les mondicules de notre corps, veuille avoir des notions exactes sur la durée des révolutions des astres dans notre système solaire ! La vie de cet hominicule est si courte, qu'il nous serait complètement impossible de saisir un intervalle quelconque entre sa naissance et sa transformation ; mais tout est relatif, et sa vie est pour lui aussi longue que la nôtre l'est pour nous. Il est évident qu'il ne pourrait se faire aucune idée de ces temps, qui déjà nous paraissent si longs. Il ne peut se faire aucune idée non plus ni de la durée du corps humain dans lequel il vit, ni de la durée d'une humanité sur la terre. Comme nous-mêmes,

quand nous cherchons à supputer la durée de tous ces phénomènes qui constituent la vie du Grand Omnivers, cet hominicule ne peut comprendre des longueurs de temps ou des espaces dont rien ne peut lui faire saisir le rapport avec les éléments placés à sa portée. Nous voyons donc bien que notre seule ressource c'est d'avoir recours à la Révélation, qu'il faut encore interpréter par la raison, basée elle-même sur l'analogie et l'intelligence.

Les neuf mois de gestation de la femme sont représentés pour une planète par un nombre de siècles trop difficiles à préciser. On comprend d'ailleurs que les mariages d'astres ne doivent pas tomber souvent dans le domaine de nos observations astronomiques, si l'on songe à tout ce qu'il faut de temps à une Planète pour compléter ses créations : donner la vie à son mobilier des quatre règnes, fournir sa carrière combinée avec celle de son tourbillon et parvenir à une harmonie parfaite. Nous savons si peu ! Réfléchissons donc que, vu l'absence de rapports possibles, les Planètes du tourbillon le plus proche du nôtre échappent à toute puissance optique. Mais nos astronomes, cependant, ont pu voir des Soleils brillants disparaître de leur ciel et d'autres arriver inopinément. Ils ont pu observer un grand nombre d'Etoiles doubles, triples et quadruples, qui ne sont autre chose que de véritables incrustations solaires, mais dont la durée des actes est trop longue pour que nous puissions la suivre ou même la concevoir.

Quand une planète comme la nôtre s'approche de l'harmonie, son mobilier se raffine. Tant que l'homme, son Dieu, est encore dans les langes de l'ignorance, la Planète, en proie au vice et rebelle au progrès, est plongée dans les ténèbres du mal et dans la souffrance. L'homme n'est encore qu'un *humanimal*. Mais la Planète se luméfie et les trois règnes inférieurs reçoivent leur vie quand l'homme est entré dans le règne de l'esprit, quand il est devenu l'image fidèle de l'Etre Infini.

Nous avons vu que lorsqu'une Planète se transfigure elle s'illumine des plus pures clartés solaires, en absorbant toute la partie harmonieuse de ses trois natures et en abandonnant, parmi les résidus, les traînards des quatre règnes minéral, végétal, animal et humanimal, incapables et indignes de faire partie des élus. Ces résidus sont entraînés par leur lourdeur et sont classés dans la voirie matérielle où ils demeurent en qualité de germes et sous la Loi d'attente. Cependant ils ont vécu, tout imparfaits qu'ils étaient, sur ces mondes délicieux, véritables jardins de l'âge d'or, au printemps perpétuel, hélas ! perdus pour eux. Quand tous ces Humanimaux ressuscitent sur de nouveaux mondes naissants en sortant de leur état de léthargie, ils ont encore un souvenir vague de leur ancienne et harmonieuse demeure qui leur fait paraître plus affreux l'aspect et le dénûment de leur séjour nouveau. De là l'histoire d'Adam et la tradition générale de l'Eden et du Paradis perdu que l'on rencontre dans les Genèses écrites de tous les peuples. Abrutis par un sommeil de plusieurs milliers d'années, dégradés au physique et au moral par leur grossièreté, venus de mondes divers, parlant des langues différentes, étrangers sans doute à celle de l'harmonie qu'ils avaient dédaignée, tous retardataires et du dernier choix, ils ne peuvent manquer de donner raison aux récits antiques de la tour de Babel, de la confusion des langues et de la dispersion des hommes.

Cet état de léthargie des premiers habitants de nôtre globe ne doit pas trop nous surprendre. N'a-t-on pas vu des graines trouvées dans des momies égyptiennes germer et donner des fruits après des siècles de séquestration ? Ne voit-on pas tous les jours des personnes très puissantes jetées en catalepsie sous l'influence magnétique ? Mille faits bien connus nous permettent de concevoir cet état de mort apparente de nos premiers pères. Les annales de la médecine parlent aussi de sujets qui sont restés des vingt ans et

même un demi-siècle sans prendre aucune nourriture. On le voit, ce n'est plus qu'une différence de plus à moins.

XV

LES GRANDES VOIRIES CÉLESTES.

Nous devons dire un mot des immenses voiries omniverselles transparentes et compactes qui constituent la charpente et la force corporelle du Grand Homme Infini. Ce sont des chantiers, en tous sens incommensurables, au milieu desquels sont établis tous les mondes matériels, pour amener par degrés ces voiries à la vie et à un renouvellement qui leur est indispensable. Ces mondes sont isolés les uns des autres par des matières qui traversent toutes les voies de communication. Ainsi, dans notre Terre, sont isolés les mondicules matériels infinitésimaux au milieu de la voirie des terres végétales. Ainsi sont isolés dans leurs chantiers divers les mondicules matériels, les mondicules spirituels et les mondicules célestes qui composent le petit omnivers humain.

Tous les mondes matériels sont entourés de cette grande voirie inerte aux fluides mauvais et privée d'atmosphère ; chantier sans fin où chaque Univers et chaque Soleil a son propre chantier. C'est ainsi que sur notre globe la Terre est le chantier de tout ce qui vit à sa surface. Une voirie est une espèce de *chaos obscur*, impénétrable à la lumière, au travers duquel circulent tous les mondes de même nature et où tombent, faute d'atmosphère vivante, tous les débris, où sont relégués les membres des mobiliers réfractaires au progrès. Tous ces résidus restent là à la disposition des Soleils, pour reparaître sur le théâtre de la vie après des siècles d'inertie. Privées

d'atmosphère vivifiante, toutes ces régions sont invisibles et inaccessibles à tout bon fluide. Les mobiliers retardataires qui y sont en catalepsie y demeurent insensibles sans avancer ni reculer.

Mais une telle séquestration ne peut être que provisoire, car, si elle était éternelle, le chaos, peu à peu et graduellement, pourrait absorber tout ce qui existe. Ce chaos pourrait absorber Dieu! Or, rien ne tombe ou ne meurt que pour revenir tôt ou tard à la vie. L'Estomac omniversel soumet à cette loi ses grossières émanations phosphorescentes digestives qui effectuent une œuvre sourde de dissolution et, réunissant en corps les résidus métalliques épars, préparent les éléments de l'œuvre créatrice des Soleils. Ainsi notre terre végétale est un véritable estomac qui digère tout ce qui s'y laisse choir, et le rend ensuite à la vie sous l'influence des rayons solaires.

Mais comment se fait-il que nos yeux puissent pénétrer ces ténèbres des voiries inertes et apercevoir les corps lumineux qui sont dans le champ de notre vue? C'est en vertu d'une propriété de l'atmosphère dans laquelle nous vivons, et c'est aussi par l'intermédiaire de la vie de notre Planète dont celle-ci est une émanation toute remplie de son intelligence. C'est par les relations aromales de notre Planète avec le Soleil que nous pouvons le voir, et c'est par les relations de notre Soleil avec les autres corps lumineux que nous recevons la perception de la lumière stellaire. Et les grands corps circulent dans ce milieu inerte des voiries, où tout est sans cohésion ni résistance, en écartant victorieusement les débris par l'unique puissance de la vie. Ainsi circulent dans leurs voiries inertes les mondicules infiniment petits du corps humain. Ainsi nage un poisson dans l'eau.

La grande voirie compacte forme la charpente matérielle du Corps de Dieu, charpente qui nous est invisible et malgré laquelle cependant nous apercevons le corps lumineux du Grand Homme

fluidique infini en raison de la vie que nous possédons en commun avec lui. C'est par le canal des cordons aromaux que nous sommes en relation avec tous les mondes vivants de l'ordre auquel nous appartenons et avec ceux de l'ordre supérieur.

XVI

FORMATION D'UNE COMÈTE.

Nous allons maintenant essayer de donner une idée de la manière dont se forme une Comète. C'est absolument comme un enfant qui vient au monde.

Les mauvais fluides venus du plexus métallique des mondes dissolvent et désagrègent les matières de la voirie et dégagent les matériaux métalliques qui s'y trouvent susceptibles d'être utilisés. La chaleur aimantée du fluide phosphorescent le moins pur réunit ces matières en une seule masse qui sera l'*œuf planétaire*. Cet œuf est de principe métallique à dominance de fer.

Doué du principe créateur électro-aimanté d'amour divin, le Soleil ressent les sollicitations métallo-ferrugineuses de l'œuf; il lance son germe fécondateur, et la comète embryonnaire est formée. Celle-ci, dès lors, s'accroît petit à petit. Douée par le Soleil du principe attractif, elle voyage à travers la voirie en s'assimilant toutes les substances *disponibles* conformes à sa nature, qu'elle prend parmi les résidus des transformations planétaires. En un mot, sous l'œil des Etres préposés à son développement, elle fait la boule de neige. Elle s'approche des différentes Planètes du tourbillon et s'empare du trop-plein de leurs fluides. Elle est d'ailleurs approvisionnée par les Messagers célestes des germes minéraux et végétaux qui lui sont nécessaires, et recevra plus tard du Soleil son fluide arnal. Les germes ani-

maux viennent ensuite. Enfin, le classement des germes humains complète ce travail et met un terme aux voyages de la Comète qui, dès lors, prend sa place à l'état de Planète dans le tourbillon qui lui est assigné. Alors elle est munie de son atmosphère, qui la sépare définitivement de la voirie et reçoit sa vie. L'œuvre de vie planétaire ainsi commencée se continue par la résurrection progressive du mobilier léthargique dont elle a tous les sujets. Ainsi se fait la fécondation de l'œuf humain chez la femme. La femme est l'atelier où se forme l'œuf humain, qui n'est autre chose qu'une incrustation métallo-ferrugineuse des mondicules centraux féminins les plus purs. L'homme renferme les mêmes fluides que la femme, mais il est à prédominance de fluide électro-aimanté, tandis que la femme est à prédominance de fluide métallo-ferrugineux. Les atmosphères de ces deux pôles humains sont donc en état d'attraction naturelle, ce qui détermine forcément l'acte du rapprochement procréateur. Rapprochés par l'amour, l'homme et la femme ne font qu'un seul et même omnivers qui se féconde lui-même.

Ainsi engendre Dieu lui-même, qui est de nature androgyne.

L'aimant et le fer sont les gages de l'éternité des mondes.

Pour une plante, le phénomène est absolument le même. Les mauvais fluides dissolvent la graine qui n'est autre chose qu'un œuf. C'était un germe formé d'une incrustation de mondicules fluidiques métallo-ferrugineux et phosphorescents-aimantés les plus purs de la plante mère. Cette graine était tenue en réserve, toute imprégnée du principal travailleur vital de la sève. Le principe mâle électro-aimanté solaire, répandu dans l'atmosphère, la féconde, pendant que le principe vital humide la fait fermenter. Et c'est ainsi que s'établit le *travail hominiculaire* qui préside à la végétation matérielle, vitale et fluidique, de la plante qui se développe.

Les végétaux absorbent leur fluide armal, qui se trouve toujours étendu de mauvais fluides, car l'œuvre génératrice de leurs globules solaires végétaux ne peut prospérer qu'à grand renfort de ces mauvais fluides indispensables pour dissoudre et désagréger les éléments confus de la voirie terrestre.

Ce que nous avons vu se faire pour la naissance et la création d'une planète se passe identiquement de la même manière pour la procréation des Soleils de tous les ordres. *Tous commencent par être des Comètes*, chargées de ramener à la vie et de renouveler les voiries lumineuses. Le Soleil central, comme le Soleil chef d'univers, comme le Soleil chef de tourbillon, emporte avec lui des œufs solaires formés par le jeu de la digestion du Grand Estomac Universel. Fécondés, ces œufs parcourent les voiries célestes en attirant les résidus de leur nature qu'ils sont chargés de ramener à la vie. Les bons fluides, introduits petit à petit dans la Comète, élaborent les mauvais qui s'y trouvent et les font avancer.

Nous l'avons déjà dit : lors de la transformation d'un astre, quand s'éloigne le principe vivifiant, tout revient au point de départ sur le cadavre de l'astre. La voirie de l'air demeure autour de lui dans la grande voirie compacte et sans vie, pendant que le principe vivifiant et céleste s'élève avec la partie harmonieuse.

Le phénomène le plus important de la vie d'une Planète, c'est cette séparation en deux, l'une harmonieuse et l'autre stérile, de toutes ses parties : de son corps matériel, de son atmosphère, de ses eaux et de son mobilier composé des quatre règnes. Le corps harmonieux se sépare de sa partie stérile, emportant son atmosphère vivifiante illuminée des clartés célestes et du phosphore contenu dans le superfin de ses eaux, *peuplée de toute la partie raffinée* de son mobilier des quatres règnes.

L'homme, accompagné et suivi des trois autres règnes, est DEVENU DIVIN. Il s'enlève sur son

globe, qui est de même nature que lui, dans une atmosphère lumineuse d'amour abondamment alimentée d'En-Haut, en raison de ses affinités supérieures et dégagée de sa voirie fluidique. Il est dans un état extatique de bonheur lumineux et de ravissement d'amour divin. La transfiguration se fait sous la conduite du Messie céleste qui préside aux destinées de la Planète, assisté des grands Messagers de Dieu. Ce monde harmonieux passe à la plus prochaine Nébuleuse, où il sort alors de son extase au moment marqué du réveil de son mobilier solaire.

Mais que devient la partie rebutée de cette transformation ? Les humanimaux retardataires restés sur ce cadavre tombent dans le sommeil cataleptique d'une mort provisoire. Dès que le principe céleste quitte l'atmosphère, la vie de ces malheureux tombe immédiatement en léthargie, en même temps que tous les hominicules qui composent leur corps fluidique ; puis les hominicules vitaux et matériels en font autant de proche en proche. Le cordon aromal étant rompu, toute circulation et toute respiration ont cessé. C'est la Géhenne dont il est parlé dans l'Ecriture.

Une chose que nous avons omis de bien faire voir, c'est qu'une Planète à l'état d'embryon passe toujours par les trois états des règnes inférieurs avant de parvenir à sa vraie vie planétaire complète. Elle ne possède d'abord que le *fluide attractif* des minéraux ; elle reçoit ensuite le *fluide armal* et tout ce qui convient à son quatrième règne.

La vie humaine, à son début, passe identiquement par les mêmes phases. Au moment de la mort, tout ce qui constitue la partie vitale et divine de l'homme se dégage du corps matériel, et ce dernier, privé de vie, tombe dans la voirie d'où il était sorti, se dissout et se divise en ses éléments divers pour servir à des créations nouvelles.

Résurrection d'un mobilier planétaire. Un globe, en arrivant à son poste planétaire, trouve en germes tout son mobilier, qui reçoit un souffle

vital et ressuscite en temps opportun, en prenant toutes les précautions voulues. Les fluides armal et arnal, formant la partie grossière du fluide électrique-phosphorescent-aimanté dans lequel est infiltrée une fraction infime de fluide sonique-lumineux-divin, arrivent successivement. Mais ce ne sont là que les fluides mauvais primitifs dont il a été parlé, qui, de nos jours encore, comprennent les trois quarts environ de notre atmosphère.

RENÉ CAILLIÉ.

(*A suivre.*)

Les Quatre Évangiles de l'avocat Roustaing

MATHIEU, XVI (V. 13-20), MARC, VIII (V. 27-30), LUC, IX (V. 18-21.)

Paroles de Jésus confirmant la réincarnation. — Rappel des rapports médianimiques qui peuvent exister entre les hommes et les puissances spirituelles. — Mission de Pierre dans l'église DE CHRIST. — *Vraie confession.*

Jésus sanctionnait ainsi *à l'avance* ce qu'il était réservé à la Révélation nouvelle de mettre en évidence *aux yeux de tous.*

Et d'abord, il confirme en bien peu de mots la vérité si contestée de la RÉINCARNATION. Nous voyons, en effet, que l'opinion publique attribuait à Jésus une origine spirituelle antérieure à son existence présente et une existence nouvelle dans un nouveau corps.

Et vous, qui dites-vous que je suis ? disait Jésus à ses disciples. La réponse de Pierre, et les paroles que Jésus lui adresse ensuite, nous montrent la Révélation tout entière, *actuelle alors* par la médiumnité de Pierre, et *future* aussi par les rapports médianimiques des Esprits du Seigneur avec Pierre. Pierre était médium, comme le sont de nos jours les hommes *humbles et sincères* qui ont été *choisis* pour servir d'instruments afin de transmettre aux hommes la

vérité que vient leur dévoiler la Révélation nouvelle. Pierre était l'instrument parlant qui servait à mettre au jour la vérité.

« Ne savez-vous pas, dit la Révélation, que l'influence spirite a toujours existé et que, de tout temps, il y a eu des médiums, quelques-uns d'entre eux comprenant parfaitement la source et la cause de leur science, d'autres complètement inconscients ?

« C'est *ainsi* que les apôtres, les disciples et les évangélistes, ont opéré par la médiumnité les *miracles* de foi qu'ils ont répandus. Ils répandaient la foi parmi les hommes ignorants et matériels en multipliant les *miracles*. Médiums de toute nature, ils servaient d'instruments aux grandes volontés supérieures. Après eux, firent comme eux leurs disciples, les premiers pères de l'Eglise *de Christ*, non pas ceux qui font acte de foi dans le clergé, mais ces premiers chrétiens sincères et dévoués, mourant humbles et ignorés après une vie de propagande laborieuse et souvent dangereuse, et ne cherchant ni la publicité ni les honneurs.

« Puis, petit à petit, cette faculté de médiumnité est restée dans l'ombre, parce qu'il fallait que les événements eussent leur cours, qu'il y eût fusion entre tous les peuples avancés et arriérés, et enfin parce que cette connaissance *vulgarisée* aurait, chez les peuples barbares, causé de grands désordres. Le Seigneur a permis que la naissance de nos rapports avec l'Humanité restât dans l'oubli parce que les hommes étaient mauvais, entourés d'Esprits mauvais et que, sur un qui marchait dans les voies du Seigneur, des milliers se complaisaient au contact d'Esprits inférieurs. Ceux qui voulurent, par orgueil et par cupidité, exploiter leurs facultés de médiums furent traités de sorciers, enfermés et brûlés. La puissance cléricale, l'absolutisme, l'intolérance, l'Inquisition, les traitèrent d'hérétiques et de possédés du démon et les soumirent à la torture.

« Ignorez-vous que la médiumnité est dangereuse pour qui ne sait pas s'en servir? Ignorez-vous que l'Esprit incarné attire à lui des Esprits similaires à ses tendances, à ses idées préconçues ou systématiques? Que, étant Médium, il peut *ainsi* être soumis à une mauvaise influence, être l'instrument, souvent inconscient, des Esprits d'erreur et de mensonge?

« C'est pour cela que vous ne devez pas croire *aveuglément* aux paroles des *pères de l'Eglise* et des *Saints*. Les jeûnes, les macérations qu'ils s'imposaient, leur existence oisive passée loin du monde, dans la solitude, les mettaient souvent sous l'obsession d'influences mauvaises qui étaient pour eux une source d'erreurs.

« Mais l'apôtre Pierre, lui, était un médium puissant entre les mains des Esprits du Seigneur. Tous les disciples de Jésus avaient, d'ailleurs, leur utilité, mais chacun dans sa spécialité. Pierre était le plus pur et le plus élevé de tous, et c'est sur lui que l'Eglise *de Christ* s'est construite. C'est cette église que vous, Spirites, vous êtes chargés de continuer et, comme Pierre, vous pourrez *lier* et *délier* sur la terre, ce qui veut dire que, vivant dans l'intégrité du cœur et de l'âme, vous obtiendrez toujours *de plus en plus* les lumières des Bons Esprits, et que vous deviendrez de plus en plus aptes à diriger vos frères dans la bonne voie. »

« *Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* »

« Ce sont là les paroles qui ont servi de point de départ à l'erreur si accréditée de l'*infaillibilité* du pape, appelé le successeur de Pierre par l'organisation cléricale. Mais ces paroles du Christ ne s'adressaient qu'à Pierre seulement. Seul, il pouvait *lier* et *délier* sur la terre, car, excellent médium, toujours en rapport avec les émissaires divins, il ne faisait que prononcer à voix humaine les décrets qui lui étaient spiritement révélés.

« L'église *de Christ* a été, à son origine, la réunion de fidèles, choisis par Pierre et les autres

apôtres, qui avaient la conscience de la supériorité de Pierre sur eux; elle se formait des sincères et vrais croyants (Juifs ou Gentils) qui acceptaient la loi d'amour que le maître était venu prêcher aux hommes par sa mission terrestre. Ces premiers chrétiens étaient Juifs ou Gentils, parce que tout homme qui croit *sincèrement* en son Dieu et s'efforce de suivre la loi d'amour, fait partie de cette Eglise *de Christ*; quel que soit le sol qui fournit la pierre, elle vient s'unir au monument. L'Eglise *de Christ* est l'ensemble des enfants du Seigneur et non les temples bâtis par les hommes que, selon la parole de l'apôtre Paul, Dieu n'habite pas. »

« *Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*, car la souffrance et l'expiation ne doivent pas atteindre celui qui, vivant dans l'intégrité du cœur et de l'âme, s'est efforcé de remplir toutes ses obligations, tous ses devoirs, selon la loi divine, envers son Seigneur et envers ses semblables. Et, comme Pierre, il recevra *les clefs du Royaume des Cieux*, c'est-à-dire qu'il aura la connaissance exacte des moyens de parvenir à la perfection morale.

« Nous vous le répétons : les paroles prononcées par Jésus s'adressaient *spécialement* à Pierre ; aucun homme sur votre terre ne pouvait et ne devait s'en attribuer l'héritage.

« L'Eglise a complètement dénaturé et faussé le sens et la portée de ces paroles, par ses interprétations humaines faites selon *la lettre* qui tue, n'ayant pas su en comprendre *l'esprit qui vivifie*.

« Elle pourrait se les approprier, ces paroles, *selon leur sens vrai qui vient de vous être spiritement révélé par nous au nom du maître*, si elle marchait SIMPLEMENT dans la voie tracée par Jésus, comme peuvent se les approprier tous les hommes (Juifs et Gentils) qui marchent dans cette voie, avec l'assistance, l'inspiration et le concours des bons Esprits, comme les avait Pierre ; mais elle a DÉVIÉ et a, par suite, éloigné d'elle la protection apportée aux *premiers*

pères de l'Église. Et par ces mots: *premiers pères de l'Église*, nous n'entendons pas, nous l'avons déja dit, ceux qui font acte de foi dans le clergé, mais ces *premiers* chrétiens sincères et dévoués, mourant *humbles et ignorés* après une propagande laborieuse et presque toujours dangereuse; ces premiers chrétiens qui ne *cherchaient* ni la publicité ni les honneurs.

« Que l'Église rentre dans la voie qu'elle a quittée et reprenne la *trace* indiquée par les apôtres et que vient *éclairer* la Révélation de *l'Esprit de vérité*. Que le pasteur, le « successeur » de Pierre, rejette la pourpre qui l'enveloppe et que, *comme la pierre de l'angle*, il reconstruise et soutienne son Église qui repose, ou du moins devrait reposer sur lui; alors il lui sera donné de *lier* et de *dléier*, selon le sens *vrai* de ces paroles, et de travailler à la construction de l'Église *de Christ* et de contribuer à la diriger Mais la foi est humble et elle craint l'éclat et le faste; sa vue est troublée par les splendeurs de la pourpre et de l'or.

« Les pierres précieuses de la tiare ont fait oublier au pape le *simple bâton*, la *bure* et *les pieds nus* de Pierre et la foi s'est enfuie, craintive, pour chercher un abri parmi les simples et les faibles. Ouvrez-lui vos cœurs; elle vous cherche, elle vous apppelle, elle vous demande asile; ne la repoussez pas, ô mes enfants, et, lorsque les temps seront consommés, les « successseurs » de Pierre descendront du trône pour s'asseoir sur la mousse du chemin.

« Quand le sceptre du « prince de l'Église » aura fait place au bâton du voyageur, quand la pourpre sera tombée et que la bure couvrira les épaules de celui que les hommes appellent le « Saint-Père » et aussi celles des « princes de l'Église » (car tous doivent rentrer dans *l'humanité* dont ils n'auraient JAMAIS dû sortir), alors la foi s'échappera de vos cœurs et s'élèvera, grande et forte, pour dominer ENCORE sur l'Église *de Christ*, et le « successeur saint Pierre »

étendra sa main sainte pour bénir l'univers.

« Priez pour qu'il en soit AINSI, mes fils, nous y travaillons avec zèle et les temps approchent.

« Que le Seigneur étende sa main puissante sur vous.

Pierre vous bénit. »

L'Église romaine prétend que la confession auriculaire fut instituée par Jésus lui-même. Il n'en est rien.

« Non, non ; Jésus n'a point institué la confession *telle* que l'Église l'entend ; mais le *point de départ* était rationnel, car *l'origine* de la confession est l'acte *d'humilité* que tout chrétien devait faire, en avouant PUBLIQUEMENT *à ses frères* les fautes qu'il avait commises ou même simplement méditées. Le principe avait pour point de départ cette parole que Jésus avait adressée à ses disciples : « *Confessez-vous les uns les autres* », parole qui avait pour sens celui-ci : « Témoignez ouvertement de votre foi les uns les autres, ne vous cachant *rien*, afin de vous soutenir mutuellement.

« Les *premières* assemblées chrétiennes réunissaient les frères qui avouaient *hautement*, *devant tous*, les fautes qu'ils avaient commises, les faiblesses, les défaillances auxquelles ils avaient succombé ; de là l'origine de la confession, qui devint peu à peu *restreinte*, et finit par ne plus être entendue *que* d'un seul ayant mission *d'absoudre* ou de *condamner* ; mais c'était là une *institution humaine*.

« Cette confession auriculaire doit bientôt cesser. Pour les âmes désireuses de marcher dans les voies du Seigneur, elle est illusoire. Pour les Esprits faibles, elle est un frein. Malheureusement, elle est souvent un abus, car, dans l'Humanité, partout le bien est environné de mal. Pour une personne craintive et docile qu'un bon prêtre soutiendra de ses conseils pieux et éclairés, il y en a cent (et nous pourrions multiplier ce nombre) qui ne se rendent au confessionnal que pour

remplir une formalité exigée par le rite ; d'autres qui en rient et tournent la confession en scandale ; beaucoup qui s'en éloignent, ayant trouvé dans leurs directeurs des hommes faux, abusant de leur caractère, s'immisçant dans les secrets des familles pour en tirer un avantage pour eux et non pour l'avantage de leur pénitent; qui s'efforcent enfin de détourner l'esprit de l'homme des *grandeurs* et de la *justice* de Dieu, pour le renfermer dans un cercle de pratiques étroites et d'idées mesquines qui l'enlacent et l'empêchent de *s'élancer* vers le Seigneur.

« Un jour viendra où la confession deviendra un besoin de l'âme et où celui qui se sentira prêt à faillir viendra *publiquement* demander à ses frères l'appui de leurs prières. »

Quant à la défense que Jésus fit à ses disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ, fils du Dieu vivant, le Christ de Dieu, c'était simplement pour que les événement suivissent naturellement leur cours.

MATHIEU, XVI ; V. 21-23 — MARC, VIII ; V. 21-33 — LUC, IX ; V. 22

Prédiction. — Paroles de Pierre. — Réponse de Jésus

« Jésus, descendu sur terre pour donner aux hommes la plus grande preuve, le plus grand exemple d'amour et d'abnégation qu'il pût y avoir, devait préparer ses disciples à cet acte important de sa mission, afin qu'aux yeux de tous, pour le présent comme pour l'avenir, il fût bien constaté que « la mort » de Jésus et son crucifiement étaient prévus ET NON un événement purement humain.

« Jésus donnait toutes ces explications afin que les hommes pussent bien comprendre que tout était préparé d'avance, dans la prescience divine pour les besoins de sa mission terrestre, car il

n'y eut pour lui *ni mort, ni résurrection, dans le sens qui fut attaché à ces expressions*. Il y eut *simple apparence*.

« Oui, les souffrances endurées sur la croix furent *toutes morales*; le sang sorti des plaies était une combinaison toute fluidique ayant les apparences du sang. Nous savons que ces révélations vont jeter l'alarme dans beaucoup d'esprits qui tiennent beaucoup aux tortures *physiques* du grand modèle qui vous a été envoyé; mais il faut pourtant se résigner à ne voir, dans Jésus, qu'un ESPRIT au-dessus de *tous les autres Esprits* qui ont concouru, concourent et concourront aux phases de formation et de développement de votre Planète. Il faut absolument ne voir en lui qu'un *pur Esprit* AYANT REVÊTU une forme visible aux yeux des hommes, et dont les souffrances n'ont été que des souffrances *morales* causées par son amour pour ses protégés et le regret de les voir si endurcis.

« Les seules paroles qu'il prononça sur sa croix, comme nous vous l'expliquerons plus tard, furent celle-ci : « TOUT EST ACCOMPLI; ME VOICI, SEIGNEUR.

« Et c'était pour montrer aux hommes, par un exemple pratique, la résignation, l'obéissance et la soumission qu'ils doivent aux volontés de leur Souverain Maître. Le cri exhalé par Jésus ne fut pas davantage un cri de souffrance, car, lorsqu'il « rendit l'âme », *aux yeux des hommes*, bien entendu, ce cri avait pour but d'appeler leur attention sur ce moment suprême et de leur faire comprendre par un cri de joie, et NON PAS d'angoisse, le bonheur de l'Esprit qui se dégage de son enveloppe grossière pour s'élever vers son Créateur. »

Toute chose se comprendra facilement si l'on veut bien admettre que, *dans l'essence spirituelle*, la souffrance spirituelle est plus forte et plus vivace qu'aucune de nos souffrances *humaines* ne peut l'être pour son corps. « Jésus souffrit, oh! il souffrit cruellement, NON PAS en

« sa chair », MAIS en *son esprit*, dont chaque coup de marteau, frappé sur les clous qui transperçaient ses mains et ses pieds fluidiques à l'état tangible, venait meurtrir la sensibilité et faire saigner son âme du sang le plus précieux, le sang d'*amour et de dévouement qu'il vous consacrait*. »

Combien n'y en a-t-il pas parmi nous qui ont enduré des souffrances *morales* auxquelles ils auraient préféré toutes les tortures de l'Inquisition !

Mais comment expliquer les paroles de Pierre ? Ainsi que nous le voyons pour nos Médiums, Pierre n'était pas toujours sous l'influence spirite, et son esprit agissait en lui comme le nôtre peut le faire. C'est donc l'humanité de Pierre qui s'était émue, car il était abandonné à ses propres inspirations. Sa mission n'était point commencée et il fallait que Jésus lui apprît à se méfier de la faiblesse de la chair. Ce ne fut qu'après la disparition de Jésus que commença pour les apôtres la surveillance incessante des Esprits supérieurs chargés de les guider, AFIN QUE *ce qui* DEVAIT *être* FUT.

La réponse sévère de Jésus n'avait d'autre but que de tenir Pierre en garde contre les faiblesses humaines, et l'expression de *Satan* signifie simplement influence mauvaise.

« Jésus avait la prescience de l'avenir, des phases et conditions de tous les progrès futurs. Toutes ses paroles devaient, comme elles le doivent ENCORE, porter coup dans le présent et dans l'avenir.

« Hommes, qui que vous soyez, et vous surtout, Spirites, qui avez reçu la lumière bénie, ne pleurez jamais, si ce n'est de reconnaissance ; ce sont les *seules* larmes que la foi puisse verser.

« Allez en paix, nos bien-aimés, sondez vos consciences, et que le fond en soit toujours net devant le Seigneur. »

(*A suivre.*) RENÉ CAILLIÉ.

LA PENSÉE TRANSMISE

(Extrait du *Lyon Républicain* du 28 juillet.)

L'idée projetée à distance.— Sujets à l'état de veille. —M. Isola et le professeur Kreps. — Symphonie mystérieuse et divination. — Aveux des expérimentateurs.

Paris, 27 juillet 1892.

Qu'est-ce que la pensée ? — « Ce qui distingue l'homme de la bête, affirmait Figaro, c'est qu'il boit sans soif et fait l'amour dans toutes les saisons. »

— « Ce qui distingue l'homme de la bête, affirment les philosophes de l'enseignement officiel, c'est qu'il pense, tandis que la bête ne pense pas.

— « Erreur, ripostent les philosophes matérialistes. La bête pense, tout comme l'homme qui n'est qu'une bête comme les autres, un peu plus perfectionnée par l'atavisme et l'influence des milieux. La pensée n'est qu'un mouvement du cerveau.

— « Allons donc! disent les spiritualistes. La pensée est une des manifestations de l'existence de l'âme, cette parcelle de l'essence divine que le Créateur a accordée à la plus parfaite de ses créatures. La pensée c'est la preuve de l'existence de Dieu. »

Et voilà des siècles que la controverse dure, de Socrate à Darwin, d'Epicure à M. Caro.

Le vrai, je crois, est qu'au fond nul n'a pu constater la pensée humaine que dans ses modes divers et jamais dans son essence même. Et chacun a accommodé ses expériences à la sauce d'une théorie préconçue, les uns niant Dieu, d'autres l'affirmant *a priori*.

Suggestion et transmission. — L'entrée en scène de l'hypnotisme et des curieux phénomènes de la suggestion, que des savants comme Charcot, Bérillon, Dumonpallier, Bernheim et d'autres professeurs sont en train d'arracher au domaine du charlatanisme empirique, a rendu hésitants les plus fougueux sectaires des deux partis.

Mais des expériences plus curieuses encore que la suggestion sont en ce moment présentées au public parisien par deux de ces empiriques : un Hollandais, M. Kreps, qui opère au Cirque d'Été ;

un Français, M. Isola, qui opère à l'ancienne Salle des Conférences du boulevard des Capucines.

La suggestion consiste à ordonner, *en parlant* à un sujet en état d'hypnose, tels ou tels actes qu'il accomplira impulsivement à son réveil ou après son réveil.

La transmission de pensée s'exerce, *sans mot dire*, sur des sujets à l'état de veille, et ses effets sont instantanés.

Curieuses expériences. — M. Isola, par exemple, place son frère et sa femme en scène, derrière un paravent, et leur donne à chacun un instrument de musique. Il descend dans la salle et se fait nommer à l'oreille par un spectateur le titre d'un morceau quelconque ; sans prononcer une parole, il lève le bras droit, toujours du même geste. Aussitôt le morceau demandé se joue derrière le paravent. L'expérience recommencée, dix, vingt, cinquante fois avec des spectateurs différents, exclut tout soupçon de compérage. Un fait personnel me l'a prouvé. Je demandai à M. Isola, à l'oreille, la *Carmagnole*. Mme Isola, derrière le paravent, répondit aussitôt: « Je ne connais pas la *Carmagnole*. » L'expérimentateur n'avait seulement pas eu le temps de faire son geste de commandement.

M. Kreps, lui, présente, sous la forme d'expérience de divination, les mêmes phénomènes. Sa fille, demoiselle de dix-huit ans environ, nomme, le dos tourné, tel objet touché dans la salle par son père : une montre, je suppose, prêtée par un spectateur et dont un voisin dérange les aiguilles à plusieurs reprises pour embarrasser la devineresse ; M. Kreps se contente de cette question uniforme : « Qu'est-ce que je touche ? » Et Mlle Kreps décrit les objets les plus bizarres que les assistants s'ingénient à découvrir dans leur poche : vieilles médailles, enveloppes de lettres, etc. Dix ou douze spectateurs écrivent sur un tableau des nombres différents ; un dernier spectateur les additionne péniblement... Le total est déjà inscrit en scène par Mlle Kreps sur un tableau noir.

Tout cela est saisissant et parfaitement incompréhensible.

Le « pourquoi » du phénomène.— Je ne comprends pas moi-même, me disaient tour à tour M. Isola et M. Kreps, pourquoi cela est ainsi. Il vous est bien arrivé d'avoir par moment des pensées communes

avec telle personne que vous fréquentez assidûment. Vous vous promeniez côte à côte, et tout à coup, sans savoir pourquoi, vous vous mettiez à fredonner le même air, et vous vous regarciez, étonnés. Eh bien ! ce phénomène, accidentel pour vous, est constant entre moi et mon sujet. Il suffit que je concentre fortement ma pensée sur un objet, concret ou non, pour que la pensée naisse à distance dans son esprit. Les raisons m'en échappent, mais cela est, sans la moindre supercherie. En attendant que les savants s'expliquent là-dessus, je profite du goût que le public a toujours montré pour le merveilleux. »

(*La Paix Universelle.*)

Les Elémentaux

NUAGES OBÉISSANT A LA VOLONTÉ

La matière n'est pas livrée à elle-même, ni aux simples combinaisons chimiques qui constituent les différents corps de la nature, ainsi que le croit et l'enseigne une science matérialiste aussi étroite dans ses conceptions qu'elle est orgueilleuse dans ses prétentions. Tout est intelligence dans les phénomènes que l'homme voit se développer si merveilleusement à ses yeux, et depuis le Centre de l'Univers où git le Cerveau divin jusqu'aux derniers globes où la Matière présente l'état le plus inférieur et le plus grossier, se manifestent la plus sublime hiérarchie d'Etres et d'Intelligences, émanés de la PENSEE divine, qui sont les ministres de sa Volonté dans la Création.

C'est ainsi que, sur notre Terre, chaque élément est sous la direction d'êtres particuliers qui produisent les différentes manifestations de la Vie. Dans la terre, ce sont les Gnômes, qui apparaissent quelquefois aux mineurs ; dans l'eau ce sont les Ondins et les Ondines ; dans l'air ce sont les Sylphes, qui président aux tempêtes ; dans les

incendies ce sont les Salamandres. Tels sont les êtres spirituels que les Anciens appelaient *Elémentaux*, parce que ce sont eux qui dirigent les différents phénomènes qu'on voit se produire dans ce qu'ils appelaient les quatre éléments [1].

Dans les séances spirites dites à effets physiques, tels qu'apports de fleurs, averses de pluie, production de flammes, insensibilité donnée à nos organes humains placés sur des charbons ardents, ce sont les Elémentaux qui agissent, soit eux-mêmes directement, soit sous les ordres et la direction des Esprits.

Voici un fait raconté dans la *Revue Spirite* d'août 1892, qui pour nous provient de l'intervention d'un Elémental. Ce sont des nuages qui disparaissent à volonté d'après le désir exprimé par les expérimentateurs :

« Dans le courant de septembre 1891, au moment où je commençais à m'occuper de manifestations spirites, dans ma chambre, avec ma famille et une ouvrière qui connaissait pratiquement les manifestations, nous nous plaçâmes autour d'une table ronde, près de la fenêtre ouverte, et, après une minute environ d'attente, l'intelligence se manifesta ; lui ayant demandé si elle pouvait faire écrire, elle répondit affirmativement par coups frappés, et désigna ma fille comme ayant la faculté nécessaire. Celle-ci prit du papier et écrivit mécaniquement : « Voyez ce nuage qui est en face de la fenêtre — en ce mo-

1. Les Grecs, comme tous les autres peuples, et à un plus haut degré qu'aucun, ont cru à l'existence des Esprits. Le ciel, l'air, le feu, la terre, l'éther, les fontaines, les maisons en étaient peuplés. Et tout cela n'était pas simple fiction, car tout était vrai dans leur mythologie. Le polythéisme olympien reconnaissait les naïades ou *potamides*, nymphes de toutes les eaux non maritimes ; les dryades, nymphes des bois; les hamadryades, qui habitaient les arbres; les néréides, nymphes maritimes; les gnomes, génies habitant les entrailles de la terre, etc... Rien de plus beau, de plus vrai, en vérité, que la mythologie grecque. Orphée était un Initié autrement intelligent que les pauvres savants matérialistes de nos jours, qui se moquent du Pape et sont plus papes infaillibles et autoritaires que tous les papes de la chrétienté.

ment il y avait des nuages qui planaient dans le ciel — c'est moi, regardez bien, qui vais le faire disparaître. » Nous fixâmes nos regards sur le nuage indiqué, et nous le vîmes décrire une courbe comme celle que fait un plongeur en se jetant dans l'eau : il disparut instantanément.

« A notre demande, d'autres nuages beaucoup plus grands disparurent en moins d'une minute.

« Le lendemain, enhardis par ce premier exemple et le ciel se prêtant aux mêmes expériences, nous obtînmes des résultats très surprenants. Un énorme nuage, ayant la forme d'un éléphant, planait sur la montagne « la Tournette » ; ayant demandé à l'intelligence si elle pouvait couper la tête en ligne droite du cou, et la faire disparaître avec la trompe, elle nous répondit affirmativement : en une minute et quelques secondes, ce nuage offrait bien la forme d'un éléphant décapité ! Nous ne pouvions en croire nos yeux et cependant je ne pense pas que nous fussions tous hallucinés.

« Je continuai l'expérience, en priant l'Esprit de réunir un nuage ayant la forme d'un phoque, avec un autre nuage qui se trouvait au-dessous, d'une grandeur triple du premier, mais il fut répondu que cela ne se pouvait pas, qu'on pouvait seulement le faire disparaître, quoique fort gros; cela demandait un peu plus de temps.

« En effet, il fallut deux minutes et demie et toute trace de nuage disparut.

« Nous pouvions évaluer la distance qui nous séparait du premier nuage à 14 kilomètres, et du deuxième à 7. »

R. C.

L'Envoûtement.

Expériences de M. de Rochas.

Ces expériences ont eu lieu hier en présence de deux médecins, membres de l'académie des sciences, et d'un mathématicien bien connu.

M. de Rochas a essayé de dissoudre la sensibilité d'un sujet dans une plaque photographique.

Il a mis une première de ces plaques en contact avec un sujet non endormi : la photographie du sujet obtenue ensuite ne présentait aucun rapport avec lui.

Une seconde mise antérieurement en contact avec un sujet endormi, légèrement extériorisé, a donné une épreuve à peine sensible par relation.

Une troisième, enfin, qui, avant d'être placée dans l'appareil photographique, avait été fortement chargée de la sensibilité du sujet endormi, a donné une photographie qui a présenté les caractères les plus curieux.

Chaque fois que l'opérateur touchait à l'image, le sujet représenté le ressentait. Enfin, il prit une épingle et en égratigna deux fois la pellicule de la plaque où la main du sujet était indiquée.

A ce moment, le sujet s'évanouit complètement en contracture. Quand il fut réveillé, on constata sur la main deux stigmates rouges, sous l'épiderme correspondant aux égratignures de la pellicule photographique.

M. de Rochas venait de réaliser là, aussi complètement que possible, « l'envoûtement » des anciens.

Dans le domaine si mystérieux de ces faits, nous voulons nous borner à n'être qu'un narrateur sincère. Il ne s'agit pas ici de croire ou de ne pas croire. Nous disons ce que nous avons vu, c'est tout.

L'*Initiation*.

Signes des Temps

La Convention postale universelle. — Le *Journal Officiel* publiait, le 27 juin dernier, les décrets prescrivant la promulgation des décisions relatives à la *Convention postale universelle*.

Les décisions avaient été prises au Congrès postal international de Vienne. Dans ce congrès les nations civilisées se sont une fois de plus donné un témoignage de solidarité, et c'est un fait significatif que d'avoir vu cette Union s'augmenter de plusieurs adhérents : le Chili, les Républiques d'Haïti, de l'Equateur,

du Sud-Africain et du fleuve Orange, les colonies anglaises du Canada, de Natal et d'Australie.

Chaque jour des liens nouveaux, liens matériels et fondés sur la communauté d'intérêts, se créent et se resserrent. Les peuples, comme les individus, se voient peu à peu inéluctablement obligés de se rapprocher, de s'entr'aider, de se servir mutuellement. Et il arrivera un jour où, par la force des choses, il sera impossible pour l'un d'entre eux de chercher querelle au voisin sans en pâtir lui-même. Et il reconnaîtra que son intérêt lui impose la paix.

La Convention postale nouvelle ne s'est pas seulement augmentée d'adhérents nouveaux : elle a aussi englobé un ensemble de services plus grand. Elle s'étend aux colis postaux, aux mandats, aux chargements. Enfin elle consacre l'innovation importante des livrets d'identité, sortes de passe-ports permanents et valables dans tous les pays qui ont adhéré à la convention. On ne peut que se réjouir de ces progrès internationaux, et il faut souhaiter que nous arriverons un jour à réaliser aussi ces autres progrès indispensables au monde civilisé : l'unification des taxes, l'unification du timbre, l'unification de l'heure, l'unification des poids, des mesures et des monnaies.

Les Congrès internationaux. — D'ailleurs, dans toutes les branches du savoir ou des intérêts humains, la tendance est telle. De tous les côtés on s'aperçoit que l'entente internationale devient de plus en plus indispensable et on cherche dans des Congrès à la réaliser.

Depuis le 1er janvier il s'en est réuni de nombreux, entre autres le Congrès sanitaire de Venise, le Congrès des Sociétés féministes à Paris, des Sociétés de la Croix-Rouge à Rome, de la Navigation à Paris. On en annonce de plus nombreux encore pour les mois qui viennent.

LITTÉRATURE, ART

Le Mouvement des Livres

Montorgueil, par le comte de Larmandie.
(Chamuel, éditeur)

M. de Larmandie écrit avec fougue et facilité. Il a l'enthousiasme aisé comme toutes les âmes généreuses. C'est plutôt un lyrique qu'un observateur. Il déforme amplement la vie, et on ne saurait lui en vouloir, car il le fait avec sincérité et des intentions d'art. Je ne dirai rien de *Montorgueil*, en soi ; ce roman plein d'espérances manque de l'équilibre qui fait les œuvres courantes dont se préoccupent les bibliographes. Il en ressort une tendance à mettre les passions au-dessous de la volonté et de la pensée, et rien n'est plus juste. Nous sommes victimes de serpents que nous nourrissons, et cette ménagerie gluante et sifflante ne deviendra dragons de lumière que si nous la disciplinons à force d'énergie, si, à force de patience, nous lui suggérons la beauté du sacrifice et la noblesse du dévouement. Aimer — dans le sens vulgaire du mot — éparpille ; aimer — dans son sens profond, ésotérique si l'on veut — c'est l'âme fixée au contraire dans sa plus haute espérance et dans sa divinité. M. de Larmandie s'est particulièrement attiré l'attention des lettrés par *la Chevauchée de la Chimère* et *Mes yeux d'Enfant*. Les occultistes le félicitèrent de *Eoraka*.

Les limites de L'Inconnu, par Georges Vitoux.
(Chamuel, éditeur).

Cette brochure, qui n'apprend rien aux occultistes, est une vulgarisation excellente pour le public. Le mouvement ascendant de la science vers le mystère y est raconté avec une grande clarté. De Crookes à Rochas rien n'est omis. Les lecteurs de l'*Etoile* n'ignorent pas les différentes manifestations historiquement scientifiques de l'od ou de la force psychique comme il plaît d'appeller cette force jusqu'ici peu

étudiée et que semble développer l'âme humaine. Je ne veux retenir pour eux de cette étude fort nourrie, qui parut dans l'*Initiation*, que ce fait des plus passionnants, car il expliquerait électriquement la télépathie :

...« Pour transporter les fluides électriques, M. Tesla sait se passer de conducteurs quelconques. C'est ainsi qu'il produit ce qu'on appelle *l'éclairage idéal*, système imprévu et qui consiste à créer dans le local, à illuminer un état électrique tel que l'on y puisse déplacer des flambeaux éclairant sans communication aucune avec la source d'électricité, tout comme on déplace aujourd'hui une bougie ou une lampe.

« Pour réaliser un tel prodige, le procédé est d'ailleurs fort simple. M. Tesla fait tout bonnement aboutir les deux pôles de la machine à deux grandes plaques installées aux deux extrémités du salon à éclairer. Cette exposition particulière établit dans la pièce une atmosphère électrique spéciale telle, que tout appareil de verre renfermant des gaz raréfiés qui y est introduit devient subitement lumineux à la façon des tubes de Gessler, et cela indépendamment de sa position et de la place qu'il occupe dans la chambre. »

La Revenue, par Marius André.

« Je suis féminin comme vous », crie à la Revenue M. Marius André. Il y a, en effet, des caresses molles, de jolis gestes mièvres et des pleurs peut-être feints dans ces pages de rythme vagabond. Au-dessus des souvenirs de Mallarmé et de de Regnier surnage un cœur franc ; et si apparait l'inévitable miroir qui, depuis le décret du subtil Stéphane, est l'eau morte, patrie des femmes ressuscitées, — si quelques effets à la Laforgue se glissent, sentant inutilement la chanson des rues, — on n'en respire pas moins dans les feuillets juvéniles la poésie de ceux qui savent aimer. Que M. Marius André, d'intelligence inquiète, se dégage du décor factice et lassant, où trop de contemporains font évoluer leurs rêveries. Lui, qui a le sens de la netteté et qui doit aimer les images à la fois vives et poignantes, délaissera bientôt l'oripeau symbolique que se louent l'un à l'autre des imaginatifs fatigués. J'ai trouvé des vers charmants à toutes les pages, et Verlaine n'est pas le seul à en devoir être

remercié, M. Marius André a sa part belle et vous goûterez comme moi :

Ces chants de violon frémissant
Troublent mes sens et ma pensée ;
Un parfum de robe froissée
Hante ma pensée et mes sens
Et des lueurs de chevelures brunes
Voltigent dans le clair de lune.

Anarchistes, par John Henry Mackay.
(Tresse et Stock.)

Il ne faudrait pas croire ce livre— qui n'est qu'un roman après tout — un catéchisme orthodoxe de l'anarchie. Il a été très froidement reçu par la « Révolte », l'organe officiel de ces révolutionnaires. Pour ma part, j'y ai goûté de jolis paysages londoniens et quelques études de mœurs intéressantes, mais les théories de Carrard Auban, le héros de M. Lackay, me répugnent sensiblement. Elles reflètent l'égoïsme le plus grossier et, repoussant les idées communistes dont la générosité charme les esprits dévoués au Christ, elles n'offrent plus qu'un hideux assemblage de plat orgueil et de vil intérêt. Le seul point où l'auteur semble moins critiquable, c'est quand il repousse toute propension à la révolte. Mais on dirait que ce n'est là que timidité sans conviction solide et peur surtout de troubler une tranquilité, précieuse pour d'excellentes digestions. Aucune pitié de sang versé, aucune palpitation humaine devant les massacres, les guerres, les incendies, triste cortège des vérités évoluantes et que toute âme haute doit proscrire, quand même l'expérience la démentirait.

JULES BOIS.

Le héros

Il surgira, du cœur de l'immanent Mystère,
Parmi le soir pensif ou le matin léger.
Ses beaux pieds marcheront sur le sol de la terre
D'un pas calme de surnaturel étranger.

Il naîtra ; je l'attends. Dans les ondes énormes,
Où la Lumière astrale pour l'éternité
Roule tous les reflets tourbillonnants des formes,
J'ai vu l'image aurorale de sa beauté.

Il est éblouissant de jeunesse et de force.
Il a parlé peut-être avec les dieux. Les vents
Sont enivrés de boire à la chair de son torse
Le parfum des lilas et des âmes d'enfants.

Il a la grâce d'un navire à toutes voiles
Où des oiseaux perdus trouvèrent un appui.
Ses yeux sont radieux d'avoir lu les étoiles.
Et sombres d'avoir lu les hommes d'aujourd'hui.

Son geste est attirant comme la mer nocturne,
Il s'exhale des effluves qui vont courir
Sur ses cheveux casqués d'un rêve taciturne,
Un vertige ambigu de vivre ou de mourir.

Les cœurs lassés, sa voix les prend et les enchaîne
Aux espoirs oubliés dont ils vibraient jadis.
Robustesse adorable et pure, il semble un chêne
Fleuri de roses pourpres et de sombres lis.

S'il passe parmi nous, les foules égoïstes
Sentent un souffle étrange en leurs seins maîtrisés.
Les hommes sont pensifs; les femmes un peu tristes
Songent à la douceur d'impossibles baisers.

Or il ira, son bras charmant armé du glaive,
Fort de la mission dévolue à ses mains,
Planter la fleur mystérieuse de son rêve
Afin d'en parfumer à jamais nos chemins.

Il mourra sanglant : car, sachant les lois occultes
Pour imposer son Verbe au monde, le Héros
Doit ceindre à son beau front la couronne d'insultes
Et livrer sa poitrine à l'acier des bourreaux.

*
* *

Or moi, je ne serai pas ce doux jeune Maître,
Je ne serai pas, dans la gloire de douleur,
Le candide Héros que j'avais rêvé d'être.
Mon souffle n'aura fait éclore aucune fleur.

Car j'ai mordu, de mes dents farouches, la treille
Que la terre m'offrait dans l'air chaud du matin.
Passant troublé, je n'ai pas su fermer l'oreille
Aux hymnes que chantaient les filles du Destin.

Et je disparaîtrai, ayant porté dans l'ombre
Quelques trésors secrets que j'aurai connus, seul
— Car mon orgueil sanglant me vêt de pourpre sombre —
Et je serai couché stérile en mon linceul.

Mais toi, mon frère plus jeune, Héros robuste,
Ma ferveur évoqua la beauté de ton front,
Et j'aurai vu surgir ta silhouette auguste
Sur l'horizon doré des heures qui viendront.

J'espère vers ton sein triomphal où tu portes
L'épiphanie splendeur de mon idéal cher,
L'épanouissement de mes puissances mortes,
Toi qui ne seras pas mon fils selon la chair.

Je suivrai tes beaux pieds dans ton sentier d'angoisse.
Avec toi, près de ton flanc sanglant je mourrai,
Afin que la lueur de ton Geste s'accroisse
Sur la planète sombre où vint ton corps sacré.

Emile MICHELET.

La Science

Avant que ton amour m'eût expliqué les choses,
Je ne devinais pas — tant mon ciel était noir ! —
Quel est cet inconnu qui vous parle, le soir,
Et qui conduit le monde à ses métamorphoses.

Ayant pesé longtemps les effets et les causes,
Je consumais mes jours en un vain désespoir:
J'avais creusé trop loin pour connaître, pour voir,
Et j'étais trop savant pour comprendre les roses.

Quand tu m'es apparue, un matin de printemps,
Je traînais, au milieu des labeurs haletants,
Cette soif d'infini toujours inassouvie.

Mais tes petites mains m'ont ouvert le ciel bleu,
Tes larmes, tes baisers m'ont expliqué la vie,
Et ton amour d'enfant m'a fait comprendre Dieu.

CHARLES FUSTER.

(*Le Cœur*, vient de paraître.)

Le Grand Dictame

De ma lèvre fermée aux antiques prières,
Femme, tu fis jaillir des paroles de foi,
Des paroles d'amour radieuses de toi,
Et qui montaient vers l'inconnu, graves lumières !

« O Maître, j'ai compris ta tendresse et ta loi;
« J'ai compris que le cœur humain fait de poussière
« Se drape vainement de guenilles altières,
« Criant : Moi seul, je suis à moi-même mon roi. »

Le soir vient où, le front vaincu, la Créature
Lève un regard de nostalgie au firmament,
Où s'enfonce l'espoir d'une gloire qui dure ;

Et le créateur bon, charitable et clément,
Verse aux corps maladifs, aux âmes délabrées
Un peu du calme des austères empyrées.

JULES BOIS.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie. NOUVELLE RÉVÉLATION. *Méthode de la Connaissance,* par Charles Fauvety. Prix : 3 fr. 50. Librairie des Sciences psychologiques.

Voilà un fort beau livre qu'il faut recommander à toute personne qui a quelque soucis de la vérité, et qui a quelque désir de se faire de la vie un compte qui satisfasse en même temps son cœur et sa raison. Inutile de présenter M. Fauvety, ce vieux champion de l'Ecole spiritualiste en France, dont le haut et noble caractère est tel qu'on ne peut voir l'homme sans l'aimer et le vénérer; c'est son livre que nous présentons. C'est un véritable monument de logique, de science et d'initiation supérieure. Je voudrais en citer *in extenso* toute la belle préface ; ne le pouvant, je vais faire de mon mieux, quoique déambulant à bâtons rompus.

. . . . . .

Il semble que les sources de la vie soient menacées de se tarir; la société est en pleine phase de décomposition, mais tout fait pressentir l'avènement prochain d'un ordre nouveau. — « Il s'agit de passer de l'état de guerre à l'etat de paix, de l'autorité extérieure à l'autonomie consciente, de l'exploitation et du prolétariat à l'association et au *garantisme*, enfin du règne des faveurs du sort et des privilèges héréditaires au règne de l'équité et de la solidarité sociale. » — Or tout cela exige pour tous les membres de la société une place au banquet de la vie; il faut maintenant que la société, devenue assez puissante, assez éclairée et assez riche, assure à chacun de ses membres le pain du corps, le pain de l'esprit et le

pain de l'âme. « La Société du XIXe siècle en est réduite à vivre d'un idéal arriéré que sa raison repousse. C'est là ce qui fait la faiblesse de notre civilisation, si brillante sous tous les rapports et, d'ailleurs, pleine de vie, en face d'un moyen âge catholique qui a fini son œuvre, mais ne veut pas mourir. »

Le catéchisme n'avait pour but que de donner une conception générale du monde. Ce fut l'honneur de l'Eglise chrétienne d'avoir organisé cet enseignement, et ce n'est pas petite gloire pour elle que d'avoir maintenu,pendant quinze siècles de barbarie, la vie morale au sein des populations. « Il s'agit maintenant de faire un pas de plus. Il s'agit de placer le bien social ou religieux, non plus seulement au delà des frontières qui séparent les peuples et les races, mais au-dessus des Eglises, de leurs dogmes et de leurs fois, dans la région sereine des principes éternels de la raison et des lois universelles de la conscience. » Mais que de difficultés à vaincre! Mais l'humanité ne reculera pas, ne s'arrêtera même pas un seul instant dans sa marche. La chose nécessaire et indispensable, c'est la formule d'un idéal nouveau.

Et M. Fauvety établit cette formule d'une manière grandiose, digne de sa haute science, de sa vieille expérience de vétéran des combats de la pensée, et de son intelligence hors ligne. « L'insuffisance de l'ancien idéal n'est plus à démontrer. L'enseignement donné par l'Eglise sur la création du monde, sur Dieu, sur les destinées humaines et le but de la vie, est repoussé en même temps par la science et le sens commun. Quant aux dogmes profanes, à la révélation chrétienne, interprétés comme le fait l'Eglise et comme le font tous les orthodoxes, selon *le sens de la lettre qui tue*, le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'ils sont absurdes, inintelligibles et outrageants pour la raison comme pour la divinité! Il faut donc au monde une explication simple, mais rationnelle et scientifique, du monde physique et du monde moral. » Et M. Fauvety commence à donner l'exposé de sa conception générale de l'Univers, qu'il suppose coéternel à Dieu, dont il est la manifestation constante et toujours adéquate à sa volonté ineffable, à sa raison parfaite et à sa providence universelle. Puis il dit ce que c'est que la vie,en lui faisant la plus large place au nouveau catéchisme qu'il offre à l'hu-

manité qui vient d'entrer dans l'âge de raison.

Mais M. Fauvety, comme toute l'ancienne école, admet que l'homme peut tout savoir et tout apprendre, en tirant tout de son intelligence et de sa raison. Il nie absolument toute révélation. Il nous est impossible d'être de son avis. Il est bien vrai qu'il faut considérer l'Univers comme ayant toujours existé et qu'il est impossible d'admettre que tout a coup, à un moment donné quelconque de l'Eternité, Dieu se soit écrié : *Sic volo, sic jubeo,* que l'Univers soit! Voici ma croyance:

L'Univers est le corps du DIEU VIVANT et tout ce qui existe fait partie de Lui. Tout évolue, se transforme et rien ne se perd. Cet Univers est composé d'un nombre inénarrable de globes présentant toutes les natures, tous les degrés possibles de la substance, depuis la matière inférieure brute comme notre Terre, jusqu'à la quintessence inimaginablement fine et diluée qui constitue les mondes divins. Tous ces globes portent des Humanités plus ou moins parfaites, aussi bien que les espaces éthérés interglobaires dans lesquels se meuvent tous ces astres. Et l'Univers est partout rempli d'INTELLIGENCE. Ce sont des Esprits de toutes les puissances et de tous les degrés aussi: les uns *Esprits forts* qui n'ont jamais failli en orgueil et en égoïsme ; les autres *Esprits parfaits*, qui, après avoir failli, se sont réhabilités ; les autres en voie de réintégration dans l'Amour et la Pureté et veillant sur leurs frères enfermés dans les bagnes des mondes inférieurs; les derniers enfin expiant et peinant dans leurs prisons de chair. Et tout cet immense Univers est solidaire, en vertu de laquelle loi de solidarité les grands et les plus intelligents d'en haut veillent sur ceux qui le sont moins et gravitent au-dessous d'eux.

La révélation est donc une chose évidente et que mon vénérable, très admiré et très aimé ami, M. Fauvety, ne peut pas nier, sans nier en même temps cette loi de solidarité qui est un des pivots de son superbe concept. Pour ce qui est de moi, j'admets que l'homme de la Terre, étant un des derniers dans la vie universelle, *un ciron sur un atome*, ne trouvera jamais la vérité par ses propres forces, mais seulement quand il voudra bien consentir à baisser pavillon et à écouter les voix et les conseils qui lui viennent d'en Haut.

L'ouvrage de M. Fauvety est un beau livre où nos

amis trouveront une haute et véritable science unie à un style charmant, digne en tout de notre belle langue française. Mais c'est un système de philosophie qu'il préconise, et c'est une religion qu'il nous faut. Un peuple ne peut pas vivre sans religion. Une réforme sérieuse de notre catholicisme conduirait à un résultat plus sûr. Peut-on imaginer quelque chose de plus imposant qu'une heure tous les dimanches d'un service divin, fait dans nos belles églises, où l'on n'entendrait absolument que de la musique au milieu d'un profond silence, sans aucune voix humaine qui viendrait troubler la méditation du croyant ? De belles et puissantes orgues faisant retentir les voûtes et les âmes, de magnifiques hymnes religieux seraient un hommage à la divinité, autrement pur que tous les sermons en trois ou en sept points que pourrait imaginer la pauvre petite intelligence humaine, et il n'y aurait plus dans les cœurs ni haine, ni fanatisme. Ce qui n'empêchera pas chacun *de vivre en communion avec l'Etre Universel et de se sentir solidaire avec lui.*

Le religion universelle que propose M. Fauvety n'est qu'une religion philosophique, et, par conséquent, uniquement faite pour des philosophes.

R. C.

Chant de l'Immortalité

dit aussi

CHANT DU DERNIER JOUR

—

L'Humanité terrestre aux Ames partant pour le grand voyage.

—

Des renaissances radieuses
Pour vous les portes vont s'ouvrir ;
Partez, Ames, libres, joyeuses,
Souriant au Grand Avenir !

Aux champs d'ineffable lumière
Portez votre vol enchanté ;
Montez, montez, de sphère en sphère,
Vers l'intégrale vérité !

De la Beauté, pure et sans ombre,
Allez contempler les grandeurs ;
Et que pour vous nul voile sombre
N'en obscurcisse les splendeurs!

Le Logos, Raison infinie,
Pensée aux Abîmes sans fin,
Aux appels de votre génie
Dira les mots du Grand Destin!

Et vous voudrez Agir encore,
Et Travailler — Sort merveilleux! —
Agents du Grand Être qu'adore
Toute l'immortalité des Cieux!

O Destinée incomparable,
Que d'exécuter mot pour mot,
Ce qu'inspire — Force insondable!
L'Attraction du Grand-Pivot!

Et pour remplir vos destinées,
Le Grand-Pivot, l'Ancien des jours,
Illuminera vos Années
Des feux des Éternels Amours!

Hippolyte Destrem.

Quant à moi, je ne crains pas d'avancer qu'il y a dans l'Univers des êtres qui sont en grandeur autant au-dessus de nous que nous le sommes au-dessus des animalcules qu'on ne découvre qu'au moyen du microscope, car la nature ne connaît pas de bornes.

Leibnitz.

Nous sommes persuadué qu'il y a plus d'espèces de créatures au-dessus de nous qu'il n'y en a au-dessous, parce que nous sommes beaucoup plus éloignés en degré de perfection de l'Etre infini que du plus bas degré de l'Etre.

Locke.

La mort est un voile derrière lequel se passe la justice de Dieu.

L'Enfer, c'est l'Esprit, créant le mal au monde, qui crée lui-même *sa forme d'enfer* dans laquelle il expiera ses fautes.

STOWACKI.

Librairie de la Préfecture, 9, rue de Bonnel, Lyon (angle du Cours de la Liberté). **Journaux. Publications illustrées.** Revues politiques, littéraires, socialistes, spiritualistes, d'hypnotisme, de magnétisme, d'occultisme, de spiritisme, etc., etc.— Abonnement. Location. Vente au numéro. Papeterie, reliure. Livres d'occasion.

Le Cœur (Poésie de 1886 à 1892, par Charles Fuster), avec un portrait à l'héliogravure. Deuxième édition. Prix : 4 fr. Librairie Fischbacher.

C'est un charmant recueil de poésies dont le titre dit bien ce qu'il est. L'auteur est assez connu pour que nous n'ayons pas à faire son éloge ; celui qui lira cette nouvelle œuvre de lui sentira son âme vibrer à l'unisson des sentiments nobles et beaux qu'il sait si bien exprimer.

R. C.

Socialisme Catholique. *Son insuffisance et son complément nécessaire.* Analyse et discussion de l'Encyclique du 15 mai 1891 relative à la condition des ouvriers dans les pays chrétiens : par P. F. Courtépée, jurisconsulte. Brochure, rue Mercœur 3, Nantes, librairie de la « Religion universelle ».

Le Magnétisme *mis à la portée de tous*, par Louis Monde, paraît en livraisons à 10 centimes, rue Terme, n° 14, Lyon.

Souscription ouverte

POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame*
(Poème initiatique)

Un ami de collège	60 fr.
dº dº	30 fr.
M. Chossat	2 fr. 80
M. Gerbaud de Port-Saïd	7 fr.

Les revues littéraires, *Chimère*, *Le Passant*, *Paris-Jeune*, ont publié quelques poésies empruntées au POÈME DE L'AME.

Erratum. — A la page 164 du *Poème*, lire *imager*, au lieu de *imaginer*:

Pour imager la Destinée.

AVIS

Nous ne commencerons à publier le nouveau manuscrist de Mme la baronne de Vay qu'à partir de janvier 1893.

RENSEIGNEMENTS UTILES

La PILE SÈCHE ou BROSSE ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE

Du professeur G. EDARD

Souveraine pour les Névralgies, Rhumatismes, Douleurs de toutes sortes, ainsi que les semelles et appareils de tout genre, basés sur le même principe, se trouvent :

Chez M. EDOUARD PFEIFFER,

Seul élève et successeur de M. EDARD,

22, Rue de la Tour-d'Auvergne, 22, PARIS.

PRIX :

PILES, 20 fr., 30 fr., 40 fr. CEINTURES, de 60 à 80 fr.

SEMELLES, 8 à 10 fr.

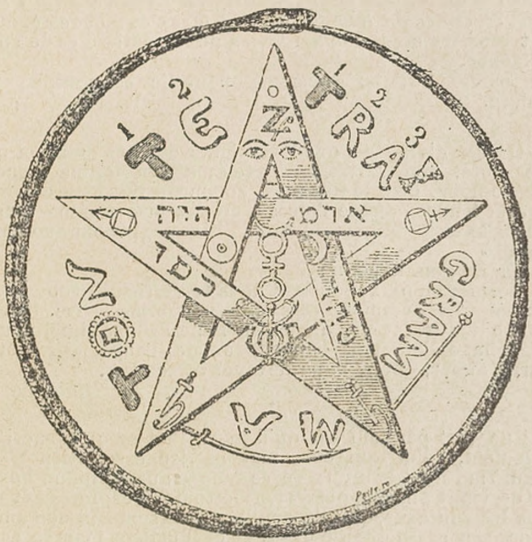
(Contre mandat-poste)

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

4e ANNÉE. N° 47. NOVEMBRE 1892.

L'ÉTOILE



NÉCROLOGIE

Notre fondateur vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, Madame veuve AUGUSTINE JOUNET, morte à Saint-Raphaël, le 17 octobre 1892.

En ce nouveau deuil que la volonté de Dieu a fait si rapproché d'une première et cruelle séparation, l'*Etoile* demande, pour l'Ame délivrée, l'auxiliation des prières fraternelles, la force de la communion des Ames.

Qu'aux douloureux élans de celui qui la pleure, aux regrets de ceux qui ont dû à la charité de Madame Jounet leur soulagement ou leur guérison, s'unissent les rayons émanés des cœurs religieux qui associent toute souffrance à leur tendresse, et que ces expansions secondent en sa montée dans la paix de Dieu celle que la maladie avait comme affranchie de son corps et qui ne semblait plus vivre que dans ses dernières pensées.

PENSÉES

Dieu a une tête qui pense, c'est le grand Soleil spirituel situé au Centre de l'Univers. Dieu a un cœur qui aime : c'est son Ame répandue partout et qui donne la Vie à tout ce qui existe.

Dieu a un corps : c'est tout l'Univers visible *à tous les êtres, et contenant tous les mondes*, êtres et mondes épousant tous les degrés imaginables de la matière et de l'intelligence.

O Sainte Trinité, que maintenant je comprends, je T'adore.

R. C.

* * *

« O Père divin, fais que je devienne dans ta création un être libre, mais laisse-moi, avec ma liberté, ma douce âme de fleur. Que je sois pure comme le lys, belle comme la rose, tendre comme l'oiseau, courageuse comme l'animal, forte et intelligente comme l'homme, et bonne comme l'ange. »

Et le ciel répond :

« Dormez en paix, sourires de la terre, fleurs, vous serez femmes. Et, femmes, serez pures comme le lys, belles comme la rose, et courageuses comme l'animal, intelligentes comme l'homme, bonnes comme l'ange, car vous saurez aimer, obéir, nous dévouer et souffrir.

Minio.

* * *

Il ne sait pas tout ce qu'il perd, tout ce qu'il sacrifie follement, celui qui corrompt sa jeunesse. Rien n'est beau, rien n'est heureux en ce monde autant qu'un homme de vingt ans en possession de toutes ses forces et de tous les courages, qui n'a souillé ni son corps ni son âme, et qui a conservé, je ne dis pas ses illusions, mais sa candeur. Cet état de l'âme est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

Ch. Rozan
(*Au terme de la vie.*)

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

Le 7 novembre 1892, *de midi au soir.*
Le 8 décembre 1892, *de midi au soir.*

Alber JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*).

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. Commentaire

Et elle était vaine et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Ici le livre mystérieux reprend la description de la terre maudite, description déjà ébauchée dans les premiers versets de ce chapitre.

L'on remarquera ce procédé, tout *musical*, et qui constitue une véritable *reprise* : Il est employé fréquemment dans les livres occultes et inspirés. On le rencontre souvent dans les Psaumes et les Prophètes, et l'Apocalypse n'est pas autre chose que la *reprise* solennelle et par trois fois du même et inépuisable thème, le Septénaire de l'Esprit-Saint.

Au début du commentaire, j'ai averti les chercheurs que les expressions typiques du Siphra-Dzénioutha devaient s'interpréter dans le sens le plus étendu et qui embrasse diverses significations subordonnées de psychologie et de cosmogonie, de théodicée et d'histoire.

La *terre* est donc le *milieu* spirituel ou sidéral, ou géologique, ou historique, ou humain dans

lesquels se déroulent les phases successives de l'évolution, se développent la création, la chute et le relèvement des créatures émanées.

La fermentation des Ames dans les sphères spirituelles, les tourments de la nébuleuse en travail de son soleil, les sombres ères des origines terrestres, avec leurs eaux débordées, leurs sauriens, leurs bêtes de songe, leurs forêts géantes et sans fleurs, les duretés, les crimes et les misères de l'histoire, les désespoirs et les luxures de l'homme, tous ces chaos que gonfle la liberté trouvent leur image dans les paroles de la Genèse rapportées maintenant au Siphra-Dzénioutha et révèlent, en s'y rassemblant, l'unité de loi qui les domine et qui les rend solidaires, malgré l'éloignement des siècles et le silence de l'immensité.

Le vide, c'est-à-dire l'incohérence et l'instabilité que chaque homme peut reconnaître dans son âme en formation, troublent aussi les enfantements de mondes et les révoltes de peuples.

Les mêmes ténèbres obcurcissent les sourds élans de l'instinct et les premières volontés des astres. Mais partout l'esprit de Dieu repose sur les eaux d'angoisse, la force divine couve la force sauvage,et dans l'imprévu des ignorances chaotiques germe et frissonne l'*originalité* des cieux futurs.

Océans de l'indépendance, remous de l'instinct effrené, mais, sur ces abimes, maternité de la Providence, incubation rédemptrice, par où naitront d'incorruptibles et *volontaires* splendeurs, tel est le secret de tous les chaos et la sagesse des grandes démences.

Plût à Dieu que les révoltes fussent toujours des énergies, les blasphèmes toujours des courages, les passions toujours des passions ! Oui, que l'être s'élevât contre le Ciel, mais avec assez de puissance pour être soulevé jusqu'au Ciel !

Au sommet de telles rébellions l'étreinte confondrait le Rédempteur et le rebelle, et tout le chaos, arraché de ses bases, s'enfoncerait dans le Paradis.

C'est pour cela que le Christ vomissait les *tièdes*. Quand les révolutions sont *infécondes*, ce ne sont pas des révolutions, mais des calculs; de même ces amours factices, ces abandons concertés des âmes froides.

Beaucoup d'erreurs et de vices qu'on peut aujourd'hui considérer, ne sont point, hélas ! des gouffres, mais des flaques marécageuses; l'esprit de Dieu n'y saurait couver d'abîmes. Ce ne sont point les colères des larges écumes, mais les platitudes de l'égoïsme tari.

ALBER JHOUNEY.

Religion messianique

V

LA DÉLIVRANCE PAR LE DOUTE (*Suite*).

1. — Sur la montagne de délivrance tu seras encore tenté.

2. — Pas plus que les démons, les erreurs n'épargnent volontiers leur proie.

Et ne sont-elles pas de réels démons collectifs, animés par leurs victimes d'une existence de prestige et circulant parmi les fleuves de l'aour terrestre ?

3. — Et, debout sur la cime loyale, tu verras monter à toi les richesses de l'orage, s'enfler les trésors de la nuée.

4. — Au milieu des pourpres menteuses et des gloires de nuage, se dresseront alors les spectres des Dogmes.

5. — Ils te parleront et l'un dira : Abandonne ton impuissance, car je suis le règne, et laisse ta

solitude, car je suis légion; la crédulité des foules et les plus subtils politiques sont également fascinés par mon mystère. et la Tradition des siècles est derrière moi, comme une armée. Je suis la réunion des forces obscures, la profondeur des races amoncelées. Regarde-moi et tu te sentiras écrasé, comme un atome se fond dans un monde. L'haleine des tombeaux est la respiration de mon empire, et la faiblesse des révoltés, lorsqu'ils meurent, se prosterne, en gémissant, devant moi. Quand la terre nourricière a gonflé leurs membres adultes et que leur raison les éblouit, les hommes se risquent à me braver, mais je domine toujours l'esprit des mères maladives, les enfants prennent pour la vie l'empreinte de mes arcanes, et, quand la déchéance de l'âge ramène l'enfance, alors l'empreinte remonte, et c'est moi qui vis le dernier.

Ainsi j'environne et j'engloutirai l'îlot périssable des rebelles sous les ombres que je domine, et je roulerai sur eux avec les ténèbres de l'instinct, avec les caresses de la mort.

Je suis le magicien et j'ai deux sujets incomparables; car j'ai magnétisé la femme, et l'agonie est ma pythonisse.

6. — Et ce qui arrive à un homme arrive à une race, à un siècle.

Je les laisse se surexciter dans les délires de leur science, les frénésies de leur art, le surmenage des libertés!

Ne suis-je pas le Maître éternel de toutes les fatigues ?

Plus ils se révoltent, plus ils s'épuisent; plus ils flamboient, plus ils se consument. J'attends mon heure, où je bénirai leurs cendres, où leur lassitude m'appartiendra.

Si donc tu veux m'écouter, tu seras l'ami de cette puissance qui gagne toujours la bataille suprême, qui dévore les générations comme la terre et qui triomphe avec le sépulcre.

Il faut me croire seulement.

J'ai perpétué un certain nombre de solutions

infaillibles. Tu dois les accepter, sans discussion, sans examen hors celui qui n'engage rien à fond et ne pourra qu'affermir ta croyance. Ma parole est celle de Dieu, tu dois la respecter comme on adore Dieu. Donne-moi la place de ta raison et de ta conscience, je te promets le salut dans le Ciel et la domination sur la terre.

Et ne crains pas un esclavage trop rigide, je m'accommode aux libertés dès lors que je suis leur volonté. J'aiderai les peuples à rompre leurs chaines et les rebellions matérielles pourront avoir mon appui, si, par un besoin inconscient de discipline et de durée, elles s'imprègnent peu à peu de mon espérance et de ma gloire.

Et ce n'est pas seulement une invitation à partager un trône mortel qui me fait te découvrir mes secrets magiques, c'est la conviction où je demeure d'être l'unique dépositaire de la salvation et de la félicité surnaturelles, le Trésorier des Paradis.

Ma foi en moi est terrible et magnifique. Je n'ose en mesurer l'énergie, et, certain d'agir pour ton bonheur, je mets la main sur toi et je te briserai et je sèmerai tes débris d'orgueil, et de leur poussière germeront des fleurs colossales, leur racine dans mes cavernes, leur corolle immense au-dessus des Anges, dans le Ciel que je possède, dans la lumière que je décris, et devant le Dieu qui est à moi !

7. — Mais, ô mon frère, nous ne serons point subjugués par la redoutable emphase du spectre, et nous répondrons paisiblement : « Pourquoi venir déranger sur la montagne le contemplateur qui ne te maudira point ? Nous sommes épris de sincérité et non de puissance, nous sommes jaloux d'être véridiques aux pieds du Dieu ineffable plutôt que de commander, en son nom, un nom que nous lui aurions donné...

8. — « Nous ne pensons pas que tu possèdes la grande vérité, au moins de la façon que tu imagines. Mais, alors même que tu la posséderais, notre devoir serait encore de ne point l'accepter aveuglément comme tu l'exiges. Car est-ce

entrer dans la voie de la vérité que de commencer par un mensonge ? Et nous nous mentirions à nous-mêmes, si, connaissant l'infirmité de l'esprit humain et son incapacité de recevoir, *par l'extérieur*, une certitude absolue, nous allions cependant embrasser la foi que tu nous imposes par l'extérieur et accorder à tes enseignements l'autorité qu'on ne doit légitimement qu'à la certitude absolue.

9. — « C'est parce que nous portons au cœur la vénération du vrai et un pressentiment infini de Dieu qu'aucune religion externe et cultuelle ne nous parait religieuse, c'est parce que les terreurs de l'Éternel sont sur nous, que ton audace à te jouer de sonnom nous attriste comme une parodie et nous épouvante comme un blasphème.

10. — « Et sache que dans l'humilité d'esprit nous avons un talisman insaisissable et universel, une magie spirituelle qui paralyse non seulement ta puissance et tes prestiges, mais toute religion, toute philosophie, toute science, tout rêve de beauté et toute fureur ou royale ou populaire qui voudraient usurper les droits de notre conscience, nous obliger à croire ou nous empêcher d'espérer et mettre sa barrière humaine entre notre cœur et l'Infini !

11. — « Nous qui avons exploré douloureusement les conditions de la connaissance, nous qui avons découvert que la pensée de l'homme, tel qu'il arrive dans ce monde, est impénétrable aux certitudes reçues du dehors, notre devoir est de ne rien laisser entrer en nous de relatif et de factice qui chercherait à prendre dans notre âme la place profonde, solitaire, qu'avec une angoisse d'extase nous réservons à Dieu quand il daignera venir. »

ALBER JHOUNEY.

Études cosmologiques

Dieu, l'Homme et l'Univers (suite)

La Réintégration, *par Martinez de Pasqualis.*

Oui, qui donc enfin viendra nous dire où gît le palais d'or habité par la Vérité toute nue ? Peut-être tiendrons-nous un pan de sa robe à la fin de ces études.

Aujourd'hui nous allons présenter à nos lecteurs les opinions de Martinez Pasqualis sur la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, Vertus et Puissances spirituelles et divines [1]. Ces opinions sont celles qui furent adoptées par Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, et sont de nos jours professées par la secte des Martinistes. R. C.

—Avant le temps, Dieu émana des êtres spirituels pour sa propre gloire dans son immensité divine. Ces êtres avaient à exercer un culte que la Divinité leur avait fixé par des lois, des préceptes et des commandements éternels.

Ils étaient donc libres et distincts du Créateur, et l'on ne peut leur refuser le libre arbitre avec lequel ils ont été émanés, sans détruire en eux la faculté, la propriété, la vertu spirituelle et personnelle qui leur étaient nécessaires pour opérer avec précision dans les bornes où ils devaient exercer leur puissance. C'était positivement dans ces bornes où ces premiers êtres spirituels devaient rendre le culte pour lequel ils avaient été émanés. Ces premiers êtres ne peuvent nier ni ignorer les conventions que le Créateur avait faites avec eux en leur donnant des lois, des préceptes, des commandements, puisque c'était sur ces conventions seules qu'était fondée leur émanation.

On demandera ce qu'étaient ces premiers êtres avant leur émanation divine, s'ils existaient ou n'existaient pas. Ils existaient dans le sein de la Divinité, mais sans distinction d'action, de pensée et d'entendement particulier ; ils ne pouvaient agir ni sentir que par la seule volonté de l'Etre supérieur qui les contenait, et dans lequel tout était mû, ce qui véritablement ne peut pas se dire exister ; cependant

1. Ce travail est copié mot à mot dans La Philosophie Mystique en France *à la fin du XVIIIe siècle*, par Ad. Franck. Germer-Baillière, éditeur.

cette existence en Dieu est d'une nécessité absolue ; c'est elle qui constitue l'immensité de la puissance divine; Dieu ne serait pas le père et le maître de toutes les choses, s'il n'avait immanente en lui une source inépuisable d'êtres qu'il émane par sa pure volonté et quand il lui plaît. C'est par cette multitude infinie d'émanations et d'êtres spirituels hors de lui-même, qu'il porte le nom de Créateur, et ses ouvrages celui de Création divine, spirituelle et animale, spirituelle-temporelle.

Les premiers Esprits émanés du sein de la Divinité étaient distingués entre eux par leurs vertus, leurs puissances et leur nom ; ils occupaient l'immense circonférence divine appelée vulgairement *domination*, et qui porte son nombre *denaire*, selon la figure ⊕, et c'est là que tout esprit *supérieur* (10), *majeur* (8), *inférieur* et *mineur* (4), devait agir et opérer pour la plus grande gloire du Créateur. Leur dénomination ou leur nombre prouve que leur émanation vient réellement de la *quatriple essence divine* ; les noms de ces quatre classes d'Esprits étaient plus forts que ceux que nous donnons vulgairement aux *Chérubins*, *Séraphins*, *Archanges* et *Anges*, qui n'ont été émancipés que depuis. De plus, ces quatre premiers principes d'êtres spirituels avaient en eux, comme nous l'avons dit, une partie de la domination divine, une puissance supérieure, majeure, inférieure et mineure, par laquelle ils connaissaient tout ce qui pouvait exister ou être renfermé dans les êtres spirituels qui n'étaient pas encore sortis du sein de la Divinité. Comment, dira-t-on, pouvaient-ils avoir connaissance des choses qui n'existaient pas encore distinctement et hors du sein du Créateur? Parce que ces premiers chefs émanés au premier cercle nommé mystérieusement *cercle denaire*, lisaient clairement et avec certitude ce qui se passait dans la Divinité, ainsi que tout ce qui était contenu en elle.

Il ne doit point y avoir de doute sur ce que je dis ici, étant convaincu qu'il n'appartient qu'à l'esprit de *lire*, de *voir*, de *concevoir* l'esprit. Ces premiers chefs avaient une connaissance parfaite de toute action divine, puisqu'ils n'avaient été émanés du sein du Créateur que pour être moins face à face de toutes les opérations divines de la manifestation de sa gloire. Ces chefs spirituels divins ont-ils conservé leur premier état de vertu et puissance divines après

leur prévarication ? Oui, ils l'ont conservé par l'immutabilité des décrets de l'Eternel, car si le Créateur avait retiré toutes les vertus et puissances qu'il a mises réversibles sur les premiers Esprits, il n'y aurait plus eu d'action de vie bonne ou mauvaise, ni aucune manifestation de gloire, de justice et de puissance divine sur ces Esprits prévaricateurs ! On me dira que le Créateur devait bien prévoir que ces premiers Esprits émanés prévariqueraient contre les lois, préceptes et commandements qui leur avaient été donnés, et qu'alors c'était au Créateur de les soutenir dans la justice.

Je répondrai à cela que, quand même le Créateur aurait prévu l'orgueilleuse ambition de ces Esprits, il ne pouvait d'aucune façon contenir et arrêter leurs pensées criminelles, sans les priver de leur action particulière et innée, en ayant été émanés pour agir selon leur volonté et comme cause seconde ou spirituelle selon le plan que le Créateur leur avait tracé. Le Créateur ne prend aucune part aux causes secondes, spirituelles, bonnes ou mauvaises, ayant lui-même appuyé et fondé tout être spirituel sur des lois immuables ; par ce moyen, tout être spirituel est libre d'agir suivant sa volonté et sa détermination particulière, ainsi que le Créateur l'a dit lui-même à sa créature, et nous en voyons tous les jours la confirmation sous les yeux.

Si l'on demande quel est le genre de prévarication de ces Esprits, pour que le Créateur ait usé de force de loi divine contre eux, je répondrai que ces Esprits n'étaient émanés que pour agir comme causes secondes, et nullement pour exercer leur puissance sur les causes premières, ou l'action même de la Divinité ; puisqu'ils n'étaient que des agents secondaires, ils ne devaient être jaloux que de leur *puissance, vertus* et *opérations secondes*, et non point s'occuper à prévenir la pensée du Créateur dans des opérations divines, tant passées que présentes et futures. Leur crime fut, premièrement, d'avoir voulu condamner l'éternité divine dans ses opérations de création ; secondement, d'avoir voulu borner la toute-puissance divine dans ces mêmes opérations ; troisièmement, d'avoir porté leur pensée spirituelle jusqu'à vouloir être créateurs des causes troisièmes et quatrièmes qu'ils savaient être innées dans la toute-puissance du Créateur, que nous appelons *quatriple essence* divine. Comment pouvaient-il condamner

l'éternité divine ? C'est en voulant donner à l'Eternel une émanation égale à la leur, ne regardant le Créateur que comme un être semblable à eux, et qu'en conséquence il devait naître d'eux des créatures spirituelles qui dépendraient immédiatement d'eux-mêmes, ainsi qu'ils dépendaient de celui qui les avait émanés. Voilà ce que nous appelons le principe du mal spirituel, étant certain que toute mauvaise volonté conçue par l'Esprit est toujours criminelle devant le Créateur, quand bien même l'Esprit ne la réaliserait pas en action effective. C'est en punition de cette simple volonté criminelle que les Esprits ont été précipités par la seule puissance du Créateur dans les lieux de sujétion, de privation et de misère impure, et contraire à leur être spirituel, qui était pur et simple par leur émanation, ce qui va être expliqué.

Ces premiers Esprits, ayant connu leur pensée criminelle, le Créateur fit force de loi sur son immutabilité en créant cet univers physique, en l'apparence de forme matérielle, pour être le lieu fixe où ces Esprits pervers avaient à agir, à exercer, en privation, toute leur malice. Il ne faut pas, dans cette création matérielle, comprendre l'homme ou le mineur qui est aujourd'hui au centre de la surface terrestre, parce que l'homme ne devait faire usage d'aucune forme de cette matière apparente, n'ayant été émané et émancipé par le Créateur que pour dominer sur tous les êtres émanés et émancipés avant lui. L'Homme ne fut émané qu'après que cet Univers fut formé par la toute-puissance divine pour être l'asile des premiers Esprits pervers et la borne de leurs opérations mauvaises, qui ne prévaudront jamais contre les lois d'ordre que le Créateur a données à sa création universelle. Il avait les mêmes vertus et puissances que les premiers Esprits, et, quoiqu'il ne fût émané qu'après eux, il devint leur supérieur et leur aîné, par son état de gloire et la force du gouvernement qu'il reçut du Créateur. Il connaissait parfaitement la nécessité de la Création universelle ; il connaissait de plus l'utilité et la sainteté de sa propre émanation spirituelle, ainsi que la forme glorieuse dont il était revêtu pour agir dans toutes ses volontés sur les formes corporelles, actives et passives ; c'était dans cet état qu'il devait manifester toute sa puissance pour la plus grande gloire du Créateur en face de la création universelle, générale et particulière.

Nous distinguons ici l'Univers en trois parties, pour le faire concevoir à nos émules avec toutes ses facultés d'action spirituelle : 1° l'*Univers*, qui est une circonférence dans laquelle sont contenus le général et le particulier; 2° la *Terre*, ou la partie générale de laquelle émanent tous les éléments nécessaires à substantier le particulier; 3° le *particulier*, qui est composé de tous les habitants des corps célestes et terrestres. Voilà la division que nous ferons de la Création universelle, pour que nos émules puissent connaître et opérer avec distinction et connaissance de cause dans chacune de ces trois parties.

Adam, dans son premier état de gloire, était le véritable émule du Créateur. Comme pur Esprit, il lisait à découvert les pensées et les opérations divines. Le Créateur lui fit concevoir trois principes qui composaient l'Univers, et, pour cet effet, il lui dit : « Commande à tous les animaux actifs et passifs, et ils obéiront. » Adam exécuta ce que le Créateur avait dit ; il vit par là que sa puissance était grande, et il apprit à connaître avec certitude une partie du tout composant l'Univers; cette partie est ce que nous nommons le *particulier*, composé de tout être actif et passif habitant depuis la surface terrestre et son centre jusqu'au centre céleste appelé mystérieusement *Ciel de Saturne*.

Après cette opération, le Créateur dit à sa créature : « Commande au *général* ou à la terre, elle t'obéira. » Ce que fit Adam ; il vit par là que sa puissance était grande, et il connut avec certitude le second *tout* composant l'Univers. Après ces deux opérations, le Créateur dit à sa créature : « Commande à tout l'Univers créé, et tous ses habitants t'obéiront. »

Adam, exécuta encore la parole de l'Eternel, et ce fut par ces trois opérations qu'il apprit à connaître la création universelle.

Adam, ayant ainsi opéré et manifesté sa volonté au gré du Créateur, reçut de lui le nom auguste d'*Homme-Dieu* de la terre universelle, parce qu'il devait sortir de lui une postérité de Dieu et non une postérité charnelle. Il faut observer qu'à la première opération Adam reçut la *loi*, à la deuxième il reçut le *précepte*, et à la troisième le *commandement*. Par ces trois sortes d'opérations nous devons voir clairement non seulement quelles étaient les bornes de la puissance, vertu et force que le Créateur avait données à

sa créature, mais encore celles qu'il avait prescrites aux premiers Esprits pervers.

Le Créateur, ayant vu sa créature satisfaite de la vertu, force et puissance innées en elle, et par lesquelles elle pouvait agir à sa volonté, l'abandonna à son libre arbitre, l'ayant émancipée, d'une manière distincte de son immensité divine avec cette liberté, afin que sa créature eût la jouissance particulière et personnelle présente et future pour une éternité impassive, pourvu toutefois qu'elle se conduisit suivant la volonté du Créateur. Adam, étant livré à son libre arbitre, réfléchit à la grande puissance manifestée par ces trois premières opérations; il envisagea son travail comme étant presque aussi grand que celui de son Créateur ; mais, ne pouvant de son chef approfondir parfaitement ces trois opérations ni celles du Créateur, le trouble commença à s'emparer de lui aussi bien que de ses réflexions sur la toute-puissance divine, dans laquelle il ne pouvait lire qu'avec le consentement du Créateur, selon qu'il lui avait été enseigné par les ordres que le Créateur lui avait donnés lui-même d'exercer ses pouvoirs sur tout ce qui était à sa domination, avant de le laisser libre de ses volontés. Ces réflexions d'Adam, ainsi que la pensée qu'il avait eue de lire dans la puissance divine, ne tardèrent pas d'un instant d'être connues des premiers Esprits pervers, que nous nommons mauvais démons, puisque, dès qu'on sut cette pensée, un des principaux Esprits pervers apparut à lui sous la forme apparente de corps de gloire, et, s'étant approché d'Adam, il lui dit : « Que désires-tu connaître de plus du tout-puissant Créateur ? Ne t'a-t-il pas égalé à lui par la vertu et la toute-puissance qu'il a mises en toi ? agis selon ta volonté innée en toi, et opère en qualité d'être libre, soit sur la divinité, soit sur toute la création universelle, qui est soumise à ton commandement ; tu te convaincras pour lors que ta toute-puissance ne diffère en rien de celle du Créateur. Tu apprendras à connaître que tu es non seulement créateur de puissance particulière, mais encore créateur de puissance universelle, ainsi qu'il a été dit, qu'il devait naître de toi une postérité de Dieu. C'est du Créateur que je tiens toutes ces choses, et c'est par lui et pour son vœu que je te parle. »

A ce discours de l'esprit démoniaque...

(*A suivre.*) MARTINEZ DE PASQUALIS.

Simples Notes

BEAUTÉ. — AMOUR. — PASSIONS. — ABERRATIONS.
PUISSANCES INVISIBLES. — MORALE

(*Suite*)

Quand nous admirons le corps d'un Apollon du Belvédère ou d'une Vénus de Milo, que voyons-nous en réalité ?

Une superbe enveloppe, et voilà tout.

Si la Beauté ne jetait pas son voile sur des laideurs de toutes sortes, l'homme et la femme n'éprouveraient l'un pour l'autre qu'une profonde répulsion. On a dit avec raison qu'il n'y a pas de grand homme pour un valet de chambre, et il ne faut pas s'illusionner sur nos héros de romans et nos anges de la terre, qui ne sont que le produit de notre imagination dans ses envolées vers l'idéal.

Mais, fascinés par la beauté qui fait tout passer, tout accepter, l'homme et la femme, aveuglés, se livrent sans retenue à l'amour sexuel et aux appétits charnels qui les dégradent.

Mais on les voit aller dans toutes les directions comme ces torrents qui sortent de leurs lits roulant des eaux fangeuses.

Jamais satisfaits, toujours insatiables, ils ne cherchent qu'à varier et à augmenter leurs sensations.

Leurs goûts se pervertissent, et ils se laissent aller à des turpitudes, à des aberrations aussi difficiles à expliquer qu'à concevoir. L'homme et la femme ne sont plus que chien et chienne se livrant à toutes les dépravations bestiales.

L'actrice Déjazet, dans un déjeuner de viveurs, où elle était apportée sur un plateau, sortait d'un coquillage et allait p.... dans les verres à champagne de ses admirateurs qui en absorbaient ensuite le contenu.

Eugène Sue, dans sa *Mathilde* ou les *Mémoires d'une femme*, raconte que le héros de son roman buvait l'eau du bain où s'était plongée celle qu'il aimait.

Comment se fait-il que l'on puisse se livrer à des actes aussi nauséabonds ?

C'est que le charme que produisent les traits du visage de celle que nous aimons s'étend comme un

fluide sur toutes les parties de son corps et sur tout ce qui en émane. Alors, aveuglés par l'appétit charnel, nous ne voyons pas le laid mêlé au beau, et notre imagination devient dévergondée.

Combien de jeunes gens, tous menés en laisse par leurs maîtresses, aiment à être grondés, frappés par elles, supportent de leur part toutes sortes d'insultes, pleurent à leurs pieds, ne sont plus en un mot que de honteux esclaves !

Combien il est d'individus qui sont sans forces devant les séductions des plaisirs sexuels créés par leur imagination !

Et combien de femmes qui salissent la réputation d'un homme comme les mouches salissent le carreau de vitre sur lequel elles se posent !

Y a-t-il là de quoi s'enthousiasmer de plaisirs aussi bas et aussi bestiaux ?

A quoi tient pourtant ce vain prestige ?

Quand nous voyons une femme, nous regardons avant tout son visage. Si ses traits nous plaisent, il s'en dégage aussitôt, comme nous l'avons fait remarquer, un charme qui se communique à toutes les parties de son corps et, sous son action pénétrante, nous nous sentons portés à les contempler, à nous y attacher, à les aimer. Mais si nous sommes troublés, illusionnés, si nous nous abusons au point d'oublier notre dignité, de perdre notre raison, n'est-ce point Satan qui nous fait tomber dans ses filets ?

On voit que l'amour sexuel, qui n'est qu'un reflet de l'amour divin tombé dans la matière, se dénature et se fausse en se mêlant aux substances impures dont nos corps sont composés, et qu'il vicie comme l'air qui passe à travers un milieu corrompu.

Comme toutes les choses d'ici-bas qui naissent et se développent dans une atmosphère impure, l'amour sexuel subit les influences délétères qui l'entourent.

Empoisonné dans son germe, il se transforme en cet appétit charnel qui trouble le cœur de l'homme et de la femme, et il imprime sur leurs fronts une marque indélébile de bassesse.

Si l'acte de la reproduction n'était pas entaché de honte, l'homme et la femme oseraient l'accomplir en plein jour, en présence de leurs semblables, comme les actes ordinaires de la vie; mais, quand ils obéissent à l'impulsion de l'amour sexuel, ils ont soin, comme s'ils commettaient une mauvaise action, de se soustraire à tous les regards. Il faut bien qu'ils se

sentent coupables, puisqu'ils ne veulent même pas être vus de leurs enfants et qu'ils se gardent bien de leur apprendre comment ils sont venus au monde.

Il s'ensuit que l'acte important de la génération ne fait pas partie de l'enseignement qu'ils reçoivent dans les écoles. Il en serait tout autrement si l'homme savait l'honorer et le respecter.

Parmi les déviations de l'amour sexuel, nous remarquons l'appétit charnel de l'homme pour l'homme (pédérastie) et de la femme pour la femme (tribadisme), et nous nous demandons d'où peuvent provenir ces ignobles aberrations du goût.

Le Beau sous toutes ses formes, ses aspects divers, nous frappe, nous attire comme les détails et les fines particularités d'un tableau que nous admirons.

L'adolescent qui ressemble à une jeune fille, la jeune fille qui ressemble à un adolescent, ont un genre de beauté qui peut impressionner l'homme et la femme, mais c'est une preuve de bassesse s'ils excitent leurs sens, font naître en eux des désirs, des goûts dépravés et les conduisent, dans leur égarement, à oublier le but de la nature, qui est la procréation.

Ces penchants exceptionnels, nous les voyons fréquemment se produire comme ces fantaisies, ces caprices, ces préférences bizarres qui dégénèrent en manies et font perdre de vue le beau, le vrai, le bien.

Les uns ont un goût prononcé pour les fruits verts, d'autres pour la chair faisandée.

L'astronome Lalande éprouvait un certain plaisir à manger des araignées.

Le paysan aime mieux ses bœufs que sa femme.

Une vieille femme est plus attachée à son chat, à son chien, à son perroquet, qu'à ses parents.

L'avare meurt de faim, ne songeant qu'à contempler son or.

Le commandeur Thomas Machabo aima mieux laisser de bonnes rentes à ses beaux oiseaux qu'aux membres de sa famille.

Il y en a qui ne pensent qu'à leurs collections de tableaux, de monnaies, de beaux papillons.

Le beau sous ses aspects divers peut donc nous faire perdre la ligne droite, placer son bandeau sur nos yeux, nous empêcher de voir le côté impur des choses, d'écarter le faux du vrai, l'abject du bien, d'être aussi propres et distingués moralement que physiquement.

Mais il est d'autres causes qui nous font dévier, commettre toutes sortes d'aberrations, entrer dans les sentiers fangeux qui mènent à l'adultère, à l'inceste, au viol, à la sodomie, à la bestialité ; qui déterminent en nous ces affections honteuses, qu'on nomme satyriasis, nymphomanie, hystérie...

D'où peuvent donc encore provenir ces écarts de l'appetit sexuel? Comment les expliquer?

Certains médecins prétendent que nous sommes les esclaves de notre structure, de l'hérédité, de l'atavisme et de la nourriture que nous prenons ; que si nous faisons le bien ou le mal, c'est parce que nous possédons une bonne ou mauvaise organisation et que nulle vertu, nul crime ne peuvent nous être imputés, car la nature qui nous forme et nous brise est seule arbitre de tous nos actes.

Cette opinion ne peut être admise d'une façon absolue, car les causes qui sollicitent l'appétit vénérien sont physiologiques ou psychiques.

Il est à remarquer que nos organes ne sont pas intelligents et que nos actes dépendent d'une volonté, proviennent d'une intelligence propre. L'homme est une intelligence servie par des organes.

Nos organes ne sont que des instruments dont notre intelligence se sert pour accomplir des actes.

Ce n'est pas le couteau qui coupe, la plume qui écrit, c'est une intelligence qui se sert du couteau, de la plume, pour couper et écrire.

Il coupera mal, elle écrira mal, si le couteau est ébréché, si la plume est mal taillée.

La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le tact peuvent être affectés diversement, suivant les bonnes ou mauvaises conditions où ils se trouvent, leur degré de sensibilité ou d'excitation.

La forme, la structure des organes indiquent l'usage que les animaux peuvent en faire, leurs besoins, leurs penchants.

Les oiseaux avec leurs ailes nous montrent qu'ils peuvent voler; les chats, avec leurs dents et leurs griffes, qu'ils peuvent mordre et déchirer.

Le bon ou le mauvais état des organes indique leur énergie, leur faiblesse, leurs imperfections.

Le climat, l'influence du milieu, les circonstances, les accidents peuvent altérer les organes de l'homme, modifier son tempérament, son caractère, agir sur son esprit.

Il en est de même de son éducation, de ses frotte-

ments sociaux, car nous déteignons les uns sur les autres.

L'homme civilisé aura des goûts affinés, saura faire la distinction du bien et du mal; il sera aimable et bon, il abusera plus ou moins de ses sens.

Le sauvage aura des goûts grossiers, sera violent, feroce, se laissera plus facilement entrainer par ses passions.

Il est certain qu'une structure défectueuse sera cause du mauvais fonctionnement des organes de l'homme et de la femme, et que l'esprit ne peut rien faire de bon avec un cerveau détraqué. Nous voyons en effet que, chez les êtres mal conformés où se montrent des phénomènes de tératologie: monstres à deux têtes, sans bras, sans jambes qu'on appelle des anomalies ou erreurs de la nature. l'intelligence ne se manifeste qu'imparfaitement; que l'esprit est gêné, dérangé; que les sens sont pervertis; et que chez tous ceux où la vie n'a pas acquis son entier développement: aveugles de naissance, sourds-muets, nains, idiots, crétins, les facultés sont plus ou moins altérées, les goûts, les appétits plus ou moins dépravés.

Le corps du malade, de l'aliéné est un instrument dérangé que l'intelligence ne peut employer convenablement.

L'artiste ne tire que de faux accords d'un piano dont les cordes sont mal tendues.

Le courrier n'est pas en état de conduire son équipage quand ses rênes sont cassées.

Puisque les influences physiques peuvent agir sur le corps de l'homme, altérer ses organes, entraver son intelligence, les individus dont la constitution étouffe l'esprit seront portés à entendre, voir, sentir, goûter, toucher d'un façon désordonnée: ils obéiront à l'impulsion de leurs sens; ils mangeront, boiront sans retenue, ils deviendront gourmands, ivrognes; ou ils n'écouteront que leurs appétits charnels et ils se livreront à l'onanisme, à la sodomie, à la bestialité; ils seront atteints de satyriasis, de nymphomanie, se livreront à toutes les aberrations.

Ces excès ne feront que s'accentuer avec l'âge et la force de l'habitude qui devient une seconde nature.

Mais toutes ces déviations sexuelles qui tournent à la folie ne proviennent pas toujours de notre constitution, de la conformation défectueuse du cerveau, des lésions à la suite de coups ou blessures, de l'état des organes génitaux, mais le plus souvent, croyons-nous, de l'in-

fluence des forces occultes avec lesquelles il faut reconnaître que nous avons grandement à compter.

Si notre esprit peut être plus ou moins troublé, paralysé par nos organes en raison de leur conformation défectueuse, il peut être plus ou moins influencé par les puissances invisibles.

HONORÉ ROULX. (H. B. of L.)

(*La fin au prochain numéro.*)

Théorie cosmo-psychique

Se basant sur le principe de la philosophie hermétique : que le supérieur est semblable à l'inférieur, et *vice versa*; en d'autres termes, que tout dans l'univers est analogue, les anciens physiologistes considéraient l'homme comme un *microcosme*, semblable par conséquent au *macrocosme*.

De même qu'il y a dans notre tourbillon, par rapport à nous : soleil, lune, terre et planètes ; de même dans l'homme il y a des centres de vie, des organes correspondant à ces organes sidéraux.

Dans cette théorie, le *soleil* est le faisceau nerveux nommé pour cette raison *plexus solaire*.

C'est là que réside le principe de vie et d'intelligence, l'*archée ;* c'est là qu'afflue le fluide universel, l'*informateur* de la matière ; c'est là qu'il se transforme, qu'il s'humanise pour, ensuite, se répandre de ce centre vers les deux pôles : entéro-génital et cérébro-spinal.

Le fluide universel n'est pas simple : il est source de vie et d'intelligence ; il est composé de chaleur et de splendeur.

La chaleur s'épand vers le pôle positif, matériellement parlant, pour y présider à la nutrition et à la génération.

La splendeur se dirige vers le pôle négatif, où, par sa réflexion, très probablement sur la glande pinéale, elle se transforme en connaissance.

On voit que le système cérébral n'est qu'un épanouissement du système solaire, un réflecteur de sa lumière. C'est pourquoi les anciens philosophes le faisaient correspondre à la lune, recevant, comme celle-ci, la lumière du soleil.

Le plexus solaire est le véritable siège de l'âme : c'est à lui qu'aboutissent les sensations ; c'est en lui

que se forment les sentiments ; c'est de lui que sourdent les passions.

C'est lui aussi qui est le principe, le foyer de la pensée. Le plexus lunaire, le cerveau, n'est que le miroir réfléchissant la lumière intellectuelle qui émane du soleil.

L'idée du cerveau est *semblable* au sentiment du cœur ; elle en est l'image, comme son nom l'indique : *idée* et *idem* sont deux mots de même racine.

C'est donc avec raison que Vauvenargues a dit : *Les grandes pensées viennent du cœur.* On doit même dire que toutes les pensées dérivent de la même source. Nous le sentons mieux pour les grandes, parce qu'elles sont grandes, et voilà tout.

Le cerveau ne pense, comme la lune éclaire, que par réflexion. Il n'agit pas, il ne fait que réagir.

Il ne sera peut-être pas superflu, à l'intention des lecteurs dont l'esprit a été perverti par l'enseignement universitaire et qui désirent sortir de la docte ignorance dont on les a gratifiés pour leur argent et pour celui des contribuables, il ne sera peut-être pas superflu, dis-je, de résumer en quelques mots ces quelques principes de la théorie universelle.

Il y a dans l'homme un *soleil*, qui a pour siège le plexus solaire et pour principal organe le cœur ; une *terre* : les organes de la nutrition et de la génération ; et une *lune*, organe de l'intelligence, de la réflexion.

Le *soleil* répand dans l'économie *chaleur* et *splendeur*.

La *chaleur* vivifie ; c'est le principe générateur et régénérateur.

La *splendeur luminifie ;* c'est le principe de l'intérêt et de l'intelligence.

La *terre* reçoit plus de chaleur que de splendeur.

La *lune*, au contraire, plus de splendeur que de chaleur.

Le *soleil* (le cœur) possède chaleur et splendeur, puisqu'il en est l'organe-source.

ROUXEL.

(*Le Voile d'Isis.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Le pur Dogme catholique

Il me semble assez bien établi, dans le précédent article de l'*Etoile*, que les deux dogmes de la *Fin du Monde* et du *Jugement dernier* sont fondés en vérité et qu'ils se justifient expérimentalement, non pas dans le sens grossier que le cléricalisme leur avait attribué d'après la lettre morte et meurtrière des paraboles évangéliques, mais dans le sens transcendant, spirituel, social et vivant, dont le Christ avait tant recommandé la recherche et l'étude : *Spiritus est qui vivificat ; littera occidit. Verba mea spiritus et vita sunt.* (*Joan.*, VI, 14.)

De même que la *Fin du Monde* et le *Jugement dernier* se démontrent et s'expliquent aujourd'hui, de même tous les autres points du Symbole des Apôtres et du Crédo de Nicée sont susceptibles, dès à présent, de la même vérification, grâce aux progrès de la raison humaine, grâce à l'application des quatre règles de la méthode cartésienne, grâce enfin aux précieuses découvertes qui se font à notre époque dans les Temples primitifs de l'*âge d'or* préhistorique, dans les Bibles antérieures à la nôtre, et dans la théologie cosmogonique de l'Inde de Chrisna, de Brahma et de Boudha, dans la Perse des Mages et du premier Zoroastre, dans l'Egypte sacerdotale où s'instruisit Moïse (*Act.*, VII, 22), dans la Chaldée de Melchissedech et d'Abraham, dans la Grèce d'Orphée, dans la Rome de Numa, dans la Gaule des Celtes et des Druides, dans tous les sanctuaires qui formaient ensemble ce que saint Paul et Swedenborg appellent l'*Eglise des Primitifs* (*Hebr.*, XII, 13), église d'où nous est venue traditionnellement, à travers soixante siècles de nemrodisme et de césarisme, la grande LOI

religieuse et sociale dont parlait N.-S. Jésus-Christ quand il disait : Je ne suis pas venu détruire la loi, mais la restaurer et l'accomplir — *Nom veni solvere legem, sed adimplere* (*Math.*, V, 17).

Cette loi est celle du *Socialisme messianique*, dont l'origine remonte au berceau même de l'Humanité, et qui est gravée dans tous les cœurs.

*
* *

Tel est le Dogme chrétien considéré dans son universalité, dans sa pérennité, dans son intégralité et dans sa réelle catholicité : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*, comme enseigne saint Vincent de Lerins.

Ainsi présenté, le Dogme chrétien se justifie dans tous les articles du Symbole des Apôtres et du Crédo de Nicée.

On conçoit que ce magnifique labeur de synthèse générale, de restauration religieuse et d'édification sociale ne saurait être le fait d'un simple article de revue. Il y faudrait un long traité d'initiation, un cours complet d'ésotérisme, toute une nouvelle révélation, celle-ci scientifique. Je n'ai pas la prétention de réaliser ce grand *desideratum*.

Ce que je puis faire, c'est d'en tracer une ébauche, une esquisse... J'avais tenté cet essai, l'année dernière, dans le *Socialiste chrétien*, de Paris. Je dus y renoncer faute d'encouragement de la part des évêques dont l'un d'eux condamna mon entreprise, en me frappant de *suspense* et d'*interdit*. Nos Seigneurs veulent dormir tranquilles ; il n'aiment pas à se casser la tête.

Ils n'ont déjà que trop affaire avec leurs calculs et leurs combinaisons politiques et financières.

Pourtant le Messianisme et le Socialisme sont immortels. Les idées, quand elles sont vraies et justes, ne périssent pas. Le programme du *Socialiste chrétien* sera repris, sinon par moi, du moins par une phalange d'initiés qui se sont déjà mis à

l'œuvre dans des Revues ésotériques dont le nombre ne fera qu'augmenter, à mesure que les prêtres reviendront de leurs puériles illusions et de leurs chimériques prétentions, et qu'ils se verront perdus, eux et leur triste système césaro-clérical, réduits à la nécessité d'adhérer aux principes de la démocratie chrétienne, de marcher avec les progrès de la science et de la civilisation évangélique, d'obéir aux inspirations de l'Esprit nouveau qui remue les peuples, en exaltant le prolétariat, et de céder enfin aux pressentantes exhortations du pape, dont les dernières *lettres encycliques* ouvrent devant eux les voies d'un prompt retour au Christianisme pur qui est le pur Socialisme.

*
* *

Depuis longtemps, le Sacerdoce officiel avait lourdement failli. Pierre lui-même trébuchait et sa tête se décontenançait. Mais lui, du moins, était garanti par la parole du Maître qui lui avait dit : Vous serez tous roulés, abimés par la politique du diable, mais j'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne succombe point dans cette infernale tempête : *Ego autem pro te rogavi, Petre ut non déficiat fides tua* (Luc, XXII, 32). Pierre sauvé, tout est sauvé. Le Pape ramènera l'Eglise entière, c'est-à-dire la Société chrétienne, dans les voies saintes de l'origine, si cette Eglise et cette société ne résistent pas à son impulsion.

Naguère la catholicité présentait, comme au temps d'Arius, l'étrange spectacle d'une apostasie inconsciente et générale. Elle était chrétienne, sans doute, mais de nom seulement, tandis que de fait elle était césarienne. Insensiblement prêtres et fidèles avaient glissé sur les pentes du pharisaïsme, et s'étaient égarés, comme le firent avant eux les prêtres et les fidèles de la synagogue juive, lesquels ne reconnurent pas le Messie, lors de son premier avènement, et le sacrifièrent à César, en lui préférant Barrabas.

Le même fait s'est reproduit au second avènement du Christ, avènement qui s'accomplit à notre époque tel qu'il était annoncé, *en Esprit et en Vérité*, non plus en mode typique, mais en mode historique; non plus en mode personnel et local, mais en mode social et universel. Le prolétariat moderne, qui forme le corps organique du Christ-Esprit, a été traité jusqu'ici par les prêtres chrétiens, sur la grande croix formée dans le monde entier, par l'intersection de la ligne verticale des pôles et de la ligne horizontale de l'équateur, comme fut traité par les prêtres juifs, sur la croix typique et symbolique du calvaire, le corps naturel du divin Fils de Marie.

C'est ainsi que le drame du Golgotha figurait et prophétisait le grand drame de l'histoire : même victime de part et d'autre, même Christ, mêmes bourreaux (les prêtres et les rois), mêmes avanies, mêmes souffrances — et même fanatisme de la part des inquisiteurs, même patience du côté des torturés.

Cette cruelle et sanglante tragédie est sur le point de finir. Le prolétariat touche à la glorieuse Pâque de sa résurrection et de son triomphe. La conversion de Pierre, si tardive à venir, mais enfin réalisée sous nos yeux, est le gage assuré de la délivrance générale. Il y aura d'autres garanties; cette conversion, si elle est sincère, aura forcément pour corollaire et comme conséquence une réprobation canonique, *faite ex cathedrâ*, des principes du césarisme, des abus et des mensonges du pharisaïsme et des calculs abominables de la politique cléricale.

Déjà le pontife vient d'acclamer le triomphe de la démocratie moderne, de la République et du Socialisme chrétien, et du haut de son *infaillibilité personnelle*, érigée en dogme, il impose aux catholiques, aux cardinaux, aux primats, aux évêques, à tous les prêtres, la *volte-face* qu'il a faite lui-même pour en donner l'exemple au monde entier, et que les chefs du cléricalisme, les Cassagnac, les Gouthe-Soulard et les d'Haus-

sonville auront bien de la peine à exécuter — mais qu'ils finiront tout de même par accomplir, en rechignant peut-être.

*
* *

Ce qui se passe de nos jours à Rome n'est que le prélude de la grande Evolution — je ne dis pas Révolution — qui mettra tout sens dessus dessous, par des moyens pacifiques, dans le vieux monde clérical, pharisaïque et césarien, qui renversera les deux pôles de l'ancienne société, remettant en haut ce qu'on avait mis en bas, sous les pieds des tyrans : la Justice et la Vérité, le sort des humbles, des petits, des pauvres, de la grande masse des travailleurs ; et remettant en bas ce que les mêmes tyrans avaient mis en haut, sur la tête des prolétaires : les potentats de la finance, les grands et les superbes du pouvoir : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

C'est ainsi que seront partout rétablis l'ordre de la justice dans la justice de l'ordre, et l'égalité du droit dans le droit à l'égalité, sous cette éternelle LOI que le Christ rédempteur, libérateur et sauveur de l'Humanité n'est pas venu détruire, mais restaurer dans le monde entier.

Il n'est pas déjà si difficile de prévoir et d'annoncer la transfiguration sociale que subira religieusement et scientifiquement le Dogme catholique, maintenant que cette transfiguration est déjà faite aux trois quarts, aux yeux de quiconque élève sa pensée au-dessus de la *lettre morte* des symboles, des paraboles et des figures, et qui voit clair là où les prêtres ne voient goutte, plongés qu'ils sont dans la matérialité des métaphores évangéliques, et dans les ténèbres du césarisme.

Ecoutez les témoignages de l'Esprit nouveau dont le Christ annonça la diffusion générale dans la chrétienté tout entière :

*
* *

« Il faut arracher la religion du Christ des mains des prêtres qui l'ont avilie et qui l'exploitent depuis longtemps. » (*Swedenborg*, passim).

— « Tous les dogmes sont vrais, disait George Sand, dans *Mademoiselle de la Guintinie*; mais les prêtres les interprètent à faux, leur font dire ce qu'ils ne disent pas, et parfois même le contraire de ce qu'ils disent. La religion ne trompe personne; mais on se trompe et l'on trompe les peuples sur la religion. » (*George Sand.*)

— « Le christianisme a beaucoup plus à souffrir de nos jours des efforts désespérés de ses derniers défenseurs, et du fanatisme des cléricaux, que des attaques très vives de ses plus grands ennemis..... L'ancienne théologie, propre à l'état d'enfance de l'humanité, sera mise à la taille de l'âge adulte qu'elle vient d'atteindre. On fera peut-être bien de la conserser comme enseignement rudimentaire, pour les mineurs de l'esprit et pour les déshérités de la pensée, mais elle est insuffisante comme enseignement secondaire et nulle comme enseignement supérieur. » (*Saint-Simon.*)

— « Les dogmes, par le seul fait qu'ils sont des vérités transcendantes et divines, se trouvent soumis à la loi d'évolution et de progrès : ils ne meurent pas, mais ils se transforment et se spiritualisent comme fait l'homme lui-même, en se désincarnant. L'heure est venue pour le dogme catholique de subir l'inévitable *métamorphose*, et de passer de l'ordre mystique et clérical dans l'ordre scientifique et social, sous peine de périr entre les mains des prêtres... Saint Paul lui-même avertit les théologiens de cette nécessité : « Quand les peuples, dit-il, délaissent les vieilles formes pour en chercher de nouvelles, c'est que les anciennes ont vieilli et ne servent à plus rien de bon. *Dicendo novum, veteravit priùs.* (*Hebr.*, VIII, 13.) Prêtres, ravisez-vous, si vous y êtes encore à temps. » (*Caro.*)

— « Les dogmes présentent à nos croyances des principes de vérités absolues qui sont en voie constante de *devenir* et de se parfaire dans un

perpétuel développement. Ils constituent des têtes-vives de séries interminables, les points de départ d'un *processus* de lumière qui, comme l'enseigne saint Paul, finira par être accessible à la raison, et démontrable par les procédés critiques de nos méthodes expérimentales. (*Caro.*)

— « Par le fait de la science positive et des progrès de la raison humaine, les dogmes chrétiens se dégageront de plus en plus des gangues impures de la lettre morte et de la paille théologique où les Pères de la Foi ont dû les mêler pour les mettre à la portée des masses ignorantes. » (*Acor.*)

— « L'étude approfondie de nos sciences positives pourra seule conduire l'esprit humain à la vérification saine et sûre de tous les mystères renfermés dans notre foi. » (*Saint-Yves d'Alveydre.*)

— « Prêtres, lisez à genoux, relisez et méditez vos textes sacrés et vos formulaires dogmatiques, non pas dans la lettre morte et meurtrière de leur *exotérisme* épuisé, mais dans l'esprit vivant de leur ésotérisme inépuisable.

« Vos erreurs qui sont peut-être involontaires, comme furent sans doute celles du sacerdoce juif, lesquelles n'en déterminèrent pas moins la ruine de la Synagogue, font trembler pour l'avenir de la religion chrétienne, ou plutôt pour vous seuls, malheureux aveugles, condamnés, semble-t-il, à rester seuls dans votre *maison déserte*, au milieu des ténèbres et des errements de votre fanatisme. » (*Luap.*)

— « Il n'est pas vrai que la science moderne dépasse et contredit le Dogme catholique; ce que la science dépasse et contredit, c'est l'idée puérile et parfois ridicule que les prêtres se sont faite de ces Dogmes. » (*Emilie Watson.*)

Je m'arrête et coupe court à ces citations. Si je voulais rapporter toutes les prévisions de l'Esprit de vérité qui souffle dans le monde moderne et qui l'éclaire sur le triste sort réservé au sacerdoce officiel et à l'Eglise cléricale, il me faudrait

un gros *in-folio*. Mon portefeuille en est bondé. Ah ! ce sacerdoce est perdu ; cette Eglise est ruinée, et c'est le cléricalisme qui a jeté par terre ce sacerdoce et cette Église !

L'abbé Roca.

Notre socialisme en Amérique

« Le Socialisme a été considéré jusqu'ici exclusivement comme la cause des pauvres, des faibles et des opprimés ; j'affirme que c'est au moins autant la cause de tous les hommes animés de l'amour du bien public, de tous les esprits qui ont de nobles aspirations. Que dis-je ? C'est même la cause des plus capables et des plus forts, des privilégiés et des puissants. Assez longtemps le Socialisme a été une question d'intérêt ; il est temps qu'il devienne une question morale. Mais quelle morale ? Non pas cette chose instinctive et triviale ; non pas davantage cette morale pharisaïque, mais quelque chose de substantiel, de vrai, et avec une perspective ouverte sur l'Idéal et sur l'œuvre de la vie. Nous avons pour mission de travailler en commun, de faire une œuvre de vie. Les idées socialistes ne manquent pas d'adeptes, ni sur l'ancien, ni sur le nouveau continent, mais ces adeptes sont le plus souvent comme une armée sans chefs. Il faut trouver ces chefs dans les classes éclairées. Ce sont des hommes de ces classes éclairées que je veux amener à moi d'ici 1900, car je prétends qu'il y a dans nos grandes villes un millier de jeunes gens que l'on peut rendre socialistes si l'on arrive à les convaincre que le Socialisme exige une éthique supérieure. Je prétends en outre que ces mille hommes tels que je les conçois deviendront une force irrésistible. Voici la manière que je conseille d'employer pour conquérir ce millier de jeunes gens d'élite : il faut les attirer au Socialisme en les convainquant qu'une plus haute forme de moralité exige impérieusement l'avènement du Socialisme. Les raisons économiques ne suffisent pas. La morale et le Socialisme vont ensemble. Mais toute morale, pour devenir vivante et actionnante, doit avoir pour

base l'idée religieuse. C'est ce que je démontrerai dans des conférences. Nous avons perdu le sens de l'unité organique de l'humanité, qui était le principe et la vie de l'esprit public des anciens, et aussi le principe de déification de l'humanité dans le Jésus des catholiques au Moyen âge. Ce Christ du Moyen âge renaît maintenant par le Socialisme, et, avec lui, apparaît une foi nouvelle, une interprétation nouvelle de la vie et une union des religions dans une synthèse supérieure. Nous aurons une nouvelle morale qui se résumera dans cette affirmation qu'il faut que nous vivions librement pour nous-mêmes et pour les autres, comme parties intégrantes de l'humanité. Cette morale sera l'alliance de la morale païenne et de la morale chrétienne. Elle purifiera l'égoïsme en le moralisant, et elle développera l'amour des autres et l'esprit de sacrifice en le rendant rationnel. Le Socialisme triomphant abolira le mal sous toutes ses formes, supprimera les mariages mercantiles, disciplinera les passions, régénérera les arts et fera l'homme véritablement libre. »

LAWRENCE GRONDLUND.

(*Revue Socialiste.*)

Les droits de la femme

A capacité égale, salaires égaux; à savoir égal, diplômes égaux; à titres égaux, droits civils et politiques égaux.

La femme a le droit sacré de faire effacer du Code Napoléon les lignes qui la flétrissent comme épouse, comme mère et comme fille. Elle a le droit sacré de réclamer sur toute la ligne l'égalité complète avec l'homme, parce que, comme l'homme, la femme a intelligence, libre arbitre, volonté, jugement, parce qu'elle est douée d'une âme égale à la sienne.

Pourquoi le méconnaître plus longtemps? Nous sommes en face de la plus outrageante injustice, de la plus inique violation du droit primordial, maintenue en connaissance de cause vis-à-vis de la moitié de la nation française, injustice que rien ne jus-

tifie, qu'aucun argument, je ne dirai pas valable, mais même spécieux ne légitime.

Pourquoi la femme ne peut-elle pas servir de témoin à la mairie pour la naissance d'un enfant ?

Pourquoi une femme qui fait le commerce, qui paye patente et contribution, n'est-elle pas électeur au tribunal de commerce ?

Si vous le savez, dites-le-moi. Jusqu'à présent, à ces trois pourquoi, je n'ai rencontré d'autres réponses que celle-ci : Parce que.

T. Tholozan.

(*L'Emancipation.*)

LA LOI ET L'ANARCHIE

A NOTRE FRÈRE QUÆRENS

Leges populorum vanæ sunt.

Jérémie.

Vous avez touché, mon frère, avec sagacité et loyauté, à une des questions les plus troublantes de notre temps. Depuis plusieurs années, tandis que je l'étudie, elle me tourmente, et votre article m'est parvenu au moment où je vais, dans l'*Etoile* d'Alber Jhouney, la discuter tout au long, avec mes collaborateurs plus savants que moi. Vous m'avez fait l'honneur de me dédier votre opinion, permettez-moi de vous offrir mon sentiment. Ces échanges d'idées ne sont jamais inféconds.

De tout temps, il y a eu entre l'autorité et la liberté un acharné et douloureux conflit. Le monde a oscillé de l'une à l'autre sans pourtant connaitre la véritable autorité, ni la véritable liberté. Que voulez-vous? La loi du binaire pèse sur le globe. Vous vous rappelez cette lame du Tarot où deux génies se poursuivent autour

d'une roue. C'est l'histoire des affaires humaines. Quand donc serons-nous l'immuable sphinx dominant le cycle dans la paix, la science et l'amour ?

Le mot *anarchie* a deux sens : l'un mauvais, l'autre excellent. On a appelé tout pouvoir usurpé, toute licence sans contrôle également et justement : *anarchie* c'est-à-dire absence d'organisation normale et de pensée sagement directrice, — pas de véritable autorité, pas de véritable liberté. Mais il y a un autre sens à l'*anarchie* ; on appelle ainsi la bonne révolte contre tous les pouvoirs artificiels que s'arrogent les hommes, contre les absorptions, les tyrannies, les obscurantismes ; on appelle ainsi la négation de ces états barbares et l'espoir obstiné d'un futur état de sérénité et de justice.

Le postulat régénérateur sur lequel repose cette anarchie pourrait se formuler : « Aucun homme n'a droit de contrainte sur un homme. La liberté individuelle est inaliénable, il n'y a pas d'*humaine* autorité. »

Malheureusement, l'anarchie contemporaine telle qu'elle se présente à nous dans la plupart de ses tribuns est un succédané des classes moyennes et médiocres, de la bourgeoisie, comme vous dites. Vanités sottes, cœurs racornis, haines de l'idéal. Mais dans sa masse profonde, dans ses racines de sang, l'anarchie est tout autre, elle est au cœur du misérable et de l'ignorant la soif éternelle d'équité, la faim vainement trompée du royaume de Dieu.

Elle ne raisonne guère, cette anarchie, elle crie dans ses limbes d'inconscience le cri d'oppression qui déchire les entrailles du ciel.

Hélas ! les faiseurs s'en sont mêlés.

Des ratés de toutes les écoles ont espéré trouver dans l'anarchie la mine nouvelle et le salut. Cette souffrance des déshérités, ils se la sont partagée comme une aubaine, comptant s'y tailler pour le moment réputation, fortune plus tard et même domination. Le catholicisme escompte les

plaies du Christ, eux escomptent la crucifixion de cet autre Christ qu'est l'humanité pantelante. Qu'apportent-ils à ce peuple instinctif? Une philosophie de raccroc, une science d'instituteur primaire et le levain de leur impuissance mécontente. En réalité, ce ne sont pas les éducateurs, mais les étouffeurs de l'anarchie. Ils font la besogne des classes maintenant dirigeantes auxquelles d'ailleurs par l'âme ils appartiennent. Ils cherchent à ravaler de noble revendications en d'ignobles convoitises. Des apôtres ? Non. Des empoisonneurs ? Oui.

De ce que les républiques ont menti, de ce que les rois ont menti, de ce que les prêtres ont menti, ils concluent que Dieu n'existe pas, qu'il n'y a pas de loi, et que le ventre doit d'abord être obéi.

Eh bien ! je l'affirme, l'anarchie n'a chance de victoire que si elle se pénètre de la nécessité de la loi et de la réalité de Dieu.

Il y a une loi morale aussi évidente que les lois physiques, c'est la loi de l'altruisme, du dévouement, du sacrifice. La liberté ne se trouve que dans l'adhésion à cette loi. Toute autre liberté est illusion, ce n'est qu'un mirage de l'esclavage, un piège de la tyrannie.

Il faut vouloir ce que veut le Bien pour vouloir l'éternelle victoire.

« Pratique ma parole et tu connaîtras la vérité et la vérité te rendra libre, » a dit notre *seul* maître, Jésus-Christ.

Mais cette liberté je la veux entière, sans limite, aussi large que Dieu lui-même nous l'a donnée, et je défends à quelque homme que ce soit d'y attenter sous quelque prétexte qu'il imagine comme je me défends à moi-même de faire pour lui de ma liberté un lien contre sa propre liberté.

Ce qui fait la beauté de la liberté du vrai chrétien, c'est qu'elle n'a rien d'orgueilleux et de lâche et qu'elle n'est inébranlable que parce qu'elle ne s'appuie que sur des genoux !

Aussi, ô peuples, n'écoutez plus les Républiques, n'écoutez plus les royautés, n'écoutez plus les théocraties, l'autorité est impersonnelle, elle n'appartient pas à l'homme, elle est toute en Dieu et à Dieu.

C'est la grande erreur de ce siècle d'avoir placé en l'individu seul le criterium de la vérité (Barrès), en l'individu seul le garant de la liberté (Kropotkine). L'homme ne peut rien que d'étroit et d'illusoire sans la collaboration de l'Infini. Puisque vous habitez Marseille, mon frère, vous connaissez peut-être un jeune Marsaillais: Théodore Jean. C'est un anarchiste tel que nous les voudrions tous, et tel que si tous étaient comme lui, il ne serait même plus question d'anarchie. Il a la douceur d'un saint et l'énergie d'un apôtre, mais la douleur des pauvres diables l'enivre et il me semble se démentir lui-même, lui, tout générosité, qui croit à la morale égoïstique et matérialiste de son anarchie.

Mais où donc retrouver et reconnaître cette loi si nécessaire à la liberté ?

En soi, d'abord, en ses frères ensuite, non pas chez les arrogants qui s'octroient des droits fabuleux, mais chez les simples et les purs qui passent dans ce monde de Nemrod et de Mammon comme n'en étant pas, aux saints, aux prophètes, aux mages, aux messies. Ceux-là n'ont voulu contraindre personne; ils n'exterminèrent, n'emprisonnèrent, ne torturèrent jamais; ils ont au contraire subi tous les supplices, tous les mépris, toutes les morts, victimes à la fois des puissants qu'ils venaient combattre, et des inconscients qu'ils venaient délivrer. Mais, ayant eu la vérité, ils ont eu la réelle puissance, car eux seuls sont immortels, et après tout ce sont eux seuls qui de leurs prières et de leur sang pétrissent et renouvellent le monde.

Quant à l'anarchie contemporaine renversant les préjugés, bousculant les religions, terrifiant les riches et les gourvernants, elle est l'auguste faucheuse de la grande ivraie, qui fera l'espace

libre aux moissons futures ; l'anarchie balaie le seuil du royaume de Dieu.

JULES BOIS.

(*Voile d'Isis.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Le Témoignage des Faits

HISTOIRE DU MOUVEMENT SPIRITE

La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*)

Cependant les germes humains ne sont pas sortis de leur *léthargie de pierre*. Depuis des milliers d'années, ces corps humains à l'état de germes sont sans mouvement, à leur intérieur comme à leur extérieur, et n'ont absolument la vie qu'en puissance virtuelle. Tombés avec leur Planète dans la voirie, ils y ont subi toutes les péripéties de ce dégradant séjour. Les vicissitudes d'une atmosphère acide et dissolvante ont anéanti les derniers lambeaux de vêtements qui leur restaient encore. Ils sont roides et nus, comme des cadavres. Revêtus, par l'effet du contact de l'air, d'une peau calleuse, ils ne ressemblent pas mal à une graine revêtue de son écorce. En cet

état, ils ne sauraient exciter les appétits des bêtes féroces, des animaux venimeux, ni des insectes ressuscités avant eux. Ils ont été mis à l'abri de tout par les soins de la Providence.

Aussitôt qu'arrive dans l'atmosphère le fluide sonique divin, la léthargie cesse et la vie rentre petit à petit dans ces germes, dépouillés de leur enveloppe calleuse. La carrière de tous ces Humanimaux, si brusquement interrompue, reprend son cours sur ce nouveau pays.

On le voit, vague et grossière comme l'époque où elle prit naissance, la tradition des temps primitifs était, il faut en convenir, calquée de loin sur la vérité. Qui pourrait se refuser à reconnaître les traditions antiques dans tout ce que nous venons de dire ? Tout y est obscur et entouré d'erreur, mais il ne pouvait pas en être autrement, et Dieu veut laisser sa part au libre arbitre. Il veut que l'Humanité ait le mérite de tous les progrès qu'elle fait. Un jour notre Humanité saura tout et comprendra tout. Au fond, il est bien sûr que la vérité se trouve cachée derrière le voile symbolique et mystique de la Genèse mosaïque, qui deviendra claire et d'accord avec la science dès qu'on voudra bien s'appuyer sur cette Révélation de la Cosmogonie de l'Univers.

L'Être-Éternel-Universel crée tout par son verbe.

Il crée par les représentants de sa volonté à tous les degrés : par ses grands Messagers fluidiques, lumineux et divins, par ses Soleils des trois ordres, par tous ses intermédiaires grands, petits et infiniment petits. Et c'est toujours Lui qui travaille par son fluide divin, fractionné aussi bien dans un Soleil que dans les hominicules habitant le cerveau humain. Ce sont les fluides divins qui donnent la vie aux germes minéraux, végétaux et animaux, qui réveillent les morts de leur léthargie, font revivre et penser l'homme, une fois réveillé. Ce sont eux qui ressuscitent l'homme *tiré réellement du limon de la terre* où il crou-

pissait avec sa moitié, en compagnie d'autres frères écrasés sous le poids de la chute qu'ils se ressouviennent avoir faite du monde harmonieux (qui était leur Eden) sur une Planète nouvelle et grossière. Souillés par leur passé, souillés dans leur race par leurs existences mauvaises et ténébreuses qui s'incarnent en elle, ces hommes dégénérés forment bien cette race appelée du nom générique d'Adam, qui devait être ramenée au bien par l'arrivée d'un Messie divin. Et Moïse avait raison! C'est bien réellement Dieu qui fit les eaux, la Terre, le Soleil, la lumière et le firmament, en tirant ce tout des voiries célestes. Seulement Dieu ne travaille pas de ses propres mains, il a des Etres, des Génies, des Ministres répandus partout pour accomplir ses volontés dans l'immensité des Cieux.

Observations

Ici se termine la première partie du travail que nous nous sommes imposé. Nous avons essayé de donner une idée de l'*organisation matérielle* du corps de l'Etre-Eternel-Universel. Dans la seconde partie de ce travail, nous étudierons l'*organisation vitale* du Grand Omnivers et nous entrerons en plein dans les phénomènes de la Vie Universelle.

Rien de plus beau, de plus grand, de plus facile à comprendre que cette admirable Cosmogonie que nous venons d'esquisser à grands traits, et qui permet de comprendre tous nos Livres saints, restés si complètement obscurs pour nous jusqu'à ce jour. Pour ce qui est de nous, qui écrivons ces lignes, nous avouons n'avoir rien trouvé qui satisfit plus complètement notre intelligence et qui donnât plus de calme à notre cœur, ni plus d'élévation à nos pensées. Rien, d'ailleurs, ne nous paraît plus facile à comprendre que cette grande vie universelle agissant dans un corps tout semblable au nôtre, et se répandant dans toutes ses parties.

DEUXIÈME PARTIE

ORGANISATION DE LA VIE

I

GRANDES LOIS DE LA VIE DES MONDES

La vie des mondes est une véritable végétation infinie, fonctionnant au profit de l'Etre éternel universel et des Etres particuliers par l'intermédiaire des fluides vitaux correspondants. Ainsi, la vie de l'homme fonctionne à son profit et au profit de l'humanité par l'intermédiaire du sang, comme la vie de notre globe fonctionne au profit de sa vie propre et de celle des autres planètes par l'intermédiaire des eaux. C'est toujours la loi d'analogie.

Des lois *immuables* président à l'accomplissement de la Vie omniverselle. Une seule loi les résume toutes, c'est la grande Loi du progrès ou de la Perfection : LOI ASCENDANTE, car tout doit arriver à la sublime perfection dont l'Etre éternel universel est l'archétype. Mais, en vertu du libre arbitre, de cette loi en découlent nécessairement deux autres : LA LOI D'ATTENTE et LA LOI DESCENDANTE. C'est ainsi que la lumière, par négation, produit nécessairement l'ombre et les ténèbres. A la première de ces deux lois obéissent ceux qui s'arrêtent en route, incapables qu'ils sont de surmonter les épreuves et les obstacles par leurs propes forces; à la seconde, à la loi descendante, se soumettent ceux qui faiblissent et se laissent entraîner dans la voie du mal; ce sont les *déchus*.

Notre société nous donne un parfait exemple

du rouage de ces trois lois. Ainsi, on y voit les travailleurs et tous ceux qu'anime la volonté du bien s'élever dans le sein des masses, quand d'autres, insouciants et sans courage, restent constamment au *statu quo*, quand d'autres, enfin, se laissant aller au mal ou bien éblouir par la gloire et le succès, tombent des degrés élevés de l'échelle pour végéter souvent dans les bas-fonds. On voit aussi le jeu de ces trois lois dans la vie des hominicules terrestres qui s'élèvent dans le végétal et arrivent souvent à la fleur et au fruit qui constitue le pinacle de leur carrière ; mais combien plus souvent ne s'arrêtent-ils pas aux feuilles et à l'écorce pour retomber ensuite dans le chantier terrestre où ils vont recommencer une carrière nouvelle en construisant de nouveaux végétaux ? Ainsi se passent également les choses parmi les hominicules du corps humain.

C'est par *voie d'Addition* que se produit la loi ascensionnelle, car, pour franchir un degré ascendant, une unité isolée est obligée de s'unir à d'autres unités sœurs par un intermédiaire d'ordre supérieur chargé de la faire entrer dans une carrière plus élevée. Il y a incrustation des mondicules, entraînant avec eux les hominicules de leur mobilier.

Mais tout ce qui se présente à l'ascension n'est point admis, car la Nature est trop sage et trop juste pour ne pas faire un choix. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Il se fait donc un triage par *voie de Soustraction*. Le bon s'élève et le mauvais attend ou bien descend.

Toutes ces opérations de triage se faisant partout, il y a répétition des opérations précédentes, *il y a fusionnement* des hominicules de même nature par *voie de Multiplication*. Enfin, toutes ces parties *fusionnées* sont distribuées dans les différentes parties du végétal qui les réclament, dans chaque fleur et chaque fruit, par exemple, dernière opération qui s'effectue par *voie de Division*.

Voilà ci-dessous le tableau de ces diverses opé-

rations, ayant en regard le synonyme qui lui correspond :

OPÉRATIONS	SYNONYMES
Addition.....	Incrustation.
Soustraction.....	Ascension, Attente et Descension.
Multiplication	Fusion.
Division.....	Transformation.

Telle est la LOI DES QUATRE RÈGLES qui constitue la vie, laquelle n'est autre chose qu'une *digestion*, toujours composée partout, dans l'infiniment petit aussi bien que dans l'infiniment grand, de triages et de classements. C'est toujours et partout la loi de justice, de sagesse et d'équité.

Mais ce qui domine tout dans le grand Omnivers, sans limites et sans bornes, c'est

LA LOI D'ATTRACTION ET D'AMOUR,

qui préside à l'exécution de cette loi ascensionnelle dont nous venons de parler. Le *fluide attractif* est l'agent de toutes les attractions ; il est une émanation de la pensée divine. Entre les êtres, l'attraction, c'est l'Amour. Dieu lui-même veille à la provende d'amour divin nécessaire à la vie des mondes ; il enveloppe les mondes de son amour infini.

Par l'amour, inestimable vertu divine, les vies s'attirent, *fusionnent*, s'élèvent et s'approchent de leur Créateur. Unies par l'amour, elles peuvent tout ; privées de cet amour, au contraire, elles s'écartent, se divisent, et, s'affaiblissant, elles *descendent* en tombant de chute en chute. C'est pour cela que notre Christ, résumant la morale divine, est venu nous dire : Aimez-vous les uns les autres.

La grande loi d'ascension n'est autre que celle du progrès sans fin s'effectuant par voies de transformations successives ; c'est le souffle de l'Etre universel, aiguillon éternel de la marche de tout vers la perfection.

Mais à ces lois primordiales divines s'en rattachent d'autres non moins importantes pour le jeu du progrès des êtres : en tête se trouve la *Loi d'Indépendance et de Liberté*, car tout atome est fait à l'image de Dieu. C'est le libre arbitre qui, partout, par son exercice, moralise les actes de tous les êtres intelligents et donne de la valeur aux épreuves auxquelles ils sont soumis. D'ailleurs, le fait et le retour des épreuves sont eux-mêmes la conséquence directe de la liberté et de l'exercice du libre arbitre.

Il y a de plus la *Loi d'économie suprême*, en vertu de laquelle rien ne saurait se perdre nulle part. Par elle toute substance partant du bas de l'échelle passe, en s'épurant et se perfectionnant, par tous les alambics disposés sur sa route pour l'aider à monter. Toute la matière épurée se donne rendez-vous au *Grand estomac vierge* où tout se renouvelle sans perte. C'est là que se fait cette éternelle digestion en vertu de laquelle le *superfin* continue à monter, pendant que le *grossier* descend et continue à descendre toujours jusqu'au chantier des rebuts où, soumis à la loi d'attente, il reste dans ces géhennes ténébreuses jusqu'à ce que vienne le moment de recommencer de nouvelles carrières. C'est ainsi que les choses se passent chez l'homme : si nous mangeons un fruit, la partie succulente, celle qui a suivi la voie d'ascension, nous alimente et suit sa carrière dans notre corps sans qu'il s'en égare un atome ; la partie dédaignée comme indigne de nous alimenter tombe immédiatement dans le chantier terrestre, où elle ira porter sa substance au règne végétal, sans jamais en laisser égarer une seule parcelle, sûre d'ailleurs de revenir un jour à nous. Mais toujours, en vertu de la loi d'incrustation, le mauvais s'améliore, le

faible devient fort, le grossier se raffine et l'inutile retrouve toujours un emploi.

Ainsi s'établit, en fin de compte, le plus harmonieux équilibre.

II

VIE DU GRAND OMINVERS

Du centre du grand Omnivers la substance divine dispense et dirige la vie omniverselle par l'intermédiaire de ses fluides divins, de ses messagers et de ses mondes célestes. C'est absolument de la même manière que, du milieu du cerveau, l'étincelle divine préside à la vie humaine à l'aide de ses mondicules célestes et de ses messagers hominiculaires infiniment petits. Comme les artères de notre corps portent la vie aux mondicules matériels et fluidiques de ses neuf natures, ainsi les mondes spirituels vivifient les mondes matériels et les mondes célestes du grand Omnivers. La vie générale des mondes consiste pour eux à exécuter la loi ascensionnelle des quatre règles en poursuivant une succession de carrières marchant par phases successives, composées chacune de la *naissance*, de l'*épuration* et de la *transformation*. Un soleil central naît au monde. Où était-il avant ? Il était matière solaire ou planétaire d'ordre inférieur. Où est-il après ? Il est devenu grand Messager divin, membre du tourbillon chargé d'une mission de premier ordre. En dehors des fonctions spéciales à sa nature, c'est un alambic chargé d'une précieuse élaboration de fluide et d'aromes utiles à la vie générale de tous les globes qui dépendent de lui. Tout le travail opéré sur ce soleil se fait par les efforts et l'industrie de son quatrième règne (*le règne humain*), sous la direction immédiate et intelligente de la vie du globe, dont la mission particulière consiste à conduire

à maturité ses quatre règnes, et le globe tout entier lui-même, à un degré d'harmonie qui les élève à une nature supérieure. Sa mission convenablement accomplie, il monte en grade dans la hiérarchie des mondes.

III

VIE PARTICULIÈRE D'UNE PLANÈTE

Nous allons essayer de donner une idée de la carrière particulière d'un globe quelconque et de son mobilier, d'une planète compacte par exemple.

Arrivée à son poste, une planète se hâte de se nourrir, par son cordon aromal, de tous les fluides nécessaires à la formation et à l'alimentation de son atmosphère ainsi qu'à la résurrection de tous les germes de son mobilier. Au bout du temps voulu, ses quatre règnes se trouvent en plein fonctionnement : tous les minéraux, dans l'état d'attente, vivent de leur vie attractive, et la terre végétale est peuplée de végétaux à la vie muette et intuitive, d'animaux doués de vie instinctive, enfin d'êtres humains qui, privilégiés de l'étincelle divine, sont greffés sur les règnes inférieurs et vivent de la vie intellectuelle.

C'est le soleil dont elle dépend qui fournit à la planète tout ce dont elle a besoin et qui donne aux alambics minéraux, végétaux, animaux et humains, leurs aliments matériels, vitaux et célestes. Les résidus matériels et fluidiques de cette alimentation sont abandonnés, les premiers à la voirie terrestre, et les seconds à la voirie fluidique inférieure.

La Planète est faible et grossière d'abord, mais, aidée par le soleil qui favorise ses humanimaux de ses effluves d'amour, elle sort bientôt de ses langes, répand la lumière céleste dans tous les membres de son Humanité, qui lui prête

elle-même son aide pour épurer les quatre règnes et amener tout le mobilier planétaire à la plus complète harmonie.

CONSTITUTION D'UNE PLANÈTE

PRINCIPE MATÉRIEL

(*Trois natures matérielles.*)

1° Charpente rocheuse formant ses os.
2° Terre végétale, enfermant matières grasses et combustibles, qui correspond à l'ensemble des chairs et des graisses du corps humain.
3° Les végétaux, correspondant aux nerfs.

PRINCIPE VITAL

(*Trois natures vitales intermédiaires.*)

1° L'eau, ou principe vital proprement dit, contenant :
2° Le fluide métallo-ferrugineux humide (*hydrogène*).
3° Le fluide phosphorescent-aimanté humide.

PRINCIPE DIVIN

1° Le fluide phosphorescent-électrique-aimanté.
2° Le fluide sonique.
3° Le fluide divin.

Comme dans le grand et le petit Omnivers, ces neuf natures sont dirigées par la dixiéme qui est la vie de la Planète.

Ainsi sont composés les mondes transparents, ainsi les mondes lumineux et aussi les mondes fluidiques.

La Planète porte à son centre un foyer lumi-

neux des métaux les plus purs en fusion. C'est là qu'est le foyer de la chaleur phosphorescente douée de propriétés digestives ; c'est aussi le foyer de l'intelligence et le siège de la vie du globe. Portant sa croûte végétale en dehors, la Planète est en contact avec l'atmosphère qui constitue ses poumons, et avec les mers qui forment son cœur et sont le siège de son principe vital humide ; les mers, les pluies, les courants intérieurs, les rivières et les fleuves correspondent à notre sang artériel et veineux.

Du centre fluidique incandescent de la Planète, partent incessamment des courants de fluides phosphorescents électriques destinés à alimenter ses voiries matérielles, et qui suivent les interminables ramifications métalliques du plexus terrestre. Ces émanations sont des mondicules lumineux fluidiques, infiniments petits, qui *vivent* dans leurs voiries lumineuses et transportent, à la manière des fluides de la galvanoplastie dans nos ateliers, les parcelles impalpables et infiniment petites des métaux de toute nature en fusion au centre de la Planète. Les résidus de ces substances s'arrêtent dans certaines localités et donnent naissance à des mines de métaux divers.

La Planète est régie par son Humanité, formant la vie de son mobilier travailleur. La mission de cette Humanité est de conduire le globe au point de maturité, d'harmonie et de perfection qui lui a été proposé comme but, sous la direction de la vie planétaire et sous la protection fécondante des Soleils et des mondes supérieurs.

Que le globe soit opaque ou transparent, lumineux ou fluidique, il a toujours ses quatre règnes qui travaillent à sa transformation, et l'on trouve toujours dans tous les mondes des minéraux, des végétaux et des animaux sous la direction de l'homme, mais avec des différences et des variétés sans nombre dans leurs natures qui sont toujours plus belles, plus pures, plus riches et plus puissantes, selon leur degré d'élévation.

Nous devons considérer les humains de tous les mondes comme des frères plus ou moins épurés ou parfaits, tous sortis de la même source divine, concourant tous au même but et faisant exécuter sur tous les globes la grande loi omniverselle du progrès sans fin.

IV

LES QUATRE RÈGNES D'UNE PLANÈTE

Les trois règnes inférieurs d'une Planète sont sous la présidence de l'homme qui est leur déicule.

Le règne minéral offre, dans ses roches et ses granits, le reflet des voiries et des mondes compacts ; dans la terre végétale, celui des voiries et des mondes transparents ; dans ses métaux, celui des voiries et des mondes lumineux.

Le règne végétal reproduit la nature intermédiaire par ses trois natures vitales. Tout matériel qu'il est sur un monde grossier comme le nôtre, il y représente les mondes supérieurs et ses fruits représentent les produits fluidiques des mondes des grâces.

Enfin, l'animal constitue la domesticité de l'homme. Il est chargé de soumettre à son crible une foule de substances dédaignées par son maître et dont le superfin revient en définitive au déicule terrestre, mais élaboré et repassé. Les animaux représentent les trois natures célestes : dans les poissons, on retrouve les mondes muets phosphorescents ; dans les animaux attachés à la terre et plus ou moins doués de l'organe de la voix, on retrouve les mondes soniques ; et, enfin, dans les innombrables tribus des habitants de l'air, les mondes divins.

Les trois règnes inférieurs n'étant pas destinés à fusionner en une unité, comme l'espèce humaine, ne doivent pas non plus se dégager de la Planète.

Ils suivent les destinées de leur globe, à quelque nature de mondes qu'ils aient à se rendre. Il n'y a que dans les mondes divins qu'ils ne pénètrent jamais. Aussi le devoir de l'homme sur une Planète est-il d'épurer les minéraux, de semer et planter les végétaux et les raffiner par les meilleures méthodes de culture, de dompter les animaux et les perfectionner dans leurs races.

Mais comment vient l'homme sur une Planète matérielle opaque? A sa première aspiration, en sortant du sein de sa mère, le nouveau-né reçoit sa vie et fait alliance, au moyen de son cordon aromal, avec l'atmosphère de la Planète, et dès lors commence son alimentation vitale et céleste pendant qu'en même temps se fait son alimentation matérielle. Il se trouve donc immédiatement baigné dans une atmosphère riche en trésors inépuisables de principes divins, de principes vivifiants et de chaleur phosphorescente. C'est une alimentation incessante et tout à fait indépendante de celui qui en profite. Il n'en est point ainsi de l'alimentation matérielle, excepté dans les mondes fluidiques, où elle s'opère de la même manière absolument. A mesure que les mondes descendent plus bas dans l'échelle de pureté, cette nourriture matérielle devient de plus en plus rare et grossière, de plus en plus difficile à se procurer.

Arrivé au terme de sa carrière planétaire, l'homme se transforme. Dès qu'il a cessé de vivre, les trois principes dont son corps est composé se rendent, par voie attractive, chacun à l'élément qui lui est propre : le corps matériel va à la terre, le principe vital à l'agent vivifiant de l'atmosphère planétaire, et l'étincelle divine, accompagnée de son corps fluidique, se rend à l'unité divine du globe qui doit lui servir d'intermédiaire pour se rendre ailleurs. Est-elle pure? Elle suit la voie ascendante et, laissant au globe qu'elle quitte son corps fluidique inutile ailleurs, où une nature nouvelle en réclame un nouveau, passe à des mondes meilleurs. Est-elle impure et

grossière? Elle prend alors la voie descendante et va, entraînée par sa propre lourdeur, dans des mondes plus mauvais et faits pour sa nature inférieure. Est-elle indécise, ni bonne, ni mauvaise? Elle attend que sa nature mieux épurée décide pour elle d'un sort plus heureux.

V

DE LA RACE HOMINICULAIRE DANS LES QUATRE RÈGNES

Nous avons vu que les voiries du grand Omnivers sont renouvelées et vivifiées par des mondes de leur nature; il en est exactement de même pour le petit omnivers.

Tout ce qui constitue la Planète: roches, terre végétale et minéraux, eau et air atmosphérique, solides, liquides et fluides, tout est peuplé de mondicules infiniment petits dotés de leurs quatre règnes. Ils possèdent donc des *hominicules* infiniment petits, ayant chacun une *animule* qui est une fraction, la plus minime possible, de la substance intelligente divine. Ces hominicules sont destinés à fusionner sans cesse entre eux, mais ils ne constituent jamais une unité collective. Constamment employés, sous l'empire de la loi ascendante, de la loi descendante et de la loi d'attente, ils passent de mondicule en mondicule et suivent la Planète dans toutes ses transformations jusqu'aux mondes célestes, où une vie supérieure leur est réservée. Telle est la race hominiculaire, race infinie, formant le quatrième règne, c'est-à-dire le règne supérieur du mobilier infinitésimal des mondicules de toute nature. Elle est chargée de faire circuler la vie dans toutes les voiries de la Planète. Quant aux mondicules qu'ils habitent, ils ont, comme notre Terre et tous les globes, un centre métallique superfin, intelligent, recouvert d'une écorce infinitésimale plus grossière.

Les hominicules possèdent un corps matériel de la nature du mondicule qu'ils habitent : ils sont transparents dans les mondicules transparents, lumineux dans les mondicules lumineux; ils sont fluidiques dans les fluides des eaux et dans ceux de l'atmosphère. Ils obéissent à la loi divine du progrès et sont appelés à s'élever constamment en s'approchant de plus en plus, en s'épurant, de l'homme qui est leur Dieu immédiat. En dernière analyse, ils fusionnent dans son cerveau sur les mondicules fluidiques divins, et c'est alors qu'ils deviennent *messagers hominiculaires intelligents* de leur déicule.

Au milieu du travail digestif de notre voirie terrestre se trouvent, en quantité innombrable, des hominicules de toutes les natures provenant des résidus digérés par les végétaux, les animaux et les hommes. Logés dans les détritus du grand chantier terrestre, ils y croupissent à l'état léthargique jusqu'à ce qu'ils en soient tirés par les messagers lumineux hominiculaires dirigés par la volonté de l'homme. Réveillés par ceux-ci, ils sont placés sur des mondicules matériels en formation et sont alors chargés d'élever ces mondicules à la hauteur des alambics végétaux, puis à celle des alambics animaux, enfin jusqu'à l'homme lui-même, dont ils constituent l'alimentation matérielle et fluidique.

Les hominicules léthargiques, enfermés dans les roches et toute la charpente osseuse de la Planète, sont exposés à y faire de longs séjours. Ils ne peuvent s'en dégager que par le fait d'une pauvre et triste végétation d'aventure ou par le hasard d'un voisinage végétal puissant. Les lichens, les mousses, etc., remplissent auprès d'eux une mission de salut et de résurrection. Ainsi la pierre qui roule, le moellon qu'on taille, le bois qu'on rabote et toutes les diverses substances employées par les hommes dans leurs industries renferment des hominicules à l'état léthargique et ne sont sans vie que pour un instant; ils doivent tous ressusciter un jour. Les

hominicules sont donc partout à l'état de *germes*.

C'est ainsi pareillement que les êtres humains, ceux qui ont pris la voie descendante, restent en léthargie de malheur dans les voiries des mondes compacts où ils y sont classés après la transformation de leurs globes, qu'ils n'ont pu suivre par cause d'indignité dans leur ascension vers une vie plus élevée. C'est la *géhenne* dont parle le Christ.

VI

Vie combinée des quatre règnes

Les végétaux de notre Planète peuvent être considérés comme les représentants des mondes fluidiques sous le point de vue de leurs fonctions vitales et vivifiantes vis-à-vis des autres règnes. La sève est le sang des végétaux et les nourrit comme l'eau nourrit la Planète. Elle contient le fluide métallo-ferrugineux et le flu de phosphorescent aimanté végétal, fluides imprégnés d'humidité et qui vivent eux-mêmes au moyen des mondicules qui leur sont propres. La sève circule et se vivifie dans les feuilles qui sont leurs poumons absolument de la même manière que le sang dans les poumons humains, comme les mondes dits spirituels dans les poumons de Dieu. Cette sève est nourrie par le contact du fluide armal, qui est la partie la plus grossière du fluide *phosphorescent-électrique-aimanté-sonique-divin*.

La graine et le plan apportent avec eux le germe ou principe de la végétation ; c'est un globule solaire central qui se développe à l'aide du principe vital humide. Par la fermentation de la graine, les racines, ou *organes de la vie*, se forment et pompent par en bas leur alimentation vitale humide, tandis que la tige, fécondée par le fluide électro-aimanté, aspire par le haut son alimentation fluidique aromale. Le végétal, dès-lors, croît et progresse, les mondicules opaques arri-

vent de la terre par ses racines, et les mondicules solaires, entrant dans le sein de la plante, jouent le rôle de chefs d'univers et créent des chefs de tourbillons, qui, eux-mêmes, créent des mondicules matériels qu'ils alimentent fluidiquement. C'est identiquement de la même manière que tout se passe dans le corps de l'homme aussi bien que dans le grand Omnivers.

(*A suivre.*) RENÉ CAILLIÉ.

Les Quatre Évangiles de l'avocat Roustaing

(*Suite*)

MATHIEU, XVII (v. 1-9); MARC, IX (v. 1-9); LUC, IX (v. 28-36.)

Transfiguration de Jésus sur le Thabor. — Apparition d'Élie et de Moïse. — Nuée qui couvrit les disciples. — Voix qui sortit de cette nuée et paroles qu'elle fit entendre.

Cette manifestation, qui eut lieu sur la montagne, fut une puissante manifestation spirite qui eut pour but d'affirmer la mission de Jésus, comme Christ. Par cette transfiguration, Jésus reprenait, *aux yeux* de ses disciples, les ATTRIBUTS de sa nature, mais VOILÉS cependant, car ils n'en auraient pas pu soutenir l'éclat.

« La présence de Moïse et d'Élie, visible aux yeux de ses disciples, était un moyen de frapper leur imagination et de *sceller*, pour ainsi dire, à leurs yeux, l'élévation spirituelle du Christ COMME *Messie promis*. Moïse et Elie avaient tous deux promis le *Messie*; leur présence sanctifiait et sanctionnait donc, aux yeux des Apôtres, les prophéties faites et la mission de Jésus.

« LA VOIX QUI SORTIT de la nuée ET FIT entendre ces paroles, EN PRÉSENCE de Moïse et d'Élie : *Celui-ci est mon fils bien-aimé*..... AFFIRMAIT *ainsi*, au nom du Père, du Tout-Puissant, cette mission. La présence de Moïse et d'Elie consacrait *pour tous*, dans le présent

et dans l'avenir, l'intervention des Esprits auprès des hommes : c'était la MANIFESTATION SPIRITE révélée aux apôtres.

« Pierre, Jacques et Jean gardèrent le secret, ainsi qu'il leur avait été commandé par Jésus ; ce ne fut donc qu'après l'accomplissement de la mission terrestre du maître qu'ils racontèrent les faits ; puis chacun des trois évangélistes rapporta ce qui lui avait été dit ; leur narration n'est donc que le reflet des impressions, des appréciations et des interprétations humaines.

« Jésus prit et emmena avec lui Pierre, Jacques et Jean, parce que, entre tous les apôtres, ils étaient ceux qui avaient les dispositions physiques les plus favorables pour les rendre aptes médianimiquement à la manifestation spirite qui devait et allait se produire. Lors de la manifestation qui eut lieu, ils étaient dans l'engourdissement qu'éprouvent les médiums et furent environnés, par les Esprits qui suivaient partout Jésus, de fluides qui les mirent à même de voir. Mais Jésus ne parut pas « dans toute sa gloire », ils en auraient été éblouis ; il ne fit que se draper dans ses fluides lumineux *aux yeux des hommes*, qui le firent resplendir comme un soleil pendant que ses vêtements prirent la blancheur de la neige, en vertu d'une certaine combinaison fluidique. D'ailleurs tous les Esprits vous racontent, dans les communications médianimiques qu'ils vous donnent, que plus un Esprit est élevé et plus il apparaît éclatant de lumière et de blancheur.

« Le phénomène de la transfiguration qu'accomplit Jésus n'est pas, comme puissance physique, un prodige aussi grand que vous le pensez. Cette faculté et ce pouvoir appartiennent à tous les Esprits élevés, qui peuvent se produire dans les conditions qui sont en rapport avec leur degré d'élévation. Nous-mêmes, *quand cela est nécessaire et nous est permis*, nous pouvons nous rendre visibles et tangibles sous forme humaine, puis opérer notre transfiguration en assemblant

autour de nous les fluides lumineux nécessaires. C'est ainsi que Moïse et Élie se rendirent lumineux sous apparence humaine à côté de Jésus, et si, seuls parmi la phalange innombrable d'Esprits qui environnaient Jésus, ils se rendirent visibles, c'est que leur présence à côté de Jésus était seule nécessaire pour expliquer la mission du Christ.

« La nuée qui couvrit les disciples n'était autre que les fluides qui les environnaient.

« Le phénomène de la transfiguration de l'être humain peut s'accomplir parmi vous. Pour le produire, il faut le concours du périsprit du sujet et du périsprit de l'Esprit ou des Esprits qui opèrent le phénomène; il y a combinaison fluidique par l'emprunt que l'Esprit fait au périsprit de l'incarné de son fluide animalisé. L'Esprit qui opère mêle son périsprit à celui du sujet, de sorte que, enveloppant le sujet des fluides périspritiques combinés, l'Esprit lui donne l'apparence qu'il veut lui faire prendre. Le sujet se trouve enveloppé, couvert de ces fluides qu'il ne sent ni ne voit et qui s'étendent sur lui comme une cloche et prennent, *aux yeux des assistants*, l'apparence que l'Esprit veut. Le sujet sent qu'il parle sans qu'il le veuille, mais ne reconnaît pas celui qui lui met les paroles sur les lèvres. Il est inconscient de tout ce qui se passe. C'est ainsi que le médium psychographe qui sent une légère pression entraîner son bras, ne sent ni ne voit la forme qui se pose sur ce bras pour le mettre en mouvement, à moins cependant que le médium soit en même temps *voyant*.

« L'esprit qui opère la transfiguration peut non seulement rendre visibles et tangibles, *aux yeux des assistants*, toutes les apparences qu'il juge convenable de montrer, mais encore donner au sujet les traits du visage, le regard, le son de la voix et jusqu'aux formes et habitudes de langage de la personne dont l'Esprit reproduit l'apparence corporelle. Pour tout cela, l'Esprit emploie les organes de la vue et de la voix de l'in-

carné qui lui sert d'instrument, ainsi que de ses membres pour agir. Au besoin plusieurs Esprits se réunissent pour atteindre le but qu'ils se proposent, mais il faut pour cela que le sujet ait des dispositions à plusieurs médiumnités, ce qui est rare, surtout aujourd'hui, mais l'avenir développera ces facultés chez les hommes.

« L'illusion est telle que les assistants croient voir, entendre, ou voir agir la personne dont la transfiguration leur montre l'apparence. Les Esprits peuvent même ainsi faire apparaître une personne morte. Et ils peuvent donner au sujet transfiguré soit l'apparence d'une personne grande et robuste, soit celle d'un petit enfant [1].

« Tous les hommes ne sont pas des sujets aptes à produire les phénomènes spirites, mais, pour l'incarné remplissant les conditions voulues au point de vue moral, nous sommes toujours prêts à faire les efforts nécessaires pour remédier à ce qui lui manque physiquement. Mais combien peu êtes-vous qui possédez la foi assez forte, l'élévation de l'âme assez grande, le renoncement assez puissant, la charité assez douce, pour nous attirer suffisamment ! »

MATHIEU, XXIII (v. 10-13) ; MARC, IX (v. 10-12.)

L'esprit d'Elie réincarné dans la personne de Jean le Précurseur, fils de Zacharie et d'Elisabeth.

En attirant l'attention de ses disciples sur le retour d'Elie dans la personne de Jean-Baptiste, Jésus posait les bases de la Révélation Spirite, qu'il devait établir plus tard, *sous voile*, dans son entretien avec Nicodème, et qui plus tard encore (aux temps d'aujourd'hui) devait être faite aux

1. Il faut lire les admirables pages donnant l'explication de la transfiguration de l'être humain à la page 327 et suivantes du 2e volume des *Quatre Evangiles* de Roustaing.

hommes par les Esprits du Seigneur. Quant au présent *d'alors*, les paroles de Jésus ne faisaient que ratifier les prophéties des livres anciens. Jésus proclama donc ainsi, *en esprit et en vérité*, la loi de la réincarnation d'Elie dans le corps de Jean *le Précurseur*.

Dans toute cette étude que nous faisons ici de cette œuvre admirable dictée à Roustaing par les apôtres et les disciples de Jésus, il faut, pour la comprendre, d'abord croire à l'existence d'un Dieu personnel gouvernant l'Univers, et alors il sera tout naturel d'admettre comme conséquence que ce Dieu, dans sa prescience et sa sagesse infinies, approprie aux temps, aux intelligences, aux besoins de chaque époque et de chaque ère les événements, les Révélations, et tout cela dans les conditions voulues pour la marche lente mais régulière et toujours progressive de l'Humanité terrienne.

La Révélation mosaïque, la Révélation chrétienne et la Révélation spirite forment un ensemble de Révélations qui prouve cela par excès d'évidence. Elles se succèdent régulièrement en se greffant l'une sur l'autre et montrent bien le plan conçu d'avance et la suite dans la pensée.

« Ce que Jésus ne pouvait pas et ne devait pas dire alors et qui doit MAINTENANT être dit, le voici : Moise, Elie, Jean-Baptiste, NE SONT QU'UN. Nous sommes chargés de vous le révéler, car les temps sont venus où LA NOUVELLE ALLIANCE DOIT S'ACCOMPLIR, où les hommes (juifs et gentils) doivent s'abriter sous la même croyance : DIEU, UN, UNIQUE, INDIVISIBLE, Créateur incréé, éternel et SEUL éternel :

LE PÈRE ;

JÉSUS-CHRIST, VOTRE PROTECTEUR, VOTRE GOUVERNEUR ET VOTRE MAITRE :

LE FILS ;

ET LES ESPRITS DU SEIGNEUR, purs Esprits, Esprits supérieurs, bons Esprits, qui travaillent

au progrès de votre Planète et de son Humanité sous la direction du Christ :

LE SAINT-ESPRIT.

« Moïse a préparé la venue du Christ et l'a annoncée *sous voile*. ELIE a jeté un grand éclat sur la tradition hébraïque et a été annoncé par les prophéties comme devant être le précurseur du Christ. JEAN-BAPTISTE, fils d'Élisabeth et de Zacharie, fut le *Précurseur*. Ces trois personnalités ne sont qu'une seule et même *individualité*, qu'un *seul et même Esprit* INCARNÉ trois fois.

« La réincarnation a été longtemps *oubliée* ; IL FALLAIT qu'il en fût ainsi, parce qu'il fallait qu'un voile fût jeté entre les hommes pleins de vices, de forfanteries et de superstitions. Les mystères d'outre-tombe devaient être voilés jusqu'à ce que votre Humanité fût devenue, en vertu des progrès accomplis, apte et capable de les saisir et de les comprendre. »

MATHIEU, XVII (v. 14-20) ; MARC, IX (v. 13-29) ; LUC, IX (v. 37-43), ET XVII (v. 5-6).

Lunatique. — Foi toute-puissante. — Prière et jeûne.

Voilà une preuve bien frappante de la mission de Jésus et de son pouvoir.

« Vous pouvez, chers amis, établir au point de vue spirite une comparaison entre le fait qui vous est décrit et ce qui se passe de vos jours. Comme l'enfant amené par son père, vous êtes de pauvres sourds-muets, même aveugles, et vos infirmités, provoquées par de mauvaises influences, vous poussent dans tous les dangers, provoquent toutes vos chutes. Priez et comprenez bien toute la force de la prière, non pas de cette prière qui n'est qu'une répétition de mots

plus ou moins harmonieux, non point de cette prière qui n'est que sur les lèvres, mais de celle qui sort du cœur. C'est au fond de votre cœur qu'existe cette force répulsive qui fait sortir, dans un élan d'amour et d'adoration, la prière *spirituelle*, cette pensée pure qui s'élance d'un seul jet jusqu'au pied du trône de L'ÉTERNEL. Qu'importent les mots ! Qu'importe même la pensée ! C'EST l'amour qu'il faut; C'EST l'humilité ; CE SONT tous les actes de votre vie.

« *Jeûnez* par l'abstention des pensées coupables, inutiles ou simplement frivoles ; *jeûnez* par la sobriété dans la satisfaction de vos besoins matériels ; *jeûnez* par votre modestie, votre régularité de mœurs, votre sagesse de conduite ; *jeûnez* en sachant vous imposer des privations qui n'attentent point à votre organisme, mais qui peuvent être utiles à vos frères. »

Les disciples de Jésus furent impuissants à éloigner l'Esprit obsesseur parce qu'ils n'avaient point assez de foi. La foi transporte les montagnes. Jésus, s'adressant à ses disciples, disait : *O génération incrédule et infidèle !* C'est que, n'ayant pas confiance, ils n'obéissaient pas. La foi *seule* peut faire « les miracles », et ceux qui *doutent* sont privés de leurs facultés et sont entraînés souvent dans des désordres qu'ils ne peuvent plus maîtriser.

« L'Esprit obsesseur fit sentir à l'enfant son influence, et ce fut l'enfant qui, pressentant la crise qui allait le briser, jeta le cri de frayeur qu'on entendit. Jésus laissa cet Esprit aux mauvais caprices de son libre arbitre jusqu'au moment où il lui dit : *Sors de lui et n'y rentre plus*. Les signes de mort apparente que donne l'enfant étaient dus à la lassitude de la secousse qu'il avait éprouvée. Jésus rétablit ses forces en employant, comme toujours, sa puissance magnétique.

D'où vient que nous n'avons pu chasser ce démon ? dirent les disciples au Christ. Cela montre qu'ils avaient déjà guéri des malades et

chassé des Esprits obsesseurs. Le Maitre préparait donc ses élèves pendant qu'il était avec eux. On le voit, tout concourait, dans la série des faits et des événements, à développer leur foi et à les rendre aptes à la mission qu'ils devaient accomplir, alors que Jésus aurait terminé la sienne.

MATHIEU, XIX (v. 1-9); MARC, X (v. 1-9).

Divorce. — Mariage.

Ce que nous raconte la Genèse de la formation de l'homme et de la femme, sortis des mains du Créateur comme la statue d'argile des mains du potier, n'est qu'un *emblème*. En rappelant les paroles *emblématiques* de la Genèse et en ajoutant: *Et ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair*; *que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni*, Jésus MONTRE aux hommes le caractère d'indivisibilité et de solidarité qui, selon la loi divine, DOIT présider à l'union de l'homme et de la femme pour accomplir en commun, unis de corps et d'âme, avec tous les devoirs que cette union comporte, le pèlerinage de la terre.

« La loi divine, nous disent les révélateurs, n'est pas seulement matérielle, elle est aussi morale : Le mariage, sous le point de vue de la *nature humaine*, n'est que l'union de deux corps qui doivent reproduire. Que donc ils ne s'adonnent point à la débauche, qu'ils ne se souillent pas, qu'ils se soumettent simplement aux lois animales de leur nature, et ils n'auront rien à craindre de la justice divine. Mais, à côté de la loi divine qui, dans l'ordre matériel, a institué l'union libre des sexes pour l'accomplissement de la loi de reproduction, est la loi divine dans l'ordre moral: c'est la loi d'amour que vous voyez fonctionner et se développer selon la loi immuable du progrès dans tous les règnes de la nature. Vous voyez, dans le règne animal, la loi d'amour s'affirmant d'abord

sous la forme de la promiscuité, puis, dans certaines espèces, manifestant les signes précurseurs de l'union intime des corps et des âmes; et ainsi en est-il de l'*accomplissement* de ces paroles emblématiques de la Genèse relativement à l'homme et à la femme : *Et ils seront deux dans une même chair.*

« L'union de l'homme et de la femme sera, parmi vous, à la fois libre et indissoluble, selon le sens, *en esprit et en vérité*, de ces paroles emblématiques de la Genèse rappelées par Jésus aux Pharisiens ; elle sera à la fois libre et indissoluble selon la loi naturelle devant Dieu, par l'union indivisible et solidaire des corps et des âmes ; elle portera librement des fruits de justice et de chasteté, sous l'influence et la pratique de la loi d'amour, entre deux créatures indépendantes, libres et responsables de tous les devoirs au point de vue conjugal, ainsi qu'aux points de vue de la paternité et de la maternité à l'égard des Esprits qui viendront s'incarner pour accomplir de nouvelles épreuves.

« Christ, en disant de ne pas séparer ce que Dieu a uni, a coupé court à l'abus du siècle où il est descendu sur notre terre et a mis une entrave à la corruption des siècles à venir : mais *il n'a pas condamné deux Esprits antipathiques à se fourvoyer l'un l'autre.* Selon la loi divine, vous ne devez pas contraindre, physiquement, deux Esprits antipathiques à se coudoyer journellement ; mais il ne faut pas prendre cette faculté pour un prétexte d'inconduite : tout est là. Le corps de l'homme et de la femme n'est rien aux yeux du Seigneur, EN CE SENS QUE Dieu a fait l'homme et la femme au point de vue *de l'Esprit* et non du corps qui n'est que l'instrument, pour l'Esprit, de ses épreuves terrestres. C'est donc leur Esprit que l'homme et la femme doivent préserver de souillures. »

Etre adultère signifie : *violer la loi de Dieu* en manquant à la loi d'amour, de justice et de charité. Tous nos mariages sont autant d'adultères,

car ils ont perdu tout caractère sacré puisqu'ils ne sont absolument que l'exécution d'un traité de commerce dont les deux parties sont plus ou moins scrupuleuses à remplir les obligations.

« La loi sur le mariage, dit la Révélation, a besoin d'être méditée profondément et reconstruite *sur la loi naturelle* DEVANT DIEU ; mais il faut pour cela que les passions et la cupidité de l'homme aient fait place à des sentiments plus élevés ; il faut qu'il comprenne l'union de l'homme et de la femme dans ce qu'elle a de SAINT et de GRAND devant le Seigneur ; il faut qu'il comprenne les devoirs immenses qu'il doit remplir quand il accepte la responsabilité du mariage, devoirs sacrés auxquels il ne lui est pas permis de faillir et que Dieu protège de son amour. Mais la société est trop entachée de préjugés, d'abus et de vices, pour que cette réforme puisse avoir lieu de suite: ce sera l'œuvre du temps et du progrès.

« Le mariage doit être et sera un jour, comme conséquence et fruit de votre épuration morale, un choix libre, accepté librement devant Dieu et se maintenant librement, même après la mort du corps matériel, car alors, qu'il aura été interrompu sur terre, il se continuera dans l'erraticité. L'union vraie qui a été contractée sur terre est un lien puissant qui réunit, dans l'éternité, ceux qui l'ont formée dans une sympathie que rien ne pourra plus jamais altérer.

« O hommes, si fiers de vos mœurs, de votre société, qu'elle est vieille et laide cette société ! et qu'elle a peu les mérites que vous lui supposez ! Momie, chargée de reliques dorées cachant sa pourriture et ses hontes sous des lambeaux de dentelle et de soie !

« Qu'avez-vous besoin des hommes pour appeler sur vous la bénédiction religieuse qui vous est refusée par eux ? Rendez hommage au Créateur, implorez-le, et sa bénédiction descendra sur vous. N'êtes-vous pas entourés de lévites ? Ces lévites sont les bons Esprits, messagers de Dieu toujours

prêts à vous donner la bénédiction en son nom. Sachez donc trouver le bonheur dans la pureté et la simplicité de vos cœurs. »

René Caillié.

(*A suivre.*)

LITTÉRATURE, ART

Tu te plains de ne pas être aimée...

Tu te plains de ne pas être aimée, ô pauvre âme.
Tu cries dans la nuit comme un sanglot des vagues.
Ah ! comment consoler ton désespoir de femme
Puissant comme l'instinct, têtu comme les vagues ?

Ma gorge sèche de l'amour des certitudes.
Que pourrais-tu m'offrir, créature de Dieu,
Qui soit plus qu'un regret ou mieux qu'une attitude ?
Tu n'es qu'un rêve obscur dans le péché de Dieu.

Sous toi j'approfondis le mystère et la Norme :
Plus loin que tes fiévreux et timides transports,
Je scrute l'Eternel aux tempêtes énormes.
Et je respire l'air sacré dont vit la mort.

Le soir, après les durs travaux, la lèvre amère,
Je m'accoude sur un balcon, — tout près du ciel
D'où tombe immensément une étreinte de mère,
Je suis la bouche du soupir universel !

Et s'élève la voix que seuls les purs entendent,
La voix grave, la voix si tendre en nos déserts
Que l'âme, pénétrée à mourir, se demande
Si ne se rompt déjà la misérable chair...

Rien ne me vaut tes yeux, tes bras et ton silence,
Si ce n'est le Mystère infaillible d'en haut :
Quand ton verbe amoureux s'alanguit ou s'élance,
Seul, il sait être plus pressant le Divin Mot.

Ne t'étonne donc plus de ma tristesse intense
Même dans ton parfum, ô fleur de l'Univers,
Le symbole a lassé mon âme qui s'offense
De tout ce qui n'est pas l'Esprit splendide et fier.

Ne t'étonne donc plus de ma tristesse intense.
La Beauté même n'est qu'un voile où je m'égare,
Le Mensonge pourrit la saveur des fruits rares,
Je mâcherai l'ardent noyau de la substance.

Jules Bois.

Les Noces de Sathan [1].

Par Jules Bois

Ce drame, que nous avions déjà présenté à nos lecteurs, fut, avant son apparition et son succès au Théâtre d'Art, presque totalement refondu par le poète.

Jules Bois est de ces esprits d'ardeur qu'une inquiétude vers le mieux tourmente et soulève.

Comme l'Idée non moins que l'Art le sollicite, et que l'Idée, par elle-même et par les élans plus hauts qu'elle impose à l'Art, est une insatiable tentatrice de progrès, Jules Bois est toujours en anxiété et en vitalité, noble anxiété du vrai qu'exprime et concentre toute la vitalité du Beau.

Mais la passion ne l'égare point aux caprices bornés de l'individuel.

Il sait reconnaître, pour s'y appuyer, la profonde éternité des puissances impersonnelles : c'est sur la montagne d'Adonaï qu'il veut semer les floraisons de son rêve libre pour qu'en la couleur des éclosions s'affirme la sève du sol inébranlable et divin.

La chaude profession de foi — car c'est mieux qu'une préface — dont le drame est précédé revèle bien ces tendances, et nous ne pourrions mieux faire que d'en citer les passages où le poète définit lui-même ses intentions avec une vivacité claire de sens et d'éclat.

« Appuyé, dit-il, sur l'Evangile de Jean en même temps que sur Platon et Pythagore, j'ai tenté, en les Noces de Sathan et de Psyché, de réaliser les promesses ésotériques, incluses dans les Noces de Sathan et de Perséphone. A Eleusis encore, l'âme humaine tourne sur ses propres pas comme un cheval de cirque, sans jamais apercevoir d'issue à sa course aveugle et entêtée. Au Théâtre d'Art l'Amour a résolu l'indissoluble. Psyché, la Perséphone d'autrefois, mais régénérée et réunie à Dieu, tombe dans les bras convulsifs de Pluton-Sathan pour le sauver par sa caresse qui est une amoureuse rédemption.

---

1. Chamuel, éditeur, rue de Trévise, 29, Paris.

« La loi de l'amour et du Salut radical prime désormais, en les condensant et en les dépassant, la loi de l'involution et de l'évolution que la lame du Tarot immobilise. »

Ainsi Jules Bois, se dégageant du Christianisme sépulcral et du dogme des peines éternelles, invoque cette grande espérance que la Kabbale magnifie et que les plus inspirés des théologiens ont entrevue : le salut final et intégral, l'enfer envolé aux cieux, la résorption de Satan au cœur du Dieu des miséricordes.

Pour nous, cette doctrine est la vraie. Nous l'avons défendue et la défendrons encore. Sur ce point le Christianisme exotérique a trahi, comme sur bien d'autres, l'âme froissée de l'Evangile.

Hugo dans la sublime *Fin de Satan*, et dans ses larges pardons lyriques, s'est fait le héraut d'analogues charités, bien qu'il n'ait pas initiatiquement approfondi l'ésotérisme du mal et du salut ; mais les intuitions des mystères étaient chez lui plus contemplatives que creusées à fond et précisées.

En la brièveté violente de son drame, que complètent d'ailleurs le *Il ne faut pas mourir* déjà paru, et le *Cycle de Psyché* qu'il médite, Jules Bois a voulu resserrer l'une des crises de cette immense rédemption du mal.

« Le salut, dit-il encore dans sa préface, nous viendra par la femme et l'intuition. Le Paraclet revêt symboliquement une forme féminine...

« La Psyché des *Noces de Sathan* symbolise justement cette rédemption par la pureté violente qui n'a pas peur parce qu'elle l'a spiritualisé du baiser. Sortie du cycle des incarnations, la délivrée sent sa volonté de rédemption l'emporter sur son désir de définitif repos. Attirée encore par l'abime du cœur de Sathan, mais supérieure à l'Eloa d'Alfred de Vigny, elle ne se perd plus dans cet abime, elle exalte cet abime, et en fait une profondeur de ciel.

C'est donc plus spécialement la Femme et l'Intuition dans leur tendresse libératrice que les *Noces de Sathan* nous glorifient.

Non que le poète s'attache à un seul principe, car il ajoute : « La faiblesse apparente de la grande dédaignée est un emblème de ce Dieu original qui cèle sa puissance au cœur débile et puéril. Sathan, avec sa robustesse d'athlète du mal, devient le vaincu, lui qui n'est que l'orgueil et que l'homme. Il ne triomphe

qu'après sa défaite, pénétré de la délicate ferveur qui l'a renversé. Alors le rôle de la femme magnifiquement s'humilie, et la voilà, comme la sainte de l'Evangile, prostrée à l'ombre de la croix et du fils époux. »

* * *

Nous avons vu les théories du poète; allons à l'œuvre.

Hermès-Coriphée, personnage annonciateur, étranger à l'action proprement dite comme les chœurs de l'antiquité, et qui, dans les *Noces de Sathan*, projette un souvenir hiératique du drame d'Eleusis, ouvre la scène.

Il proclame :

Au flanc d'une montagne parmi des lys de pourpre,
Dans la région inexplorée de l'astral,
Sathan Androgyne est réveillé par l'aurore.

Sathan est las du mal; il a trop connu le même effort.

Pourquoi lutter sans répit contre un Dieu stérile ?
Les poings tordus, les dents rouges, j'ai trop souffert
Et j'aspire à sentir enfin mon cœur ouvert
D'une langueur désespérée et puérile.

Mais la lassitude de Sathan n'est pas un sincère aspir à l'Idéal.

Psyché, cette âme de la terre qu'il a vue passer et et dont il veut se faire aimer, il a le secret et rude calcul de la perdre.

Mon souffle anéantira les fleurs d'espoir sanglant, et je prendrai Psyché dans l'embuscade du repentir...

Mais Psyché pénètre son calcul et d'avance lui en prédit l'inanité.

Et maintenant, fauve hypocrite,
Tu ne marches vers les hauteurs
Avec ton front de rédempteur
Que pour mieux pratiquer ton rite
D'impudeur parmi les hauteurs.

O fol ami, tu méconnus ta destinée...

O Sathan, la douleur n'est bonne que soumise
A Dieu, seul maître et seul aimable et seul amour;

Tu ne seras sauvé que volontaire au jour
De repentir et d'humilité sans feintise,
Quand ma frêle voix brisera ton grand cœur sourd.

Alors Sathan franchement dévoile la passion âpre, et veut y provoquer Psyché.

La douce rédemptrice appelle à son secours le ciel. Dieu lui-même apparaît dans la splendeur des Elohim. Sous leur large cantique où se rencontrent de très heureuses harmonies libres tentées par le poète, le dur révolté s'incline ; mais, vaincu, il n'est point touché :

Je ne puis supporter ces trop fades cantiques
Et je méprise Dieu de vouloir les souffrir

Et Psyché, en des vers d'une mélodie évangélique, répond sans même combattre l'erreur de Sathan :

Un jour comprendras-tu l'extase surhumaine
Qui fait qu'on ne peut plus haïr et qu'on se donne
Toujours et qu'on n'est plus qu'un être qui pardonne
Et qu'une coupe offerte à toute lèvre humaine ?

Comme pour montrer à Sathan la vilenie et le nauséabond du mal, voici que, devant lui et Psyché, défilent toutes les formes d'un sabbat à la fois légendaire et moderne.

Adam bourgeois, Eve bizarre et songeuse d'incestes, Caïn criminel et proxénète disent la basse humanité, puis les perversités de l'Invisible, puants démons stercoraires, subtils incubes et succubes « aux cheveux tissés des rayons d'astres pernicieux et blêmes », enfin Méphistophélès gommeux, Faust ancien prélat sceptique et renanisant, et les Hétaïres dont la rondo emporte Faust et Méphistophélès à l'abime.

Mais, plus grave et plus noble que les cauchemars brutaux, démoniaques, ou d'un dilettantisme alourdi, se dresse le beau fantôme d'une grâce artificielle et concertée, le fantôme de poésie qui dédaigne la vie et la foi.

Et l'*Ennoia* chante :

Nous glisserons sur les lacs froids de la pensée.
Laisse aux rives Psyché, la chrétienne insensée
Et trop humaine et trop divine et sans pensée,
Cueillir des fleurs et s'enivrer du chant des cygnes.

Quelle forme me vaut, moi, la beauté factice,
Moi que moula Vénus dans la chair de Pallas,
Moi qui pense malgré des muscles magnifiques,
Moi qui ne suis rien de naturel et de bas.

Sathan, bouillonnant des énergies de la rebellion, ne s'arrête pas au spectre helladique.

Moi le fils de l'enfer, du ciel et de la terre,
Je ne me perds pas dans le vide et le ténu.

Et Psyché lui montre qu'il ne peut pas aimer le mal.

Tu ne peux pas aimer ce qui n'exalte pas.

Tu viens de repousser la terre laide et fade,
Tu viens de repousser l'enfer terrible et dur
Et même le néant des chimères malades.

Sathan, perdu dans une songerie intense, savoure l'amer dédain de ceux qui ont fait le mal et ont avili, par la réalisation, son idéal satanique.

Il ont cru m'obéir, mes fervents, et les mondes
Hébétés sont couverts de boue et de fureur ;
Ils ont suivi la lettre en ignorant mon cœur.

Et ce dégoût lui évoquant ses victimes comme des Ilotes qui lui font honte des ivresses maudites, une aspiration trouble vers Jésus traverse son rêve. Dès lors il est sauvé. Il saisit Psyché de sa main éperdue, mais la claire rédemptrice n'est pas épouvantée. Elle brave le baiser de Sathan et lui impose le salut, non par une froide contrainte, mais par le coup d'état glorieux, irrésistible, d'un débordement d'amour.

L'amour est plus puissant que les forces puissantes
De la terre, du ciel et de l'enfer unis.
Réjouis-toi, Sathan, je t'aime et te bénis,
Et mes bras te seront des tombes caressantes
D'où je te vois ressusciter pour l'infini.

Transfiguré par le baiser chaste et libérateur, Sathan devient immense. « Le Verbe de Psyché a évoqué derrière lui une croix lunaire où, tel un Christ, il s'appuie et où Psyché l'étreindra. »

Il se voue à une œuvre de salut, une imitation frénétique du Christ.

Je suis sorti du fond du Mal et de l'Abime,
Comme l'Autre est sorti du fond des pureté.
Mais je purifierai mon noir Père l'Abime,
Les pierres du Mal construiront la Vérité.

Psyché, plus saintement chrétienne, remet au Sauveur tout le mérite de la régénération de Sathan, de cette prière dont l'écume d'or a la chaleur du blasphème.

> Je ne suis pas le Christ, je ne suis que la femme,
> Mais Dieu tout entier coule en le sang de mon cœur.

La voix ineffable de Dieu achève alors le drame, et je louerai hautement Jules Bois d'avoir maintenu la norme d'expiation et commandé à Sathan et à Psyché une réascension sanctifiée de souffrances. Car il ne suffit pas d'avoir usé le Mal, encore faut-il se dévouer efficacement au Bien, et, dans la pureté reconquise, saigner les remords où la justice satisfaite apparaît en fleurs de pourpre.

L'élan de miséricorde n'a point détruit l'harmonie de la loi ; au contraire, il a révélé la loi dans sa seule réalité qui est l'immaculé du divin Amour.

Dieu n'est pas une règle qui se venge ; comme le dit grandement le Sohar, le suprême Absolu est blanc tout entier, et il n'y a point de rigueur ni de jugement en lui.

Mais Dieu est souverainement pur, et le Mal, incapable de vivre dans cette ardente virginité, s'en éloigne, de lui-même et malgré Dieu, et cet éloignement fait toute la douleur, tout le châtiment et tout l'Enfer.

Tel est ce poème où Jules Bois a eu l'honneur de renouer la lointaine tradition du drame ésotérique et de glorifier le salut universel et la théurgie des sentiments.

Puisse, comme il le veut lui-même, son exemple être fécondateur et son apostolat arracher les poètes aux stériles vanités d'écoles formelles.

Que la poésie redevienne révélatrice de vérité et créatrice d'action ; qu'elle aille droite vers le ciel, comme une épée flamboyante et miraculeuse qui marche dans l'air et qui dirige les armées sacrées...

ALBER JHOUNEY.

Annales des Sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences paraissant tous les deux mois. Directeur : Dr Dariex (Félix Alcan, éditeur).

Sommaire de mars-avril. Documents originaux : *Cas de Padoue; Cas de Nancy.* Camille Flammarion : *Les Apparitions et leur constatation scientifique.* Olivier Lodge : *Les problèmes actuels en Sciences physiques.* Dr Alfred Backman : *Expériences sur la Clairvoyance.* Dr Dariex : *Un exemple à ne pas suivre.*

Lettre à nos coreligionnaires sur la Valeur Rationnelle des expressions : *Sensibilité, Sentiment d'Existence, Immatérialité,* par Jules Putsage. Mons, rue de la Raquette, 14. Léopold Loret, éditeur.

La Kabbale. *Tradition secrète de l'Occident,* par Papus. G. Carré, éditeur.

Anatomie de l'Esprit humain. *Science exacte des Sens, des Facultés affectives et morales et de l'Intelligence,* par Arthur d'Anglemont. Prix : 3 fr. Librairie des Sciences psychologiques, rue Chabanais, 1.

Vient de paraître à la Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais : **L'Ame humaine et le fonctionnement de la pensée,** par Arthur d'Anglemont. 1 vol. in-8 de 800 pages avec tableaux sériaires et figures. Prix : 7 francs.

L'Ame humaine ne serait point une indéfinissable abstraction, comme beaucoup d'esprits le pensent encore aujourd'hui ; l'ouvrage que nous annonçons la fait voir constituée par deux principes fondamentaux : la *substance* et l'*esprit*, intimement liés l'un à l'autre et inséparables dans leur essence.

Pour que l'esprit puisse être agissant, il lui faut, au dire de l'auteur, indépendamment des organes du corps, *son propre organisme spécial,* formé d'une substance incomparablement subtile, sans laquelle il ne pourrait ni exercer une impulsion, ni une résistance.

De là découle une curieuse anatomie de l'âme humaine, dont les organes, intangibles pour nous, mis en mouvement par les *courants fluidiques* constitutifs de l'esprit, apparaissent comme les instruments indispensables au *fonctionnement de la pensée.*

Les Noces de Sathan, de notre frère Jules Bois, se trouvent chez les principaux libraires de Paris et de province. Ce drame ésotérique a paru à la Librairie du Merveilleux. C'est l'édition définitive, considérablement augmentée et précédée d'une préface de l'auteur et d'un dessin de M. Henry Colas. Prix : 2 fr.

Comptoir d'Édition, rue Halévy, 14.

Le Livre du Jugement. *La Rédemption*, par Alber Jhouney. Prix : 7 fr.

CAHIERS DE PSYCHOLOGIE ÉSOTÉRIQUE

LA LÉGENDE DE L'ANTECHRIST

L'Antechrist était né l'éphèbe au cœur étrange.
Alber Jhouney.

1. Mon âme, obéissante au Seigneur, t'évoque du fond de l'Avenir, ô fils conscient du Sathan informe et multiforme, ô toi le dernier et le plus invincible et le plus beau des Réprouvés, ô Antechrist.

2. Elle t'évoque pour que, d'avance, les enfants des hommes, devinant la monstruosité de ton règne, se pressent autour du Christ et des prophètes et de Celui qui doit venir avant l'Antechrist et qui sera à la fois les Prophètes et le Christ.

3. Tu es la faute qui déteste la rédemption, tu es le lâche Adamah et Lucifer porte-ténèbres, tu es toute la nature et tout l'homme, tu es l'univers et la chute, — tu es le péché de Dieu. O Sacrilège, tu es toi-même un Dieu.

4. Jésus était l'Homme-Dieu, ne seras-tu pas le Démon-Dieu ?

5. Comme l'Homme et comme Dieu, tu es trois : tu es le Sathan de la Révolte, tu es le Sathan de la Luxure, tu es le Sathan de la Négation. Tes disciples, ils se lèvent dans tous les mondes, de tous les points de la terre et du ciel. Tu bondis au cœur haïsseur de l'opprimé et du pauvre, tu baves de lubricité sanglante au groin du riche dépravé. Pensif, tu t'accoudes au pupitre de Renan, toi le philosophe Sankhya et le disciple de Hegel.

6. La Bible, l'Evangile, l'Apocalypse t'ont vomi dans des anathèmes de flammes. Quand tu paraîtras, il y aura des signes dans les astres et sur la terre ; une frayeur subite entrera dans l'homme et dans l'animal.

7. Maintenant tu erres plaintif et terrible. Seule ton âme existe. Elle souffre de tout le mal qui s'accomplit, car elle est l'âme même du Mal.

8. Aucun flanc de femme, même celui de Nahéma ou de Litith, ne consentira au fardeau maleficié de ta naissance. Tu seras matérialisé d'un seul coup.

9. Alors les yeux des hommes, mûrs pour la grande épouvante, se dilateront de folie à la résurrection en toi seul de la beauté corruptrice des antiques faux dieux : Moloch, Baal, et Vénus-Astarté. Et les daïmons de tous les Grands Vices habiteront ta poitrine : la trinité lubrique, Eerath, Sirethvaa et Aglamann...

10. Aux foules stupéfiées tu revèleras l'arcane inexprimable ; tu crieras : « C'est par la route sonore du mal aux bras nonchalants de la Volupté qu'il faut marcher vers le Bien. » Mais en toi-même tu ricaneras : « Le Bien, c'est encore le Mal. »

12. « Le Christ n'était qu'un imposteur, crieras-tu, c'est moi qui suis le Messie. » Et les Juifs te croiront le Messie. — Puis tu nieras Dieu et tu diras que c'est toi, Dieu.

13. Et tu crieras encore : « Autrefois le Bien, c'était la chasteté, la pureté ; moi, je suis missionné pour réhabiliter l'accouplement. La loi de souffrance est abrogée. Frères, il faut jouir. Obéissez à la divinité de vos instincts. » — Tu monteras aussi sur la Vertu et tu en feras un coursier frénétique vers les marécages d'où l'on ne se délivre plus.

14. Tu seras le Mal Suprême. Ton triomphe exaltera Schavaoth contre Iodhevauhé. La Terre, gouvernée par ton esprit, se rappellera, pour les raffiner sauvagement, ses pires délires : Sodome et Gomorrhe, l'adoration du Veau d'or dans le désert, la corruption des hommes avant le déluge. Tu seras comme un potentat absolu en cette anarchie, comme un pape de cette impiété, comme le Mage de ces profanations.

15. Pour convaincre, tu broieras ensemble les erreurs connues et inconnues et tu en feras une pâte excitante auprès de laquelle le haschich et la terre de Siva sont de calmes repos. Tu détraqueras l'Homme par la concentration de toutes les forces perverses de l'Homme. Et tu joueras horiblement avec les paroles de Jésus-Christ.

16. Face orientale de Volupté, Messie aux langueurs de prostituée, Nécromant nourri du suc des astres noirs! Tu tortureras ceux qui repousseront ton ignominie par des supplices de mortelles délices. Ton arsenal : toutes les sortes de spasmes. Tes bourreaux : des courtisanes et des adolescents. L'Amour doit sauver le monde, tu feras de l'amour un funèbre pavot. Des caresses salies tu extrairas un poison infernal qui ravale sous la bête, qui rue à la Damnation, au Blasphème, au Néant. Tu tueras par l'Amour qui a créé le Monde.

17. Des continents nouveaux seront sortis des mers aux jours de tes victoires; et des eaux inconnues recouvriront des mondes effondrés, d'où surnageront de rares îles. Partout des colosses. Les monuments des hommes trouront les nuages, et les Anges fuiront jusqu'au septième ciel, effarouchés par ces lances énormes des Titans.

18. De ce jour à ton avènement, ô Antechrist, se lèveront sept papes. Le dernier sera mis à mort par

Toi. Enoch et Elie, dont les corps ont été conservés miraculeusement, descendront alors sur la terre et tu les feras périr. Tu amasseras des monceaux de cadavres et il y aura tant de sang sous le soleil que tu seras ivre comme un aigle de vendanges.

19. Alors tu te tordras, dansant, riant, crachant contre le firmament. Les étoiles tomberont de frayeur et le mécanisme céleste éclatera par tes fureurs magnétiques. Tu seras le Mal qui se punit par la folie et le suicide. Et le glas du Monde retentira dans ton dernier hoquet.

20. Mais l'universelle croyance, apportée par Celui qui aura été le Christ et les Prophètes, reflambera sous les cendres de matière morte. De cette épreuve elle jaillira plus pure, plus haute. Les justes s'exalteront jusques au Père, tels de fabuleux lis aux têtes fleuries dans le ciel.

21. Tu ne mourras pas, n'étant pas né. Au jour du jugement, tu seras immatérialisé comme le monde. Pendant une seconde tu souffriras tellement dans ta glorification que tu seras aimé de l'Absolu.

22. La matière et le mal mourront en toi, et l'univers, allégé de révolte et de haine, inaugurera l'ère sidérale.

23. Et toi-même tu chanteras les louanges du Très-Haut, par la volupté, dernier Messie, ô Antechrist !

JULES BOIS.

Souscription ouverte

POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame*
(Poème initiatique)

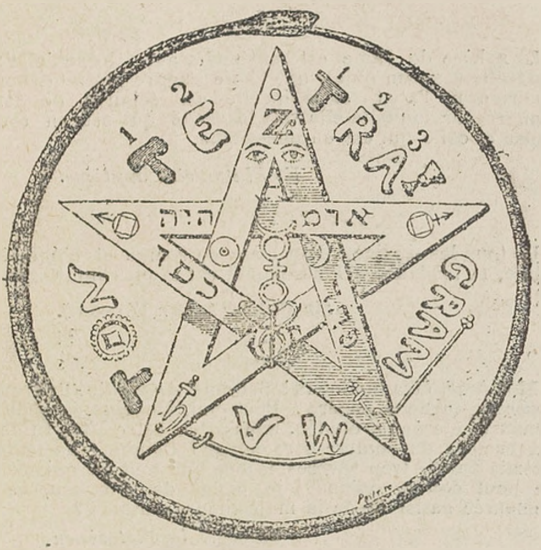
Un ami de collège	60 fr.
d° d°	30 fr.
M. Paul Redonnel, directeur de *Chimère*	» »

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

4e ANNÉE. N° 48. DÉCEMBRE 1892.

L'ÉTOILE



PENSÉES

L'essence du Mal est que le fond de ses triomphes soit le vide, l'essence du Bien que le fond de ses martyres soit Dieu.

ALBER JHOUNEY.

* * *

Si vous voulez avancer sur le chemin du progrès et de la perfection, prenez des leçons de l'amour : apprenez à aimer haut.

Cherchez dans une personne toutes les qualités que vous pourrez trouver en elle, et jetez sur ses faiblesses et sur ses défauts le manteau de la charité, et de l'amour.

F. HARTMANN.

* *

Les intelligences célestes se font voir et se communiquent plus volontiers dans le silence et dans la tranquillité de la solitude. On aura donc une petite chambre ou un cabinet secret.

Les Clavicules du Rabbi Salomon (chap. III).

*
* *

La sphère de l'âme est resplendissante, lorsqu'elle ne s'attache à aucun objet, qu'elle ne s'égare pas au dehors, que rien ne l'abat, mais qu'elle est éclairée de cette lumière par laquelle elle voit la vérité qui est en toute chose et celle qui est en elle-même.

Un Platonicien mystique.

*
* *

De tous les indices d'un cœur corrompu et d'une tête faible, la tendance a l'incrédulité est le plus infaillible.

Sir Bullver Lytton (ZANONI).

*
* *

Mon âme, être lumineux! Sublime *Angoeidès*! Pourquoi descends-tu de ta sphère? Pourquoi, des hauteurs de la SÉRÉNITÉ éternelle, étoilée, impassible, te rejettes-tu dans les brumes du sombre sarcophage? Combien de temps, avertie par de trop sévères leçons que tout ce qui meurt ne peut donner qu'une joie pleine de tristesse, es-tu demeurée satisfaite de ta majestueuse solitude?

Un Platonicien.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

Le 8 décembre 1892, *de midi au soir.*
Le 7 janvier 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

Les Treize dépendent des treize formes de la dignité des dignités.

La durée du pire moment des époques chaotiques est fixée par la Kabbale à douze heures symboliques, ainsi que le XXIIe verset nous le confirmera clairement.

La treizième heure est réservée, comme nous l'enseignera le verset XXIIIe, au relèvement et à la rénovation de toutes choses.

Le nombre douze est celui des travaux d'Hercule, des heures du Nuctéméron initiatique et des Clefs de l'alchimiste Basile Valentin.

Les *Treize* dont parle la fin du XXe verset désignent par conséquent les douze heures de l'épreuve et celle qui apporte salut, les douze principes du chaos et celui de leur organisation.

Il est évident que de tels nombres ne doivent pas être pris dans un sens littéral, mais qu'ils expriment la durée figurative d'une période de temps quelconque et surtout les Eléments occultes, les principes qui agissent pendant cette période et la gouvernent.

Pour mieux nous montrer qu'il est question, sous le voile des images, d'Eléments métaphy-

siques, le Siphra Dzénioutha nous avertit que *les Treize dépendent des treize formes de la dignité des dignités*.

La dignité des dignités est, nous le savons, l'influence lumineuse et ultime, représentée emblématiquement par la Barbe du Grand-Visage, et qui porte aux sphères émanées la splendeur du rayonnement divin.

Mais quelles sont les treize formes de cette influence ?

Les commentaires rabbiniques nous révèlent que les douze premières formes de l'influence sont les causes, les éléments originels de tous les duodénaires que l'on rencontre dans le monde spirituel et dans le monde sensible.

Elles inspirent les douze Métathèses du Tétragramme, les douze tribus d'Israël, les douze signes du zodiaque.

Raisonnant du connu à l'inconnu et de l'apparent à l'invisible, nous pouvons conclure que ces douze formes sont les douze variétés de la grâce et de l'expansion divines comme les douze signes du zodiaque expriment les douze variations de la lumière et de la chaleur solaires, pendant le cours de l'année.

Quant à la treizième forme, la Kabbale nous apprend qu'elle contient les douze autres, qu'elle les reçoit toutes en elle, et qu'elle fait de toutes une forme unique.

Ce treizième élément n'est donc que la synthèse et l'harmonie des douze autres, de même que les signes du zodiaque expriment les diverses qualités d'un soleil unique et se rassemblent dans la synthèse d'une seule année.

Or nous avons vu que les heures chaotiques dépendent des douze formes et que l'heure du rélèvement dépend de la treizième.

Je crois, par suite, ne pas trahir l'esprit du Sohar, en découvrant, dans ce symbolisme numéral, une nouvelle preuve que le chaos, l'épreuve et le mal dépendent de la désorganisation (anarchie ou despotisme), de l'action violente

des éléments livrés à eux-mêmes et privés de l'élément synthétique, et que l'harmonie, le salut, le bien dépendent de l'organisation et de la synthèse, accomplies par la sagesse providentielle, par l'élément final qui réunit les douze autres dans le pardon et la vérité de Dieu.

ALBER JHOUNEY.

Religion messianique

V

LA DÉLIVRANCE PAR LE DOUTE (*suite*).

1. — Alors, pendant que le spectre du césarisme papal, la lémure du Vatican reculera dans sa nuée de lourde pourpre, les fantômes des autres dogmes s'avanceront en tumulte sur nous, pareils aux visions de l'antre de Trophonius, à la vapeur des évocations théurges.

2. — En des nuages couleur de fer Luther s'élancera et Zwingle et Jean Huss et Calvin, à l'âme pâle comme l'acier.

3. — Et Luther criera: L'homme n'est soumis qu'à Dieu, mais il est à Dieu rigoureusement soumis. Pas de libre arbitre, mais le serf arbitre. Le juste vivra par sa foi. Les œuvres de pénitence extérieure ne sont, par elles-mêmes, que néant. Le péché d'Adam a si profondément corrompu la nature humaine qu'il a rendu la volonté de l'homme tout à fait nulle pour le bien. Les bonnes actions, les œuvres conformes à la loi, si elles ne proviennent de la grâce, sont péchés ; les vertus morales des païens, leurs actes accomplis, non par intérêt, mais en vue du bien et pour la justice, ne sont pas cependant des actes méritoires ni des vertus, car ils ne procèdent pas

de la grâce du Christ et n'ont pas le Christ pour objet.

La volonté de l'homme n'est rien, et la vertu de l'homme n'est rien ; la grâce est tout : la grâce implique la vertu, mais la vertu ne donne pas la grâce, et sans la grâce tu n'es point sauvé, et, par toi-même, tu ne peux mériter ni recevoir la grâce, car elle dépend de l'élection seule, de la prédestination décrétée par Dieu, et cela de toute éternité !

4. — Et Dieu a révélé sa parole immuable : pas d'Eglise qui ait le droit de la développer, point de Tradition qui ose s'égaler à ses enseignements ! Point de purgatoire, car il vient de la Tradition, rien que l'Enfer en face du Ciel !

5. — La vérité c'est l'Ecriture.

6. — Mais la parole immuable de Dieu, chaque âme chrétienne peut la sentir cœur à cœur et la comprendre. Ni Pères de l'Eglise, ni scolastiques, ni confesseur, ni pontife entre la Parole et nous. Je ne soumettrai pas ma foi au pape ni aux conciles, car ils sont tombés dans l'erreur. Si l'on n'arrive pas à me convaincre par le témoignage de l'Ecriture ou par raisons évidentes, je ne puis me rétracter. Nous sommes tous prêtres. Abolissez les fêtes, ne gardez que le dimanche. Que chaque pasteur ait une femme, c'est le diable qui a défendu, par la bouche du pape, le mariage au clergé.

7. — Je veux la joie. Aimez la femme et la musique. Quand je suis allé à Worms, quand je suis entré dans les mâchoires de Satan, je chantais et je jouais de la harpe.

Nous sommes prédestinés au salut ou à la perdition. Mais pourquoi ne pas espérer que nous soyons prédestinés au salut ? Il faut persuader les hérétiques par l'Ecriture et non les vaincre par le feu. Cela est contre le Saint-Esprit. »

8. — Et Calvin déclarera : « Dieu non seulement a prévu la chute du premier homme et en icelle la ruine de toute sa postérité, mais ainsi il l'a voulu ; Dieu ne permet pas seulement, il

veut que les iniques périssent. Haïssez les réprouvés afin de vous conformer à la volonté de Dieu qui les damne. »

9. — La volonté de Dieu est tellement la règle suprême et souveraine de justice que tout ce qu'il veut il le faut tenir pour juste d'autant qu'il le veut. La réprobation vient directement de Dieu. Il n'est pas vrai que Dieu, par la prescience du péché, n'impose pas la nécessité de pécher. Le péché est de nécessité et ne doit pas pourtant laisser d'être imputé.

Il est volontaire, et toutefois on ne le peut éviter. L'homme est tombé par sa faute, par sa volonté, quoique, par la volonté de Dieu, il ne pût éviter de tomber. La cause de la prédestination n'est pas que Dieu ait prévu les mérites d'un chacun ; Dieu, tant en l'élection qu'en la réprobation, n'a eu aucun égard aux œuvres, mais son bon plaisir est la cause de l'un et de l'autre.

10. — Dès le ventre de leur mère, les enfants apportent leur damnation. Il ne seront point damnés sans péché personnel, puisque le Christ nous a rachetés de la coulpe originelle. mais ils sont prédestinés à pécher et à n'être point pardonnés.

11. — Luther voit la vérité de la prédestination. Il n'en raisonne pas, comme moi, la force et la conséquence. Oui, prédestinés ! J'aimais la méditation, la solitude, la joie des livres. Je suis entré à contre-cœur dans le ministère divin, et parce que Farel me menaçait de la malédiction de Dieu. Lorsqu'après mon premier séjour à Genève les habitants m'eurent chassé, j'étais secrètement heureux de retourner à la paix de la pensée et d'abandonner le pouvoir. Mais ceux qui avaient foi en moi m'ont entraîné: j'ai fondé, grâce à eux, l'église de Strasbourg; puis c'est Genève qui m'a rappelé d'elle-même, et toute puissance spirituelle et temporelle m'a été livrée et ma prédestination m'a vaincu !

12. — J'étais presque pusillanime. Ma mission m'a fait héroïque.

Mon corps n'était qu'une maladie continuelle,

et ma mission lui a arraché des travaux sans nombre et l'a ployé aux œuvres insatiables de mon âme, comme mon âme avait été ployée à la domination de Dieu. Mon Dieu a brisé ma volonté, ma volonté a contraint ma pensée, et ma pensée, domptant ma chair, formulée par mon cerveau surmené, écrite par mes doigts malades, a pétri le monde.

13. — C'est pourquoi, nous, élus, certains que rien ne peut prévaloir contre le décret de Dieu qui nous sauve, organisant l'Eglise d'après la vérité, la Société d'après l'Eglise, censurant les mœurs jusque dans le foyer, car tout péché est un crime, et il doit être puni, effaçant des temples les symboles, les cérémonies stériles, au nom du bien prédestiné nous briserons le mal irrémissible, nous ferons mourir, s'il faut, le blasphémateur et, sur la terre comme dans l'éternité, séparant de la foule damnée le troupeau rigide et pur, nous réaliserons en nous le choix de Dieu et nous le manifesterons impitoyables à nous mêmes, par la rigueur de toutes les vertus, tendues en un faisceau incorruptible, aussi ferme que cette volonté divine qui a réprouvé les pécheurs dès le principe et sanctifié les justes à l'heure où elle les a créés [1]. »

ALBER JHOUNEY.

Études cosmologiques

Dieu, l'Homme et l'Univers (Suite)

LA RÉINTÉGRATION, *par Martinez-Pasqualis.*

A ce discours de l'Esprit démoniaque, Adam resta comme dans l'inaction et sentit naître en lui un trouble violent, d'où il tomba dans l'extase. C'est dans cet état que l'Esprit malin lui insinua sa puis-

1. Les discours de Luther et Calvin sont presque entièrement formés de citations condensées. A. J.

sance démoniaque, et Adam, revenu de son extase spirituelle animale, mais ayant retenu une impression mauvaise du démon, résolut d'opérer la science démoniaque préférablement à la science divine que le Créateur lui avait donnée pour assujettir tout être inférieur à lui; il rejeta entièrement sa propre pensée spirituelle, divine, pour ne faire usage que de celle que l'Esprit malin lui avait suggérée. Adam opéra donc la pensée démoniaque en faisant une quatrième opération, dans laquelle il usa de toutes les paroles puissantes que le Créateur lui avait transmises pour les trois premières opérations, quoiqu'il eût entièrement rejeté le cérémonial de ces mêmes opérations. Il fit usage par préférence du cérémonial que le démon lui avait enseigné, ainsi que du plan qu'il en avait reçu pour attaquer l'immutabilité du Créateur. Adam répéta ce que les premiers Esprits pervers avaient résolu d'opérer pour devenir créateurs au préjudice des lois que l'Eternel leur avait prescrites pour leur servir de bornes dans leurs opérations spirituelles divines. Les premiers Esprits ne devaient rien concevoir ni entendre en matière de création, n'étant que créateurs de puissance; Adam ne devait pas plus aspirer qu'eux à cette ambition de création d'êtres spirituels qui lui fut suggérée par le démon.

Nous avons vu qu'à peine ces démons ou Esprits pervers eurent conçu d'opérer leur volonté démoniaque, semblable à celle qu'avait opérée le Créateur, ils furent précipités dans des lieux de ténèbres pour une durée immense de temps par la volonté immuable du Créateur. Cette chute et ce châtiment nous prouvent que le Créateur ne savait ignorer la pensée et la volonté de sa créature; cette pensée et cette volonté, bonnes ou mauvaises, vont se faire entendre directement au Créateur, qui les reçoit ou les rejette; on aurait donc tort de dire que le mal vient du Créateur, sous le prétexte que tout émane de lui; du Créateur est sorti tout être spirituel, bon, saint et parfait; aucun mal n'est et ne peut être émané de lui; mais que l'on demande d'où est donc émané le mal, je dirai que le mal est *enfanté par l'Esprit* et non créé; la création n'appartient qu'au Créateur et rien à la créature; les pensées mauvaises sont enfantées par l'Esprit mauvais comme les pensées bonnes sont enfantées par l'Esprit bon; c'est à l'homme à rejeter les unes et à recevoir les autres, selon son libre arbitre, qui

lui donne droit de prétendre aux récompenses de ses bonnes œuvres, mais qui peut aussi le faire rester, pour un temps infini, dans la privation de son droit spirituel.

Je parlerai plus amplement de cette miséricorde divine dans un autre endroit, je reviendrai encore à l'enfantement du mal occasionné par la mauvaise volonté de l'Esprit, et je dirai que le mauvais enfantement de l'Esprit, n'étant que la mauvaise pensée, est appelé spirituellement mauvais intellect. C'est par ces sortes d'intellects que les Esprits bons et mauvais se communiquent à l'homme et lui font retenir une impression quelconque, selon qu'il use de son libre arbitre pour rejeter ou admettre le mauvais, ou le bon, à sa volonté.

Nous nommons intellect cette insinuation bonne ou mauvaise des Esprits, parce qu'ils agissent sur des êtres spirituels. Les Esprits pervers sont assujettis aux mineurs ayant dégénéré de leur puissance supérieure par leur prévarication ; les bons Esprits sont également assujettis à l'homme par la puissance quaternaire qu'il reçoit à son émanation. Cette puissance universelle de l'homme est annoncée par la parole du Créateur qui lui dit : J'ai tout créé pour toi; tu n'as qu'a *commander* pour être obéi. Il n'y a donc nulle distinction à faire de la sujétion où le mineur tient les Esprits mauvais. Si l'homme se fût maintenu dans son état de gloire, il aurait servi de bon et véritable intellect aux mauvais démons, ainsi qu'eux-mêmes ont fait sentir leur mauvais intellect aux premiers mineurs, et qu'ils le font journellement ressentir parmi nous. Par la puissance de commandement, l'homme pouvait encore plus les resserrer dans la privation en leur refusant toute communication avec lui, ce qui nous est figuré par l'inégalité des cinq doigts de la main, dont le doigt médium figure l'âme, le pouce l'esprit bon, l'index l'intellect bon ; les deux autres doigts figurent également l'esprit et l'intellect démoniaque. Nous comprendrons aisément par cette figure que l'homme n'avait été émané que pour être toujours en aspect du mauvais démon, pour le contenir et le combattre. La puissance de l'homme était bien supérieure à celle du démon, puisque cet homme joignait à sa science celle de son compagnon et de son intellect, et que par ce moyen il pouvait opposer trois puissances spirituelles bonnes contre deux faibles puissances démoniaques, ce qui aurait

totalement subjugué les professeurs du mal et par conséquent détruit le mal même. L'on peut voir par tout ce que je viens de dire que l'origine du mal n'est venue d'aucune autre cause que de la mauvaise pensée, suivie de la volonté mauvaise de l'esprit contre les lois divines, et non pas que l'Esprit même émané du Créateur soit directement le mal, parce que la possibilité du mal n'a jamais existé dans le Créateur. Il ne voit absolument que la seule disposition et volonté de ses créatures; ceux qui parlent différemment ne parlent pas avec connaissance des choses possibles et impossibles à la divinité. Lorsque le Créateur châtie sa créature, on lui donne le nom de juste et non celui d'auteur du fléau qu'il lance pour préserver sa créature du châtiment infini.

J'entrerai maintenant dans l'explication de la prévarication du premier homme. Cette prévarication est une répétition de celle des Esprits pervers, premiers émanés; quoiqu'elle parte de la propre volonté d'Adam, elle ne vient point immédiatement de sa pensée, cette pensée lui ayant été suggérée par les Esprits prévaricateurs; mais la prévarication du premier homme est plus considérable que celle des premiers Esprits, en ce que, non seulement Adam a retenu une impression du conseil des démons, en faveur desquels il a contracté une volonté mauvaise, mais encore il s'est porté à mettre en usage toute sa vertu et puissance divine contre le Créateur, en opérant au gré des démons et de sa propre volonté un acte de création, ce que les Esprits pervers n'avaient pas eu le temps de faire, leur pensée et leur volonté mauvaises ayant été tuées par le Créateur, qui arrêta aussitôt et prévint l'acte de l'opération de cette volonté. On demandera peut-être pourquoi le Créateur n'a pas agi contre la mauvaise volonté et l'opération unique du premier homme, ainsi qu'il l'avait fait contre celle des Esprits pervers. Je répondrai à cela que l'homme, étant l'instrument préposé pour la punition des premiers Esprits, veut des lois d'ordre en conséquence. Le Créateur, faisant subsister ces lois d'ordre qu'il avait données à l'homme, ainsi que celles qui étaient innées dans l'Esprit mauvais, afin que ces deux êtres opérassent conformément à leur pensée et à leur volonté particulière; le Créateur, étant un être immuable dans ses décrets et dans ses dons spirituels, comme aussi dans ce qu'il promet et ce qu'il refuse, de même que dans les peines et récompenses qu'il envoie à sa

créature selon qu'elle le mérite, ne pouvait, sans manquer à son immutabilité, arrêter sa force et l'action des lois d'ordre que l'Esprit mauvais et l'Esprit mineur de l'homme avaient eues. Il laissa agir librement les deux êtres émanés, n'étant point en lui de lire dans les causes secondes temporelles, ni d'en empêcher l'action, sans déroger à sa propre existence d'être nécessaire à sa puissance divine. Si le Créateur prenait quelque part aux causes secondes, il faudrait de toute nécessité qu'il communiquât lui-même non seulement la pensée, mais encore la volonté bonne ou mauvaise à sa créature, ou qu'il la fît communiquer par ses agents spirituels, qui émaneraient immédiatement de lui, ce qui reviendrait absolument au même. Si le Créateur agissait ainsi, on aurait raison de dire que le bien et le mal viennent de Dieu, de même que le pur et l'impur. Nous ne pourrions plus alors nous considérer comme des êtres libres et sujets à un culte divin de notre propre volonté. Rendons toute la justice qui est due au Créateur, en restant plus que convaincu qu'il n'a jamais existé en lui, et qu'il n'y peut jamais exister le moindre soupçon de mal, et que c'est de la seule volonté de l'Esprit que le mal peut sortir, l'Esprit étant revêtu d'une entière liberté. Ce qui prouve démonstrativement la vérité de ce que je dis, c'est que s'il avait été à la possibilité du Créateur d'arrêter l'action de causes secondes spirituelles temporelles, il n'aurait pas permis que son mineur succombât à l'insinuation des démons, l'ayant émané expressément pour être l'instrument particulier de la manifestation de sa gloire contre ces mêmes démons. Je ferai encore une petite comparaison à ce sujet, quoiqu'il n'y en ait point à faire. Je vous dirai donc que si vous envoyiez un second moi-même pour combattre vos ennemis, et qu'il fût en votre pouvoir de le faire triompher, pourriez-vous le laisser succomber sans succomber vous-même? Si, au contraire, votre député va au combat en observant de point en point les lois d'ordre que vous lui aurez données et qu'il revienne triomphant, vous le récompenserez de tout votre pouvoir, comme un ami fidèle à vos ordres. Mais si, s'étant écarté de vos lois, il vient à succomber, vous le punirez, parce qu'il avait la force en main. Cependant ce député étant vaincu, l'êtes-vous également? Non; il n'y a donc que lui de blâmable et sur lequel doit tomber toute votre

indignation comme étant faussaire et parjure; aussi vous l'avez en opprobre. De plus, si votre député, ayant reçu vos ordres pour aller combattre vos ennemis, au lieu de les attaquer et de les terrasser, se joignait à eux, et que tous ensemble vinssent pour livrer bataille et cherchassent par ce moyen à vous rendre sujet à eux, au lieu qu'ils le sont de vous, comment considéreriez-vous ce député ? vous le regarderiez comme un traître, et vous vous tiendriez plus fort que jamais sur vos gardes contre lui. Eh bien, voilà positivement quelle est la prévarication du premier homme envers le Créateur; c'est pour cela que l'ange du Seigneur dit, selon qu'il est rapporté dans les Écritures : *Chassons d'ici l'homme qui eut connaissance du bien et du mal, car il pensait nous troubler dans nos fonctions toutes spirituelles, et prenons garde qu'il ne touche l'arbre de vie, et qu'il ne vive par ce moyen à jamais.* (L'arbre de vie n'est autre chose que l'esprit du Créateur, que le mineur attaqua injustement avec ses alliés). *Qu'il ne vive à jamais* signifie : *Qu'il ne vive éternellement comme les premiers Esprits démoniaques dans une vertu et une puissance maudites.* Sans cette punition, le premier homme n'eût point fait pénitence de son crime, il n'eût point obtenu sa réconciliation ; il n'aurait point eu sa postérité, et serait resté mineur des mineurs démoniaques, dont il était devenu le sujet, au lieu que par sa réconciliation spirituelle il a été remis par le Créateur dans les mêmes vertus et puissances, qu'il avait auparavant contre les infidèles de la loi divine. C'est par cette réconciliation qu'il a obtenu une seconde fois les pouvoirs pour et contre tout être créé ; c'est à lui d'en user avec sagesse et modération, et de ne plus employer son libre arbitre au gré des ennemis du Créateur, de peur de devenir à jamais *l'arbre de vie du mal.*

Revenons à la prévarication d'Adam. Si vous connaissiez le genre de prévarication d'Adam, et le fruit qu'il en reçut, vous ne regarderiez plus comme injuste la peine que le Créateur a mise sur nous en naissant, et qu'il a rendue réversible sur votre postérité jusqu'à la fin des siècles. Adam fut émané le dernier de toute créature quelconque; il fut placé au centre de la Création universelle générale et particulière ; il était revêtu d'une puissance supérieure à celle de tout être émané relativement à l'emploi auquel le Créateur le destinait; les anges même

étaient soumis à sa grande vertu et à ses pouvoirs. C'est en réfléchissant sur un état si glorieux, qu'Adam conçut et opéra sa mauvaise volonté, au centre de sa première couche glorieuse que l'on nomme vulgairement *Paradis terrestre*, et que nous appelons mystérieusement *terre élevée au-dessus de tous sens*. Cet emplacement est ainsi nommé par les amis de la sagesse, parce que ce fut dans ce lieu connu sous le nom de Mor-ia que le temple de Salomon a été construit depuis. La construction de ce temple figurait réellement l'émanation du premier homme ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à observer que le temple de Salomon fut construit sans le secours d'outils composés de métaux, ce qui faisait voir à tous les hommes que le Créateur avait formé le premier homme sans le secours d'aucune opération physique matérielle.

Cette couche spirituelle, dans laquelle le Créateur plaça son premier mineur, fut figurée par 6 et une circonférence ; par les six cercles, le Créateur représentait au premier homme les six immenses pensées qu'il avait employées pour la création de son temple universel et particulier. Le septième, joint aux six autres, annonçait à l'homme la jonction que l'Esprit du Créateur faisait avec lui pour être sa force et son appui ; mais malgré les précautions puissantes que le Créateur emploie pour prévenir et soutenir l'homme contre ses ennemis, cet homme ne laissa pas d'agir suivant sa propre volonté, par laquelle il se détermina à accomplir une œuvre impure.

Adam avait en lui une œuvre de création, de postérité, de forme spirituelle, c'est-à-dire de forme glorieuse, semblable à celle qu'il avait avant sa prévarication ; forme impulsive et d'une nature supérieure à celle de toute forme élémentaire. Adam aurait eu la gloire de ces sortes de créations ; la volonté du premier homme ayant été celle du Créateur, à peine la pensée de l'homme aurait opéré que la pensée spituelle divine aurait également agi en remplissant immédiatement le fruit de l'opération du mineur par un être aussi parfait que lui : Dieu et l'homme n'auraient fait tous les deux qu'une seule opération, et c'était dans ce grand centre qu'Adam se serait vu renaître avec une grande satisfaction, puisqu'il aurait été réellement le créateur d'une postérité de Dieu ; mais, loin d'accomplir les desseins du Créateur, le premier homme se laissa séduire par les insinua-

tions de ses ennemis, et par le faux plan d'opération apparente divine qu'ils lui tracèrent. Les Esprits démoniaques lui disaient: — « Adam, tu as inné en toi le verbe de création en tous genres; tu es professeur de toutes valeurs, poids, nombres, mesures; pourquoi n'opères-tu pas la puissance de création divine, qui est innée en toi? Nous n'ignorons pas que tout être créé ne te soit soumis; opère donc des créatures puisque tu es créateur; opère devant ceux qui sont hors de toi; ils rendront tous justice à la gloire qui t'est due.

Adam, rempli d'orgueil, traça six circonférences en similitude de celle du Créateur, c'est-à-dire qu'il opéra les six actes de pensées spirituelles qu'il avait en son pouvoir pour coopérer à sa volonté de création. Il exécuta physiquement et en présence de l'Esprit éducateur sa criminelle opération; il s'était attendu à voir le même succès que le Créateur éternel; mais il fut très surpris, ainsi que le démon, lorsqu'au lieu d'une forme glorieuse, il ne tira de son opération qu'une forme ténébreuse et tout opposée à la sienne. Il ne créa en effet qu'une forme de matière au lieu d'en créer une pure et glorieuse, tel qu'il était en son pouvoir. Que devint donc Adam après son opération? Il réfléchit sur le fruit inique qui en était résulté, et il vit qu'il avait opéré la création de sa propre prison, qui le resserrait étroitement, lui et sa postérité, dans des bornes ténébreuses, et dans la privation spirituelle divine, jusqu'à la fin des siècles. Cette privation n'était autre chose que le changement de forme glorieuse en forme matérielle et passive. La forme corporelle qu'Adam créa n'était pas réellement la sienne, mais c'en était une semblable à celle qu'il devait prendre après sa prévarication. On me demandera peut-être si la forme corporelle glorieuse dans laquelle Adam fut placé par le Créateur était semblable à celle que nous avons maintenant. Je répondrai qu'elle ne différait en rien de celle qu'ont les hommes aujourd'hui; tout ce qui les distingue, c'est que la première était pure et inaltérable, au lieu que celle que nous avons présentement est passive et sujette à la corruption. C'est pour s'être souillé par une création si impure que le Créateur s'irrita contre l'homme. Mais, dira-t-on, à quel usage a donc servi à Adam cette forme de matière qu'il avait créée? Elle lui a servi à faire naître de lui une postérité d'hommes, en ce que le premier homme, Adam, par

sa création de forme passive matérielle, a dégradé sa propre forme impassive, de laquelle devait émaner des formes glorieuses comme la sienne, pour servir de demeure aux mineurs spirituels que le Créateur y avait envoyés. Cette postérité de Dieu aurait été sans formes et sans fin; l'opération spirituelle du premier aurait été celle du Créateur; ces deux volontés de création n'auraient été qu'une ou deux substances. Mais pourquoi le Créateur a-t-il laissé subsister le fruit provenu de la prévarication d'Adam, et pourquoi ne l'a-t-il pas anéanti lorsqu'il a maudit le premier homme et toute la terre? Le Créateur laissa subsister l'ouvrage impur du mineur qui fut molesté de générations en générations, pour un temps immémorial, ayant toujours devant les yeux l'horreur de son crime. Le Créateur n'a pas permis que le crime du premier homme s'effaçât de dessous les cieux, afin que sa postérité ne pût prétendre cause d'ignorance de sa prevarication, et qu'elle apprit par là que les peines et les misères qu'elle endure et qu'elle endurera jusqu'à la fin des siècles ne viennent point du Créateur, mais de votre premier père créateur de matière impure et passive. Je ne me sers ici de ce mot matière impure que parce qu'Adam a opéré cette forme contre la volonté du Créateur.

Si l'on demandait encore comment s'est fait le changement de la forme glorieuse d'Adam dans une forme de matière, et si le Créateur donna lui-même à Adam la forme de matière qu'il prit aussitôt après sa prévarication, je répondrai qu'à peine eut-il accompli sa volonté criminelle, que le Créateur, par sa toute-puissance, transforma aussitôt la forme glorieuse du premier homme en une forme de matière passive semblable à celle qui était provenue de son opération criminelle. Le Créateur transforma cette forme glorieuse en précipitant l'homme dans les abîmes de la terre, d'où il avait sorti le fruit de sa prévarication. L'homme vint ensuite habiter sur la terre, comme le reste des animaux, au lieu qu'avant son crime il régnait sur cette même terre comme homme-Dieu, et sans être confondu avec elle ni avec les habitants.

Ce fut après ces événements terribles qu'Adam reconnut encore plus fortement la grandeur de son crime. Il alla aussitôt gémir de sa faute et demanda le pardon de son offense au Créateur; il s'enfonça

dans sa retraite, et là, dans les gémissements et dans les larmes, il invoqua ainsi le Créateur:

Père de charité, de miséricorde; Père vivifiant et de vie éternelle, Père Dieu des Dieux, des cieux et de la terre; Dieu de justice, de peine et de récompense, éternel, tout-puissant; Dieu vengeur et rémunérateur; Dieu de paix et de clémence, de compassion charitable; Dieu des Esprits bons et mauvais; Dieu fort du Sabbat; Dieu de réconciliation de tout être créé; Dieu éternel et tout-puissant des régions célestes et terrestres; Dieu invisible existant nécessairement sans principe ni fin; Dieu de paix et de satisfaction; Dieu de toute domination et puissance, de tout être créé; Dieu qui punit et qui récompense quand il lui plaît; Dieu quatriplement fort, des révolutions et des armées célestes et terrestres de cet univers; Dieu magnifique de toute contemplation, des êtres créés et des récompenses inaltérables; Dieu père de miséricordes sans bornes en faveur de sa faible créature, exauce celui qui gémit devant toi de l'abomination de son crime; il n'est que la cause seconde de sa prévarication. Réconcilie ton homme en toi et te l'assujettis à jamais; bénis aussi l'ouvrage fait de la main de ton premier homme, afin qu'il ne succombe, ainsi que moi, aux sollicitations de ceux qui sont la cause de ma juste punition et de celle de l'ouvrage de ma propre volonté. Amen.

Martinez de Pasqualis.

Simples Notes

BEAUTÉ. — AMOUR. — PASSIONS. — ABERRATIONS.
PUISSANCES INVISIBLES. — MORALE

L'entraînement au mal peut nous venir des idées des êtres invisibles, des Esprits, des élémentals et élémentaires qui peuplent notre atmosphère astrale.

Ces forces psychiques peuvent à notre insu agir sur nos corps et nos esprits, faire vibrer de toutes façons les cordes de nos cerveaux, nous donner de mauvaises impulsions, troubler nos sens, nous rendre fous, si nous ne savons pas leur résister.

Les idées sont matérielles, elle s'agitent autour de nous comme les poussières qui tourbillonnent dans l'air, qui entrent dans nos chambres, tombent sur nos meubles et nos vêtements.

Elles s'abaissent sur nos têtes comme des volées d'oiseaux sur les arbres.

Elles pénètrent dans nos cerveaux et s'y logent.

Elles agissent comme ces herbes parasites qui s'implantent dans un champ et étouffent les bonnes plantes.

Une idée peut s'attacher à nous comme le lierre à l'arbrisseau, nous dessécher, nous tuer.

Les idées nous trompent. — Les idées peuvent nous tromper, faire naître en nous des illusions, de fausses sensations; ne sommes-nous pas trompés par notre idée lorsque, dans un bal, nous prenons un homme masqué pour une femme et que nous éprouvons en suivant ses pas des sensations que nous ne devrions avoir qu'à côté d'une femme?

N'en est-il pas de même quand nous croyons voir belle de loin celle que nous trouvons laide de près.

Ne sont-elles pas dues aux idées, aux désirs des femmes enceintes, ces taches sanguines, ces envies que les enfants apportent en naissant? N'ont-elles pas été photographiees sur leurs corps par la pensée de leurs mères.

Les idées sont des êtres. — Ne sont-ce pas des êtres, ces idées que le poète appelle et qui arrivent dans son cerveau au moment où il se recueille pour chercher l'inspiration?

Ne sont-ce pas des êtres, ces idées qui s'emparent des penseurs, des philosophes, des économistes, qui passionnent les réformateurs, qui remuent le monde?

Ne sont-ce pas des êtres, ces idées qui font faire des chefs-d'œuvre aux artistes, des découvertes aux inventeurs?

Les idées sont des forces. — Ne sont-ce pas des forces, ces idées qui flottent dans l'air, qui soulèvent les masses. qui produisent les révolutions?

Ne sont-ce pas des puissances, ces idées fixes qui nous étreignent et nous tuent, si nous ne pouvons pas les éloigner, quand nous sommes pris de nostalgie, quand nous éprouvons un chagrin d'amour, quand nous pleurons un être qui nous est cher, quand nous sommes poursuivis par le remords?

Les Esprits. — Ne sont-ce pas des intelligences, ces êtres invisibles qui hantent certaines habitations,

qu'on entend marcher, monter, descendre, frapper de tous côtés, qui mettent les objets en mouvement, qui savent agir si mystérieusement?

Ne sont-ce pas des êtres invisibles, ces forces physiques qui se produisent dans les séances spirites, qui font mouvoir les tables, qui déplacent les objets, apportent des fleurs à travers les chambres closes, couvrent les feuilles de papier de leur écriture en jetant de pâles lueurs?

Ne sont-ce pas des Esprits, ces intelligences qui font écrire, dessiner, parler automatiquement les médiums passifs et inconscients?

Ne sont-ce pas différents Esprits qui leur font tenir tantôt un sage langage, tantôt des propos obscènes en s'incarnant successivement en eux?

Ne sont-ce pas différentes personnalités qui changent de nom et de caractère, pendant des semaines entières, dans le corps de cette Félida dont parle le docteur Azam, de Bordeaux?

Ne sont-ce pas des êtres, ces fantômes qui ont été photographiés par Crookes, qui ont laissé à Aksakow les formes de leurs mains et de leurs pieds moulés en creux dans des bains de parafine?

N'est-il pas facile à ces êtres qui peuvent passer à travers la matière de pénétrer dans nos cerveaux, de paralyser notre volonté, de se substituer à notre esprit, de nous posséder, de nous fatiguer, de nous rendre malades, comme le font ces insectes qui se logent dans le crâne des moutons et des bœufs et déterminent chez eux la maladie du tournis?

Ces êtres invisibles peuvent donc exercer sur nous leur action pernicieuse, si nous ne parvenons pas à nous en débarrasser.

Les mauvaises compagnies. — Il en est des idées et des êtres invisibles comme des personnes, des compagnies que nous fréquentons qui peuvent nous donner de bonnes ou mauvaises suggestions.

Nous subissons l'influence du milieu où nous nous trouvons ; il peut déterminer chez nous des impulsions bonnes ou mauvaises. Si nous vivons avec des débauchés, des voleurs, nous deviendrons nécessairement comme eux. Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Il ne faut qu'une brebis galeuse pour infester le troupeau.

Fuir la contagion. — Pour nous préserver d'une maladie contagieuse, d'une épidémie, d'un incendie, d'une inondation, nous devons nous éloigner.

Repousser les mauvaises pensées. — Pour nous préserver des idées mauvaises, nous devons les repousser avec toute la force de notre volonté, faire appel aux idées élevées et nous y rattacher.

Pour éloigner une mauvaise pensée, il faut la remplacer par une bonne.

Pour rester pur. — Pour rester pur, nous devons rompre immédiatement avec les pensées obscènes, ne jamais les caresser.

De même que les dissipateurs qui ont abusé de leur santé et de leur fortune peuvent être dès cette vie accablés d'infirmités et obligés de quitter leurs riches demeures pour habiter de misérables mansardes, nous pouvons être condamnés, pour expier les fautes que nous avons commises dans nos existences antérieures, à habiter des corps mal conformés, ces épreuves étant destinées à nous améliorer.

Le malheureux logé dans une masure ouverte à tous les vents n'est-il pas plus exposé au froid, à la chaleur, à la pluie, aux atteintes des animaux nuisibles que le riche qui habite une maison bien close ?

Ne voyons-nous pas que les idiots, les crétins s'adonnent à des pratiques honteuses; que les personnes névrosées, épileptiques, hystériques, atteintes de satyriasis, de nymphomanie, n'ont pas conscience de leurs actes ?

Que tant d'enfants chétifs, dont l'intelligence est complètement oblitérée, sont portés à de mauvais penchants, se montrent précocement vicieux ?

Il est évident que les êtres qui jouissent d'une excellente santé, dont l'intelligence est protégée par un bon organisme, ne deviendront pas aussi facilement la proie des invisibles que ceux qui sont mal constitués, suivant l'adage : *mens sana in corpore sano.*

Le docteur Cullère. — Dans ses *Frontières de la Folie*, le docteur Cullère rapporte que des enfants de trois ans, garçons et filles, se livrent à une masturbation effrénée, que leurs goûts sont tellement pervertis qu'ils boivent et mangent toutes sortes de substances qui répugnent dans l'état de santé : encre, terre, plâtre, charbon, ordures (Pica, mulaccia, coprophagie).

Marquis de Sade. — N'a-t-on pas vu que le fameux marquis de Sade, qui prétendait qu'on doit prendre son plaisir où on le trouve, même dans la souffrance

de ses semblables, était heureux de posséder une femme pendant que le sang coulait à flots d'incisions pratiquées sur ses seins ;

Que le sergent Bertrand en 1848, et le fossoyeur Bloch en 1886, qui se disaient tous les deux poussés par une impulsion irrésistible, déterraient les cadavres et coïtaient avec eux ;

Que Monesclou, en 1883, découpait une petite fille en morceaux après avoir abusé d'elle?

Pour se sentir poussé à commettre des actes aussi insensés, aussi ignobles, aussi affreux, ne faut-il pas être hanté, possédé, subjugué par d'immondes puissances invisibles?

Certainement ce sont elles qui jouent le principal rôle dans les aberrations charnelles de tous les névrosés et détraqués qui ne s'appartiennent plus.

Mais les déséquilibrés, les insensés forment l'exception, car il reste au plus grand nombre des humains assez d'intelligence pour faire la distinction du bien et du mal, assez de volonté pour se maîtriser, pour dominer leurs passions.

Le but de la nature dans l'amour sexuel. — La nature a eu pour but, en faisant naître en nous l'amour sexuel, accompagné d'un sentiment de plaisir, de nous porter à nous reproduire et non de nous faire rechercher uniquement des sensations voluptueuses.

La luxure ou l'ivrognerie de l'amour. — Il ne faut pas confondre l'amour avec la *paillardise*, qui est l'ivrognerie de l'amour.

En nous plongeant dans la luxure, nous gaspillons nos sensations comme nous gaspillons la semence du froment en la jetant à tous les vents dans des champs de ronces et de cailloux où elle ne peut fructifier.

Il ne faut abuser de rien, ne rien prodiguer, ni jeter son pain, ni se gorger de vin.

L'homme ne doit répandre sa semence que pour se reproduire. Il la profane s'il la répand inutilement, s'il ne cherche qu'à se procurer des sentations voluptueuses.

La brièveté du plaisir que nous éprouvons en satisfaisant l'appétit sexuel nous indique assez que nous ne devons en user qu'avec modération.

La liqueur fine ne s'absorbe pas à plein verre, mais goutte a goutte.

La fleur d'amour ne doit être ni pressée dans la main, ni foulée aux pieds, ni jetée dans la boue.

L'amour sexuel, qui est d'essence divine, mérite

notre respect et, comme tout ce qui est pur, subtil, il ne doit être entouré que de sentiments délicats.

En nous livrant à l'amour sexuel, nous devons élever nos pensées vers celui qui est l'amour, la pureté suprême.

Profanation de l'amour. — En associant à l'amour sexuel des pensées grossières, des propos obscènes, des actes lubriques, nous le souillons, nous le profanons.

Exemple des animaux. — Mais il en est qui prétendent que, si tous les animaux, poissons, insectes, oiseaux se recherchent et s'accouplent, c'est pour obéir aux lois de la nature ; que l'homme et la femme ont les mêmes appétits et qu'ils doivent se conformer aux mêmes lois ; que l'appétit sexuel est aussi impérieux que le besoin de boire et de manger, et qu'ils sont obligés de le satisfaire.

Il est à remarquer que la nature a donné à l'homme pour vivre et se reproduire moins de facilité et plus de besoins qu'aux autres animaux.

Les poissons et les insectes peuvent se multiplier, pulluler à l'infini, leur progéniture éprouvera moins de besoins, exigera moins de soins que celle de l'homme. Elle est assurée de trouver facilement sa nourriture. (Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture.)

Il n'en est pas de même pour l'homme : la nature ne pourvoit pas aussi libéralement à sa nourriture et à celle de ses enfants.

En compensation, elle lui a donné un appétit sexuel plus modéré, l'intelligence et la force nécessaire pour dominer ses passions.

Il est certain que, plus nous obéissons à nos appétits, plus ils deviennent grossiers, impérieux, insatiables, plus il nous dépravent, nous dégradent.

En lâchant la bride à nos passions, nous marchons de turpitudes en turpitudes, nous roulons dans la fange, nous tombons dans le crime.

Immoralité. — De tout temps et dans tous les pays les hommes ont été frappés par l'immoralité : c'est la dissolution des mœurs qui a perdu les Grecs et les Romains.

C'est la corruption du régent et de Louis XV, qui a amené la chute du trône, qui a fait la Révolution.

Scandales et drames. — Chaque jour, les articles de journaux nous montrent que l'oubli des devoirs, le dérèglement des mœurs, amènent chez les indi-

vidus la perte de l'intelligence et de la santé, qu'ils causent dans les familles des scandales épouvantables, des drames terribles, au vitriol, au poison, au revolver, finissant aux cours d'assises.

L'homme ne doit pas se comporter comme les animaux. — Si l'homme et la femme étaient obligés d'obéir aux lois de la nature comme les autres animaux, ils devraient les prendre pour exemple, les imiter en tout. Alors on les verrait se comporter comme le chien, le singe, qui n'ont aucune pudeur; comme le canard qui barbotte dans la mare, comme le porc qui se vautre dans la fange, comme les vers qui grouillent dans le bourbier.

Non, l'homme ne doit pas imiter l'animal : sa destinée est plus élevée puisqu'il peut progresser, tandis que l'animal reste stationnaire, accomplit toujours les mêmes actes.

Si nous ne pouvions pas contenir nos appétits. — Si l'homme et la femme ne pouvaient pas contenir leurs appétits, ils se provoqueraient en public, se jetteraient l'un sur l'autre comme des bêtes devant tous.

On assisterait alors au viol, au dévergondage le plus effréné.

Un père ne pourrait pas empêcher sa fille de se livrer au premier venu.

Une mère ne pourrait pas détourner son fils de la fréquentation des prostituées.

Si l'appetit sexuel était aussi impérieux que le besoin de boire et de manger. — Enfin si l'appétit sexuel était aussi impérieux que le besoin de boire ou de manger, on mourrait si on ne pouvait le satisfaire, ce qui n'a pas lieu.

Si on admettait qu'en nous livrant à tous les débordements de nos passions, nous ne faisons qu'obéir aux lois de la nature, nous n'aurions plus à observer la tempérance. Il serait inutile de recommander à l'ivrogne de boire avec modération pour conserver son équilibre et ne pas tomber dans le ruisseau.

L'homme et la femme mariés ne seraient jamais satisfaits des excès auxquels ils se porteraient, leur imagination les pousserait toujours plus loin, ils deviendraient insatiables et chercheraient dans les bras d'un autre de nouvelles jouissances qu'ils trouveraient encore insuffisantes.

La mère n'aurait plus le droit de blâmer les écarts auxquels son fils se livrerait en sa présence.

Le père ne pourrait plus recommander la pudeur à sa fille, l'empêcher de se prostituer devant lui.

L'adultère, le viol, l'inceste seraient justifiés, ils ne seraient plus condamnés. Ce serait le règne de l'immoralité la plus grande, la décomposition de la société.

Il est donc nécessaire de maîtriser ses passions.

Nos épreuves, nos devoirs. — Nous avons tous les mêmes épreuves à subir, les mêmes difficultés à vaincre, le même but à atteindre, le même pouvoir à acquérir, car nous naissons tous avec le principe du mal, nous portons tous en nous le germe de la corruption, nous ressentons tous l'aiguillon de la chair et notre devoir est de lutter contre la tentation, de réfréner nos sens, d'observer la tempérance, de nous montrer continents lorsque les circonstances l'exigent.

La continence. — La continence fait notre force, elle relève notre caractère, elle nous rend dignes.

Mais est-il possible d'être continent?

Oui, nous pouvons être continents en repoussant les pensées basses qui viennent nous assiéger, en dirigeant notre esprit vers les pensées élevées et en l'y tenant constamment fixé.

Mais en gardant la continence, ne sommes-nous pas exposés à nous rendre malades? Il faut bien que la semence de l'homme s'écoule. Ne risque-t-elle pas de se corrompre en restant dans les vésicules séminales?

Elle s'écoule secrètement comme toutes les humeurs, par ses voies naturelles, si les pensées et les excitants ne leur font pas suivre une autre direction, car toutes les humeurs peuvent être détournées de leurs cours par des dérivatifs, sinapismes, vésicatoires, boissons alcooliques, et attirées sur des parties du corps où elles n'affluent pas ordinairement. Nos yeux ne se remplissent-ils pas de larmes quand nous éprouvons des chagrins ou des souffrances physiques, quand nous sommes exposés à une fumée épaisse ou à des vapeurs irritantes?

Le tabac à priser et à fumer ne fait-il pas moucher et cracher plus que d'habitude?

Si nous ne sommes pas excités par des pensées, des propos, des tableaux obscènes, une nourriture aphrodisiaque, nos organes seront calmes, nous pourrons être continents.

Si la continence était impossible. — S'il n'était pas

possible d'être continent, que diriez-vous à tous ces déshérités, ces indigents qui ne peuvent se marier, aux malades couverts de plaies, aux infirmes, aux estropiés, aux impotents, aux culs-de-jatte, aux aveugles, aux jeunes filles difformes, sans fortune, aux soldats, aux navigateurs, aux soutiens de famille qui se sacrifient pour leurs parents, à tous ceux qui sont forcés de s'abstenir?

Les infirmités et les indigents. — Puisqu'il ne leur est pas permis d'obéir aux lois de la nature, leur conseilleriez-vous de les éluder en ayant recours à des pratiques honteuses?

Une mère, un père, peuvent-ils conseiller à leur fils, à leur fille d'abuser d'eux-mêmes, de se dégrader?

Le vieillard. — Que diriez-vous au vieillard? Lui conseillerez-vous de caresser des pensées charnelles, de tenir des propos obscènes, de n'écouter que les appétits libidineux, de débaucher les jeunes filles avec son argent, de s'abandonner aux prostituées qui exciteront ses sens, épuiseront sa bourse, ruineront sa santé, creuseront sa tombe en se moquant de lui?

En agissant ainsi, ne souillerait-il pas ses cheveux blancs? Ne le trouveriez-vous pas hideux?

Au lieu de favoriser, d'encourager, d'entretenir le dévergondage, ne fera-t-il pas mieux de se sevrer des jouissances qui ne sont plus de son âge, de donner le bon exemple, de venir en aide aux malheureuses qui sont obligées de se prostituer pour avoir du pain?

Ne fera-t-il pas mieux de songer que sa fin approche, de penser que son âme est sortie d'un éternel foyer de vie et de lumière comme une étincelle pour animer la matière, et qu'elle doit y retourner si elle l'a méritée?

Que diriez-vous à l'époux quand sa femme languit sur un lit de douleur? Lui conseilleriez-vous de satisfaire son appétit sexuel avec une étrangère? Ne serait-ce pas outrager une malheureuse?

Voudrait-il qu'elle agit de la même façon s'il était malade?

Devons-nous faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit?

Non, toute règle de conduite, tout principe de morale, toute loi reposent sur cette maxime :

Base de la morale. — Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit.

Nos épreuves. — Aussi nous dirons à tous les affligés : si la nature ne vous a pas donné à tous le même tempérament, la même santé, la même force physique, la même taille, la même intelligence, les mêmes facultés, les mêmes talents ; si elle nous a placés en naissant dans des conditions différentes de lutte pour la vie ; si elle nous a imposé des inégalités de peines, de privations, de souffrances, c'est que nous l'avons mérité dans nos existences antérieures et que notre devoir est de lutter courageusement dans les différentes situations où nous nous trouvons, de supporter avec résignation les épreuves que nous avons à subir, car elles sont destinées à nous améliorer, à nous faire progresser.

S'il est vrai de dire qu'on s'enrichit en diminuant ses besoins, il est nécessaire de mettre une borne à nos désirs qui ne font que s'accroître et de les faire taire quand ils ne peuvent être satisfaits.

C'est-à-dire qu'il faut vouloir être continent, et vouloir c'est pouvoir.

Ne nous sentons-nous pas plus dignes quand nous dominons nos passions, quand nous sommes maîtres de nous-mêmes?

Le pauvre qui ne convoite pas le bien d'autrui, qui aime mieux se contenter de peu que de se faire voleur, n'a-t-il pas plus de mérite devant Dieu et devant les hommes que le riche qui n'a à supporter aucune privation ?

L'homme continent, c'est le soldat qui défend la place assiégée, qui ne se laisse pas corrompre et n'ouvre pas à l'ennemi les portes dont la garde a été confiée à son honneur.

C'est l'homme courageux qui surmonte les difficultés.

C'est l'homme fort, car il pratique la vertu.

C'est l'ami de la morale sans laquelle aucune société ne peut exister.

C'est le sage qui regarde en haut, car il sait que, pour mériter une meilleure existence, il faut élever ses pensées, être pur.

Aussi ce n'est pas la Bacchante échevelée des temps antiques, la Vénus accroupie, la Vénus Callipyge, la Vénus Genitrix que je donnerai pour exemple à la jeune fille.

La Vierge. — Je leur montrerai cette vierge aux yeux baissés que l'on voit dans la plus humble église, ce type d'idéale pureté, de bonté et de douceur que

le christianisme a enfantée, et c'est sur elle que je lui dirai toujours de porter ses regards.

Honoré Roulx (H. B. of L.)

FIN

L'Illusion de la Matière

M. de Rochas, l'éminent auteur des *Forces non définies* vient de publier, dans la *Revue de l'Hypnotisme,* une étude intitulée : L'Illusion de la Matière. Comme elle est très courte, nous la donnons ici :

L'homme qui se contente du témoignage de ses sens pour apprécier ce qui se passe autour de lui est naturellement conduit à ramener le monde entier à deux entités essentielles : *la Matière et l'Energie.*

La Matière inerte et l'Energie qui la fait mouvoir.

Mais si, par la pensée, il cherche à aller plus au fond des choses, il ne tarde point à s'apercevoir que la première fuit, pour ainsi dire, devant lui. Quelque petit que soit l'atome auquel il la réduise, il peut concevoir un atome encore plus petit ; et cet atome, il peut, par l'imagination, le dépouiller successivement de toutes les propriétés qui constituent pour lui la matière telle qu'il la perçoit tous les jours ; il peut le supposer sans étendue, sans lumière, sans chaleur, sans poids, etc.

L'Energie, au contraire, se montre partout ; aussi loin qu'on plonge ses regards dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, son action s'affirme, évidente, pour soutenir les mondes et pour réunir les atomes inconcevables.

De telle sorte qu'on est arrivé à se demander si la Matière existait et s'il y avait autre chose que l'Energie.

D'autre part, il n'est guère possible de comprendre que l'Energie n'ait pas pour *support* une entité différente qui sert à propager son action. Du reste, une science positive, la mécanique rationnelle, parvient à expliquer non seulement le mouvement des astres, mais encore la plupart des phénomènes

physiques que nous observons à l'aide de l'hypothèse d'un milieu transmissif de la force composée, d'une substance à la fois très subtile et très élastique.

Dès lors, tous les corps seraient formés de particules matérielles infinitésimales, animées chacune de mouvements propres extrêmement rapides dont telle composante affecte tel ou tel de nos organes, et non les autres, de manière à produire la sensation du toucher, de la vue, du son, de la chaleur, etc.

Voilà bien l'hypothèse moderne.

Mais comment ces atomes, dont la petitesse défie l'imagination, s'ils existent, peuvent-ils nous donner, à l'aide de simples vibrations, ces impressions diverses ? La chose est assez difficile à concevoir pour qu'il ne soit point sans intérêt d'en chercher une preuve directe dans d'autres conditions. Cette preuve sera fournie par une expérience d'hypnotisme.

Mettez un sujet dans l'état de somnambulisme, les yeux ouverts, présentez-lui votre montre et donnez-lui la suggestion suivante :

« Au réveil, vous verrez sur cette table quatre montres semblables à celle-ci.

« La première, placée ici, vous la verrez seulement, mais ce ne sera qu'une apparence, vous ne la sentirez pas quand vous essayerez de la prendre.

« La deuxième, placée ici, vous la verrez, vous la sentirez au toucher, mais elle n'aura pas de poids !

« La troisième, ici, vous la verrez, vous sentirez son contact, son poids, mais vous n'entendrez pas son tictac ; vous ne verrez pas marcher les aiguilles.

« La quatrième, ici, vous la verrez, vous sentirez son contact, son poids, vous entendrez son tictac ; vous verrez marcher les aiguilles : celle des secondes, celle des minutes et celle des heures, comme elles doivent marcher.

En opérant sur différents sujets, on obtient des résultats légèrement différents suivant la vivacité de leur imagination ; mais, pour tous, si la suggestion a été donnée avec la précision nécessaire et le degré d'énergie qui convient à leur impressionnabilité, l'illusion est si complète qu'ils ne parviennent pas à distinguer la montre n° 4 de la montre véritable quand on la leur présente à la fin de l'expérience.

La matière, telle qu'elle existe pour nous, a donc été reconstituée pour eux par l'adjonction succes-

sive de ses diverses propriétés ; seulement, au lieu de la percevoir à l'aide des vibrations communiquées aux extrémités extérieures des nerfs sensitifs par les vibrations des corps eux-mêmes, ils la perçoivent à l'aide des vibrations communiquées aux extrémités extérieures de ces mêmes nerfs par la *Pensée*; c'est-à-dire par quelque chose que nous ne concevons pas comme matière, mais comme Force. »

A. de Rochas.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Retour forcé

AU CHRISTIANISME DE L'ORIGINE

Ne cessons pas de répéter ce qui est la vérité, à savoir que *Christianisme* et *Socialisme* sont deux termes synonymes, deux choses identiques ou plutôt une seule et même chose sous deux noms différents. Ceux-là le comprennent bien qui savent que le Christ est *le Principe même de l'Humanité* (*Joan.*, VIII, 25), son symbole vivant, sa plus haute représentation et sa divine personnification. A le bien considérer, le Christ est le « prolétaire » par excellence, celui qui n'avait pas même de pierre où reposer sa tête ; sa destinée est typique, c'est-à-dire réelle et figurative à la fois, historique et prophétique : le drame de sa Passion est le drame même des souffrances du pauvre peuple.

Le Christianisme pur est donc bien le pur socialisme. Les dernières *Lettres encycliques* de Léon XIII le font entendre assez clairement, aussi clairement que la politique de son pouvoir temporel permet au pape de le dire. Le Pontife s'expliquera mieux dès qu'il sera libre, entièrement libre de proclamer la vérité, toute la vérité.

En attendant l'heure de ce franc-parler de

la justice religieuse et sociale, voici que les revendications du prolétariat moderne, guidé par l'Esprit nouveau qui est l'Esprit même du Christ libérateur, se trouvent être déjà d'accord avec les enseignements de l'Evangile et des Epîtres pauliniennes, dont les principes sociologiques sont devenus, à l'insu des cléricaux, les principes mêmes de la civilisation présente : *Justice, Liberté, Egalité, Fraternité, Mutualité, Solidarité,* et il faut ajouter avec l'apôtre des nations : *Cohérédité, Coparticipation* et *Concorporéité*, — *Cohœredes, Coparticipes et Concorporales, per Evangelium, in Christo Jesu* (*Ephes.*, III, 6).

Le Christianisme aboutit de nos jours et va donner tous ses fruits légitimes.

Il faut que les cléricaux soient bien aveugles pour ne pas voir, tous, que la moisson dont les prolétaires commencent à recueillir les prémices et à réaliser les profits, a été préparée de loin par les apôtres de l'idée chrétienne ou sociale. Ces cultures n'ont pas été faites par les politiciens du cléricalisme, mais par les orthodoxes du socialisme messianique, les vrais prêtres du Christ.

* * *

« On se demande avec stupéfaction, écrivait dernièrement un de nos plus savants ésotéristes, comment il a pu se faire que le Christianisme primitif, en voulant réaliser ici-bas le Royaume de Dieu et sa Justice, ne soit parvenu qu'à produire ce monde catholique du Bas-Empire, du Moyen âge, et aussi des temps actuels, qui a été et qui reste encore si éloigné de l'idéal évangélique. »

Voici la réponse que fait l'auteur à sa propre question :

« La raison en est bien simple, dit-il ; c'est que la conception chrétienne a été méconnue et délaissée par les prêtres eux-mêmes. Les pasteurs des peuples, évêques, princes, empereurs et papes, ont bâti, non pas sur les fondements du

Christ, mais sur les fondements de César, de telle sorte qu'aujourd'hui encore il semble que les sociétés ne puissent se soutenir, si elles ne sont pas étayées par la violence et par la force, par l'hypocrisie et par la fraude.

« A cet état de choses, absolument païen, la *Bonne Nouvelle* aurait vite mis fin, si elle eût été fidèlement transmise aux peuples. L'objet pratique de la prédication du saint Evangile devait être de constituer, au sein du monde juif et païen, une société, une Eglise, composée des meilleurs, des *Parfaits*, laquelle, en rayonnant autour d'elle et s'étendant par l'initiation, l'enseignement et le baptême, aurait fini par absorber l'ancien monde, en lui substituant un nouvel ordre social fondé sur l'*Egalité*, la *Fraternité*, la *Liberté* et la *Justice*. C'était là ce que le Christ et les Apôtres entendaient par le « Royaume des Cieux ». Il s'agissait d'un idéal à réaliser tout de suite, *ici-bas* même, sur notre terre, dans la vie de ce monde et non pas après la mort et dans le ciel. Il ne faut jamais perdre cela de vue, si l'on veut se rendre compte du mouvement des esprits à cette époque reculée, et derechef à notre époque.

« Il y avait dans le simple énoncé d'un tel idéal la promesse et l'essai de la plus grande révolution *sociale* qui ait jamais été entreprise. Mais les prêtres, en prenant au pied de la lettre le langage figuré de l'Evangile, reléguèrent dans le ciel, par-delà les nues et les temps, le Règne de Dieu et de sa Justice, et en remirent l'avènement à la *fin du monde*, prenant ainsi pour la fin matérielle de notre globe et la destruction de tous ses habitants ce qui était, pour les juifs, la fin de la domination romaine ; pour les chrétiens, le terme de l'iniquité sociale ; pour les opprimés de tous les pays et de toutes les classes, la condamnation de tous les oppresseurs et la délivrance de toutes les victimes du vieux monde césarien, personnifié dans Satan. » (Ch. Fauvety.)

***

Cette explication est scientifiquement vraie. C'est bien ainsi que les choses se sont passées dans l'histoire, que le cléricalisme a fait fausse route et s'est écarté du Christianisme pur et vrai qui est le pur et le vrai socialisme.

Il n'est pas douteux qu'il y a eu déviation, écart grave, méconnaissance et reniement du saint Evangile. Mais les ésotéristes de l'*Etoile* donnent raison de cette infidélité; ils enseignent que la ligne droite dont s'écarta le sacerdoce à partir de Constantin n'était plus praticable sans de très abondantes effusions de sang. Il fallait fermer l'ère des persécutions générales et calmer le courroux de César qui aurait mis le monde entier en feu plutôt que de laisser passer l'idée chrétienne dans toute sa rigueur sociale. Il y eut donc une sorte de transaction et de compromis ou de *modus vivendi* entre le Christianisme et le Césarisme. L'axe de la religion cessa pour un temps d'être dirigé vers le ciel et s'inclina visiblement vers la terre et vers les puissances temporelles, en vue d'attirer les grands du monde, les hommes du pouvoir et de la fortune dans l'Arche de la nouvelle Alliance et du Salut général.

On vit alors se produire dans l'Eglise une chose inouïe, racontée en ces termes par un ésotériste que je n'ai pas besoin de nommer, car il est bien connu des lecteurs de l'*Etoile*.

*
* *

« Les positions brillantes, les dignités, les profits, les avantages de toute sorte devinrent aussitôt, dans le sanctuaire même, le partage de ceux qui accoururent volontiers sous l'étendard du Christ, par l'attrait même de la domination et de la richesse. Tout ce monde se rangea vite, et par calcul, du côté de la cause triomphante.

« Sans ces avantages, les grands gaillards de la politique n'y seraient jamais venus. Il fallait bien pourtant qu'ils y fussent amenés, pour

avoir à y subir, une fois engagés là-dedans, ce qui les y attendait tous, eux et leur vieux « prince de ce monde », César. La voie facile que réprouve l'Evangile, la grande porte d'entrée que le Christ avait condamnée, s'ouvrit donc à deux battants devant la multitude des ambitieux et des mondains qui, se souciant fort peu de la sainte religion des apôtres, devinrent les patrons nés et les défenseurs intéressés de ce système bâtard, dans un christianisme commode, à gros sous, à grands honneurs et à bonnes fortunes.

« Restés païens au fond du cœur, ces hommes ne tardèrent pas à introduire dans le sanctuaire les éléments les plus impurs et les plus incompatibles avec l'essence de l'Evangile : les œuvres de César, l'esprit du siècle et les pompes de Satan ; la pourpre, la soie, l'or et la bonne chère! Le monde, ce monde pervers, abominable, pour lequel le Christ refusa de prier— *non pro mundo rogo* — fit irruption dans sa sainte Eglise, s'y installa brillamment sous la pourpre et sur l'or, et y trôna jusque sur l'autel. « *Abominatio desolationis sedens in loco sancto.* » Il y trône encore de nos jours, bien qu'il ne puisse plus s'y prélasser comme au temps des barons de la crosse et des princes de la mitre. N'était-ce pas le monde, en effet, le grand monde et la fine fleur du siècle, que ces cardinaux, ces primats, ces quinze cents abbés mitrés et ces prieurs commandataires qui, loin de leur résidence canonique, vivaient à Paris, ou à la cour du Sardanapale de Versailles, jouissant là de leurs bénéfices ecclésiastiques, comme les grands seigneurs faisaient de leurs terres féodales, sises au fond de la province? Et ces deux mille sept cents grands vicaires et chanoines, éternellement occupés de visites et de dîners en ville ? Sauf quelques hommes apostoliques comme Bridaine, les cent trente évêques et les mille cinq cents privilégiés de la manse et de la dîme résident le moins qu'ils peuvent et n'évangélisent pas du tout. Presque tous *nobles*, tous *gens du monde*, qu'auraient-ils fait, confinés dans une ville

de province, loin de ce *monde* qui était leur élément ? Se figure-t-on un grand seigneur, abbé galant, évêque courtois et brillant avec 100.000 livres de rentes (plus de 200.000 francs aujourd'hui) et qui volontairement se serait enterré, toute l'année, à Mende, à Condom, à Elne, dans une bicoque.» (Taine, l'*Ancien régime*, p. 59.)

Telle est l'Eglise cléricale, mi-chrétienne, *mi-césarienne*, « l'Eglise *de la transition* et des compromissions, pour ne pas dire des trahisons. »

*
* *

Grand malheur ! direz-vous. C'est vrai; mais bon tour en même temps, plus habile et mieux joué que ne fut celui de Jarnac; car si, d'un côté le *monde césarien* englobe l'Eglise, de l'autre l'Eglise enlace ce *monde* dans les rêts du Christ, et les gros poissons, ceux qui mangeaient les petits, se trouveront pris à la fin dans une sorte de souricière et dans les mailles serrées d'un système où les petits mangeront les grands, et où les pauvres auront raison des riches. De ces deux coups de filet, le mieux jeté, croyons-le, fut celui du Rédempteur-Libérateur de notre race.

Vive Dieu ! le grand monde s'y embrouille de plus en plus, et César lui-même, « prince de ce monde », finira mal : *Princeps hujus mundi ejicietur foras*.

« Ses amis, à lui, les cléricaux de haute marque, sont encore là comme des *intrus* cantonnés dans les opulentes positions, que leur ont faites la politique et l'intrigue. Mais patience ! l'oracle commence à s'accomplir. Pierre se ravise, Pierre se retourne, Pierre se convertit, et il les tient tous sous sa main en vertu d'un dogme qu'ils forgèrent eux-mêmes au concile du Vatican, le plus providentiel de tous les conciles. O tactique du Christ !

« Il y aura nécessairement d'autres surprises. C'est inévitable. Il faudra bien que ce Christ ait

raison et que les peuples triomphent, car ceux-ci ne sont pas autre chose que les membres et les organes constitutifs de son corps social, universel, ou de sa véritable Église catholique. Ce fut à coup de foudres, de bûchers et d'excommunications que les enfants de la Rédemption sociale furent chassés par les cléricaux de l'Église ou de la société du Christ, à mesure que les césariens et les mammoniens en prenaient possession. Qui vous assure que ce ne sera pas à coups de foudres et d'excommunications que les *intrus* en seront chassés à leur tour, s'ils refusent de se soumettre aux injonctions du pontife spirituel, ou de se démettre et de se retirer. Mais ils se soumettront; ils sont trop bien pris pour qu'ils puissent se dérober à cette nécessité. A qui en appelleraient-ils? Les peuples ne sont plus avec eux, les peuples sont contre eux; les peuples sont avec le Pape, et le Pape est avec le Christ, avec ce Christ qui, comme je le disais en commençant, est le prolétaire par excellence et « le Principe même de l'Humanité », son symbole vivant, sa plus haute, sa plus pure et sa toute divine personnification. Les peuples sauraient au besoin ramener les prêtres au Christianisme de l'origine, alors même que les prêtres refuseraient d'y conduire les peuples.

Il est donc vrai, et c'est immanquable, que le Christ vaincra, qu'il règnera et qu'il commandera. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Et ce règne commence publiquement. Nous avons déjà vu Carmaux; nous en verrons bien d'autres, et tout s'accomplira.

L'abbé Roca.

Appel aux Peuples

POUR UN PÉTITIONNEMENT UNIVERSEL EN FAVEUR DE LA PAIX

L'Europe gémit sous le poids des armements; ses ressources sont absorbées et détruites en pure perte.

Elle ne peut améliorer ses institutions sociales. Ses industries sont placées dans des conditions d'infériorité par les dépenses improductives. L'état d'incertitude où l'on se trouve provoque des crises intermittentes toujours plus rapprochées.

C'est, pour les Etats comme pour les individus, la ruine à brève échéance, en même temps que c'est la terreur des familles, menacées de perdre ceux qui leur sont chers dans l'horrible tuerie qui serait la conséquence d'une conflagration européenne.

L'instant est suprême! Tout peut être sauvé aujourd'hui, tout peut être compromis demain, si l'on tarde à donner à la conscience publique l'occasion de pousser un cri d'alarme assez fort pour dominer le bruit des préparatifs de guerre.

Mettons-nous donc tous à l'œuvre:

Vieillards, qui savons par expérience que la guerre appelle la guerre;

Jeunes gens, qui ne voulons pas servir de chair à canon;

Femmes, pour qui la menace d'une guerre est un perpétuel cauchemar;

Ouvriers des villes, qui réclamons la sécurité du lendemain;

Agriculteurs, qui tenons à nos moissons!

Que tous élèvent jusqu'aux cieux une immense clameur, qui se résolve en ces deux mots: LA PAIX!

La paix pour le bonheur de nos foyers! La paix pour notre pain de demain! La paix pour que nous puissions venir en aide à ceux qui souffrent!

Français, Allemands, Russes, Anglais, Italiens, Autrichiens, nous n'avons pas de haines personnelles à assouvir les uns contre les autres. Pourquoi nous massacrerions-nous?

Si l'un de nous croyait avoir à se plaindre d'un acte injuste de son voisin, il recourrait aux tribunaux. Ce qui est utile et bon dans les relations individuelles doit l'être aussi dans les rapports de peuple à peuple.

Donnons donc une solution pacifique à toutes les difficultés qui pourraient nous mettre les armes à la main, puis soulageons les peuples d'une notable partie des charges que leur imposent des armements ruineux. Nous rendrons ainsi la sécurité à tous, et nous ferons cesser l'angoise d'un inconnu menaçant.

A l'œuvre!

Qu'un pétitionnement universel porte nos vœux pour

la paix aux oreilles et aux cœurs de ceux de qui dépend la vie de millions d'hommes! Les gourvernements ne sauraient désirer la guerre qui peut être funeste à chacun d'eux et ruinerait fatalement et vainqueurs et vaincus; mais on leur a dit que leurs peuples la désirent, et cette erreur est de nature à provoquer les plus épouvantables désastres.

Faisons-leur connaître la vérité par un pétitionnement qui sera organisé par les Sociétés de la paix dans chaque pays, et que cette manifestation soit assez imposante pour qu'il ne leur reste plus aucun doute sur le courant irrésistible qui pousse les peuples à abhorrer la guerre!

Nous voulons la fraternité par la Paix!

Nous voulons le bien-être par le Travail!

PAR MANDAT DU IVe CONGRÈS UNIVERSEL DE LA PAIX

La Commission du Bureau international est ainsi constituée :

Louis Ruchonnet, Président; Elie Ducommun, vice-président; Robert Comtesse, vice-président; Félix Moscheles, vice-Président; Angelo Umilta, secrétaire général; Louis Perrin, caissier ; Dr Adolphe Richter, Thomas Snape, , Baronne Bertha de Sutt r ; La Fontaine; Julie Toussaint; Frédéric Ba er; Dr Trueblood; Ciufea ; Général Guaita ; J. Muller; Marie Gogg; Emile Arnaud ; Nicolas Fleva; Dr A Gobat; Belva Lockwood; W. Marcusem ; Angelo Mazzoleni ; Frédéric Passy, Hodgson-Pratt ; Franz Wirh.

Les signatures à la pétition ci-dessus sont reçues tous les jours, sauf les dimanches et jours de fêtes à la Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise.

HYPPOLYTE DESTREM.

(*La Rénovation*).

QUESTION DU JOUR

CAUSERIE

Allons, c'est une affaire bien entendue parce qu'elle est surabondamment prouvée aujourd'hui: ce n'est pas au cœur de la bourgeoisie plouto-

crate qu'il faut s'adresser pour l'engager dans une voie sociale plus conforme à l'équité et à l'Humanité. Non, c'est perdre son temps. Car, c'est assommant à la fin, disent ces bons ploutocrates, d'ouïr sans cesse les mêmes jérémiades; laissez-nous, pour Dieu! Nous avons donné à votre frère ce matin.

Ayez de l'argent ou sachez en manquer, il n'y a que cela de vrai, en somme. Chacun pour soi, que Diable! Nous ne pouvons pas nous mettre à la remorque de tous les miséreux du globe, après tout. Il y aura toujours des pauvres en ce monde! C'est votre bon Dieu qui l'a déclaré. Qu'est-ce que vous voulez que nous y fassions?

Quelque plat et ignoble que soit le langage qui précède, c'est celui qui a été tenu en maintes et maintes circonstances, devant nous, par de bons bourgeois qui n'en pensaient pas plus. Et, lorsque nous protestions timidement: Bah! nous répondait-on, vous êtes philanthrope! Ça vous passera, mon ami. ça se calmera.

Ça se calmera! J'espère bien que non; mais ce qui ne se calme pas du tout, par exemple, c'est l'acuité de la crise sociale, c'est l'amertume des revendications, c'est la marée montante des souffreteux, des miséreux, des gueux de prolétaires en détresse. Et voilà que sur ce thème vibrant s'exercent maints virtuoses de la plume et de la pensée aussi.

Une femme de cœur et d'esprit — les femmes trouvent le moyen d'équilibrer ces deux termes — Mme Séverine, faisait dernièrement dans l'*Eclair* un appel en faveur des déshérités et s'exprimait ainsi :

Quiconque vit du vieux monde en agit envers lui comme envers un richard qu'on exploite, l'isolant de ses héritiers légitimes, lui taisant les bruits du dehors, l'assurant d'une longévité miraculeuse — tandis que la mort est à la porte et les dépossédés assis au seuil.

Rappelez-vous ceci, vous qui rêvez la captation du magot: il doit s'éparpiller sur toute la surface du

globe, d'un pôle à l'autre pôle, de l'Orient à l'Occident ! Et quiconque essaiera de se mettre en travers sera, non pas abattu, mais pulvérisé — rien que sous le passage des pieds nus !

Ils sont trop, vous dis-je, ces lamentables ! Ce n'est pas vers le Forum qu'il faut regarder, ô maîtres du jour, — qui pérore a mangé, — ce n'est pas de là que viendra le péril. Il fermente dans les couches profondes, il éclora des charniers, il naîtra de la détresse publique !

Elle est immense, au delà de ce qu'on peut soupçonner...

Je ne sers aucun prétendant et tous les partis m'indifférent, puisque nul n'a la clef du moulin ; je n'ai donc pas d'intérêt à noircir la situation, à médire de ce qui est. Mais aux Pangloss de l'heure présente, je dirai seulement de regarder combien l'initiative privée, combien l'initiative publique sont impuissantes contre l'accroissement formidable de la misère.

La charité, qui, ayant l'arbitraire pour base, laisse donc beaucoup à désirer, mais qui, somme toute, en attendant mieux, est encore la plus noble inspiration de l'âme humaine, parce qu'elle procède de l'instinct de justice, la charité NE PEUT PLUS RIEN. Minime ou grandiose, elle est débordée ; on n'aide plus les affamés qu'à prolonger leur agonie. Jusqu'ici, ils se résignent et c'est tant mieux pour les possédants ; mais si, demain, ils se révoltaient ?

L'armée ?... Noubliez donc pas que vos soldats sont des fils de pauvres... et qu'ils commencent à penser !

Les asiles de nuit regorgent, refusent du monde chaque soir ; l'Assistance publique, affolée par le chiffre des demandes, ne fait plus, abus à part, que des mécontents ; les hôpitaux manquent de lits ; quiconque est atteint de mal « chronique » doit crever sur le pavé ; les refuges de vieillards, les crèches, les maisons de retraites, les fourneaux économiques, les ouvroirs en sont réduits à mendier à domicile, pour admettre quelques « clients » de plus, pour éviter la faillite parfois, quand ils sont l'œuvre d'initiatives plus vaillantes que fortunées.

. . . . . .

Tenez, il est une angoise quotidienne, qui m'en persuade plus douloureusement, plus âprement, que toutes les dissertations des rhéteurs, toutes les conclusions des économistes.

Comme la plupart de mes confrères — davantage peut-être parce que je suis une femme — je reçois un courrier abondant : vingt ou trente lettres par jour.

Chaque matin, on m'apporte cela ; et, chaque matin, c'est même appréhension à déchirer les enveloppes, même navrance après avoir lu. Je fais ce que je peux, au hasard de l'impression, pour les plus pressés — mais les autres !... Toute la journée, j'en suis hantée, songeant à leur déception, à leur peine ; anxieuse de cette sélection, à laquelle je suis contrainte pourtant, honteuse de ce « bon plaisir », qui met peut-être la vie de créatures humaines à la merci de mes nerfs ou de mon humeur du moment, souffrant ainsi autant de ce que j'ai fait que de ce que je n'ai pu faire !

Et quand surgit quelque drame : des êtres morts d'inanition ou qui se tuent parce que leur appel est demeuré sans réponse, je cours, la sueur aux tempes, au tas de prières inexaucées, cherchant les signatures, épelant les noms. Si c'était un de ceux-là !...

C'est que la bonne volonté est inexistante aujourd'hui, eu égard à la portée du mal. Et, ce n'est pas là ma seule opinion, qui signifierait peu de chose ; ce n'est pas même l'enseignement de cette correspondance désolante, chaque jour aggravée. Je répète, comme l'écho, ce que j'ai entendu dire dans les milieux les plus divers, par les personnages les plus opposés : anarchistes qui s'épuisent en solidarité ; sœurs de charité qui épuisent la bienfaisance ; philosophes partageurs de leurs petites rentes ; curés qui s'endettent, signent des billets, se livrent aux usuriers, comme des fêtards, pour entretenir une demi-douzaine d'ancêtres ou d'orphelins sous un toit branlant !

C'est la même âme, la même flamme fraternelle qui brûle sous cette bure noire, sous cette toile bleue, sous ce drap râpé ; et aussi sous les habits cossus de quelques bons riches — il en est — découragés, n'y comprenant plus rien. Et cette âme-là est pénétrée aujourd'hui de son impuissance : la charité a vécu !

Il n'y faut pas renoncer, tant que n'aura pas changé l'ordre social ; il faut s'y adonner passionnément, éperdûment... mais reconnaître que l'unique Justice, l'espérée, l'attendue, peut seule, par une répartition plus égale des biens de ce monde, remédier au fléau.

C'est le cri du cœur, gracieux et brillant écho qui traverse l'air et s'éteint dans le bruit des affaires. Mais il n'est point perdu, ce noble appel, car il est par lui-même une puissance destinée à se manifester en son temps. Et ce temps approche, non pas, hélas ! comme une aurore, mais comme la tempête : le silence l'accompagne, l'atmosphère est lourde, le ciel nuageux. Allons, voyageur de la plaine ou des monts, vite gagne un abri, s'il en est temps encore ! Allons, navigateur, gagne au plus tôt le port ou la haute mer. Autrement l'un et l'autre vous périrez brisés par la tourmente qui s'avance.

Eh oui, vraiment, il faut tout de même que cela soit vrai, puisque M. Dugué de la Fauconnerie terminait un récent article par cet avertissement qui fait froid dans le dos :

. . . . . .

Bourgeois, mes frères, prenez-y garde, l'instant est venu de comprendre ces choses et d'aviser, si vous voulez continuer à manger tranquillement votre brioche, à ce que ceux dont je parle aient du pain !

DUGUÉ de la FAUCONNERIE.

(*L'Éclair* du 16 septembre.)

Oui, c'est bien cela. C'est par la peur, par l'égoïsme qu'il faut les prendre, les bourgeois ploutocrates : ce sont leurs seuls points vulnérables. Nous nous en doutions bien un peu. Il n'est plus permis d'en douter, lorsque c'est eux-mêmes qui l'assurent.

Eh bien, et la petite comédie de Carmaux ! C'est tout un poème. Seulement il y a des poèmes qui finissent en tragédie. . . . . .

Vraiment les meurt-de-faim ne sont pas traîtres, ils préviennent leur monde, ils *ne* pratiquent pas le coup de Jarnac. Et ils ont bien raison. D'abord c'est plus honnête et en même temps ils se réservent des circonstances atténuantes devant le tribunal de l'Histoire lorsque...

plus tard..... ils se fâchent. Dame, ça s'est vu, il y a 89 ans.

Ah ! mon Dieu ! qu'il est dur de se persuader qu'on fait partie d'une collectivité aveugle et inconsciente, et combien il est alors plus manifeste que ses membres sont tous solidaires. Oui, tous nous nous sauverions de la tourmente prochaine si nous voulions comprendre cette solidarité et *agir en conséquence*. Sinon, tous nous serons englobés dans ce remous formidable.

C'est tout de suite qu'il faut qu'il commence l'œuvre de l'aide mutuelle, le capitaliste, incapable de produire ; c'est tout de suite qu'il faut qu'il vienne apporter sa force (son capital) au travailleur qui l'emploie, car il ne saurait s'agir de partage, *hormis dans les bénéfices*.

Il le faut, parce que la Charité est impuissante, parce qu'elle n'est pas la Vérité. Il le faut parce que la *Force* ne doit pas revenir se mettre à la place du *Droit*, et que c'est ce qui arrivera inévitablement si le torrent des désespérés rompt ses digues et, conscient de sa force, *prend* brutalement le TOUT, parce qu'on lui aura refusé la PARTIE.

C'est pourquoi, avec Madame Sévérine, terminant son article cité plus haut, nous concluons :

Je n'exagère pas, je ne fais pas de romantisme... même si mes mots fleurissent rouge sur le gris des masures et le gris des haillons ! Libre à ceux que la vérité gêne de crier à l'outrance — ils auront, ceux-là, un tel réveil que, de leur aveuglement, nul ne se doit soucier !

J. BEARSON.

(*La Religion Universelle.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Les Quatre Évangiles de l'avocat Roustaing

(*Suite*)

MATHIEU, XXVI (v. 14-19) ; MARC, XVI (v. 10-16) ; LUC, XXII (v. 1-13).

Pacte de trahison de Judas Iscariote avec les princes des prêtres. — Lieu choisi pour la Pâque.

Nous voyons encore ici des faits de prescience et de vue à distance de la part de Jésus.

Quant à Judas, c'était un Esprit désireux d'avancer, mais orgueilleux et comptant trop sur ses forces. Il avait, étant à l'état d'esprit, demandé à participer à l'œuvre du Christ ; en vain ses guides lui firent voir les écueils contre lesquels il aurait à se briser, en vain essayèrent-ils de lui faire comprendre qu'il était trop faible pour les vaincre et que ses instincts envieux et cupides se réveilleraient sous l'obscurcissement de la chair : il ne voulut rien entendre. Sa trahison fut le résultat de sa présomption. Incarné, il se montra orgueilleux, envieux et luxueux ; sa position, humble et pauvre, lui pesait ; l'auréole qui entourait Jésus l'aveuglait, et il ne pouvait lui pardonner d'attirer *ainsi* l'attention.

« Mais Judas n'avait point été choisi *à l'avance* pour être livré « au démon », comme l'a enseigné la religion romaine. Il fallait bien que celui qui s'était obstiné dans son orgueilleuse tentative, croyant plus sa présomption que celui qui lui

faisait dire par ses guides : *Tu failliras*, fût puni ; mais, en même temps qu'il subissait la peine méritée par son orgueil, *la main fraternelle* restait toujours étendue vers l'enfant indocile, afin de le relever après la chute qui devait lui servir de leçon, et faire germer en lui l'humilité salutaire qui n'y avait pas encore trouvé accès. »

OH ! QU'IL EST GRAND CE DIEU QUI PERMET QUE, DANS SON INDIGNITÉ MÊME, L'ENFANT COUPABLE TROUVE LE POINT D'APPUI QUI DOIT L'AIDER A MONTER VERS LA PERFECTION !

OH ! QU'IL EST BON CELUI QUI EST TOUJOURS PRÊT A PARDONNER AU REPENTIR SINCÈRE, BANDE DE SES MAINS BIENFAISANTES LES PLAIES DE NOS CŒURS COUPABLES, Y VERSE LE BAUME DE L'ESPOIR ET LES CICATRISE A L'AIDE DE L'EXPIATION !

BÉNI SOIS-TU, MON DIEU !

JUDAS ISCARIOTE.

En présence de cette manifestation inattendue nous avons adressé à l'esprit de Judas ces paroles[1] : « Nous vous remercions de vous être « *ainsi* manifesté à nous, vous qui avez failli « en demandant une mission au-dessus de vos « forces ; Dieu, dans sa bonté, dans sa miséri- « corde infinie, vous a permis de vous relever, « et vous vous êtes régénéré au creuset du re- « pentir, du remords, de l'expiation, de la réin- « carnation, du temps et du progrès ; et vous « êtes devenu un des auxiliaires humbles, actifs « et dévoués de Christ, qui vous avait promis, « comme aux onze apôtres fidèles, que « vous « boiriez et mangeriez à sa table », dans son « royaume, et que vous vous asseyeriez sur un « des douze trônes pour juger les douze tribus

1. C'est le médium et l'avocat Roustaing qui parlent ainsi.

« d'Israël, — c'est là un enseignement, source « d'espoir et de courage pour tous, et qui ap- « prend à *tous* que, quelque grand que soit le « crime ou la faute de la créature, il n'est jamais « si grand que la bonté de Dieu. »

La main du médium fluidiquement entraînée a, à l'instant même, spontanément écrit CECI :

« L'amour du Seigneur s'étend sur toutes ses créatures; venez donc avec confiance à lui ; ce ne sont pas les innocents qui ont besoin de pardon ; ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'appui ; venez, enfants qui pleurez sur vos fautes, le Seigneur sèchera vos larmes ; venez, enfants chétifs et malades, le Seigneur vous donnera une part d'amour plus grande et plus active. Venez avec confiance; comme vous, nous avons failli; comme vous, nous avons été coupables ; nous avons gémi sur nos fautes ; nous avons, par un labeur long et pénible, expié les crimes que nous avons commis, les fautes qui nous avaient fait succomber, dans cette longue série d'existences humaines qui ont préparé et accompli notre purification ; et le Seigneur nous a admis à entrer dans sa joie. Imitez-nous donc, nos frères bien-aimés ; tous, plus ou moins, tous vous avez à expier ; vous avez à demander grâce : venez donc avec confiance aux pieds de votre père ; confessez vos fautes à son tribunal ; le juge est équitable ; le juge est juste, mais il est père; son indulgence doit toujours l'emporter sur sa justice, ses arrêts sont prononcés dans la limite de vos forces ; il est créancier patient et doux; il attendra que vous ayez pu acquitter votre dette. Oh ! venez ; et que la main que nous vous tendons puisse vous soutenir en vous faisant comprendre tous les trésors d'amour que vous trouverez en nous.

« Comme vous l'avez dit, Judas est aujourd'hui un Esprit régénéré au creuset du repentir, du remords, de l'expiation, de la réincarnation et du progrès; et il est devenu un des auxiliaires humbles, actifs et dévoués de Christ; cet exemple

vous montre que vous ne devez jamais repousser AUCUN de vos frères et encore moins le rejeter de la paix du Seigneur. »

MATHIEU, MARC, LUC, JEAN,
Assistés des Apôtres.

JOSEPH D'ARIMATHIE, — SIMON DE CYRÈNE.

L'Évocation.

A PAPUS.

En tête du dernier numéro du *Voile d'Isis* se lit un article intitulé *Typtologie*. L'auteur anonyme y pose plusieurs questions ; j'y réponds ci-après, si vous le permettez :

1° L'évocation de l'esprit des désincarnés, c'est-à-dire du sixième principe de l'être, selon la Kabbale, est une œuvre psychurgique de haute magie.

2° Elle comporte un fait anormal grave, dans lequel certaines forces occultes sont mises en jeu.

3° Pour cette raison, elle n'était pratiquée dans les mystères des temples que par les initiés des degrés supérieurs.

4° L'évocateur doit donc se pénétrer de la gravité de l'acte qu'il entreprend et s'y préparer par un appel intime et profond des forces occultes avec lesquelles il désire opérer. Mais, comme ces forces, ces puissances sont fortement hiérarchisées, il *doit* les PRIER de bien vouloir l'aider en cette circonstance.

5° L'objet de l'évocation ne doit *jamais* être futile, mais *toujours* dans un intérêt moral collectif ou particulier ; ceci afin de ne laisser se créer aucun courant *mauvais d'élémentals*.

6° S'assurer que tous les assistants sont animés de désirs conformes — ou du moins non contraires — à l'état mental qui vient d'être indiqué.

7° Enfin, ne l'oublions jamais, il *faut toujours* un médium ; autrement rien n'est possible.

Ces conditions rigoureusement observées, l'auteur dudit article sera toujours assuré :

A — de communiquer avec l'Esprit d'un désincarné ;

B — que le médium *n'y est* que médium ; C — que, par suite, il n'y a aucune démarcation à établir ; D — et qu'il n'y a, en fait de vérité, à constater qu'une chose : ce qu'on entend et ce qu'on voit. Or, à moins de douter de sa propre existence, ou du juste équilibre de ses propres sens et facultés, il est clair qu'on assiste à la communication demandée, je le répète, celle du sixième principe de l'être, ou d'un être désincarné, lorsque, par le moyen de la typtologie, on obtient des réponses ou des avis intelligibles et intelligents.

M. E. Nus sait aussi bien ce qu'il dit qu'il dit bien ce qu'il sait, et il n'est pas le seul.

Tout à vous, cher monsieur Papus.

J. Bearson, S.·. I.·.

(*Le Voile d'Isis.*)

PARTIE LITTÉRAIRE

La Femme

Les femmes portent l'avenir de la société dans leur sein. Jamais il n'y aura de progrès sociaux que ceux qui lui seront dus.

Emile de Girardin.

Si l'on me demandait à quoi je pense qu'il faille attribuer la prospérité singulière et la force croissante du peuple américain, je répondrais que c'est à la supériorité de ses femmes.

Alexis de Tocqueville.

Parmi les progrès de l'esprit humain, les plus importants pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés qui ont établi entre les deux sexes une inégalité de droits funeste à celui même qu'elle favorise.

Condorcet.

La moralité de la femme est généralement supérieure à celle de l'homme. Si les poètes continuent à appeler

les femmes le beau sexe, les hommes sérieux et justes doivent leur décerner une qualification non moins méritée, celle de *bon sexe.*

Bonneville de Marsangy.

Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes. Si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur et vertu... La première éducation est celle qui importe le plus et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes.

Les lois toujours occupées des biens et jamais des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères.

J.-J. Rousseau.

La Société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont misérables.

Voltaire.

Rien n'avertit l'homme qu'il sera père. C'est la femme qui en reçoit la première nouvelle par une communication secrète, intime de la matière, et c'est elle qui l'annonce à l'homme devenu passif à son tour.

Admirable évolution du germe créateur déposé par Dieu, transmis par l'homme, recueilli par la femme, restitué par elle au monde extérieur sous la forme planétaire jusqu'à ce que Dieu le reprenne dans ses harmonies éternelles, après cette dernière métamorphose que nous appelons la Mort, germe nouveau pour un état nouveau ! Et pendant cette évolution, ce germe invisible à l'œil nu a créé non seulement l'enfant mâle et femelle, mais la mère, le père, l'homme, la vie, la pensée, le mouvement, l'amour, le bien et le mal. Constatons et admirons !

Alexandre Dumas.

Citoyens ! honorons la femme : c'est la mère, c'est la sœur, c'est l'épouse. La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin d'une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque ; et quand nous

sommes devant sa tombe, il nous semble que nous croyons notre âme descendre et la sienne en sortir.

Victor Hugo.

Le champ vaut plus que la semence, la fille plus que le garçon ; la vierge excelle l'adolescent ; la femme, l'homme ; la mère égale dix mille pères.

Zoroastre.

Si tu veux comprendre la femme, renonce à la chair.

Alber Jhouney.

LE VIEUX MONDE

proclame qu'il faut tuer l'amant de l'infidèle et, le crime commis, il dit avec Arnolphe de Molière :

Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des trompés ne serait pas si grand !

LE NOUVEAU MONDE

commence à comprendre que l'homme, en son orgueil dévergondé, met son honneur là où il n'a que faire ; et il dit avec Sganarelle :

Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, et la taille moins belle ?
Peste soit qui, premier, trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage.

LE CHRIST

Lui, donne la vraie note :
Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre.

JUSTICE ET RÉPARATION

Elle. — Je suis la tentation. Je suis l'Attraction. C'est ainsi que Dieu l'a voulu.

Lui.— Tu es le démon. Horreur ! éloigne-toi.

— Je suis la faiblesse. C'est ainsi que Dieu m'a créée.

Veux-tu m'abandonner à mes propres forces? Ces bras qui furent faits pour presser un enfant sur mon sein, veux-tu donc qu'ils aillent porter l'épée ou mettre la mèche au canon? Je suis la faiblesse, et tu me dois ta force et ton courage.

— Tu es le démon. C'est toi la cause de tous les maux qui rongent l'Humanité. Ah ! si l'esprit du mal ne t'avait pas créée, le bonheur et la paix, un printemps éternel règneraient sur notre pauvre globe où l'on ne voit partout que jalousie et orgueil, haine et combats. Eloigne-toi.

— Je suis la faiblesse, et j'ai besoin de ton bras nerveux pour me défendre. L'enfant, qui n'a pas de pitié, souvent m'insulte dans la rue. L'adolescent encore imberbe, l'homme mûr qui n'a pas d'épouse et pas d'enfant et m'affronte à chaque instant de son regard impudique et sans honte, tout chacun qui ne connaît ni le respect, ni le devoir, jettent la boue à ma joue sans défense. Et je n'ai pour guide qu'un bras privé de force et d'énergie.

C'est ainsi que Dieu m'a créée.

— Eloigne-toi ! Ta pensée corromprait mes derniers moments. Nul ne peut aller au Royaume de Dieu, qui n'a renoncé à ce monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Au Saint-Père, au pape infaillible et trois fois saint ; au prêtre vierge, temple pur et toujours sacré où Dieu s'incarne et vient parler aux hommes ;

à tous ceux qui vivent loin de toi et de tes yeux pervers, à ceux-là seuls sont réservés ces biens, ces bonheurs ineffables qui sont l'apanage de la béatitude éternelle.

Va ! tu n'es qu'un serpent tentateur.

— Et pourtant, je fus ta mère, celle qui te mit au monde au milieu de souffrances auxquelles tu n'as jamais pensé, celle qui forma ton jeune cœur aux beautés divines de la création. Je fus ta sœur, qui veillai sur ton bien-être et tes plaisirs dans la jeunesse de tes premiers ans. Je fus ta fiancée qui te donnai le courage et la volonté dans les labeurs de la vie et élevai ton âme aux pensers généreux. Je fus, au chevet de ton lit, l'Ange-Gardien qui pansa tes plaies ouvertes au milieu de la folle et barbare mêlée des combats, et répandis dans ton âme le baume des consolations célestes.

— Non, non ! je veux fermer mon cœur à tes vaines paroles. Honte et malheur ! N'est-ce pas toi qui, portant à ta lèvre le fruit défendu, fis partager ta faute à celui que Dieu avait créé le maître de l'Univers ? S'il succombe, s'il fait le mal, n'est-ce pas ta faute? C'est toi qui jettes le trouble dans mon âme et l'entraînes loin des temples sereins de la Sagesse et de la Pensée. C'est toi qui tentas encore les anachorètes fuyant au milieu des déserts l'acier de ton regard, et le mensonge de tes paroles, et l'hypocrisie de ton cœur.

Loin de moi ta forme et ta pensée !

— Je suis l'Amour ! L'Amour, c'est le consolateur que le Consolateur Universel a mis sur ton chemin pour essuyer ton front et élever ton courage ; l'Amour qui perce et aplanit les montagnes, qui change en joies les souffrances.

Quand un fardeau est trop lourd, il devient insupportable. Regarde le voyageur qui parcourt péniblement son chemin : il est las, il succombe, il va tomber pour ne plus jamais se relever peut-être. Mais une Force protectrice est là, une Force pleine de douceur, une Force toute suave et toute-puissante : l'Amour. Et cette force arrivant, le voyageur accablé se relève, parce qu'une main amie s'est avancée. Elle est là, fidèle et dévouée, et la faiblesse devient force, et la douleur supportée à deux est devenue joie et douceur. Alors un rayonnement de bonheur illumine deux âmes qui, isolément, souffraient.

Je suis l'Amour !

— Oh ! tu n'es qu'un serpent caché sous des fleurs.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ. — Homme ! parce que ton muscle était le plus fort, tu fis de la femme ton esclave et ta chose. Tu lui refusas tout. Tu lui défendis de tremper sa lèvre à la coupe sacrée de l'étude et de la science, et tu fermas devant elle les portes du temple. Puis, — juste, conséquent avec toi-même, noble et généreux ! — du haut de ton piédestal, tu considéras cet être faible sans sagesse et sans raison.

Tu craignais qu'elle ne devînt ton égale et tu réservas pour toi seul le droit à cette divine intelligence qui fait de notre âme la maîtresse de la Création. Ah ! tu savais bien, comme ces hommes noirs qu'on voit partout[1], tu savais bien

---

1 Ce qui n'empêche pas de rendre justice aux services qu'ils ont rendus et rendent encore.

Mais c'est à ces affreux habits noirs à qui j'en veux, sans élégance et sans goût, qui sentent l'outrecuidant esprit de domination ; habits sépulcraux, emblèmes d'une religion sépulcrale ! Le noir est la couleur de l'enfer. Qu'ils se marient, Messieurs nos prêtres! Qu'ils

que rien n'est plus facile que dominer des ignorants. Et tu la privas de sa liberté, car tu savais que la liberté est la richesse d'où sort tout bien : l'intelligence et la force.

Et tu te complus dans ton œuvre. Et tu te complus dans son ignorance, afin de faire mieux de la compagne que Dieu t'avait donnée ou ta victime, ou l'instrument de ton orgueil et de tes passions.

Oui, ta victime ! Pour un même travail tu ne lui donnes pas la rétribution gagnée; quant à toi, de par ton droit de lion, tu t'arroges le double. C'est justice, n'est-ce pas? C'est toi le plus faible !

Tu la séduis. La voilà prise aux accents de ta voix loyale ; la créature divine met un homme au monde, ainsi que pour toi-même l'a fait ta mère. Que de soins et d'attentions ! Que de sollicitudes ne vas-tu pas avoir ! Que de sacrifices ne vas-tu pas faire pour elle !

Mais non ! tu l'abandonnes. Tu la vilipendes, tu la montres au doigt, tu lui craches au visage !

Un jour même, — ô jour trois fois néfaste pour ton honneur et pour ta gloire ! — un jour, en grande pompe, tu décrétas qu'elle n'avait pas d'âme.

Mais, tu ne sais donc pas combien c'est beau, ni combien c'est grand, un cœur de femme ? Tu ne sais donc pas que la grandeur d'un pays dépend de la valeur de ses femmes et du respect et de la considération qu'on leur donne?

---

nous donnent à tous le spectacle et l'exemple du vrai mariage, du *mariage d'amour!* Qu'ils soient dans nos temples, si temples il y a, l'emblème du beau couple androgyne. Alors, tous, nous les bénirons, nous les vénérerons, parce qu'ils nous auront donné l'exemple de toutes les vertus, et de la première de toutes : *du véritable Amour, de l'Amour saint, de l'Amour religieux.*

O homme ! crois-moi : si forte et si grande que soit ton âme, il y a toujours une âme plus grande et plus forte que la tienne. C'est l'Amour, la Résignation, le Sacrifice et la Foi qui font la supériorité des âmes.

Pauvre pygmée ! tu t'imagines donc pouvoir transgresser impunément les lois de Dieu, ses lois divines de Justice et d'Amour, et qui a mis le bonheur de ses humanités dans l'harmonie et la sanctification du couple androgyne ? Toi seul es cause de tous les malheurs.

Homme ! tu te crois la Justice ? Tu n'es que l'intolérance et la tyrannie.

Tu te crois la Raison ? Tu n'es qu'égoïsme et fanatisme.

Tu te crois la Science ? Tu n'es que l'orgueil.

Tu te crois la Foi ? Tu n'es que le doute ou la superstition.

Tu te crois la Force ? Tu n'es que la faiblesse !

René Caillié.

BIBLIOGRAPHIE

Le Livre du Jugement

LA RÉDEMPTION

La première épopée initiatique occidentale existe enfin.

Dante avait bien rayonné l'ésotérique vérité dans son grand poème ternaire *la Divine Comédie* ; Gœthe,

esprit voisin seulement du mysticisme, mais intellectuel transcendant, évoqua dans les deux *Faust* l'âme obscure des sorciers affolés de pierre philosophale et de bonheur, hélas ! humain. Hugo, inconscient tonnerre, fulgura dans *la Légende des siècles* de tout-puissants éclairs précipités des profondeurs insondables du Divin ; mais nul n'avait encore, selon la loi simple et secrète de l'immuable esthétique, accompli le vivant et complet déroulement des grands arcanes dans l'épopée.

De *la Rédemption* datera l'avènement épique de la vérité éternelle, pure, sans alliage de beauté perverse, dans la splendeur certaine de son idéal humain.

Cependant dès 1889 parurent *la Création* et la *Chute*, les deux premiers hymnes de ce *Livre du Jugement* qui comprend *la Rédemption* et encore *le Jugement*, quatrième et dernière partie que le poète prépare.

Mais il m'a semblé que les deux premiers hymnes plutôt didactiques et lyriques, pénétrés de par la nature même de leur sujet, de trop de cosmologie et d'ultra-psychisme, ne donnaient pas, comme *la Rédemption*, le modèle achevé de la neuve épopée.

Il fallait la puissance réfléchie d'Alber Jhouney, ses inspirations nées de la solitude et du silence, sa fervente opiniâtreté en l'idéalisme et en la foi pour mener à bonne et sûre fin le livre du monde, — que dis-je ? des trois mondes, — et en quatre lueurs faire resplendir devant notre éblouissement la double face mystique du passé et de l'avenir réverbérés en l'Absolu, ce formidable présent.

Dans *Emma Kositis*, Renan s'écrie : « Il y a peu de fortes vies à la base desquelles ne se trouve le *secretum meum mihi* des grands solitaires et des grands hommes. L'amour de la solitude vient d'ordinaire d'une pensée intérieure qui dévore tout autour d'elle... Vivre entre soi et Dieu est la condition pour agir sur les hommes et les dompter. »

Je n'ai jamais pu m'empêcher de me rappeler Alber Jhouney en relisant ces lignes. Les hautes œuvres ont besoin de calme, de sérénité et pas seulement dans l'âme de celui qui les médite, mais dans ses nerfs et autour de lui. Nous ne pouvons à la fois écouter les Anges et les hommes, et, tandis que par le bruit et le verbiage s'exprime la futilité des créatures, la véracité du mystère et l'éloquence du ciel ont un gosier qui ne résonne pas à l'oreille de chair, et leur voix

atteint d'autant mieux l'âme qu'elle dédaigne les sens.

Plein de la faim, de la fureur de tes mystères,
Je m'y jette dans mes délires solitaires,
Et je laisse, au delà de mon esprit brisé,
De la science lasse et du monde épuisé,
Souffler l'intuitive audace en vent terrible
Dans les hauts Saharas rouges de l'Impossible...

M. Alber Jhouney a lyriquement exprimé cette sorte d'extase enivrant le poète initié, qui, loin des troubles et des mensonges, sent Dieu le conquérir et le pousser vers les cimes. Il n'est rien de plus poignant et de plus rare que ces minutes de souffle indicible, dont nos contemporains manquent irrémissiblement et qui tourmente les prophètes.

Par ses goûts, par son tempérament, par sa vie, Alber Jhouney devait être poussé à l'ésotérisme. La grande tendresse qu'il y a au fond de ces graves et dures études devait l'y retenir. Et c'est au bout d'un déjà long commerce avec les maîtres et avec lui-même qu'il a pu donner les lois de l'esthétique ésotérique.

Réduites à neuf théorèmes, elles nous montrent la Doctrine influencer l'art de deux manières, directement par l'expression simple des vérités ésotériques, indirectement par le symbolisme initiatique, lequel n'a rien d'arbitraire, mais représente en une seule image et comme scientifiquement une série de vérités. Il ne faut pas copier, mais renouveler les symboles, et l'on peut dans une même œuvre employer les deux procédés ainsi que dans la *Bhagavat-Gïta*.

La science moderne justifie le symbole par la loi d'unité qui justifie celle des correspondances, énoncée poétiquement par Baudelaire. « Puisque les êtres se reflètent, ne sera-t-il pas légitime, lorsqu'on parlera d'un être, de penser aux autres et au principe général de tous et de faire sentir qu'on y pense. Et tout le symbolisme est là. »

Oui, l'homme est le résumé de la terre, la terre est le résumé du monde, le monde est le résumé de l'âme, et l'âme est le résumé de Dieu.

M. Alber Jhouney a adopté dans la *Rédemption* les deux méthodes, la symbolique et la directe, et c'est du symbolisme chrétien qu'il a usé.

Je n'entrerai pas dans les explications kabbalistiques, — ce numéro de l'*Etoile* n'y suffirait pas, — et

je renvoie au livre lui-même les lecteurs que je ne pourrai jamais que renseigner imparfaitement. La préface lumineuse et ample leur dévoilera une doctrine toute de raison, de logique et d'intuitive clarté.

Selon la loi, l'histoire de la Rédemption se résumera donc dans l'histoire du Christ. Alber Jhouney s'attache à trouver dans chaque détail de l'enfance, de l'initiation, de la vie opérative des miracles et de la passion, l'occulte sens dont pourra se nourrir notre esprit. L'Ame même du Christianisme s'en dégage loin des Eglises et des Dogmes dans sa pureté évangélique et sa grâce incomparable de poésie.

Joseph représente le Père, Marie l'Esprit-Saint, Jésus le Fils; et Madeleine, c'est l'Ame humaine avec ses noblesses, ses chutes et ses repentirs.

Et la vie du plus beau et du plus divin des hommes se déroule dans sa simplicité familière comme dans les tableaux de ces primitifs Allemands où rien n'est oublié des détails de la vie. Ils savaient en effet par la pureté de leur instinct que cette existence d'en bas ne vaut que par la signification qui la pénètre ; dès lors rien n'est inutile, tout étant symbole, et les plus humbles gestes sont remplis de Dieu.

Je ne sais rien de plus délicat que la naissance de Jésus dans la crèche de Bethléem, telle qu'Alber Jhouney la décrit en vers patients et doux ; l'invisible dans ces descriptions pénètre toujours le visible, car aux yeux du mage les spectacles que seuls connaissent les morts ne sont pas interdits.

Comment suivre le poète initié dans ces admirables méandres ? M'arrêterai-je à *Sérénité*, un des plus beaux morceaux du livre ? C'est la salvation de la nature, l'impure nature par la seule présence adolescente de Jésus :

La nature perdait la conscience occulte
De son abaissement, de cet instinct amer
Qui travaille le lys et la jachère inculte,
Les touffes de lilas et les flancs de la mer.

Cet instinct de labeur, de rut, d'ardeur pesante,
Cet effort de la chair et du monde à germer,
Qui pour perpétuer la bassesse puissante
L'oblige à se survivre et l'empêche d'aimer.

C'était une heure chaste, une heure de cantique ;
Tout priait en un vœu naïf et plein d'essor,
Et seul, Jésus, penché dans la pitié mystique,
Se souvenait de la matière et de la mort.

Dans l'*Initiation du Christ*, Alber Jhouney voit cette façon naturelle à l'âme pure de toucher la solidité de l'Idéal :

Il avait le sens droit qui juge et va saisir
Ni la matière, ni le songe, mais l'essence.
Savant et fou, tous deux manquent la connaissance,
Faute de juste esprit, d'éclair intérieur.

Là une série de paysages émus et solitaires où marche le jeune homme au souffle sublime lisant le soir parmi les siens la Bible, et le jour parcourant les monts et les bois sous la vastitude du ciel.

Le Baptême fournit au poète l'occasion de l'expliquer :

En toi, Baptême, l'œil des Mages
Voit l'amour ruisselant du geste d'Elohim,
Ensemencer de vie et de vastes images

Le limon dont les Ghiborim
Dégagent lentement leur tête,
Hommes géants où souffle une force de bête.

. . . . . .

Mais la salvation du monde a son miroir
Dans l'Élu qui se régénère.
La grâce du Seigneur vient laver le cœur noir,
Et le soufre du vieux tonnerre
Est détruit par l'éclair virginal et coulant
Comme un baptême blanc.

Après la double tentation, la satanique et la divine, le commentaire ésotérique de la loi avec l'expression de la loi. Aucun poète n'avait serré encore d'aussi près l'enseignement du Christ et ne l'avait donné avec cette poésie simple et ce raccourci d'images dont l'Evangile est plein d'exemples.

Les *miracles* et les *paraboles* dépouillent leur voile emblématique, et, comme Jésus marchait sur les flots, nous allons, d'un pas enfin assuré, sur le mystère.

L'ascension continue. Les *Entretiens sur la montagne* s'augmentent d'une conversation avec Jean, qui rappelle le dialogue fameux de la Bhagavad-Gita. Le Christ y développe tout son ésotérisme, il arrache à Moïse le sens grossier que les prêtres lui donnèrent, et, par l'amour donne des ailes à la loi. Aux questions inquiètes du plus cher des disciples, il répond par

la prophétie du double royaume de Dieu, sur la terre et dans le ciel.

Le royaume de Dieu ne sera pas unique,
Mais double. Sur la Terre enfin messianique,
Il sera le bonheur des justes étoilants,
Là-haut l'extase et les Elus en Dieu brûlants.

Le Thabor, c'est l'image de l'homme qui, s'il savait s'exalter loin de la chair, serait aussi éblouissant qu'entre Elie et Moïse, le Rédempteur sur la montagne :

Humanité, voilà ta face!
Jésus l'a divulgué, ce Dieu qui souffre en toi.
Ton dernier jour te fera libre,
Quand l'âme coulera du cadavre joyeux.
Si tu savais ce qui frémit sous ton écorce,
Si tu touchais ton Esprit-Roi !
Trop d'orgueil rongerait ta fibre.
Mais la tombe sera la matrice des Dieux.

Là se rattache l'épisode pour nous le plus important de cette sérieuse épopée : *La Conversation entre Jésus et Bouddha.* Jésus s'est endormi, son âme voltige au-dessus de son corps et rencontre le Bouddha au rayonnement froid, au cœur épanché comme une onde sourde, à l'immobile et extatique visage.

Le Bouddha reproche au Christ ses prêches pour l'action :

D'espoirs terrestres enivrés,
Tes pensers exaltés voudraient sauver les âmes
Par de plus chaleureux dictames
Que le conseil du rêve et du renoncement.
Tu voudrais réveiller le monde :
C'est le pousser à l'œuvre immonde ;
Seul le repos est pur et l'idéal dormant.

Le Christ répond qu'il sait que toute œuvre est mortelle, mais, si elle est belle et chaude, l'Eternité la retient. Puisque je vis sur la terre, répond-il,

J'y dois porter l'amour puissant
Jusqu'à la mort, et non me taire
Ou rendre sourd mon fier accent.
Il faut qu'un symbole s'écrive
Profondément dans la chair vive
Pour les siècles avec du sang.

Mais le Bouddha :

Ta mort voudrait guérir ; elle fera tuer.

La croix deviendra un symbole de persécution sanglante ; il vaut donc mieux le divin crépuscule et le sommeil purifiant.

LE CHRIST

. . . . . .
Non, le renoncement n'est que moitié de l'œuvre;
Le sage ne doit pas, semblable à la couleuvre,
Nager dans l'eau placide et molle d'un étang,
Mais, comme un cygne palpitant,
S'abattre des grands cieux dans les ondes mortelles
Et les faire écumer, les blessant de ses ailes.
. . . . . .

LE BOUDDHA

Pour le sage, le Mal, c'est l'existence entière,
C'est le désir, la chair, l'action, la matière.

Le silence, le nirvana suprême sont le dernier degré de la sagesse, dont la vertu et la sainteté ne sont que les premiers pas. Mais le Christ victorieusement s'écrie qu'à l'exemple de Dieu, qui crée sans cesse, il faut agir sans cesse. L'absolu dort-il, lui que le feu clair symbolise? Ces paroles de charité ardente cherchent à pénétrer l'âme étouffée de Bouddha qui « a pensé trop loin pour que le vrai l'émeuve ». Alors Jésus évoque la Tchandala, les simples que Gautama avait accueillis sans hauteur, et l'âpre ascète rouvre ses paupières, et, convaincu, gémit un hymne à la vie et un dernier cri de désespoir sur son inconscience.

Et des pleurs douloureux en lacs pleins et funèbres
S'amassaient lourdement dans les trous de ténèbres.
Mais, le Christ les couvant d'un regard radieux,
Les pleurs voyaient Jésus et devenaient des yeux.

Puis l'Antechrist, artisan de discordes, apparaît un moment pour blasphémer Dieu et l'Adam-Ève céleste ; l'Esprit l'enlacera plus tard d'héroïsme afin de le racheter.

Jérusalem ! Et voilà Madeleine sortant de la luxure épaisse et liante pour se jeter au subtil et libre amour. Dans l'astral luttent les secrètes puissances, tandis que la prédication du Fils de Dieu continue, que Lazare ressuscite et qu'Anne et Caïf complotent. C'est un scribe qu'ils envoient au Rédempteur pour lui tendre

les pièges de l'antique loi sophistique. Jésus le déçoit, et, en terminant :

— Va, quitte-moi, triste menteur, fais l'œuvre noire.
Je te plains, mais j'espère, et vos aveugles coups
Aident votre salut, puisque je meurs pour vous.

Marie cependant s'inquiète ; elle n'a plus l'illusion du royaume terrestre pour son fils qui l'a refusé, et elle doute de son commandement sur les âmes, car elle voit combien peu les hommes se laissent persuader par les paroles que dicte l'Esprit. C'est l'heure triomphale de l'humanité de Jésus, alors que, enfants, vierges, hommes et femmes l'accueillent avec enthousiasme, lui le doux sauveur arrivant sur le poulain de l'ânesse. — Quelques pages de réflexion philosophique montrent le double rôle d'Israël et du catholicisme, l'un conservant avarement la science des textes, l'autre épandant la consolation et la richesse abondante. — Or le Christ se recueille : il entend par l'âme Pierre ardent et si proche des trahisons et Jean prêt au crucifiement intérieur puisque la mort lui est par son maître défendue, et la rédemptivité de Jésus déborde jusqu'au martyre de Judas le justificateur ; il sourit dans la nuit mystique qui le déchire. Enfin la Cène, l'héritage divin du Maître, héritage que la plupart des apôtres comprennent mal, voyant de la chair véritable dans le pain, du sang matériel dans le vin, et ignorant que si Jésus a dit devant les espèces :

« C'est ma chair, c'est mon sang »
Pour exprimer l'amour et le vrai nourrissant,
C'est qu'exemple vital, son humaine nature
S'était, entière, incorporée à la droiture
Du Seigneur et fendue au Verbe immense et clair.
Ton Dieu fut tout ton sang, Jésus toute ta chair.

Le grand drame va éclater. La *Passion* commence. Madeleine a le cœur gonflé d'illusions ; quant à Marie, son effroi et son pressentiment augmentent. Un dialogue admirable entre le Christ et sa mère étale la noblesse de ces deux cœurs, mais l'un, celui de la femme, plus tendre, est moins décidé ; l'autre, celui de l'homme divin, plus lucide, ne recule pas devant le mortel abîme où il devra avec lui entraîner par la douleur celle qui l'enfanta. Vainement la mère heurte le Christ aux forces du Christ même : la divinité l'emporte, et la mère s'effondre dans la prière.

Judas agit sourdement, poussé par Satan et l'Antechrist; Madeleine, qui a enfin tout compris, se traine désespérée. Jésus passe de Caïphe à Pilate, et, dans *Gethsémanie*, nous assistons au plus sublime élan de rédemption. Le Fils de Dieu appelle en lui toutes les angoisses de Satan, et au Golgotha c'est l'épreuve la plus abominable, car son regard encore humain à ce crucifié aperçoit l'inutilité peut-être de sa mort. Les damnés tourbillonnent autour de lui et le raillent.

Mais l'un d'eux s'approchant trop près de la victime,
Jésus, qui ne pouvait le bénir de sa main,
Courba son front sanglant sur le front inhumain :
Une larme de sang tomba calme et sublime.

Et pleurant malgré lui, car son orgueil se rompt,
Le damné près du Christ se recueille immobile,
Sentant, comme un ferment d'amour indélébile,
La larme rouge entrer lentement dans son front.

Si le Christ rentre au ciel, quelque chose de lui cependant reste dans le sépulcre, quelque chose d'un cadavre animé qui souffrira tant que vivra la terre. L'Absolu manifesté par les trois personnes divines accueille définitivement Jésus qui promet à l'âme humaine son éternel secours, mais veut que d'elle-même elle tente et achève sa propre rédemption et surtout qu'elle ne se lasse pas des rédemptions partielles jusqu'au jour où l'univers entier sera sauvé.

Après les quelques apparitions de Jésus en Galilée pendant les temps suivant sa mort, c'est un hymne final à Jésus pour qu'il se manifeste de nouveau et pour qu'en ces troubles contemporains sa grande flamme dissipe les ténèbres. En vain la fausse science et l'artificielle religion cherchent à étouffer ce nouvel avènement du Christ :

C'est là ce qui t'attend, Jésus : donc, lève-toi.
L'air de Génézareth nous souffle ton courage,
Et voici que tes yeux et ton jeune visage
Sont encor la beauté solaire en qui Dieu croit.

Des Cieux nouveaux formés d'âmes mystérieuses
Entr'ouvrent lentement les cieux matériels.
Et de fleurs les esprits couronnent pour autels
Les cèdres toujours verts et les vertes yeuses,

Comme un homme joyeux respire fortement,
Ainsi, mon Dieu, tressaille et respire le monde,
Et l'air qui vient nourrir sa poitrine profonde,
C'est ta substance même et ton débordement.

Gloire à Dieu ! Dans son sein mystiquement trempées,
Nos volontés vaincront. Et nous avons pour nous
Les astres du passé dans la nuit à genoux,
Et l'aurore qui luit comme cent mille épées.

*
* *

On a dû, en suivant le résumé du livre, observer la variété, la souplesse, la noble tenue du moule où tant de hautes pensées se sont renfermées. Alber Jhouney semble avoir profité avec sagesse du romantisme et des classiques. Il prend à l'un la hardiesse et la nouveauté des images, aux autres la solidité du style et l'art de la composition. Dans sa préface il est dit avec sagesse : « Le besoin véritable, c'est aujourd'hui la beauté sereine et souple, un XVIIe siècle, mais non tendu et sec, un XVIIe siècle libre, élargi, coloré, intelligent des mystères et non plus esclave des dogmes. »

Il a tenté des rythmes nouveaux, mais pas à proprement parler des vers libres. Chez lui, l'inspiration si vibrante ne s'abandonne jamais, elle s'avance selon des lois fixes d'une façon un peu géométrique, et, si les vers se détendent davantage que chez Hugo, si leur enchevêtrement crée des arabesques plus neuves, la règle persiste toujours, accordant à ces licences son discret et mystérieux appui.

Où il est d'une grande beauté, c'est par l'ensemble, et, si tel détail pouvait étonner comme dans tel verset des prophètes, le livre en soi a l'hiératisme vivant, la simplicité sérieuse des plus belles fresques de Chaldée.

Ce qu'Alber Jhouney fait ressortir de cette vie de Jésus écrite avec des rythmes, c'est la puissance de l'instinct purifié par la prière et l'amour de Dieu, c'est-à-dire de l'intuition. Il la met — et à juste titre — bien au-dessus de la raison orgueilleuse et de la science désespérée et sèche. Pour cet esprit qui, profondément mystique, s'appuie sur l'intérieure révélation dont chacun en soi sent l'onde vivifiante, c'est Dieu qu'il faut écouter et non pas le conseil humain, serait-il encore plus sagace, encore plus renseigné.

Il est curieux de constater que le siècle, où les

études scientifiques ont été poussées le plus loin et où la raison s'est proclamée reine incontestée des connaissances, voit à sa fin se lever de différents points les apôtres du sentiment et de l'humble illumination du cœur. M. Theodor de Wytzewa, qui est surtout un dilettante, prêche cette doctrine évangélique dans son petit conte « Le Baptême de Jésus », tandis qu'Alber Jhouney publie ici-même, à l'*Etoile*, cette magnifique prose : *L'Intelligence n'est qu'une ombre.*

Renan est mort, lui qui crut en la Science et défendit avec passion la Raison. Qu'a-t-il dû penser de l'avenir de notre époque, lui qui, dans ses derniers jours, assista à notre mystique aurore, après avoir prophétisé le progrès indefini des machines et la foi future n'ayant pas d'autre but que la personnalité humaine? Qu'a-t-il dû penser, le vieux philosophe hésitant, nourri des sophistes d'outre-Rhin et apercevant dans les brumes du Futur se lever la face, illuminée de certitudes et couronnée de force inspirée, de Celui qu'il ne crut que le plus grand des aventuriers de ce monde?

Jules Bois.

Sur le Retour

Par Paul Margueritte

Une âme, toute de vibrante spiritualité, mais que la vie pénètre de son émouvant prestige, séduit par son naturel, attriste par ses défloraisons : c'est le talent très sain et très subtil de Paul Margueritte, et peu d'idéalistes ont ce charme, peu de réalistes cette profonde sincérité.

Il n'y a aucune trace en lui des affectations qui courent, comme une lèpre doree, sur tant et de puissants esprits en ce siècle ; indépendant des écoles, plus son œuvre s'est développée, plus il s'est affranchi.

Un sens intérieur, dont la facilité à souffrir accroît chaque jour la justesse, le préserve des banalités grossières du naturalisme, et la pureté de son style est infiniment expressive, sans aucune prétentieuse altération de la langue.

*
* *

Sur le Retour est l'étude, en un caractère noble, d'un amour tardif, inconsciemment éclos. Le colonel de Francœur déploie une âme franche et large et m'apparait, comme le Juste, bien fait pour plaire à Maurice Bouchor.

Géant de virile beauté que n'a point flétri la cinquantaine, cœur demeuré presque vierge dans la fatigue ou l'héroïsme de ses devoirs militaires, l'amour le trouble par son charme le plus pur, et la candeur d'une jeune fille vraie émeut, par sympathie invincible, sa candeur inaltérée de vaillant.

Yveline, aux bras chargés de roses, est la vision qui imprègne son âme et la sature de parfums inavoués.

Sa grâce, comme une baguette magique d'amandier fleuri, rend aux songes du vieux guerrier une jeunesse imprévoyante et divine.

Et Paul Margueritte, avec des précisions d'observateur qui aiguisent l'acuité vivante de ses délicatesses d'émotion, nous développe tout cet amour, dans sa grandeur et sa douleur saine.

A mots limpides il nous dit l'orgueil mâle et naïf qui pousse le colonel de Francœur à ne plus se laisser toucher par le fleuret de son frère dès lors qu'Yveline est présente à leur assaut, les rêveries qui l'exaltent devant la nuit ou dans la lumière, et la scène édénique où, donnant à la jeune fille des leçons de natation, il lui semble, dans l'eau primitive et la fluidité des flots, revenir au libre instinct des premiers jours, se délivrer des lois sociales. Puis éclatent la déception et le déchirement : le cousin d'Yveline, Yvon, apporte la fatalité, fraiche et dure, de sa jeunesse.

Les épiant, honteux de le faire, le colonel de Francœur écoute Yveline répondre : « Il m'est indifférent » aux reproches que le jaloux Yvon adresse à sa cousine sur l'empressement de « ce gros homme ».

La douleur, la brûlure du soleil sur sa tête pendant qu'à travers champs le désespéré fuit le jardin révélateur, l'eau glacée où il plonge son front, déterminent une congestion cérébrale. Il sortira des longues heures de la maladie plein de tendresse calmée, guéri de désir et d'égoïsme, résigné devant la *Force des choses*, cette puissance que Paul-Margueritte avec angoisse regarde peser sur les belles âmes qu'enfanta son cœur.

*
* *

Paul Margueritte est idéaliste par tempérament plutôt que par conviction : il est froissé par la vie terrestre, mais il l'aime et ses personnages ont de l'âme sans qu'il ait formulé jamais une croyance en l'Esprit affirmée et décisive.

A considérer tous les détails de son œuvre, on découvrirait le soin constant de rester dans la nature et d'en respecter le cours ordinaire.

Auprès de M. de Francœur et d'Yveline, de la droiture et de la virginité, nous voyons, dans *Sur le Retour*, Marc, le frère du colonel, d'un égoïsme léger, d'une sensualité sans grands remords, l'homme de moralité toute commune et d'immorale élégance.

Plus bas, Mme de Brettes, celle avec laquelle Marc trompe sa femme, et le déplaisant M. Jugaud sont de simples débauchés, nerveux ou sanguins.

En M. de Francœur lui-même Paul Margueritte montre discrètement l'influence physique, l'alourdissement causé par la bonne chère qu'il fait chez Marc, alourdissement qui prépare la congestion qu'achèveront un jour la brûlure solaire et la détresse mentale.

Et cette congestion est aussi la plus grande trace d'esthétique réaliste en cette œuvre douce.

M. de Francœur, une fois découverte l'indifférence d'Yveline pour lui, aurait eu à lutter dans son âme, à choisir moralement entre l'effort vers le bonheur et le respect de la volonté et de la destinée d'autrui, et le roman se fût dénoué en un monologue de spiritualisme et de drame, selon une esthétique de pur idéal.

Mais Paul Margueritte, attentif, comme je l'ai dit, à laisser sa part à la nature, fait intervenir la catastrophe *physique*, la maladie. Le colonel, frappé dans sa *santé*, réveillé de l'illusion de sa force, est alors séparé d'Yveline par la sensation d'un obstacle matériel autant que sentimental, et le calme descend en lui, après le découragement de son organisme.

Personnellement je suis assuré, par certitude historique et, de plus, expérimentale, que l'homme peut agir librement et sans prendre conseil de son corps.

Mais, quoique aux fières époques d'exaltation religieuse ou guerrière, une telle indépendance soit fréquente, elle n'en demeure pas moins exceptionnelle pour l'humanité regardée en masse.

L'esthétique réaliste, s'occupant de vérité moyenne plus que de vérité suprême, se détourne forcément de l'exception.

Et c'est parce que Paul Margueritte, répudiant le naturalisme factice et bas, garde cependant une soumission profonde à la *nature*, qu'il n'a pas tranché la crise de *Sur le retour* par un sacrifice pleinement volontaire et venu de l'Esprit seul.

* * *

Or je tiens à dire ici que, tout en poursuivant, dans notre esthétique ou nos efforts d'art, la réalisation de l'idéal et la messianite du Beau, ce n'est pas une froide compagnie d'artistes disciplinés par un songe uniforme que nous souhaitons dans l'avenir.

Comme en Religion, comme en Science, nous rêvons en Art l'unité par l'harmonie d'adhésions libres à des principes impersonnels.

Et ces principes impersonnels, nous voudrions les voir palpiter en chacun selon son âme propre, et qu'ils rejaillissent, créés à nouveau, d'innombrables spontanéités.

Ce n'est donc pas le mysticisme que nous défendrons quand même, ni le réalisme que nous attaquerons toujours. A nos yeux l'idéal apparait la réalité unique, mais si un écrivain réaliste par les origines et le tour de son talent, a, comme Paul Margueritte, une âme délicate et haute, nous aurons autant de joyeux enthousiasme pour son œuvre que de mépris pour celle d'un faux mystique, arrangeur d'imitations et fabricant de *plaqué* divin.

Ce que nous détestons dans le naturalisme de Zola, c'est qu'il est forcé, borné, et pas absolument sincère, car il y entre une trop visible rhétorique de la chair.

Mais, aux jours prochains, nous évoquons l'immense floraison de toutes les libertés d'artistes, mystiques ou naturelles, de toutes les franchises pourvu qu'elles soient vraies, pourvu qu'au fond des œuvres nous sentions battre la passion et la beauté du cœur.

Alber Jhouney.

Lyriques[1]

PSAUMES

I

Dans le dégoût terrestre et l'énigme du corps.
Las comme les vivants, mais purs comme les morts,

Nous marcherons, Seigneur, droits dans l'ignominie,
Dont les foules en rut échauffent la cité,
Nous irons, forts d'extase, irritants d'harmonie.

Pourtant les lourds respirs de la lubricité,
Les effluves de l'or sont accablants à boire.

Tu l'as voulu : Souffrons l'épreuve jusqu'au bout,
Que le mal, infusé dans nos artères noires,
Nous verse l'infamie où l'humanité bout.

Comme un vautour mourant là-bas tombe et s'épuise,
Dans le ciel froid, le crépuscule aux ailes grises.

Son essor ne bat plus ; l'eau visqueuse du port
Noiera le sombre oiseau dans ses mares immondes...
Oh !... rien que Toi, Seigneur, rien que Toi et la Mort...

La grande Mort et ta Splendeur et plus de monde.

II

Mais, tant que pèsera sur notre âme l'affront
Des chairs du cœur, des chairs des flancs, des os du front,

Tant que la pesanteur de la terre animée
Opprimera l'esprit, l'esprit résistera
Et, dans la chair, tendra sa delivrance armée.

L'héroïsme qu'en nous ta grâce exaspéra
Saura vaincre et punir la brute qui l'obsède,
Et nous égorgerons le taureau de Mithra.

Vois, c'est l'âme qui râle et c'est le corps qui cède :
Tout souffrir mais jamais où le Rêve ait déchu.

Et, dans nos os tremblants, dans nos veines sacrées,
Notre esprit, de ta force obscurément issu,
A des fleuves d'angoisse et de sourdes marées.

Notre exaltation dans tes hauteurs s'empreint.
Et, sur toi débordante, enchaîne à nos détresses
Ton aube glaciale et tes midis sans frein.

1. Extraits de l'*Amour Divin*.

Et nous sommes le grand océan de tristesse
Qui, soulevé jusqu'à ton ciel, en grondant, presse

Ses flots désespérés sur ta beauté d'airain.

III

Le soir, malgré la foule aux mornes mouvements,
Nos cœurs saignent pour toi, dans la pâleur des rues,
Volcans d'amour ouverts comme un blessé fumant.

O cris de loyauté, Nations apparues,
Beaux anges balancés tels que de fiers drapeaux,
Peuples de l'avenir gonflés en larges crues !

Et vous, chastes matins, blancs comme des tombeaux,
Où dort au ciel glacé l'infini solitaire...

Pour Dieu la douleur noble est un attrait puissant
Et le Seigneur penché que notre sève altère
Boit, tel qu'un lion sombre, au lac de notre sang.

Mais, d'autres jours, ce sont des fêtes de prière
Rayonnante et l'esprit tout enlacé de Toi,
Comme l'air de l'été lié dans la lumière...

Nos purs recueillements sont l'âme de ta foi.

IV

Et c'est pourquoi, Seigneur, tout saturés d'extase,
Le parfum restera dans le marbre des vases.

C'est pourquoi notre corps lui-même est imprégné
Des sublimes fureurs qui nous livrent ton âme,
Et nous te râlerons, nous qui t'avons saigné !

Comme sur un métal irisé par les flammes,

Tu cours sur notre chair, tu ronges sa torpeur.

Et notre souffle ardent, lourd de fièvres humaines,
Vers les cieux frémissants rejette, en sa vapeur,
Les rayons de ta vie et le feu de nos veines.

Et, longtemps après notre mort, tu les verras,
Nos fronts, vers Toi ramper et se tordre nos bras !

Dans le sépulcre avec une force instinctive
Nos débris se tendront morosement vers Dieu
En un souvenir vague, une lenteur plaintive...

Un jour tu jugeras les mondes par le Feu,
Ta hache brisera les reins de la matière.

Ce jour-là, devant toi les sphères s'enfuiront,
Et le renversement des montagnes altières
Creusera jusqu'au cœur la plaine qui se rompt,

Mais, pendant que fondra la nature éperdue,
Et que le vent de mort chassera l'étendue,

Nos restes surgiront amèrement humains,
Échappés des tombeaux vers ta face implorée,
Comme des traces d'yeux, des torsions de mains.

Ma chair se souviendra, loin de l'âme, rentrée
Dans ta substance même et dans ton infini.

Oui, cette triste chair qui de ma foi tressaille,
Ce pauvre corps esclave et rudement banni,
Dont le rêve a sacré les funèbres entrailles,

Se traînera comme un aveugle au désespoir
Et, priant sans penser, te sentira sans voir !

ALBER JHOUNEY.

BIBLIOGRAPHIE

Étude historique. SPIRITISME, UN NOUVEAU PARTI, *comment il se forme et ce qu'il pense. Ses Inspirateurs, sa Théodicée, sa Philosophie et sa Morale*, par P.-F. Courtépée. Librairie Lessard, rue Mercœur, 3, Nantes. Prix : 1 fr. 50.

Les nombreux partisans du Spiritisme, dont le nombre va chaque jour en augmentant avec la vitesse d'une traînée de poudre, forment bien, en effet, un nouveau parti. C'est que la doctrine spirite répond victorieusement à tous les desiderata de l'âme inquiète et fatiguée des temps modernes. Cette doctrine, rattachée aux traditions les plus anciennes des Indes orientales comme de la Gaule druidique, se prononce catégoriquement sur Dieu et ses créatures intelligentes, sur l'âme, le droit, la justice, la morale, la philosophie et la politique, en d'autres termes sur tout ce que les hommes ont intérêt à

connaître de leur passé, de leur présent et de leur avenir.

M. Courtépée, jurisconsulte, est un fidèle et courageux adepte de ce nouveau parti et il met sa gloire à en faire connaître les bases et les avantages par le moyen de sa plume au style élégant et ferme. Voici le titre des chapitres de ce nouvel ouvrage de 180 pages.

Chapitre 1er. — Les adeptes du Spiritisme sont des expérimentateurs et non des illuminés. Le fait les frappe, la conviction raisonnée les retient.

Chapitre II. — Justification du Spiritisme; son utilité.

Chapitre III. — Révélation et enseignement spirites; leur caractère absolument rationaliste. — Circonspection nécessaire.

Chapitre IV. — Théodicée.

Chapitre V. — Physique et Métaphysique.

Chapitre VI. — Ames et Esprits. — Leur progression par la vie alternativement corporelle et erratique. — Unité d'existence et succession d'états divers.

Chapitre VII. — Morale. — Règle de conduite. — Obéissance et soumission. — Conséquences inévitables.

Chapitre VIII. — De l'Humanité terrestre. — Les habitants de la terre sont des malfaisants condamnés. Ils souffrent en expiation de fautes antérieures et personnelles.

Essai de Philosophie évolutive *à l'usage des gens du monde*, par Henri Maréchal. Imprimerie veuve Monnom, Bruxelles, rue de l'Industrie, 32.

Le Flambeau, Organe hebdomadaire. Science, Philosophie, Politique, Littérature. Directeur, Gus-

tave Gony, à Jemeppe-sur-Meuse (Belgique). — Abonnement : 6 fr. par an.

Nous recommandons tout particulièrement ce journal qui s'occupe d'une manière très suivie et très correcte du grand mouvement spirite. R. C.

L'âme, les sept principes de l'homme et de Dieu, par VURGEY, broch. in-16 avec schémas. *Librairie Chamuel, 27, rue de Trévise, Paris.*

Poursuivant son application microcosmique couronnée lors de la première question du groupe indépendant d'études ésotériques, l'auteur révèle par homogénéité de méthode remarquable les rapports de Dieu et de l'homme, comme il avait démontré ceux de l'esprit et des corps humains. Il aboutit ainsi à de très rigoureuses conclusions où il établit entre le Saint-Esprit catholique et l'âme individuelle un parallèle aussi fécond qu'original. Jamais sujet aussi vaste et aussi métaphysique n'a été traité avec plus d'unité ni de positivisme. C'est ce qu'un de nos amis appelait « la triangulation des nuages ».

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PARIS

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

TABLE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1892)

Deuxième volume

SOMMAIRE DU NUMÉRO 7 DE JUILLET 1892

Pensées (X. Y. Z.). — Fraternité de l'Etoile (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : La Tradition Siphra Dzénioutha (A. JHOUNEY). — La Religion messianique. L'Intelligence est une Ombre (A. JHOUNEY). — Etudes cosmologiques. La Naissance et la Mort suivant la Kabbale (RENÉ CAILLIÉ). — SOCIALISME CHRETIEN : Voici venue l'ère du Christ et de l'Evangile (l'abbé ROCA). — SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL : La Clé de la Vie, de Louis-Michel (de Figanières). Analyse [*suite*] (RENÉ CAILLIÉ). — Les Apparitions. Cas de Padoue (Dr DARIEX). — Le Magnetisme et la loi. Supplique aux deux Chambres (Comte DE CONSTANTIN). — Correspondance : Les Faits (RENÉ CAILLIÉ). — Dictées médianimiques. Le Christ et la Vierge Marie (Baronne ADELMA DE VAY). — LITTERATURE ET ART : Causerie littéraire. Le Mouvement des livres (JULES BOIS). — Soirs, poésie (MICHEL FÉLINE). — BIBLIOGRAPHIE : Divers (X. Y. Z.). — L'Abbé Gabriel et Henriette sa fiancée [*fin*] (L'abbé ROCA). — Le Poème de l'Ame, par René Caillié (SUPPLÉMENT). [De la page 1 à la page 72.]

SOMMAIRE DU NUMERO 8 D'AOUT 1892

Pensée (X. Y. Z.). — Fraternité de l'Etoile (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : La Tradition Siphra Dzénioutha (A. JHOUNEY). — La Religion messianique. Concordances (A. JHOUNEY). — Etudes cosmologiques. Dieu, l'Homme et l'Univers (RENÉ CAILLIÉ). — L'Heure des enfants (MARIE ET

Walsh). — SOCIALISME CHRETIEN : **Fin des sacerdoces officiels et des églises constituées** (l'abbé Roca). — **Congrès général des Sociétés féministes** (*Journal des Femmes*). — SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL : **La Clé de la vie**, de Louis-Michel (de Figanières). Analyse [*suite*] (René Caillié). — **Les quatre Evangiles de Roustaing**, Résumé (René Caillié). — **L'Hypnotisme** (P.). — **L'alchimie** (*Voile d'Isis*). — **Les apparitions et leur valeur scientifique** (Camille Flammarion). — LITTERATURE ET ART : **Causerie littéraire. Le Mouvement des livres** (Jules Bois). — **Artiste** (Adolphe). — **Souvenirs d'Australie** (Paule Janick). — BIBLIOGRAPHIE : **A la Recherche des destinées. — En Allemagne**, etc., etc. (Divers). — **Le Poème de l'Ame**, par René Caillié (Supplément). [De la page 73 à la page 144.]

SOMMAIRE DU NUMERO 9 DE SEPTEMBRE 1892

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney.— KABBALE MESSIANIQUE : **Religion messianique. Concordances** [*suite*] (A. Jhouney). — **Notes sur l'extase** (Stanislas de Guaita). — **Etudes cosmologiques. Dieu, l'Homme et l'Univers** [*suite*] (René Caillié). — SOCIALISME CHRETIEN : **Socialisme catholique. son insuffisance** (l'abbé Roca). — **Prophétie. Une vision de l'avenir** (S. E.H.) — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Le Témoignage des Faits. La Clé de la vie**, de Louis-Michel (de Figanières). Analyse [*suite*] (René Caillié). — **Les quatre Evangiles de Roustaing.** Résumé [*suite*] (René Caillié. — **Le Monde spirituel**, d'après Swedenborg (A. Allard). — LITTÉRATURE ET ART : **Causerie littéraire. Le Mouvement des livres** (Jules Bois). — **Les Gestes attendris**, poésie (Marius André). — **Les Noces de Sathan. Psyché** (Jules Bois). BIBLIOGRAPHIE : **La Kabbale**, par Papus (R.C). —**Petite bibliographie** (R. C.).— **Le Poème de l'Ame**, par René Caillié (Supplément). [De la page 145 à la page 216.]

SOMMAIRE DU NUMERO 10 D'OCTOBRE 1892

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition. Siphra Dzénioutha** [*à suivre*] (A. Jhouney). —

— **Les Noces de Sathan**, par Jules Bois (A. Jhouney). — **Divers** (X.). — **La Légende de l'Antéchrist** (Jules Bois). — **Le Poème de l'Ame**, par René Caillié (Supplément). [De la page 289 à la page 360.]

SOMMAIRE DU NUMÉRO 12 DE DECEMBRE 1892

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Albert Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition**, Siphra Dzénioutha (A. Jhouney). — **Religion messiannique** (A. Jhouney). — **Etudes cosmologiques**. La Réintégration, par Martinez-Pasqualis (*fin*) (René Caillié). — **Simples notes**. Beauté, Amour, Passions, Aberrations, Puissances invisibles, Morale (*fin*) (H. Roulx). — **L'Illusion de la matière** (A. de Rochas). — SOCIALISME CHRETIEN : **Retour forcé au Christianisme de l'origine** (Abbé Roca). — **Appel aux peuples** pour un pétitionnement universel en faveur de la paix (Hippolyte Destrem.— **Question du Jour**. Causerie (J. Bearson).— SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Le Témoignage des Faits. Les Quatre évangiles de Roustaing**. Analyse [*suite*] (R. Caillié). — **L'Evocation** (J. Bearson). — LITTERATURE ET ART : **La Femme**. Justice et Réparation (René Caillié) — BIBLIOGRAPHIE : **Le Livre du Jugement**, par A. Jhouney (Jules Bois). — **Sur le Retour**, par Paul Margueritte (A. Jhouney).— **Lyriques**. Psaumes, poésie (A. Jhouney). — **Divers** (René Caillié). — **Sommaire de la seconde année** (L'*Etoile*). — **Le Poème de l'Ame** (Supplément). [De la page 361 à la page 432.]

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie

Religion messianique. La Délivrance par le Doute [*à suivre*] (A. JHOUNEY). — **Qu'est-ce que l'Occultisme ?** (F.-CH. BARLET). — **Etudes cosmologiques**. Dieu, l'Homme et l'Univers [*suite*] (RENÉ CAILLIÉ). — **Simples notes**. Beauté, Amour, Passions, Aberrations, Puissances invisibles, Morale [*à suivre*] (H. ROULX). — SOCIALISME CHRETIEN : **Fin du monde et jugement dernier** (l'abbé ROCA). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Le Témoignage des Faits**. La Clé de la Vie, de Louis-Michel (de Figanières). Analyse [*suite*] (RENÉ CAILLIÉ). — **Les Quatre évangiles de Roustaing**. Résumé [*suite*] (RENÉ CAILLIÉ). — **La Pensée transmise** (*La Paix universelle*). — **Les Elémentaux**. Nuages obéissant à la volonté (R. C.). — **Envoûtement** (*L'Initiation*). — **Signes des temps** (X.). — LITTERATURE ET ART : **Causerie littéraire**. Le Mouvement des livres (JULES BOIS). — **Le Héros** (EMILE MICHELET). — **Loi, Science**, poésie (CHARLES FUSTER). — **Le Grand dictame** (JULES BOIS). — BIBLIOGRAPHIE : **La Vie**. Nouvelle révélation (R. C.). — **Le Poème de l'Ame**, par René Caillié (SUPPLÉMENT). [De la page 217 à la page 288].

SOMMAIRE DU NUMÉRO 11 DE NOVEMBRE 1892

Nécrologie (X.). — **Pensées** (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition**, Siphra Dzénioutha [*à suivre*] (A. JHOUNEY). — **Religion messianique**. La Délivrance par le Doute [*à suivre*] (A. JHOUNEY). — **Etudes cosmologiques**. Dieu, l'Homme et l'Univers. La Réintégration, par Martinez-Pasqualis (RENÉ CAILLIÉ). — **Simples notes**. Beauté, Amour, Passions, Aberrations, Puissances invisibles, Morale [*à suivre*] (H. ROULX). — **Théorie cosmo-psychique** (ROUXEL). — SOCIALISME CHRETIEN : **Le pur dogme catholique** (l'abbé ROCA). — **Notre socialisme en Amérique** (LAWRENCE GROUDLUND). — **Les Droits de la femme** (T. THOLOZAN). — **La Loi et l'Anarchie** (JULES BOIS). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Le Témoignage des Faits**. La Clé de la Vie, de Louis-Michel (de Figanières). Analyse [*à suivre*] (RENÉ CAILLIÉ). — **Les Quatre évangiles de Roustaing**, résumé [*suite*] (RENÉ CAILLIÉ). — LITTERATURE, ART ET BIBLIOGRAPHIE : **Tu te plains de n'être pas aimée**, poésie (JULES BOIS).

11 11580

Car ma douce Jeanne est un foyer de tendresse ;
Un calice d'or est Son cœur,
Et Son Ame est un temple où l'Amour dit la messe
En brûlant ses encens vainqueurs.

Oh ! comme alors mes yeux, inondés de lumière,
Voient bien Son visage chéri !
Et comme aussi exulte en moi mon âme fière,
Qui n'est plus qu'un jardin fleuri !

Fière de posséder tout l'Amour de Son être,
Fière de fixer Ses beaux yeux,
Et fière de La voir tout à coup m'apparaître,
Si belle avec Ses longs cheveux !

Et mon seul bonheur est d'adorer mon idole.
Tout mon être n'est plus qu'un chant,
Et, vivant de mon rêve, alors je me console
D'habiter ce monde méchant.

Des Poètes les voix viennent nourrir mon rève,
Et les aveux de passion
Du beau vannier Vincent me poursuivent sans trêve,
Avivant mon affection :

— « Je t'aime au point que si tes lèvres disaient :
Je veux la Chèvre d'or, la Chèvre
Que nul mortel ne paît ni ne traît,
Qui sur le roc de Beaux-Manière
Lèche la mousse des rochers,
Ou je me perdrais dans les carrières,
Ou tu me verrais ramener la Chèvre au poil roux. »

— « Je t'aime, ô jeune fille enchanteresse,
Au point que si tu disais : je veux une étoile !
Il n'est traversée de mer, ni bois, ni torrent fou,
Il n'est bourreau, ni feu, ni fer,
Qui m'arrêtât ! Au bout des pics
Touchant le ciel j'irais la prendre,
Et, dimanche, tu l'aurais pendue à ton cou ! »

O tristesse ! pourquoi, pour illustrer ma reine,
N'ai-je, comme le grand Mistral,
Ce superbe talent qui charme, enlève, entraîne,
Et son Homérique arsenal !

∴

Eh bien ! oui, j'ose aimer cette petite fée,
La plus belle qui fut jamais ;
Comme la fleur des champs Elle n'est attiffée,
Simple et candide en Ses attraits.

Et vraiment je sens que, âme tendre et mystique,
J'avais réservé tous les feux
De mon âme pour Elle. Elle m'est sympathique
Comme l'est la lumière aux yeux.

Et, depuis qu'Elle m'aime, en moi tout est délices,
L'épreuve a fini ses douleurs.
Je me suis fait l'esclave en tout de Ses caprices,
Mon Paradis est dans Son cœur.

Cette Ame de mon Ame a jeté l'eau lustrale
De Son cœur sur mon front maudit.
Ainsi sourit Zéphir au vaisseau qui s'affale
Et des flots lui fait un doux lit.

Son Amour à la vie ardente me rappelle,
Courbe mes genoux suppliants ;
Je ne comprendrais plus l'Eternité sans Elle,
Ni Dieu, ni ses mondes brillants.

Près d'Elle, dans la nuit, oh ! bien souvent je veille.
J'aime La regarder dormir.
Je garde des démons mon trésor qui sommeille,
Attentif au moindre soupir.

Je sens mon cœur trembler comme la sensitive
Si je vois Son front qui pâlit ;
Un ange ayant pitié de mon âme plaintive
S'asseoit au chevet de Son lit.

Je La contemple alors en Ses lins endormie
Qui splendit comme un lilas blanc ;
Un souffle parfumé sort de Sa lèvre amie,
Suave et chaste, et m'embaumant.

Et je reste ébloui, l'âme toute enivrée,
Penché sur cet être si pur,
Et mon âme sent bien, de ses sens délivrée,
Que plus rien en moi n'est impur :

Pour Jeanne mon Amour n'étant plus de la Terre
Est en Son âme et dans Ses yeux.
De Son beau corps sans tache Elle peut être fière,
Mais Son cœur seul m'est précieux,

Son grand et noble cœur fait de délicatesse,
Si bon, si pur, si chaste et doux,
Et Ses beaux grands yeux saints dont la moindre caresse
Me fait tomber à Ses genoux.

« Oh ! sois chaste, oh ! sois pur, si tu veux que je t'aime ! »
Chante mystérieusement
Une suave voix, d'une douçeur extrême,
Tout au fond de Son cœur aimant.

Qu'il est beau l'Amour pur ! Il nous arme de force
Contre la Bestialité,
Pour en jeter au loin la vieille et vile écorce
Et vaincre la Fatalité.

Les maux et les douleurs, les combats et les haines,
Qui nous rendent le temps si dur,
De crimes odieux qui nous font les mains pleines,
Irruent tous de l'amour impur.

Oh ! la Bête à deux dos, je la hais, la méprise ;
Ce m'est un cauchemar hideux,
Et qui m'est douloureux quand, parfois, par surprise,
Son image vient à mes yeux.

⁂

Oh ! ma Jeanne, pour moi du beau lys est l'emblème,
Que l'on contemple saintement.
Aux Anges j'ai promis, en mon amour extrême,
De L'adorer très chastement.

Je L'aime vraiment comme on aime la lumière,
Ou bien comme on aime les fleurs
Et de l'oiseau léger la chanson printanière,
Ou comme l'âme aime les pleurs.

Je rêve bien souvent de baiser Son sourire,
Ce sourire que j'aime tant !
Qui me plaît à Sa lèvre, oh ! plus que ne puis dire,
Tant son charme est pour moi puissant !

Bien souvent, je voudrais sur ces lèvres si chastes
Déposer le plus doux baiser,
Et sur Ses yeux aimés...
Mon cœur, aux élans vastes,
Croirait indigne de l'oser.

Si j'osais La toucher d'un souffle de ma lèvre,
Mon cœur ne L'adorerait plus ;
Si cet Amour étrange en moi jetait la fièvre,
Mon Paradis serait perdu.

Oh ! du doigt je craindrais de profaner cet Ange.
Mon suprême bonheur serait :
De La voir toujours, et, de chanter Sa louange,
L'œil enivré de Ses attraits.

Et, pourtant, je sais que, sous ces chères paupières,
Dorment les deux beaux diamants
Qui ravissent mon cœur...
J'appelle les Prières,
Qui m'apportent leur doux calmant.

Et puis c'est si bon de prier pour ce qu'on aime !
On croit voir les Anges venir
Autour de l'être aimé chanter un beau poème,
Et l'on croit les voir Le bénir.

Enfin, je reste là, devant ce grand mystère
De pureté, et, pur aussi,
Sans Elle je sens que, n'étant plus que misère,
Je ne suis rien qui vaille ici.

De mon Ange d'Amour j'écoute chanter l'Ame,
Qui rêve sous Son sein chéri ;
En les voyant sortir en spirales de flamme
Mon âme à Ses rêves sourit.

Et j'entends Son cher cœur, qui doucement soupire
Sous ce sein par lui soulevé,
Battre d'aise et d'Amour et tendrement me dire :
« Vois, de Sathan Je t'ai sauvé. »

Du pur et chaste Amour ineffables délices !
Qui connaît votre enivrement,
Ecœuré de dégoût, ne voit plus que supplice
Au fol émoi des sens, qui ment.

∴

Saura-t-Elle jamais, l'enfant, comme je L'aime ?
Je L'aime ainsi qu'on aime aux cieux.
Le lys immaculé, seul, peut servir d'emblême
A l'amour qui sort de mes yeux.

Mais un cœur d'homme, hélas ! n'est point un cœur de femme,
Et c'est ce qui fait ma douleur ;
A côté de Son âme infime est ma pauvre âme
Et bien pâle est mon pauvre cœur.

Oh ! c'est si noble et c'est si grand, un cœur de femme !
Oh ! l'homme lâche, au biceps fort,
N'a que de son amour le peu qu'il tient de flamme,
Le peu qu'a son âme d'essor.

Pour l'homme la femme est la Force et Dieu lui-même.
Sa faiblesse n'est pas d'hier,
Et, ce qui montre bien l'outrecuidance extrême :
Plus il est nul, plus il est fier.

O Pacha ! réponds-moi, toi si noble et si brave !
Dis, de cette moitié de toi
Qu'en as-tu fait ? Un meuble, un sujet, une esclave
Pour qui n'existe pas la loi.

Je le dis sans détours : tout en toi m'horripile.
Va ! pleure à son lit de douleur !
Ce sont là, je le sais, larmes de crocodile,
Car les hommes n'ont pas de cœur.

En tout ton être, toi, tu n'es que l'Égoïsme ;
Elle est la sublime Bonté.
Elle est le Dévouement et l'Amour est son prisme ;
Toi, tu n'es qu'Orgueil indompté.

Egoïstes et vains, oui, les hommes sont lâches,
En se croyant pleins de valeur ;
Et pour la femme sont toutes les rudes tâches ;
Elle y succombe sans rancœur.

Oui, oui, tu n'es qu'orgueil, et ta science est vaine,
Toi qui n'as foi qu'en ta raison.
La Raison d'un ciron ! Intelligence saine
Et digne de porter blason !

Ce lilliputien, aussi gros qu'une mouche,
A peine un point dans l'univers !
Croit que la Vérité ne sort que de sa bouche
Qu'il sait que rongeront les vers !

Pauvre hère et pauvre diable ! oubliant sa nature,
Pour un rien il se croit savant,
S'exhausse en Créateur de simple créature.
Et que sort-il de lui ? Du vent.

Pauvre inintelligent ! courbe ta tête altière
Et frappe ton front orgueilleux.
Rien ne te sauvera que la sainte Prière,
Car la Prière monte aux cieux :

Et ton Dieu t'enverra le cœur pur d'une femme
Qui fera naître en toi la Foi,
Et, réchauffant ton âme à sa vaillante flamme,
Tu sentiras l'Amour en toi.

∴

Qui donc s'avance ainsi, belle comme l'Aurore
Et vêtue avec des rayons
De Soleil ? C'est la Femme. Elle veut qu'on l'adore,
Et que nous la contemplions;

Fière d'un noble orgueil, malgré l'absurde pomme,
Et dans toute sa Majesté.
C'est que la femme est bien la Couronne de l'homme,
La Splendeur de l'Humanité.

Moi, je Te salue, ô Jeanne, pleine de grâce,
Car le Seigneur est avec Toi,
Puisque je deviens pur en regardant Ta face,
Et que Ton Amour m'a fait Roi.

O la Femme faite Ange et la Transfigurée !
En ta gloire tu peux régner,
Car tu seras toujours l'éternelle adorée.
De Toi le monde est imprégné.

Rayon de Dieu ! Tu es le plus beau des Poèmes,
Et sans Toi rien n'est opportun :
Le Temple, le Salon, la Beauté, c'est toi-même
Et le charme de ton parfum.

Fille d'Eve ! Tu es de l'Ame Créatrice
L'agent d'Initiation,
Le Sein toujours fécond, la noble Rédemptrice
Et la Régénération.

Le culte que l'on rend à la Vierge Marie,
C'est Toi. Le doux enfant Jésus,
C'est encor Toi. L'autel n'est tout qu'Idolâtrie,
Et tous les cœurs par Toi sont mus,

En ma Jeanne reçois mon culte hyperhulique,
L'Apothéose de mon cœur,
Toi dont des Livres Saints les brises prophétiques
M'avaient prédit le front vainqueur.

O Jeanne! *Alma parens!* Etoile radieuse!
Tu es mon Thabor lumineux,
Ma Gloire et ma Couronne, et l'image pieuse
Qui seule a dessillé mes yeux.

Et le cœur de ma Jeanne est la Coupe divine
Où je bois le nectar des dieux,
Où l'Esprit Rédempteur je le vois, le devine,
En la Maternité des cieux.

∴

Oh ! qui me donnera, pour adorer ma Jeanne,
D'une Héloïse le grand cœur ?
Pour les Amours divins un cœur d'homme est profane,
Le mien a si peu de valeur!

Donnez-moi d'Héloïse et toutes les souffrances,
Et tous les affronts qu'on lui fit;
Pour Jeanne je voudrais souffrir jusqu'à l'outrance,
Comme Héloïse, les mépris.

Comme elle je voudrais clamer l'or de ma flamme
A travers les cieux et les temps,
Et voir aussi mon cœur, qu'un saint Amour enflamme,
Tordu de soupirs éclatants.

Oh! ces grandes Amours, qui là-Haut sont bénies,
Ne s'abreuvent que de douleurs;
Elles n'ont pas de paix et ne sont infinies
Qu'à travers un torrent de pleurs.

Hélas! je ne suis point la sublime Héloïse,
Si grande à côté d'Abélard,
Qui la payait d'oubli, quand Elle, tout éprise,
L'adorait dans son cœur sans fard.

De ma Jeanne, pourtant, que jamais ces tortures
Ne viennent toucher le cher cœur ;
J'assumerais sur moi les douleurs les plus dures
Afin d'en payer Son bonheur.

Souffrir, ou bien mourir, pour ma Jeanne adorée,
Me serait un destin bien doux,
Si par ma mort pouvait mon âme libérée
Voir le Bonheur à Ses genoux.

∴

Sa belle pureté m'est très chère à moi-même,
Plus que ne l'est un nouveau-né
A la mère qui vient, en sa douleur extrême,
De déchirer son sein fané ;

Plus chère que ne l'est à la voix la parole ;
Que ses deux ailes à l'oiseau
Qu'appellent ses petits, qui vers son nid s'envole;
Et que pour les fleurs ne l'est l'eau.

Car cet être si doux, et si bon et si chaste,
M'a fait comprendre l'Ame et Dieu,
Et, par Elle enchaîné, mon cœur enthousiaste
Au mal à jamais dit adieu.

Elle m'a fait comprendre aussi le ciel des Anges
Qui s'aiment entre eux d'Amour pur,
Et de la Terre au loin m'a fait jeter les fanges.
Son cœur est mon asile sûr.

Et depuis que je L'aime et je sais qu'Elle m'aime,
Rien ne peut plus toucher mon cœur,
Et l'éloge ou l'affront, ou la mort au front blême,
De tout mon courage est vainqueur.

Et quand de l'Infini mon âme demi-morte
Revient, vaincue et toute en pleurs,
Après avoir en vain du Ciel frappé la porte,
Je me repose dans Son cœur.

*

Si Dieu voulait changer en une paire d'ailes
Mes bras de chair déifiés,
Lui refusant son Ciel je reviendrais près d'Elle
Pour vivre et mourir à Ses pieds.

Mais sa Main Paternelle a dans ma nuit profonde
Jeté ce brillant diamant
Pour éclairer ma route. Elle vient de ce monde
Où l'on aime éternellement.

Ce bel Ange d'Amour, cette amie adorable,
C'est un beau présent qu'Il m'a fait,
Et je ne sais vraiment, moi, pauvre misérable,
Comment payer un tel bienfait.

Son grand et beau cœur d'or, c'est la plus fine perle
Eclose aux profondeurs des mers,
Et, de l'avoir perdue, en l'anneau qui déferle
On voit pleurer les flots amers.

O ma Perle d'Amour! O ma Perle chérie!
Prends tous les trésors de mon cœur,
De ce cœur dont l'Amour est de l'idolâtrie,
Prêt à mourir pour Ton bonheur.

A Toi toute l'Amour en ce cœur condensée,
La plus chaste qu'on vit aux cieux,
A Toi toute mon âme et toute ma pensée
Et tous les rayons de mes yeux.

* * *

Quand je vois le Soleil éclairer la Nature,
Tout mon être se réjouit,
Car en chaque rayon j'aperçois Sa figure
Qui me sourit et m'éblouit.

En mon âme aussitôt, et comme un fleuve immense,
Naissent tous les enivrements;
Dans moi tout s'illumine aux feux de Sa présence
En paillettes de diamants,

Et fait-il sombre et noir ? « C'est Elle aussi qui pleure »
Me dit tout bas l'intime voix ;
« Oh ! dit mon cœur, quoi donc L'attriste, et qui La leurre ? »
Et je sens tout mon être en croix.

Je clame : « Oses-tu donc, ô Douleur impudente !
Troubler Sa paix et Son bonheur ? »
Et coulent en creusant les sillons de leur pente
Toutes les larmes de mon cœur.

Et si passe, le soir, une Etoile qui brille :
« Es-tu l'œil de mon cher trésor ? »
Lui dis-je en la fixant. Je la vois qui scintille
En m'envoyant un rayon d'or.

La pâle Lune aussi parle de mon amie,
Quand elle luit rêveuse au ciel ;
Et je lui dis : « Va ! va vers ma Jeanne endormie,
Verse-Lui tes rayons de miel ;

« Va jeter sur Son rêve un faisceau de lumière !
Chasse de Son front le souci !
Oh ! je vais avec toi L'ouïr en Sa Prière,
Car, moi, je veux La voir aussi. »

Et je m'en vais tout bas Lui chanter à l'oreille :
« Dormez, dormez, Chères Amours !
« Qu'un doux sommeil Vous charme et close Votre veille,
« Sur Vous je veillerai toujours. »

Ou je vois Jeanne, en un manteau de blanche hermine,
Qui l'accompagne et qui la suit,
Et sous ses pieds le ciel fleurit et s'illumine
Dans le silence et dans la nuit.

Dans les champs, si je vois pointer une fleurette :
« Oh ! c'est Jeanne qui pense à moi ! »
Me dis-je en contemplant la fleur si gentillette,
Et je suis plus heureux qu'un roi.

Ou bien encor. parfois, si montre une pervenche
Son joli minois par les prés,
Je crois apercevoir ma Jeanne qui Se penche
Et pour moi tout de bleu Se vêt.

Enfin toutes les fleurs de la route et des haies,
Marguerites et Boutons d'or,
C'est ma Jeanne partout criant d'une voix vraie :
« Amour toujours, Amour encor ! »

Et je n'ose fouler aux pieds l'herbe qui pousse,
Tant craint mon Moi, tout enivré,
De froisser sous mes pas dans l'herbe ou dans la mousse
Un peu de Son cœur adoré.

O belle fleur d'Amour ! O ma Jeanne ! O ma fille !
O tout ce qu'adore mon cœur !
Que n'avons-nous tous deux un nid dans la charmille
Pour nous aimer parmi les fleurs ;

Sous le ciel du Bon Dieu nous voir toujours ensemble,
Ne vivant que pour nous aimer,
Susurrant notre Amour sous la feuille qui tremble,
Aux chants des zéphirs embaumés ;

Pour confondre en un seul l'ardent feu de nos âmes,
Dans notre doux nid parfumé,
Avec des ailes d'or et du duvet de flammes,
Oiseaux d'Amour tout emplumés !

Devant Elle je vois s'incliner les grands arbres
Et les fleurs parfumer Ses pas,
Et la brise des monts baise Ses bras de marbre.
Et les oiseaux parlent tout bas.

Ou je La vois sortir des roses enfeuillées,
Comme l'on voit le papillon
Essorer triomphant, son aile encor mouillée,
Tout radieux de son cocon ;

Elle s'élance et plane, et Sa toge m'effleure ;
Elle semble me dire adieu ;
Pris de peur et d'infâme égoïsme je pleure
En La voyant monter aux cieux.

Soit encor, je La vois, fraîche comme une rose,
A l'aube sautant de son lit,
Son petit cœur tout chaud pudiquement se pose
Sur mon cœur gai qui La bénit ;

Ses beaux et longs cheveux, autour de moi qui tombent,
Embaument de leur parfum l'air ;
Des effluves d'Amour m'embrassent et m'inondent,
Suaves comme un flot d'éther ;

Sur son front un baiser, plus doux qu'une Prière,
Répond à son Amour jaloux,
Et de nous voir si purs notre âme est toute fière ;
Et Dieu sourit d'un Regard doux.

Si j'entends qui mugit l'air vibrant de tonnerres,
Sitôt surgit un son très doux
Qui me dit : « Ne crains rien des choses de la Terre,
« Mon Amour vainc tous les courroux :

« Je suis à toi ; c'est pour enflammer ton courage.
« Dans la Lune Je vibrerai,
« Je serai dans la brise et serai dans l'orage,
« Dans les ténèbres Je serai ;

« Où que tu sois, toujours tu sentiras Mon âme.
« J'ai pris possession de toi.
« Mon cœur est un flambeau à l'éternelle flamme.
« Je suis ta Reine, et toi mon Roi. »

Oh ! que m'importe à moi l'orage ou la tempête
Et les aquilons furieux !
Mon cœur par Son Amour sera toujours en fête
Et dans l'épreuve audacieux.

D'audace et d'héroïsme, à Sa voix qui m'éveille,
Mon courage est tout abreuvé.
J'ai la Foi, j'ai la Force, en mon sein l'Amour veille
Et m'a de tout danger sauvé.

Ou bien Elle apparaît dans le sein d'un nuage,
Sommeillant comme en un berceau ;
Et je La vois sourire aux chansons des orages
Pour Elle assouplissant leur dos.

Oh ! sûrement, parmi les teintes admirables
Qu'étalent les soleils couchants,
Mon cœur sait bien trouver les reflets adorables
Essorés de Son front charmant.

Je La vois sur les eaux, ou bien sur les montagnes :
Elle passe devant mes yeux,
Me souriant toujours, serrée en Son long pagne
Comme une Vierge allant aux cieux ;

Aux traces de Ses pieds, j'y mettrais bien mes lèvres,
Tant m'attriste Son pied qui part,
Mais d'Elle un seul regard chasse de moi les fièvres,
Tant pur et chaste est Son regard.

Et si je vois des coins de ciel bleu aux nuages,
Ce sont des bouts de rubans bleus
Apportant à mes yeux Sa chère et douce image
En Ses cheveux tressant des nœuds.

Ou bien encore, immarcescible, immaculée,
Je La vois qui glisse, ondulant,
Pensive et gracieuse, en la mer azurée,
Comme un calme et beau cygne blanc ;

Les nuages autour prennent des formes d'Anges,
Lui tamisent le trop grand jour,
Et l'on entend de loin l'ondoyante phalange
Chanter des cantiques d'Amour ;

Ces nuages vivants ont des formes bizarres
Et semblent se mettre à genoux,
Et, comme à nos foyers nos bienveillants dieux Lares,
La couvent de regards très doux.

O mon beau cygne blanc vêtu de chaste hermine !
Je veux être aussi pur que toi,
Puisqu'en moi tout est saint, s'affine et s'illumine,
Depuis que je suis sous Ta loi.

D'hypostases charmants ô belle théorie !
Vous enchantez tous mes moments,
Et nourrissez mon âme et mon idolâtrie
Des tableaux les plus enivrants.

O ma brise qui chante ! O mon svelte nuage !
O mes doux rêves dans la nuit !
O vous tout ce qui vit ! Vous êtes Son image
Dans le silence ou dans le bruit.

*
* *

Si je ferme les yeux, évoquant Sa figure,
Sa taille et Son front virginal,
Liliale apparaît Son image si pure,
Se dessinant sur mon astral ;

Et je reste ébloui devant ma sainte vierge
Et devant Ses beaux yeux si doux :
Mon âme et tout mon cœur s'illuminent de cierges,
Tout mon être tombe à genoux.

Comme dans une Église, aux marches des chapelles,
On voit des prêtres s'incliner
En extase devant la Beauté éternelle
Dont l'image en leur âme naît,

Tel on me voit devant la Beauté de ma Jeanne
Qui vient en moi se réfléchir ;
Tel on voit mon cœur extasié, diaphane,
Et mon âme génufléchir.

Je prie... Et la Prière augmente ma tendresse,
Comme si Dieu venait en moi
Purifier mon cœur, l'emplir de sainte ivresse,
Bénir mon Amour par la Foi.

Oh ! sans l'esprit divin pas d'Amours éternelles,
Point de pureté dans les cœurs.
Les chastes Amours sont seules grandes et belles.
Seules font fleurir nos douleurs.

* * *

Son image adorée est ma Béatitude,
L'Ange qui m'aime et me sourit :
C'est l'Etoile éclairant ma chère solitude,
Dont tout deuil par Elle est proscrit.

Je clame à tout instant : « Ma chérie, où est-elle ?
« Et que fait-il mon cher trésor ? »
Et je dis à la brise ainsi qu'à l'hirondelle :
« Ah ! parlez-lui de moi bien fort,

« De moi qui L'aime tant et ne vis plus sans Elle. »
Loin d'Elle pour moi tout est noir,
Comme le pauvre oiseau dont on a brisé l'aile
Et qui n'est plus que Désespoir.

Plus que la marjolaine et que la rose en flamme,
Plus que l'or adoré des Huns,
C'est l'Amour de mes yeux, c'est le chant de mon âme
Et de mon cœur tout le parfum.

Je serais heureux d'être un doux tapis de mousse
Toujours étendu sous ses pieds,
Ainsi ses pieds chéris n'auraient plus de secousses
Sur cette terre de pitié.

Et je vis chaque instant comme fondu en Elle,
Comme feraient deux gouttes d'eau,
Ou l'étincelle allant vers une autre étincelle,
Ou la pensée avec le mot.

Et j'entends de Sa voix s'égrener la parole,
Comme en ces jours où, réunis,
J'écoutais, palpitant aux pieds de mon idole,
Cette voix aux accents bénis.

On le voit, certe, il n'est, on peut me croire, au monde
Vivant qui L'aime autant que moi,
Et je suis bien sûr, tant cette Amour est profonde,
De vivre et mourir sous Sa loi.

Je pleure dans mon cœur si je ne La vois plus,
Ou bien si je ne L'entends plus;
Si ne La vois toujours et ne L'entends encor
Toujours je pleure et pleure encor.

Je L'aime *infiniment*... jusques en mes moelles!
C'est plus délicieux d'Aimer,
— Je le sens bien en moi qui ne vis que pour Elle. —
Mille fois plus que d'être aimé.

Pleurer, me dévouer, La voir toujours en rêve!
N'avoir qu'Elle en mes yeux, mon cœur!
Penser qu'Elle est mon Moi depuis le péché d'Ève!
Oh! Quel plus enivrant bonheur?

* * *

Comme Son souvenir et Sa chère pensée
M'apportent leurs échos charmants!
En rêve, ou dans les bois, sur mer ou la chaussée,
Ce ne sont que ravissements.

Oh! quand je La surprends soulevant Sa paupière!
L'on voit mes frontaux sublimés
Et mon cœur frissonner d'Amour dans la lumière
Qui jaillit de Ses yeux aimés.

Et qu'orgueilleux battait mon cœur, quand, toute en bleu,
Elle écrivait Ses doux aveux
Sur Sa taille et Sa robe, et qu'un ruban de feu
Criait « Amour » en Ses cheveux!

Je croyais voir le ciel et ses saintes phalanges,
Pris de pitié pour ma douleur,
M'envoyant pour m'aimer le plus beau de leurs Anges,
Leur plus douce et plus tendre sœur.

Ses beaux yeux noirs semblaient sertis dans des turquoises
Et scintillaient dans leur nid bleu,
Doux rayons de Soleil qui jouent et qui se croisent
En animant tout de leur feu.

Oui, souvent, tout en bleu, pour me combler d'ivresse,
Elle passe devant mes yeux
En jetant sur mon front un regard de tendresse,
Calme, doux et délicieux.

Comme frémit d'Amour mon âme toute fière
De La voir si belle passant,
Et si tendre, en laissant un sillon de lumière
Que suit mon cœur comme un aimant!

Et Dieu sait comme alors je gémis de n'avoir
En mon cœur pâle assez de feu,
Ni dans mon âme éprise, émue, au désespoir,
Pour adorer mon Ange bleu.

Mais alors se remplit de tendresse infinie,
Comme l'éther emplit les cieux,
Tout mon cœur. Il devient la coupe d'ambroisie
Où pourraient s'abreuver les dieux.

Alors mon *Moi divin*, mon *Double lumineux*,
Abandonnent leur corps de terre
Et construit de limon, pour s'unir avec ceux
De la Moitié qui m'est si chère.

∴

Il faut La voir aussi, sous mon regard qui L'aime,
Ondulant belle en Son pas fier,
Car son intime sens comprend qu'Elle est moi-même,
Sortis tous deux d'un même éclair.

Oh ! je sais bien — et mon âme en tressaille émue —
Que mon Amour est Son bonheur,
Comme de l'oranger les fruits d'or à la vue
Et le chaud soleil à la fleur.

Autant qu'on peut aimer, Jeanne m'aime ; et put-Elle
Arracher Son cœur de Son corps,
Tout sanglant de Ses mains me l'offrir ! Oh ! fidèle
Sans Lui on La verrait encor.

Aussi mon âme en joie est-elle confiante,
Toujours forte et pleine de Foi,
Car *je sais* qu'Elle m'aime, et que, morte ou vivante,
Pour toujours Son cœur est à moi.

« L'Amour, en l'Univers, au Bonheur nous convie,
— Sonne des Anges l'olifant —
« Et lui seul, aux combats de l'éternelle Vie,
Nous rend forts et triomphants. »

Oh ! quand nous nous voyons, les fleurs de notre joie
Font de parfums l'heure et l'azur ;
Aux baisers de nos yeux notre âme se déploie
Comme une Etoile en un ciel pur.

Elle est tellement Moi, et tellement à Moi,
Et toute tellement en Moi,
Que je la vois partout, même en fermant les yeux,
De rubis tout plein les cheveux.

Dieu sait combien j'en ai de doux souvenirs d'Elle !
Et fleurs, et rubans, et baisers
De Ses doigts s'échappant palpitants sous leurs ailes...
A *Voir* mes yeux s'en sont usés.

Combien de ces baisers, tout brûlants de tendresse,
Sont venus sur leurs ailes d'or
Frapper à la porte où ma pensée en détresse
Maudissait son douloureux sort !

Pas un endroit qui n'ait un chant me parlant d'Elle,
Une couleur, un signe, un pas,
Rappelant tendrement Son bel Amour fidèle,
A mon cœur, si loin d'Elle, hélas !

Un jour, sous l'eau giclant et le nuage en flamme
A croire s'effondrer les cieux,
Je La vis se montrant, pour saluer mon âme,
Un ruban rouge en Ses cheveux.

Enfin tout ce qu'un cœur enivré de tendresse
Pouvait imaginer d'Amour,
L'adorable enfant L'a, dans mon cœur en ivresse,
Versé sans honte et sans détours.

Si petite Elle soit, pourtant comme Elle est grande,
Jeanne, avec son immense cœur!
Ce sublime cœur dont Elle m'a fait l'offrande,
Qui m'éblouit de sa splendeur!

Oh ! ce cœur tant aimant, à la brûlante flamme,
De toute éternité m'aima,
Et notre amour de feu, c'est plus qu'un amour d'Ames :
De Neschamah à Neschamah !

Si jamais je La perds, si jamais Dieu me L'ôte,
Dans mon courage en m'éprouvant,
On me verra brisé... ainsi que sur la côte
Un navire battu des vents.

Tous ces doux feux, enfant, en belles perles fines,
En diamants d'Amour, en ors,
En dévouement sans borne, ô ma belle Eglantine!
Te seront payés sans efforts ;

Et roses, et rubans, baisers, regards d'aurore,
Tout ce dont tu m'as enivré,
Est enchâssé, serti, dans ce cœur qui T'adore,
Comme dans un écrin sacré.

***

Quelle est donc ma valeur, et quel est le mérite
Qui me vaille un pareil trésor ?
Certe, il faut être grand, premier parmi l'élite,
Pour être aimé d'un tel cœur d'or !

De hauts faits ont-ils donc écrit dans la mémoire
Des temps mon nom rendu fameux ?
Ai-je, béni des Dieux, un front couvert de gloire,
Digne du regard de Ses yeux ?

Non, non. Mais la femme est l'Ange du sacrifice,
L'Ange dont le cœur n'est qu'Amour ;
Qui, d'or pur affamée et de Dieu la complice,
A nos vertus donne le jour.

Elle est l'Ange d'Amour qui, dans ses flancs d'albâtre,
Nous ouvre un tabernacle saint,
Qui fait naître et nourrit l'enfant qu'elle idolâtre,
Qui neuf mois a brisé son sein.

Et quand l'homme est tombé dans l'ornière et la fange,
Affolé par le désespoir,
Une femme apparaît avec ses regards d'Ange,
Et lui, renaît rien qu'à La voir.

Je veux devenir fort et refleurir à l'ombre
Des yeux de cet être charmant,
Renier l'Égoïsme, et l'Orgueil qui m'encombre,
Et n'être plus que Dévouement.

Quand Jeanne a jeté son beau regard sur une Ame,
Cette âme doit être de droit :
Et Puissance, Force et Vertu, Triomphe et Flamme,
Et plus qu'un Pape et plus qu'un Roi.

∴

Oh ! nos Amours sont bien écrits dans les Étoiles.
Nous sommes de la même Etoile,
Et, secouant sa boue, essorant de ses voiles
Notre ancien Amour se dévoile.

Car Jeanne est toute à moi, et tout mon Moi L'adore ;
La même ardeur, chacun la sent ;
En se voyant, nos yeux voudraient se voir encore;
En nous l'Amour est tout puissant.

N'étant qu'Un, nos cerveaux ont la même pensée,
Nos cœurs le même battement,
Une aussi notre voix, qui résonne empressée
En l'autre immédiatement.

De nos êtres déjà la fusion est telle
Que, lorsque je regarde en moi,
Yeux, visage, front, tout ce que j'y vois c'est Elle,
Et je n'y vois plus rien de moi.

Elle aussi, j'en suis sûr, quand Elle cherche à voir
Avec Ses regards d'Ame en Elle,
Ne trouvant plus que moi dans l'intime miroir
Elle n'y voit non plus rien d'Elle ;

Et n'était de nos chairs le grain encor trop dense,
Qui résiste à tous nos efforts,
On ne verrait de Nous qu'une même apparence
Et se confondre nos deux corps.

Jeanne m'est Tout. Elle est le Soleil de mon âme
D'où rayonne la Vérité,
Et la Lumière d'où, pour moi, jaillit la flamme
Devant qui fuit l'Obscurité.

Nous sommes deux Duals devant Dieu qui s'adorent,
Qui vivent dans les mêmes cieux ;
Le battement des jours nos pensers nous le dorent,
Les moments sont pour nous des Dieux.

Comme un reflet d'Etoile en un lac qui frissonne,
Le souvenir de notre Eden
Dans notre âme en tremblant tombe, nous éperonne
De son feu balsamique et saint.

Oh ! ne t'envole pas, toi que l'Astre des Mages
Nous envoie, ô divin reflet !
Qui nous fait retrouver les magiques mirages
Du Céleste Amour, pur et parfait.

O Jeanne ! ne crains pas, puisque mon cœur T'adore,
L'oubli des souvenirs d'antan,
Serais-Tu laideron, je T'aimerais encore,
O ma Jeanne ! je T'aime tant !

Il m'est doux de savoir que si courte est la vie,
Car ma science me rend fort ;
Quand le sort nous prendra, ô mon âme ravie !
En Un nous soudera la mort.

O Jeanne ! il n'est en moi rien qui ne T'appartienne,
Tu sais bien ma fidélité !
Va ! mon âme jamais ne trahira la tienne,
Mon amour, c'est l'ÉTERNITÉ.

Incline-toi devant le sublime Mystère
Du Nom sacré d'IOD-HÈVÉ,
O mon cœur ! et prononce une immense prière
Pour ta Jeanne qui t'a sauvé.

∴

Dieu puissant ! je m'incline, à genoux, vers ta Face :
Bénis mon cher Ange adoré !
Sur ma Jeanne répands tes faveurs et ta grâce,
Et fais d'or mon cœur enivré !

Qu'il devienne, mon cœur, aussi fin qu'une perle
S'évaporant en rayons purs,
Et qu'en ondes d'Amour son flux vibre et déferle,
Susurrant sous un ciel d'azur.

Qu'en longs flots de bonheur coule toute mon âme
A ses genoux ! Et que, vainqueur,
En beaux lys parfumés sous ses doux seins de femme
Fleurisse mon sang, tout mon cœur.

Brûlez, encens sacrés ! doux parfums d'Arménie !
Montez vers Dieu, brûlez toujours !
Montez vers Dieu pour Jeanne... Et par eux sois bénie,
O Toi, mon immortelle Amour !

∴

Et Vous, retentissez, Hosannah de mon âme !
Dans l'immensité diaphane.
Trois Noms seuls, désormais, m'éclairent de leur flamme :
Dieu, son Christ, et ma Jeanne.

LE POÈME DE L'AME

V

COMME LES HIRONDELLES

Et depuis que je l'aime...

Et depuis que je L'aime, en moi je sens très bien,
Comme un oiseau qui passe aux frémissantes ailes,
Que l'air libre est à moi. Mon âme vole et vient,
Comme les hirondelles.

Sur mon front, en mes pas le triomphe est écrit,
Depuis que m'ont fixé les beaux yeux de cet ange,
Et dans mon cœur tout chante et tout aime et tout rit,
Comme aux nids des mésanges.

Comme un barde attitré dans un cercle de rois,
La muse sans répit me tance et me fouette,
Et ce n'est plus partout que l'éclat de ma voix,
Comme un chant d'alouette.

Et l'on entend mon cœur, retentissant d'Amour,
Résonner comme un cor en la forêt muette,
Et mélanger sa note, en bénissant le jour,
A la voix des fauvettes.

Et dans tout l'Univers rien à moi n'est pareil :
Au jour, ou dans la nuit, je suis toujours en fête,
Ainsi qu'au beau printemps inondé de soleil
Le rossignol-poète.

L'Amour m'a tant versé les plus fins de ses vins
Que l'on me voit souvent aller à la dérive,
De même que s'en va, tout ivre de raisins,
En les vignes la grive.

Dans les sentiers ombreux des bois aux sages fronts,
Mon âme en ses pensers se délecte et s'égaie,
Solitaire, ainsi que se parle et se répond
Le coucou dans les haies.

Les jeux de la lumière et les chansons des nids,
De Cybèle et des Cieux la puissante parure,
Aux lueurs de l'Amour j'ai tout vu, tout compris,
O candide nature !

Oui, depuis, les élans les plus nobles et fiers
Habitent en mon sein ; mon âme à tire-d'ailes,
Radieuse, dévore et les Cieux et les Airs,
Comme les hirondelles.

Tous les rêves d'azur de mes désirs en fleurs,
Tous les gazouillements de nos amours fidèles,
Les baisers de nos yeux, je les chante en mon cœur,
Comme les hirondelles.

LE POÈME DE L'AME

VI

LES HYPOSTASES

En rêve je la vis..

En rêve je La vis, Elle et Ses grands yeux noirs,
Ses beaux yeux noir-de-jais, Ses beaux yeux que tant j'aime !
Bientôt je ne vis plus Ses adorés yeux noirs...
Plus ne battait mon cœur qui L'aime.

Et je La vis encore... Elle avait des yeux rouges...
« Amour ! Amour ! » disaient ces yeux forts à mon cœur.
Et tous Ses vêtements aussi devinrent rouges,
Et rouge aussi devint mon cœur.

Et je La vis encore... Yeux lucides et blancs...
« Pure et divine ardeur ! » lisais-je en Sa pensée,
Et tous Ses vêtements aussi devinrent blancs.
Blanche aussi devint ma pensée.

Et je La vis encore... Elle avait des yeux bleus...
« Fidélité ! » disait Sa chère âme à mon âme.
Et tous Ses vêtements aussi devinrent bleus ;
Bleue, elle aussi, devint mon âme.

* * *

Ils sont doux à mes blessures,
Oh ! plus doux que l'huile et que le vin,
Ses yeux pleins d'Eternité,
Ses doux yeux qui chassent les luxures,
Et refont de dignité
Mon cœur qui battait en vain.

C'est mon Initiatrice,
Que j'ai connue en Dieu, hors du Temps,
Qu'avec moi l'Ancien des jours,
Ouvrant sa grande Ame Créatrice,
Pour les divines Amours
Fit naître au Premier Printemps.

C'est Elle ma Salvatrice.
Elle porte au doigt l'anneau d'oubli ;
Elle charge Son beau front
De mes lourds péchés, la Rédemptrice !
Devant moi jetant le pont
Où, fier ! je passe anobli [1].

Elle est la Coupe sacrée,
La Coupe des Bénédictions,
Où s'abreuve en s'embaumant
Ma dolente âme désemparée
Presque morte en s'abîmant
Aux feux noirs des passions.

Elle est la Vierge adorée
Qui écrase de Son pied chéri
Tous les serpents de mon cœur ;
Et, comme une auréole dorée,
Un signe à mon front vainqueur
Indique Sathan péri.

Oh ! le plus pâle sourire
Qu'Elle me verrait faire à Sathan
Irait lui percer le sein ;
Mais je suis tout sous Son chaste empire,
Et j'écrase avec dédain
Tous les souvenirs d'antan.

Elle est la Barque solide
Qui me mène au rivage enchanté ;
Son cœur est au gouvernail

1. Appendice, Note II.

Et Son ferme regard, pur et limpide,
Apaise le flot d'émail
Sur la mer Eternité.

Je me sens sauvé par Elle,
Par Son cœur droit et Ses yeux si doux,
Par toute la chasteté
Qui de tout Son cher être ruisselle,
Et mon cœur splendit sous Sa beauté
Comme le houx.

VII

SIMPLE AVEU

Seul, je veux, moi...

Seul, *je veux*, moi, suffire à ta tendresse,
À ton cœur qui déborde,
Riche et si pur ! Puisque ton cœur n'accorde
Rien qu'au cœur sans faiblesse
Amour et glose intime, Oh ! je serai sans tache
Ni remords, afin que ton cœur à moi s'attache.

Je veux qu'en moi veille et dorme ton âme.
Et de douce harmonie
Affluant en rêveuse litanie,
Naïve et toute flamme,
Nourrir, enfant, ta vie, ensoleiller tes rêves,
Et me voir à tes pieds te contempler sans trêve.

Je voudrais sur les lys graver ton nom
En belles lettres d'or,
Aux nuages passant le lire encor,
Nitescent sur leur front ;
N'entendre que ta voix dans le soupir des vents,
Et ne voir que tes yeux aux doux regards fervents.

Si dans la nuit un Ange, en souriant,
Apparaît à tes yeux ;
Rêve ou réalité, ce sont les cieux,
Reflétant ton amant.
Oh ! n'ôte pas la palme à son front de vainqueur,
Ni ne chasse son nom du doux nid de ton cœur.

Jeanne, ton nom sera dans l'Univers
En lettres d'or écrit,
Adoré ; mais, tous mes soins, et les vers
Nés de mon frêle esprit,
N'ont d'autre unique but — car mon Ame t'adore -
En mon cœur à jamais de le graver sonore.

∴

Oh ! je n'oublierai
Ce doux nom si gai
Jamais !
Non, il ne mourra,
Ne s'effacera
Jamais !

VIII

LES PRIÈRES

Dieu ! vous connaissez mon amie,
Qui fit ma pauvre âme endormie
D'Amour pur ! Oh ! comme faveur,
Donnez-Lui L'éternel Bonheur.

O Dieu ! Tout-Puissant ! Entends ma Prière,
La Prière que pour mon Bien-Aimé
Je dis à genoux, et que je viens faire
Pour que par l'Amour ton Bras fort charmé
Soit doux, désarmé,
A Son âme chère.

Dieu ! vous savez comme Elle est belle !
Chassez la vieillesse cruelle
Bien loin de Sa jeune Beauté !
Donnez-lui l'immortalité !

Oh ! qu'Il soit toujours noble, haut en Courage ;
Qu'en Ses veines soient et Force et Vertu ;
Que de la gloire l'immortel feuillage
— Comme le Dante en vit son front vêtu —
Sur Son front soit vu
De l'Amour le gage.

Dieu ! Son cœur est la Bonté même !
Faites que toujours Elle m'aime,
Je préfère aux bonheurs des Cieux
Un seul des rayons de Ses yeux.

Oh ! s'Il m'oubliait ! Son indifférence
Mettrait à coup sûr la mort en mon cœur.
Que l'ardent Amour, montrant sa Puissance,
Ramène toujours à mes pieds vainqueurs
Son front enchanteur
Et Son cœur immense.

Dieu ! vous connaissez mon amie,
Et de moi comme Elle est chérie,
Oh ! que la terrestre douleur
Jamais n'atteigne à son cher cœur.

Veuille, ô Dieu ! bénir ma pure tendresse,
Et qu'elle soit douce à mon jeune amant.
Oh ! je veux pour Lui n'être que caresses,
Mais Le rendre fort tout en Le charmant.
O Dieu Tout-Puissant !
Remplis-Le d'ivresse.

Et que tes Anges, sortant du Saint Plérôme,
Messagers ailés du Céleste Royaume,
Faisant chaste et divin Son jour,
Viennent en foule L'enivrer de Prières,
Et de leurs Bienfaits s'écoulant en rivières
Entourer mon Ange d'Amour.

Qu'à Ses yeux charmés ma Beauté féconde
Exalte en Ses sens les nobles ardeurs ;
Qu'il vive toujours loin du vice immonde,
Je veux Le bercer sur mon sein de sœur.
Je L'aime en mon cœur
Plus que tout au monde.

Et qu'ils L'éventent du parfum de leurs ailes,
Emplissent Ses yeux de l'éclat des merveilles
Qui racontent ta gloire aux cieux,
Et Ses oreilles des saintes harmonies
Dont tu enchantes les madones bénies.
Et que Son cœur soit radieux.

Dès que je Le vois, mon cœur le devine.
Mon bonheur serait de suivre Ses pas.
Orne-moi, Seigneur ! de grâce divine,
Et fais-moi pour Lui de charme et d'appas.
Lui seul ici-bas
Me trouble et me mine.

Oh ! que tout soit doux à ma Jeanne adorée !
Qu'Elle ait à Son front l'auréole sacrée !
Que l'Univers soit à Ses pieds !
Garde-Lui, Seigneur ! Son âme toujours pure !
Qu'enfin en moi Sa ravissante figure
Et Ses beaux yeux soient enchassés.

Loin de Lui chasser et les jours moroses,
Et les tristesses, et tous les tourments,
Sera mon destin; et je veux de roses
Semer Son chemin, d'éblouissements
Charmer mon amant
Et de rêves roses.

Quand, en les beaux soirs, passent dans le silence
Les âmes des Saints pleines de confidences
Et brillantes des feux d'Aour,
Qu'elles restent près de ma Jeanne chérie,
Et, Lui dévoilant leurs beaux yeux de férie,
Lui murmurent des chants d'Amour !

A Le contempler souvent je me livre,
Buvant à longs traits à Ses yeux si doux.
Il a tout mon cœur, et je n'aime vivre
Que pour être à Lui, pour combler Ses goûts.
L'entendre à genoux
Me charme et m'enivre.

Et que les parfums qui montent des vallées,
S'échappant très doux des fleurs immaculées,
Viennent charmer son odorat ;
Que sur ma Jeanne les brillantes étoiles
A travers l'azur irradiant sans voiles
Déversent leur plus pur éclat.

Oh ! depuis longtemps, je sais bien qu'Il m'aime,
Et Son Amour est ma félicité,
Et mon cœur m'a dit qu'il est bien Lui-même
Ma chère Moitié pour l'Eternité.
Mon cœur veut fêter
Cet Amour suprême.

Oh ! que l'humble chant de mon cœur en prière
L'entoure de paix, L'inonde de lumière,
Et je vous bénirai, Seigneur !
Guidez-La vers les clartés surnaturelles.
Qu'un Ange toujours près de Sa barque frêle
Souffle en Sa voile le bonheur.

Il m'aime, bien sûr, mais moi, je L'adore,
Et je veux clamer à tous les échos
Tout le jour, le soir, et quand vient l'aurore,
A travers les champs, sur tous les coteaux,
Nos amours si beaux
Qui viennent d'éclore.

O Dieu ! permets qu'encor j'ose
Pour moi demander quelque chose ;
Oh ! fais qu'Elle m'aime toujours,
Et qu'Eternels soient nos Amours.

O Dieu Tout-Puissant ! entends ma Prière,
La Prière que pour mon Bien-Aimé
Je dis à genoux, et que je viens faire
Pour que par l'Amour Ton bras soit charmé,
Soit doux, désarmé,
Pour Son âme chère.

CHŒUR DES ANGES

O Père ! O notre Maître à tous !
Vois ces deux beaux êtres qui s'aiment
Et prosternés à tes genoux.
Exauce leurs vœux, et nous mêmes

Vois-nous tous te priant pour eux.
Oh ! bénis ces Amours si pures !
Bénis ces beaux cœurs généreux !
Leur séparation est dure.
Tout leur bonheur est de se voir,
Et chacun ne vit plus sans l'autre.
Comble donc, dans leur doux espoir,
De l'Amour Vrai ces deux apôtres !
Nous mêlons l'encens de nos cœurs
Et le parfum de nos prières
Au feu de leurs nobles ardeurs.
Nos Ames sont des ouvrières ;
Leur canevas, c'est le bonheur
Des grands exilés de la Terre
De l'Épreuve sortant vainqueurs
Et des Instincts de la Matière.
Nos Ames te supplient ! Bénis,
Seigneur ! ce beau Couple Androgyne,
Dont les cœurs sont si bien unis ;
Tel l'acier d'une lame fine
A l'éclair qu'elle jette aux yeux.
Ouvre-leur ton Cœur et tes Cieux !

LE POÈME DE L'AME

IX

A LA VIERGE MARIE

O beau soleil de Mai...

O beau Soleil de mai, irradiant des Cieux,
De tes rayons de feu je veux remplir mon âme;
Courir après la vie et la suivre en tous lieux,
Dans l'air, dans l'atome où tu fais créer ta flamme;
M'entretenir avec les fées,
Les ondines au sein des eaux,
Les gnômes au bord des ruisseaux
Et des sylphes les coriphées.

Et ma gentille fée à moi, dont j'ai le cœur,
Qu'Elle accompagne aussi mes pas dans les prairies,
Les bois et les fossés, dans le sillon vainqueur
Tout rouge, bleu et or, brillant de pierreries;
Car, comme est à mon corps mon ombre,
Sa silhouette à mon côté
Ondule avec légèreté
Toujours, gracieuse pénombre!

Ma Jeanne, mes Amours, viens, nous allons aux champs
Faire une gerbe d'or, courir tous deux ensemble
A travers la feuillée, écouter les doux chants
De la couvée avide à sa mère qui tremble.
Il nous faut, entrelacés d'herbe,
Beaux bluets, boutons d'or, rubis
De coquelicots, coloris
Eblouissants en gerbe.

Et la Vierge Marie aura sa gerbe d'or,
Où le rubis sera serti dans la turquoise
Pour charmer son regard, où, bien plus doux encor,
Brûleront nos deux cœurs que notre Amour pavoise.
Nous chanterons un beau cantique,
Et nous verrons son cœur comblé.
Nous aurons le nôtre accablé
De sa faveur hiératique.

O Vierge des Amours ! protège nos ardeurs !
Fais chaste notre chair, notre âme rends-la pure !
Que d'angéliques feux brûlent seuls en nos cœurs
Communiant avec la candide nature.
Nous t'offrons ce bouquet splendide.
Oh ! daigne bénir nos Amours,
Pour qu'elles t'enivrent toujours
Si tu les prends sous ton égide.

Merveilleux diamants ! *Rouges* coquelicots !
Vous êtes de la Foi le rutilant emblème,
La Foi qui vient de Dieu, la Foi qui coule à flots
Dans le cœur de celui qui L'adore et qui L'aime.
Et c'est Jeanne qui te les offre,
O Vierge ! Et c'est en même temps
Moi, qu'Elle aime, et qui L'aime tant.
Mère ! veuille accepter notre offre.

Humble fleur de turquoise ! O ravissants *bleuets !*
Emblème du bonheur et de la Conscience !
Qu'on vous aime pensifs avec vos airs coquets !
Nous allons en joncher l'autel et sa crédence.
Et c'est Jeanne qui te les offre,
O Vierge ! Et c'est en même temps
Moi, qu'Elle aime, et qui L'aime tant.
Mère ! veuille accepter notre offre.

Et toi, superbe avec tes brillants éclats d'*or* !
Bouton d'or ! scintillant en tiges élancées,
On dirait des soleils qui prendraient leur essor !
Emblème de Raison, domine nos pensées.

Et c'est Jeanne qui te les offre,
O Vierge ! Et c'est en même temps
Moi, qu'Elle aime, et qui L'aime tant.
Mère ! daigne accepter notre offre.

Voilà ! Et maintenant que l'autel est paré,
Chantons, tous deux, chantons la Vierge et ses louanges.
Vierge ! reçois nos cœurs où rien n'est préparé,
Où tout est pur et bon, comme en les cœurs des Anges.
Bénis-nous, O Vierge Marie !
De la Conscience et la Foi
Que nous suivions toujours la loi.
Notre âme ! sois en fleur et prie.

O Mère de Jésus, Vierge, priez pour nous !
Chaste Fille de Dieu ! prenez-nous sous votre aile.
Comme un beau rameau vert, comme aux forêts le houx,
Notre âme ! sois toujours à la vertu fidèle.
Bénis-nous, O Vierge Marie !
Et que la Raison soit en nous
Comme la force en nos genoux.
Qu'au Bien notre âme se marie.

Sainte Mère très pure, au front inviolé !
Sainte Mère d'Amour, prudente, vénérable !
Verse ton divin baume au cœur étiolé,
Et fais luire à nos yeux ta sagesse admirable !
Bénis-nous, O Vierge Marie !
Ceins de ta pureté nos reins,
Et, dans les mystiques terrains
De nos cœurs, que tout soit férie.

Maison d'or ! Tour d'ivoire ! Etoile du matin !
Sainte Porte du Ciel et Salut des infirmes !
Epargne-nous les coups de l'aveugle destin,
Touche-nous de ton doigt qui guérit et confirme.
Bénis-nous, O Vierge Marie.
Fais-nous porter des fruits d'Amour,
Changer les ténèbres en jour,
Le Doute en sainte rêverie.

Refuge des pécheurs ! Toi qui des affligés
Sèche la larme ! O Toi, Reine des saints prophètes !
Toi qui répands la paix parmi tes protégés,
Purifies leur âme et mets tous les cœurs en fête !
Bénis-nous, ô Vierge Marie !
Que nous soyons de vrais chrétiens
Et méprisions les faux biens,
Comme les Mages d'Assyrie.

Toi, la Reine des Cieux, des apôtres martyrs !
Rose mystique ! Agneau ! Sainte Mère des Anges !
Qui fais des cœurs des lys et peux les convertir !
Toi qui vois à tes pieds les célestes phalanges !
Bénis-nous, ô Vierge Marie !
Des nobles vertus des héros
Vêts-nous sans trève ni repos.
Ouvre-nous la divine Patrie.

Vierge des purs Amours ! prends cette gerbe d'or
De rubis et d'azur, qu'à travers les prairies
J'ai glanée avec soin pour en faire un trésor
Plus doux à ton regard qu'un lot de pierreries.
Et c'est ma Jeanne qui te l'offre,
O Vierge ! Et c'est en même temps
Moi, qu'elle aime et qui L'aime tant.
Mère ! daigne accepter notre offre.

LE POÈME DE L'AME

A TRAVERS LES CŒURS

I

Lorsque la coquette espérance
Nous pousse le coude en passant.

A mon cœur que la nuit est lente,
Sans la lumière et Ses doux yeux !
Oh ! rien n'est plus dur qne l'attente
Au cœur qui veille soucieux.
Je soupire après la lumière,
Après les roses du matin ;
Mais, seule, argentant sa carrière,
La lune, d'un regard malin,
Se rit de mon impatience.

Apparais ! Lève-toi, soleil !
Je vois déjà Son pied qui danse,
Ses grands yeux et Son teint vermeil.

Et toi, ma douce messagère,
O lettre aux parfums enivrants !
Les rêves nés sous ton mystère,
Tiens !... en baisers je te les rends.

* * *

Comme j'attends cette soirée!
Ah! je mourrais si de La voir,
Rien que Sa chère ombre adorée,
Dans mon cœur je n'avais l'espoir.

∴

O jour! ne vas-tu pas t'éteindre?
Ah! que tes pas sont lourds, ô soir!
Et toi, mon cœur! pourquoi tant craindre?
Ecoute les doux chants d'espoir!

∴

Mon Dieu! veillez sur Son repos.
Tout abat un être si frêle.
Qu'il ne fasse ni froid ni chaud!
Amour! couvre-La de ton aile!

II

Je suis là, dans l'attente
D'un regard. Du ciel noir
L'ombre déjà serpente
Et je n'ai pu La voir.

∴

Mon cœur ! mon cœur ! tu vas La
J'entends le bruit de Sa voiture !
Son petit pied bat le trottoir !
Dieu ! j'ai vu Sa chère figure !

∴

Dieu ! voilà Sa mantille !
C'est la sienne... et cet or,
Ce bracelet qui brille...
Oh ! c'est mon cher trésor !

∴

Voyez comme je tremble
Cher trésor ! c'est l'Amour,
C'est Dieu qui nous rassemble.
Ah ! qu'il fut long ce jour !

∴

— « Tu vois, je t'aime encore, »
Dit sa main sur son cœur.
— « Moi donc, oh ! je t'adore,
Amie, amante ou sœur. »

LE POÈME DE L'AME

III

Songe à mon triste amour.
Song à l'adieu suprême.

Oh ! la Douleur est dans mon cœur poignante.
Elle n'était qu'une éphémère amante !

. . . . . .

Elle jeta sur moi son beau regard,
Timidement, à peine, sur le tard,
Même encor comme à la dérobée,
Et comme si le passé l'eût troublée.

. . . . . .

Elle ne peut aimer un roturier !
Elle rêve un mariage princier !

Adieu, mon rêve ! Adieu, charmante amie !
Voilà ton pied sur le parquet qui crie,
Tout t'éblouit ; je te vois dans ton cœur,
Indifférent, oublier mon bonheur.
Va ! laisse-moi... Trouve quelqu'un qui t'aime
Autant que moi, et qui sous tes pas sème
(Ton cœur, je vois, m'est ravi sans retour)
Des jours de paix avec des nuits d'amour.

Que ton beau front, sous ta couronne blanche,
M'éblouit donc ! Et, sous ta courte manche,
Ton bras rosé, qu'enlace un filet d'or,
A pour mes yeux plus d'éclat qu'un trésor.
Adieu ! Adieu ! Sois donc heureuse et fière.
Aimez-la ! moi... je ne suis que son frère.
Surtout, sachez connaître sa valeur
Et n'allez pas profaner cette fleur.

Ce cavalier à l'ardente prunelle,
Déjà, vois-tu, te trouve la plus belle.
. . . . . .
Il ne faut pas trop tôt donner son cœur...
Ah ! je tremble... si c'était... quel malheur !
Si c'était, sœur, seulement pour ta bourse !
L'amour de l'or, sache-le, c'est la source
Du mensonge, de l'humaine laideur.
Te tromper ! Ah ! ce penser me fait peur.

Reviens ! Ah ! fuis la brillante assemblée.
De désespoir mon âme est accablée.
Pas un d'eux n'est assez digne de toi.
Garde ta main... elle est digne d'un roi.
Donne ton cœur à la sainte prière !
Mais non... plutôt garde-le pour ton frère ;
Dieu fit son cœur et le tien pour s'aimer.
Mon cœur saura te plaire et te charmer.

Mais ton sang bout, et l'ivresse t'emporte !
Je sens déjà que ma pauvre âme est morte.
. . . . . .
Mais non... mon cœur ne sera pas jaloux.
Te voir heureuse est pour mon cœur si doux !
Va ! danse et ris ! Aime, petite fée !
Dans mon sein vois, vois ma plainte étouffée.
Soumis, puisque vivre seul est mon lot,
Jamais n'ira te troubler mon sanglot.

Dieu créateur ! sur sa tête chérie
Versez à flots le bonheur et la vie ;
Qu'un doux ami la prenne dans son cœur,
L'aime, l'adore, et soit pour cette sœur
Après l'amant le plus tendre des pères.
Eloignez d'elle, ô grand Dieu ! les misères,
Les pleurs du deuil.
Toi... garde un souvenir.
A ton ami, qui pourrait bien mourir.

LE POÈME DE L'AME

IV

J'ai perdu ma force et ma vie.

Refais ton cours, Soleil! Et toi, la nuit dernière
Qui si bien me raillais, Lune d'hier! Reviens.
Ironique Espérance! et toi vaine Prière!
Vous nous leurrez de riens.

Grâce à vous, ce matin, mon cœur était en fête;
Maintenant... délaissé, tout mon cœur est en deuil.
Tout pour le Désespoir autour de moi s'apprête.
La nuit est dans mon œil.

∴

Qu'elle était belle à voir! Qu'Elle était gracieuse!
Et comme j'adorais Son petit pied dansant!
Mon âme, dans son coin triste et silencieuse,
La suivait en pleurant.

∴

Pourtant Elle vit bien le deuil de ma pensée.
Oui... dans Ses yeux semblaient des soupirs de Son cœur.
O taille par mon bras si timide enlacée!
O trop divin bonheur!

∴

Lune! ris, moques-toi. Soleil! en or ruisselle.
Tous vos rayons mon œil à tous deux vous les rend.
Jour ou nuit, maintenant pour toujours si loin d'elle,
Tout m'est indifférent.

LE POÈME DE L'AME

V

Rappelle-toi, quand l'aurore craintive..

Monsieur, c'est vous qu'elle a choisi ?
Dieu voulait qu'il en fut ainsi.
Aimez-là. Soyez digne d'elle.
Elle a foi en vous. Elle est belle.
Mais si, au grand banquet d'amour
Dieu vient de marquer votre tour,
Son œil vous voit et vous regarde.
Il la confie à votre garde,
Cette douce et naïve enfant.
Ah ! n'allez pas un seul instant,
Laissant naître l'indifférence,
Jamais tromper sa confiance !
Sachez qu'Amour et Dévouement
Ne font qu'un dans ce cœur charmant ;
Que sa douleur serait extrême
S'il fallait voir celui qu'elle aime,
Brisant son rêve de bonheur,
Chasser l'estime de son cœur
Et lui faire un morte. outrage
Du Mal en lui montrant l'image.
Cette douce enfant, c'est ma sœur ;
Je la confie à votre honneur.
Mon pauvre cœur, qui doit se taire,
Gémit de n'être que son frère !

Mais je veux n'être pas jaloux...
Pour moi c'est un bonheur si doux
La voir à votre bras si fière !
. . . . . .
Hélas ! je ne suis que son frère !

∴

Comme un oiseau charmant, au déclin de l'été,
Lisse son cou soyeux et dispose ses ailes,
Rêvant sous d'autres cieux quelque cite enchanté
Pour lui conter l'émoi de ses amours nouvelles;

Ainsi, suivant celui que Ta grâce a dompté,
Et sans plus voir les pleurs qui voilent mes prunelles,
Tu quittes celui qui dans Ta chaste beauté
Et dans Ton cœur d'enfant T'entourait de ses zèles.

Oh ! mon cœur Te suivra vers cet autre rivage
Qui T'attend déjà pour refléter Ton image
Et les rêves si doux de Tes jeunes Amours.

Mais ne vas pas au moins oublier mes tendresses !
Tout mon cœur est à Toi, et ce cœur, que Tu laisses,
De Toi se souviendra toujours.

∴

De Toi se souviendra toujours
Mon cœur désormais veuf, ce cœur que Tu délaisses,
Qui gémit de Te voir oublier ses tendresses.

Oh ! les rêves si doux de nos tendres Amours,
Où mes yeux éblouis réflétaient Ton image,
Ils vont aller mourir sur un autre rivage !

Oh ! ne plus voir Tes yeux, ni Ta chaste Beauté !
Oh ! ne plus comtempler Tes brillantes prunelles
Qu'aimait tant mon Amour entourer de ses zèles !
Oublieras-Tu l'ami que Ta grâce a dompté ?

Vas-Tu sacrifier aux idylles nouvelles
Notre Amour ? Tristement il s'enfuit sur les ailes
Du Temps, et son printemps n'aura jamais d'été.
Qu'il est devenu noir mon beau ciel enchanté !

LE POÈME DE L'AME

VI

Il faut avoir le courage d'aimer.
LAMARTINE.

Oh ! que ma chambre est triste et que l'air en est lourd !!
Si j'ose un seul instant me mettre à ma fenêtre,
J'entends en tout mon cœur un gémissement sourd.
Son doux front à mes yeux ne doit-il plus paraître ?

***

Amour ! éternel tourment !
Pourquoi torturer mon âme ?
Pourquoi ce puissant aimant
Dans un seul regard de femme ?

***

Dors, ô mon âme, dors.
— Dormir, ne puis. Je souffre,
Et ne veux plus rester en ce triste séjour.
— Dieu ! qui t'agite ainsi comme un vent qui s'engouffre ?
— Hélas ! Hélas ! l'Amour.

Dors donc, ô mon cœur, dors !
— Dormir ne puis. Je pleure.
Dans son voile de deuil l'avenir me fait peur.
— Qui te fait triste ainsi compter les pas de l'heure ?
— Hélas ! c'est la Douleur.

***

L'Amour et la Douleur toujours s'en vont ensemble ;
L'un se lève au matin, l'autre apparaît le soir.
Oh ! que deviendrait donc ce cœur qui toujours tremble,
Si Dieu n'eut mis en lui l'Espoir ?

LE POÈME DE L'AME

VII

L'ÈPÉE DE FEU

Aux lâches.

Le Poète doit fouetter ceux qui déshonorent
L'Humanité :
Les fourbes, tous ceux que l'envie et l'orgueil dévorent,
Sans charité.
C'est son devoir, malgré que son esprit se salisse
— Car il le doit —
A parler d'eux. Il s'indigne et le calame glisse
Entre ses doigts.
Qu'ils soient mis au pilori, ces gens de bas étage,
Sans rien au cœur,
Pour qui toute noblesse, du mal prenant l'image,
Est sans valeur.
Ils liront leur honte écrite en la lumière astrale
Après leur mort,
Et déjà je vois chacun en son gosier qui râle,
Pris de remords,
Quand des lèvres de l'un coule encor la lâche injure
Qu'il va bavant,
Et l'autre crache la haine et l'ignoble imposture
Comme devant.

∴

Mais mon cœur est trop fier pour écouter l'insulte
De quelques sots qui sont sans cœur,
Vile meute aboyant, de qui l'unique culte
Est pour l'orgueil et la rancœur.

Pauvres êtres haineux, tout coiffés d'ignorance,
S'imaginant, en criant fort,
A leurs cerveaux impurs donner l'intelligence.
Esprits étroits dont l'âme dort !

Ineptes à comprendre un beau sentiment noble,
Leur grand bonheur est d'abaisser
Tout ce qui vaut mieux qu'eux ; c'est lâche et c'est ignoble,
Le mépris vient rien qu'y penser.

Ils promènent partout leur ignorance vaine,
De leur jeu le plus bel atout,
Comme la grenouille est de ce bon Lafontaine,
Qui ne sait rien mais se croit tout.

En les voyant on pense au paon qui fait la roue,
Se gonflant, se donnant des airs ;
Heureux de leur gros corps de jeter dans la boue
Ceux qui de Dieu portent l'éclair.

Regardez-les passer, leurs crochets pleins de haine,
Ruminant un mot dégoûtant,
Et le lancer ensuite hors de leur bouche pleine,
Tout de joie, après, rutilant.

Heureux d'avoir vomi le venin de leur lèvre
En outrageant quelque passant,
Et l'insultant encore avec un regard mièvre,
Comme leur verbe outrecuidant.

Oh ! pour salir quelqu'un, ils n'y vont de main morte,
Ces orgueilleux mal embouchés ;
Un concierge, à minuit, allant ouvrir sa porte,
N'a de mots mieux endimanchés.

Ni du Beau, ni du laid, ils n'ont la conscience
En leur âme sans dignité ;
Ils n'ont, comme les gueux, que du poing l'éloquence,
Tout fiers de leur brutalité.

Gonflés du même orgueil, les sots, dit-on, s'assemblent
En une aimable intimité.
Le fourbe et l'imposteur, qui si bien se ressemblent,
S'attirent par affinité.

Mais quelque jour verra leurs âmes impudiques
A leur tour se cracher au front,
Et ces mal embouchés, en injures épiques,
Retourneront contre eux l'affront.

Ainsi voit-on souvent des valets d'écurie
Se colleter sur leur fumier,
Chacun d'eux exhalant sa haine et sa furie
En son langage familier.

Mais l'insulte n'est rien pour une âme d'apôtre,
Car l'Epreuve a pour lui son prix ;
Sur la meute des sots, que ce soit l'un ou l'autre,
Partout tombera mon mépris.

∴

A l'imposteur et fourbe.

Mon cœur, indifférent à la voix qui l'insulte
Et calomnie, a vu trépasser son orgueil.
Très sensible, pourtant, frémit en son cercueil
Mon Ame qui de Beau s'enthousiasme, exulte.

Pensive, initiée à la science occulte,
Elle sait que l'orgueil est le suprême écueil,
Car de toute révolte il faut porter le deuil.
Toute Sagesse veut l'humilité pour culte.

Cependant que le Christ au dos portait sa croix,
Autour de lui vibrait le tumulte des voix
D'un vil vulgaire qui l'outrage à chaque étape ;

Mais lui, priant pour eux, et la douceur au front,
Il pardonne aux bourreaux qui le crucifieront.
Je ne maudirai pas la main vile qui frappe.

VIII

L'EXIL

Par un démon dénué d'âme..

Par un démon dénué d'âme
Je fus banni du château d'or
Où si pure brûlait ma flamme.
Mais l'Amour en mon cœur est fort,
Comme l'est au fourreau la lame.

Ma vengeance, à Dieu je la laisse ;
Tout être infâme est son bourreau.
Mais mon cœur est tout en détresse
Et de ne plus La voir bien gros.
Mes yeux n'auront plus ses caresses.

Comment porter la dure épreuve,
Chassé que je suis de Son toit ?
Oh ! de sanglots je m'abreuve,
Bien qn'encor aucun ne le voit
Ni qu'à mon front n'en soit la preuve.

Je m'interroge... M'aime-t-Elle ?
Et dois-je croire à sa vertu ?
Si son Amour est bien réelle,
Pourquoi donc serais-je abattu ?
Pourquoi cette Angoisse cruelle ?

Saura-t-elle de l'imposture
Prendre en mépris la lâcheté,
Et sur son infâme figure
Lire le mensonge éhonté ?
Sait-Elle bien mon âme pure ?

Encarté dans l'Étoile 8° R 11585 (1892)

LE POÈME DE L'AME

IX

DÉSESPÉRANCE

Tout me pèse.

Tout me pèse, le bruit et le soleil et l'air.
Dès l'aurore le feu de mes tourments s'allume,
Et, plus qu'une agonie et que l'immense mer,
Mon cœur n'est qu'amertume.

Ne pourrai-je donc plus au matin de Ses yeux
Boire l'Amour en fleur, ni mirer mes sourires
Aux doux chants de Son âme ? Est-ce un dernier adieu ?
Mon pauvre cœur délire !

Et ne verrai-je plus, sous le nimbe flottant
De Ses boucles de feu, cette grande fleur sainte
Où s'embaumait d'Amour mon cœur tout palpitant
Et s'abreuvait sans crainte !

Oh ! ne verrai-je plus Son beau front enjôleur,
Ni, quand si tôt mouraient les heures fugitives,
Brodant sur le satin de vivantes couleurs,
Ses blanches mains pensives !

A deux penser, sentir, était notre bonheur,
Et dans nos yeux toujours les perles du sourire
Brillaient. On me voyait pâlir de Sa pâleur
Et tout sous Son empire.

Supplément à l'*Étoile* de Septembre 1892.

Des sanglots de mon cœur, de mes cris importuns
N'auront-ils pas pitié, les grands cieux que j'implore ?
Elle était ma Lumière, Elle était mon Parfum,
Elle était mon Aurore.

Et, banni maintenant, où vont aller mes pleurs ?
Comme un oiseau blessé qui s'endort sous son aile,
Tout le sang de mon âme a fait mourir les fleurs
De mon nid pâle et frêle.

Oh ! de me voir gémir les anges seront las,
Impuissants aux sanglots que ma douleur recèle,
Et qui, trop forte aussi pour leurs sens délicats,
Pourrait briser leurs ailes.

L'hiver a dans mon cœur mis ses rayons neigeux.
Mon soleil est éteint, et ma vie est brisée.
Mon âme désormais, loin des ris et des jeux,
N'aura plus de rosée.

On verra les corbeaux errer sur mon sommeil,
Noirs comme mes pensers, et, dans ma nuit sans aube,
On verra mes deux yeux refuser un réveil
D'où Son front se dérobe.

Mais dans mon cœur saignant, rouge d'un sang divin,
Rayonnera pour moi, comme une étoile éteinte,
Cet Amour sans pareil, qui n'aura pas de fin
Malgré la dure étreinte.

Mon pauvre cœur n'est plus qu'un vaste lac de pleurs,
Ou bien, encor, comme est un morne cimetière,
Où les restes des morts donnent la vie aux fleurs
Sortant des froides pierres ;

Où, comme en moi, sous terre on voit des pieds, des mains,
Devant qui n'ouvrira, bien certe ! aucune porte,
Et qui de la vie ont oublié les chemins ;
Feuilles jaunes et mortes !

On ne me verra plus dans la forêt d'Avril
Suivre les tortillers ni m'asseoir à l'orée.
Dans l'éternelle nuit je veux que mon exil
Poursuive sa curée.

Quelqu'un qui passera, s'il n'est point endormi,
Croira pleurer les vents et sangloter les brises,
Mais c'est moi qu'il entend dont le cœur a gémi
Au pied des marnes grises.

Tel, on vit de Sion, fille du sort fatal,
Et sous le poids amer qu'à ses jeunes épaules
Jetait l'exil, la Juive au doux pays natal
Pendre sa lyre aux saules ;

Tel, un jeune chamois sur les hautes collines
Lèche son flanc brisé par le chasseur maudit ;
Tel verra-t-on mes pieds, déchirés des épines,
Sanglants et tous meurtris ;

Et tel la pâle mère, à qui l'odieux sort
Vient de ravir son fils, se couche sur la bière,
Tel mon pauvre cœur est triste jusqu'à la mort,
S'arrête et devient pierre.

Je déteste la vie et son lustre mouvant,
Si du Cœur qui m'est cher je ne puis rien attendre.
Dès lors je veux mourir, dans la plaine et le vent
Voir se perdre mes cendres,

VOIX D'EN HAUT

Homme de peu de Foi, ta douleur nous fait peine,
Et ton doute et tes pleurs sont une offense à Dieu,
Dont de faveurs pour toi la Main toujours est pleine.
Oh ! de gémir tu n'as pas lieu.

En ce monde, crois bien, rien ne vient du hasard ;
Ta main, ton front, tes yeux, te diront le mystère
De ta naissance ici, ou bien de ton départ ;
Car c'est un Enfer, votre Terre.

C'est un Bagne construit pour l'exil et l'épreuve ;
Mais, pour vous qui peinez dans vos prisons de chair,
Comme on voit le serpent chaque an faire peau neuve,
Le printemps succède à l'hiver.

Il faut savoir subir votre expiation
Et dire au Créateur : « Ta volonté soit faite. »
C'est en changeant la plainte en adoration
Que partout on a l'âme en fête.

Bien sûr, pas un cheveu ne tombe de ta tête
Qui ne se voit soumis à la divine Loi ;
Rien n'y peut s'opposer et ni rien ne l'arrête.
Va ! remplis-toi de sainte Foi.

Des sublimes Amours ni barrières ni temps
Ne parviendront jamais à dériver la chaîne ;
Ils portent en riant l'orage et les autans
Mieux qu'un roseau, bien mieux qu'un chêne.

Les grands Rachats se font par la douleur extrême.
Heureux le dieu tombé qui se souvient des cieux,
Qui sent gémir son cœur, souffre pour ce qu'il aime,
Brave le mal audacieux !

Mais ton Amour n'est point un fou cri de la chair,
Car c'est une Sœur-âme adorant sa Sœur-âme.
Pour ces Amours divins l'avenir est bien clair,
Vous n'êtes qu'une même Flamme.

Souffre sans murmurer et bénis ta Souffrance,
En ce monde pervers la Souffrance est Honneur :
Tout ce qui vit heureux à rompu l'alliance
Avec le dieu qu'est notre cœur.

Et quoi ! de ne plus voir le visage adoré
De celle qui t'a fait retrouver tes deux ailes,
Te voilà comme un feu qu'une eau d'orage aurait
Noyé, et sans plus d'étincelles !

Te voilà larmoyant, sans force et sans courage !
Qu'un matérialiste, à qui vivre est sans but,
Se plaise à contempler les traits d'un beau visage,
Pour lui c'est affaire de rut ;

Mais toi, qui sais de Dieu la Justice et l'Amour,
Est-ce donc un visage à qui tu rends hommage ?
Ou bien est-ce une Etoile irradiant son jour,
Jeanne, de toi pour faire un sage ?

Pour les profonds Amours l'Amertume est profonde ;
Plus ils ont de douleurs, plus grands, plus purs ils sont,
Bleus lacs mystérieux où l'on jette la sonde
Sans qu'on puisse en trouver le fond.

Qu'on t'enlève ta Jeanne, et qu'un douloureux sort
L'éloigne à tout jamais, en cette sombre vie,
De ta route et tes yeux, que la prenne la mort,
Te serait-elle ainsi ravie ?

N'êtes-vous pas tous deux une seule et même Ame
Et que désormais rien ne peut plus séparer ?
Un nuage de feu qui serait fait de flammes
Peut-on l'éteindre ou déchirer ?

Tous tes actes et toutes tes pensées
Me sont connus. Je les vois, les entends,
Homme sans Foi ! Cette grande odyssée
Qui t'entraîne dans la Vie et le Temps,
C'est l'Epreuve par toi-même acceptée,
Qui ne pouvait dès lors être évitée.

Il te fallait à ta Jeanne monter,
Réintégrer ton Ame dans sa norme
Et mettre au pair ton orgueil indompté.
Et la Douleur, en son étreinte énorme,
Seule pouvait, te pliant sous sa loi,
Te ramener à l'infrangible Foi.

Oui, la Douleur est une chose sainte.
Tu dois songer au divin Christ en croix,
Calme et soumis, sans proférer de plainte,
Laissant passer les insultes des voix
Venant mettre le comble à son martyre
En l'outrageant encore en son délire.

Combien lâche ton Ame au pied du mur !
Quoi ! Tu doutes de ce grand cœur de femme !
Il te fallait — car ton cœur est impur —
Ainsi qu'un Christ t'affiner à la flamme
De l'Epreuve, qui fait essorer l'or
De sa gangue pour en faire un trésor.

Combien faible est ton pauvre cœur sans force,
Qui, plus pesant qu'un lourd marteau de plomb,
Avec la joie et l'espoir fait divorce !
Pendant huit jours tu n'as pas vu son front,
Et voilà que tu traites d'infidèle
Cet Ange dont l'Amour est immortelle.

Oh ! le Doute, c'est le boulet maudit
Que va traînant la créature humaine,
Dont on entend les sanglots et les cris
De par les monts, les chemins et les plaines.
Arme ton cœur de violente Foi,
Si tu veux voir toujours le ciel en toi.

Pense plutôt aux douleurs de ta Jeanne,
Qui t'aime tant ! qui combat tous les siens,
Si pleins d'orgueil, car chacun la condamne ;
Tous ont juré de rompre ces liens.
Oses-tu donc augmenter sa détresse
En montrant à ses yeux une indigne faiblesse ?

Ne sens-tu pas ce qu'il faut de vertu
A cette enfant au cœur tendre et si frêle
Et dont l'Amour est par tous combattu ?
Tu ne vois pas ce qu'elle met de zèle
A triompher de tous ces cœurs si durs
Et qui se rient des attachements purs.

Rien ne pourra jamais briser vos chaînes,
Liens d'acier du plus sublime Amour.
De cet Amour c'est Dieu qui tient les rênes,
Car il est fait de son plus pur Aour.
Si grands que soient et ton deuil et ta tâche,
Lève ton front et ne sois point un lâche.

Ton faible cœur, qu'il ne soit que Douleur,
Pour que plus forte et grande soit ton Ame ;
Qu'à ta Jeanne se hausse ainsi ton cœur.
Ah ! brûle-le au feu saint de sa flamme,
Et ton Amour, par la Douleur grandi,
A Son niveau d'un saut aura bondi.

X

LASSITUDE

Comme je T'ai cherchée en ces grands jours de deuil
Où, ne Te voyant plus, mon âme était si triste !
Dans les sentes en pleurs, dont chaque chant m'attriste,
Ma pauvre Ame aux abois promène son cercueil.

J'aimais tant en rêvant Te suivre pas à pas,
Derrière Toi cherchant le parfum de Ta trace,
Baignant de mes regards Ton image fugace !
Et maintenant plus rien ! De Toi, plus rien, hélas !

Mes yeux de désirs fous, et circulairement,
Dévisagent les Cieux, tout ce qui vit ou passe;
Mon Ame de chercher jamais n'est veule ou lasse ;
Et jamais rien de Toi, ni front, ni vêtement !

Dans tous les carrefours, tous les coins, je T'attends,
Le cœur tout anxieux, et, comme une pieuvre
Qui ne voit rien venir, en l'attente s'abreuve
D'amertume et de pleurs mon Ame à tous moments.

Où sont donc ces signaux et ces regards si doux
Qu'envoyaient à mon cœur Ta grande Ame si belle,
Qui m'enivraient d'Amour et d'une ivresse telle
Que tout mon être ému tombait à Tes genoux ?

De mes yeux je suivais Ton petit pied si franc
Et le vent qui jouait en Ta robe et Tes hanches,
Et dans Tes doigts ces fleurs, ces rubans et ces branches,
Aveux mystérieux de Ton Amour si grand.

Et si, rare bonheur ! l'un de Tes grands yeux noirs
Dardait devers mes pas un peu de sa lumière,
Aussitôt ma pauvre Ame en tressaillait si fière,
Que toute une semaine en rutilaient mes soirs.

Que sont-ils devenus ces chastes rendez-vous,
Si tout remplis d'Amour et de charmant mystère,
Où nous savions si bien nous parler et nous taire,
Où, dans nos cœurs ravis, Aimer coulait si doux ?

Est-ce que désormais je ne Te verrai plus,
Ni parmi les sentiers, non plus emmi les plaines ?
Seraient-elles, grand Dieu ! mes espérances vaines
Et tous les beaux serments que, si fier, j'avais crus ?

Oh ! ne plus voir passer mon trésor devant moi !
Ne plus La suivre, et ni La voir, et ni L'entendre !
Ne plus rien recevoir de Son regard si tendre
Qui faisait palpiter tout mon être en émoi !

En Ton pas ondulant étais-Tu belle à voir,
Avec Ton air heureux et Ta taille élégante,
De l'Amour plein Ton cœur, et l'âme si vivante !
Pour tout prendre mon cœur se changeait en miroir.

Et je poursuis dans l'air les parfums énivrants
De Ton âme d'Amour, si tendrement éprise,
Et je hume en pleurant les doux embruns des brises,
Et je cherche à revoir Tes beaux regards si francs.

Ainsi passe mon temps, aux traces de Tes pas ;
Mais j'ai beau fouiller l'air, et le sable et la rive,
Pas le moindre vestige à mon âme n'arrive.
J'ai perdu tout espoir, et je succombe, las.

Oh ! toute une semaine à ne pas voir Tes yeux !
Et puis deux... et puis trois... Mes jeudis, mes dimanches,
Et tous mes jours sont noirs ; je passe mes nuits blanches ;
Lui-même le Soleil me devient odieux.

O rapide hirondelle, au cœur tout gazouillant,
Que n'ai-je comme toi une aile blanche et noire
Pour sillonner les airs ! J'entonnerais victoire
Et suivrais en tous lieux ma Jeanne au front brillant,

Et de Ses pas chéris je n'aurais pas perdu
La trace, La suivant, La frôlant de mon aile,
Et me tenant toujours autour ou tout près d'Elle !
Mais non ! plus rien ne voit mon regard éperdu.

Il savait bien pourtant La trouver aussitôt,
Mon œil qui L'aime tant ! et, parmi Ses compagnes,
D'aussi loin que possible, aux sentiers, aux montagnes,
Partout, Ses longs cheveux je les voyais bientôt ;

Et prenant un pas calme, et la main sur mon cœur,
Je suivais mon trésor des baisers de mon âme,
Et je sentais en moi brûler la douce flamme
Qu'émanaient Ses beaux yeux et Son amour vainqueur.

De T'attendre toujours mon triste cœur est las,
Et dans mon noir souci, et dans ma solitude,
Tout ce qui vit en moi tombe de lassitude,
Mes yeux ne pouvant plus T'adorer en Ton pas.

Oh ! je veux égrener les charmants souvenirs
Que j'ai dans un écrin rassemblés heure à heure ;
Ils seront doux encore à mon âme qui pleure.
Quand donc verrai-je enfin mon printemps revenir ?

Combien n'en ai-je pas, de ces doux Souvenirs !
Les sentes et les airs sont tout parfumés d'Elle,
Et de tous Ses baisers j'entends le bruit des ailes.
Mes rêves ont de quoi pour longtemps se nourrir !

Mais il demande plus, mon cœur vêtu de noir,
Il voudrait Ses beaux yeux, et de la dure absence
Il s'attriste, navré, comme à la Nuit qui pense
La fuite du Soleil et des chansons du soir;

Comme l'oiseau qui pleure au retour de l'hiver,
Qui voit s'enfuir au loin l'enivrante lumière
Des chauds soleils d'été disparaissant derrière
Les monts dénudés et les derniers rameaux verts ;

Comme un fiancé sombre à qui vient de ravir
L'impitoyable mort sa belle fiancée,
Dont s'élève et bondit la poitrine oppressée,
Que l'on voit lentement son calvaire gravir.

Et je bats les chemins. Et j'attends mon trésor,
Comme la terre aride aspire après la pluie,
Comme rêve la guêpe à la grappe mûrie
Et l'avare à la clef qui renferme son or.

Oh! quel Soleil fondra l'hiver de mon chagrin ?
Au jardin de mon cœur les pâles scabieuses
Sont de mes noirs pensers les fleurs silencieuses,
Et dans tous ses bosquets le deuil est souverain.

Ma pauvre âme est enfin sans force et sans vigueur.
Elle ne répond plus au calme de la Terre.
Oh! je voudrais briser la coupe trop amère
Si ne puis en Son cœur voir fleurir mes douleurs.

En Ton pas parfumé, dans l'air et dans le vent,
Reviens, comme autrefois, de Ton amour fidèle,
D'un regard de Tes yeux, d'un feu de Ta prunelle,
Fêter et réjouir mon cœur qui T'aime tant !

XI

CHANTS DU CŒUR

De tant d'amour...

De tant d'Amour je suis profondément touché!
Tant de bonheurs mon cœur ne peut pas te les rendre,
Bien qu'éternellement il te soit attaché.
Il se sent si petit auprès du tien si tendre!

Ce nœud de ruban bleu perdu dans tes cheveux,
C'est le serment sacré de ton Amour fidèle.
« Vois-le, me disais-tu, qu'il enflamme tes yeux,
« En langage muet tout mon cœur s'y révèle. »

Oh! j'ai bien tout compris... Ton cœur disait au mien :
« L'aveu de mon Amour, c'est ce ruban qui flotte ;
« Tu t'es fait de mes pas le fidèle gardien,
« Et j'enchante ton âme à mes attraits dévote.

« Et j'ai pris tout le jour à mettre en mes cheveux
« Les reflets délicats de la couleur qui t'aime.
« Par lui mon cœur te dit en langage des cieux,
« En de discrets aveux, que mon dieu c'est toi-même. »

Ce ruban bleu, je l'aime; en doux et beaux baisers
Je lui rends tout l'Amour dont il dore mes rêves ;
Les élans de mon cœur, doux, ardents et pressés,
Je te les donne, enfant, sans repos ni sans trêve!

*
* *

Cette rose tenue entre tes tendres doigts
Parfume autour de toi tous les sylphes qui t'aiment
Et sont jaloux de moi, car elle est bien pour moi,
Comme aussi les parfums que tes beaux yeux noirs sèment.

Oui! j'ai bien tout compris... Ton cœur disait au mien :
« Mon symbole d'Amour c'est cette fleur mignonne ;
« Je la porte pour toi, qui me suis comme un chien,
« Récompense à ton cœur pour l'amour qu'il me donne.

« Oh! depuis bien longtemps je la veillais pour toi.
« J'ai vu s'épanouir ses mille feuilles roses,
« Souvrant pour celui qui de mon cœur est le roi
« Et nos saintes amours si doucement écloses. »

Mais Toi, Tu ne vois pas les roses de mon cœur,
Où tendrement pour Toi d'invisibles pétales
Splendissent fièrement mystérieuses fleurs,
Qui sèment de parfums nos Amours nuptiales!

Tu n'entends pas non plus les ravissants concerts
Que Te chantent tout bas les douleurs de mon âme,
Car elle est triste et saigne et souffre dans ses chairs
De ne pouvoir jamais Te raconter sa flamme.

Et Tu ne peux comprendre, ô Toi si purement
Qui sens fleurir l'Amour en Ton petit cœur d'ange,
Non, Tu ne comprends pas comment, moi, tristement,
Je mène loin de Toi mon deuil, ma vie étrange.

Oh! qui donc devant moi, sur ma route, qui donc
T'a jetée ainsi qu'un brandon dans de la paille,
A rivé Tes beaux yeux en mon cœur vagabond
Et mon pas journalier à Ta divine taille ?

Qui donc a voulu que, sans désirs, sans espoir,
Je sois Ton prisonnier pour une ère éternelle ?
Qui veut que le matin, tout le jour, et les soirs,
Mon âme à Toi s'unit, si revêche fût-elle ?

Je me sens attiré, je dis : « Je ne veux pas! »
Mais comme va sans force à l'aimant l'étincelle
Et l'inerte caillou se précipite en bas,
Moi je rampe à Tes pieds si Ton regard m'appelle.

Oh! c'est qu'ils sont si doux, et si bons, Tes yeux noirs,
Et c'est que leur flamme est si divinement pure!
Je ne comprends rien à ces Amours sans espoirs...
Mais ils sont éternels me dit une voie sûre.

Et je T'aime tant, que Te bercer dans mes bras,
Te presser sur mon cœur seraient sublime joie.
Eh bien! même y penser, je ne l'oserais pas,
Tant je crains de l'impur d'être un instant la proie.

Le mystère pour moi n'est plus mystérieux :
Nous ne sommes de Dieu que la même étincelle.
Notre sainte union se fera dans les cieux,
Par ce puissant amour c'est Dieu qui nous rappelle.

Moi, le faible et l'indigne et celui qui riait,
Moi, celui qui vivait d'orgueil et d'égoïsme,
Moi, l'ingrat de l'Enfer à peine qui priait
Et n'avait pour l'Amour qu'indifférent mutisme,

Je suis l'humble et l'enfant qui dilate son cœur
Et voudrait le voir grand autant que la Nature,
Pour y charmer ma Jeanne et Lui rendre en splendeur
Cet amour qui naquit de Son âme si pure.

Je suis l'humble et l'enfant sauvé des feux d'Enfer,
Qui maudit son passé, qui regrette et qui pleure,
Qui n'aperçoit plus que Ton image dans l'air,
Et qui compte à Tes pieds les minutes de l'heure.

O ma Jeanne d'Amour! c'est Toi qui m'as sauvé,
Par Ton cœur tendre et bon, et par Tes lèvres roses,
Et le vrai Dieu du ciel par Toi je l'ai trouvé,
Par les chastes Amours en moi qui sont écloses.

Enchâsse mes pensers dans le lys de Ton cœur
Pour qu'ils y soient bénis, ô ma vierge chérie !
Et que tout soit pour Toi Paix, Calme, Amour vainqueur,
O ma Jeanne que j'aime avec idolâtrie !

∴

Et puis vint le jour morne où nos deux pauvres cœurs
Durent se dire adieu pour une longue absence :
Je vis un ruban noir, triste comme des pleurs,
Au bout de Ses cheveux. Candide confidence !

« — De te quitter, tu vois, tout mon cœur est en deuil,
« Je vivrai, comme toi, muette et solitaire,
« Une amante descend moins triste en son cercueil,
« Au jugement dernier ainsi sera la terre. »

« — Moi ! mon pauvre cœur bat plus tristement qu'un glas
Qui sonne lourdement la douleur d'une mère,
En basse accompagnant ses sanglots et ses pas,
Moi ! désormais, mon glas ne pourra plus se taire. »

LES ECHOS

Cette rose qui brille entre Ses jolis doigts
Parfume aux alentours tous les sylphes qui L'aiment
Et sont jaloux de toi. Mais elle est bien pour toi,
Comme aussi les parfums que Ses beaux yeux noirs sèment.

∴

Elle a pris tout le jour à mettre en Ses cheveux
Les reflets délicats de la couleur qui t'aime,
Par lui Son cœur te dit, en langage des cieux,
Par de discrets aveux, que Son dieu c'est toi-même.

∴

De te quitter tu vois, tout Son cœur est en deuil ;
Elle vit, comme toi, muette et solitaire,
Une amante descend moins triste en son cercueil,
Au jugement dernier ainsi sera la Terre.

XII

LE DÉPART

Quoi ! faut-il donc toujours souffrir !
Maintenant que je suis loin d'Elle
Tout mon être voudrait mourir
Ou voler comme l'hirondelle.

∴

Dans ce grand cœur de femme, oh ! que de Dévouement !
Devant tant de grandeur, mon pauvre cœur s'abîme.
En ma Jeanne d'Amour, non, jamais rien ne ment.
Honteux, je sens combien mon cœur d'homme est infime.

∴

Elle était tout en blanc avec un bleu ruban
Dans Ses cheveux, si pâle, et de telle tendresse
Que je crus m'aimer Dieu et tout son firmament,
Tant au fond de mon cœur il apportait d'ivresse.

Elle semblait un lys tout parfumé d'Amour,
Dont la coupe d'argent jusques aux bords emplie
Offrait son doux nectar au chaste azur du jour
Et versait son flot d'or couleur d'ambre et sans lie.

Et Ses deux grands beaux yeux étaient deux charbons noirs
Qui lançaient des rayons de longues étincelles
Et rivaient en mon cœur l'imperturbable Espoir,
Doux et bienfaisant baume à mes douleurs cruelles !

Et Son souris, plus doux que l'est au jour naissant
Le premier baiser d'or du soleil qui se lève,
Faisait battre mon cœur d'un tel enivrement
Que la réalité ne me semblait qu'un rêve.

Mais c'est Sa grâce aussi qui me fait tant L'Aimer,
Insatiablement mes yeux fixés sur Elle.
Sa grâce, c'est tout Elle, et je vois s'enflammer
A travers Son beau corps Son âme et Ses deux ailes.

Me voyant tout ému, Elle baissa le front,
Et j'entendis Son cœur battre d'Amour extrême,
Et Son éventail bleu, dans un gracieux bond,
Se posa sur Sa lèvre en me disant : « Je t'aime. »

C'était un beau baiser que m'envoyait l'enfant
Ne pouvant désormais serrer ma main fidèle.
Il ne sait plus comment, Son petit cœur aimant,
Me conter Son amour où tant de Foi se mêle.

∴

Et puis, le soir, ce fut de rubans rouge-feu
L'éclat sur Son chapeau : « Amour ! » me disait-Elle
Mystérieusement, comme si c'était peu
D'avoir cent fois juré Son Amour immortelle.

∴

Et moi, le lendemain, l'on me vit tout en noir,
Et de la tête aux pieds. C'était mon cœur en peine
Qui conduisait son deuil de ne l'aller plus voir
Et de voir me quitter les beaux yeux de ma reine.

La suivant pas à pas, comme un maître son chien,
Nos yeux comme en pleurant se comptaient leur angoisse;
Chacun de nous sentait se tordre le lien
De nos cœurs qui criaient comme un papier qu'on froisse.

∴

« — Adieu ! » dit-Elle.
Et Ses yeux regardaient en l'air.
« — Adieu, si belle ! »
Et mon œil était morne et clair.

∴

« — O tendre amie! as-tu dormi ?
Jeanne, as-tu fait bon voyage ? »
« — On ne dort pas loin d'un ami ;
L'amour ne fait jamais naufrage. »

∴

. . . . . .
. . . . . .
O la Chérie!
Et son œil jetait un éclair...
. . . . . .
. . . . . .
O douce amie !
Et le mien n'y voyait plus clair...

LE POÈME DE L'AME

XIII

Château des Bruyères, 18 Mai 18. .

Ecoute, Claire, écoute ! Apprends tout mon malheur.
Ouvre ton cœur, amie, aux douleurs de mon cœur.
Mon âme est révoltée, et cette tyrannie
D'êtres qui me sont chers, à qui je dois la vie,
A livré ma pensée aux tourments de l'enfer.
Je ne puis voir le ciel ni respirer son air.
Oh ! mieux vaudrait cent fois qu'une lame aiguisée
Vint chasser de ce corps ma pauvre âme brisée.
. . . . . .
. . . . . .
A peine s'enfuyaient les ombres de la nuit,
L'aube à peine émergeait en rêveuses lumières,
Que j'aperçus ma mère entrer d'un pas sans bruit.
Des teintes d'insomnie étaient sur ses paupières,
Et, soit pressentiment, tout mon cœur me fit mal,
S'asseyant près de moi, j'entendis sa voix douce
Me donner gravement le bonjour matinal,
Et sentis sur mon bras une tendre secousse.
« — O mère ! ne dis rien ! Je ne veux rien savoir !
Ah ! tu viens m'apporter le deuil et la tristesse.
Tu vas, tu vas jeter en moi le désespoir,
Et déjà je le sens à mon âme en détresse.
Comme un vase trop plein, mon cœur est de bonheur
Comblé, ne demandant qu'ainsi de toujours vivre,
Et, plein pour son ami d'une fidèle ardeur,
Aux rêves les plus doux chaque matin se livre,

Oui, c'est lui seul que j'aime et veux aimer toujours,
Honte à moi ! si jamais je devenais parjure.
Dans ses yeux j'ai juré d'éternelles amours.
Je ne serai qu'à lui, rien qu'à lui, je le jure.

« — Ma fille, baise-moi. Viens tout près de mon cœur.
Regarde dans mes yeux... Y vois-tu ma douleur ?
Veux-tu mettre la mort dans l'âme de ta mère ?
Ecoute, enfant, ma voix. Ecoute ma prière !
Cet amour d'un vilain n'est pas digne de toi.
Ma fille, tu fis mal de t'engager sans moi.
Ah ! tu ne savais pas, dans ta chère ignorance,
Qu'il faut contre les sens tenir en défiance
Le cœur et la pensée, et qu'on a des parents
Que Dieu nous donna pour guider nos jeunes ans.

« — O ma mère ! tais-toi... n'offense pas mon âme.
L'Amour, le saint Amour sait commander les sens,
Et dans un cœur jamais brûla plus pure flamme,
Jamais coula plus calme en ses veines mon sang.

« — Ecoute, écoute, enfant ! les douleurs de ta mère.
Cette voix qui la tue et qui la désespère,
Ote-lui cet éclat qu'y met la passion.
Ah ! mon cœur ne tient plus à tant d'émotion !
Non, jamais dans sa vie il n'eut pareille crise,
Et c'est mon enfant qui le torture et le brise.
Enfant, tu ne sais pas que la société
A ses règles, ses lois ; qu'il nous faut de fierté
Armer notre âme, et que chacun doit se soumettre
A ce que veut de lui ce despotique maître.
L'on doit mater son cœur et combattre l'amour.
L'amour n'est en nous que la passion d'un jour,
Et son feu montre assez et sa basse nature
Et l'effet du démon sur toute créature.

« — Mère ! vous me mettez la mort au fond du cœur,
C'est Dieu qui fit l'Amour, et son ardeur divine
Est la source du Bien, du Beau, de tout Bonheur.
L'âme par l'Amour vit, se sent et se devine ;

Il est l'ordre suprême, il est la sainte Loi ;
Sur terre et dans les cieux, c'est par lui que Dieu crée.
Je le respecte en tout, je le respecte en moi.
La voix de l'Amour est la seule qui soit vraie.

« — O trop cruelle épreuve ! Ainsi voir mon enfant
Perdue ! Et voir ainsi mon amour impuissant !
Quoi ! tu n'as plus d'égards ni plus d'obéissance
Pour celle qui guida les pas de ton enfance
Et qui te vit grandir sur son sein maternel ?
Dont tout le cœur gémit à ce tourment cruel
De voir sa chère enfant montrée au doigt, souillée ?
Regarde ! me vois-tu... triste... agenouillée ?
Ah ! si ton âme est froide à mon émotion,
Ma fille ! écoute au moins la voix de la raison.
Oh ! dompte cet amour, il en est temps encore,
Amour qui t'avilit et qui nous déshonore.
Enfin ! pourquoi l'aimer ? Qu'est cet homme, après tout,
Qui nous fait mettre à tous la patience à bout ?
On le voit en ses goûts mépriser la fortune,
Et tout ce qui nous plaît lui pèse et l'importune ;
Contempteur des biens que pour vivre nous aimons,
Il fait de ses regards presque rougir nos fronts ;
Sur ses lèvres l'on voit le dédaigneux sourire
En nous froissant errer ; il semble tout maudire,
Et nos goûts, et nos mœurs, et la société ;
Il va nous accusant d'orgueil, d'impiété ;
Il nous croit ignorants, nous appelle *Vieux Monde*,
Ne paraît voir partout que sottise profonde,
Et dit qu'il faut enfin revenir à ces temps
Où la simplicité régnait parmi les gens.
Jamais on ne l'a vu prier dans une église.
Il fuit nos sacrements, les dit vains, les méprise,
Affirmant que tout est fausse religion,
Que notre culte n'est que superstition ;
Que les prêtres, les saints, tous ceux qui nous enseignent,
De leurs principes faux comme un plomb nous étreignent.
A l'entendre, il n'est plus parmi nous de chrétiens,
Que, si Jésus venait reconnaître les siens,
Il nous chasserait tous à la porte du Temple,

Et qu'il nous donnerait l'ouvrier pour exemple.
Enfin il est de ceux qui veulent tout changer,
Qui mettent notre vie et nos biens en danger,
Sous le prétexte faux d'ouvrir à l'homme une ère
De justice et d'amour ; au giron d'une mère
Enlèvent son enfant, et brisent les autels
Qui sont de notre Foi les gardiens solennels.
Et c'est cet homme-là, niant Dieu, la famille,
La noblesse et le Roi, qu'épouserait ma fille ?

« — O profonde douleur ! O destins trop cruels !
O mère ! qui t'a mis au cœur tant d'injustice
Et te fais détester le plus doux des mortels ?
Pourquoi livrer mon âme à si poignant supplice ?
Comment ! lui, parjurer ! Comment ! lui, nier Dieu ?
Quand son cœur n'a de foi qu'en la bonté divine,
L'admire en chaque atome et l'adore en tout lieu !
Ne voir partout que mal l'attriste et le chagrine.
Il se prend de pitié pour ces pauvres humains
Ainsi que des enfants adorant des idoles,
Riant au malheureux qui tend vers eux ses mains
Et gaspillant leur vie en actions frivoles.
Il voit en chaque fleur, en l'herbe des chemins,
Dans l'homme et toute chose animant la nature,
Dieu qui de ses bienfaits nous comble à pleines mains
Et met de son Amour en chaque créature.
C'est en ouvrant son cœur que Dieu créa l'Amour ;
C'est pourquoi sans Amour toute existence est vaine.
Ce doux ami, mon cœur le bénit chaque jour,
Et le plus pur Amour à son âme m'enchaîne.

« — Hélas ! auprès de toi tous mes discours sont vains :
Nous sommes devenus l'objet de tes dédains.
Cruelle enfant ! puisque la douleur de ta mère,
Puisque le désespoir où tu mets ton vieux père
Ne peuvent triompher de ton cœur endurci,
Au moins entendras-tu le vieillard que voici.
Vois ! que son pas est triste ! et son âme attendrie
Est toute sur son front et sa lèvre qui prie.

Chargé de diriger toutes nos actions,
Sur nous tous il répand ses bénédictions.
C'est lui qui, loin de toi détournant l'anathème,
Fit couler sur ton front l'eau sainte du baptême.
Marqué du sceau de Dieu, ce n'est plus un humain ;
La vérité rayonne en cet être divin ;
Tout entier dépouillé des humaines faiblesses,
Son cœur est imprégné de toutes les sagesses.
Dieu lui-même repose en ce front vénéré.
Ecoute de sa voix l'enseignement sacré.

« — Chère enfant ! oui, je viens joindre ici ma prière
Et mes conseils à ceux de votre sainte mère,
De qui j'ai consacré l'union de ma main ;
Qui, pendant si longtemps, vous nourrit de son sein,
Et que je vois en pleurs au chevet de sa fille.
Nous vous parlons au nom de la sainte famille.
Ah ! je viens, le cœur plein du plus sombre chagrin,
Maudire celui qui, nous barrant le chemin,
A su malgré nos soins abuser de votre âge.
Il vous faut oublier ce triste personnage
Et vous soumettre, enfant, à tous ces vieux amis
Que Dieu pour vous guider sur votre route a mis.
Le Démon se réveille et le monde s'écroule !
Allez-vous suivre aussi les écarts de la foule ?
Ah ! ne sentez-vous pas tout votre cœur en deuil ?
Une troupe sans nom et qu'enivre l'orgueil,
Qui ne reconnaît plus notre saint ministère,
Ose oser devant nous lever sa tête altière.
Nous seuls dispensons Dieu et nous sommes ses saints ;
Nous seuls nous connaissons son ordre et ses desseins.
Aussi le vrai croyant nous aime et nous adore,
Sait qu'au pied des autels, où la Foi règne encore,
Le prêtre est Dieu lui-même en sa chair incarné.
Et quiconque le nie un jour sera damné.
Eh quoi ! vains orgueilleux, vous venez de vos doutes
De nos temples sacrés faire éclater les voûtes ?
Ah ! craignez le courroux de ce grand Dieu vengeur.
C'est Lui qui fit l'enfer, où tout n'est que douleur,

Que tortures sans nom pour tous ces misérables
Qui osent outrager ses prêtres vénérables.
Oui, parmi les humains nous sommes les premiers,
Et, jusques à ce jour, sous nos décrets pliés,
Les hommes, respectant nos paroles pieuses,
Ont courbé devant nous leurs têtes orgueilleuses,
Lorsque, de nos sermons l'univers étonnant,
Dans la chaire sacrée on nous voyait tonnant.
Dieu les livre à nos soins, dès leur plus tendre enfance.
C'est à nous d'éclairer leur faible intelligence.
Remontez dans l'histoire aux temps les plus anciens,
Les prêtres sont partout dispensateurs des biens
Que Dieu veut accorder à votre espèce humaine.
Contre leur saint pouvoir toute révolte est vaine :
Ce sont les Brahmes qui conduisent les Hindous ;
Devant Moïse on voit tout un peuple à genoux ;
Aux Indes autrefois, en Egypte, en Judée,
En Grèce, la Puissance au prêtre est accordée.
Ainsi voit-on partout, de toute antiquité,
Les prêtres conduisant la vile humanité ;
Car Dieu ne fait qu'à eux connaître sa pensée,
Et tonne quand il voit leur Puissance offensée.
Et seul on voit l'impie affronter leur courroux.
Mais Dieu sait les venger de l'orgueil de ces fous.
Voyez ce peuple Hébreu que dominait Moïse,
Dont il était le Dieu, qu'il menait à sa guise !
A sa voix voit-on pas le puissant pharaon
Venir soumis autant qu'il était fanfaron ?
Adonaï descend à la voix du grand-prêtre
Et de calamités poursuit le peuple traître.
Il envoya la peste aux pays égyptiens,
Massacre les enfants encor dans leurs liens.
Certain jour les Hébreux, ils étaient vingt-trois mille,
Adorent un veau d'or : Dieu ne fut pas tranquille
Jusqu'à ce que Moïse, enlevant ces faux Dieux,
Les eût massacrés tous en son nom glorieux.
Oui, les prêtres de Dieu portent partout la gloire,
Et leurs grands châtiments restent dans la mémoire.
Faut-il vous dire encor cette inquisition
Où de faire aimer Dieu la noble passion

Nous fit dresser partout des milliers d'hécatombes
Et jeter les maudits dans leurs maudites tombes ?
Quand Dieu veut se venger, ce n'est point à demi,
Et, dans ces temps derniers la Saint-Barthélemy,
Terrible ! fut donnée aux peuples comme exemple
Pour leur apprendre à tous à respecter le temple.
Jour terrible en effet où tous les mécréants
Se virent massacrés, même jusqu'aux enfants.
Pour consacrer ce jour les voûtes de Saint-Pierre
D'un *Te Deum* immense, à l'ordre du Saint-Père,
Retentirent. Alors terrassés et tremblants
Dans la France l'on vit les maudits protestants
Courber le front, et Dieu, qu'apaisa cet hommage,
A ses prêtres pieux sourit dans un nuage.
Mais ce siècle odieux n'entend plus notre voix,
Et, revêche à la Foi, veut renverser la croix.
Il outrage et maudit le glorieux Jésuite,
Accusé de porter tous les maux à sa suite.
On voit tout son orgueil à sa prétention
De vouloir réformer notre religion.
Ah ! qu'il craigne de Dieu la terrible colère !
Il connait maintenant ce que nous pouvons faire,
Que nous ne savons pas reculer devant rien,
Et que le dernier mot doit rester au chrétien.
Dieu va bientôt tonner, et sa voix vengeresse
Saura briser celui qui l'outrage et le blesse.

. . . . . .

Non, n'aimez pas cet homme, allez ! ma chère enfant.
Ah ! mieux vaudrait pour vous rentrer dans le néant !

— « Vous savez le respect que j'ai pour vous, mon père ;
Vous savez si mon âme aime son créateur ;
Et du plus saint amour j'adore aussi ma mère.
J'écoute enfin les voix qui parlent dans mon cœur.
Mais aussi permettez à celle qui vous aime
D'écouter cette voix qui lui parle tout bas
D'Amour et de bonheur ; c'est la voix de Dieu même.
Mon cœur est plein de force et ne faillira pas.
J'aime cet homme-là de l'Amour la plus pure,
Et tout mon désir est de lui donner ma main.

Vous ne commettrez pas de cruauté plus dure
Si vous mettez vos cœurs à travers mon chemin.
Ah ! vous êtes pour lui d'une injustice rare,
Et de cette âme noble ignorez la valeur.
De tout progrès nouveau la haine vous égare
Et ne voulez pas voir sa force et son grand cœur.
Si vous saviez sa foi dans la bonté divine!
Comme il aime au contraire et la religion
Et la sainte famille! Ah! c'est lorsqu'il fulmine
Contre les grands menteurs qu'alors la passion
Entre au fond de moi-même et vient toucher mon âme.
Comme son cœur s'émeut à tout fait noble et beau !
Que sont grands son Amour, son respect pour la femme
Et quel sourire il fait à l'enfant au berceau !
Quand je l'entends conter des mondes les mystères,
Oh ! je sens naître en moi l'enthousiasme saint.
Avec lui je me laisse emporter vers les Terres
Et les bonheurs nouveaux que sa voix me dépeint,
Et je suis ces jouets de la Toute-Puissance,
Immenses vaisseaux qui portent pour matelots
Des Ames que bénit la divine Clémence.
Avec lui je gémis, étouffant mes sanglots,
Devant les pauvres cœurs qui n'ont plus d'espérance
Et qui n'ont plus de foi ; qui, niant l'âme et Dieu,
De ces mondes meilleurs n'ont pas la connaissance,
Et perdent leurs Amours dans leur dernier adieu.
J'entrevois avec lui la matière cosmique
Qui promène l'atome en l'œuf Immensité.
Et dont a réglé Dieu l'orbe parabolique,
Je vois Dieu dans sa gloire et dans sa majesté.
. . . . . .
. . . . . .
O Claire ! ô mon amie ! A tous ces longs discours,
Et devant le tableau de nos belles Amours,
Ni le cœur de ce saint, ni l'âme de ma mère
Ne purent s'émouvoir. Dans ma douleur amère,
Etouffant ou priant, je cherchais mon devoir,
Et de toucher ces cœurs je n'avais plus d'espoir.
Dieu n'abandonne pas qui l'aime et qui le prie.
Lui qui nous fit d'Amour en nous donnant la vie,

Soutient les vrais amants et leurs nobles ardeurs,
Car il créa par deux les âmes et les cœurs.
A ce prêtre tyran, à ma mère cruelle,
Mon cœur sut résister. Je lui serai fidèle,
Et mon âme a juré de lui garder sa foi.
Mais, depuis ces aveux, la douleur est en moi.
Supporter sans gémir la tristesse d'un père,
Voir couler sans pleurer les larmes de ma mère,
Est, pour mon cœur, trop dur! O sainte Liberté!
Quand donc auras-tu mis en notre Humanité
La paix et le bonheur et toutes ces richesses
Qu'étouffent dans l'orgueil les rois et les duchesses?

LE POÈME DE L'AME

XIV

FIANCAILLES MYSTIQUES.

Erunt duo in carne una.
(MARC, X, 8.)

De douces voix, la nuit, frappèrent mon oreille,
Et, presque en même temps, un Temple merveilleux
Surgit à mes regards. Etais-je en songe ou veille ?
C'étaient objets réels ceux que voyaient mes yeux.
Pourtant les pavots de Morphée,
Au cours de ma longue veillée,
Etaient venus m'appesantir,
En tous mes membres m'engourdir.

Et j'entendis des sons, majestueux sons d'orgues,
Retentir et s'enfler religieusement :
« Arrache de ton cœur les doutes et les morgues,
« Frère, dit une Voix ; c'est l'heure du serment.
« Crois bien que la bonté divine
« Veille sur tout Couple-Androgyne
« En ses pérégrinations
« Chargé de Bénédictions.

« Celle qui dans ton cœur d'une amour aussi pure
« A fait fleurir les lys, est bien tienne à jamais;
« Pour la grande Union, frère ton âme est mûre.
« Nous, les dispensateurs des mystiques bienfaits,
« Donnons cette fête céleste
« A ton cœur ; il faut qu'il n'y reste
« Aucun doute, mais que la Foi
« Y soit forte comme une Loi.

« Tes célestes amis t'apportent le message
« Des Archanges divins, qui connaissent ton cœur.
« Tu terrassas Sathan, honneur à ton courage !
« Nous sommes ici pour couronner ta valeur.
« Voilà le cycle des misères
« Bien clos pour toi, car les vipères
« Du Mal, tu les foulas aux pieds,
« Et tes sens sont mortifiés.

« Qu'il soit désormais plein, ton cœur, de Foi fervente.
« Ecoute avec respect ces chants religieux
« Qui, sortant de nos cœurs, appellent ton amante.
« O frère ! enivre-toi de leurs accords pieux.
« Oh ! prépare humblement ton âme,
« Et reçois la divine flamme
« Qui te rend pour l'éternité
« Des Anges la félicité.

« Vois ! ta Jeanne a quitté sa couche virginale,
« Où son corps endormi pur et chaste l'attend.
« Elle écoute avec toi la Messe nuptiale.
« Tout son être charmant est doux et rayonnant...
« Jamais tant de grâce enfantine,
« Jamais tant de beauté divine
« N'avaient orné pareil trésor,
« Ne s'étaient vus sur terre encor.

« Vois-la, simple et pudique, en ses voiles de neige...
« A ses beaux yeux baissés, à son pas digne et fier,
« On sent bien que du ciel un rayon la protège.
« Son adorable front embaume et luit dans l'air.
« On sent son petit cœur qui tremble,
« Car c'est l'Amour qui vous rassemble,
« L'Amour dont brillent les flambeaux
« Du Temple enflammant les arceaux.

« Vois ces diamants noirs de vierge immaculée,
« Sous son long voile blanc éclatants de splendeur !
« Une gazelle a moins de douceur étoilée
« Dans ses beaux grand yeux, et moins de profondeur.

« Ils n'ont que pour toi d'étincelles ;
« Ils parlent d'amours éternelles
« Et prennent à témoin le ciel,
« Ces yeux plus divins qu'un missel,

« Ses grâces ont rendu ton Amour immortelle.
« C'est une Perle, un Lys, c'est un beau Diamant ;
« On craint de la ternir en marchant trop près d'Elle.
« Faisant de pureté le cœur de son amant
« Que son regard chaste illumine,
« On voit l'auréole divine
« Imprégnant sur elle son sceau
« L'entourer d'un brillant anneau.

« Tout rayon de soleil qui luit sur une grève,
« Ou bien qui resplendit sur un mur morne et noir,
« C'est Lui-même, c'est Dieu, veillant sans fin ni trève,
« Qui, dans son cœur divin, nous dit toujours : « Espoir ! »
« Un de ces rayons c'est ta Jeanne,
« Devant qui tout être profane
« Doit s'incliner et doit fléchir,
« Et par qui Dieu veut te bénir.

« Frère, il faut vénérer, comme on fait les madones,
« Celle qui d'un regard fit de toi son égal.
« Qu'il soit sublime et pur l'Amour que tu lui donnes
« Et que son cœur si doux soit ton confessionnal.
« Du bonheur voici le problème :
« Plus on est chaste, et plus on aime.
« Pour vivre en un monde enchanté,
« Méprise l'animalité.

« Sache bien que tu as deux beaux anges qui t'aiment,
« Dont l'un est sur la terre, et l'autre dans le ciel :
« Le premier c'est ta Jeanne, et ses deux beaux yeux sèment
« En ton cœur le courage et l'or immatériel ;
« Et l'autre s'appelle Marie,
« Qui veille avec idolâtrie
« Sur ta Jeanne adorée et toi,
« Qu'elle a juré de faire roi.

« Unissez donc vos cœurs, pleins de reconnaissance
« Pour l'Etre Tout-Puissant qui créa l'univers,
« Ce Dieu, qui n'est qu'Amour, et dont la Providence,
« Aujourd'hui vous invite à ses divins concerts,
« A la pureté de vos âmes
« Dont si douces brulent les flammes
« Et si pieux battent les seins,
« Donne la couronne des saints,

« Elle t'aime, ta Jeanne, et bientôt son cœur tendre
« Aura su triompher des obstacles humains.
« Apaise en toi la crainte et l'émoi, sache attendre.
« Lis ici l'avenir et comprend tes destins :
« Nous célébrons vos fiançailles,
« Et vos âmes, loin des entrailles
« De vos corps, ici par nos soins,
« Ont nous, les Anges, pour témoins.

« Laissez-dormir vos corps, ces lourdes chrysalides
« Vous servant de prisons pour la dernière fois.
« Regardez dans les yeux de vos âmes limpides
« Qui de l'Amour impur ont rejeté le poids.
« Oh ! leur union était faite
« Déjà. Cette union parfaite,
« Celle des divines Amours,
« Rien n'en peut arrêter le cours.

« Mais la fête n'est pas pour toi seul et pour Elle.
« Vois ces fronts virginaux sous leurs longs voiles blancs...
« L'œil ne peut pas savoir ni quelle est la plus belle
« Ni quelle est la plus pure, aux yeux étincelants !
« De chacune la marche est franche ;
« Chacune sous sa robe blanche
« Cache pour cœur un beau rubis.
« On croirait voir un champ de lys.

« Mais ta Jeanne aux yeux noirs de beaucoup est leur reine,
« Et vous seuls en ce jour êtes ceux qu'on unit.
« Ce sont toutes des sœurs que leur amour amène,
« Et, chacune arrivant, ta Jeanne les bénit.

« Ta Jeanne est un Esprit d'élite
« Dont chacun sait le haut mérite,
« Qui, venu te retrouver,
« Est ici-bas pour te sauver.

« Oui, Jeanne n'est des cieux que pour toi descendue.
« Elle ne subit la dure incarnation
« Que pour en arracher ta pauvre âme perdue,
« Partager avec toi ton expiation.
« Vois-la, sublime victime !
« Elle-même expiant le crime
« Qui dans les bestialités
« Ternit tes divines beautés.

« Sans Elle vainement, enlisé dans l'ornière,
« Eusses-tu combattu le feu des passions.
« Si tu deviens un jour parfait, c'est sa prière
« Qui fait pleuvoir sur toi les bénédictions.
« Ange d'amour ! Vrai cœur de femme !
« Elle a voulu sauver ton âme
« Au prix de toutes les douleurs
« Sur cette Terre de malheurs.

« Frère lève les yeux vers les vitraux du Temple...
« Vois-tu ces trois clefs d'or sur un fond cramoisi ?
« Depuis longtemps déjà ton âme les contemple :
« C'est le pantacle que la Kabbale a choisi
« Pour imaginer la Destinée
« Qui s'impose à toute âme née ;
« Science du Bien et du Mal,
« C'est la Vie en son cours normal.

« Ecoute la leçon d'une bouche divine :
« La clef inférieure est celle des enfers
« Elle dit, cette clef, que notre âme s'affine
« Comme un forçat maudit retenu dans les fers.
« Mais de cette infâme matière
« Jeanne t'a sauvé, toute fière.
« Elle sait qu'elle est ton Dual,
« Et c'est dévouement conjugal.

« Cette clef du milieu autrement s'interprète.
« Celle-là n'ouvre pas aux Esprits corrompus ;
« Il faut qu'ils aient jeté leur boue à l'oubliette
« Tous les fornicateurs et les ventres repus.
« Dès longtemps Jeanne y a ses ailes,
« Et depuis elle met ses zèles
« Avec elle à t'y faire entrer,
« Pour toujours t'y réintégrer.

« Oh ! qui raconterait en assez haut langage
« Les bonheurs enivrants de ces mondes si beaux !
« Toute description ne serait qu'un mirage,
« Ce que sont pour l'aveugle et ses yeux des flambeaux.
« O des Verbes Théophanies !
« Des globes douces Harmonies !
« Dictames ! Fleurs ! Parfums sacrés !
« Vierges suivant leurs adorés !

« La troisième clef, c'est celle du Saint-Plérôme,
« Où sont les Soleils purs et les Mondes divins,
« Des Saints et des Parfaits le céleste Royaume.
« Pour arriver si haut combien d'efforts sont vains !
« Anges plus beaux que des Aurores !
« Cieux pleins de Lumières sonores
« Emplissant des airs les azurs !
« Temples sublimes des cœurs purs !

« Du deuxième Ciel, dont Jeanne t'ouvre la porte,
« Vois déjà les beautés et comprends les devoirs ;
« A tous les bas instincts que ton âme soit morte ;
« Si tu faiblis, pense à ses doux et beaux yeux noirs...
« Vois-les brillants sous son blanc voile
« Comme une pure et double étoile,
« Plongeant, en leur douce lueur,
« Leurs rayons bénis dans ton cœur.

« Crois l'inspiration : ta seule clef c'est Jeanne.
« Que ton Esprit, posé, réfléchisse et soit droit,
« Tu sentiras qu'un Cœur sur tout ton être plane.
« Tout devient lumineux pour qui aime et qui croit ;

« Mais l'homme n'est qu'un être infime
« Sans cœur féminin qui l'anime,
« Incapable par soi de beau
« En son cœur ou dans son cerveau.

« Deviens pur, deviens noble, et sois parfait comme Elle,
« Si tu veux pénétrer en ces lieux de bonheur
« Où, dans des corps d'azur, l'Amour est immortelle,
« Où, pour toujours unis, vous n'aurez plus qu'un cœur.
« Beaux Cieux ! ô Splendeurs adorables !
« Montrez vos bonheurs ineffables,
« Divins, à ces jeunes époux
« Aux cœurs bons, tendres et si doux !

« C'est l'heure du serment. Approche, à genoux, frère.
« C'est Elle qui sauva ton âme de l'enfer,
« T'arrachant à Sathan, au Cycle de misère,
« Aux bestialités, aux tourments de la chair.
« Devant sa candide figure,
« Son âme qui brille si pure,
« Et devant Dieu, fais le serment
« De l'aimer éternellement. »

« — Je jure devant tous, devant l'âme adorée
De Jeanne, oui, je jure en levant les deux mains,
De fouler à mes pieds Sathan et sa livrée.
Je renonce à jamais aux vices des humains.
Et Toi, comme on aime les Anges,
Je veux d'une amour sans mélange
T'adorer et te vénérer ;
Je viens à genoux l'assurer.

« Nos âmes, ô ma Jeanne, en Dieu Lui-même unies,
Ont retrouvé leur Ciel. Aux doux ordres d'en Haut
Humble je me soumets. Nos âmes sont bénies,
Et ton Amour divin me fera sans défaut.
Voici que nos noces célestes
Ont enterré les temps funestes
Où Sathan, sous son dur talon,
Emprisonnait mon cœur félon.

« Jeanne! sois mon Etoile et ma seule Lumière,
J'écouterai ta voix, voix du Verbe incarné,
O Toi qui m'as tiré de l'immonde matière,
Par tes yeux noirs, ton cœur, ton âme illuminé.
Et je ne serai pas parjure
A mon serment, je te le jure
Devant les Anges, en ce lieu,
Et sur le nom sacré de Dieu.

« Nous vivrons désormais en sublime harmonie,
Comme deux blancs eiders volant du même vol,
Ainsi qu'est la pensée à la parole unie,
Et comme au son l'écho revenant doux et mol;
Images encore imparfaites
De deux âmes toujours en fêtes,
Ne faisant absolument qu'Un,
N'étant que Prière et Parfum.

« Je garderai pour Toi mon âme toujours pure.
Toi seule tu seras ma Muse et ma Beauté.
Mon cœur est le miroir où ta chaste figure
Chassera d'un regard toute banalité!
Et je ne serai pas parjure
A mon serment, je te le jure
Devant les Anges, en ce lieu,
Et sur le nom sacré de Dieu.

« Et j'entre dès ce jour en une nouvelle ère.
Tu verras rayonner tout mon être anobli,
Et cet amour divin pour tous sera mystère,
Toi seule connaîtras le miracle accompli.
Devant ta candide figure,
Ton âme qui brille si pure,
Devant Dieu, je fais le serment
De t'aimer éternellement.

« Maintenant j'ai juré. D'une maison publique
Deviendrais-tu le meuble et l'odieux pilier,
Moi, je serai toujours celui-là qui s'applique
A venir te tirer du fond de ton charnier.

Je boirai pour toi le calice,
Doux Christ s'offrant en sacrifice,
A tes pieds venant se river
Et prêt à tout pour te sauver.

« O Jeanne, serais-tu le plus affreux des êtres,
Victime de la lèpre et tous les maux humains,
Objet même d'horreur à ceux qui t'ont fait naître,
Rebut de leurs regards ainsi que de leurs mains...
Toujours tu me verrais, ma Jeanne,
En ta belle âme diaphane
Noyer mes regards pleins d'Amour
Et vivre à tes genoux toujours.

« Et Dieu sait pourtant si mon âme de poète
Aime à la passion la grâce et la beauté,
Et souffre rien qu'à voir ou le vil proxénète
Au répugnant visage, au regard éhonté,
Ou la femme sans élégance,
Ou pour le Beau l'indifférence!
Toute laideur est de Sathan.
Mais, ô Jeanne! je t'aime tant!

« Serais-tu l'être immonde et vil que l'on méprise,
L'être dévergondé que chacun montre au doigt,
Que l'on chasse du pied et que l'on brutalise,
Qui n'a plus rien qui l'aime et qui n'a plus de toit...
Devant ta candide figure,
Ton âme qui brille si pure,
Devant Dieu, je fais le serment
De t'aimer éternellement. »

Et je vis s'avançant, rayonnante, ma Jeanne
Tendant vers moi l'anneau de l'éternel Amour,
Le même qu'à Merlin arracha Viviane,
Cet anneau qui fait l'homme immortel en l'Aour,
L'arrache au sort des renaissances,
Lui rend la divine Science
Et le fait par l'Androgynat
Triomphant dans tous les combats.

Alors Taliésinn, le grand barde celtique,
La verveine et le lierre en ses cheveux tressés,
Tenant son caducée et sa Harpe magique,
Comme celles d'un dieu dans ses mains rassemblés,
Riva l'une à l'autre nos âmes.
Ses grands beaux yeux jetaient des flammes
Ainsi qu'à travers nos deux corps
Notre Amour plus fort que la mort.

Les orgues mugissaient des pœans sans exemple,
Répercutés partout par de chastes échos
Volant de nef en nef, et les voutes du Temple
Retentissaient d'Amour et du Chant des héros.
Jeanne et moi devînmes Lumière,
Fondus en la même prière,
Ses deux yeux perdus dans mes yeux,
Nos cœurs émus et radieux.

Et je la vis vers moi s'avancer, noble et fière,
Et sur mon front tomba son regard plein d'Amour.
Et moi, à deux genoux, je glissai sur la pierre
Et plaçai dans ses doigts aux grâcieux contours
Un parfumé bouquet mystique.
Du Ciel une main angélique
Me l'avait apporté soudain.
Ses parfums n'avaient rien d'humain.

« — Cette *Rose*, embaumée et si chaste, ô ma reine !
« Est l'emblême parfait de l'adoration
« De mon cœur. Chaque instant qu'en moi la vie égrène
« Fait fleurir une feuille à ton intention.
« O Rose ! dis-lui qu'immortelle
« Est la flamme que j'ai pour Elle ;
« Raconte-lui tous les secrets
« De mes élans si purs, si vrais.

« Ce *Lys* au sein nacré, ô ma reine ! est l'emblême
« De ce que ton Amour divin a fait de moi.
« Je suis ton Double, et toi, tu es tout ce que j'aime.
« Ton palais est ce cœur purifié par toi ;

« En lui ton image si pure,
« Et dans mon âme qu'elle azure,
« Mettra tous les lis de ton cœur
« Et me vêtira de splendeur.

« Ce *Bleuet*, si doux à l'œil, t'apporte le symbole
« Eternel et sacré de ma fidélité ;
« Il s'impose à tes yeux, il parle sans parole,
« Et je mets mon orgueil en ma captivité.
« Je suis ta voix, ton cœur, ton ombre,
« Ton pas, pour des siècles sans nombre,
« Et veux que sur nous en tout lieu
« Tombe le sourire de Dieu.

« O mystique bouquet ! O fleurs mes bien-aimées !
« Reposez sur son sein, mirez-vous dans ses yeux,
« Et nimbez son beau front de brises embaumées.
« Que mon Amour lui soit doux, délicieux,
« Pour que tout charme soit sa vie,
« Pour que l'Ange lui porte envie,
« Et qu'en énivrante liqueur
« Se change l'encens de mon cœur. » —

Elle prit le bouquet, le mit à sa ceinture,
Et la Rose d'Amour le Lys et le Bleuet,
Comme magiquement sur sa chère figure
Envoyaient parfumé chacune son reflet.
Dans ses yeux un chaste sourire,
Plus doux que je ne pourrais dire,
Et la main fixée à son cœur,
Montraient assez l'Amour vainqueur.

Elle s'éloigna, Elle et la troupe angélique.
Majestueux étaient leurs longs vêtements blancs.
Mais, ô singulier et doux effet magique !
Autour d'Elle essora et sous ses pieds charmants
De Bleuets, de Lys et de Roses
Aux yeux subitement écloses
Une prairie, et d'un ruisseau
Clair et susurrant coulait l'eau.

Ses sœurs la contemplaient avec idolâtrie
Rassemblant sur son bras un énorme bouquet
De ces superbes fleurs qui couvraient la prairie,
Et chantant d'une voix douce, qui me charmait:
« Qui veut savoir quelle on me nomme,
« Saura que je suis Jeanne et comme
« Je me fais montagne de fleurs
« Pour celui qu'adore mon cœur. »

Et moi, ivre d'amour, je me levai pour suivre
Cette moitié de Moi, le soleil de mes yeux,
Ce doux être sans qui je ne pouvais plus vivre.
Mais indigne j'étais de la suivre en ses Cieux.
Je vis, en un reflet de lune,
Liant sa longue tresse brune
Un ruban bleu couleur de ciel.
Doux serment d'Amour éternel !

∴

Depuis ce jour je vais méprisant la matière
Et le cœur toujours plein de sublimes pensées,
Et ma route partout resplendit de Lumière
Depuis que nos deux cœurs en Un sont condensés.
Je vois une ombre diaphane
Souriant près de moi, c'est Jeanne.
Tels voit-on deux beaux fiancés
Passer l'un et l'autre enlacés.

Et la voix de mon cœur m'a juré que tout songe
Est un céleste aveu de la Divinité.
Les mystères du Ciel, non, ne sont pas mensonge,
C'est pendant le sommeil qu'on sait la vérité.
Je sens notre Amour éternelle.
Oh ! l'immortalité sans Elle
Serait un supplice odieux
Et dont je maudirais les cieux.

∴

Je ne suis plus moi-même, et j'ai perdu mon Moi,
Depuis que Ses deux yeux se sont posés sur moi.
Sur ma tête je sens la couronne des Rois.
Jeanne a réssuscité le dieu, le Christ en croix.
Dieu n'est absolument qu'Amour,
Et moi je ne suis plus qu'Amour
Depuis que Ses Jolis Beaux Yeux
Se sont reposés dans mes yeux.

14 juin 189.

LE POÈME DE L'AME

XV

LE BOUQUET DE JEANNE

O charmant mois de mai .

O charmant mois de mai ! Ravissant mois des Vierges !
Apporte en ma chambrette et butine pour moi
Ces jaunes boutons d'or, flambants comme des cierges,
Qui parlent à mon cœur d'Amour pur et de Foi,
Pour le bouquet de ma Jeanne.

Et toi, reine des prés, ô blanche Marguerite !
O toi la gracieuse au tendre et doux cœur d'or !
Vois mon vase d'onyx à rêver qui t'invite.
Viens ajouter ta perle aux feux de mon trésor
Pour le bouquet de ma Jeanne.

Et toi, que fais-tu là, ô rêveuse Ancholie ?
Si triste, on dirait que tu viens de perdre un cœur !
Triste est mon cœur aussi et ma mélancolie.
Viens ! voici devant toi la coupe de bonheur,
C'est le bouquet de ma Jeanne.

Sors de tes bois touffus, ô brillante Anémone !
Apporte ici ton cœur avec ton air heureux ;
On peut bien quitter tout pour obtenir l'aumône
D'un regard veloûté sorti de ses beaux yeux,
Des beaux yeux noirs de ma Jeanne.

Toi, l'humble et la timide ! O Violette aimée,
Au parfum si discret et si délicieux !
Image de tout ce qu'offre à ma Tant-Aimée
Mon cœur ! Pour avoir les baisers de Ses yeux,
Entre au bouquet de ma Jeanne.

Car malgré qu'Elle soit de moi bien éloignée,
Jeanne, Elle est toujours là. Je la vois près de moi.
Du baume de son cœur mon âme est imprégnée.
Et je Lui dis tout bas, en Lui jurant ma foi :
Voilà Ton bouquet, ma Jeanne !

Et voyez pour l'Amour comme il n'est pas d'espace !
Je vois briller le noir velouté de ses yeux,
Et Son front gracieux se présente à ma face ;
Sa tendre voix me dit en sons mélodieux :
Voilà le bouquet de Jeanne !

Le bel ange d'Amour que j'aime est une fée.
Elle se multiplie ! Elle sait m'imposer
Sa présence partout, et ma plainte étouffée
Se change en doux aveux. Je veux diviniser
Ce beau bouquet pour ma Jeanne.

Jaspes, rubis, opale... O Fleurs de toutes sortes !
Inondez tous les coins de vos beaux diamants !
Oh ! restez-là toujours, fraîches et jamais mortes,
En reprenant la vie à ses regards aimants,
Dans ce beau bouquet de Jeanne.

Splendide Rose, et toi ! Tes pétales en foule
Aspirent à venir en mon vase d'onyx !
Oh ! je vois vos pensers s'épanouir en houle,
Embaumer de parfums ma douce Béatrix !
O le beau bouquet pour Jeanne !

Voici venir encor cet essaim de Pensées,
Rêvantes, aux grands fronts graves comme les Cieux,
Savourant les amours en rêves caressées.
O Poètes charmants ! Apportez vos beaux yeux
Pour le bouquet de ma Jeanne.

Narcisse au fin parfum, Pervenches, Pâquerettes,
Tulipe au front d'orgueil, Nielles et blancs Œillets,
Mettez tous vos atours et vos robes proprettes,
Prenez vos plus beaux airs, vos yeux les plus coquets
Pour le bouquet de ma Jeanne.

Ouvrez-Lui votre cœur, jetez-Lui votre flamme,
Riez, enchantez-La, contez-Lui vos amours,
Qu'en vous voyant Elle ait joyeuse aussi Son âme
Afin qu'Elle sourie et qu'Elle aime toujours.
O charmant bouquet pour Jeanne!

Oh! le vase d'onyx a sa coupe trop frêle,
Et ma chambre est jonchée à tous ses quatre coins.
La verdure et les Fleurs s'enlacent pêle-mêle ;
En groupes triomphants on les voit néanmoins
Splendir au bouquet de Jeanne.

Voyez donc ces muguets aux mouvantes clochettes...
Oh! je veux les cueillir très délicatement...
Ils seront pour ma Jeanne; les mêmes sur sa tête,
Un jour, il m'en souvient, je les vis s'étalant
Gais sur le chapeau de Jeanne.

Toutes les fleurs des champs, icônes adorées,
Emanent leur parfum pour ma Jeanne au front pur,
Et leur corolles par les Etoiles dorées
Mélangent tous les tons au plus suave azur
Pour le bouquet de ma Jeanne.

L'on me voit m'élancer par les champs et les vignes,
Les cueillant une à une et les coupant au pied,
M'enivrant d'harmonies à leurs différents signes
Et des doux souvenirs en mon cœur réveillés
Au gracieux nom de Jeanne.

O parfums de l'Amour ! Lumière organisée !
Je comprends tous vos sens, doux et mystérieux,
Et quand vos yeux flamboient à travers la rosée,
Je crois voir les beaux cils et les adorés yeux
De ma douce et chère Jeanne.

Je peins mes sentiments, mes vœux en roses blanches,
En beaux lys parfumés à la coupe d'argent,
En même temps que coule en source, en avalanches,
De mon âme un parfum encor plus pénétrant
Pour le cœur chéri de Jeanne.

Bientôt mes bras sont pleins d'herbes, de vipérines,
De doux myosotis et de charmants bluets;
Et de toutes les fleurs aux nuances divines
Dont l'art va composer l'écrin le plus coquet
Que jamais ait vu ma Jeanne.

Oh ! le blanc et le bleu, comme ils vont bien ensemble!
L'Innocence au sein pur et la Fidélité !
Filles du beau soleil, l'une à l'autre s'assemble
En tons mytérieux, tableaux de volupté
Pour les yeux aimés de Jeanne!

Du langage des fleurs ô Science perdue
Et que doit envier l'Europe à l'Orient !
De tous les cœurs aimants l'amitié vous est due.
Qu'eût pu dire, sans toi, mon Amour impuissant
Pour fêter le nom de Jeanne ?

Messagères de Dieu ! O belles fleurs écloses
Sous des rayons d'Amour pour parler à nos cœurs,
O femmes de plus tard, dont la reine est la Rose,
Vous êtes bien vraiment de nos pensers les sœurs,
Et les douces sœurs de Jeanne.

Le Poète vous aime, ô sveltes graminées!
Sous votre forme vit et s'agite un esprit ;
Sous votre grâce on voit toutes nos bien-aimées,
Et leur cœur qui gémit, ou qui chante, ou qui rit,
Chantez, riez pour ma Jeanne !

Pour trouver une fleur, voler son âme fière,
Je vais, et par vallons et sur le bord des eaux,
Par landes et par bois, par champs et par bruyères,
Pour le bouquet superbe, éblouissant cadeau
Pour les beaux yeux de ma Jeanne.

Voyez cette herbe-là ! C'est la Flouve odorante,
Oh ! qui ne connaît pas son principe puissant !
Oh ! je veux près de moi garder l'herbe charmante
Qui livre ses soupirs et sa pensée au vent,
Comme si c'était ma Jeanne ;

Ses lames, en bouquet, luisantes et rayées,
Semblent comme une robe à filets verts et blancs,
Jetant dans tous les sens des brises embaumées.
Elle infiltre l'Amour et ses feux enivrants
Dans mon cœur et dans ma Jeanne.

Et voici les doux yeux de la Bugrane rose,
Et ceux tout grands ouverts des sveltes liserons,
Aux cœurs pleins de secrets dessous leur bouche close.
Tous ont des chants d'Amour en perles sur leurs fronts
Pour me parler de ma Jeanne.

Et l'on voit tout autour d'élégantes fougères,
Le chêne vient mêler son fier feuillage vert,
Magnifique et lustré dans l'essaim des anthères
Dont toute mon épaule et mon sein sont couverts
Pour le bouquet de ma Jeanne.

Et Brôme aux cheveux verts, pyramides neigeuses,
Panaches effilés ou verdoyants flambeaux,
Premiers rêves d'Amour, Espérances rieuses,
Et vous Epis-du-vent, vous, Paturin des eaux...
Venez au bouquet de Jeanne.

Et voici le Daucus et ses sveltes dentelles,
Et la Reine des près avec ses marabouts,
La Linaigrette aussi des plumes à ses ailes,
L'ombelle du Cerfeuil, les chèvefreuilles fous...
Tous, venez chanter ma Jeanne.

Et voyez encor là la blonde Clématite ;
Et voici la Croisette et ses mignons sautoirs,
Et là la Fumeterre aux fleurs toutes petites,
Roses et pâles, et sur fonds gris et fonds noirs,
Bien moins belles que ma Jeanne.

Coupes pleines de miel, feuilles lancéolées,
Essorant dans l'air pur leurs flammes et leurs dards,
Du beau soleil de Mai filles échevelées
Deversant à pleins bords leurs parfums et leur nard
Pour le bouquet de ma Jeanne.

Tout parle et me sourit. La bruyère fleurie
Que la tendre rosée avec des diamants
Revêt en la nimbant de Lumière chérie,
Je la prends en mes bras, elle et ses feux brillants
Comme les beaux yeux de Jeanne.

Là c'est la Pulsatille en violette soie,
Au pavillon rêveur, à l'étamine d'or,
Son doux visage à l'œil fait pénétrer la joie;
Tout rappelle à mon cœur mon cher et doux trésor,
Chère image de ma Jeanne !

Ce Bouquet de ma Jeanne, oh ! c'est tout un Poème
Qui résume en Couleurs, en Parfums, en Pensers,
Tout ce que peut rêver le cœur de Dieu lui-même,
Tout ce que peut mon cœur en Amour condensé
Pour immortaliser Jeanne.

Oh ! quand dans la forêt s'ouvre une longue allée,
Vaste nef de Temple où les grands arbres tout droits
Sont les piliers, et sont les branches la voûtée,
Je ne manque jamais d'avoir mes bras en croix
Et de prier pour ma Jeanne.

Tout au bout s'aperçoit, lointaine, une clairière
Où l'œil est ébloui des teintes du couchant,
Où le jour dit adieu aux feuilles printanières,
Où les oiseaux joyeux font retentir leur chant.
Comme pour en bercer Jeanne.

En rêvant je vois fuir lentement la lumière
Du Soleil qui rougeoie en s'attardant, le soir,
A regarder vaguer les hommes de la terre
Et semble s'endormir dans les grands sapins noirs ;
Et mon cœur est tout à Jeanne.

Mais bientôt s'assombrit et noircit la Pinède,
Et petit à petit s'éteignent tous les bruits ;
Ni plus d'ébats joyeux, ni plus de chants, tout cède
A l'appel langoureux du repos de la nuit ;
Seul j'entends le nom de Jeanne.

Et sur la mousse on voit la couleuvre repue,
En roulant ses anneaux regagner son logis.
Moi je retrouve aussi de ma trace perdue
Les sentiers, ma maison, et, dans un rêve exquis,
Tinte la voix de ma Jeanne.

Et j'étale mes fleurs, ma récolte nouvelle,
Pour orner à nouveau mon doux temple d'Amour ;
Je jouis, pensant que ces Beautés sont pour Elle,
Toujours vertes, toujours fraîches de jour en jour
Pour le bouquet de ma Jeanne.

Eh bien ! tous ces bouquets éclatants de merveilles,
Palpitant de Couleurs et de Parfums vainqueurs,
Inondant ma chambrette à remplir des corbeilles,
Tout cela ne vaut pas le bouquet de mon cœur,
Le vrai bouquet de ma Jeanne.

Toutes les fleurs du monde en mon cœur qui L'adore
Fleurissent à l'envi, et Parfums et Couleurs,
Et tout ce qu'on peut dire ou bien rêver encore,
Et Chaleur et Lumière, Amour, Vie et Splendeurs,
Jeanne l'a au jardin de mon cœur.

LE POÈME DE L'AME

XVI

Château des Bruyères, 25 juillet 189.

Amor omnia vincit

Ah ! la glace est brisée et toutes mes douleurs
Ont su, ma Claire aimée, adoucir ces deux cœurs.
Je fus toujours pour eux fille aimante et soumise,
Sans manquer à l'Amour dont mon âme est éprise.
J'ai su me délivrer de doutes trop blessants
Et conquérir leurs droits à mes dix-huit printemps.
Seuls on nous voit tous deux courir dans les prairies,
En une seule et même unissant nos deux vies;
On nous voit cheminer à travers les grands bois,
Ecoutant des oiseaux les chansons et les voix ;
Ou bien, encor, la nuit, admirer les étoiles,
Les nuages d'argent entourant de leurs voiles
La lune dans le ciel se glissant à pas lents.
Et nous livrons nos fronts aux doux souffles des vents,
Et nous parlons de Dieu, de l'Ame et de ces mondes
Qui tracent dans l'éther leurs hélices profondes;
Nous causons des vertus qui donnent le bonheur,
Du devoir, et de tout ce qui fait un grand cœur ;
Nous cueillions sur les monts les jaunes immortelles,
Et nous nous promettons des Amours éternelles.
Oh ! béni soit Celui qui protège nos jours
Et mit tant de bonheurs dans les saintes amours !
Et bénis scient aussi les doux Anges du ciel
Qui, pour nous consoler, sont si prompts à l'appel,
Qui, dans les durs combats nous apportent leur aide,
Pour toute blessure ont le baume et le remède,
Changent en perles d'or nos larmes de douleur,
Et font s'épanouir toute notre âme en fleurs !

LE POÈME DE L'AME

I

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique ou sa flamme
Ou son parfum.

V. Hugo.

L'Amour a triomphé. Nos âmes sont unies.
Depuis longtemps déjà Dieu les avait bénies.
Bien doux passe le temps,
Moi la couvant des yeux et priant tout bas; elle,
Se laissant adorer. L'amour la rend plus belle,
Et moi je l'aime tant !

Elle écoute en rêvant, au milieu du silence,
Les voix qui dans mon cœur chantent, et chaque stance
Résonne dans le sien.
Ainsi, dans un orchestre, on entend chaque corde
Vibrer à l'unisson ; l'une à l'autre s'accorde,
Doux couple aérien !

Oh ! qu'il est bon d'avoir près de soi ce qu'on aime,
De voir dans l'être aimé comme un autre soi-même,
N'avoir plus de secret,
De regarder des yeux, d'échanger des pensées
Et de boire un langage à des lèvres aimées
Doux, franc, pur et discret !

*

Ainsi, de cœur à cœur, et sans mots ni symboles,
Les Anges pleins d'Amour se parlent sans paroles
Dans le bleu firmament ;
Ainsi le monde et Dieu, la Planète et l'Étoile.
Sans peine et sans effort notre âme se dévoile
Par les yeux, en aimant.

Si jamais Dieu permet, ô douce Bien-aimée !
Qu'à mon Amour ta vie enfin soit confiée,
Unie à ton ami
Par un serment facile, à Dieu si doux à faire,
Ton cœur pourra sans crainte affronter la misère
Sur mon cœur endormi.

« Amie, à chaque instant dirai-je, sois heureuse !
Que la pensée en toi soit douce et soit joyeuse,
Je veillle auprès de toi.
Oh ! je veux que jamais ton beau front ne pâlisse ;
Que jamais penser triste ou souci ne le plisse ;
Ton bonheur est ma loi.

« Ton sourire est ma joie et ta peine est la mienne.
Il te fallait, amie, un bras qui te soutienne ;
Tout ce qui vit en moi
T'appartient. Je suis là comme un chien qui te garde,
Fidèle et sûr, t'aimant, et dans tes yeux regarde
Ce qui se passe en toi.

« Ton cœur est alarmé ? Viens me conter ta peine.
Vois ! Mon âme pour toi toute d'amour est pleine
Et va te consoler.
Es-tu lasse de vivre ? As-tu dans toi les doutes ?
Enfin est-ce la mort, enfant, que tu redoutes
Et qui vient te troubler ?

« Nous ne sommes ici, tu le sais, qu'en passage.
Ensemble nous voguons vers un plus doux rivage,
Et la main dans la main.
Cette vie, ô mon ange ! est un instant d'épreuve ;
Plus belles paraîtront au courant du grand fleuve
Les rives de demain ! »

Amour ! ô seul bonheur que l'homme ait en ce monde !
L'Amour console seul, seul fait vivre et féconde
Nos pleurs et nos douleurs ;
De deux êtres faisant une seule et même âme,
Il enferme deux corps en une même trame
Et dans un cœur deux cœurs !

Dieu ! dis-nous le secret de notre destinée !
Ces bonheurs infinis que le saint hyménée
Donne au pauvre mortel,
Nous les réserves-tu ? Notre lèvre assouvie
Boira-t-elle à pleins bords la coupe de la vie
Sans dégoût ni sans fiel ?

En ce monde imparfait aucune âme n'est libre,
Et l'une et l'autre, hélas ! brisée en chaque fibre,
Doit sa part au malheur.
Si le sort nous condamne à vivre sur la terre
Séparés, attendons, fidèles, une autre ère,
Sans faiblesse ni pleur.

D'autres Planètes sont nos futures demeures.
Nous y retrouverons les âmes que tu pleures,
Tous ces êtres chéris
Auxquels notre cœur s'est attaché sur la terre,
Que nous ont enlevés ou l'infernale guerre
Entre rois ennemis,

Ou l'accident fatal, ou l'âcre maladie,
Et tous les noirs fléaux jaloux de notre vie
Qui sèment la douleur.
Toutes mes amitiés seront là-haut les tiennes,
Et moi je ne sais rien non plus à quoi tu tiennes
Qui ne soit dans mon cœur.

Nous irons nous unir en cette autre Planète
Où déjà nos amis nous préparent la fête
Des Amours éternels.
Dieu, tu le sais, unit un jour dans un même être
Nos Ames. Il créa tout ce qu'il a fait naître
Par couples immortels.

Dans l'espace et le temps notre place est sacrée,
Et de notre union la sainte heure est marquée
Sur le cadran divin.
Qu'importent à nos cœurs les combats de la terre !
L'Amour a tout vaincu : doutes, chagrin, misère,
Et l'épreuve a pris fin.

Au vaste sein de Dieu, aux voûtes éternelles
Nos âmes ont leur nid. Comme les hirondelles
Qui volent deux par deux,
Elles iront, au jour des épreuves passées,
Heureuses, échangeant leurs cœurs et leurs pensées,
Vivre à travers les cieux.

LE POÈME DE L'AME

II

LE LIVRE

Tel mot est un sourire et tel autre un regard.

V. Hugo.

Elle le demandait d'un air si tendre et doux !
Comme j'aurais voulu me mettre à ses genoux
En lui tendant ce livre !
Le prenant de ma main je la vis sur son cœur
De son bras le presser. Enfant, que de bonheur
Ce livre-là t'enivre !

A quoi vas-tu rêver, amie, en le lisant ?
Oh ! je te vois tourner la page en la baisant,
Y chercher la pensée
De deuil et de douleur du poète divin,
Et puis, la devinant, t'arrêter en chemin
Où la mienne est passée.

« Oui, c'est ainsi qu'il pense, il l'a dit tant de fois !
Je crois entendre encor le cher son de sa voix
Sur ses lèvres émues !
Dans ses yeux rayonnait son cœur épris du Beau
Et les flammes d'Amour brillaient comme un flambeau
A mon front suspendues. »

Lis-le ce livre, enfant ; garde-le bien longtemps.
Après j'y veux chercher aussi les doux encens
Emanés de ton âme ;
Ma lèvre y veut baiser la trace de ton doigt.
Va ! Mon cœur te devine et déjà d'ici voit
Chaque mot qui t'enflamme.

Un beau livre c'est Dieu. C'est son Verbe incarné,
C'est le pain de l'Amour qu'au monde il a donné
Pour éclairer les âmes.
C'est son souffle sacré envahissant les cœurs,
Qui de la Vérité fait briller les lueurs
Et les divines flammes.

Dans le livre Il enferme et Science et Beauté,
Tout ce qu'il met d'Amour, d'ivresse et de Bonté
Au cœur de ses poètes ;
Car les poètes sont, sache-le bien, enfant,
Ceux qui meurent d'Amour, ceux que hait le méchant
Et que Dieu fait prophètes.

***

Il t'aime ton poète, ô ma Jeanne ! ô ma reine !
Ton regard l'a fait roi et ton amour l'enchaîne,
Et par toi s'accomplit
La mission que Dieu lui donna sur la Terre.
Elle vibre son âme et n'est plus solitaire,
Car en toi-même il vit.

Oui, le poète, enfant, est le superbe type
De toute race humaine. Au premier Grand Principe
Par l'âme il est uni ;
Mais l'homme indifférent passe à travers la vie
Comme une bête vile à la Bête asservie,
Loin du Temple banni.

Pour ces humanimaux qu'est la Sainte Nature,
La Terre et ses parfums et la riche vêture
Que lui fait le Soleil,
Les éblouissements des miracles célestes,
Et ce Ciel splendissant en ses merveilleux gestes
A tes beaux yeux pareil ?

Construit de quatre murs, leur infime royaume,
Imperceptible point perdu sous le grand dôme,
Enferme leurs esprits,
Et manger et fumer et forniquer et boire
Limitent au foyer leur honneur et leur gloire.
O les cerveaux petits !

Mais le Poète, lui, est personne divine.
Il n'est rien sous les cieux qu'il n'aime ou ne devine,
Et son cœur est si grand,
Son âme et tous ses sens, qu'ils n'ont pas de limites.
Celui-là le bannit qui ne boit qu'à ses suites,
A sa lyre se pend.

Il n'a, lui, ni maison, ni portes, ni fenêtres ;
L'Univers est à lui. Son cœur bat en chaque être
Et dans chaque élément.
Ubiquitaire elle est sa propre conscience,
Comme celle de Dieu, et telle ! si intense !
Qu'il est toujours vibrant.

De ses pulsations la Nature infinie
Au fond de tous ses sens exalte son génie
En des rêves profonds,
Car il a la force en toute sa plénitude,
Le Poète ; pour lui ni mort, ni solitude,
Ni jusants, ni typhons.

Vous le voyez qui parle aux rochers comme aux arbres ;
Il vit au sein des eaux, il pense avec les marbres ;
Il vole en déployant,
Impavide et sans air, des ailes invisibles ;
Les essors les plus fiers et les plus impossibles,
Il les prend en riant.

La Nature est en lui, il est en la Nature,
Les pleurs qu'elle répand coulent sur sa figure ;
Le tonnerre lointain
Qui du Créateur fait trembler le temple immense,
C'est lui, c'est encor lui, tant en sa conscience
Dieu lui-même est en plein.

Lui, Poète, il sourit, il sanglotte, il aspire ;
Ses yeux sont des soleils, son cœur gronde et soupire ;
Mais en ses pleurs, ses chants,
C'est Lui-même, c'est Dieu qui chante ou bien qui pleure
En comptant de ses pas l'éternité de l'heure
A travers cieux et champs.

En ses beaux vers l'or rit et l'éclair étincelle,
Et l'Ange vient toucher son front saint de son aile,
Y fait jaillir l'Amour;
Les montagnes lui font de leurs échos sonores
De ravissants concerts et les pures aurores
Lui tamisent le jour.

L'or du soleil couchant lui fait une auréole,
Le silence, pour lui, se fait une parole
Au timbre solennel,
Et les brises d'azur, et la voûte empourprée,
Et la profonde mer et la nuit diaprée
Sont un chant éternel.

La nymphe au sein des eaux, les filles de la Terre
L'aiment, et, devant lui ne sachant plus se taire,
Lui content leurs secrets;
Et les gouttes de pluie en tombant sont ses larmes;
La Bonté, le Pardon et l'Amour sont ses armes;
S'il meurt, c'est sans regret.

Il parle au Soleil d'or aussi bien qu'aux Étoiles,
Et rien dans l'Univers n'a plus pour lui de voiles;
Il est Un avec Dieu.
Les Anges et les Dieux lui disent toutes choses;
Il n'est enfin pour lui ni murs, ni portes closes,
Ni nuit, ni temps, ni lieu.

Il adore les fleurs, car les fleurs sont des âmes
Qui de leurs yeux rêveurs jettent sur lui des flammes,
Le font communier
Avec tout ce qui vit de la Nature-Essence,
Et Parfums et Couleurs, Rêves, Amour, Puissance,
A tout il est lié.

L'enfant qui pleure ou rit, l'oiseau léger qui chante;
Le pauvre agneau qu'on tue et qui, dans l'épouvante,
Voit le couteau sanglant;
Le pauvre infirme qui râle à côté du riche;
L'homme vile qui ment, ou qui vole ou qui triche,
Sont un martyre lent

Pour son cœur tout aimant qui voudrait voir le monde
Tout Amour, mais qui n'est que misère profonde,
Que haine et que douleur.
Si dans l'humanité n'étaient que des poètes,
L'Univers tout entier ne serait plus que fêtes,
Que joie, Amour et Cœur.

Les poètes sont bons, les poètes sont femmes:
Si l'on ouvrait leur cœur on y verrait des flammes,
Les plus purs feux d'Aour;
Ils burinent la gloire au front des bien-aimées,
Les auréolent d'or et de fleurs embaumées.
Leur grand cœur n'est qu'Amour.

∴

Aime-le, ton poète, il t'a donné son cœur:
Mais ce que tes beaux yeux y sèment de bonheur,
Ce que ton cœur lui prête,
Aucun cadeau de roi, ni rubis, ni trésors,
Ni des profondes mers les perles et les ors
N'en payeraient la dette.

Et toi, mon livre! oh! quand, près de moi revenu,
Sortant tout parfumé du doigt qui t'a tenu,
Tu me parleras d'Elle,
Et que de son beau front tout l'éclat brillera,
Chaque beau vers de toi lu par Elle dira:
Là t'aima son cœur fidèle.

III

LES LEÇONS DE L'ERMITE

Château des Bruyères, 28 août 189...

La joie est dans ma vie, ô Claire bien-aimée !
Plus libres que ne l'est l'oiseau sous la ramée,
Jamais amour plus doux n'habita dans deux cœurs.
Le temps en souriant nous couronne de fleurs.
Oh ! que magiques sont la science et l'étude,
Et que de chants divins dans notre solitude !
Nous vivons loin du bruit de ce monde menteur,
Scrutant dans ses secrets l'Œuvre du Créateur;
Nous cherchons ses desseins, nous vivons dans les astres,
Religieusement, comme les Zoroastres.
Tous les deux nous avons pour maître un vieil ami,
Qui sait chaque soupir dont la terre a gémi;
De la tradition il connaît les mystères.
Il habite d'un mont les gorges solitaires ;
Il y vit méditant la science de Dieu,
Et veut, avant de dire à notre terre adieu,
Connaître et tout savoir dans les secrets de vie.
Son âme est tout esprit, n'étant plus asservie
A la matière, et lit des yeux, en vision,
Tout le livre divin de la Création.
Que de ravissements l'intelligence humaine
Cache ! Que de bonheurs cette divine reine,
De calme saint, de paix, de joie, offre au penseur !

Que la vie a pour nous de charme et de douceur !
Hier, assis auprès du vieillard vénérable,
Nous écoutions, charmés sous son regard aimable,
Sa voix grave vibrant comme un airain dans l'air.
C'était le soir, la nuit. Le ciel était bien clair.
La lune aux doux reflets, les rêveuses étoiles,
De cette belle nuit avaient chassé les voiles,
Et les cimes des monts fuyaient dans le lointain
Comme un long serpent bleu velouté de satin.
La nuit versait partout la douceur de ses ombres
Et reposait les yeux dans ses douces pénombres.
L'un dans l'autre enlacés, moi tout près de son cœur,
Lui sa main dans ma main, devant le saint causeur
Nous écoutions émus. Notre âme était légère ;
Nos yeux ne quittaient plus sa belle tête fière.
Tiens ! je vais essayer d'écrire sa leçon.
Il me faut tout l'effort de ton attention.
En moi j'ai bien gravé ce que le saint ermite
Versa dans notre esprit. Ainsi qu'en son orbite
Le soleil éblouit tout atome vivant,
Pareil éblouissait le verbe du savant.

* * * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * * *

Enfants, mes bien-aimés, je vais ce soir vous dire
L'histoire de la Vie, et comment Dieu créa,
Sans ciseau pour tailler, sans plume pour écrire,
Par l'effort de l'Amour à tout il suppléa.
Pensez à l'infini de cette Sphère immense,
Où sa main a fixé des millions de Soleils
Faisant tourner chacun ses terres en cadence,
A chacune donnant ses nuits et ses réveils,
Sur toutes répandant la chaleur et la vie.

La Vie ! elle est partout, et tout est mouvement.
Eux-mêmes, ces Soleils, dont la sphère est remplie,
Volent dans l'infini, pris par un tournoiement
Qui trace leur chemin autour d'un centre unique,
Centre de l'Univers. Le but est en ce lieu,
Et c'est là que l'on voit la troupe séraphique
Des âmes, par l'Amour conduites jusqu'à Dieu,

Des labeurs glorieux trouver la récompense.
Et c'est là que s'inscrit toute bonne action.

Il faut, pour croire à Dieu, qu'à Lui toujours on pense,
Car son doigt est partout dans la création.
Eternels ont été la Substance et l'Atome.
Tout, excepté l'atome, a son commencement.
Dieu soumet la matière, et voilà l'axiome.
C'est son souffle qui met l'atome en mouvement,
L'entoure en tous les sens de fluide électrique ;
Les atomes unis forment les éléments
Et le monde est créé par un effet magique.
Ce n'est plus partout que centres effervescents
Et que matière en feu bouillonnant dans l'espace.
A chaque instant l'on voit naître un monde nouveau
Qui dans l'immensité va se mettre à sa place.
Il tourne autour d'un axe et décrit son anneau.
Alors on voit l'effet puissant du calorique
Qui féconde l'atome ; on voit, montrant leur dos,
Impassibles, sortir du flot géodésique
Des amas de rochers sur qui giclent les eaux ;
Le granit érodé se réduit en poussière ;
C'est la Terre qui naît, et l'on voit se former
Des îlots recouverts de pâteuse matière
Evoluant, prête à se métamorphoser,
Car le Créateur l'a de son souffle touchée.
De son sein fécondé sortent les végétaux,
Sans feuilles et sans fleurs, sans forme recherchée,
Poussant dans les rochers, sortant du sein des eaux.
On ne voit pas encor ni mâle ni femelle,
Et, seule, règne, agit la Loi d'attraction.

Mais il faut, pour créer une autre ère nouvelle,
Une force plus noble, ayant plus d'action.
Alors le Créateur sortit de sa pensée,
Des yeux de son Soleil, la grande loi d'Amour.
Et la Terre sentit sa poitrine oppressée,
Et sa face aussitôt brilla d'un nouveau jour.
C'est la guerre partout, mais non pas la souffrance ;
Ce sont les éléments en conflagration,

C'est l'atome qui vit et c'est l'esprit qui pense.
Mais, si tout ne paraît que désolation,
C'est que vous ignorez de la Loi magnétique
Les prévoyants pouvoirs : de la vie à la mort
Elle est l'agent divin, le fluide angélique
Par qui l'être frappé sans souffrance s'endort.

Voilà l'atome enfin doté d'intelligence !
« Va, maintenant, dit Dieu ; cherche ton Créateur.
« Des siècles devant toi la longue expérience
« Te fera voir un jour de tout quel fut l'auteur. »
La cellule aussitôt s'unit à la cellule,
Et la matière met dans ses formes de l'art ;
Le coquillage naît, la patte s'articule,
L'amphibie apparaît. Enfin, de toute part,
C'est l'animal qui prend mille formes diverses
Sur la terre et sur l'onde ; et l'herbe et les fucus
Poussent pour les nourrir. Et pendant qu'en averses
L'eau du ciel se répand, vient féconder l'humus
Et dans l'air accomplit son éternel voyage.
Sous les baisers brûlants des rayons du Soleil
La plante devient arbre et s'orne de feuillage,
Et la feuille, sortant comme d'un long sommeil,
Sous un baiser d'Amour un jour en fleur se change.
Et dès lors, à chaque aube, elle offre au Créateur
Qui lui fit son parfum, la sortit de la fange,
Son petit cœur naissant, sa grâce et sa couleur.
En la voyant, le grand Régulateur des mondes
Jeta sur notre globe un regard de faveur,
Et l'on vit son soleil percer les eaux profondes.
Dans chaque être est du feu. Chaque petite fleur
Sent palpiter son sein d'une essence nouvelle.
L'atome, épris d'Amour, rougit d'émotion.

La Terre est ravissante, elle est jeune, elle est belle ;
De vigueur resplendit la végétation.
Mais la cruauté règne et la matière est vile.
Parmi les animaux la place est au plus fort.
Un peu plus tard elle est à celui, plus habile,
Qui sait mettre la ruse et la force d'accord.

Par l'éternel combat ainsi se forme l'Ame,
Pour qui renaître est prendre un degré supérieur.
De même que le bois alimente la flamme,
Ainsi avive, élève et grandit la douleur.
Car l'atome animé, autrefois pur essence,
Vivait dans la Lumière, en pleine volupté.
En s'éloignant du Centre il connut la souffrance,
Qui, l'éprouvant, lui rend sa grâce et sa beauté.

Et la fleur devient fruit, l'arbre porte la pomme,
Dans son sein la terre a des produits succulents.
Le Divin reparaît, l'animal devient homme.
Pour arriver à Dieu que les progrès sont lents !

Et cet homme un jour sent sa poitrine oppressée...
Sur la nature il jette un regard étonné...
Dieu vient de mettre en lui l'esprit et la pensée.
Mais l'Ame est faible encore et l'esprit est borné.
Enfin il voit un But, reconnaît une Cause.
Les merveilles naissant partout autour de lui,
Les splendeurs dans les Cieux, les parfums dans la rose,
Le frappent ébloui. Le saint Amour a lui
Et verse dans son cœur des flots de poésie.
Lorsque la nuit s'enfuit, il voit, chaque matin,
L'Aurore ouvrant ses bras, souriante et ravie,
Couverte de rubis et d'opale et d'or fin,
Au jour qui la salue offrir ses lèvres roses ;
Laissant à ses pavots la nuit au voile noir,
Elle effeuille les fleurs sur son sein pur écloses
Et baise l'homme au front. Et puis, quand vient le soir,
L'homme surprend son cœur se confondre en prière :
Devant lui le Soleil décline en rougissant,
Et, dans un lit de pourpre, étale sa lumière.
Il incline son front et se voit impuissant
Devant tant de grandeur. Il rêve et s'extasie,
Et son âme s'élève en un divin élan,
Devient humble, se sent d'un saint respect saisie.
La pensée en lui gronde et son âme est volcan.

Alors de grands Esprits, venant de l'Empyrée,

Guident ses pas. Ils font son éducation,
Lui montrent l'écriture et la langue sacrée,
Et le Verbe divin dans la création,
Excitent son esprit, inspirent sa pensée ;
Ils lui soufflent les noms de tous les animaux,
Apprennent que la plante est une panacée
Que Dieu lui donne afin qu'il guérisse ses maux.

Mais l'homme est dans l'état de la naïve enfance.
Il faut pour le guider le traiter en enfant,
Dire que son bonheur est dans l'obéissance,
Qu'il devient dévoyé s'il devient arrogant,
Que son premier devoir est respecter la femme,
Dont Dieu, de l'homme fit l'égale et la moitié.
Et l'un d'Eux apparut, brillant dans une flamme,
A l'homme qu'il choisit pour être initié.

A regret il s'élance en déployant ses ailes
Loin du Cerveau divin, loin du Centre d'Amour.
Dans ses membres il sent tant de froideurs mortelles
Qu'il hésite, en quittant le radieux séjour.
Mais, tout à coup saisi du goût de sacrifice,
D'un élan de courage il arme tout son cœur
Et se plonge en entier dans la sphère novice
Où l'homme évolué réclame sa faveur.
Tous ne vont pas pouvoir affronter cette flamme
Qui sort de ses grands yeux et son corps rayonnant.
Parmi, en voici un dont rayonne un peu l'âme !
De fluides divins alors l'environnant,
Il empreint son cerveau des feux de sa pensée.
Il s'impose à regret, mais il le faut pourtant,
Pour infuser ici la sainte panacée,
Pour secourir celui qui tend son bras tremblant.
Pour cet enfant il faut inventer une fable,
Dont l'âme et dont le cœur sont encore au berceau.
Plus tard on reviendra, si le doute l'accable,
Comme on prend une ville en un nouvel assaut.

L'Amour est, mes enfants, ou divin, ou terrible,
L'inéluctable Loi des incarnations.

Il règne en maître dans tout l'univers visible.
De lui sortent enfin toutes les passions
Qui nous font ici-bas heureux ou misérables.
C'est la grande fournaise où s'affinent les cœurs,
Où deviennent ces cœurs ou vraiment admirables,
Ou bien fous, s'énivrant aux immondes liqueurs,
Empoisonnant tous ceux dont les lèvres les touchent,
Comme l'orange impure au milieu d'un panier ;
Dans les lits infamants ils dorment et se couchent,
Et, forniqueurs maudits, meurent sur un charnier.
Il fallait donc, alors, diviniser la femme,
Et la montrer de Dieu comme étant l'instrument,
Car plus grand est son cœur et plus noble est son âme !
Ainsi parla l'Esprit venu du firmament.
Sa voix sortit soudain d'un buisson tout en flamme.
A cette homme courbé devant lui comme un saint,
Soumis, religieux jusqu'au fond de son âme,
Il ordonna d'ouir et d'écrire au burin :

— « Écoute, clama-t-il, le monde et sa genèse,
L'orgueil du premier homme et la vertu d'Héva,
Lorsque, sortis tous deux de la grande fournaise,
Ils vivaient sous les yeux de leur Seigneur, Brahma,
La terre était en fleurs et les arbres ployaient
Sous le poids de leurs fruits. Des milliers d'animaux
Dans les eaux, dans les bois et dans les airs jouaient,
Et des éléphants blancs les paisibles troupeaux
Animaient de leurs pas les forêts gigantesques.
C'est alors que Brahma crut le moment venu
De créer désormais des formes moins agrestes,
Et l'on vit l'être humain sortir de l'inconnu.
Il tire un germe ayant la puissance de vie
De sa pure Essence et de sa propre Ame à Lui.
D'un Seul il en fit deux. L'une à l'autre asservie,
Chaque âme fut pour l'autre un cher et doux appui.
« Allez ! leur dit Brahma ; aimez-vous. Je vous donne
Ainsi qu'aux animaux puissance de créer,
Puissance qu'a déjà l'abeille qui bourdonne,
Qu'a l'herbe et qu'a la mousse. Allez ! Pour m'agréer,
Faites que la vertu règne partout sur terre. »

Voyez ce beau climat, c'est l'île de Ceylan,
Là que va commencer la grande et nouvelle ère,
Et voilà pour vous voir les Cieux et l'océan.
De votre Amour va naître et la sainte famille
Et tous les peuples qui vont prononcer mon nom.
Aimez, multipliez. Que partout l'Amour brille,
Dans la nature à tous ce fut mon premier don.
Et ne quittez jamais cette île magnifique
Où j'ai tout mis pour vous. Soyez les gardiens
De mon culte en ce lieu. Que votre but unique
Entre la Terre et Dieu soit d'être les liens. »

Et Brahma disparut laissant un trait de flamme.
Une voix douce alors dit tout bas : — « Adima ! »
Et lui, tournant le front, fixa sa jeune femme
De rayons entourée, et son cœur dit : — « Hèva ! »
Et son cœur aussitôt bondit en sa poitrine.
Il admire, ravi, sa parfaite beauté,
Car Hèva rayonnait d'une grâce divine,
Brillante de candeur et de virginité.
De désirs inconnus elle était palpitante,
De grands cheveux soyeux inondaient le beau corps,
Le visage et les seins de la pudique amante.
Et dans les bois couraient de suaves accords.

Adima tout tremblant alors s'approcha d'elle

Le Soleil, étalant toute sa majesté,
Embrasait l'océan qu'effleurait de son aile
Le tardif alcyon ; dans toute sa beauté,
La fleur laissait perler des gouttes de rosées ;
Sous le tamarinier et le palmiste ombreux
Les chansons des oiseaux, par le soir apaisées,
Doucement s'éteignaient en sons mystérieux ;
La luciole en l'air, toute phosphorescente,
Décrivant en volant mille courbes de feu,
Annonçait de la nuit l'ombre rêveuse et lente.
Et la nature entière aspirait toute à Dieu.

Le cœur d'Adam s'émut en la voyant si belle,

Et dans ses beaux cheveux laissant errer sa main,
Tout l'air fut embaumé. D'une beauté nouvelle
Semble briller Hèva. Dans tout son corps soudain
Adam sent un frisson, et ce frisson la gagne.
Alors il la saisit, dans ses bras il la prend,
Et sent au doux baiser de sa belle compagne
D'un Amour infini tout son cœur qui s'éprend.
— « Adima ! » murmura tout bas la jeune femme...
Et son beau corps s'affaisse et tombe en chancelant
Dans ses bras. Elle avait donné toute son âme
Avant de se livrer sur son cœur en tremblant.

Dieu bénit les époux qui s'aiment de la sorte,
Car l'Amour, mes enfants, est pour l'homme un forfait
Sans l'union des cœurs qui nous fait l'âme forte.

Sous les cieux tout se tut. Brahma fut satisfait.

Des lors, les deux amants, à chaque matinée,
Ne s'éveillaient qu'offrant des hommages à Dieu.
Pour les voir heureux l'an s'ajoutait à l'année
Et le bonheur parfait régnait seul en ce lieu.
Aucun d'eux ne savait ce qu'était la souffrance.
Tous les arbres portaient de beaux fruits savoureux
Et sur l'île régnait la paix et l'abondance.
Mais un jour, Adima, d'un ton mystérieux :
— « Parcourons l'île, viens, dit-il à sa compagne. »
Et les voilà marchant et des jours et des mois.
Obéissante, Hèva suit ses pas, l'accompagne,
Aux clairs ruisseaux buvant et dormant dans les bois.
Mais plus ils avançaient et plus la jeune femme
Sentait trembler son âme où naissait la terreur.
Le Soleil, caché par l'inextricable trame
Des lianes, jetait la crainte dans son cœur !
— « Adima ! disait-elle, arrêtons notre course.
« Oublies-tu le serment que nous fîmes à Dieu ?
« Ton parjure, Adima, bien sûr, sera la source
« De terribles malheurs. Ah ! revenons au lieu
« Que le Créateur nous assigna pour demeure. »
— « Viens ! suis mes pas, viens ! viens ! disait, en son ardeur

A se soustraire au joug, Adima. Bien meilleure
Est la terre là-bas. La crainte du seigneur
Ne doit pas m'arrêter. »
Et toujours ils marchaient.
Voilà le bout de l'île et ses derniers confins
Que rêvait son désir et que ses yeux cherchaient,
Trompant ainsi de Dieu l'Amour et les desseins.
Derrière un bras de mer où coulaient des eaux bleues,
Leur regard aperçut la terre à l'infini.
On la voyait s'étendre à des milliers de lieues...
Et Dieu laissait encor leur parjure impuni.
Cette contrée était couverte de grands arbres
Et de milliers d'oiseaux aux brillantes couleurs ;
C'étaient de grands rochers, des porphyres, des marbres,
Et des buissons couverts de ravissantes fleurs.
Ils étaient éblouis devant tant de merveilles.
— « Oh ! vois, dit Adima, l'endroit délicieux !
Et ces beaux raisins mûrs qui font courber les treilles,
Et sur ces rameaux verts tous ces fruits savoureux !
Ce sentier de rochers, qui court à travers l'onde,
Pour traverser nous offre un facile chemin...
Dieu l'éleva pour nous dans cette mer profonde.
Viens vers ce beau pays, suis-moi, donne ta main ! »
— « Non ! Non ! n'en fais rien, dit Hèva toute tremblante,
« Dieu nous a défendu de lui désobéir.
« Pourquoi veux-tu quitter cette terre charmante
« Qui nous donne à foison de tout pour nous nourrir ? »
— « Viens ! Viens ! nous reviendrons. Ah ! c'est moi qui
[t'en prie !
« J'ai soif de visiter ces pays inconnus. »

Hèva fuit en pleurant sa première patrie,
Et la crainte et l'effroi soulèvent ses seins nus.
Adima radieux la prend sur ses épaules
Et s'élance en courant sur le pont de rocher
Jeté sur l'océan, cherchant les nouveaux pôles
Où dans sa fièvre ardente il brûle de toucher.
Epouvante ! Dès que son pied sentit la terre
Il se fit dans les cieux des éclats effrayants,
De longs rubans de feu, des fracas de tonnerre.

Arbres et fleurs, oiseaux, gazons, bosquets riants,
Paysages charmants qui tant émerveillaient
Partirent en fumée et par enchantement ;
Et dans la mer les flots déchaînés se mouvaient
Sur les rochers sombrés en cet effondrement.
Seules dans l'ouragan quelques roches aiguës
Restèrent en témoins ; on les voit dans la mer
Montrant aux voyageurs leurs arêtes pointues
Et marquant le passage où, radieux et fier,
Adima s'imposait à sa douce compagne.
Le voyageur qui songe à ces vieux temps passés
S'imagine encore voir, au pied de la montagne,
Ces deux premiers humains fuyant à pas pressés.
On voit l'un de ces rocs couronné de nuages ;
C'est de là que, partant d'un pas audacieux,
Ils virent s'effondrer ces décevants rivages :
Son sommet bleuâtre est triste, majestueux,
Et semble regarder gémir l'eau sur ses rives ;
Le marin lui donna le nom de *Pic d'Adam*.
Et son regard le voit quand, doublant les Maldives,
Le vent du large pousse aux côtes de Ceylan.

Alors on entendit pousser des voix plaintives
Les époux. Et, les yeux hagards, remplis d'émoi,
La douleur de leurs cris fait retentir les rives.
Ils tombent à genoux, le cœur étreint d'effroi.
Le Seigneur avait fait connaître sa puissance.
L'homme ici-bas, si dur que paraît son destin,
Doit sans révolte au cœur accepter l'existence
Et montrer à l'épreuve un visage serein.
Adima expiait sa désobéissance.
Adieu bonheur et paix ! c'est le démon du mal
Qui prend racine au fond de la nature humaine
Et jette l'homme à bas de son char triomphal.

Adima sent gronder la colère et la haine.
Alors la douce Hèva, voyant son désespoir,
Se relève en priant, de son époux s'approche,
Le saisit dans ses bras, lui parle de devoir,
D'avoir désobéi lui fait un doux reproche :

— « Ah ! cesse de gémir. Adressons au Seigneur
« Les regrets de nos cœurs, afin qu'il nous pardonne.
« Avec humilité supportons le malheur.
« Soumis, adorons Dieu dans sa foudre qui tonne. »

A peine elle achevait qu'une voix descendit
D'un nuage embrasé dont perçait une gloire ;
Vibrante dans la nue Adima l'entendit :
— « Femme, dit-elle, en moi tu n'as cessé de croire.
« Et, soumise à ton Dieu, toujours tu respectas
« Ses desseins; du devoir toujours tu fus esclave,
« Car ce fut par amour que tu suivis les pas
« De celui que d'aimer t'ordonna ma voix grave.
« Et tu te soumettais à mes ordres ainsi.
« Je pardonne à ta Foi. Que sur lui rejaillisse
« L'effet de ta vertu, je lui pardonne aussi.
« Que votre cœur soumis m'adore et m'obéisse.
« Mais en ce triste jour l'esprit du mal est né.
« Vous ne rentrerez plus dans ce lieu de délices
« Où le bonheur parfait par moi vous fut donné.
« Vous êtes désormais livrés à vos caprices
« En vous-mêmes naîtront le Doute et les combats.
« Dans l'homme le Doute est la cruelle souffrance,
« C'est un vampire au cœur, le boulet des forçats.
« Seule je laisse en vous la divine espérance. »

Telle est, ô mes enfants, la légende d'Hèva,
Qu'un Messager divin dicte à l'homme en enfance,
Inspirant le respect du Dieu qui le créa
A l'être humanisé. C'est que l'obéissance,
A la vertu si douce, est bien lourde à l'orgueil !
Il fallait bien un guide, enfants, à la faiblesse,
Un maître à l'ignorant, de la lumière à l'œil.
L'enfant qui naît n'a pas et science et sagesse.
Enfin le couple humain est un couple tombé,
Dont l'orgueil insensé faussa le libre arbitre,
L'orgueil, qui le retient sous le vice courbé
Et qui d'ange divin lui fit perdre le titre.
Sombré dans les bas-fonds, il ne sait plus l'Amour.
L'égoïsme à son tour l'abaisse et le déprave,

De l'animal en lui se montre les contours.
De la femme il a fait sa chose et son esclave...
Cependant la femme est plus près du cœur de Dieu.
C'est elle qui soutient, vers le ciel nous attire,
Sa foi fidèle attise en nous le sacré feu
Et nous charme des sons de la divine lyre.

Elle a son premier sens, cette légende-là,
Exotérique, et fait pour l'âme à sa naissance;
Pour l'homme de nos jours un autre sens elle a.
Mes enfants, le voici sans voile ou réticence :
C'est l'homme que l'on voit perdant le Paradis
Par Egoïsme, Orgueil et Désobéissance,
Entraînant après lui sa moitié qui le suit
Et qui le sauve ensuite, et, par sa patience,
Son Amour et sa Foi, et par son dévouement,
Se venge de la chute où la fit sombrer l'homme.
Car ce n'est qu'un mensonge odieux, infamant,
Et pure invention, l'histoire de la pomme.

Oui, cette histoire, enfants, cache un sens plus profond
Que l'on croit. Elle fut tout d'abord enfantine.
J'ai dit qu'à plusieurs sens les légendes se font,
Qu'il faut que la légende à chaque âge fascine
L'esprit, frappant celui qu'elle veut éduquer,
Qu'au début elle fut pour un peuple en enfance
Et guerrier. De nos jours, il est temps d'expliquer
Ce qu'elle signifie et quelle est sa créance :
Ce Ceylan, c'est l'Eden où vivait l'Ève-Adam,
Heureux, mais plein d'audace, et qui, de chute en chute,
Dévale, et bientôt voit le règne de Satan
Paraître, et qui, depuis, pour se rédimer lutte.
Eve, enfants, c'est Isis, *Principe Féminin*
Dont, pour *s'Humaniser*, la force et la puissance
Résident dans Adam, *Principe Masculin*.
Tous deux sont mélangés de la sublime Essence.
C'est Osiris-Isis, Ève-Adam. Et l'Amour,
Lumière et Feu divins, unit l'Esprit à l'Ame.
L'Androgyne Ève-Adam met les formes au jour
Et Dieu les entretient de sa divine Flamme.

Centres brûlants de Vie et de Création !
Et voulez-vous savoir le dogme de la chute,
Pourquoi tout est misère et révolution
Sur ce globe, partout douleur, combats et lutte ?
C'est qu'au commencement tout était pur Esprit,
Mais Esprit double en Un, pur Esprit androgyne
Cimenté par le Feu, le Feu qui tout unit.
Car le Feu c'est l'Amour, c'est la Flamme divine
Brûlant dans les Soleils et brûlant dans les cœurs.
Or l'égoïsme un jour divisa cette Flamme,
Et ce fut là la chute. Et dès lors les deux sœurs
Par les mondes roulant, l'*Esprit* chercha son *Ame*,
L'Epouse son Epoux, brûlant de passion.
Mais le grand Soleil-Dieu sur les époux rayonne;
Granit et Homme, tout en Etoile et Rayon
Se transforme; Ame, Esprit, oui tout se fusionne.
L'Univers ne sera que scintillation !

Toute légende enfin, mes enfants, n'est qu'un mythe.
L'Humanité revient par évolution
Vers Dieu, Soleil vivant de la race Edénite,
Formant la vaste chaîne où l'Homme est un maillon ;
Vers ce Dieu Pur-Esprit, Centre unique, immuable:
De Lumière et de Force. Oui de Dieu seul nous vient
Ce qui fait des humains la force formidable :
L'*Intelligence*, qui Flamme et Feu redevient.

Oh ! les globes, enfants, pullulent dans l'espace,
Et les beaux Soleils sont les mondes supérieurs
Où chaque Humanité l'une après l'autre passe.
Ils sont, par leur réseau de Vie et de Splendeurs,
L'éclairage divin de l'Univers immense.
Dans la nature eux seuls ne s'épuisent jamais.
Ils sont les instruments de la Toute-Puissance,
Qui dispense par eux sa Force et ses bienfaits.
Féconde et créatrice est sa Lumière en eux,
Et par eux tout revient à la Nature-Essence;
Et c'est par eux qu'il rend tout l'Ether lumineux.

Les mondes humains sont de diverse nature:

Fluides, terraqués, ou bien brillants Soleils ;
Car la matière, enfants, éternellement dure,
Et l'on ne voit pas deux degrés qui soient pareils.
Jusqu'au sein des Soleils l'Humanité s'élève,
C'est le dernier degré qui la conduit au lieu
Où le voile dernier se déchire et se lève,
Où l'Ame, pure enfin, se réintègre en Dieu.

Les Humanités sont entre elles solidaires,
Et du sein du désir éclôt la Volonté.
L'affinité subtile alimente les Terres,
Cimente les liens de la Fraternité,
Et l'Inspiration jaillit de monde en monde.
Les Esprits, s'incarnant en mille endroits divers,
Répandent la Sagesse, et l'union se fonde,
Et l'Unité se fait partout dans l'Univers,
Où la direction du progrès et des Ames
Par Dieu fut dévolue aux Esprits supérieurs;
Car, ainsi qu'un charbon disparaît dans les flammes,
Si Dieu mettait Lui-Même en l'homme ses lueurs,
L'homme aussitôt fondu redeviendrait fumée.
Pour que l'homme avec Dieu soit en rapport direct
Il faut qu'il ait en soi son Ame sublimée,
Qu'il connaisse de Dieu sous chaque et chaque aspect
La Science, l'Amour, la Bonté, la Sagesse,
Et qu'il ait reconquis ses divins attributs.

Ainsi votre âme, enfants, doit s'élever sans cesse
Et connaître de Dieu les desseins et les buts.
Par les Humanités Dieu dans l'Humain s'implante,
Et s'affirme, et se montre, et se fait Verbe et Christ,
Et de ses grands Soleils la hiérarchie ardente
Va pourchassant partout le Mal et l'Antéchrist.

Méditez, chers enfants, les leçons de l'ermite.
Soyez honnêtes, bons, adorez du Seigneur
La Gloire et la Puissance. Aimez le cénobite
Aussi, qui vous a fait une place en son cœur.
Allez, enfants, allez, voici la nuit pensive

Qui s'éveille, il est temps de rentrer au logis.
Je rends la liberté à votre âme captive.
Enfants, je vous bénis.

Nous baisâmes sa main, et, l'âme recueillie,
La nuit nous vit partir entremêlant nos voix.
Oh ! que le cœur est plein, que l'âme se replie
Dans le temple divin de la nuit et des bois !

IV

CHANT D'AMOUR

Dulci sub nocte susurri...

LUI

O toi ! doux trésor de mon cœur !
Dis-moi, répète-moi : « je t'aime »
Je ne sais pas pourquoi j'ai peur
Mais je sens une angoisse extrême.

ELLE

Tu peux cesser de t'effrayer,
Notre amour, ami, c'est ma vie.
J'aime tant sur toi m'appuyer !
De douter je n'ai point envie.

LUI

On dit que rien n'est immortel,
Que surtout le cœur de la femme
Change. J'en atteste le ciel,
Jamais ne s'éteindra ma flamme.

ELLE

Mes yeux cesseraient de t'aimer,

Pour faire à ton amour injure !
Oh ! je ne veux que te charmer,
Vivante ou morte, je te jure.

LUI

Qu'il est doux le son de ta voix !
Que près de toi calme est la vie !
Ah ! va-t'en, Doute, infâme croix,
Vipère par l'enfer vomie.

ELLE

C'est toi qu'a choisi mon cœur,
Toi seul que je chéris, que j'aime.
Ton bonheur, ô mon doux vainqueur !
M'est cent fois plus cher qu'à toi-même.

LUI

Je voudrais voir tes beaux yeux noirs,
Toujours, m'éblouir de leur flamme,
Aux soupirs amoureux des soirs
Entendre se mêler ton âme.

ELLE

Moi, je voudrais à tes genoux
Me voir, *toujours*, aimer et vivre ;
Pouvoir sous tes regards si doux
Lire en ton cœur comme en un livre.

LUI

Et moi je voudrais de baisers
Couronner ta lèvre embaumée,
Ecouter sous tes seins rosés
La voix de Dieu en toi gemmée.

ELLE

Et, moi, tant est grand mon amour,
Je voudrais devenir toi-même,

Penser et vivre en toi toujours,
N'être qu'Un avec toi que j'aime.

LUI

O toi qui fais mes jours joyeux !

ELLE

O mon trésor !

LUI

O ma chère âme !

ELLE

Tout ce que j'aime sous les cieux !

LUI

Tendre amie !

ELLE

O doux cœur de femme !

LUI

O les anges du ciel ! dites-moi les doux mots
Et les douces paroles,
Et les chants vous servant à bercer sur les flots
Du ciel bleu vos idoles.
Je veux les répéter à mon idole à moi.
Elle est tout ce que j'aime.
Elle est, vous le voyez à mon cœur plein d'émoi,
Mon âme, mon sang, tout moi-même.

ELLE

Dieu ne donne qu'à ses élus
Tant de bonheur et d'allégresse !
Rêvant des jours qui ne sont plus,
Mon cœur déborde de tendresse.
Ah ! combien de joie infinie
Nous a déjà pris le passé !

Mais pour nous chaque heure est bénie,
Le temps naît par l'Amour bercé.

LUI

Dieu du cours de nos jours bénit chaque saison.
Nos cœurs pleins des ivresses
D'un pur amour, ravis, chantent à l'unisson,
S'enivrent de caresses.
Ainsi que le passé l'avenir est à nous.
Si l'âme est immortelle.
L'Amour aussi qui fait mon cœur meilleur, plus doux,
Plus grand, et toi te rend plus belle.

ELLE

Apaise tes transports jaloux,
Douter de moi c'est un blasphème.
Notre amour est semblable au houx.
Les feuilles que le vent parsème
Dans les prés vont s'ensevelir,
Mais nous, dans la sphère infinie,
Verrons notre nid s'établir,
Nos âmes l'une à l'autre unies.

LUI

O mon Adorée !

ELLE

O mon Cœur !

LUI

Mes Yeux !

ELLE

Tout ce que j'aime au monde !

LUI

O toi, mon Charme et mon Bonheur !

ELLE

Toi qui de Lumière m'inonde!

LUI

Pour toujours, ô doux ange! Et quand un jour viendra
L'heure des agonies,
Que la divine mort à nos yeux ouvrira
Les splendeurs infinies,
Le veuf ira bientôt rejoindre sa moitié
Et la suivre en ce monde
Où les âmes, qu'unit l'amour ou l'amitié
Sainte, trouvent la paix profonde,

ELLE

Où le cœur reste au cœur uni,
Où deux âmes ne font qu'une Ame
Qu'embrase l'Amour infini
Et que brûle la même flamme.
O bonheur si longtemps rêvé,
Viens! éteins cette impatience
De voir notre rêve achevé
Au sein de la divine Essence!

LUI

Ma Jeanne!

ELLE

O l'Amour de mes yeux!

LUI

O mon Cœur!

ELLE

Ma Vie!

LUI

O mon Ame!

ELLE

O toi que j'aime comme un Dieu!

LUI

Ange!

ELLE

Mon Soleil et ma Flamme!

LUI

O Père bien-aimé! dont les cieux étoilés
Aux yeux montrent la gloire,
Et par qui les bonheurs des cieux sont révélés ;
Par qui j'ai la victoire
Sur la vile matière et sur Sathan ; bénis
Cet être que j'adore.
Entends comme les voix des oiseaux dans les nids,
La mienne humblement qui t'implore !

ELLE

Bénis, Seigneur ! le tendre ami
Qui m'aime d'une Amour si pure,
Je joins, moi la pauvre fourmi,
A tous les chants de la Nature
Cette voix qui n'a plus de sons
Que pour t'aimer et pour lui plaire.
En nos cœurs nous te bénissons,
Pleins de reconnaissance, ô Père !

LUI

Toi qui lis dans les cœurs, Dieu des Amours ! répands
Sur sa tête chérie
Toutes les grâces dont tu combles tes enfants,
Tous tes dons, je t'en prie !
Que de ton gai Soleil les amoureux rayons
Illuminent la voie
De mon amie, et que tes Bénédictions
Auréolent son front de joie !

ELLE

Entends, Dieu des pures Amours !
Les ravissements de mon âme
Qui l'aime et l'aimera toujours,
Lui, dont jaillit la sainte flamme
Qu'émet la lampe de mon cœur.
O Amour ! ma voix te proclame
La source de tous les bonheurs !

LE POÈME DE L'AME

V

L'INITIATION

C'est encor moi...

C'est encor moi qui viens, ô ma Claire chérie,
Te conter les bonheurs dont mon cœur est trop plein.
Vois-tu, vois-tu d'ici cette vaste prairie
Que semblent éventer les ailes d'un moulin ?
Chaque aurore nous voit courir dans la rosée
Et butiner les fleurs pour en chercher les noms.
La paix douce m'inonde et mon âme empressée
Ecoute avec Amour sa voix et ses leçons.
Par quels liens profonds nos saintes fiançailles
Unissent nos deux cœurs ! . . . . .
Hier fut un grand jour.
Des flots d'Amour semblaient avoir grandi nos tailles
Et nimbaient comme d'or de nos fronts le contour.
L'ermite, notre ami, par la voix de son pâtre,
Nous appelait, parlant d'Initiation,
Et nous devions passer la journée à son âtre,
Et recevoir l'eau de Purification.
Et nous prîmes tous deux les sentes embaumées,
Où sourient à travers les feuillages épais
Les fleurs aux doux parfums, des poètes aimées,
Où s'emplissent les cœurs de splendeur et de paix.

*

Nous entendions perler les joyeuses querelles
Des mésanges, des geais, et les cris triomphants
Des vainqueurs, l'abeille d'or affûtant ses ailes,
Quand des halliers fuyaient les biches et les faons.
Nos pieds foulaient gaiement le tapis des prairies
Aux clartés du printemps, et, le buste élancé,
Dans l'air étincelant d'or et de pierreries,
Doux, charmant, marchait mon idéal fiancé.
Noble il avançait, comme un beau Soleil d'Aurore,
Resplendissant d'Amour à travers les sentiers
Des bois, des prés, ou comme un Prince au pas sonore :
Oh doux ! à voir baisser tous les regards altiers.
Ses cheveux et son front rayonnaient de lumière
Et dans son œil profond on lisait l'infini.
Je voyais dans son sein briller son âme fière
Comme un beau diamant qu'aucun doigt n'a terni.
Il est le Pur, il est celui qui sait se taire,
Qui sait oser, aime à prier, se fait aimer,
Et, vainqueur des appâts du démon de la terre,
Commande aux éléments et les peut désarmer.
Nous étions recueillis pour la fête sacrée
Où notre ami voulait couronner notre espoir,
Calmes sous les regards de la voûte azurée
Où les anges semblaient nous parler et nous voir.
Enfin, au pied du mont que dorait la lumière
Nous arrivons. Voilà le jardin virginal,
Voici la grotte où nous appelle notre Père,
Défendu des frimas et du souffle hivernal.
Et nous montons joyeux sur ces pentes heureuses
En foulant de nos pieds le serpentant chemin
De roses parfumé, de thym, de tubéreuses,
De lys en velours blanc et d'adorant jasmin.
Et, les yeux éblouis d'une sublime joie,
Nous tombons aux genoux du Saint que nous aimons.
Il bénit de la main notre front qui rougeoie,
Puis à sa gauche enfin chacun nous nous posons.
Il sembla rattacher le cours de ses pensées
Dont notre voix avait interrompu l'essor,
Et les continua, lentement cadencées,
Plus chères à nos cœurs qu'un trône ou qu'un trésor.

. . . . . .
. . . . . .
— C'est en pensant, priant, c'est en aimant toujours,
Que l'homme enfin comprend les divines Amours.
Tout être que Dieu crée est un double de flamme
Qui se dédouble un jour et fait des moitiés d'Ame.
L'une est de sa Pensée et l'autre de son Cœur,
Se refondant en Un dans un Amour vainqueur.
Ces moitiés sont deux Sœurs, qui, d'épreuve en épreuve,
Tombent, chacune allant, avec des yeux de veuve,
De tempête en tempête et de cris en douleurs,
Jusqu'à ce que chacune ait rencontré son Cœur
Ou sa Pensée. Alors, quelle indicible joie !
L'immense chant d'Amour! quand, sur la même voie,
Face à face, un jour Dieu les fait se rencontrer,
Et, dans un long baiser, les laisse s'enivrer !
Elles ne font plus qu'Un. L'Amour et la Pensée
Réunis font un Dieu, une Ame condensée,
Sachant tous les degrés de l'Evolution,
Œlohim de DIEU dans la Création.
Dès lors, du Créateur partageant la puissance,
Cette Ame, unique et double et de divine Essence,
Règne dans l'Univers, le parcourt en créant,
Et, Foyer de lumière ardent, éblouissant,
Elle émane l'Amour comme d'un Cœur immense ;
Car, mes enfants, sachez qu'un Soleil aime et pense.
. . . . . .
Tous ces globes obscurs où nous traînons nos pas,
Où l'on n'entend partout que sanglots et que glas,
Ce sont là nos enfers, la troublante Géhenne
Où viennent s'adoucir la révolte et la haine.
Et, pour réintégrer notre divin séjour,
La seule force en nous, le seul feu c'est l'Amour.
L'Amour a mille attraits, l'Amour a mille formes,
Car Dieu n'a pas voulu que son cœur eût des bornes,
Et la pierre elle-même, au roc ou dans un mur,
Suit l'invincible loi de ce mystère obscur.
C'est niais de traquer l'Amour comme une honte
Et forcer sa pensée, à juger Dieu trop prompte.
Mais qu'il change en passant du séducteur au Saint,

De l'homme au pur Esprit, cela seul est certain.
C'est lui qu'on voit splendir en toute la nature,
Fait se manifester l'infime créature
Aussi bien que le bel éphèbe et le savant,
Les roses et les lys, la vierge et le manant.
C'est lui seul qui trahit la volonté divine
Et dévoile à nos yeux Son Essence androgyne.
Dans chaque être créé, soit mâle ou féminin,
Dieu répartit un lot de fluide divin,
Esprit générateur, doué de force vive,
Pour sculpter notre corps du cercle et de l'ogive.
Ce beau corps achevé, l'esprit vivifiant
Sur la face de l'homme en rayons se répand,
Et, de grâce et d'amour se fabriquant une arme,
Devient attraction, irrésistible charme.
L'âge des passions, ardent, phosphorescent,
Embrase de ses feux le jeune adolescent;
Sur ses cheveux soyeux il met une couronne,
Circule dans son sang et dans ses yeux rayonne;
Sa narine mobile aspire un doux parfum
Qui semble embaumer l'air d'un attrait importun;
Son teint est ombragé de grâce lumineuse;
Une flamme au regard, caressante et fougueuse,
Se montre triomphale et répand sur le corps
Que l'esprit a créé ses perles et ses ors.
L'esprit rayonne alors, cherche à prendre sa proie,
Et le beau corps humain comme un écrin chatoie.
La femme s'arrondit en contours gracieux,
Elle enivre et rend fou d'un regard de ses yeux;
Sa marche délicate et sa forme élégante
Jettent dans l'âme d'homme une étreinte enivrante;
Un magnétique encens, subtil et pénétrant,
S'échappe de son être, et vous brûle et vous prend;
Et sa lèvre sourit, soyeuse et frémissante.
C'est Dieu qui veut livrer à l'homme son amante,
C'est l'Amour qui rayonne et ses tentations,
Infusant dans le sang ses dominations;
Il inonde de feux l'âme empassionnée
Et brise dans le cœur sa flèche empoisonnée.

. . . . . .

Mais c'est la Loi divine, il lui faut agréer,
Et l'Amour est bien grand puisqu'aimer c'est créer.
L'homme doit respecter ces divines souffrances
Qui sur le globe humain combinent les essences,
La France à l'Italie, et l'Anglais à l'Hindou,
Le Russe à l'Allemand, et l'Afrique au Pérou.
C'est l'Amour qui nivelle et fait sombrer la haine,
Qui, dans l'Avenir, fait UNE l'espèce humaine.
Mars étreignant Vénus entre ses bras nerveux
Et pressant sur son cœur ses seins blancs et soyeux,
Et dans un fol amour enivrant de tendresse,
De regards, de baisers la volage déesse,
Et brisant sans pudeur son beau corps délicat
Dans ses muscles d'acier, accomplit son mandat
De niveleur divin, fusionnant les races
Qu'Amour affine et rend plus belles, plus vivaces.
. . . . . .
C'est dans le monde entier la loi d'attraction
Qui préside aux splendeurs de la Création;
L'Univers est conduit par des lois magnétiques
Que ne sauraient briser des vœux de fanatiques.
Il faut courber le front sous la Divine Loi,
S'y soustraire est orgueil et c'est manquer de foi.
L'Amour est le plus saint, le plus grand des mystères,
Incarnant les Esprits insoumis sur les Terres.
Chaque progrès l'Amour le porte en embryon,
Il parle à la gazelle aussi bien qu'au lion,
Et fait courber le front à l'âme trop altière,
Pour l'âme tendre il est une douce prière,
Et de l'indifférent il vous fait un jaloux.
Il fait éclore au jour tous les germes en nous,
Il est l'âme de tout dans la nature entière,
Comme aux champs endormis est l'eau de la rivière.
Mais dans ce monde, hélas! le mal est près du bien,
Et de l'homme l'Amour fait un galérien,
Car, serpent de la Bible, il est la grande épreuve
Qui rend l'âme souvent de toute vertu veuve,
Riant et se vautrant, sans vergogne et sans choix,
Dans mille amours impurs. C'est son chemin de croix.
Victime sans pudeur de l'invisible force,

Elle tombe en faisant avec son Dieu divorce.
Mais en purs diamants on voit sortir les cœurs
Et du feu de l'Amour et du feu des douleurs.
. . . . . .
Oui, mes chers enfants, Dieu nous fit pour nous aimer.
Pour nous voir tous heureux il voudrait désarmer
L'envieux, le jaloux, l'orgueil et la colère,
Puisqu'il a mis l'Amour dans la nature entière.
Le Libre-Arbitre veut qu'il paraisse impuissant.
Il laisse agir ses Lois tout en nous chérissant.
Quand l'homme, libre, entasse insulte sur offense,
Il verse à flots sur lui sa douce Providence,
Résonne en mille accents d'Amour et de Bonté,
En respectant toujours la sainte Liberté.
Sur l'homme, sur l'insecte et sur la fleur il veille ;
Il ne sort de son front que splendeurs et merveilles.
Soleil omniscient, il s'infuse en rayons
Au cœur de la Planète aussi bien qu'aux cirons.
. . . . . .
Si pour l'homme la vie apparaît aussi dure,
C'est qu'il n'a pas compris sa divine nature.
Allez, pauvres humains, de respect et d'Amour
Emplissez bien vos cœurs ; aimez-vous sans détour.
Mais soyez la Bonté, mais soyez la Tendresse,
De l'égoïsme vil écartez la souplesse,
Et sachez bénir Dieu qui vous fit ces bonheurs
Si parfumés d'Amour, en vous donnant des cœurs !
Il n'y a d'odieux que nuire à son semblable,
Que tromper, que mentir, et c'est un misérable
Celui-là qui n'est pas le serviteur toujours
De celle qui lui fit partager ses Amours.
Amants des passions qui sont nobles et belles,
Les grands cœurs soupirant aux Amours éternelles
Savent se retrouver, comme les éléments
Se jouant dans les airs de l'orage et des vents,
Qu'ils se nomment carbone ou qu'ils soient hydrogène,
Savent toujours trouver l'atome d'oxygène.
. . . . . .
La voix de la science ici seule a raison
Qui dit que l'Amour est la belle floraison

Des cœurs, que Dieu le mit au sein de la Nature
Pour que son Univers éternellement dure,
Et qu'il soumît nos sens à d'amoureuses lois
Comme il donna le chant et son verbe à nos voix.
S'il allume ses feux en l'ardente jeunesse,
C'est qu'il aime la voir en des flots de tendresse
Et veut par nos bonheurs nous forcer à bénir
Sa main qui, de l'Amour, fait naître l'Avenir.
Amour! Amour divin! puissance inéluctable!
Tes douleurs sont l'écho d'un bonheur ineffable.
Si parfois tu deviens l'artisan de nos maux,
C'est que, redescendant au rang des animaux,
Nous laissons s'assoupir le Divin dans nos âmes
Et la luxure impure en ravaler les flammes.
Mais, comme le Soleil change la nuit en jour,
Le Bien fleurit du Mal par les baisers d'Amour.

. . . . . .

Oh! respect à la Loi! Qu'on ne vienne pas dire
Qu'Egoïsme est vertu. Si les sens en délire
Entraînent dans le flot de tous les déshonneurs
Sans mesure et sans frein les esprits inférieurs,
Est-ce raison d'ôter ce signe de noblesse
Qui fait un Dieu de l'homme aux bras de sa maîtresse ?
Je vous le dis, aimez. Mais aimez-vous d'Amour,
Et l'on verra le vice au néant sans retour;
Mais qu'en toute action la vertu vous éclaire;
Mais qu'on voie en tous temps votre âme toujours fière;
Ne soyez point jaloux, soyez bons, généreux,
Que l'honneur soit en vous jusqu'au fond de vos yeux.
Chacun retrouvant l'âme à son âme ravie,
Tout ce qui naîtra d'eux resplendira de vie.
Mais respectez l'Amour en ses enivrements;
Tout respect est garant du bonheur des amants.
Oh! l'Amour est divin et la sainte Nature
N'est que Dieu découblé dans chaque créature.

. . . . . .

Mais, homme! connais bien quel est tout ton devoir,
Sois chaste et vertueux. Tu n'as pas d'autre espoir
De bonheur qu'exalter la sage continence.
Oh! respecte en la femme une divine essence.

Ton amante, aime-la de tes saintes ardeurs,
Mais malheur si jamais tu fais couler ses pleurs.
Sois maudit! Que ton pain s'arrête dans ta bouche
Et plus qu'aucune main ne t'aime ni te touche.
Que tu vives toujours sans femme et sans enfants
Si tu ne sais dompter tes désirs triomphants.
La femme est la victime en ces étreintes saintes,
C'est pour elle que sont les douleurs et les craintes,
Quand l'Amour n'est pour toi qu'égoïste bonheur.
La combler de respect, c'est là qu'est ton honneur,
Et c'est là qu'on verra la valeur de ton âme,
Et si noble est ton cœur, et si pure est ta flamme.

L'Amour est le plus saint de tous les sacrements,
Puisque de Dieu lui-même il est un instrument.

Mais honte aussi sur vous, sur vous, indignes femmes,
Qui vautrez dans l'amour le Divin de vos âmes,
Car c'est à vous que Dieu donna la mission
De créer l'être humain de votre émotion ;
Qu'il cacha dans vos seins des bonheurs indicibles.
Oh! de sa Volonté les desseins sont visibles!
C'est par vous qu'il travaille à la création
En jetant dans vos sens le feu des passions.
Et tout découle, on voit, de la sainte famille.
Cet enfant, que sa mère orne, nourrit, habille,
Guide en ses premiers pas, c'est le jeune embryon
Qui de honte ou d'honneur fera la nation.
Et c'est la femme qui le couve et le fait naître,
Et du lait de son sein en fait ce qu'il doit être.
Oh! tout homme lui doit ses soins et son respect;
Manquer à ce devoir, c'est être vil, abject.
Homme! si, le pas lourd, lente, près de toi passe
Une femme enceinte et la maigreur à la face,
Incline, va! crois-moi, ton front respectueux:
C'est ce que voit ton œil de plus majestueux.

Mais, sur ce devoir d'aimer, il faut bien nous entendre.
Chaque homme d'ici-bas à s'élever doit tendre,
Et sortir triomphant de l'Animalité.
Tous ceux, lâches et vils, qui n'ont de volonté

Que pour les bas plaisirs de la matière immonde,
Qui ravalent leur âme à l'amour des bas mondes,
Ils n'appartiennent pas à notre Humanité;
Ils ont leur domaine en l'Humanimalité.
Combien il leur faudra naître encore et renaître,
Pour porter dignement le nom d'Homme et de Maître!
Combien de temps encor les pauvres chiens en rut
Courront la femelle et vivront sans noble but!
Combien de temps, hélas! battus par les tempêtes,
Mèneront-ils pourrir leurs Ames en leurs fêtes!

La Terre est divisée en trois sortes d'Humains,
Et changer leur nature en un coup serait vain.
Le Bas-fond voit croupir l'Ame qui n'est qu'*Hylique*,
Qu'à faire s'amender vainement l'on s'applique,
Car l'époque est bien loin où leur être affiné
Comprendra que chacun pour la noblesse est né.
Puis viennent les grands Cœurs; ceux-là sont les *Psychiques*,
Tous les passionnés, hélas! souvent lubriques
Quand ils ne savent pas dominer sur leur cœur,
Mais que ce cœur pourtant sauve du déshonneur.
Au *Pneumatique* enfin appartient le domaine
De l'esprit: c'est le sommet de la nature humaine.
Et celui-là qui joint l'intelligence au cœur,
L'esprit à l'âme, il est tout l'Homme en sa splendeur.
Il est le fort, auquel obéit la Nature,
Qui sait mettre partout Art, Science et Mesure.
Mais l'hylique lui-même, en sa gestation,
Est de l'homme parfait le premier embryon.
Si nous le méprisons, pitié pour sa faiblesse,
Un ange changera son cœur veule en noblesse.

Laissons là l'amour vil, la fornication,
Les ignobles plaisirs des basses pressions.
Il n'est qu'un seul Amour, c'est l'Amour saint des Ames,
Qui s'éteint au contact de toute impure flamme.
L'aveugle loi du sexe, à ceux-là qui sont purs,
Sera toujours d'un poids trop pénible et trop dur,

Et ceux-là seuls sont grands, intelligents et nobles,
Qui savent mépriser tous ces plaisirs ignobles.

Mais il faut cependant obéir à la Loi.
Alors, agis, mon fils, comme ferait un Roi,
Qui Commande et qui Veut, et qui Aime, et qui Prie,
Et l'Ame d'un héros de la grande Patrie,
Empruntant votre sang, tout dévoué, viendra
Entre la terre et lui faire un Divin contrat,
Beau Christ tout plein d'Amour qui descendra sur Terre
Pour mettre un terme aux maux et vaincre la misère.
Ainsi, le grand Amour, qui n'est que Dévouement,
De la Salvation n'est plus que l'instrument.
. . . . . .
O vous, mes bien-aimés, si pure est votre flamme,
Si grandes les vertus illuminant vos âmes,
Que les amours humains ne sont pas faits pour vous...
Je vois tout votre émoi dans vos beaux yeux si doux.
Tout contact animal sera pour vous souillure
Et verra déflorer votre noble nature.
Il faut donc à vos cœurs l'Initiation
Qui change en or divin l'impudique action.
Il vous faudra tomber des domaines de l'Ange
Et, par un dévouement, vous plonger dans la fange.
Quand l'homme a secoué la bestialité
Pour apanage il a la haute Humanité,
Où l'Amour, épuré, n'appartient plus qu'à l'Ame,
Et où les sens n'ont plus d'appétit qui réclame.
Que sont belles là-Haut les unions d'Esprits !
Des vrais Amours divins la splendeur est le prix.
Mais puisqu'il faut sur Terre endosser la livrée
Du forçat, rendez-la, votre union, sacrée.

Ma fille, souviens-toi la mère de Samson
Qui porta dans son sein la divine moisson;
En ton cœur souviens-toi quand d'Elkana la femme
Supplia le Seigneur de faire naître une âme
En ses entrailles, et d'où naquit Samuel,
Le grand Nazaréen, *Splendeur de l'Eternel.*
Ma fille, en des seins purs, les grands Esprits s'incarnent.

Quand les fils de Sathan contre les bons s'acharnent,
Et, porteurs triomphants du grand Verbe divin,
Aux vignes du Seigneur greffent un nouveau vin.
Ma fille, au seuil des Cieux un Ange te contemple,
Ouvre-lui de ton sein le mystérieux temple.

Et toi, mon fils, prends la Coupe aux libations ;
Nous, Rose-Croix et Saints du Seigneur, t'en prions.
Prends le Bâton sacré, arme-toi de l'Epée,
Accomplis saintement ta divine épopée ;
Dieu jettera sur vous un beau regard d'Amour ;
Un doux Sauveur par vous bientôt verra le jour,
Pour cet acte sacré du plus grand des Mystères,
Tous les Initiés se fondront en prières.
Que les pensers impurs de vos cœurs soient bannis.

O mon Frère, ô ma Sœur, allez, soyez bénis !

LE POÈME DE L'AME

VI

Rien n'est plus triste pour l'homme
Que de vivre sans femme
Et mourir sans enfants.

Homère.

Oh ! belle était la nuit ! émus étaient nos cœurs !
Quand son Amour au mien accorda ses faveurs.
Dieu bénit nos serments sans apparat ni prêtre ;
Dans les saintes Amours il est l'unique maître.

∴

Pour l'hypocrite jeu des mensonges du cœur,
L'Amour vrai n'est pas fait. L'Amour vrai, c'est l'honneur
Et la fidélité. C'est la belle franchise
Qui ne connut jamais ni honte ni méprise.

∴

Oh ! qu'il mérite bien le plus profond mépris
Celui qui du mensonge a le noir masque pris !
Seul le bel Amour saint splendit dans l'âme pure.
Celui qui n'aime pas, c'est qu'il a l'âme dure,
C'est qu'en lui l'égoïsme ou le maudit orgueil
Ont enfermé son cœur comme dans un cerceuil ;
Du beau cœur de la femme il en fait sa pâture
Et lui prodigue à flots et l'outrage et l'injure.

∴

Oh ! comme elle vit bien en moi les grands combats
Et tous les chants d'Amour qui m'enivraient tout bas !
Son cœur battait bien fort sur mon cœur, et, tremblante,
Elle parlait d'Amour, tendre, pure, ondoyante.

Et, ne faisant plus qu'un, nous n'avions plus qu'un cœur...
O jour évanoui de suprême bonheur !
Elle avait sur son front les roses de la fièvre
Et tous les sentiments se lisaient sur sa lèvre
Où vibraient les parfums, le doux enivrement
D'une fleur en bouton, d'un cœur encor enfant.
Moments délicieux, de douceur enivrante
Où mon cœur posséda cette divine amante !

∴

Ivresses de mon âme, enivrant souvenir !
O projets de bonheur, de paix et d'avenir !
O murmures sacrés nés de sa bouche rose !
O tendre fleur d'Amour au jour à peine éclose !

∴

Et nous voyions jà sautant sur nos genoux
Un bel ange d'Amour avec de grands yeux doux...
Et de reconnaissance était mon âme pleine,
Et j'étais tout respect, tout Amour pour ma reine.

. . . . . .

∴

Quand Dieu bénit l'Amour, l'Amour et ses bonheurs,
Qu'on n'a pas pour s'Aimer assez de ses deux cœurs,
Auprès de toi que sont, ô nuit, ô nuit divine !
Tous les ravissements qu'en rêve on s'imagine ?

Quand deux cœurs sont unis sous le grand toit des Cieux,
Qu'on n'a pas pour se Voir assez de ses deux yeux,
Que sont, ô grand Ciel bleu ! tous tes regards d'Etoiles,
Emplissant de leurs feux la nuit pure et sans voiles ?

LE POÈME DE L'AME

LA GRANDE EPREUVE

I

Sunt lacrymæ rerum.

Elle est morte !... Le destin sans pitié,
Toujours jaloux, envieux de la joie,
Va pourchassant l'innocente amitié,
Mais ce n'est point assez de cette proie
Pour émousser le tranchant de sa faulx ;
Il ne peut voir l'Amour et ses ivresses
Et le poursuit de la ville aux coteaux ;
Dans la chaumière étouffant ses caresses,
Au misérable ouvrant son dur sillon
Il arrache la courageuse amie
Qui seule était le bonheur du vallon
Et lui faisait aimer un peu la vie ;
Partout il prend notre malheur à cœur,
Et son œil jaune en la maison du riche
Entre en traînant après soi la douleur.
Sa haine, enfin, en tous lieux, il l'affiche,
. . . . . .
. . . . . .
Elle est morte ! ma douce et tendre amie,
Laissant en moi les éternels regrets.
Combien j'aimais baiser sa main chérie,
M'enivrer de ses traits !

Combien j'aimais écouter sa voix fraîche,
Dont les notes calmaient si bien mon cœur!
Cruel destin ! dont l'infernale flèche
A brisé mon bonheur !

Où donc prenait ta voix sa mélodie,
Ce chant si doux qui dans mon âme entrait
Et lui versait, comme une onde bénie,
Un calme si parfait ?

Ta douce voix, dis ! où donc prenait-elle
L'inflexion, impossible à saisir,
Qui paraissait du feu de ta prunelle
En même temps sortir ?

Plus ne verrai la brillante étincelle
De tes grands yeux apportant dans mon cœur
L'ardent amour ! Ah ! je pleure et t'appelle,
Exhalant ma douleur !

De tes baisers ma lèvre encore est chaude,
Et le dernier regard de tes doux yeux
Scintille en moi, plus pur que l'émeraude
En l'écrin radieux.

Quand, le matin, implorant les Etoiles,
Mon œil les voit fuyant avec la nuit
Devant l'aurore échappant dans ses voiles
Au jour qui la poursuit,

Je rêve et pense à ma douleur cruelle...
J'en vois une, pâle et tardive, ouvrant
Son bel œil d'or. Sa dernière étincelle
Semble fuir en pleurant.

J'ai reconnu ton doux regard lui-même,
Qui m'enchaîne et me suit malgré la mort.
Ce regard vit au fond du cœur qui t'aime,
Qui pleure et plus ne dort.

Belle Etoile ! regard de mon amie !
La première toujours à te montrer !
Toi qui, la nuit, à mon âme ravie
Doucement viens parler !

Comme à regret qui t'enfuis la dernière !
Que ne peux-tu briller ainsi toujours !
Oh ! ne fuis pas ! Ecoute ma prière,
O mon unique amour !

Même le jour, que ta pâle étincelle
Ne craigne pas les rayons du Soleil,
Mon cœur saura retrouver ta prunelle
A l'éclat sans pareil.

Immortelle en moi tu vis, je le jure,
Car dans ton cœur mon cœur est enfermé ;
Il t'aime trop pour devenir parjure
A ton front bien-aimé.

On ne vit pas d'Amour comme la nôtre.
Quoique morte, ton âme est mon soutien.
Cher et doux cœur ! il n'en fut point un autre
Aussi beau que le tien.

Elle est morte, ma douce et tendre amie,
Laissant en moi les éternels regrets,
Et son grand cœur émaille encor de vie
L'ombre des noirs cyprès.

Son front si doux, son radieux sourire,
Et ses beaux yeux ne m'éclaireront plus.
Et l'on n'entend que mon cœur qui soupire,
Qui ne la verra plus.

Abandonné sur cette triste terre,
Plus ne me plais qu'avec les malheureux ;
Il faut de moi que son âme soit fière,
Elle me voit des Cieux.

Oh! je voudrais sur toutes les misères
Répandre à flots les trésors de nos cœurs,
Des froids heureux ouvrir les mains altières,
Si pleines de bonheurs,

Verser la paix sur la Nature entière,
Des cœurs meurtris sécher toutes les pleurs,
Epandre en pluie et l'or et la prière
Sur toutes les douleurs.

. . . . . .
. . . . . .

Faisant le bien, résigné, j'attends poindre
L'heure bénie et ce dernier instant
Où, s'envolant, mon âme ira rejoindre
Les deux mains qu'on me tend.

∴

Mais, comme un corps sans âme, éperdu,
Je reste seul avec ma douleur.
Je ne puis plus pleurer, j'ai perdu
Toutes les larmes de mon cœur.

LE POÈME DE L'AME

II

. . . . . .

Ci-gît, belle...

Ci-gît, belle, douce et bonne, Jeanne.
Elle a vécu ses vingt printemps.
Versez sur elle une pleur diaphane,
Passants !
Tout meurt, dit la tombe où gît la pauvre Jeanne,
Que l'on soit jeune ou chargé d'ans.

Pour ses amis que l'épreuve est cruelle !
Pleurons !
Mais laissons voir à son âme immortelle
L'Espoir illuminant nos fronts.

LE POÈME DE L'AME

LE PASSANT

Je vois bien à tes yeux...

— Je vois bien à tes yeux que tu peux me comprendre.
Ecoute, ami, le glas de ma douleur,
Il va t'entrer au cœur, l'attrister, te le fendre,
Ton cœur, poète, est sensible au malheur.

Mon supplice est si grand... que je ne puis plus vivre.
J'affronterais la plus cruelle mort!
La mort est un bienfait pour ceux qu'elle délivre
Des injustes coups du sort.

— J'entends... Oh! j'entends bien si plaintive ta voix.
Pauvre! à quoi bon m'exhaler ta tristesse!
L'Amour, c'est la douleur. Chacun porte sa croix;
Partout on voit des Ames en détresse.

Passant! mon malheur est bien plus grand que le tien,
Si tant qu'en ait ton âme jeune et fraîche!
L'Amour a dans mon cœur, ses traits n'épargnent rien,
En éclats brisé sa flèche.

LE POÈME DE L'AME

IV

PRIÈRE

Grand Dieu de Justice...

Grand Dieu de Justice et d'Amour
Et que tout l'Univers adore,
Tu pris la Lumière à mon jour,
Dans ma nuit noire je T'implore.

Ne peux-Tu pas nous prendre à deux ?
Ecoute ma voix qui T'implore :
Oh ! rends Son Image à mes yeux !
Oh ! rends-moi Sa Voix que j'adore !

Ne prends pas son Soleil au jour,
Au jour qui si gaîment T'adore,
Deux Cœurs unis d'un même Amour
Ne sont qu'Une Ame qui T'implore.

Tu nous donnas les mêmes Yeux,
Ah ! vois mon regard qui T'implore...
Prends-nous dans Ton Sein tous les deux,
Ces Deux ne sont qu'Un qui T'adore.

Puisqu'un Seul Cœur pour tant d'Amour
Sortit de Ta Main qu'on adore,
Quand Tu nous mis tous deux au jour,
Ils sont Deux quand un Seul T'implore.

Car Toi-même, Un, n'es-Tu pas Deux,
Père et Mère, quand l'on T'implore ?
Dualité pour tous les yeux,
Qu'en un Seul Dieu chacun adore ?

Puisque Double est notre Ame au jour
C'est Elle et Moi, quand je T'implore,
Elle et Moi dans un Seul Amour,
Un Seul Cœur qui T'aime et T'adore.

J'ai perdu l'Amour de mes yeux,
L'Ange aimé que mon Cœur adore,
En un Seul n'en punis pas Deux,
O Toi que Notre voix implore !

Oh ! rends la Lumière à mon jour,
Toi que tout l'Univers adore !
Reprends mon Ame qui T'implore,
Grand Dieu de Justice et d'Amour !

LE POÈME DE L'AME

V

SUR LA TOMBE

La Douleur à mon âme...

La Douleur à mon âme est vraiment trop cruelle !
N'entendre plus Sa voix aux chants mélodieux !
Oh ! laisse encor tomber au fond de ma prunelle
Le doux feu de Tes Yeux !

Si loin d'Elle je sens que mon cœur m'abandonne,
Et mon œil ne voit plus que ténèbres aux cieux :
Je ne demande pour l'amour que je Te donne
Qu'un rayon de Tes Yeux !

En mon être je sens le Désespoir qui creuse...
De Toi, que j'aime tant, ô Jeanne, je ne veux
— Puisque plus n'entendrai Ta voix douce et rêveuse, —
Qu'un regard de Tes Yeux !

Je tends vers toi mes bras et te fais ma prière,
Dieu ! rends-moi, souriant au plus cher de mes vœux,
Puisque tu peux tout voir, tout bénir et tout faire,
Les beaux lacs de Ses Yeux.

Je voudrais toujours voir Sa tête si chérie,
Et Ses lèvres d'opale et Son front gracieux :
Mais surtout, ce que j'aime avec idolâtrie :
Les deux fleurs de Ses Yeux.

Ne pouvant m'enivrer du parfum de Ses lèvres,
Des baisers que Ses doigts m'envoyaient généreux,
Il me faut, il me faut, pour apaiser mes fièvres,
Le parfum de Ses Yeux.

Quels beaux regards pourtant me sont rayonnés d'Elle!
Je garde au fond du cœur, en souvenirs pieux,
Le plus petit reflet et la moindre étincelle
Du velours de Ses Yeux.

Dans les sentiers je suis Sa trace, enthousiaste!
Et je cherche dans l'air, le cœur tout anxieux,
Le baiser parfumé de Son regard si chaste,
Le baiser de Ses Yeux.

***

Souventes fois Sa voix si douce à mon oreille
Susurrait Ses aveux,
Mais en mon cœur la joie exultait sans pareille
Quand me fixaient Ses Yeux.

Oh ! si je n'avais craint, en ma veille indiscrète,
D'être trop curieux !
J'aurais passé mes nuits et tous mes jours en fête
En regardant Ses Yeux.

Avais-je au fond du cœur ma pensée inquiète
Et mes nerfs anxieux ?
Sitôt je La voyais, à m'aimer toujours prête,
Des larmes dans les Yeux.

Ou si sortait ma voix, comme un chant qui s'éploie,
De mon cœur tout joyeux,
Sitôt je Lui voyais, souriante à ma joie,
Des perles dans les Yeux

Oh ! comme il est cruel ce deuil, qui vient m'étreindre,
Ce sort capricieux !
Je n'aurais jamais cru Sa chère voix s'éteindre,
Ni se fermer Ses Yeux.

Et maintenant plus rien ! Il rit à ma misère,
Ce sol silencieux !
Et je suis couché là, comme un chien, sur la terre
Qui me cache Ses Yeux.

Le regard de ces fleurs, ces brins d'herbe qui tremblent,
Et ces zéphirs pieux,
Pour me parler encore et pour me voir me semblent
Des efforts de Ses Yeux.

Ne plus se voir jamais, se parler ni s'entendre !
O Douleurs des adieux !
Qui La ranimera ? Qui donc pourra me rendre
Le doux chant de Ses Yeux ?

O Père ! sois au vœu que mon verbe t'apporte
Miséricordieux !
Maître des Ames ! rends à ma pauvre âme morte
L'étoile de mes yeux.

***

Mais le Ciel reste sourd. Coulez, toutes mes larmes !
Plus rien n'est précieux
A mon désolé cœur, et pour lui plus de charmes.
Pleurez toujours, mes yeux !

Pleure ! pleure ! me dit le triste glas des cloches
Dans l'air en retentissant sourd ;
Et je pleure... Et mes pleurs feront pleurer les roches
Et s'ouvrir l'oreille des sourds.

Je pleure... Et l'on verra, en écoutant, mes larmes
Une à une en perlant tomber,
Comme on entend les morts palpitant sous leurs armes
Dans la bataille succomber.

***

Tous les sens de mon corps ont encloué leur porte
Au cercueil de ma morte.
Toujours, toujours mes yeux pleureront de la sorte
Ma pauvre morte.

LE POÈME DE L'AME

APOTHÉOSE DU COUPLE ANDROGYNE

I

ENCORE DES LARMES

Quand je l'aimai...

Quand je l'aimai Elle était toute jeune,
Son regard vif et son buste élancé ;
Sur Son teint frais la veille ni le jeûne
Jamais n'avaient passé.

Tout fièrement Son pied frappait la terre,
Divinement ! On écoutait Sa voix
Vous enchanter. Elle avait tout pour plaire.
Je l'aimais bien, je crois.

Mon œil vivait dans Sa noire prunelle,
Ma main tremblait dans Sa petite main ;
J'eusse passé l'éternité près d'Elle
Couché sur son chemin.

Hélas ! hélas ! ensemble nous vécûmes
Si peu de temps ! Nos cœurs, toujours battant,
N'entendaient pas sur les noires enclumes
Sonner les coups du Temps !

*

O Jeanne ! ô Jeanne ! ô ma jeune églantine !
Plus ne verrai Ton charme et Ta beauté !
Ni Tes yeux noirs, ni Ta voix argentine,
Ni Ton amour et Ta bonté !

Où répands-Tu les trésors de Ton âme
Sur ce qui pleure, aime ou saigne en son cœur ?
Toi qui changeais Ton doux regard de femme
En espoirs et bonheurs !

En le rayon qui rit dans la feuillée,
Ou sur les prés, ou qui tremble sur l'eau,
C'est le reflet à travers la vallée
De Ton regard si beau.

Le souvenir de Ta chère présence
Partout me suit ; tout paraît plein de Toi,
Où que mon œil regarde ; et si je pense,
C'est à Toi, rien qu'à Toi.

O mon Trésor ! ma chaste bien-aimée !
C'est un Amour qui ne doit pas finir.
Aussi jamais mon âme n'est fermée
Aux flots du souvenir.

Mais Toi ! mais Toi ! maintenant trépassée,
Où Te trouver ? Où sont Tes grands yeux francs ?
Ton saint Amour enivre ma pensée.
Comme sont lourds les ans !

Oh ! que dure est Ta désolante absence !
Oh ! que mortel est Ton doux souvenir !
Et que mon cœur sous la désespérance
Aime à pleurer, gémir !

Enlève-moi, grand Dieu ! de cette terre,
Où tout est mort pour moi sans Son Amour !
Termine enfin ma vie involontaire !
Prends-moi donc à mon tour !

O désespoir ! oh ! perdre ainsi sa flamme !
Cette flamme où s'attisait tout mon cœur !
Elle est trop vive et trop lourde à mon âme
Cette immense douleur !

Elle m'était si complètement chère !
O pauvre Moi ! que vas-tu devenir ?
Maintenant que sa dépouille est en terre,
Je n'ai plus qu'à mourir.

Mes yeux La voient étendue en Sa bière
Et La couvent d'un regard anxieux.
Oh ! roide Elle est ! closes sont Ses paupières
Et leurs beaux cils soyeux.

Quand, au ciel bleu, de blancs duvets d'hermine
Vaguent, rêvants, je crois voir son linceul
Voulant chasser la douleur qui me mine
Et parler à mon deuil :

« Pourquoi pleurer ta Jeanne de la sorte
« Et répandre tes larmes et ton cœur ?
« Sache-le bien, ta Jeanne n'est pas morte,
« Elle voit ta douleur.

« Ne porte pas l'angoisse dans Son âme.
« Sache subir l'épreuve bravement.
« Que par la Foi ton courage s'enflamme :
« Pleurer n'a qu'un moment. »

O nuages, je veux pleurer ma Jeanne
Toujours ; toujours on verra dans mon cœur
Ce qui naîtra aussitôt qui se fane,
Excepté ma douleur.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! retire-moi du monde !
Rends-moi l'Ange qui faisait tout mon Ciel !
Retire-moi de cette terre immonde
Où pour moi tout est fiel !

Pleurez, pleurez, Etoiles douloureuses !
J'aime vous voir partager ma douleur;
Laissez flotter vos voiles de pleureuses,
Je n'aime que les pleurs.

Ames des Ifs ! Et vous, Cyprès moroses !
Pleurez aussi. Que lugubre en soit l'air;
Tout doit, les vents, les jasmins et les roses,
Pleurer mon sort amer.

Et que le Temps me cristallise en pierre,
Au bas de l'être, et là, sans rien sentir,
Sans fibre au cœur, en ma muette bière
Le ciel ne pourra plus mentir.

. . . . . .

Je veux boire cette eau jusqu'à la lie...
Viens, doux sommeil, m'apporter tes pavots...
Je veux, ô mer profonde où l'on oublie,
Je veux m'engloutir dans tes flots.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

LE POÈME DE L'AME

II

LE SONGE ET L'APOTHÉOSE

Ego sum resurrectio.

O nuit ! verse sur moi la douceur de tes ombres
Et m'arrache à ce globe aux paysages sombres.
Mon esprit dans ce corps n'est plus qu'un étranger
Aspirant à quitter son gîte passager.
La Douleur est assise aux marches de ma porte,
Le visage voilé, pleurant la sainte morte.
Apporte dans mon cœur le calme et le repos
Et répands sur mes yeux la paix de tes pavots.
Puisse un rêve enivrant me peindre son image !
Que mes yeux voient encor son cher et doux visage !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

O singulier effet dont mon être est saisi !
Partout le froid me glace et mon corps est transi...
Quelque chose d'étrange a roidi ma paupière...
L'œil ébloui... je vois une grande lumière,
Et je sens comme un fleuve inondant tout mon cœur,
Le gonfler et l'emplir d'ivresse et de bonheur !
. . . . . .

Je vois... je vois vibrer des ondes lumineuses,
D'un fluide élastique émergeant radieuses...
Du regard je saisis l'imperceptible éther
Qu'éveillé me cachait le voile épais de l'air,
Et le soleil, tournant comme une immense roue,
Qui sillonne l'éther crépitant sous sa proue.
Ainsi sur les flots d'or va glissant un vaisseau
Et l'homme hardi qui cherche un rivage nouveau;
Ainsi dans l'azur bleu, transparent, l'hirondelle
Vers de nouveaux printemps s'envole à tire d'aile.
. . . . . .
Non, jamais je ne vis si merveilleux effet !
Là l'électricité s'échappe en mille jets,
Là, ce sont des reflets d'aurore boréale,
Et tout vibre en passant de l'or pur à l'opale.
. . . . . .
Ce ne sont plus mes yeux... ce ne sont plus mes sens...
Et moi-même je vibre... et je n'ai plus de sang,
Et ni veines... ni voix... je ne suis plus matière !
La Terre a disparu... Tout n'est plus que lumière,
Et l'harmonique Tout de l'immense Univers
M'apparaît comme en feu dans ses globes divers.
Il me paraît vivant, comme un seul organisme
Où partout est la Vie ; où, divin communisme,
Planètes et Soleils se transmettent l'Amour
Et versent les bienfaits de la nuit et du jour
Sur les Humanités faites à leur image.
C'est un vaste Océan... Un globe est une plage
Où posent les Esprits, comme on voit des oiseaux
S'ébattant tout joyeux dans des bosquets nouveaux ;
Où la Vie éternelle à naître tout convie ;
Où l'atome enfantant s'épanouit en vie
Et forme dans chaque être un tout harmonieux
Imitant le grand Tout du vaste sein des cieux,
Qui, lui-même, n'est qu'une Unité collective
Dont chaque fraction se parfait et s'avive.
Et tout Monde solaire est pareille Unité ;
Les Terres, ses enfants, sont sa vitalité.
Unité semblable est l'immense Nébuleuse,
Et je vois tout à coup la divine couveuse,

S'émaillant de Soleils, former un Tout nouveau
Et me montrer en feu la Vie à son berceau :
Microcosmes divins d'Amour et de Pensées
Portant leurs seins gonflés comme des épousées ;
Tourbillons frémissants du céleste ouragan
Où tout est Règle et Loi, chimie et mouvement ;
Où rien ne disparaît, ni Matière, ni Forces,
Mais se transforme au feu des morts et des divorces ;
Où, suivant la série et trouvant son milieu,
On voit graviter l'être en s'élevant vers Dieu.
Et c'est l'Œuf-Univers et sa mathématique,
Le Nombre et la Mesure en divine musique,
Et les combinaisons de l'Espace et du Temps,
Et les Atomes dans leurs divins mouvements...
J'embrasse d'un coup d'œil ce Kosmos admirable
Pour qui tous ces clous d'or ne sont que grains de sable
Qui supputent le Temps autour de l'Astre-Roi.
Ils montrent du Grand Tout la véritable Loi,
Vivant et tournoyant autour d'un CENTRE UNIQUE
D'où commande de Dieu la formule algébrique.
. . . . . .
. . . . . .
Non, je n'ai plus de sens... et cependant j'entends
Une immense harmonie, ainsi que font les vents
Dans les cèdres altiers courbés par la tempête.
Je m'imagine voir tous les globes en fête :
Terres du Ciel chantant leur hymne au créateur ;
Étoiles, scintillant d'amoureuse lueur,
Entre elles s'enivrant de musique céleste,
Plus vites en leur vol que l'hirondelle est leste,
Et, splendissant parterre émaillé, radieux,
De saphirs et rubis font miroiter les cieux
En pénétrant mes sens de divine harmonie.
. . . . . .
Oh ! mais !... je sens mourir mon âme évanouie...
O Dieu !... Pitié !... Quel est cet éblouissement ?
Je sens crouler sur moi les cieux, le firmament !...
O mon âme ! Es-tu donc du ciel abandonnée ?
. . . . . .
Cette Forme... de feu... de gloire environnée...

. . . . . .

— O Forme svelte et belle ! Oh ! dis-moi, quelle es-tu ?
Cette Étoile à ton front indique une Vertu !
Es-tu l'Ange d'Amour envoyé par le Maître
Au pauvre humain meurtri, que la mort fait renaître ?
Dis-moi ton nom ! Dis-moi le beau ciel d'où tu viens !
Je sens que j'ai brisé les terrestres liens
Et qu'une attraction vers une autre Patrie
M'emporte, et que la mort en moi double la Vie.
Comme ton front rayonne ! Et que tes yeux sont beaux !
Tu es l'Amour, je vois, et l'Amour sans bandeaux.
Salut à toi ! Salut ! Vois ma pauvre âme en peine,
Ma pauvre âme a perdu son autre âme et sa reine.

— Frère, sèche tes pleurs. Frère ! Dieu seul est grand !
Quand son cœur a donné jamais il ne reprend.
C'est moi qui dois conduire auprès de son amie
L'amant fidèle à qui son amante est ravie.
Les temps de la douleur, sache-le, sont bien clos
Pour elle et toi. Par deux nous naissons du chaos
De la matière en feu sur l'une ou l'autre Terre
D'où rayonne et sort l'âme en quittant la matière.
Secoue, ami, ton aile ainsi qu'un papillon
Qui sort brillant d'azur du sein noir du limon.
Ta résurrection, la voilà bien sonnée
A l'horloge marquant l'éternelle hyménée.
Tu quittes pour toujours ce monde malheureux
En messagers divins où vous étiez tous deux.
Jette un dernier regard à cette pauvre Terre
Exhalant de son sein tous ces cris de misère...

Écoute ! Entends-tu pas ces bruits mystérieux
Qui s'élèvent d'en bas en blasphémant les cieux ?
Vois ! le Soleil se voile et les vents s'entrechoquent,
Les flots de l'océan furieux se provoquent,
Se lèvent mugissant, s'attaquent écumant,
Et le nuage en pleurs, horrible, vomissant,
Semble s'amonceler sur ce globe en furie.
Elle-même la Lune est lugubre et sans vie.
Regarde bien et vois avec tes yeux nouveaux,

Vois cette pauvre Terre où règnent tous les maux :
C'est le frère souillé du sang pur de son frère,
L'époux pleurant l'épouse et les enfants leur mère.
Vois ces pauvres fuyant à travers les chemins
Sans vêtements, sans pain, des rides plein les mains !
L'Ange de la Justice a compté chaque larme ;
Pour le riche insolent voilà son bras qui s'arme.
Oh ! de Jésus la loi de Salut et d'Amour
Ne règne point ici, et son radieux jour
N'apparaît point encor dans l'aurore vermeille,
Car l'un meurt de jouir, et l'autre meurt de veilles.
L'enfant naît souillé dès la procréation,
Car l'enfant des parents n'est que l'extension,
Il épouse des deux le vice héréditaire
Et, condamné par eux, naît ou vice ou misère,
Maladie et douleur, plaie ou difformités,
Car tous les maux sont par les parents enfantés.
Nul n'a de vie assez aux saints flancs de sa mère
Pour atteindre aux sommets de la vieillesse austère,
Et sur l'enfant sorti d'un germe corrompu
La mort aveugle frappe avant qu'il soit conçu.
L'homme n'accomplit plus son destin héroïque
Et nie sa mission, et l'ordre hiérarchique
Du temps ne se voit plus respecté par la mort ;
C'est le hasard des coups capricieux du sort ;
L'on meurt à divers ans et même à la mamelle,
Soit robuste garçon, soit belle jouvencelle,
Le fils avant le père, homme jeune avant vieux,
Et la pauvre accouchée aux larmes dans les yeux
Laisse son nourrisson sans baisers ni sans mère,
Abandonné ; s'il vit, il traîne la misère.
Et la vie est trop longue à l'orphelin sans toit
Qu'on trouve dans un coin mort de faim ou de froid.

Et, malgré tant de maux, dans leur affreux délire
Tous les hommes entre eux cherchent à se détruire.
On voit le sol jonché de cadavres sanglants
Dont le fer et la poudre ont arrêté les ans.
Qui veut parler de paix voit sa parole vaine ;
Ce globe est désolé de misère et de haine,

De révolutions, de famines, de peur.
On sent planer partout une immense douleur.
L'égoïsme partout est la loi générale :
Aucun cœur ne s'émeut du malheureux qui râle,
Chacun n'aime que soi, l'on ne tient qu'à son corps ;
Au grand banquet de Dieu, sans honte et sans remords,
Chacun en s'y vautrant en éloigne son frère,
Car à tous ses voisins chaque homme se préfère ;
Riche là, pauvre ici, oppresseurs, opprimés,
L'honneur et la vertu sont par l'argent primés
Et la société n'est qu'une vaste arène
Où, tous se disputant, la Force seule est reine.

Vois passer tous ces fronts aux livides regards
Sur un blême visage et dans des yeux hagards !
Personne n'est heureux, personne ne peut l'être,
Et celui qui le plus semblerait le paraître
En chacun peut compter un cruel ennemi,
Tant chacun est jaloux, a le cœur endurci.
Vivre est un don fatal, et la plus courte vie,
Bien trop longue souvent, n'a plus rien qu'on envie ;
Avant l'heure on l'efface à l'horloge de Dieu,
Tant l'homme la méprise et tant il y tient peu.
Chaque jour voit mourir le riche dans l'orgie,
Chaque soleil éclaire un pauvre à l'agonie,
Et, quand la courtisane a bijoux et festins,
La mère de famille est sans robe et sans pain.
Et somptueux hôtels à côté d'affreux bouges,
Et visages blêmis frôlant des mines rouges ;
L'hermine sur la soie offrant en vêtements
Son altière parure, et mille diamants
Etalant leur orgueil, éclairent la pauvresse
Dans ses haillons percés promenant sa détresse,
Et qui, mourant de faim au milieu de ces biens,
Court après sa pâture et la dispute aux chiens.

Oh ! les enfants de Dieu s'exècrent, se détestent ;
A peine de l'Amour de faibles liens restent ;
Dans la vie on ne sent nulle sécurité :
Le riche a peur du pauvre, et le pauvre, éhonté,

Se méfiant du riche, accuse ses avances
Et contre lui nourrit la fureur des vengeances.
Aussi voit-on partout le manque d'union
Et que cœurs ne songeant qu'à la rébellion.

L'homme, pour compenser le manque de justice,
Et pour défendre l'ordre, inventa le supplice,
Les gendarmes armés, bagnes noirs, espions,
Juges bien soudoyés, échafauds et prisons.
Sur tout point habité de cette pauvre Terre
Les cachots sont remplis de haine et de misère.
Le malheureux n'ayant plus de place au soleil,
Vit dans un taudis sale, à la brute pareil,
Et dans des lieux maudits la créature humaine
A ses membres brisés par la corde ou la chaîne,
Expiant des méfaits que la société
N'a jamais su prévoir en sa légèreté.
Là, voilà le fils qui, pour un pauvre héritage,
Se teint du sang d'un père et lui crache au visage ;
La mère illégitime ici tord son enfant
Pour échapper aux coups d'un vieux juge méchant ;
Là l'épouse infidèle à son amant se livre
Après avoir tué son époux qu'elle enivre.

Partout supplice et rage, et crime, et désespoir,
Vils assassins rampant dans les ombres le soir.
Que d'innocents frappés qui, loin de leur famille,
Gémissent dans la Nuit quand l'Etoile scintille,
Pleurent leurs chers aimés, le cœur brisé, certains
De n'avoir pour eux plus ni jour ni lendemain !
L'honnête homme indigné veut-il parler justice ?
De haine et de mépris on lui fait un supplice.
L'on ne connaît ici le pardon ni l'Amour,
Et seule la vengeance est à l'ordre du jour.
Pour le coupable il n'est ni soins, ni bienveillance,
Pas même pour la femme ou même pour l'enfance.
Les méchants, corrompus, deviennent plus méchants,
Racontent en riant leurs crimes aux enfants.

Et toute corrompue est la famille humaine
Où de vices chacun porte son âme pleine,

Et, repoussés de tous, les pauvres égarés,
Par leurs frères proscrits, parias méprisés,
Attisent en leur cœur la révolte et la haine.
Ainsi pousse du vice et le germe et la graine.
Ah! dans la sombre nuit n'attardez pas vos pas,
Carrefours et fossés cachent de mauvais gas.
Et le riche enfouit ses trésors dans ses caves,
Il tremble en rencontrant tous ces visages hâves;
De ses coffres de fer il double les verrous,
Et son existence est de crainte et de courroux ;
Son sommeil inquiet vit de rêves sinistres
Dont la Justice a fait ses sévères ministres,
Car on le voit grossir un stérile trésor
Pendant qu'un pauvre meurt à côté de son or.

Et l'on voit bien souvent, s'engraissant de son frère,
Un frère trafiquer sur le fils de sa mère,
Sourdement un ami trahissant son ami
Se fait de son honneur l'hypocrite ennemi.
Pour de l'or une mère exhibe l'innocence
De sa fille au sein pur, encore dans l'enfance.
La jeune femme enfin sacrifie à l'orgueil,
Au luxe, à l'or, son cœur sans remords et sans deuil.
On voit les employés trahir la confiance
Du peuple les payant du prix de sa souffrance.
La conscience est mise à l'enchère, à l'encan :
L'on se vend à tant l'heure, on se vend à tant l'an.
Bassesse, ignominie, oh! rien ne fait ni coûte,
Sa conscience aucun ne la sent ni l'écoute;
L'âme est enfin si bas qu'on se ment en plein jour
Et qu'à l'or et l'argent seuls l'homme fait la cour.

O viles passions! avares et prodigues,
A vos débordements qui construira des digues ?
Que de vices, mon Dieu! Eh bien! ce n'est pas tout,
En flagellant toujours combien restent debout!
Pour doter leur enfant le vol et la rapine
Sont les moyens du père, et la mère lésine,
Et l'héritage sert au fils à suborner
La fille du manant, puis à l'abandonner

Pour chercher nouveaux jeux et nouvelle victime,
Et toujours sans remords en perpétrant ses crimes,
Et sans avoir pitié de ces grands désespoirs
Qu'exhale l'enfant pâle en larmes tous les soirs.
Oui, le veau d'or est bien l'idole universelle,
Sans souci d'aucun d'eux pour leur âme immortelle;
Le hideux *Moi* toujours, l'intérêt personnel
Conduisant chaque jour sa victime à l'autel.

Les vicaires du Christ sont comme tous les autres
Et pour le Dieu d'Amour on ne voit plus d'apôtres.
Fabricants et marchands altèrent les produits,
Du pauvre empoisonné sophistiquent les nuits,
Et le vin que l'on boit et le pain que l'on mange
Inoculent au sang quelque chose d'étrange.
Les aliments sont faits des germes de la mort,
Jusqu'au lait qui pourrit le pauvre enfant qui dort.
La société n'est plus qu'un vaste naufrage
Où chacun veut noyer le voisin qui surnage.

Oh! qui donc osera, touché de tant de maux,
Réveiller ces vivants au fond de leurs tombeaux!
Mais tous ces malheureux insultent au Prophète
Qui veut changer leurs nuits en beaux soleils de fête.
Ils ont nié de Dieu les célestes bontés
En voyant sur la Terre autant d'iniquités,
D'autant plus que, devant les crimes de la Bible,
Se résignant, ils croient se sauver impossible.
On leur fit Dieu fantasque, impuissant et cruel;
On ne peut échapper à l'enfer éternel.
Satan, grand comme Dieu, règne dans les ténèbres;
L'on peut se plaire aussi dans ses états funèbres.
O les pauvres humains! On ne voit parmi eux
Que fous et qu'ignorants, que meurtriers ou gueux,
Et de leurs passions le désolant cortège.
Seigneur! que ta Bonté les sauve et les protège!
. . . . . .
. . . . . .
Frère! sèche ces pleurs qui coulent de tes yeux.
Viens vers des lieux plus beaux, plus calmes, plus heureux,

Laisse libre planer ta vue émerveillée
Dans la sphère par Dieu de Soleils émaillée,
Bien plus belle au regard qu'un pré jonché de fleurs
Ou que l'aurore avec des perles dans ses pleurs.
Adieu, pauvres humains! Adieu, la triste Terre!
Qu'un nouveau Jésus vienne éclairer ta misère,
Illuminer les cœurs de sagesse et d'Amour,
Comme un divin Soleil au matin d'un beau jour.

— O mon guide chéri! laisse couler mes larmes.
Pour ceux que j'aime là je n'ai que des alarmes.
Puis-je les délaisser sans pleurer sur leur sort?
Ah! que cent fois pour eux vaudrait bien mieux la mort!
Laisse pleurer mes yeux, laisse pleurer mon âme;
A tous mes biens-aimés jette un peu de ta flamme.
Je ne puis te quitter, ô Terre où l'on gémit!
Car un lien d'Amour à tes douleurs m'unit.

— Viens! Viens! tu reviendras en messager, comme ange,
Et tu l'aideras mieux à sortir de la fange.
. . . . . .

* * *

Vois! ton corps est léger et sans peine obéit
A ton esprit qui veut. Viens!...
Voici Mars qui fuit...
C'est un pauvre séjour, mais l'orgueil et la guerre
N'enfantent plus les maux qui déchirent la Terre
Sur ce globe où l'homme est un peu plus avancé,
Car de plus de cent ans il vous a devancés.
Là, le plus grand progrès, ce fut que les armées
Permanentes un jour ont été transformées
En des milliers de corps de vaillants travailleurs;
Et tous les officiers, savants ingénieurs,
Exercent leurs talents à faire des merveilles
Sur cette Terre d'où l'on a banni les veilles
Et tous les durs travaux qui vous rendent si lourds
Vos si courtes nuits et vos démesurés jours,
Et font de votre vie une horrible galère,
Un triste hôpital où l'on ne voit que misère.

De vingt jusqu'à trente ans, tout être masculin,
Sans exception, doit le travail de ses mains
A la famille humaine, et, sans fiel et sans honte,
On prend marteau, pelle ou charrue, et l'on surmonte
Et paresse et dégoût ; chacun choisit l'état
Pour lui le plus facile ou bien le moins ingrat.
Tous ainsi travaillant, la tâche est bien légère!
Ils mettent tous leurs soins à défricher leur terre.
Les fleuves endigués ne vont plus à la mer
Sans fruit porter leurs eaux parmi les flots amers,
Mais, inondant les champs et les vertes prairies,
Font partout des jardins brillants de pierreries,
Des bosquets verdoyants, des coteaux pleins de chants,
Des forêts n'étant qu'or aux beaux soleils couchants ;
Et l'on voit ruminant, grasses et lactifères,
Heureuses en tout temps sur leurs vastes litières,
De belles vaches aux longs poils roux et soyeux,
Promenant leur bonheur et leurs pas en tous lieux.
Et les oiseaux, aimés, ont dans leurs voix joyeuses
Pour les bons Martiaux des notes cajoleuses.
L'animal est privé, les fruits sont savoureux,
Et tout l'air retentit de chants gais et de jeux.
Là, toute dispute est soumise à l'arbitrage.
Les arbitres sont ceux dont la sagesse et l'âge
En chaque nation ont acquis à leur voix
Confiance et donné la force qu'ont les lois.
Les peuples, enfin là se reconnaissant frères,
Ont aboli l'octroi, supprimé les frontières.
L'héritage est admis, mais au second degré
Seulement ; le surplus, le reste est déclaré
Propriété commune et rentre dans la caisse
Du peuple héritier, qui tous les ans s'engraisse.
Aussi voit-on partout de grands beaux monuments,
Tout entourés de bois, de jardins d'agrément,
Où des bons Martiaux le dévouement s'affirme ;
Où les pauvres vieillards et les pauvres infirmes,
Tout ce qui souffle enfin, est hébergé, soigné.
Tout y est fraternel, nul n'est abandonné.
Dans la planète Mars à peine on sait l'injure,
Les cœurs y sont meilleurs, les mœurs y sont plus pures.

Le respect est partout, et filles et garçons
Suivent les mêmes cours et les mêmes leçons.
Aussi l'Amour préside à tous les mariages;
La joie et le bonheur règnent dans les ménages.
Vos mariages sont des prostitutions,
Car vous avez de l'or l'ignoble passion,
Cet or qui vous rend vils et vous fait méprisables
Et vous pousse aux instincts lâches et misérables.

Oh ! l'on s'esclaferait si l'on voyait dans Mars
De ces robes à queue, aux longs traînants épars,
Balayant dans la rue une ordure et des restes
Qu'on ne pourrait nommer qu'avec des mots trop lestes.
Intelligentes, là, les femmes ont pour soins
De charmer leur maison, de veiller aux besoins
De ceux dont elles sont la chère providence.
Pour l'un et l'autre sexe est la même balance,
Et l'homme ne croit pas, ainsi que parmi vous,
Que tout lui soit permis de droit, facile et doux,
Quand pour la femme sont toutes les rudes tâches.
Non, les hommes dans Mars ne sont point aussi lâches.
Les deux sexes sont sur le pied d'égalité;
Même l'instruction, même la liberté.
Chacun fait son devoir avec intelligence,
Et l'on agit avec art, sagesse et science.
La femme a ses devoirs comme l'homme a les siens :
En toute chose elle est le religieux lien.
Sur votre Terre c'est l'homme seul qui commande.
Ici la femme règne et sa puissance est grande.
Un jour on vit en Mars la révolution
Du sexe féminin, sainte rébellion
Qui changea d'un coup d'œil l'aspect de la planète
Et ses jours de tristesse en beaux réveils de fêtes.
Les femmes, ce jour-là, se promirent en chœur
— Pour sauver l'homme et lui donner un peu de cœur —
De refaire à nouveau les mœurs et les allures
Du sexe fait esclave, et, malgré les injures
Du sexe outrecuidant et de sa force fier,
Proclamèrent leur droit, à tout être si cher,
D'agir en liberté, comme le fait lui-même

Quatrième Année. N° 44. — Août 1892.

l'Etoile

DÉPOT LÉGAL
Indre-et-Loire
723
92

Revue mensuelle

Kabbale messianique — Socialisme chrétien
Spiritualisme expérimental

+++

Fondateur ALBER JHOUNEY

+++

JULES BOIS
Secrétaire de la Rédaction

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ÉTOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité accusera réception de la déclaration

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription, les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre, en nickel, en argent, en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Étoile représente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE

Quatrième Année. N° 45. — Septembre 1892.

l'Etoile

411
92

Revue mensuelle

Kabbale messianique — Socialisme chrétien
Spiritualisme expérimental

+++

Fondateur ALBER JHOUNEY

+++

JULES BOIS
crétaire de la Rédaction
+

Prix du Numéro
60 centimes

RENÉ CAILLIER
Directeur
+

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ÉTOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité accusera réception de la déclaration

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (3 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (6 fr.), en or (26 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième: quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il represente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE

Quatrième Année. N° 46. — Octobre 1892.

DÉPÔT LÉGAL
Vaucluse
n° 480
1892

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique — Socialisme chrétien
Spiritualisme expérimental

✣✣✣

Fondateur ALBER JHOUNEY

✣✣✣

JULES BOIS
Secrétaire de la Rédaction

RENÉ CAILLIER
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ÉTOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Etoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (4 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE

Quatrième Année. N° 47. — Novembre 1892.

DÉPÔT LÉGAL
Vaucluse
N° 506
1892

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique — Socialisme chrétien
Spiritualisme expérimental

+++

Fondateur Alber Jhouney

+++

Jules Bois
Secrétaire de la Rédaction

René Caillié
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ÉTOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité.* Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (4 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.